LOIS McMASTER BUJOLD

CHALION

PALADIN DES ÂMES

2



Lois McMaster Bujold

Paladin des âmes

Le Cycle de Chalion – tome 2

Traduit de l’anglais (États-Unis) par Mélanie Fazi

Bragelonne

Pour Sylvia Kelso, pourfendeuse des fautes de syntaxe et partisane acharnée d'Ista.

Chapitre premier

Engourdie d’épuisement, Ista se pencha entre les créneaux surmontant la tour-porte, sentant le contact rêche de la pierre sous ses mains pâles, et regarda la queue du cortège funéraire franchir la porte du château au-dessous d’elle. Les sabots des chevaux raclaient les vieux pavés, et la voûte du portail renvoyait les adieux en écho. Parmi les derniers à partir se trouvaient son frère à la mine solennelle, le provincar de Baocia, ainsi que sa famille et sa suite, deux bonnes semaines après la fin des rites et cérémonies funéraires menés par les divins.

Dy Baocia s’entretenait toujours calmement avec le gardien du château, ser dy Ferrej, qui marchait à la hauteur de son étrier, son visage grave levé vers le provincar en selle, écoutant sans aucun doute le torrent final d’instructions. Le fidèle dy Ferrej, qui avait servi la défunte provincara douairière tout au long des vingt dernières années de sa longue résidence à Valenda. Les clés du château et du donjon étincelaient à la ceinture qui ceignait sa taille épaisse. Les clés de la mère d’Ista, que celle-ci avait rassemblées et gardées, avant de les remettre à son frère aîné ainsi que tous les papiers, inventaires et instructions qu’entraîne la mort d’une grande dame. Au moment de les rendre, il en avait confié la garde non pas à sa sœur, mais au brave, vieux et honnête dy Ferrej. Les clés permettant de bloquer tout danger à l’extérieur… Ou d’enfermer Ista à l’intérieur.

Seulement par habitude, vous savez. Je ne suis plus folle, en réalité.

Ce n’était pas comme si elle avait désiré les clés de sa mère, ni l’existence qui allait de pair avec elles. Ista savait à peine ce qu’elle désirait. Mais elle savait ce qu’elle redoutait : être enfermée dans un lieu étroit et sombre par les gens qui l’aimaient. Un ennemi peut baisser sa garde, fatigué par sa tâche, et tourner le dos ; mais l’amour ne faiblit jamais. Les doigts d’Ista frottaient nerveusement la pierre.

Dy Baocia et son escorte descendirent en file la colline pour traverser la ville et disparurent bientôt aux yeux d'Ista parmi les toits de tuiles rouges. Dy Ferrej se retourna pour franchir la porte d'une démarche lasse, puis disparaître à son tour.

Le vent frais du printemps souleva une mèche des cheveux bruns d'Ista et la lui rabattit sur le visage, où elle se coinça entre ses lèvres. Ista fit la grimace et replaça la mèche dans sa couronne de tresses soigneusement arrangées, si serrées qu'elles lui pinçaient le cuir chevelu.

Le temps s'était radouci ces deux dernières semaines, trop tard pour soulager une vieille femme clouée au lit par une blessure et une maladie. Si sa mère avait été moins vieille, ses os brisés eussent guéri plus rapidement, et l'inflammation des poumons se fût peut-être enracinée moins solidement dans sa poitrine. Si elle avait été moins fragile, peut-être la chute de cheval n'eût-elle pas brisé ses os en premier lieu. Si elle avait fait preuve d'une obstination moins féroce, peut-être n'eût-elle plus monté ce cheval à son âge… Ista baissa les yeux vers ses doigts pour constater qu'ils saignaient, et s'empressa de les cacher dans sa jupe.

Lors des cérémonies funéraires, les dieux avaient indiqué que l'âme de la vieille femme était reprise par la Mère Été, comme il lui convenait, et comme tous l'attendaient. Même les dieux n'osaient pas violer sa vision du protocole. Ista imagina la vieille provincara demandant le ciel, et l'idée lui tira un sourire sinistre.

Et me voici donc enfin seule.

Ista médita sur les espaces vides à l'origine de cette solitude, son coût affreux. Son mari, son père, son fils et sa mère s'étaient tous succédé sur le chemin de la tombe, bien avant elle. La royacie de Chalion tenait sa fille dans une étreinte aussi puissante que celle d'une sépulture, et il y avait aussi peu de chances de la voir descendre de sa haute position, les cinq dieux le veuillent, que de voir les autres se relever des profondeurs de la terre. *Je dois donc en avoir fini*. Elle s'était laissé définir par ses devoirs, désormais tous accomplis. Elle avait été naguère la fille de ses parents. Puis l'épouse haut placée mais infortunée d'Ias. La mère de ses enfants.

Tout à la fin, la gardienne de sa mère. *Eh bien, je ne suis plus rien de tout cela à présent.*

Qui suis-je donc, quand les murs de ma vie ne m'entourent plus ? Quand il n'en reste plus que poussière et gravats ?

Eh bien, elle restait la meurtrière de sire dy Lutez. Dernière survivante de cette petite compagnie secrète. Voilà ce qu'elle avait fait d'elle-même, et ce qu'elle demeurait.

Elle se pencha de nouveau entre les créneaux, contre la pierre qui griffait les manches lavande de sa robe de deuil et en accrochait les fils de soie. Elle suivit du regard la route baignée de lumière matinale, qui partait des pierres au-dessous d'elle pour s'écouler vers le bas de la colline, traverser la ville, franchir la rivière… Et ensuite ? Toutes les routes n'en faisaient qu'une, disait-on. Un immense réseau parcourant le pays pour se séparer et se rejoindre. Toutes les routes avaient deux sens. Disait-on. *Je voudrais une route sans retour*.

Un hoquet effrayé derrière elle lui fit tourner la tête. L'une de ses gardiennes venait de la rejoindre sur les remparts, portant la main à ses lèvres, le souffle encore lourd d'avoir monté jusqu'ici. Elle sourit avec une gaieté feinte.

— Madame. Je vous cherchais partout. Si vous vouliez bien… vous écarter de ce rebord, je vous prie…

Les lèvres d'Ista se retroussèrent, ironiques.

— Soyez tranquille. Je n'ai aucun désir de rencontrer les dieux face à face aujourd'hui. (*Ni un autre jour. Plus jamais.*) Nous ne nous parlons plus, les dieux et moi.

Elle laissa la dame la prendre par le bras et la mener le long des remparts vers l'escalier interne, feignant l'insouciance, prenant bien soin de se tenir à l'extérieur, entre Ista et le vide. *Sois tranquille, femme. Je ne désire pas les pierres*.

Je désire la route.

Cet aveu la surprit, la choqua presque. L'idée était nouvelle. *Une idée neuve, moi ?* Toutes ses vieilles idées semblaient aussi fines et déchiquetées qu'un tricot arraché, refait puis arraché de nouveau jusqu'à ce que les fils en fussent effilochés, et qui semblait s'user de plus en plus sans jamais s'agrandir. Mais comment pouvait-elle

prendre la route, elle ? Les routes étaient faites pour les hommes jeunes, pas pour les femmes entre deux âges. Le pauvre orphelin empaquetait ses affaires et prenait la route pour s'en aller assouvir son espoir le plus cher… Des centaines de contes commençaient ainsi. Elle n'était ni une pauvre ni un garçon, et la vie et la mort avaient dépouillé son cœur de tout l'espoir qu'elles avaient pu lui arracher. *Mais je suis désormais orpheline. N'est-ce pas suffisant pour m'en donner le droit ?*

Elles tournèrent au coin du rempart et se dirigèrent vers la tour ronde abritant l'étroit escalier en colimaçon qui débouchait sur le jardin intérieur. Ista lança un dernier coup d'œil au travers des arbustes chétifs et des arbres rachitiques qui grimpaient jusqu'au mur-rideau du château. En haut du chemin qui donnait sur le ravin peu profond, un serviteur tirait un âne chargé de bois de chauffage, en direction de la poterne.

Dans le jardin d'agrément de sa défunte mère, Ista ralentit, résistant à la main pressante de sa suivante sur son bras, et s'installa, têtue, sur le banc de la tonnelle de roses encore nue.

— Je suis fatiguée, annonça-t-elle. Je vais me reposer ici un temps. Vous pouvez m'apporter du thé.

Elle voyait sa dame de compagnie passer mentalement les risques en revue, braquant sur sa protégée de haut rang un regard méfiant. Ista fronça sévèrement les sourcils. La dame fit la révérence.

— Oui, Madame. Je vais en demander à l'une des domestiques. Et je reviens tout de suite.

Je n'en doute pas. Ista attendit que la dame eût tourné au coin du donjon avant de bondir sur ses pieds pour se précipiter vers la poterne.

Le garde laissait justement entrer le serviteur et son âne. Ista, la tête haute, les dépassa sans se retourner. Elle feignit de ne pas entendre le garde demander d'un air hésitant : « Madame… ? », et descendit d'un pas vif le sentier de plus en plus escarpé. Ses jupes longues et sa cape de velours noir, qui se gonflait autour d'elle, accrochaient ronces et mauvaises herbes sur son passage, comme

si des mains avides s'efforçaient de la retenir. Lorsqu'elle atteignit l'abri des premiers arbres, elle hâta le pas jusqu'à presque courir. Elle avait longé ce sentier en courant jusqu'à la rivière, dans son enfance. Quand elle n'avait de rôle à tenir pour qui que ce fût.

Elle n'avait plus rien d'une enfant désormais, devait-elle reconnaître. Elle haletait et tremblait lorsqu'elle vit la rivière scintiller au travers de la végétation. Elle tourna pour longer la rive à grands pas. Le sentier suivait toujours le parcours qu'elle se rappelait jusqu'à la vieille passerelle, franchissait l'eau puis remontait vers l'une des routes principales qui serpentaient autour de la colline pour rejoindre la ville de Valenda – ou s'en éloigner.

La route était boueuse et trouée d'empreintes de sabots ; peut-être la compagnie de son frère venait-elle de l'emprunter pour rejoindre son siège provincial de Taryoon. Il avait passé le plus clair des deux dernières semaines à tenter de convaincre Ista de l'y accompagner, à lui promettre des chambres et des serviteurs dans son palais, sous ses yeux bienveillants et protecteurs, comme si elle n'avait pas déjà ici bien assez de chambres, de serviteurs et de regards curieux. Elle tourna dans la direction opposée.

Une robe de deuil et des pantoufles de soie n'avaient rien d'une tenue adaptée pour les routes de campagne. Ses jupes bruissaient autour de ses jambes comme si elle s'efforçait de patauger dans l'eau profonde. La boue aspirait ses chaussures légères. Le soleil, qui montait dans le ciel, chauffait son dos sous le velours, et elle se mit à transpirer de façon bien peu distinguée. Elle continuait à marcher, avec une sensation croissante d'inconfort et de ridicule. C'était de la folie. Exactement le genre d'exploit qui valait à des femmes de se retrouver enfermées dans des tours avec des dames de compagnie sans jugeote, et n'avait-elle pas donné assez pour toute une vie ? Elle n'emportait ni vêtements de rechange, ni cartes, ni argent, pas même un vaida de cuivre. Elle tendit la main vers les bijoux qu'elle portait autour du cou. *En voilà, de l'argent*. Oui, beaucoup trop de valeur : quel prêteur sur gages d'une ville de campagne pourrait lui en donner l'équivalent ? Plutôt qu'une ressource, ils représentaient une cible, un appât pour les bandits.

Le grondement d'une charrette lui fit lever les yeux alors qu'elle se frayait un chemin parmi les flaques. Un fermier menant un robuste cob qui tirait un chargement de fumier odorant à répandre sur ses champs. Il tourna la tête pour dévisager, pétrifié, cette apparition surgie sur sa route. Ista lui retourna un regard royal – après tout, quel autre type de regard pouvait-elle lui offrir ? Elle faillit éclater de rire, mais ravala ce bruit inconvenant et poursuivit sa route. Sans regarder derrière elle. Sans oser le faire.

Elle marcha plus d'une heure avant que ses jambes fatiguées, traînant le poids de sa robe, ne cèdent, la forçant à s'arrêter. Elle faillit en pleurer de frustration. *C'est inutile. Je ne sais pas comment m'y prendre. Je n'ai jamais eu l'occasion d'apprendre, et je suis désormais trop vieille*.

Un bruit de chevaux au galop, puis un cri. L'idée lui traversa soudain l'esprit que parmi tout ce qu'elle avait oublié d'emporter, il y avait aussi des armes, même un simple couteau, pour se défendre en cas d'attaque. Elle s'imagina confrontée à un bretteur, n'importe lequel, sans autre arme que ce qu'elle pourrait ramasser à terre et lui lancer, et elle se mit à ricaner. La scène serait courte, et mériterait à peine que l'on s'y attardât.

Elle jeta un nouveau coup d'œil par-dessus son épaule et soupira. Ser dy Ferrej et un serviteur dévalaient la route sur son sillage, soulevant des gerbes de boue sous les sabots de leurs chevaux. Elle n'était pas, songea-t-elle, assez idiote ou folle pour souhaiter voir des bandits à leur place. Peut-être le problème résidait-il là : elle n'était pas assez démente. La folie réelle ne s'arrête à aucune frontière. Assez folle pour souhaiter ce qu'elle n'était pas assez folle pour comprendre : une démence singulièrement inutile.

La culpabilité lui tirailla le cœur à la vue d'un dy Ferrej en nage, le visage rouge et terrifié, lorsqu'il s'arrêta près d'elle.

— Royina ! s'écria-t-il. Madame, que faites-vous ici ?

Il dégringola pratiquement de sa selle et vint lui saisir les mains en la dévisageant.

— Je me suis lassée des chagrins du château. J'ai décidé d'aller me promener sous le soleil printanier pour me consoler.

— Madame, vous avez parcouru près de huit kilomètres ! Cette route n'est pas pour vous…

Oui, et je ne suis pas pour elle non plus.

— Ni serviteurs ni gardes… Cinq dieux, songez à votre rang, à votre sécurité ! Songez à mes cheveux gris ! Ils se sont tous dressés sur ma tête de vous savoir partie ainsi.

— Je présente toutes mes excuses à vos cheveux gris, répondit Ista, avec un soupçon de contrition réelle. Ils ne méritent pas la charge que je représente, et le reste de vous non plus, mon brave dy Ferrej. Je voulais simplement… prendre l'air.

— Prévenez-moi la prochaine fois, et je vous arrangerai…

— Toute seule.

— Vous êtes la royina douairière de Chalion tout entière, répondit fermement dy Ferrej. Vous êtes la mère de la royina Iselle, au nom des cinq dieux. Vous ne pouvez pas vous en aller gambader sur les routes comme une fille de la campagne.

Ista soupira à l'idée de devenir une jeune paysanne gambadant sur les routes plutôt que la tragique Ista. Même si les filles de la campagne, elle n'en doutait pas, devaient avoir leurs propres tragédies, attirant moins de sympathie poétique que les royinas. Mais elle ne gagnerait rien à se disputer avec dy Ferrej au beau milieu de la route. Il demanda au valet d'abandonner son cheval, et Ista accepta de s'y laisser hisser. Les jupes de sa robe n'étaient pas fendues pour l'équitation, et elles lui entravaient les jambes de manière inconfortable tandis qu'elle cherchait les étriers. Ista fronça de nouveau les sourcils lorsque le valet lui reprit les rênes pour mener la monture.

Dy Ferrej se pencha contre le pommeau de sa selle pour saisir la main d'Ista, afin de consoler les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Je sais, murmura-t-il gentiment. La mort de madame votre mère est une grande perte pour nous tous.

J'ai fini de la pleurer depuis des semaines, dy Ferrej. Elle avait juré autrefois de ne plus jamais pleurer ni prier, mais elle s'était parjurée sur ces deux points lors de ces derniers jours atroces dans la chambre de la malade. Après quoi, ni les larmes ni les prières n'avaient semblé conserver la moindre raison d'être. Elle décida de

ne pas perturber le gardien du château en lui expliquant qu'elle pleurait maintenant pour elle-même, et non sous l'effet du chagrin mais plutôt sous celui d'une sorte de rage. Qu'il la croie donc troublée par le deuil ; on se remet toujours d'un deuil.

Dy Ferrej, tout autant épuisé qu'elle par la douleur et les invités de ces dernières semaines, ne lui imposa plus sa conversation, et le valet n'osa pas. Perchée sur son cheval au pas lourd, elle laissa la route se dérouler au-dessous d'elle comme un tapis qu'on retirait pour le priver de tout usage. Et elle, quel usage conservait-elle désormais ? Elle se mordit la lèvre et regarda droit devant elle entre les oreilles du cheval.

Au bout d'un moment, les oreilles se mirent à remuer. Ista suivit le regard du cheval qui s'ébrouait, et vit un autre groupe qui descendait une route croisant la leur, une dizaine ou une vingtaine de cavaliers montant des chevaux et des mules. Dy Ferrej se dressa sur ses étriers en plissant les yeux, puis se rassit sur sa selle en voyant que quatre des cavaliers portaient les tuniques bleues et les capes grises des frères-soldats de l'ordre de la Fille, dont l'un des devoirs était d'accompagner et de protéger les pèlerins sur la route. Lorsque la compagnie approcha, ils virent qu'elle rassemblait des hommes et des femmes, arborant tous les couleurs de leur dieu d'élection, ou ce que leur garde-robe renfermait de plus proche, et qu'ils portaient des rubans colorés sur leurs manches pour témoigner de leur sainte destination.

Les deux groupes atteignirent en même temps la croisée des chemins, et dy Ferrej échangea des hochements de tête rassurants avec les frères-soldats, individus aussi impassibles et solennels que lui-même. Les pèlerins braquaient des regards interrogateurs sur Ista et ses sombres habits de qualité. Une femme plus âgée, robuste, le visage rouge (*elle ne peut pas être plus âgée que moi*) offrit à Ista un sourire enjoué. Après un moment d'incertitude, les lèvres d'Ista lui retournèrent une esquisse de sourire, et elle lui rendit son signe de tête. Dy Ferrej avait placé son cheval entre Ista et les pèlerins, mais sa tentative de protection échoua lorsque la femme robuste reprit les rênes de son cheval qu'elle lança au trot pour venir le contourner.

— Les dieux vous accordent une belle journée, Madame, souffla la femme.

Son cheval pie, dodu, était surchargé de sacoches de selle pleines à ras bord, auxquelles on avait attaché d'autres sacs avec de la ficelle, qui rebondissaient de manière aussi précaire que la cavalière. Lorsqu'il ralentit au pas, elle reprit son souffle et redressa son chapeau de paille. Elle portait les verts de la Mère dans des tons sombres quelque peu dépareillés qui seyaient à une veuve, mais les rubans tressés entourant sa manche s'alignaient par cinq : bleu tissé de blanc, vert de jaune, rouge d'orange, noir de gris, et blanc mêlé de crème.

Après quelques hésitations, Ista hocha de nouveau la tête.

— À vous aussi.

— Nous sommes des pèlerins des environs de Baocia, annonça la femme d'un ton encourageant. Nous voyageons vers le lieu sacré de la mort miraculeuse du chancelier dy Jironal, à Taryoon. Enfin, à part le brave ser dy Brauda, là-bas.

Elle désigna un homme plus âgé vêtu de bruns ternes, qui portait une faveur orange et rouge marquant son allégeance au Fils Automne. Un jeune homme aux atours plus criards, qui chevauchait à ses côtés, se pencha pour gratifier la femme en vert d'une expression réprobatrice.

— Il emmène ce jeune homme, là-bas – plutôt joli garçon, non ?

Le jeune homme eut un mouvement de recul et regarda droit devant lui, rougissant comme pour s'harmoniser avec les rubans qui ornaient sa manche. Son père ne parvint pas à réprimer un sourire.

— … jusqu'à Cardegoss pour qu'il entre dans l'ordre du Fils, comme son papa avant lui. La cérémonie doit être présidée par le saint général, le royse consort Bergon en personne ! J'aimerais tant le voir, lui. On raconte qu'il est joli garçon. Le rivage ibrane dont il provient produit, paraît-il, de beaux jeunes hommes. Il faudra que je me trouve une raison de prier à Cardegoss, afin d'accorder ce plaisir à mes yeux vieillissants.

— Certes, répondit simplement Ista à cette description anticipée, mais plutôt juste, de son beau-fils.

— Je m’appelle Caria de Palma. J’ai vécu là-bas comme épouse de sellier, récemment. À présent, je suis veuve. Et vous, Madame ? Ce gaillard bourru est-il votre mari ?

Le gardien du château, qui semblait peu goûter cette familiarité, s’apprêtait à faire reculer son cheval pour aller repousser l’importune, mais Ista leva la main.

— Paix, dy Ferrej.

Il sembla surpris, mais haussa les épaules et tint sa langue.

Ista reprit à l’intention de la pèlerine.

— Je suis une veuve de… Valenda.

— Ah, vraiment ? Eh bien, moi aussi, répondit la femme d’un air radieux. Mon premier homme venait de là-bas. Même si j’ai enterré trois maris en tout. (Elle en parlait comme si elle se vantait d’un exploit.) Oh, pas tous ensemble, bien sûr. Un à la fois.

Elle inclina la tête, curieuse, pour observer les couleurs de deuil d’Ista.

— Venez-vous d’enterrer le vôtre, Madame ? Quelle tristesse. Pas étonnant que vous sembliez si triste et soyez pâle. Eh bien, ma chère, c’est une épreuve, surtout la première fois, vous savez. Au début, vous souhaitez mourir – c’était mon cas –, mais ce n’est que la peur qui s’exprime. Tout rentrera dans l’ordre, ne vous en faites pas.

Ista sourit brièvement et secoua la tête pour marquer un léger désaccord, mais ne prit pas la peine de corriger la méprise. Dy Ferrej brûlait visiblement de refroidir l’audace de la créature en annonçant le rang et la position d’Ista, et par là même les siens propres, espérant peut-être la chasser ainsi, mais Ista réalisa, un peu étonnée, qu’elle trouvait la présence de Caria distrayante. Les babillages de la veuve ne lui déplaisaient pas, et elle ne souhaitait pas son silence.

Elle semblait de toute façon peu disposée à se taire. Caria de Palma désigna ses compagnons pèlerins, et gratifia Ista d’un exposé prolixe de leurs origines, positions et motifs de pèlerinage ; et, lorsqu’ils cheminaient assez loin pour ne rien entendre, elle commentait en prime leurs manières et leurs mœurs. Outre le vétéran-dédicat du Fils Automne, qui semblait amusé, et le jeune

homme rougissant, la compagnie comprenait quatre hommes d'une fraternité de tisserands qui s'en allaient prier le Père Hiver pour lui demander une issue favorable à un procès ; un homme qui portait les rubans de la Mère Été, priant pour la sécurité de sa fille dont la grossesse arrivait à terme ; et une femme dont la manche arborait le blanc et le bleu de la Fille Printemps, qui priait pour que sa fille à elle trouvât un mari. Une femme mince portant les robes vertes et soigneusement coupées des acolytes de l'ordre de la Mère, accompagnée d'une domestique et de deux serviteurs, se révéla n'être ni sage-femme ni médecin, mais intendante. Un marchand de vin s'en allait rendre grâce et honorer son serment envers le Père pour lui avoir permis de revenir sain et sauf avec sa caravane, qu'il avait failli perdre l'hiver précédent dans les cols de montagne neigeux menant vers Ibra.

Les pèlerins assez proches pour entendre, qui accompagnaient visiblement Caria depuis plusieurs jours, levaient les yeux au ciel de différentes manières en l'écoutant parler sans s'arrêter. Seul faisait exception un jeune homme obèse portant un habit blanc de divin du Bâtard, sali par la route. Il cheminait tranquillement avec un livre ouvert au sommet de son ventre arrondi, laissant la bride sur le cou de sa mule blanche maculée de boue, et ne levait le nez que lorsqu'il tournait les pages, clignant de ses yeux myopes et souriant d'un air évasif.

La veuve Caria scruta le soleil, qui avait atteint le zénith.

— Il me tarde d'arriver à Valenda. Nous allons manger dans une auberge célèbre, spécialisée dans les cochons de lait les plus succulents.

Elle fit claquer ses lèvres, anticipant le festin.

— Il existe une telle auberge à Valenda, en effet, répondit Ista.

Elle n'y avait jamais mangé, s'aperçut-elle, pendant toutes les années qu'elle y avait passées.

L'intendante de la Mère, qui comptait parmi les plus agacés des auditeurs involontaires de la veuve, fit une moue désapprobatrice.

— Je ne mangerai aucune viande, annonça-t-elle. J'ai fait le vœu de ne laisser aucune chair grossière franchir mes lèvres au cours de ce voyage.

Caria se pencha pour murmurer à Ista :

— Si elle avait fait vœu de ravaler sa fierté, au lieu de ses salades, ç'eût été bien plus approprié à un pèlerinage, je trouve.

Puis elle se redressa, souriante ; l'intendante de la Mère renifla et fit la sourde oreille.

Le marchand dont la manche arborait les rubans gris et noir commenta, comme s'il parlait dans le vide :

— Je suis certain que les bavardages inutiles ne sont d'aucun usage aux dieux. Nous devrions mieux employer notre temps, à discuter de sujets élevés afin de préparer nos esprits à la prière, et non pas nos ventres au dîner.

Caria lui retourna un regard mauvais.

— Oui, ou nos parties intimes à d'autres usages encore meilleurs ? Et dire que vous voyagez avec la faveur du Père sur votre manche ! Quelle honte !

Le marchand se raidit.

— Ce n'est pas cet aspect-là du dieu que je compte ou doive prier, je vous assure, Madame !

Le divin du Bâtard leva les yeux de son livre et murmura paisiblement :

— Les dieux dirigent chaque partie de nos corps, de la tête aux orteils. Il y a un dieu pour chacun, et pour chaque partie.

— Votre dieu a des goûts notoirement bas, observa le marchand, toujours piqué au vif.

— Personne ne sera exclu qui ouvre son cœur à l'un des membres de la Sainte Famille. Pas même les suffisants.

Le divin se pencha vers le marchand par-dessus sa bedaine.

Caria éclata d'un rire joyeux ; le marchand renifla d'indignation, mais renonça. Le divin retourna à son livre.

Caria murmura à Ista :

— J'aime beaucoup ce bonhomme dodu. Il parle peu, mais, quand il le fait, c'est pour aller à l'essentiel. Les hommes instruits perdent vite patience avec moi, et je ne les comprends absolument pas. Mais celui-ci a de charmantes manières. Même si j'estime qu'un homme devrait se trouver une femme, et lui faire des enfants, et travailler pour les entretenir, au lieu de courir après les dieux. Je dois bien

reconnaître que mon cher deuxième époux n'en faisait rien – travailler, je veux dire –, mais, d'un autre côté, il buvait. Il a fini par se tuer à force de boisson, au grand soulagement de tous ceux qui le connaissaient, les cinq dieux veillent sur son âme.

Elle se signa, portant la main à son front, sa lèvre, son nombril, son aine et son cœur, ouvrant grand sa paume contre sa poitrine dodue. Elle fit la moue, éleva le menton et la voix, et appela d'une voix curieuse :

— Maintenant que j'y pense, vous ne nous avez jamais dit pour quoi vous allez prier, Érudit.

Le divin plaça un doigt sur sa page et leva les yeux.

— Non, je ne crois pas l'avoir fait, répondit-il d'un air vague.

Le marchand dit :

— Vous, les gens de vocation, vous priez tous pour rencontrer votre dieu, n'est-ce pas ?

— J'ai souvent prié pour que la déesse touche mon cœur, dit l'intendante de la Mère. Mon but spirituel le plus élevé est de La voir face à face. En fait, je pense souvent L'avoir ressentie, de temps à autre.

Qui désire voir les dieux face à face fait preuve d'une grande sottise, songea Ista. Bien que ce ne fût pas un obstacle, d'après son expérience.

— Inutile de prier pour l'obtenir, dit le divin. Il suffit de mourir. Ce n'est pas si dur. (Il frotta son double menton.) En fait, c'est même inévitable.

— Être touché par les dieux de son *vivant*, corrigea l'intendante, glaciale. Voilà la grande bénédiction que nous espérons tous.

Oh ! que non ! Si tu voyais le visage de la Mère à l'instant, femme, tu t'effondrerais en larmes dans la boue de cette route pour ne plus te relever avant des jours. Ista remarqua que le divin la regardait en plissant les yeux, intrigué.

Était-il, lui, touché par les dieux ? Ista savait, par expérience, reconnaître ceux-là. L'inverse, hélas, était aussi valable. Ou peut-être son regard vague résultait-il seulement de sa myopie. Mal à l'aise, elle le regarda en fronçant les sourcils.

Il cligna des yeux en signe d'excuse et lui dit :

— En fait, je voyage pour affaires au nom de mon ordre. Un dédicat dont j'ai la charge a découvert par hasard un furet possédé par un petit démon errant. Je l'emmène à Taryoon pour que l'archidivin renvoie le démon à son dieu à l'aide des cérémonies appropriées.

Il se tortilla pour atteindre ses vastes sacoches de selle dans lesquelles il fouilla, puis troqua son livre contre une petite cage d'osier. Une forme grise et souple y tournait sur elle-même.

— Aha ! Voici donc ce que vous cachiez là-dedans ! (Caria s'approcha, plissant le nez.) Il m'a l'air de ressembler à n'importe quel furet.

La créature se dressa contre la paroi de la cage et remua les moustaches en direction de Caria.

Le divin obèse se tourna sur sa selle pour élever la cage à la vue d'Ista. L'animal, décrivant des cercles, se figea sous son regard. L'espace d'un instant, ses yeux en forme de bouton brillèrent d'un éclat autre que l'intelligence animale. Ista l'observa sans émotion. Le furet baissa la tête et recula jusqu'à ne plus pouvoir s'éloigner. Le divin gratifia Ista d'un curieux regard oblique.

— Êtes-vous sûr que la pauvre bête n'est pas seulement malade ? demanda Caria, sceptique.

— Qu'en pensez-vous, Madame ? demanda le divin à Ista.

Vous savez très bien qu'il renferme un véritable démon. Pourquoi me poser la question ?

— Eh bien… Je pense que l'archidivin saura certainement de quoi il s'agit et ce qu'il convient d'en faire.

Cette réponse prudente arracha un pâle sourire au divin.

— En effet, un bien faible démon. (Il rangea de nouveau la cage.) Je dirais qu'il s'agit tout au plus d'un simple esprit élémental, petit et informe. Il doit être récent dans ce monde, je pense, et donc peu à même d'attirer les hommes sur la voie de la sorcellerie.

Il ne tentait certainement pas Ista, mais elle comprenait son besoin de discrétion. Acquérir un démon vous transformait en sorcier, tout comme acquérir un cheval faisait de vous un cavalier, mais la présence ou l'absence de talent restait une question plus vaste. Comme un cheval, un démon pouvait s'enfuir avec son

maître. Mais, à la différence d'un cheval, il était impossible de mettre pied à terre. Au grand danger de l'âme, d'où l'inquiétude du Temple.

Caria allait reprendre la parole lorsque le chemin menant au château bifurqua, et dy Ferrej dirigea son cheval vers l'embranchement. La veuve de Palma convertit les paroles qu'elle allait prononcer en un signe d'adieu enjoué, et dy Ferrej escorta fermement Ista hors de la route.

Il lança un dernier coup d'œil par-dessus son épaule alors qu'ils descendaient le talus en direction des arbres.

— Quelle femme vulgaire ! Je parierais qu'elle n'a pas la moindre pensée pieuse en tête ! Ce pèlerinage n'est pour elle que prétexte à se divertir sans encourir la désapprobation de ses proches, et à bénéficier à peu de frais d'une escorte armée sur la route.

— Je crois que vous avez totalement raison, dy Ferrej.

Ista regarda par-dessus son épaule le groupe de pèlerins qui descendait la route principale. La veuve Caria tentait maintenant de persuader le divin du Bâtard de chanter des hymnes avec elle, même si celle qu'elle proposait évoquait davantage une chanson à boire.

— Elle n'avait même pas un seul homme de sa famille pour la soutenir, poursuivit dy Ferrej, indigné. Je suppose qu'elle n'est pas responsable de l'absence de mari, mais elle aurait pu débaucher un frère, un fils ou au moins un neveu. Je suis désolé que vous ayez dû vous y trouver exposée, Royina.

Un duo pas franchement harmonieux, mais résolument bon enfant, s'éleva derrière eux, étouffé par la distance.

— Pas moi, répliqua Ista.

Ses lèvres esquissèrent un lent sourire. *Pas moi*.

Chapitre 2

Assise sous la tonnelle de roses de sa mère, Ista tordait un mouchoir de tissu fin entre ses doigts. Sa dame de compagnie, à ses côtés, piquetait une broderie à l'aide d'une aiguille aussi étroite que son esprit, encore que plus aiguisée. Ista avait fait les cent pas dans l'air frais du matin jusqu'à ce que la dame de compagnie, la voix grimpant dans les aigus, la suppliât d'arrêter. La suivante délaissa un instant son ouvrage pour observer les mains d'Ista, laquelle, irritée, déposa près d'elle le bout de tissu torturé. Sous l'abri de ses jupes, un pied chaussé d'une pantoufle se mit à battre nerveusement – non, furieusement.

Un jardinier s'affairait, arrosant les fleurs dans les bacs placés autour des portes pour la Saison de la Fille, comme il l'avait fait des années durant sous la direction de la vieille provincara. Ista se demandait combien de temps s'écoulerait avant que ne disparaissent ces habitudes nées de la répétition. Ou persisteraient-elles à jamais, comme si le fantôme méticuleux de la vieille dame surveillait encore chaque tâche ? Mais non, son âme avait bien été reprise, emportée loin du monde des hommes ; il n'y avait pas de nouveaux fantômes dans le château, ou Ista en eût perçu la présence. Tous les esprits exilés abandonnés ici étaient anciens, fatigués et s'estompaient peu à peu, réduits à l'état de simples courants d'air nocturnes.

Elle souffla au travers de lèvres boudeuses et tendit les deux pieds derrière leur cachette. Elle avait attendu plusieurs jours avant de suggérer de but en blanc à son gardien de château l'idée d'un pèlerinage au cours de cette saison, dans l'espoir qu'il eût oublié la veuve Caria. Un humble pèlerinage en compagnie restreinte ; une poignée de serviteurs, des bagages réduits, pas le cortège royal d'une centaine de cavaliers, que lui semblait considérer comme le minimum requis. Dy Ferrej lui avait opposé une dizaine d'objections affreusement terre à terre, et s'était interrogé sur cette soudaine

piété de sa part. Il avait rejeté la suggestion selon laquelle Ista cherchait pénitence pour ses péchés, car il n'avait pas l'impression qu'elle en eût commis d'importance depuis qu'elle était sous sa garde. Ce qui, dut-elle reconnaître, était bien le cas pour les grossiers péchés de la chair qu'il imaginait : dy Ferrej manquait de subtilité en matière de théologie. Comme les arguments d'Ista se faisaient plus pressants, dy Ferrej avait redoublé de flegme et de prudence, au point qu'Ista dût ravaler une féroce envie de lui hurler dessus. Plus ses supplications devenaient passionnées, plus elle savait gâcher ses chances qu'il entendît ses arguments. Paradoxe exaspérant.

Un page traversa le jardin en trottinant et adressa sur son passage une révérence des plus curieuse à Ista, comme s'il se courbait en plein saut. Il disparut dans le donjon. Quelques minutes plus tard, dy Ferrej réapparut, le page sur ses talons, et gagna le jardin à grands pas solennels. Les clés du château, marque de sa fonction, cliquetaient à sa ceinture.

— Où vous rendez-vous, dy Ferrej ? demanda Ista sur un ton badin.

Elle força ses pieds à se tenir tranquilles.

Il marqua une pause et s'inclina, comme il seyait à son rang, sa fonction et son tour de taille, puis força son page à l'imiter correctement.

— On m'apprend que des cavaliers de Cardegoss viennent d'arriver, Royina. (Il eut une brève hésitation.) J'ai grandement réfléchi à votre argument selon lequel, par mon serment envers vous et les vôtres, je vous dois obéissance et protection.

Aha, celui-ci a donc atteint son but. Très bien. Ista esquissa un sourire.

Il lui retourna un pâle sourire, et l'expression de soulagement manifeste se mêlait sur ses traits à un soupçon de triomphe.

— Comme mes supplications ne semblaient guère vous émouvoir, j'ai écrit à la Cour pour demander à ceux qui écouteront, eux, pour qu'ils m'appuient de leurs voix et de leur autorité la plus vénérable. Le vieux dy Ferrej n'a en effet aucun droit de vous contrarier,

exception faite de la tolérance que lui valent ses années de service, ou plutôt que vous lui accordez par charité…

Ista pinça les lèvres sur ces mots. *Vil stratagème*.

— Mais la royina Iselle et le royse Bergon sont à présent vos suzerains, en plus de craindre pour votre sécurité en tant que mère, et je tiens le chancelier dy Cazaril pour un homme dont vous respectez quelque peu l'opinion. Sauf erreur de ma part, ces messagers apportent des conseils apaisants.

Il hocha la tête, satisfait, avant de s'éloigner.

Ista serra les dents. Elle refusait de maudire le nom d'Iselle, de Bergon ou de Cazaril. Ou même, en vérité, de ce vieux dy Ferrej, comme il lui plaisait de se baptiser – stratagème sournois, car il avait à peine une dizaine d'années de plus qu'Ista. Mais la tension qu'elle perçut dans son corps semblait presque gêner la respiration d'Ista. Elle croyait à moitié que, dans leur empressement à la protéger de son ancienne démence, ses protecteurs les plus sincères allaient la rendre folle à nouveau.

Le claquement des sabots des chevaux, les voix et les cris des valets progressaient en suivant la courbe du donjon. Ista se redressa brusquement pour suivre dy Ferrej. Sa dame de compagnie se dépêtra de sa broderie, se redressa tant bien que mal et se lança derrière Ista à pas pressés, émettant de petits bruits de protestation par pure habitude.

Dans la cour d'entrée pavée, deux cavaliers portant l'habit de l'ordre de la Fille mettaient pied à terre sous le regard bienveillant et accueillant de dy Ferrej. Ce n'étaient visiblement pas des hommes du temple de Valenda : rien, dans leur tenue ou leur équipement, n'était dépareillé, rustique ou grossier. De leurs bottes lustrées à leurs chausses et tuniques bleues impeccables, leurs capes immaculées de laine blanche brodée, leurs habits respiraient la confection de Cardegoss. Les armes et leurs étuis étaient propres et soigneusement entretenus, le métal poli et le cuir huilé – mais pas neufs. L'officier-dédicat était d'une taille dépassant légèrement la moyenne, agile et nerveux. L'autre individu, plus petit, était fortement musclé, et la lourde épée à deux tranchants qui pendait à son baudrier n'avait visiblement rien d'un jouet de courtisan.

Tandis que dy Ferrej terminait son discours de bienvenue et dirigeait les serviteurs, Ista s'approcha de lui. Elle plissa les yeux.

— Messires. N'ai-je point déjà fait votre connaissance ?

Souriants, ils tendirent leurs rênes au troupeau de valets et lui adressèrent d'élégantes révérences.

— Royina, murmura le plus grand. Quel plaisir de vous revoir ! (Sans laisser à la mémoire chancelante d'Ista l'occasion de la duper, il ajouta :) Ferda dy Gura ; mon frère Foix.

— Ah, oui. Vous êtes les jeunes gens qui accompagnaient le chancelier dy Cazaril lors de sa grande mission ibrane, il y a trois ans. Je vous ai rencontrés lors de l'investiture de Bergon. Le chancelier et le royse Bergon parlent de vous en très hauts termes.

— Bien aimable à eux, murmura le plus costaud, Foix.

— C'est un honneur de vous servir, Madame. (L'aîné dy Gura esquissa devant elle une sorte de garde-à-vous, puis récita :) Le chancelier dy Cazaril nous charge de vous adresser ses compliments et de vous escorter dans votre périple, Royina. Il vous prie de bien vouloir nous considérer comme votre main droite. Vos mains. (Ferda hésita et improvisa.) Ou la droite et la gauche, en l'occurrence.

Son frère le regarda en haussant un sourcil narquois et murmura :

— Mais qui est laquelle ?

L'expression satisfaite de dy Ferrej céda la place à la surprise.

— Le chancelier approuve ce, cette… escapade ?

Ista se demanda quel terme moins flatteur il venait de ravaler.

Ferda et Foix échangèrent un regard. Foix haussa les épaules et se tourna pour piocher dans sa sacoche de selle.

— Messire dy Cazaril m'a confié cette missive à vous remettre en main propre, Madame.

Avec un grand geste joyeux, il lui présenta un papier replié arborant à la fois un large sceau rouge de la chancellerie et le cachet personnel de dy Cazaril, un corbeau perché sur les lettres CAZ, pressé dans de la cire bleue.

Ista l'accepta avec des remerciements et une perplexité considérable. Dy Ferrej tordit le cou lorsqu'elle l'ouvrit sur place, éparpillant de la cire sur les pavés. Elle se détourna de lui pour lire.

Le courrier était bref, rédigé dans une belle écriture de chancellerie, et s'adressait à elle avec tous ses titres formels ; l'en-tête était plus long que le corps de la lettre. Elle disait : *« Je vous confie ces deux frères de bonne compagnie, Ferda et Foix dy Gura, pour vous tenir lieu de capitaines et de compagnons sur la route, où qu'elle vous conduise. Je compte sur eux pour vous servir aussi bien qu'ils m'ont servi. Puissent les cinq dieux veiller sur votre voyage. Votre humble et obéissant serviteur »*, puis un demi-cercle suivi d'une fioriture, la signature de Cazaril.

Suivait un post-scriptum rédigé de la même écriture exécrable (Les doigts de Cazaril possédaient davantage de force que de délicatesse, se rappela Ista.) : *« Iselle et Bergon vous envoient une bourse, en souvenir des joyaux mis en gage pour une autre balade, qui permit d'acheter un pays. Je l'ai confiée à Foix. Ne vous laissez pas alarmer par son humour, il est bien moins simplet qu'il n'y paraît. »*

Lentement, Ista se mit à sourire.

— Je crois que ceci est très clair.

Elle tendit la lettre à un dy Ferrej impatient. Son visage se décomposa tandis que ses yeux parcouraient les lignes à toute allure. Ses lèvres s'arrondirent, mais sans doute étaient-elles trop bien entraînées pour aller jusqu'au bout de l'invective. Ista en attribua le mérite à la vieille provincara.

Dy Ferrej leva les yeux vers les frères.

— Mais… la royina ne peut pas prendre la route avec seulement deux cavaliers pour escorte, quelles que soient leurs qualités.

— Certainement pas, Messire. (Ferda s'inclina légèrement.) Nous avons amené notre troupe au grand complet. Je les ai laissés en ville pour qu'ils festoient sur le garde-manger du temple, à l'exception de deux hommes que j'ai chargés d'une autre tâche. Ils devraient rentrer demain, pour compléter nos rangs.

— Une autre tâche ? demanda dy Ferrej.

— Le maréchal dy Palliar a profité de ce que nous venions ici pour nous confier une tâche supplémentaire. Il a envoyé un excellent étalon roknari que nous avions capturé lors de la campagne de Gotorget l'automne dernier, afin de couvrir les juments du haras de

notre ordre à Palma. (Le visage de Ferda s'anima.) Oh, si seulement vous l'aviez vu, Royina ! Il rebondit sur la terre, il trotte dans les airs – la plus sublime des robes argentées –, les marchands de soie s'en pâmeraient d'envie. Des sabots qui résonnent comme des cymbales quand ils frappent le sol, la queue pareille à une bannière qui flotte au vent, une crinière comme une chevelure de jouvencelle, une merveille de la nature…

Son frère s'éclaircit la gorge.

— En bref, conclut Ferda, un superbe cheval, donc.

— Nous pourrions sans doute, intervint dy Ferrej, qui regardait au second plan, tenant toujours la lettre du chancelier, écrire à votre frère dy Baocia à Taryoon pour qu'il nous envoie en outre un détachement de sa cavalerie provinciale. Et des dames de sa maison, pour que vous disposiez de toute la panoplie de serviteurs. Votre belle-sœur, peut-être – ou celles de vos nièces qui sont en âge… Des dames de sa cour, et vos propres domestiques, bien sûr, ainsi que toutes les servantes et tous les valets nécessaires. Et nous devons demander au Temple un guide spirituel convenable. Non, mieux encore : nous devrions écrire à Cardegoss et demander à l'archidivin Mendenal de nous recommander un divin de haute érudition.

— Ce qui demanderait dix jours de plus, s'inquiéta Ista.

Au minimum. L'exaltation suscitée par le virage forcé de dy Ferrej céda la place au désarroi. S'il faisait comme bon lui semblait, loin de s'échapper, elle se verrait contrainte de se traîner à travers le pays avec à sa suite une véritable armée.

— Je ne souhaite pas être retardée de la sorte. Le temps et l'état des routes se sont nettement améliorés, lança-t-elle, un peu découragée. Je préférerais profiter de l'éclaircie.

— Très bien, très bien, nous pouvons en discuter, répondit-il, levant les yeux vers le ciel bleu comme s'il lui concédait ce point, mineur et sans risque. Je vais parler à vos dames et écrire à votre frère. (Les coins de la bouche d'Ista s'affaissèrent à cette idée.) Iselle et Bergon vous transmettent visiblement un message par le biais de cette bourse. Peut-être, Royina, espèrent-ils que vous prierez pour un petit-fils lors de ce pèlerinage ? Ce serait une bien

grande bénédiction pour la royacie de Chalion, et un objet de prières tout à fait approprié.

Cette idée le séduisait visiblement bien plus qu'Ista, car il avait lui-même éprouvé un immense plaisir à la naissance récente de son premier petit-fils. Mais comme il s'agissait de la première remarque positive qu'il eût faite sur le sujet de son… escapade, elle se retint de le reprendre.

Les frères dy Gura et leurs chevaux furent conduits vers l'hospitalité du château et de ses écuries, et dy Ferrej se hâta de régler les tâches qu'il s'était attribuées. La dame de compagnie d'Ista se mit à jacasser à propos des problèmes que posait le choix de vêtements pour un voyage si difficile. Exactement comme si Ista proposait une expédition à travers les montagnes vers Darthaca ou plus loin encore, au lieu d'une balade pieuse et tranquille dans les environs de Baocia. Ista songea à prétexter une migraine pour faire cesser ses bavardages, mais conclut qu'elle desservirait ses intérêts, et serra donc bravement les dents.

La dame de compagnie n'avait pas cessé de babiller ni de s'inquiéter en fin d'après-midi. Suivie de trois domestiques, elle allait et venait dans les appartements d'Ista situés dans le vieux donjon, assortissant encore et encore des piles de robes, de capes et de chaussures, passant du choix de couleurs appropriées au deuil d'Ista à l'anticipation de tout événement imprévu, plausible ou non. Assise sous la fenêtre donnant sur la cour d'entrée, Ista laissait le flot de paroles couler sur elle comme l'eau s'échappant de la gueule d'une gouttière. Elle décida que sa migraine était maintenant bien réelle.

Un fracas et un remue-ménage à la porte du château annoncèrent, fait peu commun, un autre visiteur. Ista se redressa pour jeter un coup d'œil à travers la fenêtre. Un grand cheval bai franchit la voûte dans un bruit de sabots ; son cavalier portait le tabard de la chancellerie de Chalion, représentant un château et un léopard, par-dessus des habits plus usés. Le cavalier glissa de la selle d'un geste souple et il – oh –, *elle* rebondit sur la pointe des

pieds. Le courrier était une jeune femme au visage frais, dont les cheveux noirs tombaient en natte dans son dos. Elle tira un paquet de derrière sa selle et le déroula d'un coup sec pour révéler une jupe. Avec une absence résolue de pudeur, elle releva sa tunique pour attacher le vêtement autour de sa taille fine, par-dessus ses chausses, et d'un joyeux balancement des hanches, fit tomber l'ourlet autour de ses chevilles bottées.

Dy Ferrej apparut et s'approcha ; la jeune fille descella son sac de la chancellerie et le renversa pour en laisser tomber une unique lettre. Dy Ferrej la lut avant de la déchirer sur place, ce qui conduisit Ista à penser qu'il s'agissait d'une missive personnelle de sa fille bien-aimée Betriz, dame de compagnie d'Iselle à la cour. Elle contenait peut-être des nouvelles de son petit-fils, car son visage s'adoucit. Avait-il l'âge de sa première dent ? Si c'était le cas, Ista entendrait raconter les exploits du bambin en temps et en heure. Elle ne put s'empêcher de sourire.

La jeune fille s'étira, remit son sac en place, examina les jambes et sabots de son cheval, puis remit l'animal au valet du château avec une série d'instructions. Ista prit conscience du regard de sa propre dame de compagnie par-dessus son épaule.

Sur une impulsion, elle dit :

— Je souhaite parler à cette jeune messagère. Amenez-la moi.

— Madame, elle n'apportait qu'une seule lettre.

— Dans ce cas, je devrai apprendre de ses lèvres les nouvelles de la cour.

La dame de compagnie renifla.

— Une fille aussi vulgaire a peu de chances d'être dans la confidence des dames de la cour à Cardegoss.

— Néanmoins, amenez-la moi.

Peut-être était-ce l'effet de la brusquerie de sa voix ; toujours est-il que la dame de compagnie s'exécuta.

Plus tard, une démarche assurée et un arôme de cheval et de cuir annoncèrent l'arrivée de la jeune fille dans le salon d'Ista, avant même que la dame de compagnie déclarât d'un ton dubitatif : « Madame, voici la messagère que vous souhaitiez voir. » Ista se retourna sur la banquette placée devant la fenêtre et leva les yeux,

congédiant sa suivante d'un geste de la main ; celle-ci se retira avec une moue désapprobatrice.

La jeune fille lui rendit son regard avec une curiosité mêlée d'un soupçon de timidité. Elle salua maladroitement, entre courbette et révérence.

— Royina. En quoi puis-je vous servir ?

Ista le savait à peine.

— Comment vous appelez-vous, jeune fille ?

— Liss, Madame.

Après un moment de silence gêné, elle ajouta :

— Un diminutif d'Annaliss.

— D'où venez-vous ?

— Aujourd'hui ? J'ai récupéré ma sacoche à…

— Non… À l'origine.

— Ah. Hum. Mon père avait une petite propriété près de la ville de Teneret, dans la province de Labra. Il élevait des chevaux pour l'ordre du Frère, et des moutons pour le marché de la laine. Il le fait toujours, pour autant que je sache.

Un homme de biens ; elle ne fuyait donc pas la pauvreté crasse.

— Comment êtes-vous devenue courrier ?

— Je n'y avais jamais pensé, jusqu'au jour où je suis allée en ville avec ma sœur pour livrer des chevaux au temple, et j'ai vu galoper une fille qui travaillait comme courrier pour l'ordre de la Fille. (Elle sourit comme à l'évocation d'un heureux souvenir.) À compter de ce moment, je me suis enflammée.

Peut-être était-ce la confiance que lui conférait sa vocation, ou sa jeunesse et sa force ; Ista constata, soulagée, que la jeune fille, bien que très polie, ne se laissait aucunement intimider par la présence de la royina.

— N'avez-vous jamais peur, seule sur les routes ?

Liss rejeta la tête en arrière, ce qui fit osciller sa tresse.

— Je chevauche plus vite que les dangers. Du moins jusqu'ici.

Ista n'en revenait pas. La jeune fille la dépassait en taille, mais restait plus petite et menue qu'un homme moyen, même que les individus maigres et noueux qu'on préférait embaucher comme courriers. Elle devait monter à cheval avec une grande légèreté.

— Et vous ne souffrez jamais… de l’inconfort ? Vous devez chevaucher sous le soleil, la pluie, par tous les temps…

— Je ne me dissous pas sous la pluie. Et monter à cheval me tient chaud sous la neige. Si nécessaire, je peux dormir par terre sous un arbre, enveloppée dans ma cape. Ou dans l’arbre, si l’endroit semble dangereux. Il est vrai que les lits des relais courrier sont plus chauds et moins durs. (Ses yeux pétillaient d’amusement.) Enfin, à peine.

Ista soupira, un peu impressionnée par cette énergie sans bornes.

— Depuis combien de temps travaillez-vous comme courrier pour la chancellerie ?

— Trois ans maintenant. Depuis mes quinze ans.

Que faisait donc Ista à l’âge de quinze ans ? Elle s’entraînait sans doute à devenir l’épouse d’un grand seigneur. Quand le roya Ias avait posé les yeux sur elle, à peu près à l’âge actuel de cette jeune fille, l’apprentissage avait semblé porter ses fruits au-delà des plus folles espérances de sa famille – jusqu’à ce que le rêve se dissolve dans le long cauchemar qu’était la malédiction d’Ias. Brisée à présent, grâce en fût rendue aux dieux et à sire dy Cazaril ; brisée depuis maintenant trois ans. Le brouillard étouffant avait déserté l’esprit d’Ista ce jour-là. La monotonie de sa vie, l’impasse dans laquelle se trouvait son âme depuis résultaient seulement d’une longue habitude.

— Comment votre famille vous a-t-elle laissée quitter si tôt le foyer ?

Une lueur amusée illumina le visage de la jeune fille comme le soleil traversant de verts feuillages.

— Je crois que j’ai oublié de le leur demander, maintenant que j’y pense.

— Et le recruteur vous a autorisée à signer sans l’accord de votre père ?

— Je crois qu’il a oublié de le lui demander, lui aussi, comme il avait grand besoin de cavaliers juste à ce moment-là. Incroyable comme les règles sont faciles à changer. Mais avec quatre autres filles à marier, je ne m’attendais pas à ce que mon père et mes frères me poursuivent sur la route pour me ramener.

— Vous êtes partie le jour même ? demanda Ista, stupéfaite.

Le sourire éclatant s'épanouit – elle avait aussi des dents saines, nota Ista.

— Bien sûr. J'ai compris que si je devais rentrer chez moi et filer ne serait-ce qu'un écheveau de plus, j'allais me mettre à hurler et tomber raide d'une attaque. Et puis ma mère n'a jamais aimé mes fils de toute façon. Elle les trouvait trop grossiers.

Ista pouvait compatir à cette déclaration-là. Un sourire lui étira les lèvres malgré elle.

— Ma fille est une excellente cavalière.

— C'est ce qu'on raconte dans Chalion tout entière, Madame. (Les yeux de Liss se mirent à pétiller.) Rejoindre Taryoon depuis Valenda en une seule nuit et en esquivant des troupes ennemies –, je n'ai jamais connu pareille aventure, moi. Ni gagné un tel prix tout au bout.

— Espérons que les ailes de la guerre n'effleureront plus jamais Valenda de si près. Où irez-vous ensuite ?

Liss haussa les épaules.

— Qui sait ? Je regagnerai mon relais pour attendre la prochaine sacoche que l'on me confiera, et j'irai où on me l'indiquera. Très vite si ser dy Ferrej écrit une réponse, ou lentement pour épargner mon cheval s'il n'en fait rien.

— Il n'écrira pas ce soir…

Ista n'avait aucune envie de la laisser partir, mais le voyage avait laissé la jeune fille sale et débraillée. Elle voudrait sûrement se laver et prendre un peu de repos.

— Revenez me voir, Liss de Labra. Le château prend son dîner d'ici une heure. Accompagnez-moi et dînez à ma table.

Les sourcils noirs de la jeune fille se haussèrent brièvement sous l'effet de la surprise. Elle fit à nouveau cette demi-révérence.

— À vos ordres, Royina.

On avait disposé la table d'honneur de la vieille provincara exactement comme elle l'avait été un millier – dix milliers – de fois, les jours où aucun festival ne venait rompre la monotonie. La petite

salle à manger du bâtiment ne manquait certes pas de confort, située dans la partie la plus récente à l'intérieur des murs du château, avec une cheminée et des fenêtres vitrées. C'était aussi la même petite compagnie : dame dy Hueltar, parente âgée et compagne de longue date de la mère d'Ista ; Ista elle-même ; ses principales suivantes ; et le solennel dy Ferrej. Par un accord tacite, le siège de la vieille provincara restait vide. Ista n'avait manifesté aucune volonté de prendre la place centrale, et peut-être parce que tous croyaient voir là une manifestation de son chagrin, personne ne le lui avait suggéré.

Dy Ferrej arriva, escortant Ferda et Foix, tous deux très élégants. Et jeunes. La messagère entra dans leur sillage et se livra à quelques révérences polies. Elle avait fait preuve d'une grande témérité face à la royina Ista, mais l'atmosphère de vieillesse et de solennité qui régnait dans cette pièce suffisait à faire fondre les sinus de robustes soldats. Elle s'installa avec raideur et sembla vouloir se faire toute petite, bien qu'elle lorgnât les deux frères avec intérêt. L'odeur de cheval s'était maintenant estompée, même si dame dy Hueltar plissait le nez. Mais une autre place – pas celle de la provincara – restait vide en face d'Ista.

— Attendons-nous un invité ? demanda-t-elle à dy Ferrej.

L'un des vieux amis des vieilles gens, peut-être ; Ista n'osait rien espérer de plus exotique.

Dy Ferrej s'éclaircit la gorge et désigna la vieille dame dy Hueltar. Un sourire illumina le visage ridé de celle-ci.

— J'ai demandé au temple de Valenda de nous envoyer un divin convenable pour vous servir de guide spirituel lors de votre pèlerinage, Royina. Si nous ne sollicitons pas Cardegoss pour qu'on nous envoie un érudit instruit à la cour, je pensais demander à l'érudite Tovia, de l'ordre de la Mère. Ce n'est peut-être pas la meilleure des théologiennes, mais c'est un excellent médecin, et elle vous connaît depuis longtemps. Ce sera un tel soulagement qu'une personne familière nous accompagne, si les femmes devaient souffrir en route d'affections quelconques, ou… si vos propres maux anciens devaient vous reprendre. Et personne ne serait mieux adapté à votre sexe et à votre statut.

Un soulagement pour qui ? La divine Tovia était une amie intime de la vieille provincara et de dame dy Hueltar ; Ista imaginait très bien le trio profitant ensemble d'une tranquille balade sous le soleil printanier. Cinq dieux, dame dy Hueltar avait-elle supposé qu'elle l'accompagnerait, *elle* ? Ista réprima un besoin indigne de hurler, tout comme Liss redoutant de se retrouver prisonnière du cocon de ses écheveaux de laine.

— Je savais que la nouvelle vous ferait plaisir, poursuivit dame dy Hueltar dans un murmure. Je pensais que vous aimeriez commencer à lui parler de votre itinéraire saint pendant le dîner. (Elle fit la grimace.) Il n'est pas dans ses habitudes d'arriver en retard.

Sa moue disparut lorsqu'un serviteur entra et annonça :

— Une visite pour vous, Madame.

— Oh, parfait. Faites-la entrer tout de suite.

Le serviteur ouvrit la bouche comme pour répondre, mais s'inclina ensuite avant de se retirer.

La porte s'ouvrit à nouveau. Une silhouette essoufflée, d'une familiarité totalement inattendue, entra puis s'arrêta net, butant contre un mur de regards fixes. C'était le jeune et obèse divin du Bâtard qu'Ista avait rencontré sur la route quelque deux semaines plus tôt. Ses robes blanches étaient à peine plus nettes à présent, débarrassées des détritus, mais mouchetées de légères taches sur le devant et à la hauteur de l'ourlet.

Son sourire naissant se fit hésitant.

— Bonsoir, Mesdames et Messires. On m'a dit de me présenter ici à une certaine dame dy Hueltar. Il était question d'un divin pour guider un pèlerinage…

Dame dy Hueltar retrouva sa voix.

— C'est moi. Mais j'avais cru comprendre que le temple envoyait le médecin de la Mère, la divine Tovia. Qui êtes-vous ?

Ista comprit que sans la maîtrise de la bienséance dont dame dy Hueltar faisait preuve, la question se fût transformée en « Mais qui êtes-vous donc ? »

— Ah… (Il s'inclina.) L'érudit Chivar dy Cabon, à votre service.

Au moins pouvait-il revendiquer un nom de bonne famille. Lorsque le regard du divin croisa ceux d'Ista et de ser dy Ferrej, Ista nota qu'il était aussi surpris qu'eux de les trouver ici.

— Où est donc l'érudite Tovia ? demanda dame dy Hueltar d'une voix neutre.

— Il me semble qu'elle ait été appelée pour une urgence médicale, à une certaine distance de Valenda.

Son sourire perdit encore en assurance.

— Bienvenue, Érudit dy Cabon, dit Ista avec insistance.

Dy Ferrej reprit conscience de ses fonctions.

— En effet. Je suis le gardien du château, dy Ferrej. Voici la royina douairière Ista.

Dy Cabon plissa les yeux, qu'il braqua sur Ista.

— Vous êtes donc…, souffla-t-il.

Dy Ferrej, ignorant ces propos s'il les avait entendus, présenta les frères dy Gura et les autres dames par ordre de rang, pour finir, un peu à contrecœur, par :

— Liss, messagère de la chancellerie.

Dy Cabon salua chacun avec une égale bonne humeur.

— Tout ceci est étrange… Il doit y avoir une erreur, Érudit dy Cabon, reprit dame dy Hueltar, implorant Ista d'un regard en biais. C'est la royina douairière *en personne* qui envisage d'entreprendre un pèlerinage en cette saison, afin de prier les dieux pour qu'ils lui accordent un petit-fils. Vous n'êtes pas… Ce n'est pas… Nous ne savons pas… Un divin de l'ordre du Bâtard, et un homme par-dessus le marché, est-il la… personne la plus… appropriée… ?

Sa voix s'estompa, supplication muette pour que quelqu'un, n'importe qui, la tirât de ce bourbier.

Intérieurement, Ista commençait à sourire. Elle répondit d'une voix doucereuse :

— Qu'il y ait erreur ou non, je suis certaine que notre dîner est prêt. Honorerez-vous ce soir notre table de votre savoir, Érudit, et conduirez-vous pour nous la prière aux dieux précédant le repas ?

Le divin s'illumina tout à fait.

— Ce serait pour moi un grand honneur, Royina.

Souriant, clignant des yeux, il prit place sur le siège qu'Ista lui indiquait et afficha une expression pleine d'espoir lorsqu'un serviteur passa parmi eux avec la bassine d'eau parfumée à la lavande pour se laver les mains. Il bénit le repas imminent en des termes irréprochables et d'une voix bien entraînée ; qui qu'il pût bien être, il n'avait rien d'un rustre de la campagne. Il attaqua les plats qu'on lui présentait avec un enthousiasme qui eût réchauffé le cœur du cuisinier de la provincara, s'il avait pu le voir, lui qu'une longue servitude aux appétits indifférents de vieilles gens avait fini par décourager. Foix soutenait le même rythme sans effort apparent.

— Êtes-vous l'un de ces Cabon apparentés à l'actuel saint général dy Yarrin de l'ordre de la Fille ? s'enquit poliment dame dy Hueltar.

— Je pense être un de ses cousins au troisième ou quatrième degré, Madame, répondit le divin après avoir avalé une bouchée. Mon père était ser Odlin dy Cabon.

Les deux frères dy Gura s'agitèrent, visiblement intéressés.

— Oh, dit Ista, surprise. Je crois l'avoir rencontré, il y a des années, à la cour de Cardegoss.

Notre gros Cabon, comme le surnommait jovialement le roya ; mais il avait connu une mort aussi brave que n'importe quel gentilhomme plus svelte, lors de la désastreuse bataille de Dalus. Ista ajouta après quelques instants :

— Vous lui ressemblez.

Le divin baissa la tête, visiblement content.

— Je n'en suis pas désolé.

Une impulsion espiègle poussa Ista à demander, comme il apparaissait que personne d'autre ne le ferait :

— Et êtes-vous aussi le fils de dame dy Cabon ?

L'œil du divin scintilla en réponse par-dessus une bouchée de rôti embrochée sur une fourchette.

— Hélas, non. Mais mon père semblait néanmoins m'apprécier, et il m'a constitué un douaire au Temple quand j'ai atteint l'âge de recevoir une éducation. Attention pour laquelle j'ai fini, sur le tard, par lui rendre grâce. La vocation ne m'a pas foudroyé comme un éclair, la chose est sûre, mais elle s'est installée lentement, comme un arbre grandit.

Son visage rond et ses robes de divin le faisaient paraître plus que son âge, décida Ista. Il ne pouvait pas avoir plus de trente ans, peut-être même en avait-il moins.

Pour la première fois depuis longtemps, les conversations ne tournèrent pas autour des maladies, maux, douleurs et troubles digestifs de diverses personnes, mais s'étendirent à la totalité de Chalion-Ibra. Les frères dy Gura, en tant que témoins, avaient beaucoup à raconter sur la campagne menée l'année précédente, avec succès, par le maréchal dy Palliar pour reprendre dans les montagnes la forteresse de Gotorget, qui gardait au nord la frontière avec les principautés roknari hostiles, et sur la présence au champ de bataille du jeune royse consort Bergon.

Ferda dit :

— Foix a reçu un mauvais coup d'un marteau de guerre roknari pendant l'assaut final contre la forteresse, et il a passé le gros de l'hiver alité : des côtes vilainement brisées, puis une inflammation des poumons. Le chancelier dy Cazaril l'a employé comme clerc pendant que ses os finissaient de se ressouder. Notre cousin dy Palliar a pensé que monter un peu à cheval sans forcer l'aiderait à se remettre.

Une légère rougeur colora le large visage de Foix, qui baissa la tête. Le regard que Liss braquait sur lui se fit un peu plus perçant, mais Ista n'eût su dire si c'était de l'imaginer avec une épée ou une plume à la main.

Dame dy Hueltar ne manqua pas l'occasion de critiquer cette fois encore la façon dont la royina Iselle avait chevauché vers le nord pour rejoindre son époux dans la tourmente, même si elle était revenue saine et sauve pour donner ensuite naissance à une fille (ou peut-être justement pour cette raison).

— Je ne pense pas, répondit sèchement Ista, que le simple fait de rester vautrée dans son lit aurait garanti un garçon à Iselle.

Dame dy Hueltar marmonna une réponse, et Ista se rappela la manière dont sa propre mère l'avait vivement critiquée quand elle portait Iselle pour Ias, tant d'années auparavant. Comme si elle aurait pu faire quoi que ce fût pour changer le cours des événements. Comme si changer effectivement le cours des

événements, lors de sa deuxième captivité, avait apporté la moindre amélioration… Son front se plissa sous l'effet de cette douleur ancienne. Elle leva les yeux pour intercepter le regard perçant du divin.

Dy Cabon se hâta de détourner la conversation vers des sujets plus légers. Dy Ferrej eut le plaisir de répéter un ou deux vieux récits pour un auditoire nouveau, ce qu'Ista ne put lui reprocher. Dy Cabon raconta une plaisanterie leste, bien plus sage toutefois que la plupart de celles qu'Ista avait entendues à la table du roya ; la messagère éclata de rire, s'attira le regard désapprobateur de dame dy Hueltar et porta la main à sa bouche.

— Ne vous arrêtez pas, lui dit Ista. Personne n'a ri ainsi dans cette maison depuis des semaines. Des mois.

Des années.

À quoi ressemblerait son pèlerinage si, au lieu de traîner un troupeau de gardiens fatigués sur une route qui convenait si mal à leurs vieux os, elle pouvait voyager avec des gens qui *rient* ? Des jeunes gens, qui ne portent pas encore le poids d'années de pertes et de péchés ? Des gens qui sautillent ? Des gens qui voient en elle, si elle osait y penser, une aînée à respecter, non pas une enfant imparfaite à corriger ? *À vos ordres, Royina*, et non pas *Voyons, Dame Ista, vous savez que vous ne pouvez pas*…

Elle dit brusquement :

— Érudit dy Cabon, je remercie le Temple de ses attentions, et je serai ravie de vous avoir pour guide spirituel lors de mon voyage.

— Vous m'honorez, Royina. (Dy Cabon, assis, s'inclina aussi loin qu'il le put par-dessus sa bedaine.) Quand partirons-nous ?

— Demain, répondit Ista.

Un chœur de protestations s'éleva autour de la table : des listes de personnes et d'escortes pas encore rassemblées, dames de compagnie, servantes, valets, vêtements, matériel, animaux de transport, et la petite armée de dy Baocia qu'on attendait toujours.

Ista faillit faiblir et ajouter : « Ou dès que ce sera possible », mais sa résolution reprit le dessus. Son regard s'arrêta sur Liss, qui mâchait et écoutait avec une fascination détachée.

— Vous avez tous raison, reprit Ista, haussant la voix pour couvrir les jacasseries, qui cessèrent non sans soulagement. Je ne possède ni jeunesse, ni énergie, ni courage, ni connaissances de la façon de mener ce voyage. Je vais donc en réquisitionner. J'emmènerai Liss, la messagère, pour me servir tout à la fois de suivante et de valet. Et ce sera tout. Ce qui devrait épargner une trentaine de mules.

Liss faillit recracher la bouchée qu'elle mâchonnait.

— Mais ce n'est qu'une messagère ! hoqueta dame dy Hueltar.

— Je vous assure que le chancelier dy Cazaril ne m'en tiendra pas rigueur. Les courriers sont toujours prêts à se rendre partout où on le leur ordonne. Qu'en dites-vous, Liss ?

Liss, les yeux écarquillés, finit d'avaler sa salive et balbutia :

— Je crois que je m'en sortirai mieux en valet qu'en dame de compagnie, Royina, mais je vous assisterai de mon mieux.

— Parfait. Personne ne pourrait en demander plus.

— Vous êtes la royina douairière ! s'écria dy Ferrej, pleurnichant presque. Vous ne pouvez pas aller sur les routes avec si peu de cérémonie !

— Je projette un pèlerinage en toute humilité, dy Ferrej, pas un défilé à ma gloire. Toutefois… Supposez que je ne sois pas une royina ? Supposez que je sois une simple veuve de bonne famille. Quels serviteurs, quelles précautions raisonnables prendrais-je alors ?

— Voyager incognito ? (L'érudit dy Cabon comprit instantanément, tandis que les autres continuaient à s'empiffrer en signe de résistance mal à propos.) Voilà qui éliminerait certainement bien des sujets de distraction de votre retraite spirituelle, Royina. Je suppose… qu'une telle femme demanderait simplement au temple de lui fournir une escorte selon la procédure habituelle, ainsi que les cavaliers disponibles.

— Très bien. Tout ceci a déjà été organisé pour moi. Ferda, vos hommes peuvent-ils partir demain ?

Dy Gura répondit simplement, dominant la cacophonie d'objections :

— Certainement. À vos ordres, Royina.

Suivit un silence incrédule, résolument troublé. Et peut-être même un rien pensif, si ce n'était pas trop espérer.

Ista se laissa aller en arrière, un sourire aux lèvres.

— Je dois réfléchir à un nom, dit-elle enfin. Ni dy Chalion ni dy Baocia ne conviendront, tant ils manquent de simplicité.

Dy Hueltar ? Ista frissonna. *Non*. Elle parcourut mentalement la liste d'autres parents mineurs des provincars de Baocia.

— Dy Ajelo fera l'affaire. (Elle avait à peine connu la famille Ajelo, qui n'avait jamais produit une seule dame de compagnie veillant à… la garde d'Ista. Elle n'avait contre elle aucun grief.) Mais je resterai Ista, je pense. Un nom assez commun pour ne pas attirer l'attention.

Le divin s'éclaircit la gorge.

— Il nous faudra donc conférer un peu ce soir. J'ignore sur quelle route vous désirez que je vous guide. Un pèlerinage devrait obéir à la fois à un plan spirituel, et afin de le soutenir, nécessairement, à un plan matériel.

Celui d'Ista ne possédait aucun des deux. Et si elle n'en présentait aucun, on allait fatalement lui en imposer un. Elle répondit, prudente :

— Comment avez-vous mené les pèlerins auparavant, Érudit ?

— Eh bien, tout dépend en grande partie des motifs du pèlerinage.

— J'ai quelques cartes dans mes sacoches de selle qui vous inspireraient peut-être. Je peux aller les chercher, si vous le souhaitez, proposa Ferda.

— Oui, répondit le divin reconnaissant. Ce serait très utile.

Ferda quitta la pièce en toute hâte. Dehors, le jour tendait vers le crépuscule, et les serviteurs se déplaçaient dans la pièce en silence, afin d'allumer les chandeliers muraux. Foix s'appuya confortablement des deux coudes sur la table, sourit amicalement à Liss, et trouva l'appétit pour engouffrer une autre tranche de gâteau au miel et aux noix tandis qu'ils attendaient le retour de son frère.

Ferda rejoignit la salle à manger d'un bon pas, quelques minutes plus tard, les mains remplies de papiers pliés.

— Ici… Non, ici, voilà Baocia, et les provinces occidentales jusqu'en Ibra.

Il étala sur la table, entre Ista et le divin, un papier taché et usé par les voyages. Dy Ferrej y jeta des coups d'œil anxieux par-dessus l'épaule de dy Cabon.

Le divin examina la carte quelques minutes en fronçant les sourcils, puis s'éclaircit la gorge et regarda Ista.

— On nous enseigne que la route d'un pèlerinage doit servir son but spirituel. Qui peut être simple ou multiple, mais doit participer au moins de l'un de ces cinq buts : service, supplication, gratitude, divination ou expiation.

Expiation. Des excuses présentées aux dieux. *Dy Lutez*, ne put-elle s'empêcher de penser. Le souvenir glaçant de cette heure funeste lui pesait toujours sur le cœur, même en cette agréable soirée. Mais qui devait des excuses à qui pour ce désastre ? *Nous étions tous impliqués dans l'affaire, les dieux, dy Lutez, Ias et moi*. Et si se mortifier sur l'autel des dieux permettait de guérir cette vieille blessure, elle avait déjà avalé assez de poussière pour une douzaine de dy Lutez. Pourtant la cicatrice saignait encore, dans le noir, si on la pressait.

— Un jour, j'ai vu un homme prier pour des mules, commenta Foix, serviable.

Dy Cabon cligna des yeux. Puis demanda au bout d'un moment :

— En a-t-il obtenu ?

— Oui, et d'excellentes mules.

— Les voies des dieux sont… mystérieuses, parfois, murmura dy Cabon, qui semblait digérer l'anecdote. Ahem. Votre pèlerinage, Royina, relève de la supplication, pour demander un petit-fils si j'ai bien compris. Est-ce bien le cas ?

Il marqua une pause, l'invitant à répondre.

Non. Mais dy Ferrej et dame dy Hueltar émirent tous deux des murmures d'acquiescement, si bien qu'Ista s'abstint de rectifier.

Dy Cabon parcourut du doigt la carte aux motifs complexes, couverte de noms de lieux, traversée de petites rivières pareilles à des coutures, et décorée de plus d'arbres que n'en comportaient réellement les hautes plaines de Baocia. Il désigna divers lieux saints dédiés à la Mère ou au Père à distance raisonnable de

Valenda, décrivant les mérites de chacun. Ista se força à examiner la carte.

À l'extrême sud, au-delà des limites de la carte, se trouvait Cardegoss, avec son grand château et sa forteresse du Zangre de sinistre mémoire. *Non*. À l'est, Taryoon. *Non*. Au nord-ouest, donc. Elle fit courir son doigt sur la carte jusqu'à la crête des Dents du Bâtard, la haute chaîne de montagnes qui marquait la longue frontière nord-sud d'Ibra, unie tout récemment à Chalion grâce au lit nuptial de sa fille. Au nord en longeant la crête des montagnes, la route semblait facile.

— Ici.

Dy Cabon plissa le front tout en étudiant la carte.

— Je ne sais pas trop…

— À une journée de route à l'ouest de Palma se trouve une ville où l'ordre de la Fille possède une modeste auberge, assez plaisante, fit remarquer Ferda. Nous y avons déjà résidé.

Dy Cabon s'humecta les lèvres.

— Hum. Je connais une auberge près de Palma que nous pourrons peut-être atteindre avant la tombée de la nuit, si nous ne traînons pas en route. Elle a une table proprement excellente. Ah oui, et un puits sacré, très ancien. Un lieu saint mineur, mais comme sera Ista dy Ajelo désire un humble pèlerinage, un humble début lui conviendra peut-être mieux. Et les grands lieux de pèlerinage risquent d'être très fréquentés, à cette période de l'année.

— Ainsi donc, Érudit, évitons les foules, choisissons l'humilité et allons prier à ce puits. Ou en l'occurrence, à cette table.

Un tic agita les lèvres d'Ista.

— Je ne vois nul besoin de peser la prière au grain près, comme s'il s'agissait d'une pièce douteuse, répliqua dy Cabon d'une voix joyeuse, encouragé par le sourire fugace d'Ista. Faisons donc les deux, et rendons abondance pour abondance.

Les doigts épais du divin formèrent un compas pour parcourir la distance de Valenda à Palma, jusqu'à l'emplacement pointé par Ferda. Il hésita, puis sa main décrivit une autre rotation.

— À une journée de route de là, si nous nous levons assez tôt, se trouve Casilchas. Un petit village somnolent, mais mon ordre y

possède une école. Plusieurs de mes anciens professeurs y résident toujours. Et elle possède une très bonne bibliothèque, compte tenu de la petite taille de l'endroit, car de nombreux divins qui enseignaient là y ont laissé leurs livres après leur mort. Je vous accorde qu'un séminaire du Bâtard n'est pas exactement… *approprié* au but de ce pèlerinage, mais je vous confesse que j'aimerais beaucoup consulter la bibliothèque.

Ista se demanda, non sans ironie, si l'école possédait aussi un excellent cuisinier. Elle reposa le menton sur sa main et étudia le jeune homme obèse qui lui faisait face. Qu'est-ce qui avait bien pu pousser le temple de Valenda à le lui envoyer ? Son ascendance à moitié aristocratique ? Peu probable. Pourtant, en règle générale, les guides de pèlerinage expérimentés dessinaient à l'avance les plans de bataille spirituelle de leurs protégés. Il devait bien exister des livres d'instruction pieuse sur le sujet. Peut-être était-ce là ce que dy Cabon voulait se procurer dans cette bibliothèque, un manuel qui lui dirait comment poursuivre. Peut-être avait-il trop souvent somnolé pendant ces saintes leçons, à Casilchas.

— Parfait, dit Ista. L'hospitalité de la Fille pour les deux prochaines nuits, celle du Bâtard ensuite.

Ce qui la conduirait à trois jours de route au moins de Valenda. Un bon départ.

Dy Cabon sembla extrêmement soulagé.

— Excellent, Royina.

Foix examinait les cartes. Il en avait tiré une qui représentait la totalité de Chalion, forcément moins détaillée que celle qu'étudiait dy Cabon. Son doigt retraça la route qui partait de Cardegoss pour rejoindre Gotorget au nord. La forteresse gardait l'extrémité d'une chaîne de montagnes assez rudes, à défaut d'être particulièrement hautes, qui longeait la moitié de la frontière entre Chalion et la principauté roknari de Borasnen. Son front se contracta. Ista se demanda quels douloureux souvenirs le nom de la forteresse évoquait pour lui.

— Vous voudrez certainement éviter cette région, intervint dy Ferrej, voyant la main de Foix marquer une pause près de Gotorget.

— En effet, Messire. Je crois que nous devrions rester à bonne distance de toute la région centre-nord de Chalion. La situation y reste instable suite à la campagne de l'an dernier, et la royina Iselle et le royse Bergon commencent déjà à y rassembler des forces pour l'automne.

Dy Ferrej leva les sourcils en signe d'intérêt.

— Comptent-ils déjà attaquer Visping ?

Foix haussa les épaules, laissant son doigt remonter le long de la côte nord jusqu'à la cité portuaire ainsi nommée.

— J'ignore au juste s'il est possible de prendre Visping en une seule campagne, mais ce serait une bonne chose. Séparer en deux les Cinq Principautés, annexer à Chalion un port où la flotte ibrane puisse trouver refuge…

Dy Cabon se pencha par-dessus la table, sa bedaine appuyant contre le bord, et leur adressa un regard intéressé.

— La principauté de Jokona, à l'ouest, serait la suivante après Borasnen. Ou attaquerions-nous en direction de Brajar ? Ou les deux à la fois ?

— Il serait idiot d'attaquer sur deux fronts, et Brajar n'est pas le plus sûr des alliés. Le nouveau prince de Jokona est jeune et sans expérience. Commencez par coincer Jokona entre Ibra et Chalion, jusqu'à l'écraser. Puis concentrez-vous sur le nord-est.

Foix plissa les yeux, et sa bouche bien dessinée prit un pli résolu ; il méditait cette stratégie.

— Vous joindrez-vous à la campagne de cet automne, Foix ? demanda poliment Ista.

Il hocha la tête.

— Où ira le maréchal dy Palliar, les frères dy Gura le suivront certainement. En tant que maître d'écurie, Ferda se verra sans doute chargé de rassembler des montures de cavalerie d'ici au milieu de l'été. Et de peur que je ne me languisse de lui, il me trouvera un travail sale et dangereux. Il ne manque jamais d'idées.

Ferda ricana. Foix sourit à son frère sans la moindre trace apparente de rancune.

Ista jugea sensée l'analyse de Foix, et comprit sans aucun doute comment il y était parvenu. Le maréchal dy Palliar, le royse Bergon

et la royina Iselle ne manquaient pas de bon sens, et le chancelier dy Cazaril, à l'esprit bien aiguisé, ne portait pas dans son cœur les seigneurs des côtes roknari qui l'avaient jadis vendu comme esclave aux galères. Visping était une récompense qui justifiait l'effort.

— Nous prendrons donc l'ouest, en délaissant l'agitation, dit-elle.

Dy Ferrej approuva d'un signe de tête.

— Très bien, Royina, répondit dy Cabon.

Il poussa un soupir à peine teinté de nostalgie, tout en repliant les cartes de Ferda pour les lui rendre. Craignait-il le destin martial de son père, ou l'enviait-il ? Impossible à dire.

La compagnie se sépara peu après. Les dames d'Ista prolongèrent sans fin les préparatifs, l'examen compliqué de l'itinéraire et leurs plaintes. Elles ne cesseraient jamais de se disputer, songea Ista, mais elle-même le pouvait. Et le ferait. « On ne résout pas les problèmes en les fuyant », dit-on, et l'enfant obéissante qu'elle avait été naguère y croyait. Mais c'était faux. Certains problèmes peuvent *seulement* se résoudre par la fuite. Quand ses pleurnicheuses de dames éteignirent enfin les bougies pour la laisser se reposer, le sourire lui revint en douce.

Chapitre 3

Ista passa le début de la matinée à trier sa garde-robe avec Liss, en quête de vêtements qui conviendraient à la route et pas seulement à une royina. Beaucoup de vieilleries traînaient dans les coffres et placards d'Ista, mais peu d'habits simples parmi elles. Toutes les robes délicates ou très ornées qui faisaient plisser le nez d'une Liss sceptique rejoignaient aussitôt la pile de rebuts. Ista parvint à reconstituer un costume d'équitation à partir d'une paire de jambières, d'une jupe fendue, d'une tunique et d'une cape qui ne contenaient aucun soupçon du vert de la Mère. Elles finirent par piller sans vergogne la garde-robe des dames et domestiques d'Ista, à la grande indignation de celles-ci. Ce qui permit au moins de dénicher une jolie pile de vêtements : pratiques, simples, lavables, et surtout, peu nombreux.

Liss apprécia visiblement davantage qu'on l'envoyât aux écuries choisir le cheval et la mule de charge les plus appropriés. Une seule mule de charge. Lorsque arriva midi, l'obstination fébrile d'Ista leur valut d'être toutes deux vêtues pour la route, avec des chevaux sellés et une mule chargée. Les frères dy Gura les trouvèrent debout dans la cour pavée lorsqu'ils passèrent la porte du château à la tête de dix cavaliers portant les habits de l'ordre de la Fille, avec dy Cabon qui suivait sur sa mule blanche.

Les valets tinrent par la bride le cheval de la royina et le guidèrent vers l'escabeau. Liss monta d'un bond léger sur son grand cheval bai sans la moindre assistance. Au printemps de sa vie, Ista montait souvent ; elle chassait tout le jour et dansait jusqu'au lever du jour, à la cour étincelante du roya qu'elle venait de rejoindre. Elle aussi avait passé trop de temps alitée dans ce château lourd de vieillesse et de souvenirs douloureux. Quelques tâches légères pour retrouver la forme lui feraient le plus grand bien.

L'érudit dy Cabon descendit péniblement de sa mule, juste assez longtemps pour réciter, debout sur l'escabeau, une prière visant à

bénir l'entreprise. Ista baissa la tête, mais sans prononcer les réponses. *Je ne veux rien des dieux. J'ai déjà reçu leurs dons*.

Quatorze personnes et dix-huit animaux rien que pour l'accompagner sur la route. Dire que certains pèlerins partaient avec guère plus qu'un sac et un bâton !

Dame dy Hueltar et toutes les suivantes et domestiques d'Ista descendirent en troupe dans la cour, non pour lui faire leurs adieux, semblait-il, mais pour opérer à grand renfort de larmes une dernière tentative, résolument contre-productive, visant à la faire changer d'avis. En dépit de toutes les preuves du contraire, dame dy Hueltar pleurnichait : « Oh, elle n'est pas sérieuse – arrêtez-la, pour l'amour de la Mère, dy Ferrej ! » Serrant les dents, Ista laissa leurs cris ricocher contre son dos comme des flèches sur une cotte de mailles. La mule blanche de dy Cabon les guida pour franchir la voûte et descendre la route à un pas tranquille, mais, même ainsi, les voix finirent enfin par s'estomper. La brise printanière agitait les cheveux d'Ista. Elle ne se retourna pas.

Ils atteignirent l'auberge de Palma au crépuscule, de justesse. Il s'était écoulé une éternité, songea Ista tandis qu'on l'aidait à mettre pied à terre, depuis la dernière fois où elle avait passé toute une journée en selle, pour la chasse ou le voyage. Liss, que l'allure placide du pèlerinage ennuyait visiblement, bondit de sa monture comme si elle avait passé l'après-midi à traînasser sur une couche. Foix semblait délivré de la raideur qui lui restait encore de ses blessures lors du voyage précédent des deux frères. Même dy Cabon ne se dandinait pas comme sous l'effet de la douleur. Lorsque le divin lui offrit le bras, Ista l'accepta avec gratitude.

Dy Cabon avait envoyé un des cavaliers en éclaireur afin de réserver des lits et un repas pour la compagnie, ce qui se révéla une excellente initiative, car l'auberge était petite. Ils virent un autre groupe, de rétameurs cette fois, être refoulé dès son arrivée. L'endroit avait été autrefois une étroite ferme fortifiée, étendue grâce à l'ajout d'une aile. On donna aux frères dy Gura et au divin une chambre à partager, une autre à Ista et à Liss, et on accorda au

reste des gardes des paillasses dans le grenier de l'étable, sans leur causer grand inconfort, car la nuit était douce.

L'aubergiste et son épouse avaient dressé deux tables près de la source sacrée, dans un petit bosquet derrière le bâtiment, et accroché une profusion de lanternes dans les arbres. La mousse épaisse et les fougères, les jacinthes et les sanguinaires aux blancs bourgeons étoilés, les rameaux entremêlés et le doux gargouillis de l'eau coulant sur les pierres lisses formaient une salle à manger beaucoup plus jolie que toutes celles où Ista avait dîné depuis bien des années. Ils se lavèrent tous les mains dans de l'eau de source qu'on leur apporta dans une bassine de cuivre, bénie par le divin, et qui ne nécessitait aucun parfum additionnel. L'épouse de l'aubergiste était réputée pour la tenue de son garde-manger. Deux serviteurs s'affairaient à traîner de lourds plateaux et cruches : pain et fromage exquis, canards rôtis, mouton, saucisses, fruits séchés, herbes nouvelles et légumes verts du printemps, œufs, olives noires et huile d'olive du nord, tartes aux pommes et aux noix, bière et cidre – autant de mets simples, mais très sains. Dy Cabon fit largement honneur à ces offrandes, et même l'appétit d'Ista, en sommeil depuis des mois, se réveilla. Lorsqu'elle se dévêtit enfin pour s'étendre auprès de Liss dans le petit lit propre de la chambre mansardée, elle sombra si rapidement dans le sommeil qu'elle se le rappelait à peine le lendemain matin.

Le réveil, alors que la lumière du petit matin traversait la fenêtre à moitié ouverte, s'avéra un rien pénible. Par pure habitude invétérée, Ista resta un moment immobile, attendant qu'on l'habillât comme une poupée, jusqu'à comprendre que sa nouvelle suivante avait besoin d'instructions. Il lui devint alors plus facile de trier et d'enfiler elle-même ses habits, même si elle demanda de l'aide pour fixer quelques attaches. Elles butèrent un moment sur le problème de la chevelure d'Ista.

— J'ignore comment coiffer les cheveux des dames, avoua Liss lorsque Ista lui tendit la brosse avant de s'asseoir sur un banc.

Elle examina d'un air hésitant l'épaisse crinière brun terne d'Ista, qui pendait jusqu'à sa taille. Ista, peut-être malavisée, avait défait avant de se coucher la natte soignée, serrée, compliquée, élaborée par son ancienne suivante. Ses cheveux avaient retrouvé leur ondulation naturelle pendant la nuit et commençaient à prendre des allures de broussaille menaçant de se changer en forêt.

— Vous devez bien coiffer les vôtres, je présume. Comment procédez-vous ?

— Eh bien, j'en fais une tresse.

— Et quoi d'autre ?

— J'en fais deux tresses.

Ista réfléchit un moment.

— Coiffez-vous les chevaux ?

— Oh oui, Madame. Des nœuds en escargot, et ornés de rubans, et des perles dans la frange pour le Jour de la Mère, et pour le Jour du Fils, des nœuds en fontaine le long de l'encolure, en y intégrant des plumes, et…

— Pour aujourd'hui, faites-moi une tresse.

Liss soupira de soulagement.

— Oui, Madame.

Elle avait les mains prestes et adroites, beaucoup plus rapides que celles des autres suivantes d'Ista. Quant au résultat, disons qu'il seyait assez à la modeste sera dy Ajelo.

La compagnie au grand complet se rassembla dans le bosquet pour les prières au point du jour, en cette première journée complète du pèlerinage d'Ista. Point du jour approximatif, d'ailleurs : le soleil s'était levé quelques heures avant les hôtes de l'auberge. L'aubergiste, son épouse et tous leurs enfants s'étaient également rassemblés pour la cérémonie, car la visite d'un divin d'une érudition notable était un événement manifestement rare. Ce à quoi, songea une Ista cynique, s'ajoutait la possibilité que le divin, si l'accueil lui semblait assez flatteur, conseillât cette sainte attraction résolument mineure à d'autres pèlerins.

Puisque cette source était consacrée à la Fille, dy Cabon s'installa sur le talus du ruisselet, dans l'ombre tachetée de soleil, et commença par une courte oraison printanière tirée d'un petit livre de

prières de circonstance qu'il transportait dans sa sacoche de selle. La raison exacte justifiant que cette source fût consacrée à la Dame Printemps restait assez floue. Ista prêtait peu de foi aux propos de l'aubergiste affirmant qu'il s'agissait du véritable emplacement secret du miracle de la Vierge et de la cruche, car elle connaissait au moins trois autres sites en Chalion se réclamant de cette légende. Mais la beauté de l'endroit suffisait sans doute à justifier sa sainte réputation.

Dy Cabon, dont les robes tachées semblaient presque blanches dans la pureté de cette lumière, prit son livre et s'éclaircit la gorge pour cette leçon matinale. Comme les tables déjà dressées attendaient derrière eux que l'on servît le petit déjeuner après la fin des prières, Ista ne doutait pas de la brièveté du sermon.

— Comme nous sommes au début d'un voyage spirituel, je vais donc revenir au récit du commencement que nous avons tous appris dans l'enfance. (Le divin ferma brièvement les yeux, comme s'il rassemblait ses souvenirs.) Voici l'histoire telle que la relate Ordol dans ses *Lettres au jeune royse de Brajar*.

Il rouvrit les yeux, et sa voix adopta un rythme de conteur.

— Le monde était jeune, et le monde n'était que flammes, fluides et fureur. Lorsque la flamme refroidit, la matière se forma et gagna force et endurance considérables, globe immense abritant le feu en son cœur. Du feu au cœur du monde naquit lentement l'Âme du Monde.

» Mais l'âme ne peut se voir elle-même, pas même l'Œil de l'Âme du Monde. Ainsi l'Âme du Monde se sépara-t-elle en deux, afin de pouvoir se percevoir elle-même ; et ainsi furent créés le Père et la Mère. Lorsqu'ils se découvrirent si agréables à regarder, pour la première fois, l'amour devint possible au cœur de l'Âme du Monde. L'amour fut le premier fruit que le royaume de l'esprit rendit en offrande au royaume matériel qui lui tenait lieu de fontaine et de fondation. Mais pas le dernier, car ensuite vinrent le chant, puis la parole.

Dy Cabon sourit brièvement avant de prendre une autre longue inspiration.

» Et le Père et la Mère entre eux se mirent à ordonner le monde, afin que l'existence ne fût pas consumée aussitôt par le feu, le chaos, la fureur de la destruction. De leur premier amour naquirent le Fils et la Fille, avec lesquels ils partagèrent les saisons du monde, possédant chacune sa beauté unique et particulière, chacune sa propre autorité et son propre agencement. Et dans l'harmonie et la sécurité de la nouvelle composition, la matière du monde gagna en audace et en complexité. Et de ses efforts pour créer la beauté naquirent les plantes, les animaux et les hommes, car l'amour avait pénétré ce cœur ardent du monde, et la matière cherchait à rendre les dons spirituels au royaume de l'esprit, comme des amants échangent des gages.

Une ombre de satisfaction traversa les traits potelés de dy Cabon, qui se mit à osciller légèrement en cadence tandis qu'il s'absorbait dans son récit. Ista devina qu'ils atteignaient sa partie préférée.

— Mais le feu au cœur du monde recelait aussi des forces destructrices impossibles à contenir. Et de ce chaos surgirent les démons qui envahirent le monde et se nourrirent des âmes neuves et fragiles qui grandissaient là, comme un loup des montagnes se repaît des agneaux des vallées. Ce fut la Saison des Grands Sorciers. L'ordre du monde fut troublé, et l'hiver, le printemps, l'été et l'automne se bousculèrent. Sécheresse et déluge, gel et flammes menacèrent la vie des hommes, et celle de toutes les plantes merveilleuses et créations ingénieuses que la matière, contaminée par l'amour, avait offertes sur l'autel de l'Âme du Monde.

» Puis, un jour, un puissant seigneur-démon, rendu sage et mauvais par la consommation de bien des âmes humaines, rencontra un homme qui vivait seul dans un minuscule ermitage des bois. Tel un chat qui croit jouer avec sa proie, il accepta l'hospitalité du mendiant et attendit de pouvoir se défaire du corps usé qu'il possédait pour l'heure et bondir dans cette toute nouvelle enveloppe. Car l'homme, bien qu'en haillons, était beau : son regard évoquait un coup d'épée, et son souffle un parfum.

» Mais le seigneur-démon fut confondu lorsqu'il accepta un petit bol de terre contenant du vin, qu'il vida d'une seule lampée, et s'apprêta à bondir ; car le saint avait divisé sa propre âme, qu'il avait

déversée dans le vin, avant de la donner au démon de son plein gré. Ainsi, pour la première fois, un démon gagna une âme, avec tous les dons superbes et amers d'une âme.

» Le seigneur-démon chuta sur le sol de cette cellule des bois et hurla avec toute la douleur stupéfaite d'un enfant en train de naître, car il naquit en cet instant, naquit au monde de la matière comme à celui de l'esprit. Et s'emparant du corps que l'ermite lui avait offert de plein gré, ni volé ni cédé à contrecœur, il s'enfuit terrifié au travers des bois, pour rejoindre son terrible palais de sorcier où il se cacha.

» Pendant bien des mois, il s'y tapit, captif de l'horreur qu'il s'inspirait lui-même, mais peu à peu le saint à la grande âme lui enseigna les beautés de la vertu. Le saint était un adepte de la Mère, et il invoqua Sa grâce pour guérir le démon de ses péchés, car avec le don du libre arbitre venait la possibilité du péché, et la honte brûlante qui l'accompagne, qui tourmentait le démon comme rien ne l'avait jamais fait auparavant. Et, entre la morsure de ses péchés et les leçons du saint, l'âme du démon commença à gagner en probité et en puissance. Devenu grand sorcier-paladin, arborant la faveur de la Mère sur sa manche de mailles, il se mit à parcourir le monde de la matière, et à combattre au nom des dieux les funestes démons sans âme là où Ils ne pouvaient les atteindre.

» Le démon à la grande âme devint le champion et capitaine de la Mère, et Elle l'aimait sans limites pour la splendeur incandescente de son âme. Ainsi débuta la grande bataille visant à épurer le monde des démons qui y sévissaient et à restaurer l'ordre des saisons.

» Les autres démons le craignaient et tentèrent de s'allier contre lui, mais ils échouèrent, car leur nature empêchait une telle coopération ; cependant l'assaut resta terrible, et le démon à la grande âme, bien-aimé de la Mère, trouva la mort sur le champ de la bataille finale.

» Ainsi naquit le dernier dieu, le Bâtard, enfant naturel de la déesse et du démon à la grande âme. Certains affirment qu'Il naquit la veille de l'ultime bataille, fruit de leur union sur la couche de la déesse, d'autres disent que la Mère endeuillée rassembla sur le champ dévasté les restes dispersés et tant aimés du démon à la grande âme et y mêla Son sang, créant ainsi le Bâtard grâce à Son

art immense. Quoi qu'il en soit, c'est à leur Fils, parmi tous les dieux, qu'il fut accordé de pouvoir agir à la fois sur l'esprit et la matière, car Il hérita, en guise de serviteurs, des démons que le grand sacrifice de Son père avait conquis, asservis et ainsi balayés de la surface du monde.

» Ce qui est un mensonge sans la moindre erreur possible, poursuivit dy Cabon sur un ton soudain plus prosaïque et pour tout dire courroucé, c'est l'hérésie quadraine selon laquelle le démon à la grande âme a pris la Mère de force et engendré ainsi le Bâtard contre Sa grande volonté. Un mensonge vulgaire, inepte et blasphématoire…

Ista ignorait s'il paraphrasait toujours Ordol ou s'il ajoutait là son propre vernis. Il s'éclaircit la gorge avant de terminer sur un ton plus solennel :

— Ainsi se termine le récit de l'avènement des *cinq* dieux.

Ista avait entendu différentes versions de ce récit depuis son enfance, plusieurs centaines de fois lui semblait-il, mais elle devait admettre que dy Cabon le racontait avec une éloquence et une sincérité qui semblaient presque lui rendre l'éclat du neuf. Il est vrai que la plupart des versions n'accordaient pas à l'histoire complexe du Bâtard plus d'espace qu'aux autres membres de la Sainte Famille réunis, mais les gens pouvaient avoir leurs préférés. Malgré elle, le récit la toucha.

Dy Cabon revint au rituel et invoqua la bénédiction quintuple, demandant à chaque dieu les dons qui lui étaient propres, et guidant en retour les louanges des répondants. De la Fille, la croissance, l'apprentissage et l'amour. De la Mère, les enfants, la santé et la guérison. Du Fils, la bonne camaraderie, la chasse et la moisson. Du Père, les enfants, la justice et une mort paisible et non prématurée.

— Et le Bâtard nous accorde… (La voix de dy Cabon, qui avait adopté le rythme de psalmodie apaisante de la cérémonie, trébucha pour la première fois, ralentit…) dans le besoin le plus extrême, les plus petits présents : le clou d'un fer à cheval, l'aiguille de l'essieu, la plume au point de pivot, le caillou au sommet de la montagne, le baiser dans le désespoir, le mot exact. Dans les ténèbres, la compréhension.

Il cligna des yeux, l'air surpris.

Le menton d'Ista se releva brusquement l'espace d'un instant, sa colonne vertébrale sembla se figer. *Non. Non. Il n'y a rien ici, rien ici, rien ici. Rien, vous m'entendez ?* Elle se força à respirer lentement.

La formulation n'avait rien d'usuel. La plupart des prières demandaient qu'on leur épargnât l'attention du cinquième dieu, en tant que maître de tous les désastres intemporels. Le divin se signa en toute hâte sur le front, la lèvre, le nombril, l'aine et le cœur, la main ouverte à plat sur la poitrine au-dessus de sa large panse, et traça un nouveau signe dans les airs afin d'appeler la bénédiction sur toute l'assemblée. La compagnie, délivrée, se mit à remuer et à s'étirer, et certains conversèrent à voix basse tandis que d'autres rejoignaient à grands pas leurs tâches quotidiennes. Dy Cabon s'approcha d'Ista, en se frottant les mains avec un sourire anxieux.

— Je vous remercie, Érudit, dit Ista, pour ce bon départ.

Il s'inclina, visiblement soulagé par cette appréciation.

— C'est pour moi un très grand plaisir, Madame.

Son visage s'illumina d'un degré supplémentaire lorsque les serviteurs de l'auberge se hâtèrent d'apporter un petit déjeuner qui promettait d'être copieux. Un peu honteuse, devant les efforts du divin, de l'avoir entraîné sous le prétexte d'un faux pèlerinage, Ista se consola en constatant que dy Cabon semblait vraiment apprécier son travail.

La campagne à l'ouest de Palma était plate et nue, avec quelques rares poignées d'arbres autour des cours d'eau pour éveiller cette vue morne et interminable. C'étaient de pâtures, non de cultures, que l'on s'occupait principalement dans les vieilles fermes fortifiées qui s'éparpillaient le long de la route rarement fréquentée. De jeunes garçons et des chiens surveillaient moutons et gros bétail, et somnolaient tous ensemble dans les zones d'ombre éloignées. La tiédeur de l'après-midi semblait receler un long silence qui invitait à la sieste, plutôt qu'au voyage, mais compte tenu de leur départ tardif, Ista et ses gens poursuivirent leur route dans l'air doux et ensommeillé.

Lorsque la route s'élargit un temps, Ista se retrouva en train de cheminer avec d'un côté la mule robuste de dy Cabon et de l'autre le grand cheval élancé de Liss. À titre d'antidote contre les bâillements contagieux du divin, Ista lui demanda :

— Dites-moi, Érudit, qu'est-il donc advenu du petit démon que vous transportiez lors de notre première rencontre ?

Liss, qui avait déchaussé les étriers et laissé pendre les rênes, tourna la tête pour écouter.

— Oh, tout s'est bien passé. Je l'ai remis à l'archidivin de Taryoon, et nous avons supervisé sa délivrance. Il a désormais quitté ce monde et ne présente plus aucun danger. Je retournais en fait chez moi depuis Taryoon lorsque j'ai passé la nuit à Valenda, et, comment dire…

Il désigna d'un mouvement de tête la file de cavaliers pour signifier sa mission inattendue auprès de la royina.

— Un démon ? Vous aviez un démon ? demanda Liss sur un ton ébahi.

— Pas *moi*, corrigea le divin soucieux d'exactitude. Il était captif dans le corps d'un furet. Par chance, un animal assez facile à contrôler. Comparé à un loup ou un taureau. (Il grimaça.) Ou à un homme qui cherche à dérober les pouvoirs du démon.

Le visage de Liss se chiffonna.

— Comment chasse-t-on un démon de ce monde ?

Dy Cabon soupira.

— En le donnant à quelqu'un qui s'en va.

Liss fixa un temps les oreilles de son cheval, fronçant les sourcils, puis renonça à deviner.

— Comment ?

— Si le démon n'a pas gagné trop de puissance, la manière la plus simple de le renvoyer aux dieux consiste à le confier à une âme qui retourne vers les dieux. Qui est mourante, ajouta-t-il en voyant le regard intrigué de Liss.

— Ah, répondit-elle. (Puis après une autre pause :) Alors… vous avez tué le furet ?

— Les choses, hélas, ne sont pas aussi simples. Un démon libre dont la monture est mourante se contente de sauter dans une autre.

Voyez-vous, un élémental en liberté dans le monde de la matière ne peut exister sans un être matériel pour lui prêter force et intelligence, car, de par sa nature, il ne peut les créer par lui-même. Il ne peut que voler. Au commencement il est informe, idiot, et détruit avec la même innocence qu'un animal sauvage. Du moins jusqu'à ce qu'il apprenne des hommes des péchés plus complexes. Il est limité à son tour par la puissance de la créature ou personne dont il se repaît. Un démon délogé cherchera toujours à sauter vers l'âme la plus forte à proximité, d'une créature vers une autre créature plus grosse, d'un animal vers un homme, d'un homme vers un homme plus grand, car il devient ce qu'il… mange, d'une certaine manière. (Dy Cabon inspira et sembla s'absorber dans la contemplation d'un puits de sa mémoire.) Mais lorsqu'un divin de grande expérience finit par mourir dans la maison de son ordre, le démon peut être contraint de sauter en lui. Si le démon est assez faible, et le divin assez fort de cœur et d'esprit jusque dans cette dernière heure, alors l'affaire se résout d'elle-même. (Il s'éclaircit la gorge.) Des gens à la grande âme, détachés de ce monde, et qui se languissent de retrouver leur dieu. Car un démon peut attirer par tentation une personne plus faible vers la sorcellerie, en lui promettant de prolonger sa vie.

— Une force rare, répondit Ista après une pause.

Revenait-il d'une de ces scènes extraordinaires autour d'un lit de mort ? Il semblait que oui. Elle ne s'étonnait plus de son air d'humilité intimidée.

Dy Cabon haussa les épaules d'un air désabusé.

— Oui. Je ne sais pas si je pourrai jamais… Mais, par chance, les démons errants sont rares. Seulement…

— Seulement quoi ? tenta Liss, comme il ne semblait pas vouloir poursuivre ce discours théologique trop raffiné.

Les lèvres de dy Cabon se tordirent.

— L'archidivin était extrêmement perturbé. Mon fugitif était le troisième capturé cette année pour la seule province de Baocia.

— Combien en attrapez-vous le reste du temps ? demanda Liss.

— Moins d'un par an dans Chalion tout entière, ou du moins était-ce le cas depuis bien des années. La dernière grande vague remonte à l'époque du roya Fonsa.

Le père d’Ias, le grand-père d’Iselle, mort depuis cinquante ans.

Ista réfléchit aux propos de dy Cabon.

— Et si le démon n’est pas assez faible ?

— Ah. Bonne question, répondit-il.

Il resta un moment silencieux, fixant les oreilles de sa mule qui pendaient des deux côtés de sa tête comme des rames.

— C’est pour cette raison que mon ordre consacre beaucoup de temps et d’efforts à les chasser tant qu’ils sont encore petits.

La route se rétrécit alors pour rejoindre, après un tournant, un petit pont de pierre traversant un ruisseau verdâtre, et dy Cabon salua poliment Ista avant de pousser sa mule en avant.

Chapitre 4

Le voyage du lendemain commença tôt et se prolongea tard, et petit à petit les landes de Baocia disparurent derrière eux. Le paysage devint plus onduleux, mieux arrosé et plus boisé, s'élevant peu à peu vers les montagnes tout juste visibles à l'horizon du côté ouest. Mais la terre restait décharnée en son cœur.

La muraille de la ville de Casilchas s'accrochait à un affleurement rocheux surmontant un ruisseau clair et glacial qui prenait sa source dans les hauteurs lointaines. De la pierre grise et ocre, brute ou taillée, composait à la fois les murs et les bâtiments, enjolivés ici et là de plâtre teint de rose ou de vert pâle, et de portes ou volets de bois peint, rouge, bleu ou vert vifs à la lumière oblique de cet après-midi de la fin du printemps. *On pourrait boire cette lumière comme du vin et s'enivrer de couleurs*, songea Ista, tandis que leurs chevaux traversaient les rues étroites dans un claquement de sabots.

Le temple de la ville donnait sur une petite place pavée de plaques irrégulières de granit assemblées tel un puzzle. De l'autre côté de la place, dans un bâtiment qui semblait être la vieille résidence d'un aristocrate local léguée à l'ordre, la compagnie d'Ista trouva le séminaire du Bâtard.

Une petite trappe s'ouvrit dans la double porte massive lorsque dy Cabon cogna, et le portier sortit. Il accueillit les salutations du divin en secouant la tête de façon décourageante. Dy Cabon disparut quelques minutes à l'intérieur. Puis les deux portes s'ouvrirent en grand, et valets et dédicats se précipitèrent pour s'occuper des chevaux et bagages de la compagnie. On mena le cheval d'Ista à l'intérieur. Trois étages de balcons de bois très ouvragés surmontaient une cour pavée. Un acolyte en robe blanche se hâta d'apporter un escabeau. Un divin supérieur salua Ista et lui souhaita humblement la bienvenue. Il prononça le nom de sera dy Ajelo, mais elle ne s'y trompa pas : c'était devant Ista dy Chalion qu'il s'inclinait.

Dy Cabon avait peut-être fait preuve de moins de discrétion qu'elle ne l'eût souhaité, mais il leur avait sans doute ainsi gagné de meilleures chambres, des serviteurs empressés, et les meilleurs soins pour leurs montures fatiguées.

Dans la chambre où l'on conduisit Ista et Liss, on apporta de l'eau pour la toilette, pratiquement sur leurs pas. Il n'y avait pas de grandes chambres dans le séminaire, supposa Ista, mais on leur en donna une assez spacieuse pour accueillir un lit, un lit gigogne, une table avec des chaises, et elle avait un balcon qui donnait sur le rempart de la ville et le ruisseau qui coulait derrière ce bâtiment principal. On leur apporta bientôt à manger pour deux sur des plateaux, ainsi que des pots de fleurs de saison bleues et blanches arrangées à la hâte.

Après souper, Ista emmena sa dame de compagnie, ainsi que Ferda et Foix à titre d'escorte, pour une promenade en ville à la lumière déclinante. Les deux officiers-dédicats formaient un duo élégant, avec leurs tuniques bleues et leurs capes grises, leurs épées portées avec davantage de prudence que de forfanterie, et bien des jeunes filles – et matrones – de Casilchas tournèrent la tête sur leur passage. La démarche et la taille de Liss égalaient presque celles des frères dy Gura, étalage de jeunesse et de santé à faire passer la soie et les joyaux pour des babioles clinquantes. Ista se sentait aussi superbement accompagnée que si elle s'était trouvée à la cour du roya.

Le temple était de configuration classique, encore que de petite taille : quatre lobes surmontés de dômes, un pour chaque membre de la Sainte Famille, entourant une cour où brûlait le feu sacré dans le foyer central, avec la tour du Bâtard qui se dressait à l'écart, derrière la cour de sa Mère. Les murs étaient bâtis de pierre grise de la région, à l'exception des voûtes du toit faites de bois finement sculpté, avec une débauche de petits démons, saints, animaux et plantes consacrés à chaque dieu, peints de couleurs vives tout le long des poutres. Faute de meilleure distraction, ils assistèrent tous les quatre au service du soir. Ista était lasse des dieux, mais elle dut bien admettre qu'elle prenait plaisir aux chants ; le séminaire fournissait un chœur enthousiaste en robe blanche. L'effet pieux

n'était qu'à peine troublé par la meneuse du chœur qui guettait de temps à autre la réaction d'Ista. Celle-ci soupira intérieurement et prit la peine de sourire et de hocher la tête, afin de calmer les inquiétudes de la chef.

Trois jours de route avaient fatigué les gens comme les bêtes ; le lendemain, ils se reposeraient ici. Un bien-être insaisissable semblait avoir infiltré l'esprit d'Ista. Elle ignorait si la source en était la lumière du soleil, l'exercice, sa compagnie jeune et enjouée ou l'éloignement de Valenda, mais elle en était reconnaissante. Elle glissa son corps sous l'édredon de plume, et trouva le lit étroit bien plus somptueux que les couches plus sophistiquées mais moins confortables des châteaux royaux, et elle s'endormit avant que Liss eût terminé de se retourner dans son lit gigogne.

Ista rêvait et le savait.

Elle traversait une cour de château pavée, par une journée de fin de printemps ou de début d'été. Une galerie à la voûte de pierre contournait la cour, avec des colonnes d'albâtre ornées d'un tracé sculpté de fleurs et de plantes grimpantes dans le style roknari. Le soleil haut tapait fort ; les ombres marquaient aux pieds d'Ista des accents noirs. Elle gravit (non, survola) les marches de pierre situées tout au bout, menant à une galerie boisée au-dessus de l'allée, qu'elle emprunta. À l'extrémité, une pièce : elle s'y glissa doucement sans avoir à ouvrir la porte sculptée, qui sembla s'écarter puis se refermer sur sa peau comme de l'eau.

La pièce était fraîche et peu éclairée, mais un motif lumineux semblait traverser les volets clos pour se projeter sur les tapis, dont il ravivait brièvement les couleurs assourdies. Dans cette pièce, un lit ; sur ce lit, une forme. Ista flotta plus près, tel un fantôme.

La forme était celle d'un homme, endormi ou mort, mais très pâle et silencieux. Le corps long et mince était vêtu d'une robe de lin non teinte, repliée sur sa poitrine et nouée à la taille par une ceinture de lin. Sur le sein gauche, une tache de sang rouge sombre suintait au travers du tissu.

Malgré la longueur et la maigreur de la carcasse, les os du visage étaient presque délicats : large front, mâchoire finement dessinée, menton légèrement pointu. Aucune tache ni cicatrice ne marquait la peau, mais de très fines lignes barraient le front, encadraient les lèvres, dessinaient des éventails au coin des yeux. Les cheveux sombres et raides dégageaient le front, avec une raie haute, et se dégarnissaient. Ils s'étalaient sur l'oreiller jusqu'aux épaules comme une rivière nocturne, constellés de minuscules éclats de lune figurés par des cheveux argentés. L'homme avait les sourcils arqués, le nez droit, les lèvres entrouvertes.

Les mains spectrales d'Ista dénouèrent la ceinture, écartèrent la robe de lin. Une toison clairsemée lui courait le long de la poitrine pour aller s'épaissir au niveau de l'aine. L'oiseau abrité par ce nid était beau et sain, ce qui fit sourire Ista. Mais sous le sein gauche s'ouvrait une plaie semblable à une bouche petite et sombre. Sous les yeux d'Ista, le sang se mit à en couler.

Elle pressa les mains contre la sombre fente pour étancher le flot, mais le liquide rouge s'infiltra entre ses doigts, afflux soudain, et se répandit sur la poitrine de l'homme pour se déverser sur les draps en une marée écarlate. Il ouvrit les yeux en grand, l'aperçut et hoqueta de surprise.

Ista se réveilla, se redressa d'un bond, pressa les jointures de ses doigts contre sa bouche pour étouffer son cri. Elle s'attendait à sentir le goût du sang, chaud et poisseux, et se trouva presque choquée qu'il n'en fût rien. Son corps était trempé de sueur. Son cœur cognait à tout rompre, et elle haletait comme après une course.

La chambre était fraîche et sombre, mais les rayons de la lune filtraient au travers des volets. Sur son lit gigogne, Liss marmonna et se retourna.

C'était l'un de ces rêves-là. Les véritables. Impossible de les confondre.

Ista agrippa ses cheveux, ouvrit la bouche sur un rictus et hurla en silence. Elle souffla : « Soyez maudit. Qui que Vous puissiez bien être. Sortez de ma tête. Sortez de ma tête ! »

Liss émit un petit bruit de chat et marmonna d'une voix somnolente :

— Madame ? Tout va bien ?

Elle se redressa sur un coude, clignant les yeux.

Ista avala sa salive pour tenter de se maîtriser puis éclaircit sa gorge nouée.

— Ce n'est qu'un rêve étrange. Rendormez-vous, Liss.

Liss acquiesça d'un grognement et se retourna dans son lit.

Ista se rallongea, serrant son édredon de plume contre elle malgré son corps trempé de sueur.

Est-ce que tout recommençait ?

Non. Non. Je refuse. Elle haletait, avalait sa salive et se retenait à grand-peine de fondre en larmes. Au bout de quelques minutes, sa respiration se calma.

Qui était cet homme ? Elle était certaine de ne l'avoir jamais vu de sa vie. Mais elle le reconnaîtrait instantanément si jamais elle le revoyait ; les traits fins de son visage brûlaient dans sa mémoire comme le fer rouge. Ainsi que… le reste de son corps. Était-il un ennemi ? Un ami ? Un avertissement ? Chalionais, ibrane, roknari ? De haute ou basse naissance ? Que signifiait ce sinistre flot rouge de sang ? Pas un bon présage, elle en était certaine.

Quoi que Vous puissiez vouloir de moi, j'en suis incapable. Je l'ai déjà prouvé par le passé. Allez-vous-en. Allez-vous-en.

Elle resta longtemps allongée, tremblante ; le clair de lune avait cédé la place à la brume précédant l'aube avant qu'elle se rendormît.

Ista se réveilla en entendant Liss se faufiler non pas pour sortir, mais pour rentrer. Elle découvrit à son grand embarras que sa suivante l'avait laissée dormir à l'heure des prières matinales, comportement grossier de la part d'un pèlerin, même factice, comme d'une invitée.

— Vous paraissiez si fatiguée, s'excusa Liss quand Ista la réprimanda. Vous semblez avoir mal dormi la nuit dernière.

Et comment. Ista dut s'avouer reconnaissante de ce repos supplémentaire. Un acolyte lui apporta en saluant un petit déjeuner

sur un plateau, fait peu coutumier pour un pèlerin qui traînait au point de manquer les prières matinales.

Une fois vêtue et coiffée d'une tresse un rien plus élaborée que d'habitude – en espérant ne pas ressembler trop à un cheval –, elle se promena avec Liss dans le vieux bâtiment. Elles se retrouvèrent dans la cour à présent baignée de soleil. Assises sur un banc adossé au mur, elles regardèrent les résidents de l'école, étudiants, professeurs et serviteurs, s'affairer à leurs tâches. Du caractère de Liss, Ista appréciait aussi son peu de goût pour les jacasseries. Elle était d'une conversation agréable quand on lui parlait ; le reste du temps, elle se laissait glisser sans contrariété dans un silence reposant.

Ista sentit un souffle frais sur sa nuque, provenant du mur contre lequel elle s'appuyait : l'un des fantômes de ce lieu. Il tourna autour d'elle comme un chat cherchant un giron où se réfugier, et elle faillit lever la main pour le chasser, mais l'impression s'estompa. Un esprit désolé, qu'aucun dieu n'avait repris, ou qui les refusait. Les fantômes récents conservaient d'abord la forme qu'ils avaient de leur vivant et ils étaient souvent violents, amers et pleins de rage, mais avec le temps ils sombraient tous dans cet oubli lent, vague et informe. Pour un bâtiment si ancien, les fantômes semblaient ici tranquilles et peu nombreux. Les forteresses – comme le Zangre – étaient généralement les pires. Ista s'était résignée à conserver cette sensibilité, tant qu'aucune de ces âmes perdues ne prenait forme devant son œil intérieur. *Voir* un tel esprit signifierait qu'un dieu soufflait trop près, que sa deuxième vue lui revenait peu à peu – avec toutes les implications.

Ista repensa à la cour de son rêve. Ce n'était pas un endroit qu'elle avait déjà fréquenté, elle en était certaine. Elle avait également la conviction qu'il s'agissait d'un lieu réel. Pour l'éviter… pour l'éviter absolument, il lui suffisait de regagner le château de Valenda et d'y rester jusqu'à ce que son corps se mît à pourrir autour d'elle.

Non. Je n'y retournerai pas.

Cette idée la rendait agitée, si bien qu'elle se leva pour rôder dans l'école, avec une Liss pleine d'égards sur ses talons. Bien des

acolytes ou divins, la croisant dans les couloirs et galeries, la saluèrent en souriant, et elle en déduisit que l'indiscrétion de dy Cabon s'était largement répandue. Se faire passer pour sera dy Ajelo suffisait ; voir une cinquantaine d'étrangers l'accompagner assidûment dans ce mensonge lui semblait curieusement irritant.

Ista et Liss inspectèrent une suite de petites pièces remplies de livres, entassés sur des étagères ou empilés sur des tables : la bibliothèque dont se languissait dy Cabon. À sa grande surprise, Ista trouva Foix dy Gura pelotonné dans un siège, devant une fenêtre, le nez plongé dans un volume. Il leva la tête, cligna des yeux, se leva et fit une petite révérence.

— Madame. Liss.

— J'ignorais que vous lisiez de la théologie, Foix.

— Oh, je lis de tout. Mais il ne s'agit pas que de théologie. Il y a des centaines d'autres choses, dont certaines très curieuses. Ils ne jettent jamais rien, ici. Il y a toute une pièce, verrouillée, où ils conservent les livres sur la sorcellerie, les démons et, hum, les livres obscènes. Enchaînés.

Ista haussa les sourcils.

— Afin qu'on ne puisse pas les ouvrir ?

Le sourire de Foix s'élargit.

— Afin qu'on ne puisse pas les emporter, je crois. (Il tendit le livre qu'il avait en main.) Il y a d'autres romans en vers comme celui-ci. Je pourrais vous en trouver un.

Liss, promenant autour d'elle un regard émerveillé sur ce qui devait être la plus grande quantité de livres qu'elle eût jamais vue en un seul endroit, semblait pleine d'espoir. Ista secoua la tête.

— Plus tard, peut-être.

Dy Cabon passa la tête par la porte et dit :

— Ah. Madame. Parfait. Je vous cherchais.

Il traîna sa masse à l'intérieur. Ista ne l'avait pas revu depuis leur arrivée, comprit-elle, pas même lors des services du soir. Il semblait fatigué, avec des poches grises sous les yeux. Avait-il veillé tard pour se consacrer à des études forcées ?

— Je vous demande – je vous implore – de m'accorder une audience privée, si vous le voulez bien.

Liss cessa de fixer un point par-dessus l'épaule de Foix.
— Dois-je vous laisser, Royina ?
— Non. L'attitude correcte pour une dame de compagnie, lorsque sa maîtresse souhaite s'entretenir en privé avec un gentilhomme qui n'est pas de sa proche famille, consiste à se placer hors de portée de la conversation, mais à portée de vue ou de voix.
— Ah.
Liss acquiesça d'un signe de tête. Ista n'aurait jamais besoin de répéter ses instructions. Liss n'avait peut-être pas reçu d'éducation, mais, cinq dieux, quel bonheur d'avoir enfin une suivante qui ne manquait pas de vivacité d'esprit !
— Je pourrais lui faire la lecture, dans cette chambre ou celle d'à côté, proposa aussitôt Foix.
— Hum…
Dy Cabon désigna une table et des chaises visibles à travers une voûte dans la pièce voisine. Ista opina du chef et l'y précéda. Foix et Liss se réinstallèrent dans le siège confortable sous la fenêtre.
Sans doute allait-il être question de leur itinéraire saint, supposa Ista, et de lettres fastidieuses à rédiger ensuite afin d'instruire dy Ferrej du trajet prévu. Dy Cabon présenta une chaise à Ista, puis contourna la table pour s'installer en face d'elle. Elle entendit Foix murmurer dans la pièce voisine, trop doucement pour qu'elle pût distinguer les mots, mais elle reconnut la cadence entraînante et marquée de strophes narratives.
Le divin joignit le bout des doigts sur la table devant lui, les fixa un moment, puis dévisagea Ista. Il lui demanda sur un ton égal :
— Madame, quelle est la *véritable* raison de ce pèlerinage ?
Ista haussa les sourcils, surprise par cette brusque entrée en matière, fait assez rare en présence d'une royina pour être encouragé.
— Échapper à mes gardiens. Et à moi-même.
— Vous n'aviez donc aucune intention réelle de prier pour un petit-fils ?
Ista fit la moue.
— Par tous les dieux de Chalion, jamais je n'insulterai ainsi Iselle ou ma petite-fille Isara. Je me rappelle toujours comme on m'a

réprimandée et humiliée pour avoir donné une fille à Ias, il y a dix-neuf ans. La jeune fille brillante qui est aujourd'hui l'espoir le plus éclatant que la royacie de Chalion ait connu depuis quatre générations ! (Elle maîtrisa l'ardeur de son intonation, qui avait manifestement déconcerté dy Cabon.) Si un petit-fils devait naître, en temps et en heure, j'en serais bien sûr ravie. Mais je ne demanderai aucune faveur aux dieux.

Il absorba l'information et hocha lentement la tête.

— Oui. J'en étais venu à soupçonner un motif de cette sorte.

— Je reconnais qu'il est quelque peu impie de détourner ainsi un pèlerinage et d'abuser les excellents gardiens que me prête l'ordre de la Fille. Bien que j'aie la certitude de ne pas être la première à prendre des vacances aux frais des dieux. Ma bourse dédommagera très largement le Temple.

— Ceci n'est pas de mon ressort. (Dy Cabon balaya d'un geste ces considérations pécuniaires.) Madame, j'ai lu. J'ai parlé à mes supérieurs. J'ai réfléchi. J'ai… peu importe à présent. (Il prit une inspiration.) Savez-vous, Royina… Avez-vous conscience… J'ai quelque raison de penser, voyez-vous, que vous puissiez posséder d'extraordinaires dons spirituels.

Il braquait sur le visage d'Ista un regard des plus inquisiteurs.

Quelle raison ? Quels récits secrets, déformés, avait-il entendus ? Ista retomba sur son siège sans tout à fait reculer.

— Je crains qu'il n'en soit rien.

— Il me semble que vous vous sous-estimez. Très sérieusement. Ces choses-là, je le reconnais, sont rares chez les femmes de votre rang, mais j'ai fini par voir en vous une femme très inhabituelle. Je crois toutefois que, avec l'aide de prières, de conseils, de méditation et d'instruction, vous pourriez atteindre un haut degré de sensibilité spirituelle, de vocation accomplie, dont, eh bien, dont la plupart d'entre nous qui portons les couleurs de notre dieu pouvons seulement rêver et nous languir. Ce ne sont pas des dons à rejeter à la légère.

Pas à la légère, en effet. Avec une grande violence. Comment, au nom des cinq dieux, avait-il pu aboutir à un tel fantasme ? Sur le visage empressé de dy Cabon, elle vit l'expression ardente d'un

homme saisi par une grande idée. Se représentait-il dans la peau de son fier mentor spirituel ? Aucune vague excuse de la part d'Ista ne le ferait renoncer à la conviction d'être appelé à la guider vers une vie au service des dieux. Il ne se laisserait arrêter par rien de moins que la vérité. L'estomac d'Ista se souleva. *Non*.

Oui. Après tout, ce n'était pas comme si elle ne s'était jamais pleinement confessée auparavant, à un autre serviteur des dieux. Peut-être ces choses-là devenaient-elles plus faciles à force de pratique.

— Vous vous trompez. Comprenez-moi, Érudit. J'ai déjà parcouru cette route, vers son terme le plus amer. J'étais naguère une sainte.

Ce fut au tour du divin de reculer, stupéfait. Il avala sa salive.

— Vous avez *réellement* servi de véhicule aux dieux ? (Son visage se chiffonna de consternation.) Ce qui explique… quelque chose. Non, en fait. (Il saisit une poignée de ses cheveux, brièvement, mais la relâcha sans la mettre à mal.) Royina, je ne comprends pas. Comment avez-vous été touchée par les dieux ? Quand ce miracle a-t-il eu lieu ?

— Il y a bien longtemps. (Elle soupira.) Cette histoire relevait auparavant du secret d'état. Du crime d'état. Je suppose que ce n'est plus le cas. J'ignore si avec le temps elle deviendra rumeur ou légende, ou tombera dans l'oubli. En aucun cas, elle ne doit être partagée, pas même avec vos supérieurs. Ou, si vous pensez avoir des raisons de le faire, conférez-en d'abord avec le chancelier dy Cazaril. Il connaît toute la vérité.

— On le dit extrêmement sage, répondit dy Cabon, les yeux maintenant écarquillés.

— Pour une fois, la rumeur a raison. (Elle marqua une pause afin de rassembler ses pensées, ses souvenirs, ses mots.) Quel âge aviez-vous lorsque le grand courtisan du roya Ias, sire Arvol dy Lutez, fut exécuté pour trahison ?

Dy Lutez. Compagnon d'enfance, frère d'armes, serviteur le plus zélé d'Ias tout au long des trente-cinq années d'un règne entaché de grands tourments. Puissant, intelligent, courageux, riche, séduisant, courtois… Il semblait n'y avoir aucune limite aux dons que les dieux – et le roya – avaient prodigués au glorieux sire dy Lutez. Ista avait

dix-huit ans lorsqu'elle avait épousé Ias. Lequel, comme son bras droit dy Lutez, avait atteint la cinquantaine. Dy Lutez avait organisé le mariage, le deuxième du roya vieillissant, car on s'inquiétait déjà pour le fils et héritier survivant d'Ias, Orico.

— Eh bien, j'étais un jeune enfant. (Il hésita, s'éclaircit la gorge.) Bien que j'en aie entendu parler par la suite. La rumeur disait…

Il s'arrêta net.

— La rumeur que vous avez entendue prétendait que dy Lutez m'avait séduite et avait donc trouvé la mort des mains de mon royal époux, n'est-ce pas ? compléta-t-elle d'une voix glaciale.

— Hum, en effet, Madame. Était-ce… Ce n'était pas…

— Non. Ce n'était pas la vérité.

Il soupira furtivement de soulagement. Un tic agita les lèvres d'Ista.

— Ce n'était pas moi qu'il aimait ainsi, mais Ias. Dy Lutez aurait dû être un dédicat convers de votre ordre, je pense, plutôt que saint général de celui du Fils.

En plus des bâtards, artistes occasionnels et autres rebuts de ce monde, l'ordre du Bâtard servait de refuge à ceux qui ne se conformaient pas aux relations fécondes entre hommes et femmes dont s'occupaient les quatre grands, mais recherchaient leur propre sexe. Avec la distance du temps, de l'espace et du péché, il devenait presque amusant d'observer le visage de dy Cabon tandis qu'il déchiffrait cette description polie.

— Tout ceci doit avoir été… très difficile pour vous, en tant que jeune épouse.

— À l'époque, oui, admit-elle. Maintenant… (Elle tendit la main et l'ouvrit, comme pour laisser du sable couler entre ses doigts.) C'est hors de propos. Il m'a été bien plus pénible de découvrir que depuis la mort désastreuse du père d'Ias, le roya Fonsa, une grande et étrange malédiction s'était abattue sur la maison royale de Chalion. Et que j'y avais conduit mes enfants, à mon insu. Sans qu'on ne m'en parle, qu'on ne m'avertisse.

Les lèvres de dy Cabon formèrent un « O ».

— J'avais des rêves prophétiques. Des cauchemars. Pendant un temps, j'ai cru devenir folle.

Pendant un temps, Ias et dy Lutez l’avaient laissée affronter seule cette terreur, sans aucun réconfort. Ce qui lui avait semblé alors, et lui semblait aujourd’hui encore, une plus grande trahison que des étreintes moites et triviales sous les draps ne pourraient jamais l’être.

— J’ai prié les dieux, et prié encore. Et mes prières ont reçu réponse, dy Cabon. J’ai parlé à la Mère face à face, aussi près que vous l’êtes en ce moment.

Elle frissonnait encore au souvenir de cette incandescence écrasante.

— Une grande bénédiction, souffla-t-il, stupéfait.

Elle secoua la tête.

— Un grand malheur. Sur les instructions des dieux, telles que je les avais reçues, nous avons – dy Lutez, Ias et moi – conçu un rituel périlleux afin de briser la malédiction et de la renvoyer aux dieux dont elle avait jadis émané. Mais nous avons… *Moi*, j’ai commis une erreur par peur et par impatience, une grande erreur préméditée, qui a causé directement la mort de dy Lutez. Sorcellerie, miracle, appelez cela comme vous le souhaitez, mais le rituel a échoué, les dieux m’ont désertée… Ias, sous l’effet de la panique, a fait circuler la rumeur d’une trahison, afin de justifier cette mort. Cette étoile étincelante de sa cour, l’homme qu’il aimait le plus, assassiné, enterré, puis diffamé, ce qui revenait à le tuer une deuxième fois, car dy Lutez aimait son honneur plus encore que sa vie.

Dy Cabon plissa le front.

— Mais… Calomnier ainsi dy Lutez à titre posthume, de la part de votre époux, ne revenait-il pas à vous calomnier vous aussi, Madame ?

Ista hésita face à ce point de vue qu’elle n’avait jamais envisagé.

— Ias connaissait la vérité. Quelle autre opinion comptait ? Que le monde me croie à tort adultère semblait bien moins affreux que de penser qu’il pût me savoir réellement meurtrière. Mais Ias est ensuite mort de chagrin, m’abandonnant à pleurer dans les cendres du désastre, l’esprit embrumé, mais toujours maudite.

— Quel âge aviez-vous ? s’enquit dy Cabon.

— Dix-neuf ans quand tout a commencé. Vingt-deux quand tout s'est terminé.

Elle fronça les sourcils. Quand les choses avaient-elles commencé à sembler…

— Vous étiez très jeune pour supporter un tel fardeau, poursuivit dy Cabon, formulant presque les pensées d'Ista.

Elle pinça les lèvres en signe de dénégation.

— Les officiers comme Ferda et Foix ont à peine plus quand on les envoie se battre et mourir. J'étais plus âgée que ne l'est aujourd'hui Iselle qui porte sur ses frêles épaules toute la royacie de Chalion, et pas seulement la moitié qui revient généralement aux femmes.

— Mais pas seule. Elle a de grands courtisans, et le royse consort Bergon.

— Ias avait dy Lutez.

— Mais *vous*, qui aviez-vous, Madame ?

Ista se tut. Elle ne se rappelait pas. Avait-elle vraiment connu une telle solitude ? Elle secoua la tête et inspira.

— Une autre génération a apporté un autre homme, plus humble et plus grand que dy Lutez, plus profond, plus adapté à la tâche. La malédiction fut brisée, mais pas par moi. Pas avant, toutefois, que mon fils Teidez n'en meure : de la malédiction, de mon incapacité à la briser quand il était enfant, de la trahison de ceux qui auraient dû le protéger et le guider. Il y a trois ans, grâce au travail et aux sacrifices d'autres personnes, je fus délivrée de ma longue servitude. Pour sombrer dans le silence de Valenda. Un silence intolérable. Je ne suis pas vieille…

Dy Cabon agita ses mains grassouillettes en signe de protestation.

— Certes non, Madame ! Vous êtes toujours ravissante !

D'un geste brusque, elle dissipa la méprise.

— Ma mère avait quarante ans quand je suis née, dernière de ses enfants. J'ai quarante ans à présent, en ce printemps funeste de sa mort. Une moitié de ma vie est déjà derrière moi, et une moitié m'en a été volée par la grande malédiction de Fonsa. Une moitié m'attend encore. Doit-elle revenir à une longue et lente déchéance ?

— Certainement pas, Madame !

Ista haussa les épaules.

— J'ai fait cette confession par deux fois à présent. Peut-être une troisième occasion me délivrera-t-elle.

— Les dieux… Les dieux peuvent pardonner beaucoup à un cœur réellement pénitent.

Le sourire d'Ista se fit aussi amer que l'eau salée du désert.

— Les dieux peuvent pardonner à Ista à longueur de journée. Mais si Ista ne pardonne pas à Ista, les dieux peuvent aller se faire pendre.

Dy Cabon émit un « Oh » minuscule. Mais, en tant que créature de foi ardente, il se devait de réessayer.

— Mais se détourner ainsi – si je puis me permettre, Royina –, vous trahissez vos dons !

Ista se pencha en avant, baissa la voix pour la réduire à un grondement rauque.

— Non, Érudit. Vous ne pouvez pas vous permettre.

Le divin se laissa aller contre le dossier de son siège et resta silencieux quelques instants. Puis son visage finit par se chiffonner à nouveau.

— Alors, qu'en est-il de votre pèlerinage, Royina ?

Elle fit une moue accompagnée d'un geste de la main.

— Choisissez l'itinéraire qui nous mènera aux meilleures tables, si vous le souhaitez. Allons n'importe où du moment que la route ne nous ramène pas à Valenda.

Tant qu'elle ne ramène pas à Ista dy Chalion.

— Vous devrez bien rentrer chez vous un jour ou l'autre.

— Je préférerais me jeter d'abord dans un précipice, si ce n'est que j'atterrirais dans les bras des dieux, que je ne souhaite aucunement revoir. Cette échappatoire m'est interdite. Je dois continuer à vivre. Et à vivre encore. Et encore… (Elle stabilisa sa voix qui montait dans les aigus.) Le monde n'est que cendres, et les dieux me font horreur. Dites-moi, Érudit, quel autre endroit ai-je où aller ?

Dy Cabon secoua la tête, les yeux écarquillés bien grands. Maintenant elle l'avait terrorisé et s'en voulait. Elle lui tapota la main

d’un geste contrit.

— En vérité, ces quelques jours de voyage m’ont apporté davantage de bien-être que ces trois dernières années d’oisiveté. Ma fuite de Valenda a peut-être débuté à la façon d’un spasme, comme un homme qui se noie ressurgit pour chercher de l’air, mais je crois que je commence vraiment à respirer, Érudit. Ce pèlerinage pourrait bien me servir de remède malgré moi.

— Je… Je… Les cinq dieux veuillent qu’il en soit ainsi, Madame.

Il se signa. Elle devina, voyant sa main hésiter à chacun des points sacrés, que ce n’était pas cette fois par simple rituel.

Elle fut presque tentée de lui parler de son rêve. Mais non, elle ne ferait que le troubler une fois encore. Le pauvre jeune homme en avait certainement entendu assez pour une journée. Il avait les joues très pâles.

— Je vais, hum, y réfléchir, lui assura-t-il avant de reculer sa chaise.

Lorsqu’il fit la révérence, ce ne fut pas comme un guide à son élève, ni comme un courtisan à son suzerain. C’était l’hommage de piété profonde à un saint vivant.

La main d’Ista jaillit, saisit celle du divin en plein milieu de son geste de respect infini.

— Non. Pas maintenant. Ni plus tard. Ni jamais.

Il avala sa salive, tremblant, et changea son adieu en révérence nerveuse, avant de s’enfuir.

Chapitre 5

Ils s'attardèrent deux jours de plus à Casilchas pour attendre la fin d'une pluie de printemps, entourés d'un cocon d'hospitalité qu'Ista trouvait de plus en plus confortable. On l'invita à des repas dans le réfectoire du séminaire, où, loin de l'austérité propre aux érudits, on donna des presque festins, presque en son honneur, au cours desquels les divins supérieurs et les notables de la ville jouaient discrètement des coudes pour gagner une place à sa table. Ils l'appelaient toujours « sera dy Ajelo », mais elle se vit contrainte d'abandonner la désinvolture de son nouvel anonymat pour reprendre ses manières distinguées de la cour, apprises dans une école trop sévère, semblait-il, pour qu'elle pût les oublier. Elle se montrait courtoise, attentive à ses hôtes, elle complimentait, souriait, serrait les dents, et elle envoya Foix informer l'insaisissable dy Cabon qu'il devait finir ses recherches, quelles qu'elles fussent, immédiatement. L'heure venait de reprendre la route.

Suivirent des jours bien plus agréables, randonnée tranquille à travers la campagne en fleurs d'un lieu saint mineur à un autre, presque l'évasion dont avait rêvé Ista pour son pèlerinage. Poursuivant leur route vers le nord-ouest, ils quittèrent Baocia pour la province voisine de Tolnoxo. Les longues heures passées en selle s'entrecoupaient de promenades revigorantes à pied dans des lieux d'intérêt historique ou théologique : puits, ruines, bosquets, lieux saints, tombes célèbres, forteresses, anciens gués fortifiés. Les jeunes hommes de la compagnie fouillaient les sites militaires en quête de pointes de flèches, d'éclats d'épées et d'ossements, et se disputaient pour décider si les taches qu'ils y découvraient étaient ou non d'héroïques traces de sang. Dy Cabon avait acquis un autre livre pour la bibliothèque de sa sacoche de selle, sur l'histoire et les légendes de la région, dont il lisait des paragraphes édifiants lorsque s'en présentait l'occasion. Malgré la curieuse succession d'humbles auberges et de foyers saints, qui ne ressemblaient à rien de ce

qu'elle eût connu en tant que royina ou même en tant que plus jeune fille d'un provincar, Ista dormit mieux qu'elle ne l'avait fait dans son propre lit depuis… aussi longtemps qu'elle s'en souvenait. Le rêve dérangeant ne revint pas, à son secret soulagement.

Les premiers sermons matinaux de dy Cabon après Casilchas témoignèrent des résultats de ses recherches hâtives, car ils pillaient visiblement un volume de modèles. Mais les jours suivants apportèrent davantage d'audace et d'originalité, des récits héroïques sur les saints chalionais et ibranes et les martyrs touchés par les dieux au service de leur divinité d'élection. Le divin établissait des liens artificiels entre le récit du jour et les sites qu'ils allaient visiter, mais Ista n'était pas dupe. Ses histoires sur les célèbres miracles accomplis par des hommes et des femmes servant de véhicule aux pouvoirs des dieux faisaient pétiller les yeux de Ferda, de Foix et même de Liss sous l'effet d'un esprit d'émulation, mais Ista trouvait le message du divin, à tous ses niveaux superposés, totalement résistible. Il guettait ses réponses d'un air anxieux ; elle le remerciait froidement. Il s'inclinait en ravalant sa déception, mais aussi, par chance, la tentation d'aborder à nouveau le sujet plus ouvertement.

La campagne indirecte de dy Cabon s'interrompit lorsqu'ils traversèrent les contreforts de la chaîne de montagnes occidentale et atteignirent la ville de Vinyasca, juste à temps pour le festival du milieu du printemps. Ce jour de fête coïncidait avec l'apogée de la saison, très précisément à mi-chemin entre le Jour de la Fille et celui de la Mère. À Vinyasca, il était également lié au retour des caravanes de commerce qui traversaient les cols enneigés depuis Ibra, et apportaient du vin et de l'huile, des fruits et du poisson séchés, ainsi qu'une centaine d'autres délicatesses de cette terre plus tempérée, et des mets exotiques en provenance de rivages encore plus lointains.

On avait dressé un champ de foire à l'extérieur des murs de la ville, entre la rivière rocailleuse et une pinède. Des fumets à vous faire saliver s'élevaient de rôtissoires situées derrière des tentes exhibant des objets d'artisanat et la production des jeunes filles de la région, qui rivalisaient au nom de la déesse. Liss haussa les épaules devant la tente de broderies, de couture et de tricot ; dy Cabon et

Foix revinrent déçus d'un tour de reconnaissance sous la tente de produits alimentaires, déclarant qu'ils étaient réservés aux juges. Même s'ils se préoccupaient essentiellement de nourriture, on ne pouvait leur dénier une certaine énergie juvénile.

Bien qu'il s'agît d'un festival de jeunes femmes, les jeunes hommes rivalisaient pour leurs beaux yeux dans une douzaine d'épreuves d'adresse et d'audace. Les gardes d'Ista, enflammés par ces défis, quémandèrent son indulgence et se dispersèrent pour tenter leur chance, mais Ferda, méticuleux, les répartit en groupes et établit un roulement afin qu'elle eût toujours quelqu'un à sa disposition. L'austérité de Ferda s'effaça brusquement lorsqu'il découvrit les courses de chevaux. N'ayant personne à qui soutirer la permission, il demanda celle d'Ista, qui dissimula un sourire et l'envoya préparer sa monture.

— Mon cheval de courrier, dit Liss d'une voix languissante, pourrait faire passer tous ces canassons de paysans pour des chevaux de labour qu'ils sont certainement.

— Je crois bien que la course des femmes est déjà terminée, répondit Ista.

Elle avait vu passer les gagnants, cheval et cavalière festonnés de guirlandes bleu et blanc, entourés de proches euphoriques.

— Celle-là était pour les jeunes filles, dit Liss, la voix teintée de mépris. Il y a des femmes plus âgées qui se préparent pour la course plus longue : je les ai vues.

— Êtes-vous sûre qu'il ne s'agissait pas de filles d'écurie, ou de parentes, ou de propriétaires ?

— Non, car elles nouaient des couleurs à leurs manches. Et elles avaient l'allure de cavalières.

Tout comme Liss, en effet. Elle faisait de son mieux pour conserver un visage digne, mais elle sautait sur place.

— Eh bien, répondit Ista, amusée. Si Foix au moins promet de ne pas m'abandonner…

Foix, souriant, la gratifia d'une révérence de loyauté.

— Oh, merci, Madame ! s'écria Liss avant de disparaître comme si elle participait à la course à pied, pour rejoindre l'écurie de l'auberge où l'on avait parqué leurs montures.

Ista parcourut le champ de foire monté à la va-vite en prenant soin de regarder toutes les compétitions auxquelles participaient ses hommes. L'épreuve consistant à galoper pour attraper au javelot de petits anneaux installés sur des poteaux fut remportée par un de ses gardes ; celle qui impliquait de bondir de cheval pour coucher à terre un jeune taureau fut gagnée par le taureau. Tous rapportèrent leur prix pour le confier à leur officier Foix, et donc le montrer à Ista ; elle se sentait à demi courtoise, à demi maternelle, et consacra autant de mots à compatir avec le combattant poussiéreux et boiteux vaincu par le taureau qu'à féliciter les candidats plus chanceux.

Elle avait accepté la présence de sa troupe de gardes au tout début comme un fardeau inévitable, et les avait ignorés. Mais au fil des jours de voyage elle avait appris leurs noms, leurs visages, leurs histoires – très courtes pour la plupart. Ils avaient commencé à moins ressembler à des soldats anonymes, responsables d'elle, et davantage à des enfants grandis trop vite. Elle se moquait bien de ce glissement oppressant de sa perception. Elle ne voulait pas se retrouver responsable d'eux. *Je n'ai eu aucune chance avec les fils.* Mais la loyauté doit être à double sens, faute de quoi elle se transforme en trahison dans l'œuf.

Tandis que les participants à la course de chevaux se rassemblaient, Foix trouva pour Ista un emplacement sur la pente qui surmontait la route, d'où elle dominait la majeure partie de la foule enthousiaste. D'un geste galant, il étala par terre sa cape, qu'il portait sur le bras dans la tiédeur de ce doux après-midi, pour qu'elle pût s'y asseoir. Ils avaient une belle vue sur le départ et l'arrivée, figurés par une estrade installée en bord de chaussée. L'itinéraire suivait la route descendant la vallée sur trois kilomètres environ, contournait un bouquet de chênes qui couronnait une butte, puis reprenait le même chemin en sens inverse.

Une vingtaine de chevaux et leurs cavaliers tournaient en rond dans le vaste espace situé au début du parcours. Ferda dy Gura, sur sa monture d'un noir brillant, raccourcissait ses étriers tout en étudiant les autres concurrents tandis que Liss trottait sur son bai aux longues jambes. Il se tourna pour la regarder d'un air surpris, mais pas vraiment ravi. Sans doute lui adressa-t-il une remarque

acerbe, car le visage de Liss s'assombrit. Puis elle releva les yeux et lui livra une répartie mordante. Ferda se pencha vers elle et fit une réponse plus longue. Elle éloigna brusquement son cheval, le visage rouge ; la couleur s'estompa l'instant d'après, pour céder la place à une moue songeuse, puis à un sourire pincé.

— De quoi pouvait-il bien s'agir ? demanda Ista tout haut.

Foix, assis à ses pieds, eut un petit sourire narquois.

— Je crois que mon frère cherchait à faire étalage de ses prouesses devant Liss, non pas à l'affronter. Je crains qu'il n'ait très mal surmonté sa surprise.

Il s'appuya sur un coude avec un air d'intérêt amusé qui ne semblait pas dû seulement à l'agitation colorée de la course imminente.

— Alors, pourquoi n'y êtes-vous pas ? lui demanda Ista. Vos côtes vous gênent-elles encore ?

— Non, Madame. Mais je n'ai rien d'un grand cavalier. (Il plissa des yeux amusés.) Je choisirai mon terrain, le moment venu, avec davantage de bon sens.

Il ne parlait pas seulement, comprit Ista, des épreuves d'un festival de campagne.

Sous la direction d'un duo d'organisateurs vociférant, les cavaliers s'alignèrent en une file inégale, jouant des coudes au milieu de la route. Le divin de Vinyasca, une écharpe bleu et blanc nouée à la taille, monta sur l'estrade et récita une courte bénédiction pour consacrer la course à la déesse, puis leva un mouchoir bleu. Sa main s'abaissa. Dans un vacarme de hurlements provenant des cavaliers comme des spectateurs, les chevaux s'élancèrent.

Dans un premier temps, les participants s'affrontèrent en une mêlée haletante pour se disputer les premières places – mais une fois les meneurs parvenus à mi-chemin du tournant, la ligne commença à s'éparpiller. Le bai de Liss et le cheval noir de Ferda couraient tous deux vers l'avant de la mêlée. Une Ista anxieuse regardait au loin entre des paupières plissées, lèvres entrouvertes, le souffle s'accélérant. Lorsque les coureurs réapparurent après avoir contourné la butte aux chênes, tous deux avaient pris une

avance nette et de plus en plus grande. La compagnie d'Ista se répandit en cris joyeux.

Parvenue à mi-chemin entre les arbres et l'arrivée, Liss jeta par-dessus son épaule un coup d'œil à Ferda dont le cheval noir peinait, puis elle se pencha très bas contre l'encolure de son cheval. Le bai tout en jambes sembla s'élever et flotter au-dessus du sol, si bien que la distance entre les deux concurrents s'accrut rapidement.

Même Ista se surprit alors à lancer des encouragements :

— Oui ! Allez-y ! Ha !

Liss avait une avance d'une vingtaine de longueurs de cheval et se rapprochait de l'estrade. Mais, soudain, elle se redressa d'un coup. La foulée de son cheval se raccourcit brusquement ; quelques mètres plus loin, le bai sautillait presque sur place. Le cheval noir de Ferda, l'écume aux lèvres, la dépassa en flèche, et Liss relâcha les rênes pour laisser sa monture le suivre sagement au petit galop. Sa bête semblait prête à entreprendre une autre course comme celle-ci, et Ista se rappela qu'une étape de courrier faisait en moyenne dans les vingt-cinq kilomètres. Les exclamations des spectateurs se firent perplexes. Le reste des concurrents franchit l'arrivée à toute allure, et la foule se précipita vers la route.

Foix, qui se balançait en entourant ses genoux d'un bras, plaqua sa main contre sa bouche pour étouffer de petits bruits de toux.

Ferda se dressait sur ses étriers, stupéfait, rouge d'effort et de rage. Il fut néanmoins fêté comme vainqueur par les gens de la ville, hésitants, qui lançaient bon nombre de coups d'œil à Liss par-dessus leurs épaules. Liss, le nez en l'air, passa devant Ferda au pas pour rejoindre la ville et les écuries. Le jeune homme semblait tenté de jeter sa guirlande bleu et blanc aux pieds de Liss, sous l'effet de la colère, mais il ne pouvait insulter ainsi la déesse ou ses hôtes.

— S'il s'agit de lui faire la cour, dit Ista à Foix, peut-être devriez-vous conseiller votre frère quant à sa… hem… méthode ?

— Jamais de la vie, répondit Foix, qui avait retrouvé la maîtrise de son souffle (même si de petits sifflements lui échappaient de temps à autre). Et lui ne m'en remercierait jamais. Comprenez-moi, Madame, je m'interposerais sans hésiter entre mon frère et un carreau

d'arbalète roknari. Pour tout vous dire, je l'ai déjà fait. Mais il doit y avoir des limites au sacrifice fraternel, je crois.

Ista eut un sourire ironique.

— Les choses se passent donc ainsi ? Je vois.

Foix haussa les épaules.

— Eh bien, qui sait ? Nous verrons avec le temps.

— Certes.

Tout ceci rappelait à Ista les intrigues de cour, en miniature. Elle devrait mettre Liss en garde contre la création de dissensions fâcheuses au sein de sa petite troupe, que ce fût par accident ou intentionnellement. Quant à Foix… elle n'était pas sûre qu'il eût besoin de conseils.

Foix se releva, les yeux brillants.

— Je dois aller féliciter mon frère de sa victoire. Un moment à ne pas manquer.

Il se tourna pour aider Ista à se remettre sur ses pieds, avec un panache qui n'eût pas semblé déplacé à Cardegoss.

Plus tard dans l'après-midi, quand Liss eut rejoint Ista, Foix trouva un concours de coupe de bois. Il s'attela à cet exercice humble mais vigoureux, torse nu, sous les yeux des dames. Sa poitrine musculeuse n'affichait aucune cicatrice sérieuse, mais la chair restait légèrement marbrée par endroits. Ista supposa qu'il devait manier l'épée à deux tranchants aussi joliment qu'une hache. Mais soit il n'avait pas guéri de ses blessures autant qu'il le prétendait, soit il faisait preuve d'une intéressante subtilité, car il arriva deuxième et sembla s'en réjouir. Il asséna une tape sur l'épaule du vainqueur, lui offrit une cruche de bière pour le féliciter, puis s'éloigna en sifflotant.

Ista n'eut pas l'occasion de parler seule à seule avec sa suivante avant la soirée. Elles se retirèrent après le souper vers le balcon de leur chambre à l'auberge, une pièce de premier choix donnant sur la place de la ville. Dans l'espace pavé au-dessous d'elles se déroulait une fête donnant lieu à des danses et des chants, illuminée par des centaines de superbes lanternes de métal ajouré qui diffusaient une

lumière dentelée, réparties tout autour de la place et accrochées aux arbres en face du temple. Le chahut restait modéré pour l'instant, car les jeunes femmes étaient chaperonnées par leur famille. Plus tard dans la soirée, après le départ des jeunes filles, la boisson commencerait à couler pour de bon.

Ista prit place dans un fauteuil qu'on lui apporta ; Liss s'appuya contre la rambarde de bois et observa les danseurs d'un air rêveur.

— Dites-moi, demanda Ista au bout d'un moment, qu'aviez-vous à vous dire, Ferda et vous, qui vous a enflammés tous deux de la sorte avant la course ?

— Ah. (Liss fit la moue, se tournant à moitié.) Des sottises. Il m'a dit que c'était injuste que j'y prenne part, car mon cheval de courrier était trop puissant et trop bien entraîné pour cette course de campagne. Comme si son cheval à lui n'était pas la plus belle bête dont Cardegoss puisse se vanter ! Ensuite, il m'a dit que ce n'était pas une course appropriée pour une femme – alors qu'il y avait une douzaine d'autres candidates ! Une course au nom de la déesse ! Les hommes n'y participent que pour représenter leurs femmes – il s'y était inscrit en *votre* honneur.

— Quelque peu contradictoire, je vous l'accorde, murmura Ista.

— Il a été odieux. Mais je lui ai donné une leçon.

— Hum, mais vous lui avez également démontré qu'il avait en partie raison. Votre cheval dépassait très nettement les bêtes humbles de Vinyasca.

— Le sien aussi. Si je devais renoncer pour cette raison, alors lui aussi.

Ista sourit en silence, et Liss finit par se retourner pour admirer les danseurs. Dans les danses campagnardes locales, les hommes et les femmes dansaient parfois séparément, en cercles et en joignant les mains, et parfois ensemble, selon des figures compliquées, énoncées par un crieur dont la voix couvrait la musique. La plupart étaient assez énergiques, provoquant des tourbillons de jupes et jupons et des claquements de talons en mesure.

Ista s'efforça d'établir si la tension régnant entre ses deux suivants principaux allait poser problème ou non. En réalité, elle ignorait même si sa jeune dame de compagnie, engagée à son service dans

une telle hâte, était encore jeune fille. Les cavalières du courrier prenaient sans doute soin de ne pas tomber enceintes, par peur de perdre leur gagne-pain, ce qui ne signifiait pas pour autant qu'elles fussent abstinentes, innocentes ou ignorantes sur le sujet du sexe. Bien au contraire, dans la mesure où l'innocence reposant sur l'ignorance semblait peu à même de se protéger elle-même.

À la cour d'Ias, Ista n'avait pu s'empêcher d'apprendre quelques détails sur la façon dont les hommes et les femmes – ou autres combinaisons et participants – pouvaient se donner du plaisir sans risquer la conséquence des enfants. Ista ignorait combien de ces secrets les messagères se transmettaient dans leurs dortoirs, ni ce qu'elles apprenaient des femmes qui les instruisaient, elles-mêmes anciennes messagères soucieuses du sort de leurs élèves. Dans tous les cas, en tant que fille de ferme ayant assisté à la reproduction des animaux, Liss était certainement mieux informée des bases qu'Ista au même âge. Mais les émotions pouvaient causer autant de dégâts dans l'atmosphère confinée d'une cour que l'amour physique.

Ista ignorait également si les frères dy Gura projetaient de lui faire une cour honorable, ou simplement de la séduire. Le fossé social entre de petits aristocrates sans terres et une fille de franc-tenancier pouvait favoriser cette dernière, mais ne semblait pas assez important pour décourager les premiers. Surtout en présence d'une dot, ce qui semblait peu probable dans le cas de Liss.

Mais une brève période en l'insouciante compagnie de Liss avait certainement attiré leur attention, ce qui n'avait rien d'étonnant. La jeune fille était belle et intelligente, les jeunes hommes sains et vigoureux… L'un dans l'autre, Ista voyait là de bonnes raisons de ne pas réparer la brèche, par crainte de remplacer un problème par un autre moins facile à gérer.

Elle tenta néanmoins une approche.

— Alors, que pensez-vous des frères dy Gura ?

— Ferda me semblait très correct au début, mais, ces temps-ci, il devient suffisant.

— Il prend ses responsabilités très à cœur, je crois.

Liss haussa les épaules.

— Et Foix, eh bien, il n’est pas mal, je pense.

Foix se fût-il froissé d’entendre un jugement si tiède ? Peut-être pas. Ista tenta une allusion.

— J’espère qu’aucun de mes gardes ne vous aura fait de grossières avances. Afin de témoigner de l’honneur de sa dame, une suivante doit elle-même se montrer au-dessus de tout reproche.

— Non, ils semblent tous prendre leur serment à la déesse très au sérieux. (Elle renifla.) Ou bien Ferda les a peut-être choisis pour une suffisance égale à la sienne. (Un sourire joyeux creusa une fossette au coin de sa bouche.) Mais le divin, lui, n’a pas perdu de temps. Il m’a fait une proposition la première nuit à Palma.

Ista cligna des yeux, surprise.

— Ah, répondit-elle prudemment. Il faut garder en tête que tous les gens de l’ordre du Bâtard n’ont pas, hum, ces préférences-là. (Elle réfléchit à une manière de formuler la question suivante.) Vous n’avez pas à subir d’affronts, quel que soit le rang ou la vocation de l’homme. En fait, dans la mesure où vous faites partie de mes serviteurs, il vaudrait mieux éviter. Il serait préférable que vous veniez vous plaindre à moi si un tel problème se présentait.

Liss rejeta la tête en arrière.

— Je suppose que j’aurais dû me sentir insultée, mais il est parvenu à se montrer tout à fait charmant, je vous assure. Il a accepté mon refus avec bonne humeur avant d’aller tenter sa chance auprès de la femme de chambre.

— Je n’ai reçu aucune plainte !

Liss ricana.

— Je ne crois pas qu’elle ait eu motif de se plaindre. Quand ils sont ressortis de sa chambre un peu plus tard, elle pouffait de rire. Je me suis demandé ce que j’avais manqué.

Ista s’efforça de donner le bon exemple de sévérité en ne riant pas, mais elle ne put se retenir.

— Oh, cinq dieux.

Liss lui rendit son sourire et retourna à sa contemplation envieuse des danseurs. Au bout d’un moment, Ista n’y tint plus et lui permit de rejoindre la foule. Liss sembla ravie de ce cadeau inattendu, et surprit quelque peu Ista en se glissant par-dessus le balcon pour

rester suspendue par une main, avant de se laisser tomber sur les pavés. Elle s'éloigna en trottinant.

Curieuse sensation que de se retrouver seule. Ista s'attira quelques appels un peu vulgaires, mais néanmoins aimables, de la part d'hommes qui passaient dans la rue, et les ignora faute de savoir comment réagir. Les hommes s'éloignèrent d'un pas lourd, avec davantage de vulgarité et moins d'amabilité. Liss avait échangé ce genre de badinage un peu plus tôt, avec aisance et gaieté, et ses admirateurs ivres s'étaient remis en marche en gloussant. *Ce monde n'est pas le mien*. Pourtant elle avait naguère régné sur ce monde, disait-on, à bonne distance depuis Cardegoss.

Ferda dy Gura émergea sur le balcon voisin, trouva Ista seule, chassa d'un regard noir un candidat à la sérénade, puis la réprimanda, encore qu'en termes polis, pour s'être séparée de sa suivante. Il disparut à nouveau, seulement pour quitter l'auberge au-dessous d'elle, par la porte, et s'enfoncer dans la foule afin d'aller chercher Liss. Lorsqu'ils réapparurent, tous deux crispaient les poings. Quel que pût bien être leur sujet de dissension, ils prirent garde de l'étouffer avant d'atteindre la distance où Ista pourrait les entendre.

Ista fut la première à se coucher. Le festival se poursuivit bruyamment quelques heures, mais sans la tenir éveillée.

Au cœur de la nuit, elle ouvrit ses yeux oniriques pour se découvrir revenue dans la cour du mystérieux château. Cette fois les lieux étaient sombres – cette même nuit ? Une lune déclinante très semblable à celle qui éclairait Vinyasca diffusait une lumière pâle et insuffisante. Mais les ombres n'étaient pas impénétrables, car une étrange lueur flottait dans l'air, telle une corde tissée de feu blanc. Elle traversait la cour et montait les marches, pour disparaître par la même lourde porte tout au bout de la galerie. L'incarnation onirique d'Ista osait à peine la toucher, bien qu'elle attirât son regard. Elle la suivit jusqu'en haut des marches, le long du plancher. À travers la porte.

La chambre à coucher était plus sombre que la cour, volets clos, privée de l'éclat de la lune, mais néanmoins illuminée ; la corde de feu semblait s'élever du cœur de l'homme étendu sur le lit. Les flammes pâles dansaient tout au long de son corps comme s'il brûlait, s'échappaient de sa poitrine en volutes… Et Ista se demanda alors si elle contemplait une corde ou un conduit. Et où se déversait ce conduit. Elle regarda de nouveau derrière elle la ligne flottante de lumière et fut tentée de la saisir, de se laisser entraîner vers sa destination comme par un câble hissant hors de l'eau une femme en train de se noyer.

Sa main onirique se tendit, se referma ; la ligne se brisa sous ses doigts, se dispersa pour se répandre tout autour en vaguelettes lumineuses.

L'homme étendu sur le lit s'éveilla, haletant, et se redressa à demi. La vit. Tendit une main brûlante.

— Vous ! souffla-t-il. Madame ! Aidez-moi, au nom du dieu…

Quel dieu ? ne put s'empêcher de penser Ista, en proie à une sorte d'hystérie légère. Elle n'osa saisir cette terrifiante main ardente, bien qu'elle se tendît vers elle.

Qui êtes-vous ?

Les yeux de l'homme, grands ouverts, dévoraient la vision d'Ista.

— Elle parle ! (Sa voix se fêla.) Madame, je vous en prie, ne partez pas…

Les yeux d'Ista s'ouvrirent soudain dans la pénombre de la petite chambre d'auberge de Vinyasca.

Elle n'entendait plus que le souffle lent et régulier de Liss provenant de sa paillasse à l'autre bout de la pièce. Les danses avaient manifestement pris fin, les fêtards ivres étaient rentrés chez eux, ou s'étaient au moins endormis en chemin dans l'embrasure d'une porte.

Sans un bruit, Ista sortit de son lit et s'avança à pas feutrés vers les volets clos donnant sur le balcon. Elle souleva le loquet et se glissa au-dehors. Les seules sources de lumière étaient deux lanternes murales à la faible lueur qui flanquaient les portes fermées du temple, de l'autre côté de la place. Elle leva les yeux vers le ciel nocturne et la lune déclinante. Elle reconnut la même lune que dans

sa vision. Ce lieu, cet homme, étaient aussi réels qu'elle, où qu'ils se trouvent. L'étranger rêvait-il d'Ista cette nuit, comme Ista rêvait de lui ? Que voyaient ses sombres yeux qui lui fît tendre la main avec cette énergie du désespoir, et la présence d'Ista l'ébahissait-elle comme la sienne stupéfiait Ista ?

Il avait une voix au timbre chaud, encore qu'affaiblie par la douleur, la peur ou l'épuisement. Mais il avait parlé dans la langue ibrane que partageaient Ibra, Chalion et Brajar, pas en roknari ou en darthacain – encore que son accent du nord de Chalion trahît l'influence des cadences roknari.

Je ne peux vous aider. Qui que vous soyez, je ne peux vous aider. Priez votre dieu, si vous souhaitez de l'aide. Mais je ne vous le conseille pas.

Ista fuit la lumière de la lune, ferma les volets, retourna se blottir dans son lit aussi discrètement que possible, prenant soin de ne pas réveiller Liss. Elle tira son oreiller de plume par-dessus sa tête. Cela chassa toute vision à l'exception de celle-là même qu'elle ne voulait pas voir, et qui brûlait son œil onirique. Lorsqu'elle se réveillerait le lendemain matin, tous les événements de la veille sembleraient un rêve bien plus pâle que celui-ci. Elle crispa les mains sur les draps et attendit le jour.

Tandis que Liss tressait les cheveux d'Ista, peu après l'aube du lendemain, on frappa à la porte de leur chambre, et la voix de Foix dy Gura demanda :

— Madame ? Liss ?

Liss se dirigea vers la porte et l'ouvrit sur la galerie qui longeait la cour au puits de l'auberge. Foix, déjà vêtu pour la route, lui adressa un signe de tête, puis s'inclina devant Ista, apparue derrière l'épaule de Liss.

— Bonjour, Madame. L'érudit dy Cabon vous envoie ses plus basses excuses, mais il ne pourra conduire les prières ce matin. Il est tombé très malade.

— Oh, non, répondit Ista. Est-ce grave ? Devrions-nous envoyer quelqu'un au temple pour quérir un médecin ?

Vinyasca était beaucoup plus petite que Valenda ; l'ordre de la Mère était-il ici assez développé pour entretenir un médecin de bonne instruction ?

Foix passa un doigt sur ses lèvres, qui cherchaient obstinément à se retrousser sur un sourire.

— Ah, je crois que ce ne sera pas nécessaire, Madame. Il doit s'agir d'une simple indigestion. Ou d'un… abus de boisson.

— Il n'était pas ivre la dernière fois que je l'ai vu, répondit Ista, sceptique.

— Hum, c'était un peu plus tôt. Par la suite, il est sorti avec un groupe du temple local, et ils l'ont, eh bien, ramené très tard. Difficile d'établir un diagnostic à travers une porte close, mais ses bruits et gémissements m'évoquaient tout à fait un excès de boisson. Des bruits affreusement familiers qui m'ont rappelé des souvenirs. Des souvenirs flous par bonheur, mais quand bien même.

Liss réprima un rire. Ista lui adressa un regard sévère et dit :

— Très bien. Dites à vos hommes qu'ils sont déconsignés et peuvent laisser leurs chevaux à l'écurie. Nous irons au temple assister au service matinal, et nous déciderons de l'opportunité de reprendre la route… plus tard. Il n'y a, après tout, aucune urgence.

— Très bien, Madame.

Après un hochement de tête et un petit salut, Foix se retira.

Le service du matin occupait toute une heure, bien qu'Ista le soupçonnât d'être abrégé et assez peu fréquenté ; le divin local était lui-même assez pâle et fatigué. Après le service, Ista, Liss et Foix se promenèrent dans la ville silencieuse. On démontait et repliait les tentes du festival. Ils longèrent la rivière, reproduisant le trajet de la course, et Foix encouragea Liss à la retracer pour lui point par point, jusqu'à des détails concernant chevaux et cavaliers qu'Ista avait à peine notés. Liss expliqua que son accélération remarquable, en fin de course, était en partie trompeuse : elle signifiait simplement que les autres chevaux commençaient à fléchir à ce stade. Ista eut la satisfaction de constater que cette promenade de huit kilomètres ne l'épuisait pas autant que ce jour où elle avait fui le château de Valenda, et elle n'en attribua pas le mérite seulement à ses habits et chaussures plus confortables.

L'érudit dy Cabon émergea de sa chambre vers midi, le visage couleur de pâte crue. Dès qu'Ista l'aperçut, elle annula les projets de voyage de la journée et le renvoya au lit. Il s'y traîna après avoir marmonné quelques remerciements pitoyables. Elle fut soulagée de constater qu'il n'était pas fiévreux. Le diagnostic de Foix semblait plausible et trouva confirmation lorsque le divin fit une nouvelle sortie le soir, l'expression penaude, pour souper de tartines et de thé, refusant avec dégoût un verre de vin coupé d'eau qu'on lui proposait.

Le lendemain matin, dy Cabon semblait pleinement guéri, encore que son sermon matinal reprît la forme d'un modèle tiré de son livre. La compagnie d'Ista se mit en route tant que l'air était encore frais, passa la rivière rocailleuse à gué et gravit la route à flanc de colline qui la mena hors de Vinyasca, en direction du nord.

Le paysage qu'ils traversèrent, du côté aride des montagnes, était chichement boisé : des bosquets de pins et d'yeuses entrecoupés de broussailles, avec des rochers gris pointant au milieu des herbes jaunes. Le sol était bien trop pauvre pour permettre beaucoup de cultures, à l'exception de carrés de légumes et de jardins en terrasses entretenus à la main, et les zones faiblement peuplées qui entouraient Vinyasca cédèrent bientôt la place à des étendues désertiques. La route montait et descendait, et chaque petite vallée ressemblait beaucoup à la précédente. Parfois de vieux ponts ou aqueducs, dans un état qui laissait à désirer, franchissaient les cours d'eau descendus des sommets lointains situés sur leur gauche, mais, le plus souvent, les chevaux et les mules devaient se frayer un chemin parmi les rochers qui parsemaient les gués. Ista et son escorte s'arrêtèrent en début d'après-midi pour pique-niquer auprès d'un de ces cours d'eau ; l'eau était le don précieux de cette terre, claire, pure et fraîche.

La destination du soir était un site sacré réputé, enfoui tout en haut des collines, lieu de naissance d'une sainte guérisseuse, adepte de la Mère, dont les miracles avaient tous eu lieu loin d'ici. Faute de quoi, songea Ista en chemin, les faits fussent restés bien

plus obscurs. Les spermophiles dorés qui jaillissaient des rochers pour piailler d'une manière peu hospitalière sur le passage de la troupe ne les eussent pas consignés par écrit et fait circuler afin d'attirer des voyageurs étrangers des générations suivantes. Après la visite, leur itinéraire les conduirait vers les routes plus praticables des plaines de Chalion. Avant de reprendre le chemin du sud vers Baocia et le foyer d'Ista ?

Elle ne voulait pas revenir en arrière. Mais combien de temps pourrait-elle continuer ainsi, à traîner ces jeunes hommes au hasard des routes de campagne ? Ils seraient bientôt rappelés à des devoirs plus rudes, car les seigneurs de Chalion se préparaient pour la campagne d'automne au nord. *Eh bien, dans ce cas, échappons tous à nos devoirs quelque temps encore.* Le temps était doux, la saison s'y prêtait ; la tiédeur de l'après-midi charriait un parfum montagnard de thym et de sauge. L'odeur du sang, de la sueur et du fer les rattraperait bien assez tôt.

Le sentier s'élargit, contournant une pente boisée avant de redescendre. Ferda et dy Cabon ouvraient la marche, suivis par l'un des jeunes gardes ainsi que par Foix. Liss montait juste derrière Ista, et les autres s'attardaient à leur suite.

Ista le ressentit tout d'abord comme une bouffée d'émotion : une menace brûlante et confuse ; douleur et désespoir mêlés ; un essoufflement terrible. L'instant d'après, son cheval se planta sur ses quatre sabots et s'arrêta abruptement, tout tremblant. Il releva brusquement la tête et s'ébroua.

Depuis l'ombre des arbres, l'ours chargea. Il fonçait tête baissée, la ligne impressionnante de ses épaules ressortait nettement, sa fourrure bronze ondulait comme de l'eau à la lumière oblique de l'après-midi. Il se déplaçait à une vitesse incroyable pour une créature aussi trapue et d'une telle masse, et son grondement fendait l'air comme une scie.

Tous les chevaux et toutes les mules de la compagnie tentèrent de faire demi-tour et de s'emballer. Le jeune garde qui précédait Ista, Pejar, fit un écart à gauche tandis que son cheval bronchait vers la droite, et ils se séparèrent. Ista ne le vit pas heurter le sol, car son propre cheval se cabra en hennissant. Trop tard, elle tenta de

raccourcir les rênes, de saisir la crinière. Le pommeau de sa selle s'enfonça rudement dans son estomac, sa selle disparut au-dessous d'elle, puis le sol s'approcha dans un tourbillon, lui coupant à demi le souffle. Étourdie, elle roula sur elle-même, puis échoua à saisir d'un geste brusque une rêne pendante.

Les chevaux s'enfuyaient au galop dans toutes les directions, tandis que leurs cavaliers furieux tiraient sur leurs rênes pour tenter de reprendre le contrôle. Le cheval de Pejar, la selle vide, s'était déjà bien éloigné sur le chemin, avec la monture d'Ista qui ruait et regimbait dans son sillage. Le jeune homme, étendu à plat sur le sol, levait des yeux terrorisés vers l'ours qui se dressait au-dessus de lui, la bave au museau. L'animal était-il enragé, pour attaquer ainsi ? D'ordinaire, ces ours des montagnes étaient craintifs et insaisissables. Et il ne s'agissait pas d'une mère défendant ses petits, mais d'un mâle imposant.

Ce n'est pas un ours. Ou pas *seulement* un ours. Haletante, fascinée, Ista s'approcha d'un pas vacillant. Malgré l'impression initiale de terrifiante énergie, ce n'était pas non plus un ours au mieux de sa forme. Il avait, à présent qu'elle le voyait de plus près, la fourrure galeuse, pelée par plaques, et, malgré son imposante carcasse, moins de chair que d'os. Ses pattes tremblaient. Il leva les yeux vers Ista comme en proie à une fascination réciproque.

Il sembla à Ista que l'essentiel de sa nature d'ours avait presque été rongée de l'intérieur. Les yeux braqués sur elle brillaient d'une intelligence rouge, qui ne devait rien à l'esprit animal. *Il est la proie d'un démon. Qui l'a maintenant pratiquement dévoré.*

Et, à présent, le cavalier cherche une autre monture.

— Comment oses-tu ? grinça Ista.

Même un simple ours ne méritait pas un tel sort. *Ta place n'est pas ici, démon. Retourne à ton maître maudit*. Leurs regards se croisèrent ; elle avança d'un pas ; l'ours recula pour s'écarter du jeune homme au visage très pâle. Un autre pas. Encore un autre. Le démon-ours baissa la tête jusqu'à presque frôler le sol, les yeux grands ouverts au blanc très apparent, reniflant, reculant sous l'effet de la peur.

— Royina, j'arrive !

Avec un grognement, Foix apparut au coin du champ de vision d'Ista, la cape gonflée, décrivant un arc puissant avec son épée. Il retroussait les lèvres, serrant des dents robustes sous l'effort de ce coup.

— Non, Foix ! hurla Ista, trop tard.

La lourde lame emporta d'un seul coup la tête de l'ours, puis alla s'enterrer dans le sol. Du sang jaillit brièvement du cou de la créature, et la tête roula à terre. Un spasme agita une des pattes avant ; le grand corps velu s'effondra lourdement.

Ista semblait voir le démon avec tous ses sens excepté la vue, force palpable, flamme teintée de sang, odeur de métal chaud. Il se rua vers elle en grondant, puis, soudain, recula en proie à une sorte de terreur bestiale. Il hésita un moment, désespéré, entre Foix et le jeune homme étendu à terre. Puis se précipita en Foix.

Foix ouvrit de grands yeux.

— Quoi ? dit-il, sur un ton étrangement badin.

Puis ses yeux chavirèrent, et il s'effondra.

Chapitre 6

Liss fut la première à reprendre le contrôle de sa monture pour rebrousser chemin au galop. Elle bondit au bas de son cheval, le souffle coupé par l'alarme et la confusion. Pejar se redressa en gémissant pour reprendre une position assise, et resta stupéfait devant la vision de l'ours décapité. Il fronça les sourcils, abasourdi, en apercevant Foix étendu à terre près de la carcasse, dont s'écoulait toujours un sang chaud.

— Messire… ?

La chute de cheval avait chamboulé l'estomac d'Ista, mais c'était la secousse causée par le passage du démon qui se répercutait encore dans ses os. Son esprit lui semblait étrangement éloigné de son corps. Elle retira sa cape, qu'elle replia, puis s'agenouilla pour traîner le corps pesant de Foix et lui faire un oreiller de la cape.

— Madame, attendez, intervint Liss. A-t-il été assommé par sa chute de cheval ? Il a peut-être des os brisés…

— Son cheval l'a jeté à terre ? Je n'ai rien vu. (Ce qui expliquerait certainement pourquoi il avait atteint l'ours le premier.) Non, il n'était pas blessé à ce moment-là. Il a tué la bête.

Hélas.

— Il a glissé par-dessus la croupe pour atterrir sur son, hum ; postérieur. Je suppose qu'il n'y a là aucun os à briser.

Liss enroula une des rênes autour de son bras afin de retenir son cheval qui s'ébrouait et tentait de reculer, puis s'agenouilla pour donner un coup de main, le cou tendu pour inspecter, impressionnée, les preuves que constituaient la carcasse, l'épée et la tête un peu plus loin.

— Cinq dieux, quel coup ! (Elle baissa les yeux vers Foix, le visage couleur de porridge.) Qu'est-ce qui lui arrive ?

Ferda arriva ensuite et, apercevant la scène, il sauta de son cheval sans même prendre la peine de garder une rêne en main.

— Foix ! Royina, que s'est-il passé ?

Il s’agenouilla pour inspecter du bout des doigts le corps de son frère, cherchant la blessure, s’attendant visiblement à trouver les dégâts sanglants causés par un puissant coup de patte griffue. Ses sourcils se froncèrent lorsqu’il n’en trouva aucun. Il entreprit de retourner Foix. Dy Cabon les rejoignit en peinant, sans sa mule, cherchant son souffle.

Ista saisit le bras de Ferda.

— Non, votre frère n’a pas été blessé.

— Il a décapité l’ours. Et ensuite il s’est simplement… effondré, confirma Pejar.

— L’animal était-il enragé, pour l’attaquer ainsi ? demanda dy Cabon d’une voix sifflante.

Il se pencha par-dessus sa panse pour appuyer les mains sur ses genoux et regarder autour de lui.

— Pas enragé, répliqua Ista d’une voix blanche. Possédé par un démon.

Dy Cabon écarquilla les yeux et scruta son visage.

— En êtes-vous sûre, Royina ?

— Totalement sûre. Je… l’ai ressenti.

Lui m’a ressentie.

Ferda bascula sur ses talons, l’air ahuri.

— Où a-t-il…

La voix de dy Cabon s’estompa tandis qu’il regardait tour à tour le garde tremblant, puis Ista bien droite et en pleine possession apparente de ses moyens. Et Foix étendu comme s’il avait reçu un coup à la tête.

— Il n’est tout de même pas entré en lui ?

— Si. (Ista s’humecta les lèvres.) Il était en train de reculer. J’ai tenté d’arrêter Foix, mais tout ce qu’il a vu, c’est un ours enragé, je crois, qui semblait me menacer.

Les lèvres de dy Cabon répétèrent le mot « semblait ». Son regard sur Ista se fit plus perçant.

La foi manifeste que dy Cabon prêtait aux propos d’Ista finit par convaincre un Ferda encore sonné. Son visage se décomposa comme au bord des larmes.

— Érudit, que va-t-il arriver à Foix ?

— Tout dépend beaucoup… (Dy Cabon avala sa salive.) … de la nature du démon en question.

— Il avait la forme d'un ours, répondit Ista, toujours de la même voix blanche. Il avait peut-être consommé d'autres créatures avant l'ours, mais il ne pouvait pas avoir ingéré la nature ou l'intelligence d'un homme. Il ne parlait pas.

Mais à présent il dispose d'un véritable banquet de paroles et d'esprit. À quelle vitesse commencerait-il à se repaître ?

— Cet aspect-là va changer, marmonna dy Cabon, en écho au raisonnement d'Ista. (Il inspira profondément.) Rien n'arrivera dans l'immédiat, affirma-t-il plus haut. (Ista n'aimait pas le ton trop cordial de sa voix.) Foix peut résister. S'il le choisit. Un démon sans expérience a besoin de temps pour grandir, pour apprendre.

Pour s'incruster, compléta mentalement Ista. Pour puiser l'énergie d'une âme, se préparer à l'assiéger. Fallait-il en déduire qu'un démon expérimenté, repu de nombreuses âmes humaines, pouvait conquérir en un souffle ?

— Néanmoins, nous devrions lui laisser aussi peu de temps que possible pour… aussi peu de temps que possible. Le temple de l'un des sièges provinciaux disposera des moyens, des érudits capables d'en venir à bout. Nous devons de ce pas le conduire auprès de l'archidivin de Taryoon… Non. Le voyage nous prendrait une semaine. (Il porta son regard sur les plaines éloignées, au-delà des collines.) Le temple provincial de Maradi est plus proche. Ferda, où sont vos cartes ? Nous devons trouver l'itinéraire le plus rapide.

Les autres gardes remontaient en selle, après avoir repris les chevaux et les mules en fuite. L'un d'entre eux tirait la monture de Ferda. Ce dernier se leva pour fouiller ses sacoches de selle, mais se retourna aussitôt qu'il entendit Foix remuer en gémissant.

Foix ouvrit les yeux. Il regarda le ciel et le cercle de visages inquiets penchés vers lui, puis ses sourcils se froncèrent en une grimace.

— Oh, marmonna-t-il.

Ferda s'agenouilla près de sa tête, ouvrant et fermant les mains machinalement.

— Comment te sens-tu ? tenta-t-il enfin.

Foix cligna des yeux.
— C'est très bizarre.
Il fit d'une main un geste maladroit, évoquant un coup de patte, puis tenta de rouler sur le côté pour se redresser. Au lieu de quoi il se retrouva à quatre pattes. Il lui fallut deux autres essais avant de se remettre sur ses pieds. Dy Cabon et Ferda le tenaient chacun par un bras, tandis qu'il clignait des yeux et bougeait plusieurs fois la mâchoire d'arrière en avant. Il tendit la main vers sa bouche, manqua sa cible et recommença. Ses doigts semblaient vouloir se rassurer en vérifiant qu'ils tâtaient bien une mâchoire et non un museau.
— Que s'est-il passé ?
Pendant un long moment, personne n'osa répondre. Il regarda autour de lui les visages horrifiés avec un désarroi croissant.
Dy Cabon répondit enfin.
— Nous pensons que vous avez contracté un démon. Il possédait l'ours lorsqu'il vous a attaqué.
— L'ours était mourant, ajouta Ista. (Même à ses propres oreilles, sa voix semblait singulièrement détachée.) J'ai tenté de vous avertir.
— Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? demanda Ferda, suppliant presque. C'est impossible.
Le visage de Foix se referma ; ses yeux étaient fixes, et semblèrent ne rien voir le temps d'une demi-douzaine d'inspirations.
— Ah, reprit-il enfin. Oui. C'est… Est-ce là…
— Quoi ?
Dy Cabon s'efforçait d'adoucir sa voix, mais elle trahissait son inquiétude.
— Il y a quelque chose… dans ma tête. Effrayé. Noué. Comme s'il essayait de se cacher dans une caverne.
— Hum.
Il devenait évident que Foix n'allait pas sur-le-champ se transformer en ours, en démon, ou en autre chose qu'un jeune homme abasourdi. Les officiers du groupe, soutenant Foix, s'éloignèrent tous un peu pour aller consulter leurs cartes. Deux des gardes discutèrent à voix basse de la carcasse et décidèrent que sa peau galeuse ne valait pas la peine de l'écorcher, mais ils

récupérèrent néanmoins les dents et les griffes à titre de souvenir, avant de traîner le corps à l'écart de la route.

Ferda sortit sa carte de la région et la lissa sur une large pierre plate. Il traça une ligne du bout du doigt.

— Je crois que le trajet le plus rapide vers Maradi consiste à suivre ce même sentier sur une cinquantaine de kilomètres, jusqu'à ce village. Puis à tourner pratiquement plein est.

Dy Cabon leva les yeux vers le soleil, déjà descendu derrière la muraille de montagnes à l'ouest, même si le ciel conservait un éclat bleu vif.

— Nous n'y arriverons pas avant la tombée de la nuit.

Ista s'enhardit jusqu'à poser un doigt blanc sur la carte.

— Si nous continuons juste un peu, nous atteindrons ce croisement permettant de rejoindre le village du vieux saint que nous comptons visiter. Nous y avons déjà réservé des lits, de la nourriture et du fourrage. Et nous pourrions repartir tôt.

Et il y aurait des murs solides pour les protéger d'autres ours. Mais rien, cependant, pour les protéger du démon – réflexion qu'elle résolut de garder pour elle.

Ferda fronça les sourcils.

— Neuf kilomètres en plus, dans un cas comme dans l'autre. Et davantage, si nous nous trompons à nouveau de chemin. (Un embranchement trompeur du même genre leur avait coûté une heure, plus tôt dans la journée.) Une demi-journée de voyage perdue. Nous transportons assez de nourriture et de fourrage pour une nuit – nous pourrons nous réapprovisionner quand nous prendrons à l'est. (Après une hésitation, il ajouta plus prudemment :) Enfin, si vous acceptez de subir l'inconfort d'une nuit à la belle étoile, Royina. Le temps semble rester au beau fixe.

Ista garda le silence. Le projet ne lui plaisait guère, mais la suggestion qu'elle pût faire passer son confort avant les besoins de son loyal officier lui déplaisait plus encore. Séparer la compagnie, envoyer les cavaliers les plus rapides en éclaireurs avec Foix ? Elle n'aimait pas davantage cette idée-là.

— Je n'ai… aucune préférence.

— Te sens-tu en état de monter ? demanda Ferda à son frère.

Foix restait assis avec les sourcils froncés et une expression fermée, comme un homme souffrant de maux d'estomac.

— Hein ? Ah. Autant que d'habitude. Mon derrière me fait mal, mais ce n'est pas lié à… l'autre détail. (Il resta silencieux un moment, puis ajouta :) Enfin, si, indirectement.

Sur le ton d'un militaire arrêtant une décision, Ferda annonça :

— Alors, voyageons ce soir aussi loin et aussi vite que nous le pourrons.

Un murmure approbateur parcourut le petit conseil accroupi près de la pierre. Ista garda les lèvres closes.

On aida Foix à remonter sur son cheval nerveux – il fallut deux hommes pour tenir la bête, qui commença par s'ébrouer et s'écarter, mais se calma lorsqu'ils prirent la route. Dy Cabon et Ferda entouraient Foix de près, chacun d'un côté. Dans une attitude protectrice. Un peu tardive.

Ista regardait fixement leurs dos tandis qu'ils descendaient la route. Sa perception de la présence du démon, si fulgurante un bref instant, s'était de nouveau assourdie. Était-il gêné par la matière, ou se cachait-il délibérément dans sa nouvelle tanière de chair ? Ou fallait-il y voir une carence de la part d'Ista ? Elle réprimait sa sensibilité depuis si longtemps que l'employer à nouveau revenait à étirer un muscle froissé. C'était douloureux.

Sire dy Cazaril affirmait que le monde de l'esprit et le monde de la matière coexistaient comme les deux faces d'une pièce ou les deux côtés d'un mur ; les dieux ne résidaient pas dans un autre espace lointain, mais dans celui-ci, continûment, juste au-delà d'un recoin étrange de la perception. Présence aussi omniprésente et invisible que la lumière du soleil sur la peau, comme si l'on se tenait nu et les yeux bandés par une matinée impossible à imaginer.

Les démons également, même s'ils ressemblaient davantage à des voleurs passant la main au travers d'une fenêtre. Qu'est-ce qui occupait à présent l'espace de Foix ? Si les deux frères approchaient Ista par-derrière, saurait-elle les distinguer sans se retourner ?

Elle ferma les yeux afin de tester ses perceptions. Le craquement de la selle, le pas lourd des autres montures, le léger cliquetis des

sabots heurtant une pierre ; l'odeur de son cheval, de sa sueur, la fraîche senteur des pins… Rien de plus, pour l'instant.

Et elle se demanda alors ce que voyait le démon quand il la regardait.

Ils établirent leur campement près d'un autre cours d'eau claire alors que la lumière était tout juste assez forte pour leur permettre de trouver du bois de chauffage. Les hommes en rassemblèrent une belle quantité ; Ista songea qu'elle ne devait pas être la seule à redouter les bêtes sauvages. Ils bâtirent également pour elle et pour Liss une sorte de petite tonnelle, à l'aide de bûches et de branches, au sol tapissé d'herbe sèche cueillie à la hâte. Elle ne semblait pas particulièrement apte à la défendre des ours.

Foix refusa qu'on le traitât en invalide et insista pour participer au ramassage du bois. Ista l'observa discrètement, tout comme dy Cabon, remarqua-t-elle. Foix apporta une bûche de belle taille, pour la découvrir pourrie, grouillante de vers. Il baissa les yeux vers sa trouvaille avec une expression des plus curieuse sur le visage.

— Érudit, appela-t-il tout doucement.

— Oui, Foix ?

— Vais-je me transformer en ours ? Ou en dément qui se prend pour un ours ?

— Non. Ni l'un ni l'autre, répondit fermement dy Cabon (même si, devina Ista, il n'en savait probablement rien). Les effets se dissiperont avec le temps.

Dy Cabon parlait pour le rassurer, sans paraître éprouver lui-même ce soulagement. Car si le démon ressemblait de moins en moins à un ours, ce ne pouvait être que parce qu'il ressemblait davantage à Foix.

— Tant mieux, soupira Foix, dont le visage se chiffonna. Parce que ces choses-là ont l'air délicieuses.

Il rejeta la bûche d'un coup de pied plus vigoureux que nécessaire et s'en retourna chercher du bois plus sec.

Dy Cabon s'attarda près d'Ista.

— Madame…

Cinq dieux, son intonation plaintive rappelait celle de Foix l'instant d'avant. Elle transforma de justesse un *Oui, dy Cabon ?* apaisant en un « Quoi ? » plus énergique, de peur qu'il la crût en train de le railler.

— Au sujet de vos rêves. Ces rêves touchés par les dieux que vous faisiez il y a longtemps.

Pas assez longtemps.

— Que voulez-vous savoir ?

— Eh bien… Comment savez-vous que des rêves sont réels ? Comment distinguez-vous une bonne prophétie de, disons, d'une mauvaise pêche ?

— Il n'y a rien de bon en matière de prophéties. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'elles sont immédiatement reconnaissables. Aussi réelles que les souvenirs, si ce n'est plus. (Sa voix se durcit sous l'effet d'une soudaine méfiance.) Pourquoi me poser la question ?

Il tambourinait nerveusement des doigts contre l'une de ses larges hanches.

— Je pensais que vous pourriez m'enseigner.

— Quoi, le guide a besoin qu'on le guide ? (Elle affecta de le prendre à la légère, mais un grand froid lui traversait l'estomac.) Le Temple n'apprécierait guère.

— Je ne pense pas, Madame. Quel apprenti ne chercherait pas conseil auprès d'un maître, quand il le peut ? S'il se trouve chargé d'une mission qui dépasse de loin ses compétences ?

Il plissa les yeux. Cinq dieux – et jamais le juron n'avait semblé si approprié –, quels rêves avait-il donc reçus ? Un homme maigre reposait-il dans un sommeil pareil à la mort, sur un lit situé dans une chambre obscure… Elle ne voulait même pas lui laisser deviner cette vision secrète.

— Quels rêves avez-vous faits ?

— J'ai rêvé de vous.

— Oui, et ensuite ? Les gens rêvent de ceux qu'ils connaissent.

— Certes, mais c'était avant. Il y a longtemps, avant que je ne vous croise pour la première fois sur la route près de Valenda.

— Peut-être… êtes-vous venu à Cardegoss dans votre enfance, ou plus tard, alors qu'Ias et moi y étions en sortie ? Votre père, ou quelqu'un d'autre, a pu vous porter sur ses épaules pour admirer la procession du roya.

Il fit signe que non.

— Ser dy Ferrej vous accompagnait-il alors ? Portiez-vous du lilas et du noir, montiez-vous un cheval mené par un valet sur une route de campagne ? Étiez-vous âgée de quarante ans, triste et pâle ? Je ne le pense pas, Royina. (Il détourna brièvement le regard.) Le démon du furet vous avait reconnue, lui aussi. Que voyait-il qui m'échappait ?

— Je l'ignore. Lui avez-vous posé la question avant de le renvoyer ?

Avec une grimace, il secoua la tête.

— Je n'en savais pas assez pour poser la question. Mais les autres rêves sont venus ensuite, bien plus nets.

— Quels rêves, Érudit ?

Elle murmurait presque.

— J'ai rêvé de ce dîner dans le château de Valenda. De nous, sur la route, presque en cette même compagnie. Parfois Liss, Ferda et Foix nous accompagnaient, parfois d'autres personnes. (Il baissa les yeux, les releva, puis confessa :) Le temple de Valenda ne m'a jamais envoyé pour vous servir de guide. Seulement pour transmettre les excuses de l'érudite Tovia et annoncer qu'elle vous rendrait visite dès son retour. Je vous ai volé votre pèlerinage, Royina. Je croyais que le dieu m'ordonnait de le faire.

Elle ouvrit la bouche, mais ne fit qu'expirer. Elle força sa voix à la neutralité, laissa ses mains agripper le jeune arbre contre lequel elle s'appuyait, derrière son dos, afin de calmer leurs tremblements.

— Continuez.

— J'ai prié. Je nous ai entraînés à Casilchas afin de pouvoir consulter mes supérieurs. Vous… m'avez parlé. Les rêves ont cessé. Mes supérieurs m'ont suggéré de devenir réellement votre guide spirituel, puisque j'étais déjà allé si loin, et, Madame, j'ai essayé.

Ista ouvrit une main pour apaiser ses inquiétudes, bien qu'ignorant au juste s'il la voyait dans la lumière déclinante. Donc, ses singulières convictions quant aux dons spirituels d'Ista, à Casilchas, provenaient d'une source plus directe que les vieux ragots. Derrière les arbres clairsemés, le feu de bois prenait dans deux trous creusés à même la rive sableuse du cours d'eau, défiant joyeusement la nuit croissante. Les feux semblaient… petits, au pied de ces hautes collines. Les Dents du Bâtard, appelait-on cette chaîne, car dans les hauteurs de leurs cols, elles mordaient les voyageurs.

— Mais ensuite les rêves ont repris, il y a quelques nuits. De nouveaux rêves. Ou plutôt un nouveau, à trois reprises. Une route, très semblable à celle-ci. Une campagne également très semblable. (Sa manche blanche s'agita parmi les ombres.) Je suis rattrapé par une colonne d'hommes, des soldats roknari. Des hérétiques quadrains. Ils me tirent au bas de ma mule. Ils…

Il s'arrêta tout net.

— Tous les rêves prophétiques ne se réalisent pas. Ou pas au détail près, dit prudemment Ista.

La détresse de l'érudit lui semblait bien réelle et très profonde.

— Non, ce serait en effet impossible. (Sa voix se durcit.) Car ils me tuent chaque nuit d'une manière différente et cruelle. (Sa voix ralentit, hésitante.) Mais ils commencent toujours par les pouces.

Dire que Liss et Ista s'étaient moquées de son ivresse… Cherchait-il à noyer ses rêves ? La méthode ne fonctionnait pas. La royina l'avait elle-même expérimentée longtemps auparavant, à la cour d'Ias.

— Vous auriez dû m'en parler ! Bien plus tôt !

— Il ne peut y avoir de Roknari ici actuellement. Il leur faudrait traverser deux provinces pour atteindre cette région. Le pays tout entier serait en état d'alerte. (Sa voix semblait recourir à la raison pour repousser les ténèbres.) Ce rêve doit appartenir à un autre futur, plus lointain.

La raison ne peut suffire à contenir les ténèbres. Il faut en appeler au feu. D'où provenait cette réflexion ?

— Ou à aucun futur. Certains rêves ne sont que des mises en garde. Prêtez-leur attention, et ils se vident de toute menace.

Dy Cabon parla d'une toute petite voix dans la pénombre :

— Je crains d'avoir déçu les dieux, et que ceci ne soit mon châtiment.

— Non, répondit Ista, glaciale. Les dieux sont bien plus cruels. S'ils se servent de vous pour leurs œuvres, ils ne vous prêtent pas plus d'intérêt que le peintre n'en a pour un pinceau sale et cassé, qu'il peut jeter et remplacer. (Elle hésita.) S'ils continuent à vous fouetter et à vous guider, vous pouvez être sûr qu'ils veulent quelque chose de vous. Quelque chose qu'ils n'ont pas encore obtenu.

— Ah, dit-il sans élever la voix.

Ista s'agrippa à l'arbre. Elle avait envie de marcher. Pouvaient-ils s'écarter de cette route ? Il serait désormais plus long de retourner à Vinyasca que de poursuivre. Pouvaient-ils longer ce lit de rivière jusqu'aux plaines ? Elle imagina des cascades, des ronces épaisses, de soudaines saillies rocheuses qu'ils ne pourraient faire franchir à leurs montures. Ils la croiraient folle d'insister pour poursuivre un trajet si dangereux. Elle frissonna.

— Mais vous avez raison au sujet des Roknari, dit-elle. Des espions isolés ou de petits groupes déguisés pourraient pénétrer si loin au sud sans être repérés. Mais rien d'assez puissant pour vaincre notre compagnie bien armée, dans tous les cas. Même Foix n'est pas hors jeu.

— Très juste, concéda dy Cabon.

Ista se mordit la lèvre, regardant autour d'elle pour s'assurer que le jeune officier avait rejoint le campement d'où il ne pourrait les entendre.

— Qu'en est-il de Foix, Érudit ? L'espace d'un instant, j'ai vu… C'était comme si j'avais vu l'esprit de l'ours. Il était plus décati et déchiqueté que le corps, et se tortillait dans les souffrances de la putréfaction. Est-ce que Foix… ?

— Il court un danger réel, mais pas imminent. (La voix de dy Cabon se raffermit sur ce terrain plus sûr, et sa masse vêtue de blanc se redressa.) Ce qu'il a gagné par accident, certains hommes, pécheurs, aveugles ou désespérés le recherchent en fait à dessein. Capturer un démon, et le nourrir lentement d'eux-mêmes en échange de son aide – c'est ainsi que des hommes se changent en

sorciers. Pour un temps. Un temps assez long, pour certains, s'ils sont malins ou prudents.

— Mais qui a le dessus au bout du compte ?

Le divin s'éclaircit la gorge.

— Presque toujours le démon. Au bout du compte. Mais, avec ce jeune élémental, Foix resterait maître dans un premier temps, s'il décidait de faire la tentative. Je ne compte pas aborder le sujet avec lui, ni lui donner cette idée, et je vous conseille la prudence, à vous aussi, Royina. Plus ils seront… entremêlés, plus il deviendra difficile de les séparer.

Il ajouta d'une voix humble :

— Mais d'où viennent-ils ? Quelle faille infernale les recrache dans le monde en si grand nombre ? Les gens de mon ordre ont vocation de gardiens de cette frontière, aussi sûrement que les troupes de l'ordre du Fils ou de la Fille s'en vont au soleil, armées d'épées et de boucliers, pour lutter contre des dangers plus matériels. Les serviteurs du cinquième dieu marchent solitaires dans les ténèbres, armés de leur seule intelligence. (Il poussa un soupir inconsolable.) Pour l'heure, j'aimerais disposer d'une meilleure arme.

— Espérons que le sommeil nous aiguisera l'esprit, répondit Ista. Peut-être la nuit nous portera-t-elle conseil.

— Je prie pour qu'il en soit ainsi, Royina.

Il la raccompagna au travers des broussailles jusqu'à sa tonnelle. Ista se retint de lui souhaiter de beaux rêves. Ou des rêves de toute autre sorte.

Un Ferda inquiet réveilla tout le monde à l'aube, excepté son frère. Ce fut seulement lorsque le petit déjeuner fut prêt qu'il s'accroupit près du tapis de couchage et toucha l'épaule de la lourde silhouette endormie. Liss, qui passait près d'Ista en trimballant une selle, s'arrêta pour observer cette tendresse inquiète, et ses lèvres se pincèrent de douleur.

Ils perdirent peu de temps à se restaurer et à lever le camp avant de reprendre le chemin pierreux et tortueux. Les collines irrégulières décourageaient la vitesse, mais Ferda les menait néanmoins à une

allure régulière qui dévorait les kilomètres. Le matin et la route défilèrent lentement derrière eux.

La plupart de la compagnie gardait le silence et cheminait tout en se livrant à diverses réflexions sérieuses. Ista ne parvenait pas à décider quel développement lui plaisait le moins, entre la possession de Foix et les rêves de dy Cabon. Le démon-ours de Foix pouvait résulter de la malchance, si le hasard jouait un rôle. Les rêves de dy Cabon étaient sans doute possible des avertissements, qu'il serait peut-être difficile d'interpréter, mais dangereux d'ignorer.

L'enchaînement de faits singuliers qui commençaient à tourbillonner autour d'Ista lui dressait les cheveux sur la nuque et lui agaçait les dents. Elle éprouvait le sentiment désagréable d'avoir pénétré dans un schéma qu'elle ne percevait pas encore. *Oui. Nous rentrerons chez nous après Maradi.*

Cette décision silencieuse ne lui apporta aucun soulagement ; la tension demeurait, comme une câble étiré au point de se rompre. Comme la pression étouffante qui l'avait poussée à franchir la poterne pour prendre la route en habits de deuil et pantoufles de soie, ce matin-là à Valenda. *Je dois bouger. Je ne peux pas rester immobile.*

Mais où ? Pourquoi ?

Les collines étaient ici encore plus arides qu'un peu plus au sud, malgré les cours d'eau encore gonflés par la fonte printanière venue des hauteurs. Les pins noueux se firent plus petits, plus clairsemés, et les longues étendues décharnées, presque dépourvues de toute végétation, se multipliaient. Lorsqu'ils atteignirent le sommet d'une pente, dy Cabon regarda derrière lui dans la direction dont ils venaient. Il arrêta brusquement sa mule.

— Qu'est-ce que c'est ?

Ista se tortilla sur sa selle. Un cavalier – non –, des cavaliers venaient d'apparaître sur la crête lointaine de la chaîne à laquelle ils tournaient le dos.

Foix appela :

— Ferda ? C'est toi qui as les meilleurs yeux.

Ferda fit pivoter son cheval et plissa les yeux pour les protéger de la lumière vive ; le soleil grimpait vers le zénith et tapait de plus en

plus fort.

— Des hommes à cheval. (Son expression se fit lugubre.) Armés… Je vois des cottes de mailles… Des lances. Leur armure est de style roknari… Par le Bâtard et ses dém… cinq dieux ! Ce sont les tabards de la principauté de Jokona. Je vois d'ici les oiseaux blancs sur fond vert.

Ista ne distinguait toujours que des taches vertes et floues, bien qu'elle plissât elle aussi les yeux. Mal à l'aise, elle demanda :

— Que font-ils ici, dans ce territoire en paix ? S'agit-il de gardiens de marchands, qui mènent une caravane ? Ou d'émissaires ?

Ferda se dressa sur ses étriers, tordit le cou.

— Des soldats. Ce sont tous des soldats. (Il parcourut du regard sa petite compagnie et porta la main à la poignée de son épée.) Mais nous aussi.

— Heu… Ferda ? intervint Foix au bout de quelques instants. Ils continuent d'arriver.

Ista voyait remuer les lèvres de Foix tandis qu'il les comptait. Un rang après l'autre, chevauchant à deux ou trois de front, les intrus surgissaient en nombre par-dessus le sommet de la colline. Ista en avait dénombré plus de trente lorsque dy Cabon, le visage couleur de saindoux, se signa puis se tourna vers elle. Il se mit à tousser avant de pouvoir former des mots, qui semblaient s'accrocher à ses lèvres sèches.

— Royina ? Je ne crois pas que nous ayons d'intérêts à croiser ces hommes.

— J'en suis persuadée, Érudit.

Le cœur d'Ista commençait à battre à tout rompre.

Les meneurs de la colonne jokonienne les avaient vus, eux aussi. Des hommes les désignaient en hurlant.

Ferda baissa le bras et cria à l'intention de ses compagnons :

— Poursuivez !

Il les mena au petit galop soutenu vers le bas de la piste. Les mules des bagages résistaient, peu habituées à se faire traîner à une telle vitesse, et ralentissaient les hommes qui les avaient à charge. La mule de dy Cabon fit preuve d'une meilleure volonté dans un premier temps, mais elle râlait à chaque foulée sous les rebonds

de la masse qu'elle supportait. Dy Cabon aussi. Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la côte suivante, huit cents mètres plus loin, ils virent que la colonne jokonienne avait envoyé une escouade d'une vingtaine d'éclaireurs, qui galopaient avec la nette intention de rattraper Ista et ses gens.

C'était maintenant une course, pour laquelle ils n'étaient pas équipés. On pouvait envisager l'abandon des mules de charge, mais que faire de la monture du divin ? Elle avait les narines rouges et arrondies, sa robe blanche commençait déjà à se couvrir d'écume à l'encolure, aux épaules et entre les postérieurs, et malgré les cris et les coups de pied de dy Cabon, elle ne cessait de passer du galop à un trot rapide à ébranler les os. Elle secouait dy Cabon comme de la gelée : le visage de l'érudit passait de l'écarlate au vert pâle et vice versa. Il semblait sur le point de vomir de terreur et d'effort.

Si cette colonne était là dans un but hostile comme semblaient l'indiquer les apparences – et comment, au nom des cinq dieux, était-elle apparue au sud par rapport à eux, sans aucun avertissement ? –, Ista pourrait implorer qu'on lui laissât la vie sauve ainsi qu'aux hommes de la Fille. Mais un divin du cinquième dieu serait traité comme un hérétique et profané : ils commenceraient par couper les pouces de dy Cabon. Puis sa langue, et ses parties génitales. Après quoi, selon leur ingéniosité et le temps dont ils disposaient, suivrait le genre de mort atroce que les soldats quadrains concevaient, ou se poussaient mutuellement à concevoir : pal, pendaison, ou pire encore. À trois reprises, dy Cabon en avait rêvé, et chaque fois, disait-il, d'une façon différente. Ista se demandait s'il existait mort plus monstrueuse que par le pal.

La campagne offrait de piètres cachettes. Les arbres étaient petits, et, même lorsqu'elle en voyait surplomber la route, Ista n'était pas sûre de pouvoir y faire grimper le divin à la respiration sifflante. Ses robes blanches, malgré leur saleté, luiraient comme un phare au travers des feuillages. On les distinguerait derrière les broussailles à cinq cents mètres de distance, tout comme la mule. Ils atteignirent ensuite le sommet d'une nouvelle côte, provisoirement cachés à leurs poursuivants, et au bas de cette étendue…

Elle cingla son cheval pour lui faire rattraper celui de Ferda, et s'écria :

— Le divin… Il ne faut pas qu'ils le prennent !

Il jeta derrière lui un coup d'œil à la compagnie et opina du chef.

— Nous pourrions échanger les chevaux ? s'écria-t-il, hésitant.

— Pas suffisant, cria-t-elle, avant de désigner un point devant eux. Cachez-le dans l'aqueduc !

Elle ralentit son cheval et laissa les autres la dépasser jusqu'à ce que la mule de dy Cabon la rejoignît péniblement. Foix et Liss reculèrent pour se mettre à son niveau.

— Dy Cabon ! s'écria-t-elle. Avez-vous déjà rêvé qu'on vous tirait d'un aqueduc ?

— Non, Madame ! dit-il d'une voix tremblante entre deux rebonds.

— Alors cachez-vous dans celui-ci, jusqu'à ce qu'ils vous aient dépassé.

Foix… Foix courait lui aussi un affreux danger en cas de capture, si les Quadrains apprenaient la présence de son démon. Ils risquaient de le prendre pour un sorcier et de le brûler vif.

— Avez-vous rêvé que Foix se trouvait avec vous ?

— Non !

— Foix ! Pouvez-vous rester avec lui – lui venir en aide ? Baissez tous deux la tête et ne ressortez pas, quoi qu'il arrive !

Foix jeta un coup d'œil à la cachette qu'elle leur désignait et sembla comprendre immédiatement le plan.

— Oui, Royina !

Ils s'arrêtèrent abruptement près de la cachette. Ici, le ruisselet ne la remplissait pas entièrement, mais la cachette resterait étroite, humide, endroit inconfortable où s'accroupir, surtout pour la masse tremblotante de dy Cabon. Foix mit pied à terre, lança ses rênes à Pejar, puis rattrapa le divin haletant qui tombait à moitié de sa monture.

— Enfilez ceci pour cacher vos robes blanches.

Foix jeta sa cape grise autour de dy Cabon et le poussa hors de la route. Un autre garde, l'air lugubre, se mit à tirer la mule du divin ; soulagée de son lourd fardeau, elle reprit le petit galop. Qui n'allait pas suffire, songea Ista.

— Prenez soin l'un de l'autre ! cria-t-elle, désespérée.

Le duo se faufilait déjà dans la gueule basse de l'aqueduc, si bien qu'elle ignorait s'ils l'avaient ou non entendue.

Le groupe se remit en marche. Il y avait ici quelqu'un d'autre que ces frustes soldats ne devaient pas prendre, songea Ista.

— Liss ! appela-t-elle.

La jeune fille approcha son cheval. La monture d'Ista, couverte de sueur, soufflait bruyamment. Le grand bai de Liss galopait toujours sans effort.

— Prenez de l'avance…

— Royina, je ne veux pas vous abandonner…

— Écoutez-moi, jeune écervelée ! Prenez de l'avance et avertissez tous les gens que vous croiserez. Les attaquants jokoniens arrivent. Ameutez la campagne ! Allez chercher de l'aide et envoyez-la ici !

Une expression de compréhension se dessina sur le visage de Liss.

— Entendu, Royina.

— Galopez aussi vite que le vent ! Ne vous retournez pas !

Liss, le visage résolu, la salua et se pencha sur l'encolure de son cheval, dont la foulée s'allongea. Les cinq ou six kilomètres parcourus jusqu'ici au galop n'étaient visiblement qu'un échauffement. Quelques instants plus tard, le bai dépassa tous les autres chevaux de la compagnie et prit de l'avance.

Oui, filez, jeune fille. Vous n'êtes même pas tenue de distancer les Jokoniens, tant que vous pouvez nous distancer…

Lorsqu'ils atteignirent le sommet de la côte suivante, où la route contournait la masse de la colline, Ista regarda derrière elle. Pas le moindre signe du divin ou de Foix. Les premiers cavaliers jokoniens franchissaient l'aqueduc au galop sans s'arrêter ou baisser les yeux, concentrés sur leur gibier. Le poids qui comprimait la poitrine d'Ista s'allégea quelque peu, alors même qu'elle cherchait son souffle.

Puis son cerveau où tourbillonnaient les pensées s'attarda enfin sur elle-même. Si on la capturait, valait-il mieux rester incognito ? Quelle valeur aurait à leurs yeux une simple cousine du riche provincar de Baocia ? Le titre de sera dy Ajelo suffirait-il à gagner la

sécurité de ses hommes en plus de la sienne ? Mais la royina douairière de Chalion, la propre mère de la royina Iselle, était un trophée trop exaltant pour le laisser tomber entre les mains sales d'une meute de bandits-soldats jokoniens. Elle regarda ses poursuivants à la sinistre détermination. *Je ne veux pas que ces jeunes gens loyaux meurent pour moi. Je ne veux plus que des hommes meurent pour moi, plus jamais.*

Ferda rattrapa son cheval au galop, puis désigna un point derrière eux.

— Royina, nous devons libérer les mules !

Elle fit signe qu'elle comprenait et aspira une goulée d'air. Ses jambes lui faisaient mal à force de s'agripper aux flancs de sa bête.

— Les sacoches de selle de dy Cabon… Il faut s'en débarrasser… les cacher… tous ses livres et ses papiers révéleront ce qu'il est, et ils reviendront peut-être en arrière pour le chercher ! Et les miens aussi, j'ai des lettres à mon propre nom…

Ferda retroussa les lèvres en une grimace de compréhension ; il se redressa sur ses étriers et rebroussa chemin. Ista se tourna sur sa selle et défit à tâtons les liens de cuir brut qui retenaient ses sacoches derrière son troussequin. Par chance, Liss les avait noués intelligemment ; les nœuds solides cédèrent lorsque Ista tira dessus.

Ferda la rattrapa de nouveau au galop ; il transportait maintenant les deux lourdes sacoches du divin sur son pommeau. Ista regarda derrière elle. Les mules déchargées et la bête blanche de dy Cabon prenaient du retard, puis elles s'arrêtèrent progressivement pour s'éloigner de la route, reconnaissantes.

Ils approchaient d'un pont qui franchissait un fort courant. Ferda tendit le bras, et Ista lui lança ses sacoches. Il fit reculer son cheval au sommet du pont et jeta violemment le premier jeu de sacoches, puis le deuxième, par-dessus la balustrade de pierre friable en aval. Les sacoches s'éloignèrent en flottant, se cognant aux rochers, s'enfonçant lentement à l'abri des regards. Ista regretta brièvement les livres du divin, et leurs bourses remplies d'argent – mais pas leur correspondance accablante et autres signes trahissant leur identité.

Cette précaution leur coûta encore un peu de l'espace qui se réduisait implacablement entre eux et les meneurs jokoniens. Ista

pesa de tout son poids sur les étriers et reporta sa concentration sur son cheval qui faiblissait, afin de le presser de gravir la côte suivante. Peut-être leurs poursuivants ralentiraient-ils s'ils se détournaient pour capturer les mules de charge. *Certains d'entre eux*. L'ennemi ne manquait pas d'effectifs, semblait-il. Elle avait aperçu le tout début de leur colonne ; elle attendait encore d'en voir la fin.

Mais leur nature semblait évidente. Les deux camps pratiquaient depuis des générations ces jeux effroyables d'attaques et de représailles par-delà les frontières, ces mêmes frontières que les Quintariens de Chalion repoussaient lentement vers le nord. Dans les régions qu'ils se disputaient, les hommes grandissaient dans l'optique de gagner leur vie en pillant, comme s'il s'agissait d'un métier véritable. Parfois, le jeu se pratiquait avec des règles élaborées, avec des accords et tractations autour de rançons, mêlés à d'étranges défis d'honneur. Parfois il n'y avait pas de règles, il ne s'agissait plus d'un jeu, et l'honneur se dissolvait dans le sang, la sueur et les cris.

Dans quel état d'urgence étaient leurs poursuivants ? Ils semblaient pratiquement tombés du ciel. Ils se trouvaient à une province et demie des frontières de Jokona, et se pressaient sur une obscure route au milieu des collines. Troupes nouvelles se préparant à encercler une cible pour l'attaque, ou soldats fatigués retournant au foyer ? S'ils portaient le tabard du prince, au moins n'étaient-ils pas une bande improvisée de jeunes voyous et de semi-bandits en quête de tout ce qu'ils pourraient grappiller, mais des hommes d'une plus grande discipline chargés d'une mission plus vaste. Du moins Ista le supposait.

Au sommet de la montée suivante, le cheval d'Ista fit un faux pas, et elle put avoir un long aperçu de la route qui l'attendait. Le bai de Liss galopait toujours, très loin devant.

Le cœur d'Ista bondit dans sa poitrine. Dévalant le flanc de la colline couvert de broussailles, une autre douzaine de cavaliers jokoniens se précipitait vers Liss. De toute évidence, un rideau d'éclaireurs, précédant une force plus vaste. Les yeux d'Ista s'efforcèrent de deviner les angles, les distances, les vitesses. Les

Jokoniens fondaient sur Liss comme un faucon plonge pour saisir un écureuil sur une branche. Liss ne les avait pas encore vus, et ne pourrait absolument pas entendre Ista si elle lui hurlait un avertissement. Ferda se leva sur ses étriers, une expression d'horreur impuissante sur le visage. Il cingla sa monture, mais ne put forcer l'animal épuisé à accélérer.

Plus près, toujours plus près… Liss regarda enfin de côté et aperçut les assaillants. Même son cheval à elle, malgré son endurance, devait atteindre ses limites… Elle dépassa les meneurs à toute allure. Une arbalète étincela, un carreau fendit l'air. Ferda hurla d'angoisse, mais le coup, tiré de beaucoup trop loin et depuis le dos d'un cheval en mouvement, manqua sa cible.

La patrouille atteignit la route. L'officier gesticulait. Deux cavaliers se détachèrent pour se lancer à la poursuite de Liss. Les autres décrivirent un virage pour aller s'arrêter en masse au bord de la route. Et patienter.

Ferda jura, regarda en arrière, devant lui, serrant les dents ; il rejeta sa cape et porta la main à la poignée de son épée. Il lança de biais un regard inquiet vers Ista, s'efforçant visiblement de réfléchir à un moyen de la protéger si sa compagnie dégarnie tentait de percer ce nouveau barrage. Ista suivit son regard. Des cavaliers de plus en plus nombreux franchissaient la crête derrière eux, et le flot semblait ne jamais devoir se tarir.

Quand le sang commencerait à couler, les événements échapperaient rapidement à tout contrôle. La mort appellerait la mort.

— Ferda ! s'écria Ista, d'une voix qui sonna rauque à ses propres oreilles. Il n'y a pas d'issue. Nous devons nous arrêter et nous rendre.

— Non, Royina ! (La souffrance déformait son visage.) Par mon serment et mon honneur, non ! Nous mourrons pour vous défendre !

— Vous feriez mieux de me défendre vivants avec vos cervelles et votre sang-froid, Ferda !

Sauf qu'ils avaient laissé la majeure partie de la cervelle et du sang-froid du groupe dans un aqueduc en bord de route. Elle prit une profonde inspiration, cloua au sol une peur morale bien plus

grande que sa terreur physique, et força les mots à franchir ses lèvres :

— Sur mes ordres ! Nous devons nous arrêter !

Ferda crispa les mâchoires, mais, en réalité, le choix ne leur appartenait plus vraiment. Ils avaient le gros de la troupe de Jokoniens pratiquement sur leurs talons, les pressant vers la ligne qui bloquait la route. Ista voyait une demi-douzaine d'arbalètes levées parmi les cavaliers qui patientaient, appuyés cette fois sur des supports plus stables.

Ferda leva la main.

— Nous nous arrêtons !

Les chevaux épuisés de sa compagnie s'immobilisèrent tant bien que mal. Des hommes écartèrent leurs capes, main tendue vers leurs armes.

— Ne tirez pas ! rugit Ferda.

Certains poussèrent des cris de désarroi et de protestation. D'autres avaient le visage rougi par l'effort et les larmes de frustration. Mais ils obéirent. Eux aussi connaissaient les règles du jeu, tout comme Ista. Et ils savaient comme elle comment violer cette règle.

Les Jokoniens, épées tirées, lances et arcs prêts à l'emploi, se rassemblèrent des deux côtés d'Ista et de Ferda pour les encercler lentement.

Chapitre 7

Ista se redressa sur ses étriers, entortilla sa langue sèche autour de son roknari rouillé.

— Je demande merci. (Puis en ibrane :) Je suis sera dy Ajelo, et le provincar de Baocia est mon protecteur ! J'appelle sa merci sur moi-même et sur mes hommes ! Tous mes hommes ! (Puis elle répéta en roknari, par précaution :) Merci pour tous !

Un officier se détacha de la troupe pour avancer vers elle. Il se distinguait par sa cotte de mailles de meilleure qualité, les décorations en feuille d'or pressée sur le cuir de la bride, de la selle et sur le fourreau de son épée, ainsi que par un baudrier de soie verte tissée d'un motif de fils or et blanc représentant les pélicans en vol de Jokona. Ses cheveux ondulés couleur bronze, typiques des Roknari, étaient arrangés en nattes entrecroisées, rassemblées en queue de cheval. Il estima du regard les effectifs des Chalionais, et peut-être la tenue et les emblèmes de l'ordre de la Fille lui inspirèrent-ils une infime étincelle de respect ? Ista qui avait, en silence, mentalement réfréné ses prières au cours de ces semaines de pèlerinage, bien qu'ayant remué machinalement les lèvres pour réciter les réponses, priait à présent du fond de son cœur emballé. *Ma Dame, en cette saison de Votre puissance, jetez un voile protecteur sur Vos loyaux serviteurs.*

Dans un ibrane passable, l'officier s'écria :

— Jetez vos armes !

Un dernier moment d'hésitation angoissée ; puis Ferda écarta sa cape pour passer son baudrier par-dessus sa tête. Son épée engainée atterrit dans la poussière avec un bruit métallique. Le couteau qu'il portait au ceinturon l'y rejoignit. Les hommes de sa compagnie l'imitèrent avec une égale répugnance. Une demi-douzaine d'arbalètes et les deux lances furent déposées plus prudemment sur la pile croissante. Les chevaux couverts d'écume, le souffle bruyant, se tinrent tranquilles tandis qu'on obligeait Ferda

et ses hommes à mettre pied à terre pour s’asseoir à même le sol un peu plus loin, entourés de Jokoniens aux épées tirées et aux arcs prêts à l’emploi.

Un soldat s’empara de la bride du cheval d’Ista et fit signe à la cavalière de mettre pied à terre. Ses jambes faillirent lâcher lorsque ses bottes touchèrent le sol ; ses genoux lui semblaient aussi solides que de la crème. Elle recula devant la main qu’il tendit vers elle, et comprit presque aussitôt qu’il avait seulement voulu lui saisir le coude pour l’empêcher de tomber. L’officier s’approcha et lui adressa un demi-salut, peut-être destiné à la rassurer.

— Femme noble de Chalion.

C’était presque une question ; sa tenue très simple ne confirmait pas tout à fait le statut qu’elle déclarait. Il l’inspecta des pieds à la tête et ne trouva ni bijoux, ni bagues, ni broches.

— Que faites-vous ici ?

— J’ai parfaitement le droit d’être ici, *moi*. (Ista redressa le menton.) Vous avez interrompu mon pèlerinage.

— Adoratrice du diable quintarienne. (Il cracha par terre, par habitude, mais de côté.) Et pour quoi priez-vous donc, femme ?

Ista haussa un sourcil.

— Pour la paix. (Puis elle ajouta :) Et veuillez m’appeler « Sera ».

Il renifla, mais sembla convaincu, ou du moins sa curiosité fut-elle apaisée. Une demi-douzaine d’hommes commençait à fouiller les sacoches ; prononçant un flot de paroles dans un roknari trop rapide pour qu’Ista le comprît, l’officier s’avança vers eux d’un bon pas puis les repoussa.

Elle comprit pourquoi lorsque le reste de la colonne les rattrapa, et que deux hommes portant les sacoches vertes des clercs royaux les rejoignirent, suivis par ce qui devaient être les officiers supérieurs. Les sacoches furent alors toutes retirées et pillées de manière bien plus systématique, et un inventaire établi au fur et à mesure. Les clercs étaient là pour s’assurer que l’on calculait dans les règles la part d’un cinquième revenant au prince de Jokona. L’un d’entre eux allait et venait, le stylet s’activant sur sa tablette, pour recenser les chevaux et l’équipement qu’ils transportaient. Sans doute aucun, il

devait s'agir d'une sorte d'expédition officielle, et non pas d'une opération de banditisme spontanée.

L'officier fit son rapport à ses supérieurs ; Ista entendit à deux reprises le mot « Baocia ». L'un des hommes fouillant les sacoches se redressa avec un cri de joie. Ista crut qu'il avait trouvé une bourse, au lieu de quoi il agita en l'air les cartes de Ferda. Il se rua vers ses officiers, s'écriant en roknari : « Regardez, Messires, regardez ! Des cartes de Chalion ! Nous ne sommes plus perdus ! »

Ista cligna des yeux. Puis observa plus attentivement ce qui l'entourait.

Les montures des hommes qui les avaient arrêtés semblaient tout aussi épuisées et couvertes d'écume que les leurs, et Ista, se rappelant les remarques de Liss sur les chevaux qui faiblissaient en fin de course, se demanda si sa compagnie n'aurait pas pu les distancer en fin de compte, sans l'intervention de la patrouille d'éclaireurs. Les hommes semblaient épuisés, et ils étaient sales, avec des barbes de plusieurs jours. Leurs tresses roknari étaient en désordre, comme s'ils ne les avaient pas refaites depuis des jours ou des semaines. Les hommes qui les rattrapèrent plus tard avaient pire allure encore. Beaucoup arboraient pansements, croûtes et ecchymoses, et la plupart menaient des chevaux à la selle vide, parfois trois ou quatre d'affilée. Il ne s'agissait pas de butin, car la plupart des animaux étaient harnachés dans le style roknari. Sans doute en partie des chevaux de rechange. Mais pas tous. Le cortège des bagages qui les suivait en boitillant semblait singulièrement insuffisant.

Si le cortège des bagages marquait la fin de leur compagnie, il n'y avait aucun signe de Foix ni de dy Cabon parmi les prisonniers… Ista se permit un frisson d'espoir. Même si les clercs qui recensaient les chevaux comptaient également les hommes, et remarquaient les deux selles vides, le temps qu'ils retournent les chercher, Foix aurait sans doute guidé le divin vers un meilleur abri. Si Foix possédait, dans ce genre de situation, la même ruse tranquille que dans la conversation – si le démon-ours n'avait pas trop perturbé son esprit –, si les Jokoniens ne les avaient pas simplement tués avant d'abandonner leurs corps en bord de route…

Une chose était certaine. Ces Jokoniens n'étaient pas en route pour procéder à une attaque secrète. Ils fuyaient une défaite, selon toutes les apparences, ou une victoire au coût atroce. Ils rentraient chez eux, au nord. Ista en conçut un grand soulagement pour Chalion, mais une inquiétude croissante pour elle-même, Ferda et ses hommes. Les hommes tendus, épuisés, à l'extrême limite de leur endurance faisaient d'inquiétants ravisseurs.

L'officier revint lui ordonner de s'asseoir au bord de la route, à l'ombre tachetée d'un petit arbre penché, étrange espèce locale aux larges feuilles palmées. Les sacoches de Foix révélèrent une bourse d'or qui réjouit les clercs du prince, et les officiers lorgnèrent Ista avec un tantinet plus de respect, ou du moins de calcul. Ils mirent également sens dessus dessous les bagages dont étaient chargées les mules capturées. Ista détourna le regard et refusa de remarquer les soldats qui plaisantaient d'une voix rauque sur ses habits. L'officier s'enquit plus précisément de sa relation avec le provincar de Baocia, et Ista déploya l'arbre généalogique imaginaire de sera dy Ajelo. Il semblait tenir à s'assurer que le riche provincar allait réellement leur verser une rançon.

— Oh oui, répondit froidement Ista. Il viendra même en personne, je pense.

Avec dix mille spadassins à sa suite, cinq mille archers, ainsi que la cavalerie du maréchal dy Palliar. Il lui vint à l'esprit que si elle ne voulait pas voir des hommes mourir pour elle, elle s'y était prise de la pire façon possible. Mais non. Il restait peut-être des chances de s'échapper, ou de se faire relâcher contre une infime fraction de sa valeur réelle, si sa fausse identité résistait. Liss… Liss avait-elle pu s'échapper ? Aucun soldat n'était encore arrivé en traînant derrière lui une Liss en train de se débattre, ni un corps flasque jeté sur une selle.

Les officiers se disputèrent par-dessus les cartes, tandis que les hommes et les bêtes se reposaient dans l'ombre qu'ils parvenaient à trouver, cernés par les mouches. L'officier qui parlait ibrane lui apporta de l'eau dans une outre assez repoussante, devant laquelle elle hésita, passant la langue sur ses lèvres poussiéreuses et craquelées, avant d'y boire. Au moins l'eau était-elle assez fraîche.

Elle lui fit signe de l'apporter à Ferda et à ses hommes, et il s'exécuta. Au bout d'un moment, on la fit remonter sur son propre cheval avec les mains liées au pommeau, et le cheval fut à son tour attaché à plusieurs autres qui suivaient le cortège des bagages. Les hommes de Ferda étaient eux aussi traînés de la sorte, mais un peu plus en avant, entourés d'autres soldats armés. Les éclaireurs se redéployèrent, et la colonne reprit le chemin du nord.

Ista regarda autour d'elle les autres prisonniers, attachés comme elle à leurs chevaux. Étrangement peu nombreux, une petite douzaine d'hommes et de femmes affaiblis, et pas un seul enfant. Une autre femme, plus âgée, près d'elle, suivait en cahotant une autre file de chevaux fatigués. Ses habits, malgré leur saleté, étaient de belle qualité et richement ornés : de toute évidence, pas une femme ordinaire, mais quelqu'un dont la famille pouvait offrir une rançon importante. Ista se pencha vers elle.

— D'où viennent ces soldats ? Je veux dire à part Jokona ?

— D'un enfer roknari, je suppose, répondit la femme.

— Non, ce serait plutôt leur destination, murmura Ista.

Un sourire amer souleva un coin des lèvres de la femme. Parfait, elle n'était donc pas abrutie par le choc. Ou du moins, elle ne l'était plus.

— Je prie pour que ce soit le cas, une heure après l'autre. Ils m'ont prise dans la ville de Rauma, en Ibra.

— Ibra !

Ista regarda sur sa gauche la chaîne de montagnes qui se dressait au loin. Ils avaient dû sortir d'Ibra par un col peu emprunté, avant de redescendre vers Chalion pour rentrer chez eux, au nord. Et la poursuite avait dû être rude, pour les réduire à un tel stratagème.

— Rien d'étonnant à ce qu'ils semblent tombés du ciel.

— Où sommes-nous dans Chalion ?

— Dans la province de Tolnoxo. Ces pillards ont encore à parcourir plus de cent cinquante kilomètres pour se trouver en lieu sûr, et il leur faudra traverser le reste de Tolnoxo, et la totalité de Caribastos. S'ils y parviennent. (Elle hésita.) J'ai des raisons

d'espérer que leur présence ici ne soit plus un secret. Je crois que plusieurs de mes gens se sont échappés.

Un bref éclat brûla dans les yeux de la femme.

— Très bien.

Elle ajouta peu après :

— Ils ont attaqué Rauma à l'aube, par surprise. Tout était bien planifié : ils ont dû contourner une douzaine de villes mieux préparées pour approcher de la frontière. J'avais conduit mes filles en ville pour déposer des offrandes sur l'autel de la Fille, car mon aînée était – est toujours, si les dieux le veulent – sur le point de se marier. Dans un premier temps, les Jokoniens s'intéressaient davantage au butin qu'aux rapines et à la destruction. Ils ont laissé intact le reste du temple, même s'ils menaçaient ceux qu'ils avaient pris à la pointe de l'épée. Mais ensuite, ils ont retardé leur repli pour abattre la tour du Bâtard et tourmenter la pauvre divine qui en était chargée. (Elle fit la grimace.) Ils l'ont prise encore vêtue de ses robes blanches ; il n'y avait aucun espoir de la cacher. Ils ont tué son époux, lorsqu'il a tenté de la défendre.

Pour une femme dévouée au cinquième dieu, les Quadrains commençaient aussi par les pouces et la langue. Puis le viol, assez probablement, vicieux et prolongé.

— Ils ont fini par la brûler dans la tour de son dieu. (Elle soupira.) Ce qui semblait alors presque un acte de miséricorde. Mais leur blasphème leur a coûté tout ce qu'ils avaient gagné, car le march des troupes de Rauma les a attaqués alors qu'ils se trouvaient encore en ville. Le Fils accorde sa puissance à son bras armé ! Il s'est battu sans pitié, car la divine était sa demi-sœur. C'était certainement lui qui avait obtenu pour elle ce bénéfice, afin de lui assurer le confort.

Ista siffla entre ses dents en signe de compassion.

— Mes filles se sont échappées dans cette confusion… Je crois. Peut-être la Mère a-t-elle entendu mes prières, car, dans ma terreur, je me suis offerte en échange d'elles. Mais les pillards en train de se retirer m'ont jetée sur un cheval et emmenée parce qu'ils ont deviné à mes habits et mes bijoux qu'ils pourraient tirer profit de moi.

Naturellement, elle ne portait plus de bijoux maintenant.

— Leur cupidité m’a acheté quelques égards, même s’ils ont abusé de ma domestique… d’atroce façon. Je crois cependant qu’elle est toujours en vie. Ils ont abandonné tous leurs prisonniers de moindre valeur dans la nature, car ils les ralentissaient dans leur ascension. S’ils sont tous restés ensemble, sans paniquer, peut-être s’en sont-ils tous sortis à force d’entraide. J’espère… J’espère qu’ils ont transporté les blessés.

Ista acquiesça. Elle se demandait ce que fomentait le prince Sordso de Jokona, à permettre ainsi – non, commander ainsi – cette attaque. Il semblait davantage s’agir d’une expérience que d’une première vague d’invasion. Peut-être l’intention n’était-elle que de soulever l’Ibra du Nord, d’unir les troupes du vieux roya en une vaste force de défense, et d’empêcher ainsi qu’on les envoyât soutenir Chalion lors de la campagne d’automne contre Visping ? Si c’était le cas, la stratégie risquait de faire long feu. Sauf si ces hommes représentaient un sacrifice intentionnel, à leur insu…

Les blessés pas trop graves suivaient eux aussi le cortège des bagages. Les blessés graves, supposait Ista, avaient dû être abandonnés au bord de la route aux bons soins des victimes récentes de la colonne. Un homme retint l’attention d’Ista. Un officier plus âgé, assez haut gradé à en juger par ses habits et son armure. Il n’avait ni bandage ni blessure visible, mais on l’avait attaché à sa selle comme un prisonnier, gémissant, le visage hébété, les tresses défaites. Les mots qu’il marmonnait semblaient ne rien signifier, même en roknari. Peut-être avait-il reçu un coup à la tête ? Il bavait d’une manière qui mettait Ista très mal à l’aise, et les bruits qu’il émettait la faisaient grincer des dents. Elle conçut un secret soulagement lorsque l’on réorganisa l’ordre du cortège des bagages, et que l’homme fut éloigné d’elle.

Quelques kilomètres plus loin, ils retrouvèrent sur la route les hommes envoyés à la poursuite de Liss, juchés tous deux sur un seul cheval au pas trébuchant, menant la seconde monture qui boitait. Leur commandant furieux les accueillit à grand renfort de gifles et de jurons roknari très inventifs. Les deux chevaux blessés furent relâchés et remplacés par deux des nombreux chevaux sans cavaliers. Ista réprima un sourire sardonique. Suivit une nouvelle

consultation des cartes de Ferda, puis d'autres éclaireurs furent envoyés. La colonne se remit en marche.

Une heure plus tard, ils atteignirent le hameau où Ista et ses gens avaient compté tourner à l'est et prendre la route de Maradi. Il était entièrement abandonné, et ils n'y virent ni êtres humains ni animaux, à l'exception de quelques poulets, chats et lapins en liberté. *Il semblerait que Liss soit arrivée jusqu'ici*, se dit Ista, satisfaite. Les Jokoniens mirent rapidement l'endroit à sac, emportèrent ce qu'ils purent trouver de nourriture et de fourrage, discutèrent de l'opportunité de faire brûler les maisons, débattirent une fois de plus par-dessus les cartes, pour décider finalement de poursuivre vers le nord, sur la route qui rétrécissait peu à peu. Prudence et discipline régnaient toujours, encore que précaires, car ils laissèrent le hameau intact derrière eux, sans colonne de fumée noire, visible à des kilomètres, pour marquer leur passage. Le soleil se coucha derrière les montagnes.

Le crépuscule s'épaississait lorsque la colonne délaissa la route plus pratique mais dangereusement ouverte pour se mettre à gravir ce qui, en toute autre saison, eût été une étendue aride. Un cours d'eau gargouillait pour l'heure en son milieu. Après plusieurs kilomètres, ils reprirent la direction du nord, délaissant les broussailles pour une zone couverte d'arbres et de végétation plus dense. Ista se demanda dans quelle mesure leurs tentatives de camouflage se révéleraient utiles : ils avaient laissé dans leur sillage assez de traces de sabots, de végétation brisée et de crottin pour que même elle fût capable de les suivre à la trace.

Les Jokoniens établirent leur camp dans un vallon ombragé, n'allumant que quelques feux, juste assez longtemps pour faire rôtir les poulets volés. Mais ils durent laisser à leurs chevaux le temps de manger le fourrage et le grain pillés, et de reprendre des forces. Ils rassemblèrent la demi-douzaine de prisonnières et leur donnèrent des tapis de couchage sans doute pas moins confortables que ceux des Jokoniens eux-mêmes – probablement les mêmes. La nourriture non plus n'était pas moins bonne que celle de leurs ravisseurs. En tout cas, il ne semblait pas s'agir de chat grillé. Ista se demanda si

elle dormirait sur la couche d'un homme mort, et quels rêves elle lui apporterait.

Un rêve utile serait un agréable changement. Ce n'était pas tout à fait une prière. Mais il ne lui vint aucun rêve prophétique, et très peu de rêves ordinaires, tandis qu'elle se retournait, s'assoupissait brièvement puis se réveillait en sursaut au moindre bruit bizarre, ou lorsque l'une des autres femmes se mettait à pleurer dans ses couvertures qui n'étouffaient pas les sanglots.

L'un des Jokoniens blessés mourut pendant la nuit, apparemment d'une fièvre résultant de ses blessures. On l'enterra en toute hâte à l'aube, sans cérémonie, mais le Frère, dans Sa miséricorde, reprit néanmoins son âme ; ou du moins Ista ne perçut-elle aucun fantôme égaré lorsqu'elle passa devant le trou sinistre et peu profond creusé dans la terre. Son fils Teidez était mort d'une blessure infectée. Elle s'assura qu'aucun regard jokonien ne la surveillait, et fit discrètement le signe quadrain de bénédiction en direction de la tombe, quel que fût le réconfort apporté ainsi à un jeune homme mort en terre étrangère.

La colonne ne reprit pas la route, mais poursuivit vers le nord au travers des collines. Ils durent nécessairement ralentir ; Ista devinait la tension croissante de ses ravisseurs à chaque heure qui passait.

Les montagnes déclinèrent sur leur gauche ; plus tard, vers le soir, ils franchirent une frontière que n'indiquait aucun panneau pour entrer dans la province de Caribastos. La végétation se fit plus inégale et les força à de vastes détours pour contourner discrètement villes fortifiées et villages. Les cours d'eau se raréfiaient. En tant que province des Cinq Principautés partageant une frontière avec Chalion, Caribastos était mieux armée, ses forteresses en meilleur état, et sa population mieux préparée aux luttes endémiques. La colonne jokonienne tenterait sans doute de la franchir sous couvert de la nuit. Encore trois étapes, estima Ista.

Les captives jugées de valeur furent une fois encore rassemblées sous les arbres, puis on leur apporta de la nourriture avant de les laisser seules. Jusqu'à ce que l'officier qui parlait ibrane, flanqué de deux de ses supérieurs, s'approchât à la lumière faible du

crépuscule. Il tenait des papiers en main, et affichait une expression intense et troublée. Il s'arrêta devant Ista, assise sur une bûche, adossée à un arbre. Elle garda le silence, attendant qu'il parlât le premier.

— Salutations, *Sera*.

Il imprima au titre une singulière intonation. Sans rien ajouter, il lui tendit les papiers.

C'était une lettre, à demi terminée, froissée par son séjour dans une sacoche de selle. Ista reconnut l'écriture de Foix, vigoureuse et carrée. Elle sentit le désespoir la gagner avant même de lire les salutations. Elle était adressée au chancelier dy Cazaril, à Cardegoss. Après avoir cité respectueusement et sans se tromper tous les titres et rangs du grand courtisan, la lettre poursuivait :

> *« Mon très cher Sire,*
> *Je poursuis mon rapport comme il m'est possible. Nous avons quitté Casilchas et atteint enfin Vinyasca : un festival doit s'y tenir demain. J'étais soulagé de notre départ de Casilchas. L'érudit dy Cabon n'a pas la moindre notion du secret ni même de la discrétion. Lorsqu'il eut fini d'aligner les impairs, la moitié de la ville savait parfaitement que sera dy Ajelo était la royina douairière, et se mit à la courtiser, ce qui, je crois, ne lui plut guère.*
> *Après l'avoir observée davantage, j'en viens à rejoindre votre opinion : la royina Ista n'est pas folle selon la conception habituelle, bien que par moments je me sente auprès d'elle bizarrement idiot, comme si elle voyait ou percevait des choses qui m'échappent. Elle continue à passer de longs moments en silence, perdue loin d'ici parmi ses tristes pensées. J'ignore pourquoi j'ai jamais cru que les femmes babillaient. Ce serait un soulagement si elle parlait davantage. Quant à savoir si son pèlerinage résulte d'une impulsion de nature divine, comme vous le craigniez après vos longues prières à Cardegoss, je ne saurais vous répondre. Mais d'un autre côté, j'ai voyagé des semaines à vos côtés, à portée de main*

d'impressionnants miracles, sans jamais m'en douter, et il ne faut donc rien en déduire.
Le festival de la Fille devrait me faire agréablement oublier mes inquiétudes. Je poursuivrai ceci demain. »

Suivait la date du lendemain, et l'écriture soignée reprenait.

> *« Le festival s'est déroulé sans encombre…* (Puis deux paragraphes de description comique.) *Dy Cabon est sorti se saouler à mort. Il affirme que c'est pour éponger les mauvais rêves, même si je crois qu'il risque plutôt de les attirer. Ferda ne porte pas le divin dans son cœur, mais il s'est rapproché davantage de la royina Ista que nous tous, et peut-être en a-t-il besoin. Dans un premier temps, je le prenais pour un idiot gras et nerveux, comme je vous l'ai écrit, mais je commence à me demander si ce n'est pas moi, l'idiot.*
> *Je vous en écrirai davantage lors de notre prochaine étape, qui doit être un hameau désolé dans les collines, lieu de naissance d'un saint. Je choisirais moi aussi ce lieu de naissance, si je le pouvais. Je devrais parvenir à envoyer cette lettre depuis la maison de la Fille à Maradi, si nous prenons cette direction. Je vais tenter de le suggérer. Je ne pense pas que nous devrions nous aventurer plus au nord, et je suis à court de lecture. »*

La lettre s'interrompait ainsi, avec une demi-page restant à remplir. Foix avait été visiblement trop secoué pour ajouter quelques lignes sur l'ours avant l'attaque des Jokoniens le lendemain.

Ista leva les yeux. Un Jokonien, plus jeune, les cheveux sombres, l'observait avec un sourire cupide et ravi. L'autre, plus vieux et plus petit, qui portait un baudrier vert plus lourdement incrusté d'or et qu'elle identifiait comme le commandant de l'expédition, ou du moins l'officier survivant le plus haut placé, fronça les sourcils d'un air pensif. Elle lut dans ses yeux des considérations stratégiques plus

vastes, bien plus dérangeantes que la simple cupidité. L'officier qui parlait ibrane semblait rempli d'appréhension.

Elle tenta une dernière fois de se raccrocher à sa fausse identité mise en pièces, malgré la futilité de l'effort. Elle leur tendit le papier d'une main indifférente.

— En quoi ceci me concerne-t-il ?

L'interprète le reprit.

— Eh bien. Royina.

Il la gratifia d'une révérence dans le style de la cour roknari, décrivant un grand geste de la main droite, pouce replié contre la paume : moitié ironie, moitié prudence.

Le commandant dit en roknari :

— Ainsi donc il s'agit de la mère folle et tristement célèbre de la royina Iselle ?

— Il semblerait, Messire.

— Les dieux nous comblent de leurs largesses, dit l'homme aux cheveux noirs d'une voix vibrante d'excitation.

Il fit le signe quadrain de bénédiction, front, nombril, aine et cœur, le pouce soigneusement replié.

— D'un seul coup chanceux, voici toutes nos douleurs rachetées et nos fortunes assurées.

— Je croyais qu'ils la gardaient enfermée dans un château. Comment est-il possible qu'ils la laissent errer ainsi sur les routes ? demanda le commandant.

— Ses gardes n'auraient pas pu prévoir notre présence ici. Nous-mêmes n'aurions pas pu la prévoir, dit l'homme aux cheveux sombres.

Le commandant inspecta la lettre en fronçant les sourcils, même s'il était évident qu'il ne pouvait en lire qu'un mot sur trois sans l'aide de son officier.

— L'espion de leur chancelier parle des dieux avec bien trop d'insouciance. C'est impie.

Et cela t'inquiète, pensa Ista. Il lui était difficile d'imaginer Foix en espion. Même s'il venait de remonter dans son estime par sa subtilité et son intelligence, car il n'avait laissé échapper aucune allusion à son obligation de rapporter des nouvelles d'Ista. Tout ceci

prenait tout son sens avec le recul, bien sûr. S'il avait écrit à toute autre personne que sire dy Cazaril, Ista en eût été profondément offensée, mais l'homme avait en charge Chalion tout entière – et Ista avait envers lui une dette aussi infinie que l'océan.

Le commandant s'éclaircit la gorge et reprit à l'intention d'Ista, dans un ibrane à l'accent très prononcé :

— Vous vous croyez touchée par les dieux, Reine démente ?

Ista, parfaitement immobile, laissa ses lèvres s'étirer juste un peu, énigmatique.

— Si vous étiez touché par les dieux, vous n'auriez pas à me poser la question. Vous connaîtriez la réponse.

Il recula brusquement, plissant les yeux.

— Quintarienne blasphématrice.

Elle lui retourna son regard le plus impassible.

— Interrogez votre dieu. Je vous promets que vous Le rencontrerez bientôt. Sa marque est sur votre front, et Ses bras sont grands ouverts pour vous accueillir.

L'homme aux cheveux sombres émit un petit bruit inquisiteur. L'officier qui parlait ibrane traduisit cette remarque glaciale, flèche tirée au hasard du point de vue d'Ista. Même s'il n'était nul besoin de communiquer avec les dieux pour établir cette prophétie, compte tenu de la situation précaire des pillards jokoniens. Les lèvres du commandant se pincèrent encore davantage, mais il ne tenta pas de croiser le verbe avec elle. Lui au moins semblait comprendre à quel point la présence de cette prisonnière menaçait leur sécurité. Laisser Liss s'échapper leur avait sans doute causé bien plus de tort qu'il ne l'avait pensé au début.

On fit installer les femmes plus près du campement du commandant, et on affecta deux autres gardes à leur surveillance – à la surveillance d'Ista, elle n'en doutait pas. Voilà qui coupait court à tout espoir de se faufiler dans les bois à la faveur de la pénombre et d'un moment de confusion et d'inattention.

La soirée se poursuivit dans l'incertitude. Un soldat jokonien fut traîné et fouetté pour quelque infraction – tentative de désertion, très probablement. Les officiers supérieurs se rassemblèrent pour débattre – lâchant parfois de furieux jurons, d'une voix trop forte

qu'ils se hâtaient d'étouffer – afin de décider s'il fallait garder la colonne unie pour favoriser la protection mutuelle ou se séparer en petits groupes et poursuivre la fuite vers Jokona dans une plus grande discrétion.

Bientôt, sans doute, certains décideraient de ne plus attendre les ordres et prendraient la fuite. Ista avait passé une partie de la chevauchée précédente à se distraire en comptant les effectifs des Jokoniens – un total de quatre-vingt-douze hommes. Il serait intéressant de recompter le lendemain après le lever du jour. Moins leur compagnie serait nombreuse, moins rester ensemble leur garantirait une meilleure protection. Dans combien de temps la colonne se verrait-elle contrainte de se séparer par défaut ?

Le commandant jokonien avait toutes les raisons, internes et externes, de vouloir poursuivre le trajet aussi vite que possible, si bien qu'Ista ne fut pas surprise qu'on vînt la réveiller à minuit pour l'attacher de nouveau à un cheval. Cette fois, cependant, on l'éloigna du cortège des bagages pour la placer à côté de l'officier qui parlait ibrane. Deux autres cavaliers les flanquaient de près. La colonne prit la route dans la pénombre, trébuchant et jurant.

Ista s'était tout d'abord attendue à voir les troupes provinciales de Tolnoxo débarquer à leurs trousses après avoir suivi leur piste bien trop visible, mais ils avaient dû quitter cette zone bien des kilomètres auparavant. À chaque heure qui passait, les chances évoluaient : la probabilité la plus forte allait maintenant à une embuscade par-devant, non à une attaque par-derrière. Ce qui relevait d'un certain sens tactique : laisser les Jokoniens dépenser leur énergie à se transporter vers un champ de bataille choisi par leurs ennemis.

Et pourtant… se pouvait-il que Liss eût entretenu la fausse identité d'Ista, pour dire seulement aux autorités qu'une femme noble en pèlerinage avait été capturée par ces voyageurs importuns ? Ista imaginait très bien le provincar de Tolnoxo se retenir juste assez longtemps pour laisser les Jokoniens en fuite devenir le problème du provincar de Caribastos. Mais dy Cabon et Foix n'eussent jamais toléré une approche aussi lâche. Étaient-ils désormais à l'abri ? Ou toujours perdus dans les collines ? Vaincus ou distraits par le démon

élémental de Foix, qui avait soudainement gagné en puissance, en intelligence et en volonté, à force de se nourrir de cet esprit aiguisé ?

En conséquence des rapports de leurs éclaireurs, les Jokoniens quittèrent les bois clairsemés pour emprunter au trot rapide une route sombre, afin de laisser plusieurs kilomètres derrière eux. L'aube approchait lorsqu'ils tournèrent vers un lit de rivière à demi rempli, où les sabots des chevaux faisaient crisser sable et graviers. Si des hommes devaient se parler, ils rapprochaient leurs chevaux et se penchaient l'un vers l'autre. Ista passait la langue sur ses lèvres sèches, étirait son dos endolori autant qu'elle le pouvait avec les mains liées devant elle. On avait laissé une longueur de corde entre ses mains attachées ensemble et l'anneau de la selle auquel était nouée la corde, si bien que, en levant les mains et en se penchant, elle pouvait tout juste se gratter le nez. Il y avait trop longtemps qu'elle n'avait pas bu, mangé, uriné, et l'intérieur de ses genoux était à vif.

Que se produirait-il si la colonne parvenait malgré tout à esquiver les embuscades, et à franchir la frontière de Jokona ? Sans doute aucun, on la livrerait au prince Sordso, on la conduirait dans son palais, on l'installerait dans le confort, non, dans le luxe, sous la surveillance de gardiens… nombreux et vigilants. N'avait-elle fui un château que pour se retrouver prisonnière d'un autre – pire encore, pour servir de levier politique contre les quelques personnes qu'elle aimait… ?

La noirceur vira au gris, les ombres se changèrent en formes teintées de couleurs, tandis que le ciel étoilé pâlissait à l'approche de l'aube. Une brume basse flottait au-dessus de l'eau et se recourbait au-dessus des rives plates, et elle s'agitait comme du lait au passage des chevaux. Un petit à-pic, creusé par le ruisselet, se dressait sur leur gauche, et les nuances rougeâtres de ses strates commençaient tout juste à s'embraser.

Une pierre atterrit bruyamment dans l'eau sombre qui glissait au pied de l'à-pic. Le garde qui flanquait Ista tourna vivement la tête à ce bruit.

Il y eut un « tchac » – un carreau d'arbalète se ficha dans sa poitrine. Ce fut à peine s'il cria lors de sa chute sur le gravier.

L'instant d'après, Ista ressentit le choc de sa mort comme un coup de tonnerre qui lui brouilla les sens et la laissa étourdie. Son cheval se lança brusquement au trot, puis au petit galop. Tout autour d'elle, des hommes se mirent à crier, à hurler des ordres, à jurer. Des cris leur répondirent, et une autre volée de flèches tomba du ciel.

Cinq dieux, que les attaquants fassent vite ! Ferda et ses hommes couraient un grand danger immédiat, dans la mesure où les Jokoniens risquaient de vouloir tuer immédiatement leurs prisonniers les plus dangereux avant de riposter contre ce nouvel ennemi. Une autre mort, puis une autre encore, cinglèrent les sens internes d'Ista comme des flammes blanches alors même que ses sens externes se trouvaient happés dans un tourbillon de mouvements. Par frustration, elle agita ses poignets blessés d'arrière en avant contre ses liens, mais on avait serré très fort les nœuds, et même la longue nuit de chevauchée ne les avait pas détendus. Dégager ses pieds des étriers, puis se laisser basculer de côté en une tentative désespérée pour se libérer risquait de briser ses poignets avant les liens ; ensuite, elle serait contrainte de se laisser traîner.

Un tonnerre de sabots, d'appels et de hurlements s'éleva de l'avant de la colonne ; une charge de cavalerie vociférante, qui longeait la vallée de la rivière, percuta la caravane jokonienne dans un fracas de métal. Les chevaux hennissaient, grognaient, chutaient. D'autres cris montaient de l'arrière. L'officier qui traînait Ista tira si brusquement sur ses rênes que son cheval recula. Il regarda autour de lui, paniqué.

Le commandant surgit de la mêlée pour galoper vers lui, l'épée brandie, criant en roknari, faisant signe à d'autres de le suivre. Ils fondirent sur Ista et son gardien et déviètent latéralement pour remonter sur la rive. Les spadassins à l'avant tentaient de contourner des arbalétriers vêtus de tabards gris inconnus qui fonçaient vers la bataille. Ista et la demi-douzaine de Jokoniens esquivèrent d'autres cavaliers et rejoignirent au galop frénétique la broussaille qui bordait les arbres le long de la rivière.

La tête d'Ista cognait, sa vision se brouillait, alternant ténèbres et éclairs de blancheur sous l'impact étourdissant de toutes ces morts, tant d'âmes violemment arrachées à leurs corps en un seul endroit

et à un seul moment. Elle redoutait de s'évanouir et de tomber : à cette vitesse, ses mains risquaient d'être arrachées. Sa seule pensée cohérente était l'injustice d'avoir vu ce pauvre soldat se faire fouetter la veille, alors que ses propres commandants n'avaient pas hésiter à le déserter, lui…

Elle ne voyait rien d'autre que l'encolure de son cheval tendue devant elle, les oreilles rabattues, et le sol dur qui défilait au-dessous. Son idiot de cheval paniqué n'avait même pas besoin d'être tiré, mais faisait la course avec le cheval voisin jusqu'à menacer de passer premier, devançant le cheval du gardien. Leur trajet s'incurva à droite selon une ample courbe. Ils ralentirent enfin en atteignant une zone plus rocailleuse, de basses collines couvertes d'arbres épars qui avaient au moins le mérite de les cacher à la vue de tout poursuivant. Y en avait-il d'ailleurs ?

Le commandant prit enfin le temps de rengainer son épée. Qu'il n'avait pas tachée de sang, remarqua Ista. Il les guida au travers des broussailles, esquivant et contournant les rochers et les arbres. Ista le soupçonnait de penser moins à choisir un itinéraire qu'à semer ses poursuivants, si bien que lui aussi se retrouverait bientôt perdu. Dans tous les cas, il pourrait sans doute trouver le nord, et, avec si peu de cavaliers à dissimuler, peut-être était-ce tout ce qu'il lui fallait savoir. Les bois s'épaissirent. Les fuyards gravirent une côte, descendirent un ravin. Ista s'efforça d'estimer de combien de kilomètres ils s'étaient éloignés du lieu de l'assaut. Huit ou neuf, au minimum.

Elle réfléchit au danger qu'elle-même courait, tandis que les chevaux se frayaient un chemin parmi les pierres du ruisselet, et qu'elle reprenait son souffle. La situation s'était à peine aggravée. Elle ne redoutait ni le viol ni de cruelles tortures, même si elle allait certainement partager les privations dont souffriraient les Jokoniens lors de leur fuite hâtive. Ces officiers avaient tout perdu : leurs hommes, leur matériel, leur butin, leur honneur, même leur route. Mais s'ils pouvaient seulement lui ramener Ista, le prince de Jokona leur pardonnerait toutes les catastrophes. Elle représentait leur espoir de rédemption. Ils ne la laisseraient partir ni contre de l'argent, ni sous la menace, ni ne la relâcheraient pour garder la vie

sauve. Si bien qu'elle savait qu'elle ne mourrait pas intentionnellement de leurs mains, non ; mais mourir par accident ou des suites d'une erreur de jugement poussée à l'extrême, oh, oui, fort probablement. Ce qui semblait une situation guère préférable.

Ils longèrent le ravin sur plus d'un kilomètre. Il s'approfondit, et les parois se firent plus raides, boisées et en surplomb, mais Ista voyait au loin une pâleur brumeuse. Ils prirent un tournant pour découvrir que le ravin s'ouvrait soudainement sur une petite rivière.

Encadré par les parois, bloquant le passage, se dressait un cavalier seul. Ista en eut le souffle coupé comme par un vent glacial, ou peut-être par l'exaltation ? Les flancs anthracite du cheval étaient humides et palpitants, ses naseaux rouges et dilatés, mais il piaffait et s'agitait nerveusement, les muscles contractés, prêts à se détendre. L'homme ne semblait aucunement essoufflé.

Ses cheveux sombres aux reflets roux, dépourvus de tresses, étaient coupés court dans le style de Chalion, et frisaient autour des oreilles en mèches emmêlées. Une barbe taillée très court lui couvrait la mâchoire. Il portait une cotte de mailles, de lourds brassards de cuir et un tabard gris brodé d'or par-dessus le tout. Le tabard était éclaboussé de sang. Les yeux du cavalier allaient de droite à gauche tandis qu'il estimait ses chances : ils se plissaient et étincelaient.

Il décrivit un grand geste de l'épée à titre de salut. La main qui serrait la poignée était sale et encroûtée de sang. L'espace d'un instant, le sourire le plus parfaitement irréel qu'Ista eût jamais vu sur le visage d'un homme brilla plus vivement encore que l'acier.

Le cavalier talonna les flancs de son cheval et chargea.

Chapitre 8

Face à cette écrasante conviction, les Jokoniens épuisés hésitèrent un instant de trop. Le cavalier passa entre les deux premiers avant qu'ils eussent à moitié tiré leur épée, et les laissa tous deux chancelants sous l'impact d'entailles sanglantes alors même qu'il se ruait sur l'homme qui traînait Ista. L'homme cria, esquiva, cherchant maladroitement son arme ; avec un sifflement et un bourdonnement sonores, la lourde lame du cavalier trancha la longe tendue. Le cheval d'Ista, libéré, recula.

Le cheval gris recula derrière elle. La lame se redressa d'un coup, se transféra comme par miracle à une main gauche pas moins agile que la droite, fendit l'air, tranchant vers le haut, puis se faufila entre les mains d'Ista et la selle à laquelle elles étaient liées. Elle eut à peine le temps de serrer les doigts pour les mettre hors d'atteinte avant que la lame au tranchant de rasoir s'envolât de nouveau, sectionnant ses liens avant de lui frôler le visage. Le cavalier lui adressa un sourire par-dessus une épaule aussi pointue que son arme, poussa un hurlement et pressa son destrier de l'avant.

Avec un violent hoquet de satisfaction, Ista libéra ses poignets de ces cordes haïes, puis se pencha pour saisir ses rênes. Son gardien, à son tour, fit décrire un demi-tour à son cheval, fonça brusquement vers le sien et faillit la déséquilibrer en tendant la main pour lui prendre les rênes. Il les tira par-dessus la tête du cheval d'Ista. « Lâchez-moi, lâchez-moi ! », hurla-t-elle en martelant ce bras tenace. Penché trop loin, avec son autre main qui tenait maladroitement ses propres rênes et son épée, l'homme n'avait plus d'équilibre ; dans un éclair d'inspiration terrifiée, Ista le saisit soudain par la manche, s'assura prise sur ses étriers et tira aussi fort qu'elle le put. L'officier jokonien surpris bascula hors de sa selle et alla heurter les pierres du ruisselet.

Elle espérait que son propre cheval allait le piétiner en bondissant de côté, mais elle ne pouvait s'en assurer. Les pierres lisses et

humides étaient couvertes d'algues vertes, glissantes sous les sabots ; la monture d'Ista se déplaçait par bonds et faux pas. Ses rênes traînaient maintenant à terre, au risque d'être piétinées par les sabots antérieurs du cheval. Elle se pencha par-dessus son pommeau, ferma le poing, manqua les rênes, réessaya, les attrapa, laissa le cuir sale glisser entre ses doigts crasseux, puis se retrouva bien droite et en pleine possession de sa liberté de mouvements pour la première fois depuis des jours. Des épées se heurtaient dans un fracas métallique. Elle regarda fiévreusement autour d'elle.

L'un des soldats de queue tentait de repousser leur assaillant vers les autres, tandis que le deuxième cavalier s'efforçait de manœuvrer afin de pouvoir atteindre le côté sans épée. Le commandant pressa son cheval vers la mêlée, mais sa main gauche, qui serrait maladroitement son épée, était pressée contre son bras droit. Du sang coulait entre ses doigts et le long de sa manche, et rendait les rênes trop glissantes pour qu'il pût les serrer. Un autre soldat jokonien, qui chevauchait de l'autre côté du trio de tête et avait ainsi échappé au premier assaut, était parvenu à dégager son arbalète des liens de sa selle et l'armait frénétiquement, tandis que son cheval s'ébrouait et faisait des écarts. Il serrait un carreau entre ses dents. Il cracha dans sa main le projectile mortel, le mit en place d'un coup brusque, puis leva son arbalète pour viser. La cible bougeait, mais la portée était très courte.

Ista ne disposait d'aucune arme… Elle cogna les flancs de son cheval avec ses talons sans étriers et lui fit traverser le ruisselet au trot contre sa volonté. Il bondit hors de l'eau et se lança dans un galop approximatif. Elle lui tira la tête d'un coup sec pour le forcer à aller percuter la monture de l'arbalétrier. L'homme jura lorsque la corde vibra, et que le coup manqua sa cible. D'un geste ample du revers de la main, il essaya de frapper Ista à l'aide de la lourde arbalète, mais elle se baissa à temps pour l'esquiver.

Le commandant hurla en roknari à l'arbalétrier, par-dessus son épaule : « Emmenez la femme ! Conduisez-la au prince Sordso ! » Le cavalier gris, après avoir désarçonné et blessé les deux gardes qui fermaient la marche, se précipita, guidant son cheval à l'aide de ses genoux, debout sur ses étriers, préparant un puissant coup

d'épée à deux mains. Le dernier ordre de l'infortuné commandant fut coupé net, en même temps que sa tête. Ista vit en un instant la chute du corps, les jets de sang, le cheval qui bronchait, le feu brûlant d'une âme en détresse arrachée de son point d'ancrage, et elle songea, prise de vertige : *Croyez-vous à mes prophéties ?*

Et prise d'un vertige encore plus grand : *Et moi, est-ce que j'y crois ?*

L'épée luisante et le cheval gris firent tous deux demi-tour pour charger l'arbalétrier, qui s'efforçait de remonter son arme toujours avec la même frénésie. L'épée passa une fois encore de la main droite à la gauche, et sa pointe s'abaissa comme une lance. Cavalier et cheval fonçaient à une vitesse monstrueuse, parfaitement alignés ; la pointe de l'épée percuta la poitrine de l'arbalétrier, transperçant sa cotte de mailles, le désarçonna et l'emporta par-dessus la croupe de son cheval pour aller le clouer à un arbre derrière lui. Son cheval secoué tomba et se releva maladroitement, les flancs palpitants. L'espace d'un instant, la lourde épée se trouva arrachée à la main fatale de son maître, mais il fit aussitôt pivoter son cheval, s'empara de la poignée et libéra l'épée. Le Jokonien mort s'effondra à terre, où son sang arrosa les racines de l'arbre.

Ista manqua s'évanouir devant le tourbillon blanc d'âmes hurlantes et affolées qui s'agitaient devant elle. Elle agrippa le pommeau et se força à rester droite, gardant les yeux ouverts pour refuser sa seconde vue. Le spectacle sanglant qui s'offrait à présent à ses yeux la terrifiait bien moins que ces visiteurs indésirables. Combien avaient trouvé la mort… ? Le commandant, l'arbalétrier… Aucun des deux gardes fermant la marche n'allait plus jamais bouger non plus. Un cheval et un cavalier avaient disparu, et une piste ensanglantée suivait leur trace. Près de la gueule du ravin, l'officier-traducteur, son épée abandonnée dans la boue vert et rouge, s'efforçait de remonter sur un cheval sans cavalier. Il le fit tourner brusquement et redescendit le cours d'eau au galop sans un regard en arrière.

Sans même respirer bruyamment, du sang gouttant de la pointe baissée de son épée, le cavalier gris le suivit quelques instants du

regard, puis se tourna vers Ista pour l'examiner d'un air inquiet. Il approcha son cheval du sien.

— Madame, tout va bien ?

— Je n'ai… pas de blessures, répondit-elle dans un souffle.

Les visions spectrales s'estompaient comme l'éblouissement qui persiste lorsqu'on regarde trop directement le soleil.

— Parfait.

Il lui sourit à nouveau, euphorique – l'ivresse du combat ? De toute évidence, son esprit ne semblait pas affecté par la peur, ni même par la moindre espèce de bon sens. Les hommes sensés ne chargent pas six soldats ennemis désespérés sans aucune aide.

— Nous les avons vus vous emmener, poursuivit-il. Nous nous sommes séparés afin de quadriller les bois à votre recherche. J'ai pensé que vous alliez ressortir par ici.

Il parcourut du regard le bord du ravin en quête de mouvements suspects ; ses yeux se plissèrent de satisfaction, car il n'en trouva aucun. Il essuya son épée sur son tabard souillé, puis l'éleva brièvement pour saluer Ista, et rengaina avec un déclic satisfait.

— Puis-je vous demander à quelle dame j'ai l'honneur et le plaisir de m'adresser ?

— Je… (Ista hésita.) Je suis sera dy Ajelo, cousine du provincar de Baocia.

— Hum. (Son front se plissa.) Je m'appelle Porifors. (Il jeta un coup d'œil à la gueule du ravin.) Je dois retrouver mes hommes.

Ista fit jouer ses mains. Elle osait à peine toucher ses poignets profondément lacérés, encroûtés, sanglants, écorchés.

— Et moi les miens, mais je suis attachée à cet idiot de cheval depuis hier, minuit. Sans repos, ni nourriture, ni boisson, ce qui semblait tout d'abord cruel mais paraît à présent une bénédiction. Si vous souhaitez surpasser vos actes de bravoure de ce matin, faites-moi la faveur de garder cet animal et de protéger ma pudeur tandis que je cherche un buisson. (Elle regarda le ravin d'un air circonspect.) Ou un rocher, ou quoi que ce soit. Même si je doute que mon cheval désire davantage que moi faire un pas de plus.

— Ah, répondit-il, sur un ton de compréhension amusée. Mais bien entendu, Sera.

Il se pencha légèrement pour saisir les rênes d'Ista. Son sourire s'évanouit à la vue de ses poignets. Elle mit pied à terre comme un sac de graines qu'on laisse tomber ; des mains robustes la rattrapèrent. Elles maculèrent de traînées rouges la tunique d'Ista. Le cavalier la maintint bien droite un instant pour s'assurer qu'elle contrôlait ses jambes.

Son sourire disparut tout à fait lorsqu'il l'inspecta de la tête aux pieds.

— Il y a une grande quantité de sang sur vos jupes.

Elle suivit son regard. Les plis de sa jupe fendue étaient tachetés de plaques de sang, frais et séché, à la hauteur des genoux. Le dernier galop l'avait écorchée jusqu'au sang.

— Des brûlures dues à la selle. Des blessures sans importance, bien qu'elles soient miennes.

Il haussa les sourcils.

— Alors, qu'appelez-vous donc grave ?

Elle recula d'un pas chancelant vers le commandant décapité.

— Ceci.

Il inclina la tête pour admettre la justesse du raisonnement.

D'une démarche vacillante, elle dépassa les corps et remonta le ravin juste assez pour dénicher des rochers et des buissons. À son retour, elle le trouva agenouillé près du ruisselet. Il lui sourit et lui offrit quelque chose posé sur une feuille ; plissant les yeux, elle finit par identifier, après un moment d'ahurissement, un morceau de savon de suif.

— Oh, souffla-t-elle.

Ce fut tout ce qu'elle put faire pour ne pas éclater en sanglots. Elle tomba à genoux et se lava les mains sous un ruisselet glacé qui jaillissait sur les rochers, puis, plus prudemment, nettoya ses poignets blessés. Elle but ensuite dans ses mains en coupe, une gorgée après l'autre.

Le cavalier déposa sur une pierre plate un petit paquet enveloppé dans un linge et l'ouvrit pour révéler une pile de morceaux de tissu propres, découpés pour servir de bandages. Tiré de sa sacoche de selle, sans doute ; les Jokoniens prenaient eux-mêmes ce genre de précautions.

— Sera, je crains de devoir vous demander de monter encore un peu à cheval. Mieux vaudrait nettoyer et protéger vos genoux en premier lieu, non ?

— Oh. Oui. Je vous remercie, Messire.

Elle s’assit sur un rocher, retira ses bottes pour la première fois depuis une éternité et retroussa prudemment un pan de sa jupe, le détachant des plaies encroûtées là où elles avaient collé en séchant. Lui se tint à ses côtés, ouvrit des mains propres pour lui venir en aide, mais les referma en voyant qu’elle poursuivait stoïquement. Vint ensuite le savon, douloureux mais apaisant. Et révélateur. Des profondes écorchures écarlates suintait un fluide jaune.

— Il leur faudra une semaine pour guérir, fit-il remarquer.

— Probablement.

En tant que soldat-cavalier, il avait sans aucun doute déjà traité des blessures de selle, et faisait donc autorité. Il la regarda encore un moment comme pour s’assurer qu’elle allait s’en sortir, étira les doigts qu’il se passa sur le visage, puis se leva pour aller retourner les corps.

Il procéda à un examen minutieux, et pas dans l’idée de les voler, car il accordait à peine un regard aux bagues, épingles et bourses découvertes sur les corps. Lorsqu’il trouvait des papiers, au contraire, il les inspectait soigneusement avant de les replier et de les glisser dans sa tunique. Ce Porifors (ou dy Porifors : prénom ou patronyme, il n’avait pas précisé) était un officier, sans doute aucun, et avec la tête sur les épaules : s’il n’était vassal militaire du provincar de Caribastos, il avait au moins reçu l’entraînement d’un tel seigneur de bataille. La lettre de Foix, semblait-il, soit avait été abandonnée à la colonne désertée, soit avait disparu avec l’un des fugitifs.

— Sauriez-vous me dire, Sera, combien étaient les autres prisonniers de la caravane jokonienne ?

— Peu nombreux, les dieux en soient loués. Six femmes ibranes, et sept hommes, que les Jokoniens ont estimé d’assez de valeur pour les traîner à leur suite au travers des montagnes. Et douze, non, onze gardes de l’ordre de la Fille, qui se chargeaient de m’escorter lors de mon pèlerinage, capturés par la colonne

jokonienne voilà… deux jours. (Deux jours seulement ?) J'ai bon espoir que mes gardes et plusieurs autres gens de ma compagnie se soient échappés à Tolnoxo, où nous avons été attaqués.

— Vous étiez la seule dame de Chalion parmi les prisonniers ?

Il plissa le front encore davantage. Elle hocha rapidement la tête, et s'efforça de trouver quelque chose d'utile à dire à cet officier attentif.

— Ces pillards voyageaient sous le sceau du prince Sordso, car ils avaient des officiers des comptes chargés de calculer le cinquième qui revient au prince. Ils sont arrivés par Ibra, où ils ont pillé la ville de Rauma, avant de s'enfuir vers les cols lorsque le march de Rauma les a poursuivis, fou de rage. Celui que vous avez décapité, là-bas… (Elle désigna le corps en triste état.) … était leur supérieur, même si je ne pense pas qu'il s'agisse du commandant d'origine. Hier, leurs effectifs étaient de quatre-vingt-douze hommes, même si certains ont pu déserter dans la nuit avant de tomber dans votre embuscade.

— Tolnoxo…

Il s'essuya les mains, se leva après l'examen du dernier corps, puis rejoignit Ista afin de voir comment elle s'en tirait. Elle s'affairait à nouer des bandes autour de son deuxième genou. La politesse respectueuse de l'homme, au lieu de le lui faire oublier, rappelait à Ista qu'elle se trouvait seule avec un étranger.

— Pas étonnant. Vous êtes actuellement à moins de cinquante kilomètres de la frontière de Jokona. Cette colonne a couvert près de cent cinquante kilomètres au cours de ces deux derniers jours.

— Ils se pressaient. Ils avaient peur. (Elle regarda autour d'elle. Des mouches d'un vert irisé commençaient à se rassembler, bourdonnement déplaisant dans l'ombre humide.) Mais pas assez peur pour rester chez eux en premier lieu, malheureusement.

Il retroussa les lèvres en un sourire acerbe.

— Peut-être que la prochaine fois, ils auront assez peur. (Il se gratta la barbe. D'une nuance de roux moins sombre que ses cheveux, mais plus légère, semée de gris.) Votre première bataille, Sera ?

— De cette sorte-là, oui.

Elle noua la dernière bande et tira le nœud d'un coup sec.

— Merci d'avoir désarçonné l'homme à l'arbalète. Un coup bien opportun.

Il avait donc remarqué ? Cinq dieux. Elle l'avait cru pleinement occupé.

— Mais je vous en prie.

— Vous ne baissez pas votre garde, je vois.

— Je sais.

Elle leva les yeux, surprise de l'entendre ricaner. Elle ajouta d'une voix mal assurée :

— Si vous faites preuve d'une trop grande gentillesse envers moi, je me mettrai à pleurer, et alors nous serons perdus.

Il sembla pris de court, mais hocha ensuite la tête.

— Dame cruelle, qui m'interdit la gentillesse ! Il en sera donc ainsi. Nous devons maintenant reprendre la route, pour rejoindre un abri sûr. Rapidement et prudemment, car je crois que vos survivants n'étaient pas les seuls. J'espère que nous rencontrerons d'abord certains de mes hommes. (Il regarda autour de lui, l'air songeur.) Je les renverrai chercher ceux-ci, ainsi que leurs chevaux.

Ista observa le spectacle silencieux. Les corps étaient affalés ; aucun des chevaux fatigués ne s'était aventuré très loin. Les visions hurlantes avaient disparu toutes à la fois – elle ne se dit pas *grâce aux dieux* –, mais le ravin semblait toujours renvoyer de funestes échos. Elle avait hâte de s'en éloigner.

Le cavalier l'aida à se relever ; elle le remercia d'un signe de tête. À chaque minute de repos, le corps d'Ista semblait s'ankyloser davantage. Encore un peu et elle ne pourrait plus marcher ni monter.

Ni se hisser en selle. Il voulut lui faire la courte échelle, mais renonça lorsqu'elle eut un hoquet de douleur. Alors il la prit simplement par la taille pour la soulever. Sans être une femme de haute taille, elle n'avait rien non plus de la brindille qu'elle était à dix-huit ans. Ce qui était injuste : l'homme devait égaler ou dépasser l'âge d'Ista, mais les années qui avaient fait grisonner sa barbe avaient épargné sa force. Bien sûr, ces patrouilles lui tenaient lieu d'entraînement permanent. Il enfourcha son grand cheval avec une grâce naturelle. Ista songea que ce bel animal pommelé de taches

sombres devait appartenir à la même race que le bai de Liss, fin et musclé, élevé pour la vitesse et l'endurance.

L'homme la mena jusqu'au lit de la rivière et tourna vers l'amont. Elle voyait les traces du cheval gris dans le sable et le gravier, dans l'autre direction, mais, par chance, pas d'autres empreintes. Après quelques minutes de chevauchée, les traces se dirigeaient vers les bois clairsemés qui bordaient la rivière – ou plutôt, elles s'en éloignaient. Ils continuèrent tous deux à longer le cours d'eau. Le cheval fatigué d'Ista avançait à foulées courtes et raides ; seule la présence de l'autre cheval le gardait en mouvement. *Tout comme moi*.

Elle étudia son sauveur sous cette meilleure lumière. Comme son cheval et son épée, le reste de son équipement était de première qualité, mais dépourvu d'incrustations de pierreries ou de métaux. Il n'était donc pas un officier pauvre, mais s'acquittait de ses devoirs avec sérieux. Pour survivre vingt années à cette frontière, comme en témoignaient sa barbe et le hâle de son visage, un homme doit prêter une grande attention à ce qu'il fait.

Ce visage attirait le regard d'Ista. Pas un visage de jeune garçon, robuste et juvénile comme ceux de Ferda et de Foix, ni un visage d'homme vieillissant, qui s'affaissait comme celui de dy Ferrej, mais un visage dans la pleine puissance de sa maturité. En équilibre parfait à l'apogée de sa vie. Pâle, cependant, malgré son évidente vigueur. Peut-être Caribastos avait-elle connu un hiver particulièrement morne.

Une première impression marquante n'avait rien de commun avec un coup de foudre. Mais c'était sans doute une invitation à méditer la question.

Que dire d'Ista et de l'amour, après tout ? À dix-huit ans, sire dy Lutez l'avait élevée vers le triomphe radieux, facile et traître de sa grande union avec le roya Ias. Pour la laisser ensuite chuter en vrille vers les brumes sombres et infinies du veuvage et de la malédiction, qui brisaient le cœur et l'esprit tout à la fois. Tout le milieu de sa vie n'était que cendres et désolation, dont elle ne pourrait jamais effacer ni remplacer les longues années. Elle n'en avait tiré ni l'expérience ni les connaissances que l'on attend des autres femmes de son âge.

Malgré l'idéalisme forcené autour de la virginité, de la fidélité et du célibat – pour les femmes –, Ista avait connu nombre de dames de haut rang à la cour d'Ias qui prenaient des amants, ouvertement ou en secret. Elle n'avait que de très vagues notions de la manière dont elles avaient pu procéder. Ce qui ne se produisait jamais à la cour mineure de la provincara douairière à Valenda, bien sûr ; la vieille dame n'avait aucune tolérance pour les inepties et ne gardait d'ailleurs jamais en sa compagnie de jeunes gens ineptes, à la seule exception de sa fille démente et encombrante. Lors des deux voyages d'Ista à Cardegoss depuis la destruction de la malédiction, en compagnie de la vieille provincara venue assister au couronnement d'Iselle puis voir la petite Isara l'automne précédent, elle avait certes côtoyé nombre de courtisans. Mais il lui avait semblé lire dans leurs yeux de la cupidité plutôt que du désir. Ils voulaient les faveurs de la royina, pas l'amour d'Ista. Non qu'Ista tombât souvent amoureuse. Elle ne ressentait rien, en règle générale.

Exception faite, peut-être, de ces trois derniers jours de terreur engourdie. Pourtant, même cette peur lui avait semblé séparée d'elle par une vitre.

Mais elle ne pouvait nier – elle regarda de biais – que c'était là un homme séduisant. L'espace d'une heure, elle pourrait encore rester l'humble sera dy Ajelo et rêver d'amour avec un bel officier. Au terme de la chevauchée, le rêve prendrait fin.

— Vous êtes très silencieuse, Madame.

Ista s'éclaircit la gorge.

— Mon esprit vagabondait. Je suis abrutie de fatigue, je crois. (Ils n'avaient pas encore atteint un lieu sûr, mais, le moment venu, elle s'effondrerait sans doute comme un arbre.) Vous avez dû passer toute la nuit debout, vous aussi, à préparer ce splendide accueil.

Cette réflexion le fit sourire, mais il répondit seulement :

— J'ai besoin de peu de sommeil, ces jours-ci. Je me reposerai à midi.

Ses yeux, renvoyant à Ista son propre regard attentif, trahissaient une concentration dérangeante. Il la scrutait comme si elle représentait pour lui une énigme ou un dilemme profond. Elle

détourna le regard, décontenancée, et fut ainsi la première à remarquer l'objet qui flottait le long du cours d'eau.

— Un corps. (Elle le désigna d'un mouvement de tête.) Est-ce donc cette rivière que longeait ma colonne jokonienne ?

— Oui, elle s'incurve par ici…

Il força son cheval à entrer dans l'eau clapotante, à la hauteur du ventre, puis se pencha et agrippa le corps par le bras afin de le traîner, dégoulinant, sur le sable. Il ne portait pas le bleu de la Fille, nota Ista, soulagée. Rien qu'un jeune soldat malchanceux de plus, qui ne vieillirait plus.

L'officier le contempla avec une moue.

— Premier éclaireur, semble-t-il. Je suis tenté de laisser le courant l'emporter comme un messager jusqu'à Jokona. Mais il y en aura sans doute d'autres, plus volubiles, pour porter la nouvelle. Il y en a toujours. Ils pourront le récupérer avec les autres. (Il abandonna le cadavre trempé et remit son cheval en marche d'un claquement de langue.) Leur colonne a dû tourner ici, afin d'éviter à la fois la forteresse d'Oby et le barrage du château Porifors. Qui était conçu à l'origine pour regarder vers le sud, non pas vers le nord, après tout. Ils auraient mieux fait de se séparer pour nous esquiver par groupes de deux ou trois ; ils auraient perdu quelques hommes, mais pas tous. Ils se sont laissé tenter par la voie la plus courte.

— Et la plus sûre, s'ils savaient que la rivière menait à Jokona. Ils semblaient avoir du mal à s'orienter. Je ne crois pas que cette ligne de retraite ait fait partie de leur projet de départ.

Elle vit ses yeux scintiller de satisfaction.

— Mon f… meilleur conseiller m'a toujours dit qu'il en serait ainsi, dans un cas semblable. Il avait raison, comme toujours. Nous avons donc campé près de cette rivière la nuit dernière et pris nos aises quand les Jokoniens se sont d'eux-mêmes livrés à nous. Enfin, à l'exception de nos éclaireurs, qui ont épuisé quelques chevaux à établir le premier contact.

— Sommes-nous encore loin de votre camp ? Je crois que ce pauvre cheval est presque mort de fatigue. (Sa monture semblait trébucher toutes les cinq foulées.) Il m'appartient, et je ne souhaite pas l'estropier davantage.

— Oui, nous aurions presque pu suivre les Jokoniens à la trace rien qu'au vu des chevaux éreintés qu'ils abandonnaient dans leur sillage.

Le cavalier secoua la tête avec un air de reproche tout militaire. Son élégante monture, malgré les efforts de la matinée, semblait superbement entretenue. Un léger sourire lui éclaira le visage.

— Dans tous les cas, soulageons votre cheval.

Il rapprocha sa monture de celle d'Ista, lâcha les rênes sur le garrot, se pencha, la souleva de la selle et l'installa en équilibre sur son giron ; Ista ravala un cri de protestation manquant de dignité. Il ne fit suivre ce geste surprenant d'aucune tentative de baiser ou autre familiarité impudique, mais se contenta de tendre la main devant Ista pour reprendre ses rênes d'une main et attraper celles de l'autre cheval afin de le tirer. Ne laissant à Ista d'autre choix que de passer les bras autour de lui pour plus de sécurité. Ce qu'elle fit avec précaution.

Sa force et son sang-froid étaient presque stupéfiants, avec cette proximité. Il n'empestait pas la sueur séchée, comme elle s'y fût attendue – elle-même devait dégager une odeur bien pire, présentement. Le sang en train de coaguler, de se solidifier en taches sombres sur le tabard gris du cavalier, n'avait presque aucune odeur pour l'instant, malgré une sorte de frisson de mort qui semblait s'accrocher à lui. Ista s'appuya au creux de son bras en évitant les taches les plus humides, intensément consciente du poids de ses cuisses sur les siennes. Elle ne s'était plus détendue entre les bras d'un homme depuis… aussi longtemps que remontaient ses souvenirs, et aucun ne lui venait pour l'instant. L'épuisement n'avait rien à voir avec la détente.

Il baissa le visage vers le sommet du crâne d'Ista ; il lui sembla qu'il inhalait le parfum de ses cheveux. Elle tremblait légèrement.

Il murmura d'une voix inquiète :

— De cette façon, je ne fais preuve de gentillesse qu'envers votre cheval, voyez-vous.

Ista rit tout bas, et sentit la tension du corps du cavalier se relâcher d'un cran, rassuré par ce demi-rire. C'était merveilleux de s'imaginer baissant sa garde, même pour un instant. Feindre de

croire que la sécurité était un cadeau que d'autres pouvaient vous donner. Tout ceci ne pouvait durer que quelques instants ; il n'aurait certainement pas bloqué ainsi le bras qui tenait son épée s'ils n'approchaient pas de son campement. Mais tant qu'elle feindrait, lui ferait probablement de même. Elle s'accrocha donc et se laissa bercer, baissant les paupières.

Des bruits de sabots sur le gravier, un appel ; elle sut qu'il s'agissait d'amis avant même de lever la tête, car aucune tension ne modifia l'étreinte. *Ton rêve prend fin. Il est temps de t'éveiller.* Elle soupira.

— Messire ! s'écria un cavalier.

Il faisait partie d'un trio en tabard gris, vit-elle à travers ses cils, qui longeait la rivière au trot sous le soleil matinal. Les soldats vêtus de cottes de mailles partirent au galop et vinrent les rejoindre en riant pour former une compagnie hilare.

— Vous l'avez trouvée ! poursuivit celui qui avait parlé. J'aurais dû m'en douter.

La voix de son sauveteur trahit son amusement, et peut-être un rien de suffisance :

— Vous auriez dû, en effet.

Elle imagina quel tableau héroïque ils formaient du haut de ce cheval de guerre, et le beau spectacle offert aux hommes de ce seigneur. Sans aucun doute, les ragots iraient bon train ce soir-là parmi ses troupes. C'était ainsi qu'un commandant entretenait sa légende : elle ne lui reprochait pas ce calcul, si c'en était bien un. Si, en tant qu'homme, il avait également tiré un peu de plaisir de cette étreinte très courtoise, elle ne pouvait pas davantage le lui reprocher.

Les hommes déversèrent un torrent de brefs rapports : sur les prisonniers capturés, la zone sécurisée, les blessés soignés ou transportés par chariot vers la ville la plus proche, les corps recensés.

— Nous n'avons pas fini de récupérer tous ceux qui ont fui, dit leur commandant. Même si je commence à douter du bien-fondé des avertissements de messire dy Tolnoxo. Il semblerait que nous n'ayons affaire qu'à quatre-vingt-dix Jokoniens, au lieu des deux

cents annoncés. Vous trouverez cinq morts de plus en aval. J'en ai retiré un de l'eau à cinq kilomètres d'ici environ, qui a dû tomber lors de notre premier assaut contre la colonne. Quatre autres près de la gueule d'un ravin, un ou deux kilomètres plus loin, où je les ai surpris alors qu'ils tentaient de s'enfuir en emmenant cette dame. Prenez plusieurs hommes et allez les chercher, ainsi que leurs chevaux et leur matériel, et déposez-les avec les autres, pour le recensement.

Il lança les rênes d'Ista à l'un des hommes.

— Prenez grand soin de cet animal : il appartient à la sera que voici. Apportez son harnachement dans ma tente. Vous m'y trouverez pendant un temps. Que tous ceux qui ont contribué à ramener les captifs du cortège des bagages viennent me voir sur-le-champ. J'irai inspecter les blessés et les prisonniers dans l'après-midi.

Ista sortit de sa torpeur pour demander au soldat :

— Il y avait des hommes de l'ordre de la Fille, capturés par les Jokoniens. Sont-ils sains et saufs ?

— Oui, j'en ai vu plusieurs.

— Combien ? demanda-t-elle impatiemment.

— J'ignore combien exactement, Madame. Certains sont dans le campement.

Il désigna l'amont d'un mouvement de tête.

— Vous les retrouverez dans un moment, et ils vous raconteront les événements de la matinée, la rassura son sauveteur.

Il échangea des saluts avec ses hommes, et tous se séparèrent pour aller dans différentes directions.

— Qui sont ces excellents soldats ? demanda Ista.

— Les miens, par chance, répondit-il. Ah, toutes mes excuses ; dans ma hâte, j'ai oublié de me présenter selon les règles. Arhys dy Lutez, march de Porifors, à votre service, Sera. Le château Porifors protège toute la pointe de Chalion située entre Jokona et Ibra, et ses hommes sont le tranchant aiguisé de cette lame. Les cinq dieux en soient loués, la tâche est plus aisée maintenant qu'Ibra a trouvé la paix entre les bras de la royina Iselle.

Ista se figea dans son étreinte légère :

— Dy Lutez ? répéta-t-elle, horrifiée. Avez-vous un lien avec…

Il se raidit à son tour, et son amabilité enjouée s'en trouva refroidie. Mais sa voix soudain calculée gardait sa légèreté.

— Le grand chancelier et traître Arvol dy Lutez ? Mon père.

Il n'était aucun des deux héritiers principaux de dy Lutez, fils du premier mariage du chancelier, qui l'avaient suivi à la cour à l'époque d'Ista. Les trois bâtards connus du célèbre courtisan étaient des filles, qui avaient fait de grands mariages lucratifs depuis longtemps. Dy Lutez était veuf deux fois lorsque Ista l'avait rencontré, et la mort de sa deuxième épouse remontait à dix ans. Cet Arhys devait donc être le fils de cette deuxième épouse. Celle que dy Lutez, dans la fleur de l'âge, avait abandonnée dans sa propriété de campagne afin de pouvoir filer rejoindre Ias sans obstacle, à la cour ou sur le champ de bataille. Une héritière du Nord, oui, Ista s'en souvenait.

Il ajouta d'une voix un peu cassante :

— Êtes-vous étonnée que le fils d'un traître puisse bien servir Chalion ?

— Absolument pas.

Elle leva les yeux pour détailler l'ossature de son visage, si près d'elle. Arhys devait tenir de sa mère ce menton fin et ce nez droit, mais l'effroyable énergie de cet homme lui venait entièrement de dy Lutez.

— C'était un grand homme. Vous… lui ressemblez un peu.

Il haussa brusquement les sourcils et tourna la tête pour la regarder d'une toute nouvelle façon, avec une insistance étouffée mais intense. Elle n'avait pas soupçonné l'existence de son masque avant de le voir glisser.

— Vraiment ? Vous l'avez déjà rencontré ? Vous l'avez vu ?

— Eh bien quoi, pas vous ?

— Pas que je me rappelle. Ma mère avait un tableau, mais pas très réussi. (Il s'assombrit.) J'avais presque l'âge de rejoindre la cour à Cardegoss lorsqu'il… est mort. *J'avais* l'âge. Mais… c'était peut-être mieux ainsi.

L'insistance se voila, se retira dans sa tanière secrète. Il eut un bref sourire, légèrement gêné. Un homme mûr de quarante ans, qui feignait de se moquer de la douleur d'un jeune homme de vingt. Ista

cessa de croire en son propre engourdissement, car cette brutale révélation lâchée par mégarde lui faisait l'effet d'un coup de couteau dans l'estomac.

Ils contournèrent un coude de la rivière pour découvrir que sa courbe intérieure enveloppait une prairie bordée de bois. L'herbe était piétinée et jonchée des détritus d'un camp à demi levé, feux de camp éteints et matériel éparpillé. Près des lignes de chevaux, des hommes sellaient des montures ou attachaient des charges à des mules. Des hommes empaquetaient leurs bagages, d'autres restaient assis, quelques-uns dormaient sur des couvertures ou à même le sol. Plusieurs tentes d'officiers s'abritaient sous un bosquet du côté le plus éloigné de la prairie.

Une douzaine d'hommes se rua sur dy Lutez dès qu'il apparut, l'accueillant par des exclamations, des saluts et des questions, l'inondant d'informations, demandant des instructions. Une silhouette familière vêtue de bleu courait d'un pas raide dans leur sillage.

— Ah ! Ah ! Elle est sauvée ! s'écria gaiement Ferda dy Gura. Nous sommes sauvés !

Il donnait l'impression d'avoir été traîné dans des ronces sur un kilomètre, sale, épuisé, pâle de fatigue, mais en bonne santé : pas de bandages, pas de sang, et, s'il boitait légèrement, ce n'était sans doute rien de plus grave que quelques contusions et courbatures dues à trop d'heures passées en selle. Ista sentit son cœur fondre de soulagement.

— Royina ! s'écria-t-il. Les dieux soient loués, l'une et les cinq ! Gloire à la Fille Printemps ! J'étais persuadé que les Jokoniens avaient fini par vous capturer ! J'avais envoyé tous mes hommes capables de monter à cheval avec ceux du march de Porifors pour vous chercher…

— Notre compagnie, Ferda – y a-t-il eu des blessés ?

Ista lutta pour se redresser, une main sur le bras du march, tandis que Ferda s'avançait jusqu'à l'épaule du cheval pommelé. Il passa la main dans ses cheveux raides de sueur.

— Un de nos hommes a reçu dans la cuisse un carreau d'arbalète venant des troupes du march, par malchance, un autre a eu la jambe brisée quand son cheval lui est tombé dessus. J'ai envoyé

deux personnes s’occuper de lui, en attendant que les médecins en aient terminé avec les blessés plus graves. Les autres se portent à merveille. Moi aussi, maintenant que mon cœur ne traîne plus dans la poussière à force de s’inquiéter pour vous.

Arhys dy Lutez s’était comme pétrifié, derrière elle.

— Royina ? répéta-t-il. La royina douairière Ista ?

Ferda leva la tête, un sourire aux lèvres.

— Oui, Messire. Si vous êtes son sauveur, je vous baiserai les mains et les pieds ! Nous étions au supplice quand nous avons compté les captives et constaté sa disparition.

Le march dévisagea Ista comme si elle venait de se changer sous ses yeux en une incroyable créature mythique. *C’est peut-être le cas*. Laquelle des nombreuses versions de la mort de son père des mains du roya Ias avait-il entendue ? Quel mensonge prenait-il pour la vérité ?

— Toutes mes excuses, March, dit Ista avec une brusquerie non intentionnelle. Sera dy Ajelo était la fausse identité de mon choix, par humilité pendant mon pèlerinage, mais ensuite par sécurité. (Ce qui ne lui avait pas servi à grand-chose.) Mais à présent que votre bravoure m’a délivrée, je peux me permettre de redevenir Ista dy Chalion.

— Eh bien, répondit-il après une pause, Dy Tolnoxo ne se trompait donc pas sur toute la ligne. Quelle surprise !

Elle le regarda au travers de ses cils. Il avait repris son masque, noué très serré. Avec une grande prudence, le march la confia aux bras tendus de Ferda.

Chapitre 9

Ista s'accrochait au coude de Ferda qui l'escortait au travers du gazon piétiné en lui servant le récit exalté de la bataille de l'aube, telle qu'il l'avait vue depuis sa position avancée dans la colonne. Elle ne suivit pas une phrase sur trois, mais comprit qu'il était épris de la stratégie militaire d'Arhys dy Lutez. La prairie ondulait sous les yeux d'Ista. Sa tête semblait mal rattachée à son cou, et de taille variable. Ses yeux palpitaient, quant à ses jambes…

— Ferda, le coupa-t-elle doucement.

— Oui, Royina ?

— Je voudrais… un morceau de pain et un tapis de couchage.

— Ce campement rudimentaire n'est pas un endroit où vous reposer…

— N'importe quel bout de pain. N'importe quel tapis.

— Je pourrai peut-être trouver des femmes pour vous assister, mais elles n'ont rien de commun avec vos habitudes…

— Votre tapis me conviendrait.

— Royina, je…

— Si vous ne me donnez pas un tapis de couchage sur-le-champ, je vais m'asseoir par terre ici même et me mettre à pleurer. Tout de suite.

Cette menace, formulée sur un ton égal au possible, sembla enfin porter ses fruits ; au moins cessa-t-il de s'inquiéter de tout ce qui lui manquait, introuvable ici, pour lui procurer ce qu'elle lui demandait, et qui était disponible à portée de main. Il la mena vers les tentes des officiers près des arbres, en choisit une apparemment au hasard, passa la tête à l'intérieur avant d'y faire entrer Ista. L'air y était tiède et étouffant, chargé d'odeurs de moisi, de cuir, d'hommes inconnus, de chevaux et d'huiles pour les épées et les cottes de mailles. Un tapis de couchage s'y trouvait. Elle s'y étendit sans retirer ni bottes, ni jupe ensanglantée, ni rien d'autre.

Ferda revint quelques minutes plus tard avec un morceau de pain bis. Elle tendit la main pour lui adresser un vague signe ; il y déposa le morceau, qu'elle mordilla sans vraiment y prêter attention. Lorsque le propriétaire de la tente reviendrait… quelqu'un d'autre pourrait s'en occuper. Foix aurait pu le convaincre que ce vol flagrant était un honneur à chérir sincèrement, elle n'en doutait pas. Ferda ferait peut-être presque aussi bien. Elle s'inquiétait pour Foix et dy Cabon. Étaient-ils toujours lâchés sans cheval dans la nature ? Liss avait de toute évidence pu s'échapper pour rejoindre Maradi, mais qu'avait-elle fait ensuite ? S'étaient-ils déjà retrouvés ? Et… et…

Elle ouvrit péniblement des yeux englués et regarda au-dessus d'elle. Des points lumineux transperçaient le tissu grossier de la tente, clignotant lorsqu'une brise légère déplaçait les feuillages qui l'abritaient. Le corps d'Ista était ankylosé, la tête lui faisait mal. Un morceau de pain à demi grignoté traînait là où il était tombé d'entre ses doigts. L'après-midi ? À en juger par la lumière et sa vessie, pas plus tard.

Une voix féminine remplie d'appréhension chuchota :

— Madame ? Êtes-vous réveillée ?

Avec un grognement, elle se retourna pour découvrir que Ferda, ou quelqu'un d'autre, lui avait finalement trouvé des gens pour la servir. Deux civils d'allure un peu fruste accompagnant les troupes et une femme impeccable portant le vert de la Mère, sans doute une acolyte médecin, attendaient son réveil. L'acolyte, apprit-elle, avait été recrutée dans la ville voisine par l'un des courriers du march. Ils se révélèrent bientôt posséder à eux tous davantage de connaissances pratiques que tout le troupeau de dames de haute naissance qui avaient naguère rendu la vie impossible à Ista, à Valenda.

Une bonne moitié de ses habits avaient été récupérés parmi le butin des Roknari, par Ferda ou l'un de ses hommes, et empilés sur l'autre tapis de couchage. De l'eau en abondance pour sa toilette, des bâtons à dents et de la pâte d'herbes astringente, des médicaments et de nouveaux pansements, une séance de vigoureux

brossage et de tressage de sa crinière de bête sauvage : lorsque Ista quitta la tente en boitillant au bras de l'acolyte, à la lumière de ce début de soirée, elle se sentait, sinon majestueuse, tout au moins redevenue femme.

Le camp était silencieux, encore que pas réellement désert ; de petits groupes d'hommes allaient et venaient, chargés de tâches d'après la bataille. Personne ne semblait vouloir faire monter Ista sur un autre cheval, ce qui lui évita une crise d'hystérie pour laquelle il ne lui restait plus d'énergie. Elle ne pouvait que se montrer reconnaissante. Plusieurs de ses gardes, l'air propre encore qu'épuisé, disposaient de leur propre feu de camp dans le bosquet, et avaient emprunté des vivandiers. On invita Ista à s'asseoir sur une bûche retournée, taillée grossièrement pour lui donner la forme d'une chaise et sur laquelle on avait disposé des couvertures repliées pour la rendre plus confortable. Depuis ce trône de fortune, elle regarda paresseusement préparer un dîner pour sa compagnie. Elle envoya l'acolyte offrir ses services médicaux à ceux de ses hommes qui pouvaient encore avoir des blessures à soigner. La femme revint au bout d'un temps d'une brièveté réconfortante. Ferda finit par reparaître. Lui aussi semblait avoir pu prendre du repos, au soulagement d'Ista, encore qu'un repos visiblement insuffisant.

Alors qu'une fumée aromatique s'élevait des flammes, Arhys dy Lutez rejoignit le camp à cheval, accompagné par une douzaine de gardes et d'officiers. Il s'approcha d'Ista et lui offrit une révérence qui n'eût pas semblé déplacée dans le palais d'un noble à Cardegoss. Il s'enquit poliment de la façon dont on la traitait, et sembla dubitatif lorsqu'elle lui assura que tout était parfait.

— À Cardegoss, en été, les dames de la cour organisaient de fréquents pique-niques dans la forêt, et prétendaient à des plaisirs rustiques, lui expliqua-t-elle. Il était très à la mode de dîner sur un tapis étalé à l'abri d'un bosquet très semblable à celui-ci, par un temps tout aussi doux.

Moins les blessés et le sol jonché d'attirail militaire, toutefois.

Il sourit.

— J'espère que nous pourrons bientôt mieux vous servir. J'ai quelques affaires à traiter ici, et des rapports à envoyer à mon

seigneur, le provincar de Caribastos. Mais, d'ici demain matin, notre route devrait être sûre, sans danger d'y croiser des Jokoniens isolés. C'est avec grand plaisir, et un grand honneur, que je vous offrirai l'hospitalité du château Porifors, jusqu'à ce que vous soyez guérie de vos blessures et de votre fatigue, et que vos hommes vous soient rendus. Je vous prêterai ensuite une escorte pour la direction qui vous agréera.

Elle fit la moue, méditant ces propos. Elle devinait sur elle le poids de son regard plein de sollicitude.

— Porifors est-il l'abri le plus proche ?

— C'est la place forte la plus solide. Il y a des villages et des villes plus proches, mais leurs murs sont moins sûrs, et, très sincèrement, ce ne sont que d'humbles lieux. Une demi-journée de route pour vous, rien de plus, et par petites étapes tranquilles, je vous le promets. Et puis… (Un sourire étira ses lèvres, éclat de charme et de chaleur.) … Je l'avoue, c'est mon foyer ; je serais ravi et fier de vous le montrer.

Ista ignora son cœur, qui fondait comme de la cire à la flamme d'une bougie. Toutefois, accepter son hospitalité impliquait d'autres conversations avec lui, ce qui devait mener à… quoi donc ? Ferda, remarqua-t-elle, la fixait avec un vif espoir. Le jeune officier-dédicat soupira ouvertement de satisfaction lorsqu'elle répondit :

— Je vous remercie, Messire. Nous acceptons avec gratitude ce refuge et ce repos. (Puis elle ajouta :) Peut-être les membres perdus de notre compagnie nous y retrouveront-ils, si nous nous attardons un temps. Lorsque vous écrirez à dy Caribastos, auriez-vous l'amabilité de lui faire savoir que nous les recherchons avec inquiétude, et de lui demander de nous les envoyer là-bas si… lorsqu'on les retrouvera ?

— Certainement, Royina.

Ferda murmura à Ista :

— Et si vous êtes logée dans une forteresse sûre, je pourrai les chercher, moi aussi.

— Peut-être, répondit-elle tout bas. Mais atteignons d'abord cet endroit.

Sur l'invitation pressante de Ferda, le march s'attarda près de leur feu, lorsque le soleil se coucha et que les vivandiers, poussés par la présence royale d'Ista à donner le meilleur d'eux-mêmes, produisirent un repas étonnamment complexe. Ista ignorait que l'on pouvait cuire du pain, parfumé d'herbes, d'ail et d'oignons, dans une casserole au-dessus d'un feu ouvert. Arhys refusa la nourriture, affirmant qu'il avait déjà mangé, mais accepta une cruche de vin coupé d'eau, ou plutôt, d'eau mêlée à une larme de vin.

Il se retira assez tôt. Ista vit luire les bougies dans sa tente tandis qu'il écrivait sur ce que ses serviteurs transportaient comme bureau de campagne lors de ces incursions, recevait les listes des morts, des blessés et des prisonniers, donnait des ordres, rédigeait des rapports, des lettres que des cavaliers rapides emporteraient ensuite dans le noir. Elle vit l'un des officiers des comptes jokoniens que l'on escortait jusqu'à lui pour un interrogatoire prolongé. Lorsqu'elle se retira sous sa tente réquisitionnée, à présent débarrassée des affaires du propriétaire et jonchée d'herbes parfumées, les lumières éclairant le travail d'Arhys traversaient toujours les murs de sa tente, comme une lanterne dans une nuit profonde.

Le départ fut retardé le lendemain matin par les affaires des troupes d'Arhys et des délégations de la ville où il avait envoyé les prisonniers jokoniens, ce qui ennuyait Arhys, comme le vit Ista, mais au moins les tentes étaient-elles repliées. On lui présenta un cheval de la compagnie du march, un joli hongre blanc, équipé de sa selle et de son harnachement. Elle avait vu le jeune soldat qui le menait en train de le monter dans la prairie un peu plus tôt, sans doute pour le calmer un peu et s'assurer qu'il convenait à une dame. Une dame fatiguée et plus de première jeunesse. Elle eût préféré monter en selle à l'aide d'un escabeau, mais s'accommoda de la courte échelle que lui fit nerveusement le soldat.

— J'espère qu'il vous conviendra, Royina, dit le jeune homme, baissant la tête. Je l'ai choisi moi-même. Notre maître d'écurie est absent, car il est tombé malade – mon seigneur s'efforce d'assurer

la tâche de deux hommes. Mais tout sera plus facile après notre retour à Porifors.

— Je n'en doute pas.

Ce fut une compagnie aux effectifs considérablement accrus qui grimpa péniblement hors de la vallée de la rivière pour traverser la campagne aride. Quarante cavaliers vêtus du tabard de Porifors montaient en éclaireurs, armés et vêtus de cottes de mailles, avant la troupe réduite d'Ista et de Ferda. Suivait une longue caravane de mules de charge et de serviteurs, puis vingt hommes de plus pour fermer la marche. Ils trouvèrent un sentier, puis rejoignirent au nord une route plus grande. Des éclaireurs allaient et venaient pour échanger des rapports brefs mais visiblement rassurants avec les officiers vigilants d'Arhys.

Ils optèrent pour un pas lent pendant cette tiède matinée. Arhys finit par échapper aux exigences contraignantes de son poste de commandement assez longtemps pour ralentir et venir se placer aux côtés d'Ista.

Il la salua d'un air enjoué, à présent qu'il savait sa petite armée en route dans sa direction préférée.

— Royina, j'espère que vous avez bien dormi et, que cette dernière chevauchée vous est supportable ?

— Oui, j'y survivrai. Mais je crois que je me mutinerais s'il fallait passer au trot.

Il gloussa.

— Alors personne ne l'exigera de vous. Nous nous reposerons vers midi, et atteindrons Porifors à temps pour prendre un meilleur dîner que je n'ai pu vous en offrir hier soir.

— Alors nous dînerons extrêmement bien. Je m'en réjouis d'avance.

Les formules de courtoisie franchissaient les lèvres d'Arhys par automatisme. Mais à en juger par son sourire tendu, il voulait davantage qu'un échange de politesses.

— Je me sens tenu de vous présenter mes excuses pour ne pas vous avoir reconnue hier, poursuivit-il. Le courrier de Tolnoxo qui m'a averti de la présence de la colonne nous a servi un récit extravagant selon lequel vous étiez parmi les captifs, mais tous ses rapports

étaient plutôt confus. Cependant, lorsque j'ai vu les Jokoniens traîner une femme, j'ai pensé qu'il avait peut-être dit vrai, après tout. Puis votre faux nom m'a embrouillé de nouveau.

— Vous ne me devez aucune excuse. J'ai fait preuve d'une prudence excessive, comme il s'est avéré.

— Pas du tout. Je… n'aurais jamais cru vous rencontrer. En chair et en os.

— Je dois dire que je suis ravie que vous l'ayez fait. Ou je me serais réveillée dans un endroit fort déplaisant en Jokona ce matin.

Il sourit brièvement et lança un regard en biais à Ferda, de l'autre côté du cheval d'Ista, auditeur satisfait de ce noble discours. La curiosité le disputait à la peur dans le ventre d'Ista, et remporta la manche. Elle comprit l'allusion et fit signe à Ferda de s'éloigner hors de portée de la voix d'Arhys.

— Mon bon dédicat, laissez-nous un instant.

Visiblement déçu, Ferda raccourcit ses rênes et prit un peu de recul. Arhys et Ista se retrouvèrent seuls côte à côte, cheval blanc perle et cheval gris, élégant tableau évoquant l'équilibre le plus juste qu'on pût atteindre entre l'intimité et la bienséance. Ista ressentit un pincement de solitude en pensant à Liss, et se demanda où se trouvait à présent la jeune fille. Elle devait s'en sortir avec la plus grande compétence, sans aucun doute.

Arhys l'observa au travers d'yeux légèrement voilés, comme s'il méditait sur des énigmes.

— J'aurais dû m'en douter tout de suite. J'ai ressenti une gravité dans votre présence dès l'instant où je vous ai vue. Et pourtant, vous ne ressembliez pas à l'idée que je me faisais de la brillante Ista.

Si c'était là le début de quelque suave badinage, elle était trop fatiguée pour y répondre. S'il s'agissait d'autre chose… elle était *beaucoup* trop fatiguée. Elle finit par lui demander :

— Comment m'imaginiez-vous ?

Il fit un vague signe de la main.

— Plus grande. Les yeux plus bleus. Les cheveux plus pâles – de miel et d'or, disent les poètes de cour.

— Les poètes de cour sont payés pour mentir comme des imbéciles, mais oui, je les avais plus clairs dans ma jeunesse. Les

yeux n'ont pas changé. Peut-être voient-ils plus clairement aujourd'hui.

— Je n'imaginais pas vos yeux de la couleur de la pluie d'hiver, ni vos cheveux de la nuance des champs hivernaux. Je me demandais si c'était votre longue douleur qui vous a conduite à cette saison.

— Non. J'ai toujours été une petite chose très terne, lança-t-elle. (Il ne rit pas, ce qui eût facilité les choses.) Je vous l'accorde, mon âge n'a amélioré que mon esprit.

Et même celui-là est suspect.

— Royina – si la chose ne vous est pas trop pénible –, pourriez-vous me parler de mon père ?

Hélas, je me doutais bien qu'il ne s'intéressait guère à mes yeux larmoyants couleur de pluie.

— Qu'y a-t-il à dire que tous ne sachent déjà ? Arvol dy Lutez était doué pour tous les domaines vers lesquels il se tournait. Épée, cheval, musique, poésie, guerre, gouvernement… Si son éclat avait le moindre défaut, il résidait dans sa versatilité même, le détournant de l'effort soutenu nécessaire pour…

Elle interrompit sa phrase, mais la pensée poursuivit son cours. Les nombreux débuts brillants de dy Lutez, comprit-elle avec le recul, ne tendaient jamais vers des fins d'égale qualité. Fleur parfumée, fruit vert et rongé de vers… *Oui, j'aurais dû m'en apercevoir même alors. Ou si mon jugement de jeune fille était trop faible, où était celui des dieux, qui n'ont pas de telles excuses ?*

— Il faisait les délices de tous les yeux qui se posaient sur lui.

Excepté des miens.

Arhys fixait le garrot de son cheval.

— Pas terne, dit-il au bout d'un moment. J'ai vu de plus belles femmes, mais vous retenez mon regard… D'une manière que je ne saurais expliquer.

Un suave courtisan, décida Ista, n'eût jamais commis l'impair d'admettre l'existence de femmes plus jolies que son auditrice du moment, et eût développé à grand renfort d'élans poétiques. Un simple badinage, on pouvait le refuser d'un sourire. Les remarques d'Arhys étaient autrement plus inquiétantes, prises au premier degré.

Il poursuivit :
— Je commence à comprendre pourquoi mon père a risqué sa vie pour votre amour.
Ista, à regret, se retint de hurler.
— Messire Arhys. Arrêtez-vous.
Il la regarda, surpris, et comprit qu'elle ne parlait pas d'arrêter son cheval.
— Royina ?
— Je vois que les rumeurs de romance se sont répandues jusqu'en Caribastos. Mais il n'est nul besoin de chercher à justifier un manquement à ses goûts exquis, car Arvol dy Lutez ne fut jamais mon amant.
Sincèrement pris de court, Arhys digéra un instant ces paroles. Et finit par tenter prudemment :
— Je suppose… que vous n'avez plus aucune raison, aujourd'hui, de ne pas dire la vérité.
— Je n'ai jamais dit autre chose que la vérité. Les langues de fer de la rumeur et de la calomnie n'étaient pas la mienne. Je ne disais rien, la plupart du temps.
Ce qui suffisait à la rendre moins coupable ? Certainement pas.
Le front plissé, il s'efforça de tout démêler.
— Le roya Ias n'a-t-il pas cru à vos protestations d'innocence ?
Ista se frotta le front.
— Je vois que nous devons revenir un peu en arrière. Comment avez-vous imaginé le cours de ces tristes événements, pendant toutes ces années ?
Il s'assombrit, mal à l'aise.
— Je croyais… J'avais conclu… qu'on avait torturé mon père pour le pousser à confesser le péché qu'il commettait en vous aimant. Et comme il refusait de parler, pour vous protéger ou bien préserver son honneur, les inquisiteurs ont poussé trop loin l'épreuve, le tuant accidentellement dans les donjons du Zangre. Les accusations de détournement et de tractations secrètes avec le roya de Brajar ont été inventées ensuite pour dissimuler la culpabilité d'Ias. Une vérité tacitement admise par Ias lorsque les héritiers dy Lutez ont reçu

normalement ce qui leur revenait au lieu d'être frappés de mort civile, comme c'est le cas pour les propriétés des traîtres.

— Vous êtes perspicace, fit-elle remarquer. (Et il avait raison aux trois quarts. Seul lui manquait encore le cœur secret des événements.) Dy Lutez était presque aussi courageux que cela, en effet. Ce récit vaut largement les autres, et il est meilleur que la plupart.

Le regard d'Arhys vint se braquer sur Ista.

— Je vous ai offensée, Madame. Mes excuses les plus serviles.

Elle s'efforça de mieux contrôler sa voix. Elle mourait d'envie de lui apprendre qu'elle n'avait pas été l'amante de son père. Et pourquoi ? Quelle importance, après tout ce temps ? Les idées d'Arhys sur dy Lutez, le père qui, pour autant qu'elle pût en juger, l'avait ignoré totalement, étaient nobles et romantiques, et pourquoi confisquer maintenant l'héritage de ce cœur solitaire ?

Elle étudia du coin de l'œil sa haute taille, son assurance, sa puissance. Eh bien, la réponse à cette question-là allait de soi, n'est-ce pas ?

Il était inutile de remplacer son mensonge astucieux par un autre mensonge. Mais expliquer la vérité, dans toute sa sombre complexité – et complicité – pourrait difficilement servir les rêves romantiques secrets d'Ista.

Peut-être, quand elle le connaîtrait mieux, oserait-elle lui raconter. *Quoi ? Que son père a été noyé sur mes instructions ? Quelle intimité faudra-t-il entre nous pour que je le lui dise ?*

Elle prit une longue inspiration.

— Votre père n'avait rien d'un traître, ni au lit ni en dehors. C'était un des hommes les plus courageux et les plus nobles au service de Chalion. Il a fallu pour le briser une tâche au-delà de toute endurance humaine.

Un échec, au moment crucial. Un échec n'avait rien d'une trahison, même s'il laissait dans son sillage des décombres non moins sinistres.

— Madame, vous me déroutez.

Elle perdit son sang-froid. *Tout comme dy Lutez avait perdu le sien, hein ?*

— C’est un secret d’état, et Ias est mort avant de me délivrer de mon serment de silence. J’ai promis de ne jamais en parler à quiconque. Je ne peux rien vous dire de plus, sinon vous assurer que vous pouvez porter sans honte le nom de votre père.

— Ah, répondit-il, fronçant les sourcils. Un secret d’état. Ah.

Et le pauvre homme accepta cette explication, cinq dieux. Elle eut envie de hurler aux dieux : *Pourquoi m’avez-vous conduite ici ? N’ai-je pas déjà été suffisamment punie ? Tout ceci vous amuse ?*

Elle répondit avec une légèreté qu’elle n’éprouvait pas.

— Mais assez parlé des morts passées. Parlez-moi de ceux qui respirent aujourd’hui. Parlez-moi un peu de vous.

Une ruse qui devrait la laisser tranquille pour le restant de leur trajet ; elle n’aurait qu’à émettre de petits bruits occasionnels pour marquer son intérêt, s’il ressemblait à la plupart des courtisans qu’elle avait connus.

Il haussa les épaules.

— Il y a peu à raconter. Je suis né dans cette province et j’y ai vécu toute ma vie. Je monte pour la défendre depuis mes jeunes années. Ma mère est morte quand nous… quand j’avais douze ans. J’ai été élevé par ses fidèles – par d’autres parents –, et on m’a préparé par nécessité au métier de soldat. Porifors m’a été légué par ma mère et confirmé par le provincar quand j’ai atteint l’âge de le recevoir. La plupart des grandes possessions de mon père sont allées à ses descendants plus âgés, même si quelques propriétés situées ici en Caribastos m’ont été léguées par simple logique : je crois qu’il y a eu quelques négociations parmi les exécuteurs testamentaires, mais tout ceci me dépassait à l’époque.

Il redevint silencieux.

Il en avait fini, visiblement. Son père, brillant conteur, savait tenir une table sous son charme pendant toute une soirée sans davantage d’encouragements.

Arhys regarda autour de lui, plissant les yeux pour chasser la lumière vive du nord, et ajouta un codicille.

— J’aime cette terre. J’en reconnaîtrais chaque kilomètre carré dans le noir.

Elle suivit son regard qui embrassait l'horizon. Les montagnes avaient cédé la place à une vaste campagne onduleuse, sous un ciel bleu vif. La douceur du climat permettait de faire pousser des oliviers, profusion de vert argenté et luisant éparpillée çà et là sur les longues pentes. Quelques villages entourés de remparts évoquaient des jouets légèrement dorés au coin du champ de vision. En cette journée paisible, des paires de bœufs labouraient de lointaines vallées. Une haute roue gémissait dans une rivière, d'une voix assourdie par la distance, brassant de l'eau afin d'irriguer les jardins et les rangées de vignes qui s'étendaient sur le terrain plus plat et plus fertile. Au loin, le long des sommets, l'ossature grise du monde transperçait le sol plus fin et prenait le soleil comme des hommes âgés sur le banc d'une place.

Je crois que, vous aussi, vous avez laissé de côté certains développements plus pénibles de votre récit. Mais cette dernière remarque avait le poids et la densité d'une vérité trop grande pour être niée. C'était si caractéristique d'un homme d'enfiler masque après masque tel un comédien, dissimulant ses intentions, mais de laisser pourtant son cœur sur la table, négligemment, sans surveillance et à la vue de tous.

Un éclaireur les rattrapa et adressa un salut plein de déférence à son commandant. Arhys chevaucha à côté de lui afin de s'entretenir quelques instants, puis leva les yeux vers le soleil et fronça les sourcils.

— Royina, j'ai quelques affaires à régler. J'ai hâte de profiter à nouveau du plaisir de votre compagnie.

Hochant gravement la tête, il s'éloigna d'Ista.

Ferda la rejoignit, souriant et cachant plutôt bien sa curiosité. Quelques minutes plus tard, on envoya une partie des mules de charge et des serviteurs trotter en avance, escortés par une demi-douzaine de cavaliers armés. Quelques kilomètres plus loin, la route s'incurva pour pénétrer dans une longue vallée peu profonde, colorée de vert et d'argent par les arbres et les vignes. Un village fortifié s'y abritait au bord du petit cours d'eau. Dans l'oliveraie

proche du ruisseau, les serviteurs installaient quelques tentes, allumaient un feu et rassemblaient de la nourriture.

Sire Arhys, Ista, la compagnie de Ferda et une douzaine de gardes tournèrent en direction de l'oliveraie. Le reste des bagages et des soldats poursuivit sans un regard en arrière.

Ista sourit avec gratitude lorsque Ferda l'aida à descendre de son cheval blanc. Le jeune soldat revint emmener la monture afin de l'abreuver et de s'en occuper, et un autre invita Ista, au bras de Ferda, à le suivre vers l'ombre d'un vieil olivier tandis que l'on préparait son déjeuner. On lui avait confectionné un siège à l'aide de selles, de tapis et de couvertures repliées, assez confortable pour soulager des membres aussi las que les siens. De ses propres mains, sire Arhys lui apporta une cruche de vin coupé d'eau, puis en lampa une autre, contenant elle aussi plus d'eau que de vin.

Il s'essuya la bouche avant de tendre la cruche à un serviteur tout proche.

— Royina, je dois me reposer. Mes gens subviendront à tous vos besoins. L'autre tente est pour vous, si vous souhaitez vous retirer.

— Oh ! Je vous remercie. Mais cette ombre agréable suffira pour l'instant.

C'étaient deux modestes tentes d'officier, faciles à dresser et à replier. De toute évidence, la tente de commandement d'Arhys, plus spacieuse, était restée dans le cortège des bagages.

Il s'inclina avant de s'éloigner d'un bon pas, pour disparaître sous sa tente. Rien d'étonnant à ce qu'il eût choisi l'heure la plus calme si, comme le soupçonnait Ista, il avait veillé deux nuits de suite. Son serviteur le suivit dans la tente, puis en émergea quelques minutes plus tard pour s'asseoir en tailleur devant le rabat fermé.

L'acolyte, dame de compagnie provisoire d'Ista, s'enquit de ses besoins, qui étaient peu nombreux, puis s'installa près d'elle à l'ombre. Ista l'encouragea à lui faire la conversation, qui lui en apprit beaucoup sur la vie des villages de la région. Les vivandiers lui apportèrent de la nourriture, la couvant d'un œil inquiet tandis qu'elle se restaurait, et semblèrent soulagés et ravis lorsqu'elle les remercia en souriant.

Le bourg était trop petit pour entretenir un temple, mais apprenant que la place du village comptait un autel consacré à la Fille Elle-même, près de la fontaine, Ferda et le reste de ses hommes s'en allèrent après déjeuner afin de rendre grâce pour leur délivrance. Ista les laissa partir de bon cœur, n'éprouvant aucun besoin de chercher un endroit consacré où trouver les dieux ; ils semblaient la poursuivre en tous lieux, en permanence, sans aucune distinction. Un endroit où elle aurait la garantie de ne *pas* les trouver, voilà qui eût mérité un pèlerinage. Elle somnolait dans la tranquillité de cet après-midi inondé de lumière. L'acolyte s'était recroquevillée près d'elle sur les couvertures pour sombrer dans un sommeil bien réel. Elle ronflait d'une manière très peu distinguée, évoquant les ronronnements sonores d'un chat.

Ista rajusta une couverture et s'adossa à l'écorce de l'arbre. Le tronc noueux devait avoir dans les cinq cents ans. Le village se dressait-il ici depuis aussi longtemps ? Il semblait que oui. Chalionais, Ibranes, quelques Roknari, puis de nouveau des Chalionais… Les maîtres s'y étaient succédé comme les vagues sur un rivage, et cependant il demeurait et subsistait. Pour la première fois depuis des jours, Ista sentit son corps commencer à se détendre réellement, dans la sécurité de cette heure tranquille, dans la continuité des siècles. Elle s'autorisa à fermer les yeux, juste un instant.

Ses pensées se firent informes, dérivant à la lisière du rêve. Il était question de courir dans tout le château de Valenda, ou peut-être le Zangre, et de se disputer à propos d'habits qui ne convenaient pas. D'oiseaux en vol. D'une chambre dans un château, éclairée par des bougies.

Le visage d'Arhys, décomposé par le désarroi. Sa bouche ouverte formant un O de stupéfaction, ses mains tendues tandis qu'il se précipitait d'un pas vacillant, horrifié. Il émit un bruit rauque, entre cri et grognement, qui montait dans les aigus comme une plainte de douleur.

Ista s'éveilla brusquement, inspirant d'un coup, tandis que le cri semblait encore résonner à ses oreilles. Elle se redressa et regarda autour d'elle, le cœur battant rapidement. L'acolyte dormait toujours.

Quelques hommes étaient assis à l'ombre de l'autre côté de l'oliveraie, près des chevaux, occupés à jouer aux cartes. D'autres dormaient. Personne d'autre ne semblait avoir entendu ce bruit affreux ; personne ne tourna la tête vers la tente d'Arhys. Le serviteur avait quitté son poste près de l'entrée.

C'était un rêve… n'est-ce pas ? Et pourtant, il possédait beaucoup trop de densité, de clarté ; il tranchait avec les vagabondages qui l'avaient précédé comme une pierre au milieu de l'eau. Ista se força à s'adosser contre l'arbre, mais la sensation de bien-être l'avait désertée pour de bon. Il lui semblait que des bandes étroites lui enserraient la poitrine et gênaient sa respiration.

Discrètement, elle s'appuya sur une main pour se relever. Personne ne l'observait pour l'instant. Elle traversa d'un pas léger les quelques mètres séparant son arbre du suivant, puis se réfugia de nouveau dans l'ombre. Elle s'arrêta devant l'entrée de la tente. S'il dormait, quelle excuse donnerait-elle pour l'avoir réveillé ? S'il était éveillé et s'affairait, par exemple, à se vêtir, quelle excuse pour envahir ainsi son intimité ?

Je dois savoir.

Ista souleva le rabat de la tente et entra, tandis que ses yeux s'accoutumaient aux ombres. Le tissu pâle de la tente, assez mince pour lui laisser entrevoir le mouvement des ombres étroites des feuilles d'olivier sur le toit, luisait sous l'effet de la lumière extérieure, qui s'infiltrait aussi par une bonne cinquantaine de trous d'épingle.

— Sire Arhys ? Sire Arhys, je…

Sa voix mourut.

La tunique repliée d'Arhys et ses bottes étaient posées sur une couverture sur la droite. Il était étendu sur le dos, sur un lit de camp à gauche d'Ista, recouvert seulement d'un mince drap de lin, la tête près de l'entrée. Un fin galon de tissu gris et noir était noué sur son bras, près de la peau, signe d'une prière privée au Père Hiver.

Il avait les paupières closes et grises. Il ne bougeait pas, la chair aussi pâle et translucide que de la cire. Juste au-dessus de son sein gauche, une tache d'un rouge vif traversait le tissu.

Le souffle coupé, Ista étouffa un cri. Elle tomba à genoux près du lit de camp. *Cinq dieux, on l'a assassiné.* Mais comment ? Personne n'était entré dans cette tente depuis le départ du serviteur. Avait-il trahi son maître de la sorte ? S'agissait-il d'un espion roknari ? La main tremblante d'Ista écarta le drap.

Sous le sein gauche, la blessure béait comme une petite bouche sombre. Du sang en coulait lentement. Un coup de poignard, peut-être, dirigé en plein cœur. *Vit-il toujours ?* Elle pressa les doigts contre cette bouche dont elle ressentit le baiser collant contre sa paume, guettant désespérément la moindre palpitation indiquant que le cœur battait toujours. Elle n'aurait su le dire. Oserait-elle poser l'oreille contre sa poitrine ?

Un souvenir hideux fulgura devant son œil interne, l'homme long et mince de son rêve, et le flot rouge de sang qui s'échappait entre ses doigts. Elle retira vivement la main.

J'ai déjà vu cette blessure. Elle sentait son propre pouls s'emballer, palpiter dans son cou, sur son visage, cogner à ses oreilles. Sa tête lui semblait remplie de bourre de coton.

C'était la même blessure, elle l'eût juré, jusqu'au moindre détail. Mais pas sur le même homme.

Cinq dieux, cinq dieux, quelle est cette terreur ?

Alors même qu'elle regardait, les lèvres d'Arhys s'écartèrent. Sa poitrine nue se souleva sous l'effet d'une longue inhalation. Partant des bords, la plaie se referma lentement, la fente sombre pâlit, rétrécit. Se lissa. L'instant d'après, il ne restait qu'une légère cicatrice rose entourée d'une tache bordeaux en train de sécher. Arhys gémit doucement et se mit à bouger.

Ista se releva, serrant la main droite sur la trace collante qu'elle renfermait. Le souffle court, elle se glissa par l'ouverture de la tente pour se retrouver en train de cligner des yeux à la lumière de l'après-midi. Le sang semblait avoir déserté son visage. L'oliveraie ombragée paraissait tourner sous ses yeux. Elle se dirigea rapidement vers l'arrière de la tente, s'abritant entre elle et le tronc d'olivier épais et imposant, restant quelques instants hors de vue tandis qu'elle reprenait son souffle. Elle entendit le grincement du lit de camp, un mouvement de l'autre côté de ce tissu opaque, un

soupir. Elle ouvrit la paume droite et baissa les yeux vers la trace carmin qui la barrait.

Je ne comprends pas.

Une ou deux minutes plus tard, elle se sentit capable de marcher sans trébucher, de respirer sans hurler et de garder une expression calme et fermée. Elle rejoignit son siège près de l'arbre et s'y laissa tomber. L'acolyte remua et se redressa.

— Royina ? Oh, est-ce déjà l'heure de reprendre la route ?

— Je crois que oui, répondit Ista, d'une voix qui ne tremblait pas ni ne montait vers les aigus, à sa propre satisfaction. Sire Arhys se réveille… je vois.

Il écarta le rabat et sortit de la tente, ce qui l'obligea à baisser la tête. Il avait renfilé ses bottes. Il se redressa, fixant la dernière attache de sa tunique. Sa tunique sans tache ni déchirure. Il s'étira, se gratta la barbe et sourit à la cantonade, l'image même d'un homme qui s'éveille d'une sieste reposante après le déjeuner. À l'exception près qu'il n'avait rien mangé…

Son serviteur se précipita pour l'aider à passer tabard et baudrier par-dessus sa tête. Le petit homme lui fournit également une cape de lin gris pâle, aux bords ornés de broderies compliquées de fils d'or, et l'ajusta de sorte qu'elle tombât de manière fort majestueuse autour des mollets d'Arhys. Quelques ordres prononcés d'une voix nonchalante envoyèrent ses hommes préparer tout le cortège à reprendre la route.

L'acolyte se leva pour rassembler ses affaires et les remballer. Ferda passa près des deux femmes, se dirigeant vers les chevaux. Ista l'invita doucement à la rejoindre.

Détournant le regard, elle lui dit d'une voix délibérément monocorde :

— Ferda. Regardez ma paume droite et dites-moi ce que vous voyez.

Il se pencha sur sa main, puis se redressa.

— Du sang ! Madame, vous êtes-vous blessée ? Je vais chercher l'acolyte…

— Je vous remercie, mais je n'ai rien. Je souhaitais simplement savoir… si vous y verriez la même chose que moi. C'est tout.

Vaquez à vos occupations, je vous prie.

Elle s'essuya la main sur les couvertures et tendit l'autre bras pour qu'il l'aidât à se relever. Elle ajouta au bout d'un moment :

— N'en parlez à personne.

Il fit une moue intriguée, mais la salua et reprit son chemin.

La seconde partie du trajet fut beaucoup plus courte qu'Ista ne s'y attendait, sept ou huit kilomètres à peine pour franchir la crête suivante et arriver près d'un cours d'eau un peu plus large. La route zigzaguait par endroits, descendait la pente raide puis longeait la petite rivière. Arhys se déplaçait de l'avant à l'arrière de la colonne et ne rejoignit Ista et Ferda que vers la fin.

— Regardez là-bas. (D'un vaste geste, il désigna un point devant eux.) Le château Porifors.

Un autre village fortifié, beaucoup plus gros que le précédent, se nichait près du cours d'eau au pied d'un haut affleurement rocheux. Le long du sommet de l'affleurement, qui surplombait un vaste panorama de la vallée, se dressait une série irrégulière de murs rectangulaires, rompue seulement de temps à autre par des tours rondes. Les murs aveugles, percés de meurtrières et coiffés de créneaux, étaient bâtis de pierre finement taillée, d'une nuance d'or pâle sous cette lumière liquide. Des sculptures élaborées s'enchevêtraient, formant des bandes de pierre blanche, contrastant avec les murs le long desquelles elles couraient, et désignaient cette maçonnerie comme une des plus belles œuvres roknari depuis plusieurs générations, depuis l'époque où l'on avait bâti Porifors pour défendre Jokona contre Chalion et Ibra.

Une étrange expression illumina un instant le visage levé d'Arhys, qui ne perdait pas une miette du spectacle, à la fois avide et tendu, impatient et réticent. Et l'espace d'un battement de cils, las au-delà de toute mesure. Mais il se tourna ensuite vers Ista avec un sourire plus franc.

— Venez, Royina ! Nous y sommes presque.

Une autre partie du cortège des bagages le quitta au niveau du village, ainsi que la plupart des soldats. Guidés par Arhys, le reste de sa troupe et celle de Ferda suivirent ces murs pour gravir, à la file, une route plus étroite, qui contournait la colline en décrivant des

lacets. Des buissons verts s'accrochaient aux rochers selon des angles vertigineux, à l'aide de racines semblables à des doigts crochus. Les hanches des chevaux se contractaient et se détendaient, afin de les pousser vers le haut de cette dernière pente épuisante. Des exclamations les saluèrent d'en haut, se répercutant sur les rochers. S'ils avaient été des assaillants, une pluie de flèches et de pierres les eût accueillis tout aussi promptement.

La colonne contourna les murs et approcha d'un pont-levis baissé par-dessus une crevasse rocheuse naturelle, laquelle, plongeant ainsi vers le bas, ajoutait six bons mètres à la hauteur du mur. Arhys, désormais en tête de la troupe, salua et poussa un grand cri de joie, puis lança son cheval au galop pour franchir la voûte dans un claquement de sabots évoquant un roulement de tambour.

Ista le suivit à une allure plus raisonnable, pour se retrouver soudain comme transportée dans un autre monde, un jardin pris de folie furieuse. La cour d'entrée rectangulaire était bordée de grands bacs de fleurs épanouies et de plantes grasses. Un mur ouvert était orné lui aussi d'une rangée de pots, disposés dans des anneaux de fer forgé fixés aux murs – explosion de couleurs : violet, blanc, rouge, bleu, rose criard –, assortis d'une pluie de plantes grimpantes vertes qui couraient le long de la pierre pâle et austère. Un deuxième mur soutenait un abricotier en espalier, qui avait atteint des proportions impressionnantes pour s'entremêler avec un amandier tout aussi ancien, tous deux en fleur. Tout au bout de la cour, une arcade d'harmonieuses colonnes de pierre soutenait un balcon. Un escalier délicatement sculpté plongeait dans la cour comme une cascade d'albâtre.

Une jeune femme de haute taille, le visage radieux, dévala presque les marches. Ses cheveux noirs étaient tressés depuis ses tempes, encadrant des traits d'ivoire teintés de rose, mais retombaient librement sur ses épaules où ils ondulaient comme de la soie. Ses habits de lin léger mettaient en valeur son corps mince, et une robe de soie vert pâle aux amples manches bordées d'or voltigeait autour d'elle, se gonflant comme une voile tandis qu'elle descendait. Arhys bondit de son cheval pommelé et jeta ses rênes à

un valet, tout juste à temps pour ouvrir les bras et y recevoir l'impact de son étreinte énergique et parfumée.

— Messire, Messire ! Les cinq dieux soient loués, vous rentrez sain et sauf !

Le jeune soldat venait d'apparaître près du cheval d'Ista et s'apprêtait à l'aider à descendre, mais il tourna la tête pour regarder ce spectacle avec dans les yeux une lueur de franche envie, encore que teintée d'un amusement indulgent.

— Quelle jeune femme incroyablement séduisante, commenta Ista. Je ne savais pas que sire Arhys avait une fille.

Il tourna la tête en direction d'Ista, et se précipita pour tenir son étrier.

— Oh, la fille de mon seigneur ne vit pas ici, Royina…

Elle finissait de mettre pied à terre et se redressait lorsque Arhys se dirigea vers elle à grands pas, la jeune femme s'accrochant à son bras.

— Royina Ista, dit Arhys, essoufflé par la fierté et un long baiser. J'ai le plaisir et l'honneur de vous présenter mon épouse, Cattilara dy Lutez, marchesse de Porifors.

La jeune femme aux cheveux noirs effectua une révérence d'une grâce incomparable.

— Royina douairière. Ma maison est honorée au-delà de ses mérites par votre présence ici. J'espère être en mesure de faire de votre séjour avec mon seigneur et moi-même un enchantement mémorable.

— Les cinq dieux vous accordent une bonne journée, dame dy Porifors, répondit Ista d'une voix étranglée. Je suis sûre que ce sera le cas.

Chapitre 10

Flanquée de deux dames de compagnie souriantes, la jeune marchesse mena Ista au travers d'une voûte fraîche et sombre, sous le balcon, pour rejoindre une cour intérieure. Ferda et l'acolyte médicale d'Ista les suivaient avec moins d'assurance, jusqu'à ce que sire Arhys leur fît signe d'avancer. La cour était ornée d'un petit bassin de marbre en forme d'étoile, rempli d'une eau claire, et d'autres pots de plantes grasses et de fleurs. Dame Cattilara gravit comme une flèche l'escalier menant à la galerie du deuxième étage puis s'arrêta pour les attendre, et sembla s'inquiéter de voir l'acolyte aider Ista à monter péniblement les marches, gênée par ses jambes douloureuses. Ferda se hâta d'aller lui offrir son bras. Ista fit la grimace, entre gratitude et contrariété.

Leurs pas résonnèrent sur les planches jusqu'à un coin où se dressait une petite tour, mais sire Arhys s'arrêta brusquement.

— Catti, non ! Pas ces chambres, tu n'y penses pas !

Dame Cattilara s'arrêta devant la double porte sculptée que sa suivante s'apprêtait à ouvrir, et renvoya à Arhys un sourire hésitant.

— Messire ? Ce sont les meilleures chambres de la maison – nous ne pouvons offrir moins à la royina douairière !

Arhys la rejoignit d'un pas vif, baissa la voix et répondit entre ses dents :

— Réfléchis donc un peu !

— Mais elles ont été balayées et décorées pour elle…

— Non, Catti !

Elle le dévisagea, déconcertée.

— Je… suis désolée, Messire. Je vais… trouver quelque chose. Autre chose.

— Cinq dieux, fais donc, lâcha-t-il, le visage et la voix imprégnés d'exaspération.

Au prix d'un effort, il retrouva son expression accueillante et neutre.

Dame Cattilara se retourna, souriant froidement.

— Royina Ista. Accepteriez-vous de… venir dans mes appartements afin de vous reposer et de vous rafraîchir avant le dîner ? Par ici…

Elle se faufila près de ses hôtes, revenant sur ses pas, et tous firent demi-tour pour se diriger vers une double porte semblable à l'autre extrémité de la galerie. Ista se trouva, brièvement, tout près d'Arhys.

— Y a-t-il un problème avec les chambres ? demanda-t-elle.

— Le toit fuit, grogna-t-il au bout d'un moment.

Ista leva les yeux vers le ciel bleu vif, sans trace de nuages.

— Ah.

Les hommes se trouvèrent exclus passée cette nouvelle porte.

— Dois-je apporter vos affaires ici, Royina ? demanda Ferda.

Ista jeta un regard chargé d'appréhension à Arhys.

— Oui, pour l'instant, répondit-il, estimant visiblement cet autre logement, même provisoire, plus acceptable que le précédent. Venez, dy Gura, je vais vous montrer vos quartiers, ainsi qu'à vos hommes. Vous souhaiterez voir vos chevaux, bien sûr.

— Oui, Messire. Je vous remercie.

Ferda salua Ista puis suivit Arhys au bas de l'escalier.

Ista entra dans la chambre devant la dame de compagnie qui s'était arrêtée pour lui tenir la porte ouverte. La dame sourit et s'inclina.

Ista éprouva une immédiate sensation de bien-être pour avoir enfin atteint ce qui présentait l'apparence évidente de quartiers de femmes. Une lumière tamisée filtrait au travers des treillis élaborés ornant les étroites fenêtres du mur opposé. Des tentures murales et des vases de fleurs coupées égayaient les angles austères blanchis à la chaux. Une porte close donnait accès à une pièce attenante, dont Ista se demanda s'il s'agissait de la chambre d'Arhys. Contre les murs s'alignaient quantité de coffres, diversement sculptés, marquetés ou cerclés de fer. Les suivantes de Cattilara firent disparaître des piles de vêtements et autres preuves de désordre, puis installèrent un coussin rempli de plumes sur l'une de ces malles afin de permettre à Ista de s'y reposer. Ista regarda au travers des

treillis, qui donnaient sur le toit d'une autre cour intérieure, et installa prudemment son corps endolori.

— Quelle chambre agréable ! commenta Ista, afin d'apaiser la gêne évidente de dame Cattilara à voir son refuge envahi soudainement.

Cattilara sourit de gratitude.

— Ma maison est impatiente de vous accueillir à sa table, mais je pensais que vous souhaiteriez peut-être vous laver et vous reposer auparavant.

— Oui, en effet, répondit Ista avec ferveur.

L'acolyte fit une révérence à la châtelaine, avant de déclarer d'une voix ferme :

— Et si vous me permettez, Madame, la royina devrait également faire changer ses pansements.

Cattilara cligna des yeux.

— Vous êtes blessée ? Mon seigneur ne m'en a rien dit, dans sa lettre…

— Quelques écorchures sans gravité. Mais oui, me laver et me reposer, avant tout.

Ista n'avait aucune intention de négliger ses blessures. Son fils Teidez était mort, disait-on, d'une blessure à la jambe non soignée, une simple égratignure, qui s'était dangereusement infectée. Ista soupçonnait la présence de facteurs aggravants qui n'avaient rien de naturel : on avait déversé sur le jeune garçon des prières restées sans effet.

Dame Cattilara chassa sa gêne momentanée par une activité débordante, ordonnant à ses dames et à ses domestiques de s'occuper de ces détails pratiques. On offrit thé, pain et fruits séchés, on apporta des bassines et un bain de siège, ainsi que de l'eau. L'acolyte et les femmes de Cattilara s'occupèrent non seulement du corps d'Ista, mais lui lavèrent aussi les cheveux. Une fois terminées ces ablutions bienvenues, et Ista enveloppée dans des robes d'emprunt, son hôtesse semblait avoir retrouvé sa gaieté.

Selon ses instructions, les dames apportèrent des brassées de vêtements à soumettre à Ista, et Cattilara ouvrit ses coffrets à bijoux.

— Mon seigneur m'a dit que les Jokoniens vous avaient pris tous vos biens, dit Cattilara. Je vous prie d'accepter ceux des miens qui vous plairont.

— Mon voyage ayant été conçu comme pèlerinage, je transportais peu de choses, et j'ai donc bien peu perdu, répondit Ista. Les dieux ont épargné mes hommes ; tout le reste peut être réparé.

— L'épreuve a dû être terrible, dit Cattilara.

Elle avait eu un hoquet désolé lorsque l'acolyte avait découvert les lésions – certes assez hideuses – des genoux d'Ista.

— Les Jokoniens ont connu un sort bien pire, au bout du compte, grâce à votre seigneur et à ses hommes.

Cattilara rayonna de plaisir en entendant cet éloge indirect du march.

— N'est-il pas bel homme ? Je suis tombée folle amoureuse de lui dès l'instant où je l'ai vu, franchissant les portes d'Oby à cheval à côté de mon père. Mon père est le march d'Oby – la plus grande forteresse de Caribastos, exception faite du siège du provincar.

Les lèvres d'Ista se retroussèrent.

— Je vous l'accorde, sire Arhys à dos de cheval produit une première impression frappante.

Cattilara marmonna :

— Il paraissait splendide, mais si triste. Sa première femme était morte en couches, oh, des années auparavant, à la naissance de sa petite fille Liviana, et on racontait qu'il n'avait plus jamais regardé d'autre femme depuis. Je n'avais que quatorze ans. Mon père disait que j'étais trop jeune, et que ce n'était qu'une passade de jeune fille, mais je lui ai prouvé le contraire. Pendant trois ans j'ai mené une campagne auprès de mon père pour remporter les faveurs de mon seigneur, et j'ai gagné ce trophée !

En effet.

— Êtes-vous mariés depuis longtemps ?

— Presque quatre ans à présent.

Elle sourit fièrement.

— Des enfants ?

Le visage de Cattilara s'assombrit, et sa voix perdit en volume.

— Pas encore.

— Eh bien, vous êtes très jeune, répondit Ista, s'efforçant de combler cette brèche inattendue de douleur secrète que révélait si ouvertement le visage de la jeune femme. Voyons donc ces vêtements.

Ista se laissa gagner par le découragement tandis qu'elle examinait les offrandes de Cattilara. Les goûts de la marchesse allaient à des confections colorées, légères, flottantes qui devaient flatter à la perfection sa sveltesse et sa haute taille. Ista songeait qu'elles donneraient à son corps plus petit des allures de gnome traînant derrière lui un rideau. Ses lèvres cherchèrent des excuses moins directes.

— Je porte toujours le deuil récent de madame ma mère, hélas. Et mon pèlerinage, malgré l'interruption brutale due aux Jokoniens, est loin de son terme. Peut-être auriez-vous des couleurs plus adaptées à mon chagrin… ?

La plus âgée des dames de Cattilara jeta un coup d'œil à Ista et aux soieries colorées, puis sembla comprendre ses propos. Une fouille intensive des coffres et quelques allers-retours vers d'autres lieux de rangement finirent par produire plusieurs robes d'une coupe plus austère et aux ourlets moins longs, dans des tons lilas et noirs appropriés. Ista secoua la tête, souriante, devant le coffret à bijoux. Cattilara en contempla le contenu, puis s'inclina soudain avant de se retirer.

Ista entendit ses pas à l'extérieur, dans la galerie, tourner presque aussitôt ; puis au travers du mur, un écho de voix. Celle de Cattilara et celle d'un homme. Sire Arhys était rentré, de toute évidence. Elle reconnaissait bien son timbre et ses cadences. Les pas légers revinrent en arrière à toute allure, avant de ralentir pour retrouver une dignité de dame. Cattilara entra, les lèvres retroussées par la satisfaction, et tendit la main.

Sur sa paume reposait une riche broche de deuil, en argent incrusté d'améthystes et de perles.

— Mon seigneur n'a pas hérité beaucoup d'objets de son père, dit-elle d'une voix timide, mais en voici un. Il serait très honoré que vous acceptiez de le porter, en souvenir de ces temps passés.

Surprise, Ista eut un petit rire.

— En effet. Je reconnais cette broche. Sire dy Lutez la portait à son chapeau, à l'occasion.

Le roya Ias la lui avait donnée – l'un des moindres cadeaux parmi ceux qu'il lui avait faits, allant jusqu'à une moitié de sa royacie avant son effondrement.

Cattilara fixait Ista avec des yeux où luisait, elle en eût juré, un éclat romantique. La marchesse devait sans doute partager les théories de son époux quant à la chute de son beau-père. Ista ignorait toujours au juste si Arhys l'avait crue lorsqu'elle avait nié toute relation sexuelle avec un homme dont la réputation d'amant valait presque sa réputation de soldat, ou s'il avait accepté son histoire par simple politesse. Imaginait-il qu'elle portait toujours le deuil de dy Lutez ? Ou d'Ias ? D'un autre amour perdu, quel qu'en fût l'objet ? La broche représentait un message ambigu, si message il y avait.

La chair d'Arhys sous sa paume, lorsqu'elle avait touché la blessure mal placée, était raide et froide comme la cire. Et pourtant il s'était relevé, il marchait et montait à cheval, parlait, embrassait sa femme, riait ou grognait avec autant de mauvaise humeur que n'importe quel époux vivant. Ista aurait pu se convaincre qu'elle avait eu une hallucination, ou rêvé, sans le témoignage de Ferda qui avait vu la réalité matérielle du sang sur sa paume.

Ista referma la main sur le mystère de ses intentions, et dit :

— Merci, et remerciez votre seigneur pour moi.

Cattilara semblait immensément contente d'elle-même.

Ista se laissa étendre sur le lit de dame Cattilara, ses cheveux encore humides étalés sur une serviette, sous la garde de l'acolyte perchée sur un tabouret de l'autre côté de la chambre. Cattilara fit signe à ses dames de se retirer et laissa son invitée d'honneur se reposer jusqu'à ce que le repas du soir fût servi. Sans doute, songea Ista, pour filer en surveiller la préparation. Dans la tranquillité de la chambre obscure, l'épuisement et le soulagement immense procuré par une peau et des habits propres donnèrent à Ista la sensation – l'illusion ? – d'avoir trouvé enfin un refuge. Son mal de tête provenait sans doute d'une légère fièvre due à ses blessures et à sa

chevauchée cauchemardesque… Malgré la tension qui s'accrochait encore à ses nerfs, ses paupières se fermèrent.

Lorsqu'un souffle frais lui caressa la joue, elle les rouvrit, irritée. Rien d'étonnant à ce que le château eût ses fantômes – comme toutes les vieilles forteresses –, ni à ce qu'ils émergent pour observer les visiteurs… Elle roula sur le côté. Une vague tache blanche flottait dans son champ de vision. Devant ses yeux contrariés et consternés, deux autres se faufilèrent hors des murs pour rejoindre celui-là, comme attirés par la chaleur d'Ista. De très vieux esprits, ceux-là, informes et presque réduits à néant. Un néant miséricordieux. Les lèvres d'Ista se retroussèrent sur une grimace féroce.

— Va-t'en, esprit en exil, murmura-t-elle. Je ne peux rien pour toi.

D'un geste de la main, Ista éparpilla les formes comme une brume, et elles se dispersèrent hors de son champ de vision. Aucun miroir ne refléterait ces visions, aucun compagnon ne les partagerait.

— Royina ? demanda la voix de l'acolyte en un murmure somnolent.

— Ce n'est rien, répondit Ista. Juste un rêve.

Mais ce n'était pas là un rêve, seulement sa vision interne redevenue plus perçante. Importune, indésirable et haïe. Et pourtant… Ista venait d'atteindre un endroit très sombre, cet après-midi-là. Peut-être aurait-elle besoin de cette clarté.

Les dieux n'offrent jamais rien sans y cacher des hameçons.

Échaudée par son récent rêve si net et dérangeant, Ista osait à peine s'autoriser à se rendormir. Elle somnola le temps d'un tour de sablier, jusqu'à ce que Cattilara et ses dames viennent la chercher.

La plus âgée des dames de compagnie coiffa les cheveux d'Ista selon un style visiblement coutumier, tressés en arrière et retombant librement. Sur Cattilara, cette coiffure formait des vaguelettes fascinantes ; Ista soupçonnait sa propre tignasse brun terne, emmêlée au niveau de la nuque, de produire plutôt l'effet d'un tapis d'orties. Mais une robe droite de lin lavande et une sur-robe de soie noire, fermée entre ses seins par la broche, lui conférait un air

suffisamment digne. Se donner en spectacle serait très certainement sa prochaine tâche.

La chaleur estivale arrivait tôt en cette province du Nord. On avait dressé les tables dans la cour, et calé l'heure du repas sur le moment où le soleil à l'ouest descendait au-dessus des contours du toit, afin que l'ombre protégeât les dîneurs de la lumière agressive. La table principale, tout au bout de la cour, faisait face à la fontaine en forme d'étoile, les deux autres étaient disposées à angle droit.

Ista se trouva assise à la droite de sire Arhys, avec dame Cattilara de l'autre côté. Si Arhys produisait déjà forte impression en cuir et cotte de mailles, éclaboussé de sang, il était irrésistible en tenue de courtisan, gris saupoudré d'or et parsemé de vert. Il affichait un sourire chaleureux. Ista en eut le cœur retourné ; elle rassembla les lambeaux de sa retenue et lui retourna un salut plus modéré, puis se força à détourner le regard.

On donna à Ferda une place d'honneur près de la marchesse. Un gentilhomme âgé, vêtu des robes de divin du Temple, était installé deux places après Arhys, sur sa gauche. L'un des officiers supérieurs d'Arhys fit mine de les rejoindre, mais s'arrêta lorsque sire Arhys éleva deux doigts au-dessus de la chaise vide, opina pour montrer qu'il comprenait le signal, et partit prendre place à une des tables inférieures.

Dame Cattilara, observant son manège, se pencha par derrière Ista pour murmurer à son époux :

— Messire, en présence de ces invités d'honneur, nous devrions sans doute utiliser cette place ce soir.

Le regard d'Arhys s'assombrit.

— Ce soir encore moins que les autres.

Ses sourcils s'abaissèrent comme pour lui lancer un regard mauvais ; il porta un doigt à ses lèvres. En guise d'avertissement ?

Cattilara se rassit, les lèvres pincées. Elle convertit sa grimace en sourire pour Ista, puis adressa quelques politesses à Ferda. Ista fut ravie de voir le restant des hommes de Ferda répartis le long des autres tables, reposés, lavés et vêtus d'habits propres qu'on leur avait prêtés. Les officiers d'Arhys, les dames de Cattilara et

quelques habitués en tenue du Temple composaient le reste de l'assemblée. On ferait certainement défiler devant Ista les citoyens importants de la ville située au pied du château lors de repas ultérieurs.

Le divin âgé se remit péniblement sur ses pieds et récita les prières d'une voix chevrotante : grâces rendues pour la victoire de la veille et le sauvetage miraculeux de la royina, supplication pour la guérison des blessés, bénédiction du repas à venir. Il poursuivit par une référence particulière, encore que vague, à la loyauté de Ferda et de ses hommes, en cette Saison de la Fille, ce qui sembla satisfaire l'officier-dédicat.

— Et comme toujours, nous prions tout particulièrement la Mère, dont la Saison est imminente, pour la guérison de notre seigneur dy Arbanos.

Il décrivit un geste de bénédiction au-dessus de la chaise vide à la gauche de sire Arhys, lequel hocha la tête, soupirant tout bas. Un murmure d'assentiment presque muet parcourut les officiers des autres tables, assorti, remarqua Ista, de quelques moues lugubres.

Lorsque les serviteurs commencèrent à passer parmi les convives avec des cruches de vin et d'eau et les premiers plateaux de nourriture, Ista demanda :

— Qui est sire dy Arbanos ?

Cattilara guetta prudemment la réaction d'Arhys, mais il se contenta de répondre :

— Illvin dy Arbanos, mon maître d'écurie. Il est… souffrant depuis deux mois. Je lui garde sa place, voyez-vous.

Il avait prononcé cette dernière remarque d'un air presque buté. Il ajouta après une longue pause :

— Illvin est aussi mon demi-frère.

Ista but une gorgée de son verre de vin coupé d'eau, traçant mentalement des arbres généalogiques. Un autre bâtard dy Lutez, non reconnu ? Mais le grand courtisan avait toujours pris soin de revendiquer toute sa progéniture éparpillée, avec des prières et offrandes régulières à la tour du Bâtard pour sa protection. Peut-être avait-il eu celui-ci d'une femme déjà mariée, avant que la famille ne se l'appropriât en silence avec le consentement du mari cocufié… ?

Le nom le laissait penser. En silence, mais pas en secret, si ce dy Arbanos avait revendiqué un endroit appartenant au march et obtenu satisfaction.

— C’était une grande tragédie, commença Cattilara.

— Trop grande pour assombrir cette soirée festive, gronda Arhys.

Allusion bien peu subtile.

Cattilara se tut. Puis, avec un effort manifeste, elle se lança dans des bavardages inconséquents sur sa propre famille vivant à Oby, des remarques sur son père, ses frères et leurs conflits avec les Roknari qui s’attardaient le long de leur frontière lors des campagnes de l’automne précédent. Sire Arhys, nota Ista, touchait à peine à son assiette, et, ce qu’il touchait, ce n’était que pour le pousser du bout de sa fourchette.

— Vous ne mangez rien, sire Arhys, risqua enfin Ista.

Il suivit le regard d’Ista vers sa propre assiette avec un sourire quelque peu peiné.

— Je souffre d’une légère fièvre tierce. Le jeûne semble être le traitement le plus efficace, en ce qui me concerne. Ce sera bientôt passé.

Un groupe de musiciens qui s’était installé dans la galerie entonna un air entraînant, prétexte que saisit Arhys, mais pas Cattilara, pour laisser s’éteindre cette conversation boiteuse. Peu après, il s’excusa et se leva pour aller consulter l’un de ses officiers. Ista observa la chaise vide près de celle d’Arhys, devant laquelle on avait installé des couverts. Quelqu’un avait déposé une rose blanche sur l’assiette, en guise d’offrande ou de prière.

— Il semble que votre compagnie regrette l’absence de sire dy Arbanos, dit Ista à Cattilara.

La marchesse fouilla la cour du regard pour localiser son époux, qui se penchait par-dessus une table en pleine conversation, assez loin pour ne pas les entendre.

— Nous la regrettons amèrement. En vérité, nous désespérons de le voir guérir, mais Arhys ne veut rien entendre… Tout ceci est bien triste.

— Est-il beaucoup plus âgé que le march ?

— Non, c'est le frère cadet de mon seigneur. De presque deux ans. Les deux sont inséparables depuis presque toujours : le gardien du château les a élevés ensemble après la mort de leur mère, d'après mon père, sans jamais faire de distinction entre eux. Illvin travaille ici comme maître d'écurie depuis aussi longtemps que je me rappelle.

Leur mère ? L'esprit d'Ista retraça à l'envers l'hypothétique arbre généalogique.

— Cet Illvin… n'est donc pas le fils de feu le chancelier dy Lutez ?

— Oh, non, pas du tout, s'empressa de répondre Cattilara. Mais j'ai toujours considéré que cette histoire avait été, en son temps, une belle romance. On raconte… (Elle regarda autour d'elle, rougit un peu, puis baissa la voix et se pencha vers Ista.) Dame dy Porifors, la mère d'Arhys… On raconte que lorsque sire dy Lutez l'a quittée pour rejoindre la cour, elle est tombée amoureuse de son gardien de château, ser dy Arbanos, de manière réciproque. Dy Lutez ne revenait presque jamais à Porifors, et la date de la naissance de sire Illvin… eh bien, elle ne concordait pas. C'était un secret connu de beaucoup de gens, je crois, mais ser dy Arbanos n'a reconnu Illvin qu'à la mort de sa mère, la pauvre.

Voilà qu'apparaissait une raison supplémentaire d'expliquer pourquoi dy Lutez avait si longtemps négligé son épouse du Nord… Mais où était la cause et où était l'effet ? Ista porta la main à la broche ornant sa poitrine. Comme cet Illvin avait dû contrarier la vanité et la possessivité de dy Lutez. Avait-il accompli un geste de bienveillance et de pardon, en le cédant légalement à son père véritable, ou s'était-il senti soulagé de chasser le jeune bâtard de la liste déjà longue des héritiers dy Lutez ?

— De quelle maladie souffre-t-il ?

— Pas vraiment une maladie. Plutôt une… tragédie, ou un cruel accident, totalement inattendu. Aggravé par les conjectures et incertitudes. Ce fut une grande douleur pour mon seigneur, et un choc pour tous les gens de Porifors… Oh, mais le voici qui revient vers nous.

Sire Arhys s'était redressé et se dirigeait de nouveau vers sa place. L'officier auquel il venait de parler se leva, lui adressa un

demi-salut puis quitta la cour. Cattilara baissa encore un peu plus la voix.

— Le sujet perturbe profondément mon seigneur. Je vous rapporterai toute l'histoire un peu plus tard, en privé, hum ?

— Je vous remercie, dit Ista, sans trop savoir comment répondre à tous ces faux-fuyants.

Elle savait ce qu'elle voulait demander ensuite. *Sire Illvin est-il un homme grand et maigre, aux cheveux pareils à un ruisseau de satin noir ?* Le jeune dy Arbanos pouvait, après tout, se révéler être un homme de petite taille, ou rond comme une barrique, ou coiffé de cheveux d'un roux flamboyant. Elle pouvait poser la question, Cattilara lui ferait cette réponse, et le nœud qui serrait l'estomac d'Ista pourrait alors se détendre.

On débarrassa les assiettes. Plusieurs soldats, sous les instructions de l'officier dépêché par Arhys, apportèrent une série de boîtes, de coffres, de sacs et des brassées d'armes et d'armures disparates, qu'ils déposèrent en tas devant la haute table. Le butin de la bataille de la veille, comprit Ista. Sire Arhys et dame Cattilara soulevèrent à deux un petit coffre jusqu'à la place d'Ista pour l'ouvrir devant elle.

Ista faillit reculer sous l'assaut de la puanteur de mort et de malheur que dégageait cet amas de babioles. Mais elle comprit aussitôt qu'elle ne percevait pas cette odeur-là avec son nez. Elle semblait devoir être la première à hériter du désastre jokonien. Un petit tas soigneusement choisi de bagues, d'aiguilles et de bracelets de superbe exécution ou d'une évidente féminité luisait à la lumière déclinante. Quelle quantité avait été récemment dérobée à Rauma ? Combien avaient été destinés à de jeunes Jokoniennes qui ne reverraient jamais leurs soupirants ? Elle prit une inspiration, figea sur son visage un sourire de gratitude adéquat, puis rassembla quelques paroles appropriées, loua Arhys et ses hommes pour leur courage et la promptitude de leur réaction face à l'incursion jokonienne, haussant la voix afin que ses compliments portent jusqu'aux places plus éloignées.

Une épée d'excellente qualité fut ensuite présentée à Ferda, à son grand plaisir évident. Cattilara accorda quelques pièces à ses

dames, Arhys distribua le gros du butin à ses officiers, assorti de commentaires ou plaisanteries personnels, et le restant fut remis au divin pour des prières dans le temple de la ville. Un jeune dédicat, qui servait apparemment de soutien personnel au divin âgé, en prit possession avec remerciements et bénédictions.

Ista laissa son doigt glisser sur le contenu de sa boîte. Il lui donnait la chair de poule. Elle n'avait aucune envie de recevoir ce mortel héritage. Mais il existait une solution. Elle choisit une bague pour sa courageuse fille de compagnie, formée de minuscules chevaux d'or au galop – où pouvait donc se trouver Liss à présent ? Mais, après un moment d'hésitation, sa main se dirigea vers un poignard recourbé à la poignée ornée de pierreries. Il possédait un caractère à la fois pratique et élégant qui semblait davantage adapté au style de la jeune messagère. Avec un soupir, se rappelant que tout son argent se trouvait au fond d'une rivière de Tolnoxo, elle sélectionna également quelques bibelots qui puissent servir de rétribution. Elle posa la bague, le poignard et les bibelots près d'elle, puis repoussa la boîte vers Ferda.

— Ferda. Choisissez la plus belle pièce pour votre frère absent. Et les quatre autres plus belles pour nos blessés et les hommes restés auprès d'eux. Quelque chose d'approprié pour dy Cabon, également. Ensuite, chacun des hommes de votre compagnie pourra choisir ce qui lui plaît. Quant au reste, veillez à ce qu'il revienne à l'ordre de la Fille, avec mes remerciements.

— Certainement, Royina !

Ferda souriait, mais son sourire s'estompa ensuite. Il se pencha un peu plus par-dessus le siège vide de la marchesse.

— Je voulais vous demander. Maintenant que vous êtes rendue à la sécurité d'un refuge, et que vous semblez pouvoir compter sur la protection du march pour un temps, puis-je obtenir votre permission de partir à la recherche de Foix, de Liss et du divin ?

J'ignore ce qu'est cet étrange endroit, mais je ne parlerais pas de sécurité. Elle ne pouvait le dire à haute voix. Elle eut presque envie de lui ordonner de préparer ses hommes pour qu'elle pût partir dès le lendemain. *Ce soir*. Peu réaliste, impossible. Impoli. Les hommes de la Fille étaient presque aussi épuisés qu'elle. La moitié de leurs

chevaux se trouvaient toujours sur la route avec les valets de Porifors, afin d'être ramenés par étapes lentes et progressives.

— Vous avez autant besoin de repos que nous tous, transigea-t-elle.

— Je me reposerai bien mieux quand je saurai ce qu'il est advenu d'eux.

Elle reconnaissait le bon sens de cette réponse, mais l'idée de se trouver prisonnière ici sans sa propre escorte fit courir un frisson de malaise dans tout son système nerveux. Elle fronça les sourcils, hésitante, tandis que dame Cattilara regagnait sa place.

Sire Arhys revint également et s'installa sur sa chaise avec un discret soupir de lassitude. Ista s'enquit des lettres envoyées pour retrouver la trace de ceux de ses gens dont elle était sans nouvelles. Il l'écouta avec ce qu'Ista interpréta comme une compassion réelle pour l'inquiétude de Ferda à propos de son frère, mais estima qu'il était trop tôt pour une réponse. Par accord tacite, personne ne mentionna le problème du démon-ours.

— Nous savons que Liss, au moins, est parvenue à rejoindre le provincar de Tolnoxo, précisa Ista. D'autres ont pu prévenir de l'arrivée des attaquants, mais elle seule savait que j'étais parmi les captifs. Et si elle a atteint un abri sûr, elle aura sans doute eu la présence d'esprit de demander qu'on recherche votre frère et le bon divin.

— C'est… exact. (Ferda plissa les lèvres, tiraillé entre inquiétude et réconfort.) S'ils l'ont écoutée. S'ils lui ont donné l'asile…

— Les relais courrier de la chancellerie lui auront donné refuge même si dy Tolnoxo n'en a rien fait, encore que s'il n'a pas récompensé son courage par une hospitalité digne de ce nom, et accédé à ses requêtes, il aura de mes nouvelles. Et des nouvelles du chancelier dy Cazaril, je vous le promets. Grâce aux lettres de sire Arhys, le monde saura bientôt où nous avons fini par nous réfugier. Si nos égarés parviennent jusqu'à Porifors pendant que vous courez partout à leur recherche, Ferda, vous les manquerez tout aussi sûrement. Dans tous les cas, vous ne pouvez certainement pas prétendre prendre la route ce soir, dans la

pénombre. Voyons donc quels conseils – ou messages – la nuit nous apportera.

Ferda ne put que reconnaître le bon sens de ces propos.

Un crépuscule frais tombait sur la cour. Les musiciens finirent leur spectacle, mais il ne fut question ni de danses, ni de mascarade. Les hommes s'assurèrent que l'on ne gaspillait pas le restant du vin, et l'on offrit d'ultimes prières et bénédictions. Le divin s'éloigna d'un pas vacillant au bras de son dédicat, suivi par ses gens du temple rustique. Les officiers d'Arhys présentèrent des révérences quelque peu pataudes à la royina douairière et semblèrent honorés qu'on les autorisât à s'agenouiller pour baiser ses mains légendaires. Mais leur démarche lorsqu'ils s'éloignèrent d'un bon pas, le visage déjà concentré sur leurs tâches à venir, rappela à Ista qu'elle se trouvait dans une forteresse active.

Cattilara avança une main serviable sous le coude d'Ista lorsqu'elle se leva.

— Maintenant je peux vous escorter dans vos appartements, Royina, dit-elle en souriant, avant de jeter un bref coup d'œil à Arhys. Ils ne sont pas très grands, mais… le toit est en meilleur état.

La nourriture et le vin, dut reconnaître Ista, s'étaient associés pour détruire en elle toute ambition de s'activer davantage cette nuit-ci.

— Je vous remercie, Dame Cattilara. Ce serait très appréciable.

Arhys lui baisa formellement la main pour lui souhaiter bonne nuit. Ista ne savait plus trop s'il avait les lèvres tièdes ou froides, perturbée par le picotement dérangeant que laissait leur empreinte sur ses phalanges. Dans tous les cas, elles ne brûlaient pas de fièvre, mais lorsqu'il leva vers elle ses yeux clairs et gris, ce fut elle qui rougit.

Avec le troupeau coutumier de dames à ses trousses, la marchesse lui prit le bras et l'entraîna vers la galerie par le biais d'une autre voûte, puis longea une courte arcade. Elles prirent un nouveau tournant et passèrent sous une autre rangée de bâtiments pour émerger dans une petite cour carrée. La soirée était toujours lumineuse, mais, au-dessus de leurs têtes, la première étoile brillait dans la haute voûte bleue.

Une galerie à la voûte de pierre contournait la cour, avec des colonnes d'albâtre ornées d'un tracé sculpté de fleurs et de plantes grimpantes dans le style roknari…

Ni midi étouffant, ni minuit glacé sous une demi-lune, mais la cour était la même que dans les rêves d'Ista, identique au détail près, impossible à confondre, gravée dans sa mémoire comme à coups de burin et de poinçon. Ista se sentait défaillante. Mais elle ignorait si elle éprouvait de la surprise.

— Je crois que j'aimerais m'asseoir, dit-elle d'une petite voix. Maintenant.

Cattilara, surprise, regarda la main d'Ista tremblant sur son bras. Docile, elle guida Ista vers l'un des bancs placés autour de la cour, et s'y assit avec elle. Sous les doigts d'Ista, le marbre poli par le temps était encore tiède de la chaleur du jour, malgré l'air qui fraîchissait et s'adoucissait. Elle agrippa brièvement le rebord de pierre, puis se força à s'asseoir bien droite et à inspirer profondément. Cet endroit semblait être une partie plus ancienne de la forteresse. Il lui manquait les pots de fleurs omniprésents ; seul l'héritage des tailleurs de pierre roknari le sauvait de l'austérité.

— Royina, tout va bien ? demanda Cattilara, hésitante.

Ista considéra divers mensonges, ou vérités dans ce cas précis : *J'ai la migraine. Mes jambes me font mal.* Elle choisit finalement :

— Tout ira bien si je me repose un instant. (Elle observa le profil inquiet de la marchesse.) Vous alliez m'apprendre ce qui a terrassé sire Illvin.

Péniblement, Ista se retenait de tourner les yeux vers cette porte-là, située dans le coin à gauche des escaliers menant à la galerie.

Cattilara hésita, visiblement songeuse.

— La question, pour nous, n'est pas quoi, mais plutôt qui.

Ista haussa les sourcils.

— Une attaque malveillante ?

— À n'en pas douter. Toute cette histoire est très compliquée. (Elle leva les yeux vers ses dames de compagnie et leur fit signe de s'éloigner.) Laissez-nous, je vous prie.

Elle les regarda s'installer à l'autre extrémité de la cour, sur un banc où elles ne pourraient les entendre, et baissa la voix sur le ton

de la confidence.

— Il y a environ trois mois, des ambassadeurs du printemps sont arrivés de Jokona, pour arranger l'échange de prisonniers, fixer les rançons, obtenir des lettres garantissant la sécurité de leurs marchands passant par ici, toutes les choses que font généralement ces envoyés. Mais cette fois-là, ils amenaient avec eux un cadeau des plus inattendus : une sœur veuve du prince Sordso de Jokona. Une sœur aînée, mariée deux fois auparavant, je crois, à d'horribles vieux seigneurs jokoniens, qui faisaient ce que font les vieux seigneurs. J'ignore si elle refusait qu'on la sacrifie de nouveau ainsi, ou si elle avait perdu avec l'âge sa valeur sur ce marché – elle avait presque trente ans. Même si en réalité, elle restait fort séduisante. La princesse Umerue. Il devint bientôt clair que son entourage cherchait à contracter une alliance par mariage avec le frère de mon seigneur, s'il s'avérait lui plaire.

— Intéressant, commenta Ista sans se compromettre.

— Mon seigneur y voyait un bon signe, un moyen de s'assurer l'assentiment de Jokona lors de la campagne à venir contre Visping. Si Illvin était d'accord. Et il devint bientôt évident qu'Illvin… eh bien, jamais encore je n'avais vu une femme lui tourner ainsi la tête, même s'il prétendait le contraire. Il a toujours eu la langue plus prompte aux plaisanteries amères qu'aux compliments mielleux.

Si Illvin n'était qu'à peine plus jeune qu'Arhys…

— Et sire Illvin – ser dy Arbanos ? – n'avait jamais été marié auparavant ?

— Ser dy Arbanos à présent, oui – il a hérité du titre de son père il y a près de dix ans, je crois, même s'il n'a pas reçu grand-chose d'autre pour l'accompagner. Mais non. À deux reprises, il a failli se fiancer, je crois, mais les négociations ont échoué. Son père l'avait consacré à l'ordre du Bâtard pendant sa jeunesse, pour son éducation, même s'il disait n'avoir développé aucune vocation. Mais, avec le passage du temps, les gens commençaient à émettre des hypothèses. Ce qui l'a toujours ennuyé, je le voyais bien.

Ista se rappela avoir émis de semblables hypothèses sur dy Cabon, et fit une grimace désabusée. Toutefois, même si cette princesse Umerue était devenue particulièrement défraîchie, une

union avec un petit seigneur quintarien, et bâtard par-dessus le marché, semblait une ambition singulièrement réduite pour une Quadrain de si haute naissance. Son grand-père maternel était le Général Doré en personne, si Ista se rappelait correctement les vieilles alliances des Cinq Principautés.

— Comptait-elle se convertir, si son entreprise de séduction avait porté ses fruits ?

— En réalité, je ne sais pas vraiment. Séduit comme il l'était par elle, Illvin aurait très bien pu faire lui-même le chemin inverse. Ils formaient un couple remarquable. Le noir et l'or : elle avait le teint classique des roknari, couleur de miel, et des cheveux presque assortis. Tout était… eh bien, la tournure qu'allaient prendre les événements semblait évidente. Mais une personne au moins n'appréciait guère la situation.

Cattilara inspira profondément, une ombre dans le regard.

— Il y avait un courtisan jokonien, dans la suite de la princesse, que rongeaient jalousie et ressentiment. Il la voulait pour lui-même, je suppose, et ne comprenait pas pourquoi on la vendait ainsi à un ennemi. Le rang et la fortune de sire Pechma dépassaient à peine ceux du pauvre Illvin, même si, bien sûr, sa réputation militaire n'égalait pas celle d'Illvin. Une nuit… une nuit, elle a renvoyé ses domestiques, et Illvin… est venu lui rendre visite. (Cattilara avala sa salive.) Nous pensons que Pechma a dû le voir et le suivre. Le lendemain matin, on ne trouvait Illvin nulle part, jusqu'à ce que les dames de la princesse entrent dans ses appartements pour y découvrir un spectacle atroce. Elles sont venues nous réveiller, mon seigneur et moi. Arhys a refusé de me laisser entrer, mais on racontait… (Elle baissa encore un peu plus la voix.) … qu'on avait trouvé sire Illvin nu, entortillé dans les draps, inconscient et en sang. La princesse gisait morte près de la fenêtre comme si elle avait voulu s'échapper ou appeler à l'aide, un poignard roknari empoisonné logé dans la poitrine. Et sire Pechma, ainsi que son cheval et ses affaires, et tout l'argent de la compagnie jokonienne qui lui avait été confié, avaient disparu de Porifors.

— Oh, répondit Ista.

La gorge serrée, Cattilara passa sur ses yeux ses mains fermées.

— Les hommes de mon seigneur et les serviteurs de la princesse sont sortis ensemble à cheval à la recherche du meurtrier, mais il avait fui depuis longtemps. L'entourage forma un cortège, et rapporta le corps d'Umerue jusqu'à Jokona. Illvin… ne s'est jamais réveillé. Nous ignorons si la raison en est un poison roknari sur le poignard qui l'a transpercé, ou s'il s'est cogné la tête en tombant, ou s'il a reçu quelque autre coup affreux. Mais nous redoutons qu'il n'ait perdu l'esprit pour de bon. Je crois que cette abomination afflige Arhys encore plus que s'il était mort, car il a toujours fait grand cas de l'esprit de son frère.

— Et… comment la nouvelle a-t-elle été accueillie en Jokona ?

— Pas très bien, même s'ils avaient apporté le mal avec eux. Depuis, la situation est très tendue à la frontière. Ce qui vous a profité, après tout, car tous les hommes de mon seigneur étaient prêts pour une sortie lorsque le courrier de Tolnoxo nous est parvenu.

— Pas étonnant qu'Arhys ait les nerfs à vif. Quels événements affreux, en effet.

Des fuites dans le toit, tiens donc. Ista pouvait remercier le mouvement d'humeur, qui lui avait épargné de loger dans la chambre où la princesse Umerue avait trouvé la mort. Elle réfléchit au récit horrible de Cattilara. Atroce et angoissant, oui. Mais elle n'y voyait rien de surnaturel. Ni dieux, ni visions, ni flammes blanches qui ne consumaient rien. Ni blessures rouges et mortelles qui s'ouvraient et se refermaient comme on boutonne une tunique.

J'aimerais examiner ce sire Illvin, eut-elle envie de dire. *Pourriez-vous me conduire jusqu'à lui ?* Et comment justifierait-elle cette curiosité morbide, ce désir douteux d'entrer dans la chambre d'un malade ? Dans tous les cas, elle n'avait aucune envie de rester bouche bée à fixer un homme de haute naissance tombé si bas. Son désir le plus cher était d'enfourcher un cheval – non, monter dans un chariot – et de se laisser emporter très loin.

L'obscurité était maintenant assez profonde pour les priver de couleurs ; le visage de Cattilara ne formait plus qu'une tache pâle.

— La journée a été très longue. Je me sens fatiguée.

Ista se remit sur ses pieds. Cattilara bondit pour l'aider à monter les marches. Ista serra les dents, laissa sa main gauche se poser légèrement sur le bras de la jeune femme, et s'appuya de la main droite sur la rampe. Les dames de Cattilara, conversant toujours entre elles, suivirent les unes après les autres.

Alors qu'elles atteignaient le haut des marches, la porte située tout au bout s'ouvrit. Ista tourna brusquement la tête. Un homme de petite taille aux jambes arquées et à la barbe grisonnante émergea, portant une brassée de linge sale et un seau fermé par un couvercle. Apercevant les dames, il déposa son fardeau près de la porte et se précipita vers elles.

— Dame Catti, dit-il d'une voix râpeuse, baissant la tête. Il lui faut plus de lait de chèvre. Avec plus de miel.

— Pas maintenant, Goram. (Plissant le nez d'un air irrité, Cattilara lui fit signe de s'éloigner.) Je reviens très vite.

Le valet baissa de nouveau la tête, mais ses yeux brillèrent sous ses sourcils tandis qu'il observait Ista. Avec ou sans curiosité, elle n'eût su le dire dans cette pénombre, mais elle ressentit son regard comme une main sur son dos lorsqu'elle tourna à droite sur les pas de Cattilara, pour rejoindre la suite qui l'attendait à l'autre bout de la galerie.

Le bruit lourd des pas de l'homme s'éloigna. Elle risqua un coup d'œil derrière elle juste à temps pour voir la porte s'ouvrir et se refermer à l'autre extrémité, ligne orange de lumière de bougie qui s'embrasait, rétrécissait pour disparaître tout à fait.

Chapitre 11

Les dames de Cattilara enveloppèrent Ista dans une chemise de nuit élégante et légère, avant de la border dans un lit couvert de draps superbement brodés. Ista leur demanda de laisser la bougie dans son vase de verre brûler sur la table. Les femmes sortirent sur la pointe des pieds et fermèrent la porte menant à la plus externe des deux chambres, où l'acolyte et une domestique dormiraient cette nuit, assez proches pour répondre si la royina les appelait. Adossée à un confortable amas d'oreillers, Ista contemplait la lumière vacillante et les ténèbres qu'elle repoussait. Contemplait les options qui s'offraient à elle.

Il était possible de résister au sommeil des journées d'affilée, jusqu'à voir la chambre se mettre à tanguer et d'étranges hallucinations informes traverser le champ de vision comme des étincelles crachées par les flammes. Elle en avait fait l'expérience, une fois, lorsque les dieux avaient commencé à troubler ses rêves, lorsqu'elle avait redouté de devenir folle, et qu'Ias ne l'avait pas détrompée. Les choses avaient mal tourné. Il était possible de noyer son intelligence, et ses rêves, dans la boisson. Provisoirement. Ce qu'elle avait tenté aussi, pour des résultats encore moindres, à long terme. On ne pouvait pas davantage se réfugier dans la folie pour échapper aux dieux, bien au contraire.

Elle cherchait à deviner qui pouvait se trouver étendu, sur un lit assez semblable à celui-ci encore que moins délicatement parfumé, dans cette chambre à l'autre bout de la galerie. En fait, elle pensait même connaître assez précisément l'aspect du lit, des tapis, de la pièce – et de son occupant. Sans même avoir à regarder. *Mais je n'avais jamais vu le valet Goram*. Même si elle supposait son existence implicite.

Alors, Vous m'avez attirée ici, quelle que soit l'identité de Celui qui me harcèle. Mais Vous ne pouvez pas me forcer à franchir cette porte. Ni l'ouvrir par Vous-même. Vous ne pouvez même pas

soulever ne fût-ce qu'une feuille ; plier le fer ou ma volonté représente une tâche au-delà de Vos capacités. Les dieux et elle se trouvaient à égalité. Elle pouvait les défier à longueur de journée.

Mais pas à longueur de nuit. Je dois bien finir par dormir, et nous le savons tous.

Elle soupira, puis se pencha pour souffler sa bougie. L'odeur de cire chaude s'attarda dans ses narines, et l'éblouissement de sa lueur laissa une tache colorée flotter devant ses yeux tandis qu'elle se retournait pour donner forme à son oreiller sous son épaule. *Vous ne pouvez ouvrir cette porte. Et Vous ne pouvez me forcer à le faire, malgré tous les rêves que Vous pourrez bien m'envoyer.*

Faites Votre presque pire. Le pire, Vous me l'avez déjà fait.

Son sommeil fut tout d'abord informe, sans rêves, vide, puis elle barbota quelque temps dans des rêves ordinaires, dont les absurdités angoissées se mêlaient les unes aux autres. Puis elle entra dans une pièce, et tout changea ; la pièce était solide, carrée, avec des angles aussi immuables que dans tout endroit réel, bien qu'elle n'eût jamais visité celui-ci. Ce n'était pas la chambre de sire Illvin. Ni la sienne. Dehors, c'était un après-midi radieux, à en juger par la lumière qui traversait les volets. Elle identifia la pièce, par son style, comme une chambre du château Porifors, puis comprit qu'elle en avait bel et bien eu un aperçu, brièvement, à la lumière des bougies. Sire Arhys avait crié…

Tout était maintenant vide et serein. La chambre était propre et balayée. Et vide d'occupants, exception faite d'elle-même… Non, un instant. Une porte s'ouvrit.

La lumière floue qui inondait la cour fleurie éclaira brièvement par-derrière une silhouette familière. Elle remplit la porte de part en part, y fit péniblement passer ses hanches, laissa la porte se refermer. Brièvement, joie et soulagement envahirent le cœur d'Ista à la vue de l'érudit sain et sauf.

Seulement… ce n'était pas dy Cabon. Ou pas seulement lui.

Il était plus gros, plus clair, plus blanc. Légèrement androgyne. Cette chair se gonflait-elle pour contenir ce qui ne pouvait être

contenu ? Ses habits étaient sans taches – à ce seul détail, Ista eût pu voir la différence – et aussi lumineux que la lune. Au-dessus des replis de son sourire, renvoyés en écho joyeux par les courbes de ses mentons, les yeux brillants du dieu la fixaient. Plus vastes que les cieux, plus profonds que les gouffres marins, leur complexité plongée infiniment vers l'intérieur, chaque couche formée d'une stratification d'autres couches, répétées à l'infini, ou jusqu'à l'infinitésimal. Des yeux capables de contempler simultanément chaque personne et chaque créature vivant en ce monde, à l'intérieur et à l'extérieur, avec une attention égale et pondérée.

Mon Seigneur le Bâtard. Ista ne prononça pas tout haut son nom, de peur qu'il n'y entendît une prière. Elle se contenta de demander sur un ton léger :

— *Ne suis-je pas quelque peu désavantagée ?*

Il se pencha par-dessus son ventre énorme.

— *Petite, mais forte. Moi, comme vous le savez, je suis incapable de soulever une feuille. Ou de plier le fer. Ou votre volonté. Mon Ista.*

— *Je ne suis pas Votre Ista.*

— *Je parle avec espoir et attente, comme le ferait un soupirant.*

Son sourire froissa un peu plus son visage replet.

— *Ou avec la fourberie d'un rat.*

— *Les rats,* fit-il observer en soupirant, *sont de basses créatures, timides et franches. Très limitées. Pour la fourberie, il faut un homme. Ou une femme. Traîtrise et tromperie… Triomphe et truismes… Trappe à ours…*

Cette référence possible à Foix fit tressaillir Ista.

— *Vous voulez quelque chose. Les langues des dieux savent se faire très suaves, pour parvenir à leurs fins. Quand je voulais, moi, quelque chose – quand je priais face contre terre, bras écartés, en proie aux larmes et à une terreur abjecte, pendant des années –, où étiez-Vous donc ? Où étaient les dieux la nuit où Teidez est mort ?*

— *Le Fils Automne a envoyé bien des hommes en réponse à vos prières, douce Ista. Ils se sont détournés de leur route et ne sont jamais arrivés à bon port. Car Il pouvait infléchir leur volonté, non leurs pas. Si bien qu'ils se sont éparpillés comme feuilles au vent.*

Ses lèvres se retroussèrent, dessinant un sourire d'un sérieux plus sinistre que toutes les moues qu'Ista eût jamais vues.

— Aujourd'hui, un autre prie, en proie à un désespoir aussi sombre que le vôtre. Quelqu'un qui m'est aussi cher que Teidez l'était à mon Frère Automne. Et la réponse que je lui envoie… c'est vous. Vous détournerez-vous ? Comme l'a fait le sauveur de Teidez ? Au bout du chemin, alors qu'il vous reste si peu de pas ?

Le silence tomba entre eux.

La rage obstruait la gorge d'Ista. Ainsi que des sensations plus complexes, mélange bouillonnant qu'elle n'aurait su séparer ni nommer. Un ragoût d'angoisse, supposa-t-elle. Elle gronda à travers ses dents :

— *Seigneur Bâtard, espèce de* bâtard*.*

Il se contenta d'un sourire exaspérant.

— Lorsque se présentera l'homme capable de vous faire rire, solennelle Ista, furieuse Ista, inflexible Ista, alors votre cœur guérira. Vous n'avez pas prié à cette fin : cette récompense, même les dieux ne peuvent vous l'accorder. Nous sommes limités à des tâches aussi simples que la rédemption pour vos péchés.

— La dernière fois où j'ai tenté de suivre les saintes instructions des dieux, brouillonnes et inadéquates, on m'a trahie pour me pousser au meurtre, s'enflamma Ista. *Mais pour Vous, je n'aurais aucun besoin de rédemption. Je ne veux pas faire partie de Vous. Si je pensais pouvoir prier pour demander l'oubli, je le ferais ; pour me trouver gommée, estompée, effacée, comme les fantômes exilés, qui succombent bel et bien à la mort et échappent ainsi aux malheurs du monde. Que peuvent me donner les dieux, à moi ?*

Il haussa les sourcils en une expression de bienveillance remarquablement fourbe.

— Eh bien, travaillez-y, douce Ista !

Il s'approcha d'un pas ; sous ses pieds, les planches craquèrent et grincèrent dangereusement. La vision affreuse de leurs deux corps traversant le sol pour atterrir dans la chambre du dessous faillit la faire reculer. Il plaça les mains légèrement au-dessus de ses épaules, sans les toucher tout à fait. Elle constata, contrariée à

l'extrême, sa propre nudité. Il se pencha par-dessus sa bedaine, son équateur allant cogner celui d'Ista, et murmura :

— *Ma marque est sur votre front.*

Ses lèvres frôlèrent le front d'Ista. L'emplacement lui brûlait comme au fer rouge.

Il m'a rendu le don de double vue. La perception directe et sans guide du monde de l'esprit, Son royaume. Elle se rappela comment l'empreinte des lèvres de la Mère avait pareillement brûlé sa peau, tant d'années auparavant, lors de cette vision éveillée qui avait entraîné de si désastreuses conséquences. *Vous pouvez m'imposer Votre cadeau, mais je ne suis pas contrainte de l'accepter. Je le refuse, et je Vous défie !*

Une plus vive étincelle illumina ses yeux. Il laissa ses mains dodues dériver jusqu'au dos nu d'Ista, la serra un peu plus fort contre sa panse, puis se pencha de nouveau, et l'embrassa sur la bouche avec une délectation toute lascive et satisfaite. La vague d'excitation qui déferla dans le corps d'Ista l'enragea davantage.

Les sombres infinités s'effacèrent soudainement de ces yeux, si près des siens qu'ils louchaient. Des yeux simplement humains s'écarquillèrent puis s'emplirent d'épouvante. L'érudit dy Cabon s'étouffa, retrouva sa langue et bondit en arrière comme un bœuf stupéfait.

— Royina ! glapit-il. Pardonnez-moi ! Je, je, je…

Son regard fit le tour de la pièce à toute allure, se posa sur Ista, s'écarquilla plus encore puis observa le plafond, le sol, les murs éloignés.

— Je ne sais pas où je suis…

Lui n'était plus à présent le rêve d'Ista, elle en avait la certitude. C'était lui qui rêvait d'elle. Et il s'en souviendrait avec la même clarté à son réveil. Où qu'il se trouvât.

— Votre dieu, lâcha Ista, a un sens de l'humour répugnant.

— Pardon ? demanda-t-il d'un air interdit. Il était ici ? Et je L'ai manqué ?

Son visage rond se fit éperdu.

S'il s'agissait là de rêves véritables, dans lesquels chacun voyait l'autre…

— Où vous trouvez-vous en ce moment ? demanda Ista. Foix est-il avec vous ?

— Quoi ?

Les yeux d'Ista s'ouvrirent brusquement.

Elle était étendue sur le dos dans la chambre obscure, entortillée dans ses draps de lin et la chemise de nuit translucide de Cattilara. Toute seule. Elle cracha une exclamation grossière.

L'heure approchait de minuit, devina-t-elle ; le silence avait gagné la forteresse. Au loin, filtré par le treillis des fenêtres, le crissement léger d'insectes agaçait les nerfs. Un oiseau de nuit gazouilla une note basse et liquide. La lueur terne de la lune s'infiltrait pour diluer quelque peu la noirceur de poix de la pièce.

Elle se demanda quelles prières avaient pu l'attirer ici. Toutes sortes de gens priaient le Bâtard comme dieu du dernier recours, pas seulement les personnes d'ascendance douteuse. Ce pouvait être n'importe qui à Porifors. Sauf, supposa-t-elle, un homme qui ne s'est jamais réveillé après s'être effondré exsangue. *Si jamais je trouve celui à qui je dois ceci, je lui ferai regretter jusqu'aux histoires récitées à l'heure du coucher…*

Des grincements assortis de pas prudents lui parvinrent depuis les escaliers menant à la galerie.

Ista lutta pour se dépêtrer des draps, posa ses pieds nus sur le plancher et s'approcha silencieusement de la fenêtre qui donnait sur la cour. Elle défit le loquet du volet de bois intérieur et le repoussa ; par chance, il ne grinça pas. Elle appuya le visage contre la dentelle de fer ouvragé du grillage extérieur et inspecta la cour. La lune déclinante n'était pas encore descendue sous la ligne du toit. Sa lumière blafarde pénétrait de biais sous la galerie.

Les yeux d'Ista, accoutumés au noir, distinguaient clairement la silhouette haute et gracieuse de dame Cattilara, vêtue d'une robe pâle, sans compagnie, qui glissait le long du balcon. Elle s'arrêta devant la porte située tout au bout, l'ouvrit doucement et se glissa à l'intérieur.

Suis-je censée la suivre ? Me faufiler pour l'espionner, écouter aux fenêtres, scruter comme une voleuse ? Eh bien, je n'en ferai rien !

Peu importe la curiosité que Vous suscitez en moi cette nuit, Soyez maudit…

Par aucun moyen les dieux ne pourraient la contraindre à suivre dame Cattilara jusqu'à la chambre de son beau-frère souffrant. Ista referma le volet, se détourna, regagna son lit. Se blottit sous les couvertures.

Resta étendue, l'oreille aux aguets.

Après quelques minutes furieuses, elle se releva. Elle déplaça silencieusement un tabouret jusqu'à la fenêtre et s'y assit, posant la tête contre la grille de fer, attentive. En face, une faible lueur de bougie traversait les grilles. Elle finit par s'éteindre. Quelques instants plus tard, la porte s'entrouvrit à nouveau, juste assez pour qu'une femme mince la franchît en se tortillant. Cattilara revint sur ses pas, descendit les marches. Elle ne semblait rien transporter.

Donc, elle surveillait les soins du malade. La tâche ne semblait pas indigne d'une châtelaine, pour un homme de si haute naissance, un officier si essentiel, un parent si proche, et, semblait-il, estimé par son mari. Peut-être sire Illvin devait-il recevoir un remède à minuit, un traitement prescrit par le médecin. Il existait une dizaine d'explications possibles, banales et inoffensives.

Enfin, quelques-unes.

Une ou deux, à tout le moins.

Ista siffla entre ses dents et retourna dans son lit. Il s'écoula un long moment exaspérant avant qu'elle ne retrouvât le sommeil.

Pour une femme qui arpentait encore secrètement le château à minuit, dame Cattilara apparut dans les appartements d'Ista bien trop tôt après l'aube, débordant d'une hospitalité joyeuse, armée du projet de traîner Ista au temple du village pour les prières matinales d'action de grâce. Péniblement, Ista réprima la tension qui la tiraillait en présence de la jeune marchesse. Lorsque Ista atteignit la cour d'entrée ornée de fleurs pour découvrir Pejar qui tenait un cheval pour elle, il était trop tard pour se faire excuser. Les muscles encore endoloris, d'humeur quelque peu maussade et nullement reconnaissante, elle se laissa hisser en selle. Pejar mena sa

monture à une allure raisonnable. Dame Cattilara précédait la procession, la tête haute, les bras ballants, et il lui restait assez de souffle pour chanter une hymne avec ses dames tandis qu'ils descendaient les traîtres lacets du chemin.

Le village de Porifors, aux maisons entassées derrière ses portes, était de toute évidence une ville en devenir qui attendait d'autres murs, ou un règne pacifique sous lequel on pourrait se passer de murs. Il abritait un temple lui aussi petit et ancien, avec en guise d'autels des quatre dieux des niches voûtées à l'écart de la cour centrale, et la tour du Bâtard était l'un de ces appentis temporaires qui avaient duré au-delà de toute attente, ou de tout désir. Néanmoins, après le service, le vieux divin s'empressa de montrer à la royina douairière tous les petits trésors de son temple. Ferda fit signe à Pejar de suivre Ista et s'excusa, affirmant qu'il n'en aurait pas pour longtemps. Ista sourit de le voir choisir si bien le moment.

Les trésors se révélèrent moins petits que prévu, car le temple bénéficiait des largesses de sire Arhys au terme de bien des attaques et incursions à succès. Le nom de sire Illvin revenait lui aussi très souvent dans l'inventaire enthousiaste du divin. Oui, en effet, le crime qui l'avait ainsi terrassé était un malheur entre tous. Hélas, les médecins du temple rural ne pouvaient rien pour lui, même s'il restait l'espoir que des hommes de plus grande sagesse, venus de l'une des grandes villes d'Ibra ou de Chalion, puissent faire des miracles, lorsque les agents envoyés par sire Arhys parviendraient enfin à en attirer ici. Le divin avait achevé ses récits les plus intéressants, ou les plus affreux, concernant la provenance de ses trésors, et se lançait dans une description détaillée des projets de construction d'un nouveau temple, dépendant de la paix et du patronage de la marchesse, lorsque Ferda revint.

Son visage était grave. Il s'arrêta pour s'agenouiller brièvement dans la niche de la Dame Printemps, les yeux fermés, remuant les lèvres, avant de venir rejoindre Ista.

— Pardonnez-moi, Érudit, coupa Ista, impitoyable, pour mettre fin au monologue du divin. Je dois parler à mon officier-dédicat.

Elle rejoignit la niche de la Dame.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Ista d'une voix calme.

Ferda répondit d'une voix qui l'était tout autant.

— Le courrier matinal de sire dy Caribastos vient d'arriver. Sans nouvelles de Foix ni de dy Cabon, ni de Liss. Je vous demande donc la permission de prendre deux de mes hommes pour partir à leur recherche.

Il lança un regard d'admiration judicieuse vers dame Cattilara, qui succédait à Ista dans la tâche d'écouter poliment le divin.

— Vous êtes de toute évidence entre les meilleures mains, ici. Il ne nous faudra que quelques jours pour rejoindre Maradi à cheval et revenir ici – sire Arhys s'engage à nous prêter de bons chevaux reposés. Je pense revenir avant que vous ne soyez prête à reprendre la route.

— Tout ceci… ne me plaît guère. Je ne souhaite pas me dispenser de votre soutien, si une urgence devait survenir.

— Si les troupes d'Arhys ne peuvent vous protéger, ma poignée d'hommes ne le pourra pas davantage, répondit Ferda, avec une grimace. Comme nous vous l'avons démontré, je le crains bien. Royina, dans des circonstances habituelles, je m'inclinerais sans hésiter devant votre volonté. (Il baissa encore davantage la voix.) Mais il y a la question de l'ours.

— Dy Cabon est mieux disposé à gérer ces complications que n'importe lequel d'entre nous.

— S'il est vivant, répondit gravement Ferda.

— Je suis sûre qu'il l'est.

Ista n'avait aucune envie de lui expliquer comment elle le savait. Pire encore, elle ne pouvait répondre pareillement à propos de Foix.

— Je connais mon frère. Il sait se montrer énergique et persuasif. Et rusé, si le reste ne suffit pas. Si… sa volonté ne lui appartient pas entièrement, mais reste subordonnée à son intelligence… J'ignore si dy Cabon saura le gérer. Mais moi, je le saurai. J'ai ma façon de procéder.

Un bref sourire fraternel illumina un temps son visage.

— Hum, dit Ista.

Il semblait que le caractère persuasif fût de famille.

— Et puis il y a Liss, dit-il sur un ton plus vague.

Il ne s'étendit pas sur le sujet de Liss, et Ista se retint par clémence de lui en demander davantage.

— Je regrette de tout cœur qu'elle ne soit pas à mes côtés, c'est vrai. (Elle ajouta après une pause :) Ainsi que dy Cabon.

Peut-être surtout dy Cabon. Quels que fussent les projets du dieu, le jeune divin perplexe y figurait lui aussi.

— Alors, puis-je avoir votre permission, Royina ? Le dédicat Pejar pourra subvenir à tous vos besoins dans cette petite cour, j'en suis persuadé. Et il sera tout disposé à le faire.

Ista laissa passer sans commentaire ce petit accès d'arrogance de Cardegoss. Si Porifors avait été une cour rurale ordinaire, Ferda eût sans doute fait preuve de davantage de correction.

— Comptez-vous partir maintenant ?

Il baissa la tête.

— Sur-le-champ, avec votre accord. S'il y a le moindre problème, mieux vaut que j'arrive le plus tôt possible. (Devant le silence songeur d'Ista, il ajouta :) Et s'il n'y en a aucun, je ne reviendrai que plus tôt.

Elle mordilla sa lèvre inférieure, hésitante.

— Et il y a, comme vous le savez, la question de l'ours.

« Trappe à ours », avait dit le dieu. Son maudit animal, enfui. Inutile aussi de prier pour demander la protection du dieu ; s'il pouvait contrôler directement ses démons sauvages lâchés dans le royaume de la matière, il le ferait sans doute, et ne laisserait pas sa faiblesse divine dépendre de la faiblesse humaine.

— Très bien, soupira-t-elle. Allez-y, dans ce cas. Mais revenez vite.

Il lui offrit un sourire forcé.

— Qui sait ? Je les croiserai peut-être sur la route qui mène à Tolnoxo, et je rentrerai avant la tombée de la nuit.

Il s'agenouilla pour lui baiser la main, reconnaissant. Le temps qu'elle prît une deuxième inspiration, le claquement de la cape de Ferda avait déjà disparu par les portes du temple.

Le déjeuner, découvrit Ista à son grand désarroi, consisterait en une fête en l'honneur de la royina douairière sur la place du village, avec même un chœur d'enfants offrant une sélection de chansons,

d’hymnes et de danses locales pas franchement cadencées. Sire Arhys n’était pas présent ; la jeune marchesse fit les présentations, dans un style chaleureux visiblement très apprécié des parents fiers et inquiets. À plus d’une reprise, Ista la surprit en train de lorgner les plus petits avec une lueur d’envie dans le regard. Lorsque les gamins eurent terminé leur dernière cabriole hasardeuse, et que le tout-venant eut baisé les mains d’Ista, on la remit en selle pour lui permettre de s’échapper. Subrepticement, elle essuya sur la crinière de l’animal l’offrande visqueuse laissée par une fillette enrhumée. Elle fut presque ravie de revoir ce cheval. Presque.

Lorsqu’on l’aida à mettre de nouveau pied à terre dans la cour d’entrée fleurie, Ista s’efforçait de déterminer si elle éprouvait de l’irritation ou de la gratitude envers dame Cattilara pour avoir suggéré, en des termes délicatement formulés, qu’une dame de l’âge de la royina apprécierait peut-être une sieste. Soudain un cri joyeux, à la porte, protesta contre sa fermeture.

— Ohé, château Porifors ! Courrier du château Oby !

Ista pivota sur ses talons lorsqu’elle reconnut cette voix énergique et familière. Un cheval jaune et gras, couvert d’écume, franchit la porte avec Liss sur son dos. Elle portait son tabard orné d’un château et d’un léopard et brandissait un sac de cuir dans le style officiel, dont les sceaux de cire rebondissaient au bout de leurs ficelles. La chemise de Liss, sous le tabard, était aussi trempée de sueur que son cheval, et le soleil avait rougi son visage. Sa bouche s’arrondit lorsqu’elle regarda autour d’elle les pots de couleur et de verdure.

— Liss ! s’écria une Ista ravie.

— Ha, Royina ! Vous êtes donc bien ici, après tout !

Liss déchaussa d’un coup ses étriers, passa la jambe par-dessus l’encolure du cheval et bondit à terre. Souriante, elle s’agenouilla aux pieds d’Ista à la manière des courtisans ; Ista la releva en la tenant par les mains. Ce fut tout ce qu’elle put faire pour se retenir de la serrer dans ses bras.

— Qu'est-ce qui vous amène ici, sur ce cheval… ? Ferda vous a-t-il trouvée ?

— Eh bien, ce cheval m'a amenée ici, toute limace qu'il soit. Ferda ? Il est sain et sauf ? Bonjour, Pejar !

Le sergent-dédicat, aux côtés d'Ista, lui retourna un large sourire.

— La Fille soit louée, vous y êtes arrivée !

— Si les récits que j'ai entendus sont corrects, vous étiez tous dans un pétrin bien pire que le mien !

Ista reprit, inquiète :

— Ferda est parti d'ici il y a moins de trois heures. Vous avez bien dû le croiser sur la route de Tolnoxo ?

Liss plissa le front.

— Mais je suis arrivée par la route d'Oby.

— Ah. Mais comment êtes-vous arrivée à… Oh, venez, venez vous asseoir avec moi et racontez-moi tout ! Comme vos soins m'ont manqué !

— Oui, très chère Royina, mais je dois d'abord remettre mes lettres, puisque je retrouve mon rôle de courrier pour aujourd'hui, et m'occuper de cette bête. Elle ne m'appartient pas, les cinq dieux soient loués. Elle vient du relais courrier à mi-chemin entre ici et Oby. Mais j'apprécierais un seau d'eau.

Ista fit un signe à Pejar, qui hocha la tête avant de filer.

Cattilara et ses dames les rejoignirent. La marchesse sourit à la jeune messagère d'un air intrigué et encourageant, puis regarda Ista.

— Royina… ?

— Voici ma fidèle et courageuse demoiselle de compagnie, Annaliss de Labra. Liss, saluez donc dame Cattilara dy Lutez, marchesse de Porifors, ainsi que ces dames…

Ista détailla le rang des dames de compagnie de Cattilara, qui regardaient la messagère en roulant de gros yeux ronds. Liss s'exécuta et accueillit la série de présentations par d'aimables petites courbettes.

Pejar déboula muni d'un seau dégoulinant. Liss s'en saisit au passage et y plongea la tête tout entière. Elle émergea pour reprendre son souffle avec un soupir de soulagement, et sa tresse

noire trempée projeta un arc de gouttelettes qui faillit asperger les dames de Cattilara, les forçant à reculer.

— Ah ! Voilà qui est mieux. Cinq dieux, Caribastos est un lieu étouffant en cette saison.

Elle laissa ensuite le seau parvenir jusqu'au cheval, dont elle tapota énergiquement le flanc.

Pejar s'empressa de lui dire, tandis que le cheval le poussait afin de plonger le nez dans le seau :

— Nous étions persuadés que vous aviez dû avertir ce village au croisement, mais où vous aviez été ensuite, nous n'en avions pas la moindre idée.

— Le temps que j'arrive là-bas, mon brave cheval de courrier était épuisé, mais mon tabard et mon bâton de la chancellerie les ont convaincus de m'en prêter un autre. Ils n'avaient pas de soldats capables de combattre les Jokoniens, si bien que je les ai laissés à leur propre salut, et j'ai filé vers l'ouest aussi vite que je pouvais pousser ce pauvre cheval de labour essoufflé. Les villageois s'en sont-ils sortis sans dommages ?

— Ils avaient tous fui avant que nous arrivions, peu avant le crépuscule, répondit Pejar.

— Ah, très bien. Bref, peu après ce même crépuscule, j'ai atteint un relais courrier sur la route principale de Maradi, et après avoir réussi à les convaincre que je ne délirais pas, ils se sont mis en chasse. Ou du moins, je le croyais. J'ai dormi là, et quand j'ai rejoint Maradi le lendemain à une allure plus raisonnable, ça a été pour découvrir le provincar de Tolnoxo tout juste en train de faire franchir les portes à sa cavalerie. Malgré l'allure des Jokoniens, je craignais qu'il ne soit déjà trop tard.

— Ce qui était le cas, confirma Ista. Mais un courrier a rejoint le château Porifors à temps pour tendre une embuscade sur le trajet de la retraite des Jokoniens.

— Oui, ce devait être un des hommes partis directement de mon relais courrier, les cinq dieux bénissent leur intelligence. L'un d'entre eux se disait natif de la région. J'espérais qu'il saurait ce qu'il faisait.

— Avez-vous eu des nouvelles de Foix et de l'érudit dy Cabon ? s'empressa de demander Ista. Nous ne les avons plus revus après

les avoir cachés sous cet aqueduc.

Liss fit signe que non, songeuse.

— J'ai parlé d'eux au relais courrier, et j'ai averti les lieutenants de sire dy Tolnoxo, lors de mon passage, de rester à l'affût. J'ignorais à ce moment-là s'ils avaient été capturés comme vous par les Jokoniens, ou s'ils en avaient réchappé, ou s'ils allaient poursuivre la route ou revenir en arrière, ou passer par les broussailles, ou allez savoir quoi d'autre. Si bien que je suis allée au temple de Maradi, où j'ai trouvé une divine supérieure de l'ordre de l'érudit dy Cabon, et je lui ai rapporté tous nos ennuis, en lui expliquant que notre divin se trouvait sans doute sur la route et avait grand besoin d'aide. Et elle a accepté d'envoyer plusieurs dédicats à leur recherche.

— Voilà une excellente initiative, commenta Ista, la voix chargée d'approbation.

Liss lui sourit, reconnaissante.

— Mais ça semblait bien peu. J'ai patienté une journée au bureau de la chancellerie de Maradi, mais sans recevoir aucune nouvelle de la colonne de sire dy Tolnoxo. Si bien que j'ai réfléchi à un trajet plus rapide vers le sud, et je me suis portée volontaire pour servir de courrier jusqu'à Oby. J'avais pensé, comme il s'agit de la plus grande forteresse, que ses soldats vous auraient probablement sauvés et amenés là. Ensuite, j'ai filé – je ne crois pas qu'un courrier ait déjà parcouru cette route aussi vite que je l'ai fait ce jour-là.

Elle délogea une mèche de cheveux humides collés à son visage rougi, qu'elle remit en place du bout des doigts.

— L'incertitude régnait encore quand j'ai atteint la forteresse cette nuit-là. Mais mes efforts ont été récompensés le lendemain matin, quand une lettre du march de Porifors est arrivée, annonçant que vous étiez tous sains et saufs. Le seigneur et les hommes d'Oby étaient allés patrouiller pour retrouver les Jokoniens, eux aussi, mais ils sont rentrés cet après-midi-là.

— Mon père est le march d'Oby, fit remarquer Cattilara, avec une note d'impatience dans la voix. L'avez-vous vu ?

Liss produisit à nouveau son inimitable demi-révérence, demi-courbette.

— Il est en bonne santé, Madame. Je lui ai demandé la faveur de me laisser servir de courrier vers Porifors, afin que je puisse rejoindre au plus vite la royina. (Elle leva son sac.) Il m'a accompagnée au départ, ce matin à l'aube. J'ai reçu ceci de ses propres mains. Il y a peut-être là-dedans quelque chose pour vous… Ah !

Ses yeux s'illuminèrent à l'approche du gardien du château Porifors, un petit seigneur sans terres vieillissant, qui rappelait beaucoup ser dy Ferrej à Ista, à la différence près qu'il était filiforme plutôt que trapu. Le valet Goram avançait dans son sillage. Le gardien prit le sac de cuir, au grand soulagement de Liss, et se hâta de l'emporter, après avoir donné des instructions au valet pour qu'il s'occupât du cheval de courrier.

— Vous devez être épuisée, dit dame Cattilara, dont les yeux s'étaient écarquillés plus d'une fois au cours du récit de Liss. Quelle épreuve terrifiante !

— Oh ! mais j'aime mon travail, dit Liss d'une voix enjouée, donnant de grandes claques à son tabard. Les gens me donnent des chevaux rapides et dégagent de mon chemin.

Les lèvres d'Ista se retroussèrent en entendant ces mots. Que de raisons de se réjouir, en effet !

Mais il apparaissait au moins qu'elle n'avait pas laissé Ferda partir en pure perte, bien qu'il eût manqué Liss sur la route. Et elle pouvait espérer qu'en atteignant Maradi, il y trouverait son frère possédé et son guide en sécurité, sous la protection du temple.

Liss, qui voulut suivre son cheval alors que Goram l'emmenait, s'excusa par de petites révérences à la ronde.

Ista dit d'une voix doucereuse :

— Lorsque ma demoiselle de compagnie se sera occupée de sa monture, elle aura besoin d'un bain, comme moi lors de mon arrivée. Ainsi que d'un prêt d'habits, je vous prie. Les Jokoniens ont volé ses affaires en même temps que les miennes.

En réalité, la garde-robe extrêmement maigre de Liss se trouvait essentiellement dans ses sacoches de selle. Mais Ista jugeait que ce n'était pas seulement l'odeur des chevaux et de la sueur dégagée

par cette cavalière émérite de basse naissance qui faisaient froncer le nez des dames de Cattilara.

— Et du fourrage, je vous prie, chère Royina ! cria Liss par-dessus son épaule.

— Digne de votre grande chevauchée, dont la réputation atteindra Cardegoss avec ma prochaine lettre, promit Ista.

— Du moment que c'est rapide, tout ce qui vous plaira !

Liss passa un long moment dans les écuries, mais finit par se présenter dans les nouveaux appartements d'Ista. Les dames de Cattilara, filles de petits seigneurs locaux que l'honneur de servir la royina douairière avait manqué faire défaillir, semblaient nettement moins enthousiastes à l'idée de servir Liss. Mais Liss obtint son bain, sous la surveillance sévère d'Ista, entre deux bouchées de pain, d'olives, de fromage et de fruits séchés, et deux tasses de tisane tiède englouties d'une traite. Sa tenue d'équitation crasseuse fut confiée aux serviteurs pour qu'ils l'emportent afin de la faire laver correctement.

Les toilettes de dame Cattilara convenaient bien mieux à la taille et à l'âge de Liss qu'à ceux d'Ista, malgré la coupe un rien trop généreuse au niveau de la poitrine pour la jeune cavalière. Liss riait, ravie et intimidée, agitant autour d'elle une manche ample et délicate, et Ista souriait de voir le plaisir que lui procurait toute cette richesse inhabituelle.

Une personne au moins se réjouissait sans limites de la présence de Liss ; l'acolyte médicale pouvait enfin déléguer à quelqu'un d'autre les soins d'Ista et retourner à son temple et à sa famille qu'elle avait négligés. Liss n'avait pas fini de se sécher lorsque l'acolyte termina de l'instruire, lui fournit une réserve de pansements et d'onguents, rassembla ses affaires, reçut d'Ista une rétribution à la mesure de ses efforts, puis fila retrouver son foyer.

Le dîner, cet après-midi-là, fut servi dans une pièce plus petite donnant sur la cour à la fontaine en étoile, et prit l'allure d'une

réunion presque entièrement féminine, sous la domination de dame Cattilara. Aucune chaise ne fut laissée vide par rituel.

— Sire Arhys ne dîne pas ce soir ? demanda Ista comme on l'installait à la droite de la marchesse. (*Ou jamais ?*) Je pensais que sa fièvre tierce vous inquiéterait.

— Pas autant que ses fonctions militaires, lui confia dame Cattilara en soupirant. Il a emmené plusieurs hommes en patrouille vers la frontière nord. Mon cœur battra la chamade jusqu'à son retour. La terreur me torture chaque fois qu'il s'absente, même si, bien sûr, je garde le sourire et tâche de ne rien lui montrer. S'il devait un jour lui arriver malheur, je crois que j'en deviendrais folle.

Afin de noyer ses propos, elle but une gorgée de vin et leva sa coupe pour saluer Ista.

— Mais vous me comprenez, j'en suis sûre. J'aimerais tant pouvoir le garder à jamais auprès de moi.

— Son habileté militaire supérieure ne contribue-t-elle pas à son charme ? (*Effroyable de l'avis de tous.*) Entravez-le et vous risquez de tuer ce que vous admirez le plus en lui pour avoir voulu le préserver.

— Oh, non, répondit dame Cattilara d'un air grave (niant cette objection sans s'expliquer, nota Ista). Je le pousse à m'écrire tous les jours, quand il s'absente. S'il oubliait, je serais furieuse contre lui… (Ses lèvres se retroussèrent, et ses yeux pétillèrent de rire.)… pendant une bonne heure au moins ! Mais il n'oublie pas. Quoi qu'il en soit, il est censé rentrer avant la tombée de la nuit. Je guetterai la route depuis la tour nord, et quand j'apercevrai son cheval, mon cœur cessera de m'étouffer pour se mettre à cogner à mille battements à la minute.

L'anticipation adoucit son expression. Ista mordit dans une large tranche de pain.

La nourriture, en tout cas, était excellente. Dame Cattilara, ou son cuisinier n'essayaient pas, au moins, d'imiter les excès de la cour de Cardegoss, ou pire encore, l'idée qu'ils s'en faisaient, mais servaient des mets simples et frais. Il semblait y avoir ce soir davantage de desserts, ce qu'Ista ne put critiquer, et ce qui sembla ravir Liss, laquelle en engloutit une portion considérable. Elle gardait le silence

en cette compagnie, sans doute impressionnée – à tort d'après Ista – par ce qui l'entourait. Ista eût préféré entendre les bavardages de Liss plutôt que les ragots locaux qui servaient de passe-temps aux convives. Lorsqu'elles eurent échappé à ces dames pour rejoindre la cour de pierre carrée, Ista le lui dit et la réprimanda pour sa timidité.

— En fait, reconnut Liss, je crois que c'est cette robe. Je me sens tellement empotée à côté de ces filles de haute naissance. Je ne sais pas comment elles s'en sortent avec tous ces habits compliqués. Je suis sûre que je vais trébucher et déchirer quelque chose.

— Alors, promenons-nous dans la colonnade, que je puisse étirer mes croûtes comme l'a recommandé l'acolyte, et que vous puissiez vous entraîner à glisser dans les soieries pour me faire honneur à cette cour. Racontez-moi votre chevauchée.

Liss raccourcit ses pas d'une manière très distinguée, afin de s'aligner sur l'allure lente et claudicante d'Ista dans la fraîcheur de la galerie couverte. Ista la questionna sur tous les aspects de son voyage. Non qu'elle eût besoin d'un inventaire de tous les crins, défauts, qualités et caprices de chacun des chevaux montés par Liss au cours des derniers jours, mais la voix de Liss était une musique si plaisante que le sujet sur lequel elle s'attardait importait peu. Ista avait moins de détails à lui offrir, remarqua-t-elle, sur son propre voyage, et absolument aucun sur les particularités des chevaux jokoniens, qu'elle avait subis comme une pénitence. Pas plus qu'elle ne souhaitait évoquer le souvenir des mouches vertes qui se rassemblaient pour se nourrir de sang en train de coaguler.

Frôlant une colonne, Liss tendit la main pour parcourir du doigt le tracé des sculptures.

— On dirait du brocart de pierre. Porifors est un château beaucoup plus beau que je ne m'y attendais. Sire Arhys dy Lutez est-il une aussi fine lame que le prétendait la marchesse ?

— Oui, en fait. Il a tué quatre des ennemis qui tentaient de s'enfuir avec moi. Deux se sont échappés.

Elle ne les avait pas oubliés. Elle se réjouissait presque, avec le recul, que l'officier-traducteur eût fait partie des fugitifs. Elle avait parlé avec lui, face à face, un peu trop souvent pour le concevoir

comme un chiffre, noyé parmi les rangs anonymes des morts. Une faiblesse toute féminine, peut-être, comme refuser de manger un animal auquel on a donné un nom.

— Est-il vrai que le march est arrivé ici en vous portant en selle ?

— Oui, répondit succinctement Ista.

Liss plissa les yeux, ravie.

— Fabuleux ! Dommage qu'il soit marié, hein ? Est-il vraiment aussi beau que sa femme semble le penser ?

— Je ne saurais dire, grogna Ista (avant d'ajouter à contrecœur, par souci d'équité :) Il est, dans tous les cas, très séduisant.

— Mais quelle chance d'avoir un tel seigneur à vos pieds. Je suis ravie que vous soyez parvenue dans un tel endroit, après tout ceci.

Ista remplaça *Il n'était pas exactement à mes pieds* par :

— Je ne compte pas m'attarder ici.

Liss haussa les sourcils.

— L'acolyte de la Mère a dit que vous ne pouviez pas encore voyager très loin.

— Je ne devrais pas, sans doute. Pour mon propre confort. Mais je pourrais s'il le fallait.

Ista suivit le regard admiratif que Liss promenait autour de la cour, ombragée par la lumière oblique de cette heure tardive, et s'efforça de développer une explication de son malaise qui n'impliquât pas ses rêves. Un motif rationnel et sensé, pour une femme qui n'était aucunement folle. Elle frotta le point qui la démangeait sur le front.

— Nous sommes trop proches de Jokona, ici. J'ignore quels traités d'entraide existent actuellement entre Jokona et Borasnen, mais tout le monde sait que le port de Visping est le trophée que convoite ma royale fille. Ce qui est prévu pour l'automne ne se limitera pas à une attaque des frontières. Et il s'est produit ici, au printemps, un terrible événement qui n'a sans doute rien arrangé aux relations avec le prince de Jokona.

Ista ne regarda pas en direction de la chambre située au coin.

— Vous parlez de la façon dont le maître d'écurie de Porifors a été poignardé par ce courtisan jokonien ? Goram m'en a parlé quand nous étions occupés à bouchonner ce gros palomino. Drôle d'homme – je crois qu'il est un peu simplet –, mais il connaît son

travail. (Elle ajouta :) Tenez, Royina, vous boitez encore plus que mon deuxième cheval. Asseyez-vous, reposez-vous.

Elle choisit un banc ombragé à l'extrémité de la cour, celui où les dames de Cattilara s'étaient rassemblées la veille au soir, et y installa Ista avec un air d'attention déterminée.

Après un moment de silence, elle gratifia Ista d'un regard en biais.

— Un drôle de vieil homme, Goram. Il voulait savoir si une royina était de rang supérieur à une princesse. Parce qu'une princesse est la fille d'un prince, et que vous êtes seulement fille de provincar. Et parce que Sara, la veuve du roya Orico, était une royina douairière plus récente que vous. Je lui ai dit qu'un provincar de Chalion valait n'importe quel prince roknari, et que, par ailleurs, vous étiez la mère de la royina de toute Chalion-Ibra en personne, ce que n'est personne d'autre.

Ista se força à sourire.

— Il ne croise pas souvent de royinas, je suppose. Vos réponses l'ont-elles apaisé ?

Liss haussa les épaules.

— Il semble que oui. (Son expression se fit plus songeuse.) N'est-il pas étrange qu'un homme reste ainsi inconscient pendant des mois ?

Ce fut au tour d'Ista de hausser les épaules.

— Attaques, coups à la tête, nuques brisées… noyades… Parfois, les choses se produisent ainsi.

— Mais certains guérissent, n'est-ce pas ?

— Je crois que ceux qui guérissent commencent à le faire… plus rapidement. La plupart des gens atteints de la sorte ne vivent plus très longtemps ensuite, à moins qu'on ne leur prodigue des soins extraordinaires. C'est une mort lente et affreuse pour un homme. Ou pour qui que ce soit. Mieux vaut partir tout de suite ou rapidement.

— Si Goram s'occupe de sire Illvin à moitié aussi bien que de ses chevaux, voilà qui pourrait l'expliquer.

Ista prit conscience de la présence du petit homme qui venait justement d'émerger de la chambre au coin de la cour et les observait, accroupi derrière la balustrade. Il finit par se lever, descendre les escaliers et traverser la cour. Approchant d'elles, il

ralentit le pas, rentra la tête dans ses épaules, comme une tortue, et chacune de ses mains agrippa l'autre.

Il s'arrêta à une courte distance d'elles, fléchit les genoux et baissa la tête, d'abord à l'intention d'Ista, puis de Liss, puis à nouveau d'Ista comme pour être sûr de ne rien oublier. Ses yeux avaient la couleur de l'acier non poli. Son regard ne cillait pas par-dessous ses sourcils broussailleux.

— Oui, dit-il enfin, s'adressant à un point situé entre les deux femmes. C'est de celle-ci qu'il parlait, aucun doute.

Il fit la moue, puis fixa soudain son regard sur Liss.

— Vous le lui avez demandé ?

Liss eut un sourire tordu.

— Bonsoir, Goram. Eh bien, j'y travaillais.

Il s'enveloppa de ses deux bras, oscillant d'arrière en avant.

— Alors, demandez-le-lui.

Liss inclina la tête.

— Pourquoi ne pas le faire vous-même ? Elle ne mord pas.

— 'B 'n 't, marmonna-t-il confusément, fixant ses pieds chaussés de bottes. Vous…

Liss haussa les épaules, amusée et déroutée, puis se tourna vers Ista.

— Royina, Goram souhaite que vous veniez voir son maître.

Ista se laissa aller en arrière et garda le silence le temps d'une longue inspiration maîtrisée.

— Pourquoi ? demanda-t-elle enfin.

Goram leva sur elle des yeux dubitatifs, puis les baissa de nouveau vers ses pieds.

— C'était de vous qu'il parlait.

— Mais aucun homme, répondit Ista après une pause, ne souhaiterait que des étrangers le voient sur son lit de malade.

— Ça ne posera aucun problème, déclara Goram.

Il cligna des yeux, puis fixa sur elle un regard intense.

Liss, plissant les yeux, plaça une main en coupe devant sa bouche et murmura à l'oreille d'Ista :

— Il était plus bavard dans les écuries. Je crois que vous lui faites peur.

Face à une opération de persuasion doucereuse et articulée, Ista se pensait capable de résister. Face à ce fouillis singulier, elle savait à peine comment réagir. Regard pressant, langue nouée, pression discrète de l'attente… Elle pouvait maudire un dieu. Mais pas un valet.

Elle regarda la cour. Il n'était ni midi ni minuit, à présent ; aucun détail ne correspondait à ses rêves. Son rêve ne montrait ni Goram ni Liss, l'heure n'était pas la bonne… Peut-être était-ce bénin, sans danger. Elle prit une inspiration.

— Eh bien, Liss. Reprenons donc mon pèlerinage et allons contempler une autre ruine.

Liss l'aida à se lever, le visage animé d'une curiosité ouverte. Ista gravit les marches à son bras, lentement. Goram la couvait d'un œil inquiet, remuant les lèvres, comme s'il la soutenait mentalement pour monter chaque marche.

Les deux femmes suivirent le valet jusqu'au bout de la galerie. Il ouvrit la porte, recula, s'inclina de nouveau. Ista hésita, puis suivit Liss à l'intérieur.

Chapitre 12

La pièce était plus claire que dans sa vision, et les volets du mur opposé s'ouvraient maintenant sur un ciel bleu. Ce qui produisait un effet aérien et gracieux. La pièce ne dégageait pas l'odeur d'une chambre de malade, et aucune botte d'herbes lourdement parfumées ne pendait aux poutres pour masquer une puanteur sous-jacente de matières fécales, de vomi, de sueur ou de désespoir. Il n'y avait ici que l'air frais, la cire à bois et un léger arôme pas déplaisant trahissant une présence masculine. Pas déplaisant du tout.

Ista se força à regarder le lit et resta figée.

Le lit était fait. Il reposait sur le couvre-lit non pas comme un malade, mais comme un homme qui vient de s'étendre un instant au milieu d'une journée chargée. Ou comme un cadavre revêtu de ses plus beaux atours pour ses funérailles. Long et mince, exactement comme dans les rêves d'Ista, mais vêtu différemment : ni patient ni dormeur, mais courtisan. Une tunique ocre brodée de feuilles entremêlées, fermée jusqu'au cou. Des chausses assorties, rentrées dans des bottes cirées bouclées jusqu'au mollet. Une cape bordeaux s'étalait au-dessous de lui et par-dessus, et une épée dans son fourreau reposait sur les plis soigneusement disposés, sa poignée damasquinée placée sous la main gauche et molle. Une chevalière luisait à l'un des doigts.

Ses cheveux étaient non seulement peignés de manière à dégager son front haut, mais tressés en cordons biens nets partant de chaque tempe jusqu'au sommet de son crâne. Leur longueur sombre et satinée se terminait en une queue passée par-dessus son épaule droite pour reposer sur sa poitrine, et la pointe, sous un nœud bordeaux, en était brossée bien droite. Il était rasé, et de frais. Un parfum d'eau de lavande chatouilla les narines d'Ista.

Elle prit conscience que Goram l'observait avec une douloureuse intensité, ouvrant et fermant ses mains qui s'agrippaient l'une à

l'autre.

Toute cette beauté silencieuse devait être son œuvre. Qu'avait dû être l'homme étendu là pour recevoir à présent une telle dévotion de son valet, quand il avait si clairement perdu tout pouvoir de punir ou de récompenser ?

— Cinq dieux, hoqueta Liss. Il est *mort*.

Goram renifla.

— Non, pas du tout. Il ne pourrit pas.

— Mais il ne respire pas !

— Mais si. On peut le vérifier avec le miroir, vous voyez.

Il contourna le lit et prit un minuscule miroir à main sur un coffre tout proche. Lançant un regard noir à la jeune fille par-dessous ses sourcils broussailleux, il le tint sous les narines de sire Illvin.

— Vous voyez ?

Liss se pencha plus près par-dessus la forme immobile et jeta un regard las au-dessous d'elle.

— C'est l'empreinte de votre pouce.

— Mais non !

— Eh bien… Peut-être…

Liss se redressa et recula d'un mouvement brusque, comme pour inviter Ista à prendre sa place laissée vide près du lit pour juger par elle-même.

Ista s'approcha sous le regard inquiet de Goram, et s'efforça de trouver quelque chose à dire à ce bonhomme grisonnant.

— Vous prenez grand soin de lui. Quelle tragédie, que ser dy Arbanos ait été ainsi abattu.

— Oui, dit-il. (Puis il avala sa salive et ajouta :) Alors… Allez-y, Madame.

— Je vous demande pardon ?

— Alors… Embrassez-le.

L'espace d'un instant, Ista serra les dents assez fort pour en ressentir des élancements dans la mâchoire. Mais elle ne vit aucune hilarité contenue dans le visage ridé et tendu de Goram, aucun soupçon de plaisanterie.

— Je ne vous comprends pas.

Il se mordilla la lèvre.

— C’est une princesse qui l’a mis ici. Je pensais que vous pourriez peut-être le réveiller. Comme vous êtes une royina, tout ça. (Il ajouta après une hésitation :) Royina douairière.

Il était d’un sérieux mortel, vit-elle à son grand désarroi. Elle répondit aussi doucement qu’elle le put :

— Goram, c’est un conte pour enfants. Mais nous ne sommes plus des enfants, hélas.

Un léger bruit étouffé la fit regarder de biais. Le visage de Liss se plissait, mais elle se retint de rire, les cinq dieux en fussent loués.

— Vous pourriez essayer. Vous ne risquez rien à essayer.

Il oscillait de nouveau d’arrière en avant, mal à l’aise.

— Je crains qu’il n’y ait rien à y gagner.

— Vous ne risquez rien, répéta-t-il obstinément. Il faut bien tenter quelque chose.

Il avait dû passer plusieurs heures à préparer méticuleusement cette scène, son maître, pour les yeux d’Ista. Quel espoir désespéré pouvait donc le conduire à de si curieuses extrémités ?

Peut-être rêve-t-il, lui aussi. Cette idée coupa le souffle d’Ista.

Le souvenir du second baiser du Bâtard lui fit monter le rouge aux joues. Et s’il ne s’était pas agi d’une plaisanterie impie, mais d’un autre don – destiné à être transmis ? Se pouvait-il qu’on lui accordât d’accomplir un miracle de guérison, de si agréable façon ? *C’est ainsi que les dieux séduisent les saints.* Son cœur cognait d’exaltation contenue. *Une vie pour une vie, et par la grâce du Bâtard, mon péché sera lavé.*

En proie à une sorte de fascination, elle se pencha en avant. La peau de la mâchoire d’Illvin, rasée de près, était un peu trop étirée sur l’ossature fine. Ses lèvres étaient de couleur neutre, un peu entrouvertes sur des dents pâles et carrées.

Ni tièdes ni froides, lorsque Ista y pressa les lèvres.

Elle souffla dans cette bouche. Elle se rappela que la langue était l’organe consacré au Bâtard, comme la matrice à la Mère, les organes masculins au Père, le cœur au Frère et le cerveau à la Fille. Parce que la langue était la source de tous les mensonges, accusaient à tort les hérétiques quadrains. Elle osa secrètement suivre le tracé de ces dents, toucher le bout de sa langue froide avec

la sienne, comme le dieu avait envahi sa bouche dans ce rêve. Elle écarta les doigts, qui planèrent au-dessus du cœur, sans se risquer vraiment à le toucher, à tâter le pansement qui ceignait le torse sous cette tunique décorée. La poitrine ne se souleva pas. Les yeux sombres, dont elle savait déjà la couleur par cœur, ne s'ouvrirent pas d'étonnement. Il demeura inerte.

Elle ravala une plainte de déception, cacha sa contrariété, se redressa. Retrouva sa voix, qu'elle avait perdue ailleurs.

— Comme vous le voyez. C'est inutile.

Un échec idiot pour un espoir idiot.

— Eh, dit Goram. (Il plissait ses yeux, braqués obstinément sur elle. Lui aussi semblait déçu, mais aucunement démonté.) Ce doit être autre chose.

Laissez-moi sortir d'ici. Tout ceci est trop douloureux.

Liss, qui regardait la scène, jeta à Ista un regard d'excuse muette. Un sermon sur les devoirs d'une servante quand il s'agit de protéger sa dame de la présence d'importuns, de simples d'esprits et d'étrangers semblait s'imposer plus tard.

— Mais c'était de *vous* qu'il parlait, répéta Goram sur un ton insistant.

Il retrouvait son audace, semblait-il. Ou peut-être la futilité de ce baiser avait-elle diminué le respect qu'elle lui inspirait. Elle n'était, après tout, qu'une royina douairière, visiblement pas assez puissante pour insuffler la vie à ce presque mourant.

— Pas très grande, les cheveux bouclés et rebelles qui vous tombent dans le dos, les yeux gris, le visage sévère – grave, il disait que vous étiez grave. (Il l'inspecta de la tête aux pieds et hocha brièvement la tête, comme satisfait de constater sa gravité.) Celle-ci même.

— Qui vous a dit… Qui vous a fait cette description de moi ? demanda Ista, exaspérée.

Goram désigna le lit d'un signe de tête.

— Lui.

— *Quand* ?

Ista avait parlé avec plus de brusquerie qu'elle ne voulait ; Liss sursauta.

Goram ouvrit les mains.

— Quand il se réveille.

— Lui arrive-t-il de se réveiller ? Je croyais… Dame Cattilara m'a laissé sous-entendre… qu'il n'avait jamais repris conscience après avoir été poignardé.

— Ah, dame Catti, dit Goram, puis il renifla (Ista ne savait trop s'il faisait là un commentaire ou s'il avait le nez bouché.) Mais il ne reste pas éveillé, vous voyez. Il émerge presque tous les jours pour un instant, vers midi. Nous essayons de lui faire avaler autant de nourriture que possible, tant qu'il peut encore avaler sans s'étouffer. Il ne mange pas assez. Il dépérit, comme vous le voyez. Dame Catti a eu l'idée astucieuse de lui verser du lait de chèvre dans la gorge à l'aide d'un petit tube de cuir, et vous voyez que ça l'aide, mais pas assez. Il est trop maigre à présent. Chaque jour, son emprise est moins forte.

— Est-il cohérent, quand il se réveille ?

Goram haussa les épaules.

— Euh.

Réponse tout sauf encourageante. Mais, s'il lui arrivait de se réveiller, pourquoi pas maintenant, quand elle l'embrassait, ou à n'importe quel autre moment ? Pourquoi précisément à l'heure où son frère dormait de ce sommeil immobile… L'esprit d'Ista se détourna de cette idée.

Goram ajouta :

— Il parle, des fois. Certains diraient qu'il délire seulement.

— C'est étrange, ne trouvez-vous pas ? demanda Liss. De la sorcellerie roknari ?

L'idée fit tressaillir Ista. *Je n'allais pas poser la question. Je n'allais pas le suggérer. Je ne veux rien avoir à faire avec l'étrange.*

— La sorcellerie est illégale dans les principautés et dans l'Archipel.

Pour des raisons autres que simplement théologiques, on ne l'encourageait pas davantage en Chalion. Pourtant, quand l'occasion lui était offerte – accompagnée d'assez de désespoir, de crimes ou d'orgueil –, un démon égaré représentait une aussi grande tentation pour un Quadrain que pour un Quintarien. Plus grande encore, dans

la mesure où un Quadrain qui contractait un démon s'exposait à de dangereuses accusations de transgression hérétique s'il cherchait l'aide du Temple.

Goram haussa de nouveau les épaules.

— Dame Catti, elle, pense qu'il s'agit du poison de ce poignard roknari, car la blessure ne guérit pas correctement. Avant, j'empoisonnais les rats dans les écuries, mais je n'ai jamais rien vu qui produise cet effet.

Les sourcils de Liss s'abaissèrent tandis qu'elle étudiait la forme immobile.

— Le servez-vous depuis longtemps ?

— Bientôt trois ans.

— En tant que valet ?

— Valet, sergent, messager, homme à tout faire, entre autres choses. Garde-malade, maintenant. Les autres ont trop peur. Peur de le toucher. Je suis le seul qui sache vraiment s'y prendre.

Ista pencha la tête de côté ; sa moue intriguée ne s'estompa pas.

— Pourquoi ses cheveux sont-ils coiffés dans le style roknari ? Même si je dois reconnaître que cela lui va bien.

— Il va là-bas. Il y allait. Comme éclaireur du march. Il pouvait se fondre là-bas sans trop de mal, il connaît la langue : la mère de son père était roknari, même si elle avait appris à se signer devant les Cinq, comme il me l'a dit un jour.

Un bruit de pas à l'extérieur lui fit lever les yeux, en proie à une vive inquiétude. La porte s'ouvrit. La voix de dame Cattilara dit sèchement :

— Goram, que faites-vous donc ? J'ai entendu des voix… Oh. Je vous demande pardon, Royina.

Ista se retourna, les bras croisés. Dame Cattilara fit une révérence, non sans lancer un regard noir au valet. Elle portait un tablier par-dessus la robe de qualité qu'elle arborait au dîner, et elle était suivie d'une servante qui tenait une cruche couverte. Elle ouvrit brièvement de grands yeux en constatant la mise élégante du patient. Elle souffla par les narines une bouffée d'irritation.

Goram se voûta, baissa les yeux et se réfugia de nouveau dans ses marmonnements inintelligibles.

Ista fut assez émue par son air de chien battu pour voler à son secours.

— Vous devez excuser Goram, dit-elle doucement. Je lui ai demandé de me laisser voir sire Illvin, car…

Oui, pourquoi ? Pour voir s'il ressemblait à son frère ? Non, piètre excuse. *Pour voir s'il ressemblait à mes rêves ?* Pire encore.

— Sire Arhys m'a semblé extrêmement perturbé par cette épreuve. J'ai décidé d'écrire à un médecin hautement expérimenté de ma connaissance à Valenda, l'érudite Tovia, pour voir si elle a le moindre conseil à dispenser sur ce cas. Si bien que j'ai souhaité être en mesure de le décrire très précisément, ainsi que ses symptômes. Elle attache une grande importance à la précision pour établir ses diagnostics.

— C'est extrêmement gentil de votre part, Royina, de proposer votre propre médecin, répondit dame Cattilara, visiblement touchée. Mon époux est certes très affecté par la tragédie de son frère. Si les médecins que nous avons envoyé quérir continuent à se montrer si peu enclins à voyager – ces experts sont souvent âgés, comme nous l'avons constaté –, nous serions ravis de recevoir une telle aide. (Elle lança un regard dubitatif à la servante qui portait la cruche.) Pensez-vous qu'elle voudra savoir comment nous le nourrissons de lait de chèvre ? Je crains que le procédé ne soit pas très agréable à regarder. Parfois, il s'étrangle avec.

Les implications étaient claires, sinistres et repoussantes. Compte tenu de tout le mal que s'était donné Goram pour présenter son maître diminué sous l'aspect le plus digne possible, Ista n'avait pas le cœur de regarder ce long corps dépouillé de ses habits de cour et soumis à des outrages, même nécessaires.

— Je suppose que l'érudite Tovia connaît bien tous les détails des soins. Je ne pense pas avoir besoin de m'y attarder.

Dame Cattilara sembla soulagée. Après un geste indiquant à la servante et à Goram de poursuivre, elle conduisit Ista et Liss vers la galerie et les accompagna jusqu'aux appartements d'Ista. Le crépuscule tombait ; la cour était presque plongée dans la pénombre, malgré les hauts nuages dont la couleur pêche se détachait sur un bleu de plus en plus foncé.

— Goram est un homme très consciencieux, dit Cattilara pour s'excuser auprès d'Ista, mais je crains qu'il ne soit plus qu'un peu simplet. Même s'il est de loin le meilleur des hommes d'Illvin qui aient entrepris de le soigner. Ils sont trop horrifiés, je crois. Goram a connu auparavant une vie plus rude et il n'a pas le dégoût facile. Je n'aurais jamais pu m'occuper d'Illvin sans lui.

Goram avait peut-être la langue un peu lente, mais pas les mains, de l'avis d'Ista, même s'il semblait le parfait exemple du serviteur attardé.

— Il semble faire preuve d'une rare loyauté envers sire Illvin.

— Rien de bien étonnant. Je crois qu'il était le serviteur d'un officier, dans sa jeunesse, et qu'il a été capturé par les Roknari lors d'une des campagnes malheureuses du roya Orico, et vendu comme esclave aux Quadrains. Quoi qu'il en soit, c'est Illvin qui l'a tiré de là – lors de l'un de ses voyages en Jokona, je crois. J'ignore si Illvin l'a simplement racheté, ou autre chose, même s'il semble que l'histoire ait impliqué une désagréable mésaventure. Depuis, Goram est resté aux côtés d'Illvin. Je suppose qu'il est trop vieux pour s'en aller refaire sa vie ailleurs. (Cattilara leva brusquement les yeux.) De quoi le pauvre homme essayait-il de vous parler ?

Liss ouvrit la bouche ; la main d'Ista lui saisit le bras avant qu'elle pût répondre.

— Je crains qu'il ne soit pas très lucide. J'espérais qu'il était à votre service depuis longtemps et pourrait me parler de la jeunesse des deux frères, mais j'ai découvert qu'il n'en était rien.

Cattilara eut un sourire radieux de compassion.

— L'époque où sire dy Lutez était encore en vie, et jeune, vous voulez dire ? Malheureusement, le chancelier – était-il déjà le chancelier du roya Ias, à l'époque, ou simplement un courtisan en pleine ascension ? – ne venait pas souvent à Porifors.

— Comme vous me l'avez expliqué, répondit sèchement Ista.

Elle laissa Cattilara la conduire ainsi que Liss vers leurs appartements pour retourner superviser les soins.

Si c'était bien ce qu'elle faisait, au service d'Illvin. Ista se demanda si l'on mêlait autre chose que du miel à ce lait de chèvre, ou si l'on ajoutait d'étranges épices à cette nourriture qu'il prenait une fois par

jour. Après quoi il jacassait de façon incohérente, puis dormait tout le jour, sans qu'on pût le réveiller.

Une idée assez rationnelle pour en devenir séduisante. Non pas une dose unique de poison provenant d'un poignard roknari, mais un régime permanent, provenant d'une source beaucoup plus proche ? Ce qui correspondrait tout à fait aux symptômes visibles. Elle regretta d'y avoir pensé. *Moins dérangeant que de rêver de flammes blanches, en tout cas.*

— Pourquoi m'avez-vous pincé le bras ? demanda Liss quand la porte se fut refermée.

— Pour vous empêcher de parler.

— Oui, je m'en doutais. Mais pourquoi ?

— La marchesse n'appréciait guère l'effronterie de son valet. Je voulais lui épargner une gifle, ou à tout le moins des réprimandes.

— Oh. (Liss fronça les sourcils, méditant cette réponse.) Je suis désolée de l'avoir laissé vous ennuyer. Il semblait inoffensif, dans les écuries. J'aimais bien la façon dont il traitait le cheval. Je n'aurais jamais imaginé qu'il vous demanderait quoi que ce soit d'aussi ridicule.

Puis elle ajouta :

— Vous avez été bien bonne de ne pas le railler, et de ne pas rejeter sa requête.

La gentillesse n'y est pour rien.

— Il s'est donné bien du mal pour rendre cette proposition aussi attrayante que possible.

L'étincelle joyeuse réapparut dans l'œil de Liss en réponse à cette ironie désabusée.

— Exactement. Et pourtant… il n'a fait que la rendre plus triste, d'une certaine façon.

Ista ne put qu'acquiescer.

Ista éprouva un certain soulagement à retrouver les soins simples et pratiques de Liss avant le coucher. Liss lui souhaita une bonne nuit sur un ton enjoué et s'en alla dormir dans la chambre externe, à portée de voix. Elle laissa brûler la bougie à la demande d'Ista, puis

Ista s'installa entre ses oreillers pour méditer les nouvelles révélations du jour.

Ses doigts tambourinaient. Elle se sentait aussi agitée qu'à l'époque où elle allait et venait sur les remparts de Valenda, jusqu'à en avoir les pieds couverts d'ampoules et que les talons de ses pantoufles se décollent, jusqu'à ce que ses suivantes la supplient de s'arrêter. Ce qui n'avait servi qu'à endormir ses pensées, non à les repousser.

Malgré les apparences indiquant qu'une série d'événements l'avait conduite à Porifors, le Bâtard affirmait qu'elle ne se trouvait pas ici par hasard. Les dieux étaient parcimonieux, comme sire dy Cazaril lui en avait un jour fait la remarque, et saisissaient les occasions lorsqu'elles se présentaient. Il n'avait jamais prétendu que la chose fût positive, rongé par les dieux comme il l'était. Ista acquiesça avec un sourire sinistre.

Comment répondaient-ils de toute façon aux prières ? Car les prières étaient innombrables, mais les miracles bien rares. Les dieux confiaient leurs tâches à d'autres, semblait-il. Car quelle que fût l'immensité d'un dieu, il ne pouvait atteindre le monde de la matière qu'avec l'ouverture d'une seule âme à la fois : qu'elle fût porte, fenêtre, fente, fissure, trou d'épingle…

Les démons, bien que supposés légion, n'étaient pas immenses, ne possédaient rien de semblable à l'infinie profondeur de ces yeux-là, mais ils semblaient limités de la même manière, à la seule différence qu'ils pouvaient mordiller les contours de leurs brèches vivantes, et les élargir ainsi, au fil du temps.

Alors, qui devait-elle blâmer ici d'avoir prié pour sa venue ? Ou peut-être pas pour la sienne, mais simplement pour de l'aide, auquel cas Ista n'avait été envoyée que par un tour vicieux du Bâtard. Elle avait innocenté sire Illvin quand elle le croyait inconscient, mais si Goram disait vrai, il avait des périodes de… sinon de lucidité, au moins d'éveil, après tout. Et Goram lui-même l'avait certainement suppliée, par l'œuvre de ses mains sinon par ses paroles. Quelqu'un avait déposé la prière muette de la rose blanche sur l'assiette vide d'Illvin. Dame Cattilara souffrait visiblement de son désir d'enfant, et son époux… n'était pas non plus ce qu'il semblait.

Quelle bêtise insensée d’envoyer une ancienne folle entre deux âges courir les routes de Chalion pour la conduire ici, et à quelle fin ? Elle avait échoué comme sainte, comme sorcière, comme royina, comme mère, comme fille, avait échoué comme… eh bien, amante n’était pas un rôle qu’elle eût jamais tenté. Bien au-dessous de l’échec, dans la hiérarchie du malheur. Dans un premier temps, découvrant la parenté entre sire Arhys et dy Lutez, elle avait cru y voir une mise à l’épreuve de la part des dieux, pour ce meurtre ancien de sang-froid, péché confessé à dy Cabon à Casilchas. Elle avait craint de se voir destinée à revivre encore toute cette vieille culpabilité : *Qu’on aille chercher un seau d’eau pour la femme qui se noie !*

Mais à présent… Il lui semblait voir ses propres attentes contrariées de façon ironique. Ce n’était pas elle-même, mais un autre, qui se trouvait au centre de l’attention des dieux. Ses lèvres soufflèrent un rire amer. Alors qu’elle se contentait de… quoi donc ? D’être tentée d’intervenir ?

Tentée, certainement. Le Bâtard l’avait clairement désignée par ce baiser vicieux. Sa langue inquisitrice lui avait envoyé un message des plus cryptés, mais elle avait reçu cette partie-là sans équivoque, par le corps et l’esprit.

Dans quel but, à présent, réveiller ici et maintenant cet appétit en sommeil ? Dans quel but l’avoir fait tout simplement ? On n’avait servi dans la minuscule Valenda reculée aucun plat de nature à la faire saliver, quand bien même la malédiction ne l’eût pas paralysée au-dessous de la taille, non plus qu’au-dessus. On pouvait difficilement lui reprocher d’avoir failli là-bas à son devoir féminin de tomber amoureuse. Elle s’efforça d’imaginer dy Ferrej, ou tout autre gentilhomme de l’entourage de la provincara, en tant qu’objet de désir, et ricana. *C’était peut-être mieux ainsi*. Dans tous les cas, une dame modeste gardait toujours les yeux baissés. On lui avait enseigné cette règle à l’âge de onze ans.

« Travaillez-y », avait dit le Bâtard.

Non pas « Profitez-en ».

Mais quel travail ? La guérison ? Perspective alléchante. Mais si c’était le cas, elle ne pouvait, semblait-il, résulter d’un simple baiser.

Peut-être Ista avait-elle manqué quelque chose lors de son premier essai, quelque chose d'évident. Ou de subtil. Ou de profond. Ou d'obscène ? Même s'il lui manquait le cœur de recommencer. Elle souhaita brièvement que le dieu se fût montré plus explicite, puis retira ce vœu qu'elle jugea mal formulé.

Mais, aussi désastreuse que fût déjà la situation, Ista pouvait-elle l'aggraver ? Peut-être se trouvait-elle ici selon le principe qui veut que les jeunes médecins testent leurs expériences et nouvelles potions sur les cas désespérés. Afin que l'on ne pût leur reprocher leurs échecs – généralement inévitables. *Les mourants ne manquent pas à Porifors*. Cette tragédie domestique gardée secrète servait donc de sujet d'expérience. Deux frères, une épouse stérile, un château… peut-être n'était-ce pas hors de sa portée. Pas comme l'avenir d'une royacie, ou le destin du monde. Pas comme la première fois où les dieux l'avaient enrôlée à leur service.

Mais pourquoi m'envoyer en réponse à une prière, quand vous savez très bien que je ne peux rien faire sans Vous *?*

Il n'était pas très difficile non plus de suivre la logique de cette question-là jusqu'à son inévitable conclusion.

À moins que je ne m'ouvre à Vous, Vous n'êtes pas capable de soulever une feuille. À moins que Vous ne déversiez en moi, je ne peux faire… quoi donc ?

Que l'issue secrète à l'arrière d'une forteresse servît de passage ou de barrière ne dépendait pas des matériaux avec lesquels elle était bâtie, mais de son emplacement. Du bon vouloir de la porte, d'une certaine façon. Toutes les portes s'ouvraient sur les deux directions. Elle ne pouvait pas entrouvrir juste un peu la porte et jeter un coup d'œil dehors, et s'attendre à garder toujours la forteresse.

Mais je n'y vois rien…

Elle maudit les dieux méthodiquement, en cinq couplets, parodiant férocement une vieille prière du coucher de son enfance, se retourna et enfouit sa tête sous l'oreiller. *Ce n'est pas une bravade. C'est m'en remettre au hasard.*

Si les dieux intervinrent dans ses rêves, Ista n'en gardait pas le moindre souvenir lorsqu'elle ouvrit les yeux en pleine nuit. Mais, indifférent aux phantasmes qui troublaient l'esprit, le corps devait néanmoins uriner. Elle soupira, sortit les pieds du lit et s'en alla ouvrir le lourd volet de bois afin de laisser entrer un peu de lumière. Près de minuit, devina-t-elle, d'après le lustre vert de la lune difforme. Qui n'avait plus rien de plein, mais la nuit était froide et claire. Ista fouilla sous le lit à la recherche de son pot de chambre.

Lorsqu'elle eut fini, elle referma le couvercle qui tinta, grimaça de l'entendre résonner de manière aussi sonore dans le silence, et repoussa le pot à son emplacement. Elle se dirigea vers la fenêtre, dans l'idée de refermer les volets.

Un bruit de pas chaussés de pantoufles lui parvint depuis la cour au-dessous d'elle, avant que l'on monte quatre à quatre l'escalier. Ista retint son souffle, guettant au travers des spirales de fer. Catti à nouveau, toute vêtue de soieries douces et chatoyantes, qui semblaient couler comme de l'eau sur son corps tandis qu'elle avançait au clair de lune. On se fût attendu à ce que la jeune femme ait froid.

Cette fois, elle ne portait pas de cruche de lait de chèvre. Ni même de bougie. Ista ne pouvait distinguer si elle serrait contre elle quelque fiole plus petite et dangereuse ou si elle ne faisait que tenir fermée sa robe légère.

Elle ouvrit doucement la porte de sire Illvin, en silence, et s'y faufila.

Ista resta figée devant sa fenêtre, regard plongeant dans la pénombre, les mains agrippant le feuillage de fer froid.

D'accord. Vous avez gagné. Je ne peux pas tenir plus longtemps.

Grinçant des dents, Ista regarda les robes présentement accrochées à la rangée de patères murales, choisit celle de soie noire qu'elle enfila par-dessus sa chemise de nuit pâle. Elle ne voulait pas risquer de réveiller Liss en traversant à tâtons la chambre externe pour rejoindre la porte. Sa fenêtre s'ouvrait-elle ? Elle ne savait pas si la tige de fer qui maintenait la grille fermée allait sortir de son sillon de pierre, mais elle la délogea d'un coup sec. La grille

s'ouvrit vers l'extérieur. Elle hissa ses hanches sur l'appui de fenêtre et balança ses jambes par-dessus.

Ses pieds nus firent moins de bruit sur les planches de la galerie que les pantoufles de Cattilara. Comme aucune lueur orange n'était apparue dans la chambre obscure, Ista ne fut pas surprise de trouver les volets intérieurs de la fenêtre d'Illvin ouverts sur le clair de lune. Mais de la place d'Ista, qui avançait lentement vers le rebord des sinueuses lianes de fer gardant l'entrée, Catti n'était guère plus qu'une forme sombre évoluant parmi d'autres ombres, un bruit de pas étouffé, un souffle, un grincement de plancher plus discret qu'un cri de souris.

La marque sur le front d'Ista l'élançait comme une brûlure de la veille.

Je n'y vois strictement rien. Je veux voir.

À l'intérieur de la chambre, un froissement de tissu.

Ista avala sa salive, ou tenta de le faire. Et pria, selon la méthode Ista ; ou convertit sa rage en prière, comme certains disent le faire de leurs chants ou du travail de leurs mains. Tant que la prière venait du cœur, affirmaient les divins, les dieux entendaient ; et le cœur d'Ista débordait.

J'ai renoncé à mes yeux, internes et externes. Je ne suis ni enfant, ni vierge, ni modeste épouse pour redouter d'offenser. Mes yeux n'appartiennent à personne d'autre que moi. Si je n'ai pas les tripes aujourd'hui d'affronter toute vision du monde, bonne ou mauvaise, belle ou affreuse, quand le ferai-je ? Il est bien trop tard pour l'innocence. Mon seul espoir reste la consolation bien plus douloureuse de la sagesse. Qui ne peut naître que de la seule connaissance.

Donnez-moi mes vrais yeux. Je veux voir. Je dois savoir.

Seigneur Bâtard. Maudit soit Votre nom.

Ouvrez mes yeux.

La douleur s'enflamma sur son front, puis s'apaisa.

Elle vit tout d'abord deux fantômes errant dans les airs : sans curiosité aucune, car aucun esprit si froid, si effacé, ne pouvait contenir d'émotion aussi cohérente, mais attirés comme des insectes par la lumière. Puis la main de Catti, qui fendait l'air

impatiemment pour les chasser comme on écarte des insectes ennuyeux.

Elle les voit, elle aussi.

Ista laissa de côté les implications de cette découverte pour les méditer plus tard lorsque sa vue s'emplit de ce feu laiteux qu'elle avait vu en rêve. Illvin en était la source, vacillante incandescence qui parcourait son corps comme de l'huile renversée qu'enflamme un brandon. Catti était beaucoup plus sombre, plus solide, mais les détails de son visage, de son corps, de ses mains, gagnaient lentement en force et en précision. Elle se tenait de l'autre côté du lit d'Illvin, et la corde de flammes blanches filait entre ses doigts tordus. Ista tourna la tête juste assez pour la suivre à travers la porte, puis la cour. Sans aucun doute, sa progression liquide l'éloignait de la forme étendue mollement sur le lit, au lieu de l'en rapprocher.

Illvin portait à nouveau la robe de lin pratique et non teinte, même si ses cheveux restaient soigneusement nattés. Catti tendit la main, défit le nœud de la ceinture et écarta les deux pans, des épaules aux chevilles. Il était nu au-dessous, exception faite de la pâle surface du pansement qui lui entourait la poitrine juste sous le cœur, puits caché dont jaillissait ce feu pâle.

Le visage de Catti était glacial, tranquille, presque inexpressif. Elle tendit la main vers le pansement. La lumière blanche semblait s'enrouler comme de la laine autour de ses doigts sombres.

Ista avait au moins une certitude : Cattilara ne servait de portail à aucun dieu. La lumière divine, dans toutes ses nuances, était reconnaissable entre toutes par l'œil interne. Et Ista ne connaissait qu'une autre racine à de telles sorcelleries.

Où est donc le démon ? Ista n'en avait pas ressenti la présence maligne auparavant ; en présence de Cattilara, elle avait surtout perçu de l'irritation. Suffisamment pour masquer ce plus grand malaise ? Pas entièrement, semblait-il avec le recul, même si Ista avait à tort interprété la tension récurrente et figée entourant la marchesse comme une basse jalousie. *Partiellement à tort*, corrigea-t-elle avec une lugubre franchise. Ista rassembla toute la clarté de vision possible, ouvrant plus grand son œil interne afin d'absorber

toute la lumière vivante qui flottait dans la pièce en ondes désordonnées.

Non pas lumière, mais ombres, ténèbres. Sous le sternum de Cattilara flottait un nœud compact, d'un violet sombre, recroquevillé sur lui-même. Pour se cacher ? Si c'était le cas, sans succès, comme un chat dans un sac qui oublie de rentrer sa queue.

Mais qui étaient le possesseur, et le possédé ? Le terme « sorcier » s'appliquait à deux états spirituels, ce qui prêtait à confusion ; les divins pouvaient bien les affirmer distincts sur le plan théologique, il y avait peu de moyens pratiques de les distinguer de l'extérieur.

Je le peux, semble-t-il. Mais je regarde depuis l'autre côté. C'était Cattilara qui chevauchait ce démon, et non l'inverse. C'était sa volonté qui prévalait ici, son âme qui dominait ce corps séduisant. Pour l'instant.

Cattilara promena un ongle le long du torse de sire Illvin depuis le creux de sa gorge jusqu'à son nombril, et au-delà. Le feu sembla s'intensifier dans son sillage, dériver vers le bas comme s'il flottait le long d'un nouveau canal.

Elle s'installa sur le lit près de lui, se pencha en avant et se mit à caresser méthodiquement son corps, descendant depuis les épaules, montant depuis les chevilles, recentrant la fontaine lumineuse vers son aine. Ses caresses se firent plus explicites. Les paupières grises ne tressaillirent jamais, mais d'autres parties du corps d'Illvin se mirent à répondre à ces attentions. Il était vivant à un niveau au moins, par la chair sinon par l'esprit. Visiblement.

Sont-ils donc amants ? Les sourcils d'Ista se froncèrent. Malgré toute cette efficace expertise, c'était la caresse la plus dépourvue d'amour qu'Ista eût jamais vue. Elle cherchait à stimuler, non à gratifier, et n'en tirait elle-même aucune satisfaction. Si les mains d'Ista avaient le privilège d'explorer cette peau d'ivoire sur des muscles pareils à du tissu côtelé, cette délicatesse de velours sombre, elles ne seraient pas si rudes, si brusques, nouées par la tension. Ses paumes à elle seraient ouvertes, s'abreuvant de ces délices. C'est-à-dire… si elle avait jamais le courage de toucher

quiconque. La passion à l'œuvre ici était la colère, non le désir. *Seigneur Bâtard, Vos faveurs sont gaspillées dans ce lit.*

Catti chuchotait :

— Oui. C'est bien. Vas-y. (Les doigts s'activaient.) Ce n'est pas juste. Pas juste. Ta semence est épaisse, quand celle de mon seigneur s'est changée en eau. Quel besoin en as-tu ? Quel besoin as-tu de quoi que ce soit ?

Les mains ralentirent à nouveau. Les yeux de Catti scintillèrent, et elle baissa encore la voix :

— Nous pourrions l'enfourcher, lui, vous savez. Personne n'en saurait jamais rien. Et avoir un enfant malgré tout. Il serait au moins à moitié celui d'Arhys. Faisons-le maintenant, pendant qu'il en est encore temps.

Ce nœud sombre au-dessous de son sternum venait-il de palpiter ?

Un bref silence, puis sa voix siffla :

— Je ne veux pas de deuxième choix. Il ne m'a jamais aimée, de toute façon. Toutes ses plaisanteries idiotes que je n'ai jamais pu comprendre. Il n'y a pas d'autre homme qu'Arhys pour moi. Il n'y en aura jamais d'autre. Jamais, pour l'éternité.

Le nœud sembla se contracter une fois encore. *Oui*, songea Ista. *Ce n'est pas là la grossesse qu'elle espère, je parie.*

Les mains de Cattilara s'ouvrirent : elles encadraient une chair tendue et douloureuse, de l'extrémité de laquelle s'échappait un fil tourbillonnant de feu blanc.

— Là. Voilà qui devrait tenir assez longtemps.

Elle descendit du lit, qui grinça, et referma presque la robe. Elle tira de nouveau le drap, très doucement, et le rabaissa jusqu'à la poitrine d'Illvin. La main de Catti suivit le tracé de la ligne blanche sans la toucher, tandis qu'elle contournait le pied du lit. Ista plongea pour s'accroupir, cachant son visage et ses cheveux derrière sa large manche noire. Elle entendit le grincement de la porte ouverte et refermée, puis le déclic du loquet. Des pas qui s'éloignaient en toute hâte.

Ista risqua un œil par-dessus la balustrade. La forme ondulante de Catti s'éloignait sur les pavés, suivant la ligne continue de lumière.

Une lumière qui ne projetait ni ombre, ni reflet. Catti, et la lumière, disparurent sous l'arcade.

Quelle est cette sorcellerie, Cattilara ? Ista secoua la tête, stupéfaite.

Je nourrirai donc mes yeux affamés. Peut-être, une fois rassasiés, m'enseigneront-ils… quelque chose.

Et dans le cas contraire, j'aurai toujours dérobé une miette.

Les gonds de la porte de la chambre d'Illvin étaient soigneusement huilés, remarqua Ista. La lourde porte sculptée s'ouvrit facilement. D'ici, elle entendait de faibles ronflements dans la chambre voisine, derrière une porte intérieure. Goram, ou un autre valet de même rang, qui dormait à portée de voix, au cas où, par miracle, Illvin s'éveillerait pour appeler. Prenant soin de ne pas toucher la ligne de lumière flottante, Ista contourna un coffre et s'avança sur le tapis, à pas feutrés, vers le chevet d'Illvin. Le côté opposé à celui qu'avait choisi Catti. Elle souleva délicatement le drap, ouvrit la robe comme l'avait fait Catti, et se mit à inspecter Illvin.

Ignorant un instant le plus évident, elle s'efforça d'étudier la lumière tourbillonnante, d'y lire quelque schéma ou message. La lumière la plus vive se rassemblait entre ses jambes, mais des nœuds brasillaient au-dessus du nombril, des lèvres et du front ainsi que du cœur. Ceux des lèvres et du front étaient extrêmement faibles. Ista trouva Illvin plus maigre que lorsqu'elle l'avait vu dans son premier rêve, les joues plus creuses, les côtes… elle n'avait jamais vu ses côtes auparavant, mais elle pouvait certainement les compter à présent. Elle distinguait la ligne de son os pelvien, sous la peau. Son doigt en traça le contour, puis s'arrêta.

Il bougea, très légèrement : spasmes faibles mais hautement reconnaissables du désir… ou peut-être les échos de mouvements, parcourant à l'envers cette ligne de lumière tremblante comme une vague revenant de quelque lointain rivage ? Les minutes s'écoulaient ; elle pouvait compter les battements de son propre cœur. Ainsi que ceux d'Illvin. Qui s'accéléraient. Pour la première fois, Ista vit ses lèvres remuer, mais seulement pour émettre un grognement sourd.

Une tension, un frisson, un éclat lumineux plus fort, puis ce fut terminé. Le feu glacial et chaotique se répandit dans tout son corps, puis la source se recentra au-dessus du pansement sous le cœur, et se remit à palpiter. À pomper… quoi donc ?

La chair d'Illvin reprit sa troublante apparence cadavérique.

— Eh bien, souffla Ista. N'est-ce pas… curieux ?

La sagesse, ou même le savoir, lui faisait encore défaut. En tous les cas, certains aspects de la scène à laquelle elle venait d'assister étaient très clairs. D'autres… absolument pas.

Doucement, elle referma la robe, noua la ceinture. Remit le drap en place. Étudia la ligne de lumière flottante. Elle se rappela le rêve dans lequel elle l'avait vue.

Oserai-je ?

Se contenter de regarder ne la mènerait nulle part. Elle tendit la main, l'enroula autour de la ligne. S'arrêta.

Goram, je vous salue.

Elle hissa une hanche sur le lit et se pencha en avant. Posa ses lèvres sur celles d'Illvin, puis leur soutira une caresse plus profonde. Referma la main.

La lumière jaillit.

Il ouvrit les yeux brusquement, inhala le souffle d'Ista. Elle s'appuya sur une main, près de sa tête, et baissa les yeux vers ce regard aussi noir qu'elle se le rappelait de ses premières visions. Il bougea les mains, les tendit derrière la tête d'Ista, lui saisit les cheveux.

— Oh. Voilà un rêve plus agréable.

Une voix suave comme du vieux miel, un doux accent du Nord teinté de roknari : beaucoup plus riche qu'elle ne s'en souvenait de ses visions oniriques. Il l'embrassa en retour, prudemment tout d'abord, puis avec plus d'assurance – moins avec conviction qu'avec une vertigineuse incrédulité.

Elle ouvrit la main. La lumière reprit son cours, s'éleva de lui en spirale, fila à toute allure. Avec un soupir angoissé, il déclina, sans joindre tout à fait les paupières. La lueur contenue entre ses cils était d'autant plus dérangeante qu'elle restait immobile. Doucement, elle les ferma pour lui.

Elle n'avait aucune idée précise de ce qu'elle venait de faire, mais la ligne lumineuse avait disparu sur toute la longueur à portée de vue d'Ista. À l'autre extrémité aussi ? Et si c'était le cas… un autre venait-il de se pâmer à son tour ? Arhys ? Dans les bras de Catti ?

Naguère, partagée entre ignorance, impatience éperdue et terreur, elle avait contribué à une catastrophe. La nuit de la mort d'Arvol dy Lutez dans les donjons du Zangre était troublée par une sorcellerie comme celle-ci. Traversée de visions brûlantes, comme celle-ci.

Mais déclenchées par une Ista… qui n'avait rien à voir avec celle-ci…

La terreur sourde qui palpitait maintenant dans sa tête, elle ne pouvait que l'endurer. *En matière d'endurance, au moins, je suis désormais experte.* L'impatience, elle pouvait l'avaler comme la potion amère d'un médecin. L'ignorance…, elle pouvait avancer vers elle. Comme une armée brandissant des étendards, ou simplement un espoir abandonné, elle n'en savait rien. Mais Ista n'était pas prête à affronter une autre nuit comme celle-ci avant de savoir si elle allait commettre un miracle ou un meurtre.

Très vite, à regret, elle se leva du chevet de sire Illvin, tapota le drap pour le remettre en place, resserra sa robe noire autour d'elle et se glissa par la porte. Elle longea la galerie en courant sur la pointe des pieds, souleva la grille de sa fenêtre et se précipita à l'intérieur. Remit en place la tige qui la fermait. Ferma et verrouilla les volets intérieurs. Se rassit dans son lit et observa la fente.

L'instant d'après, la lueur rouge et distante d'une bougie tremblota devant sa fenêtre, et des pieds chaussés de pantoufles longèrent rapidement la galerie. Quelques minutes plus tard, ils revinrent sur leurs pas – lents et pensifs. Perplexes ? Puis redescendirent les marches accompagnés d'un murmure.

Je suis mal adaptée à cette sombre tâche. Le Bâtard n'était même pas son dieu d'attribution. Ista n'avait aucun doute quant à son ascendance ni aux objets de ses désirs maladroits, chétifs, sans espoir. *Quoique je sois bel et bien une catastrophe intempestive.* Mais quel que fût le nombre de meilleurs messagers divins envoyés, elle semblait être la seule arrivée à bon port. *Très bien*.

Elle était déterminée à rencontrer, d’une manière ou d’une autre, sire Illvin réveillé le lendemain. Ce que les autres prendraient pour un délire incohérent pourrait se révéler aussi clair qu’une lumière divine aux yeux d’une folle.

Chapitre 13

Le soleil se dessinait à peine à l'horizon lorsque dame Cattilara déboula, prête à escorter Ista au service matinal du temple, suivi par un concours féminin de tir à l'arc et un déjeuner. Cette fois, Ista avait déjà réfléchi et préparé ses excuses.

— Je crains d'avoir essayé de trop en faire hier. J'étais fiévreuse et malade la nuit dernière. Je compte garder tranquillement la chambre et me reposer aujourd'hui. Je vous en prie, ne vous croyez pas obligée de me distraire à chaque minute, Marchesse.

Dame Cattilara baissa la voix pour prendre le ton de la confidence.

— En vérité, la ville de Porifors a peu de divertissements à offrir. Nous sommes ici à la frontière, aussi simple et rude que la tâche que nous devons accomplir. Mais j'ai écrit à mon père – Oby est la deuxième ville de Caribastos après le siège du provincar. Je suis sûre que mon père serait extrêmement honoré de vous y recevoir d'une manière mieux adaptée à votre rang.

— Je ne suis pour l'instant en état de voyager nulle part, mais quand je le serai, Oby fournira une pause bienvenue sur mon trajet de retour. (*Légèrement moins exposée que Porifors aux dangers de la frontière, et beaucoup mieux fournie en matière de troupes*, ne put s'empêcher de réfléchir Ista.) C'est une décision à prendre un autre jour.

Dame Cattilara hocha la tête en signe de compassion et de compréhension, mais sembla satisfaite de l'accord vaguement formulé de la royina. *Oui, j'imagine que vous seriez soulagée de me voir expédiée ailleurs*. Ou… quelque chose d'autre le serait. Ista l'étudia.

Extérieurement, elle semblait toujours la même, soieries vertes et tissus légers par-dessus un corps qui promettait une docilité toute féminine. Intérieurement…

Ista lança un regard à Liss, qui tournait autour d'elle avec sollicitude pour terminer de coiffer ses cheveux et la vêtir de ses

couches supérieures d'habits. Une personne saine possède une âme en harmonie avec son corps, esprit caché par la matière qui le génère et le nourrit, et par là même presque aussi invisible à la seconde vue qu'à celle des yeux. Avec l'amplification actuelle et divine de sa sensibilité, Ista éprouvait l'impression de pouvoir percevoir, non pas l'intellect ou l'émotion, mais l'état de l'âme elle-même. Celle de Liss était lumineuse, ondulante, colorée d'énergies tourbillonnantes, et entièrement centrée. La servante qui attendait pour emporter l'eau de la toilette avait une âme plus paisible, obscurcie d'une trace de ressentiment, mais en accord total avec le reste d'elle.

L'esprit de Cattilara était le plus sombre et le plus dense, bouillonnant de tension et d'une secrète détresse. Sous sa surface était tapi un autre contour, plus sombre et plus compact encore, telle une perle de verre rouge lâchée dans un verre de vin. Le démon semblait beaucoup plus renfermé ce matin que la nuit précédente. Se cachait-il ? De quoi ?

De moi, comprit Ista. Les cicatrices divines qu'elle portait, invisibles aux yeux mortels, devaient certainement brûler comme des feux de veille au crépuscule pour les perceptions singulières d'un démon. Mais le démon partageait-il toutes ses observations avec sa monture ? Et depuis combien de temps, d'ailleurs, dame Cattilara était-elle infestée par son passager ? L'ours mourant dégageait une impression de décrépitude, comme si son démon était une tumeur vorace déployant des vrilles dans chaque partie de son être, qui consumait et remplaçait la substance de l'âme de l'ours par lui-même. Quoi que l'âme de Cattilara fût d'autre, elle semblait toujours lui appartenir.

— Sire Arhys est-il rentré sain et sauf la nuit dernière, pour soulager vos craintes ? demanda Ista.

— Oh, oui.

Le sourire de Cattilara se fit chaleureux et secret.

— Bientôt, vos prières à la Mère passeront de la supplication à l'action de grâce, j'en suis persuadée.

— Oh, j'espère qu'il en sera ainsi ! (Cattilara se signa.) Mon seigneur n'a qu'une fille – même si Liviana est une jolie enfant, qui

va sur ses neuf ans, et vit avec ses grands-parents maternels –, mais je sais qu'il désire un fils. Si je peux lui en donner un, il m'honorera au-delà de toutes les femmes !

Au-delà, peut-être, du souvenir de sa première épouse ? Êtes-vous en concurrence avec une morte, jeune dame ? La lumière floue de la mémoire pouvait prêter une perfection difficile à atteindre pour la chair vivante. Malgré elle, Ista en éprouva de la compassion.

— Je me rappelle cette pénible période d'attente – les déceptions mensuelles… Ma mère m'écrivait des lettres sévères, remplies de conseils quant à mon régime, comme si c'était *ma* faute si mon ventre restait vide.

Le visage de Cattilara s'illumina d'un vif intérêt.

— Quelle injustice ! Le roya Ias était un homme très âgé – beaucoup plus vieux qu'Arhys. (Après une curieuse hésitation, elle ajouta d'une voix plus timide :) Avez-vous… fait quelque chose de particulier ? Pour avoir Iselle ?

Ista grimaça en se rappelant son irritation.

— Toutes les dames de compagnie du Zangre, qu'elles aient déjà porté un enfant ou non, connaissaient une douzaine de remèdes de grand-mère à me conseiller.

Avec une ironie inattendue, Cattilara demanda :

— En proposaient-elles à Ias ?

— Une jeune et fraîche épouse semblait un tonique suffisant pour lui.

Au début. La lubricité curieusement hésitante dont Ias faisait preuve au début s'était estompée avec le temps et sa déception, autrement bien cachée, de voir naître une fille. L'âge et la malédiction suffisaient à expliquer le reste de ses problèmes. Ista soupçonnait qu'au lieu d'avaler des potions nocives, il avait pris l'habitude de faire un détour pour chercher stimulation auprès de son amant avant de rejoindre la chambre d'Ista. Si elle avait continué à se montrer infertile, sire dy Lutez eût-il persuadé Ias de brûler les étapes et de l'inviter directement, lui, dans le lit d'Ista ? Combien de temps eût-il fallu avant que l'attente implacable ne conduisît Ista à s'exécuter ? Une indignation légitime devant de telles flatteries brûlait d'autant plus quand elle dissimulait une réelle tentation, car

Arvol dy Lutez était un homme remarquable. Cette partie-là, au moins, de l'étrange fureur de Cattilara face à son beau-frère Illvin n'intriguait nullement Ista.

Ista cligna des yeux, lorsque lui vint une solution à la question épineuse consistant à éloigner Cattilara – et son démon – au moment de l'éveil d'Illvin, vers midi. Un vil stratagème, mais efficace. Elle ajouta d'une voix douce :

— Personnellement, la dernière chose que j'aie tentée avant de me retrouver enceinte de Teidez était un cataplasme de clochettes des vallées. Remède conseillé par la vieille nourrice de dame dy Vara, si j'ai bonne mémoire. Dame dy Vara ne jurait que par cela. Elle avait alors six enfants.

Le regard de Cattilara s'intensifia soudain.

— Clochettes des vallées ? Je ne crois pas connaître cette fleur. Pousse-t-elle ici, dans le Nord ?

— Je l'ignore. Je crois en avoir vues pousser près du pré où sire Arhys avait établi son camp, l'autre jour. Liss reconnaîtrait la plante, j'en suis sûre.

Derrière l'épaule de Cattilara, les sourcils de Liss se froncèrent pour protester ; Ista leva deux doigts pour lui imposer le silence et poursuivit :

— Cette vieille nourrice affirmait qu'elles doivent être cueillies par la suppliante en personne, pieds nus, à midi où le soleil est le plus fécond. Coupées avec un couteau d'argent tout en priant la Mère, les pétales enveloppés dans une bande de toile à beurre (ou de soie, pour une dame) portée à la taille jusqu'à la fois suivante où elle s'étend avec son mari.

— Quelle était la formulation de la prière ? s'enquit dame Cattilara.

— Rien de particulier, du moment qu'elle est sincère.

— Cette méthode a fonctionné pour vous ?

— Comment peut-on en être sûr ?

En fait, elle n'avait jamais tenté aucune des suggestions dont l'avait inondée son entourage compatissant. Sauf la prière. *Et nous savons tous quels effets elle a eus au bout du compte*. Ista composa mentalement son piège suivant, mais fut prise de court lorsque son poisson bondit dans son filet.

— Royina…, comme il n’y aura aucune fête des dames ce midi… Puis-je vous emprunter votre servante Liss afin qu’elle m’aide à trouver certaines de ces fleurs merveilleuses ?

— Certainement, Marchesse. (Ista sourit.) Je vais me reposer et écrire des lettres.

— Je veillerai à ce qu’on vous apporte le déjeuner, promit Cattilara.

Elle s’inclina avant de se retirer. Pour s’en aller chercher un couteau d’argent et un mouchoir de soie, devina Ista.

— Royina, siffla Liss, lorsque les pas de la marchesse eurent disparu au bas de l’escalier extérieur. Je ne connais rien à cette fleur dont vous parlez.

— En fait, c’est une pousse verte où pendent des rangées de petites fleurs, qu’on appelle clochettes de la Mère, mais peu importe. J’attends de vous que vous éloigniez la marchesse aussi loin de Porifors que vous pourrez l’en persuader, vers midi. Qu’elle cueille n’importe quelle fleur tant qu’elle n’est pas vénéneuse.

Voilà une autre tentation… Ista se rappelait les rencontres de son enfance avec le sumac urticant et les orties, et eut un sourire sardonique. Mais cette affaire impliquant Cattilara était d’un sérieux mortel, et ne devait pas servir de prétexte à une farce, quand bien même la jeune femme portait sur les nerfs d’Ista.

— Observez si elle devient soudain impatiente de rentrer, ou si elle agit ou parle étrangement. Retardez-la aussi longtemps que vous le pourrez raisonnablement, de toutes les manières possibles.

Liss fit la moue, plissant le front.

— Pourquoi ?

Ista hésita.

— Lorsque le maître de relais vous remet un sac scellé, regardez-vous à l’intérieur ?

— Non, Royina ! s’indigna Liss.

— J’ai besoin que vous me serviez ici de courrier.

Liss cligna des yeux.

— Ah.

Elle exécuta sa demi-révérence.

— L’exercice ne causera aucun tort à la marchesse. Cela dit…, il serait également judicieux que vous fassiez preuve de subtilité en la dupant, et que vous preniez soin de ne pas l’offenser.

Que le démon n’osât pas se montrer devant Ista ne signifiait pas qu’il n’oserait jamais paraître. Ista ignorait encore tout de ses pouvoirs et limites.

Déconcertée mais obéissante, Liss accepta la mission. Ista prit un petit déjeuner léger dans sa chambre, ouvrit les volets pour laisser entrer la lumière matinale, puis s’installa avec des plumes et du papier d’emprunt.

Elle commença par une missive brève et abrupte au provincar de Tolnoxo, l’instruisant sans grande délicatesse de son déplaisir quant à la désinvolture avec laquelle il avait traité son courrier, et son échec à retrouver plus rapidement les disparus, Foix et dy Cabon, et lui demandant d’aider plus efficacement Ferda. Une lettre plus sincère à l’archidivin de Maradi, implorant l’aide du Temple dans la recherche de l’infortuné Foix et de son compagnon. Liss avait trouvé la route de Porifors promptement ; quel imprévu pouvait bien retarder les deux autres… ?

Ista calma son inquiétude réprimée en rédigeant une lettre au chancelier dy Cazaril à Cardegoss, louant Liss, Ferda, Foix et leur compagnie pour le courage et la loyauté dont ils venaient de faire preuve. Puis une missive neutre à Valenda, assurant ses proches de sa sécurité, négligeant de mentionner le moindre détail déplaisant de ses récentes aventures. Un mot légèrement moins neutre mais tout aussi rassurant à Iselle et Bergon, affirmant qu’elle était saine et sauve mais désirait un moyen de transport… Elle regarda au travers de la grille de fer en direction de la galerie, et posa la dernière lettre inachevée, pas vraiment sûre de vouloir d’un moyen de transport dans l’immédiat.

Après un moment passé à tapoter pensivement sa joue avec sa plume, elle rouvrit la lettre à sire dy Cazaril pour y ajouter un post-scriptum.

« Mon autre vue m’a été rendue. Il y a ici une situation délicate. »

Un peu plus tard, un page vint chercher Liss pour son expédition avec Cattilara. Peu après, une servante apporta le déjeuner d'Ista sur un plateau, accompagnée par une dame de compagnie de la suite de la marchesse, manifestement envoyée pour tenir compagnie à Ista. Qui pria la servante de déposer le plateau sur la table et de la laisser, et congédia impitoyablement la dame de compagnie déçue dans le même temps. Dès que le bruit de leurs pas eut disparu, Ista se glissa dans la chambre externe puis franchit la porte. Le soleil, remarqua-t-elle, mécontente, brillait haut et fort dans la cour de pierre, changeant les ombres en accents noirs. À l'autre bout de la galerie, elle frappa à la porte sculptée de sire Illvin.

Elle s'ouvrit. La voix enrouée de Goram commença :

— Alors, avez-vous demandé à cet idiot de cuisinier de préparer une nourriture plus tendre aujourd'hui…

Puis elle s'estompa.

— Royina.

Il avala sa salive et baissa la tête, mais ne l'invita pas à entrer.

— Bonjour, Goram.

Ista leva la main pour garder la porte grande ouverte. Il céda d'un air impuissant et effrayé.

La chambre était fraîche et sombre, mais un réseau lumineux traversait les volets pour tomber sur les tapis, ravivant brièvement les couleurs assourdies. L'œil d'Ista enregistra toutes les ressemblances avec sa première vision onirique, mais cessa brusquement de s'y intéresser lorsque sa double vue aperçut Goram.

Son âme était d'apparence bizarre, différente de toutes celles qu'elle eût jamais vues. Elle lui rappelait un chiffon en lambeaux aspergé de vitriol, ou rongé par les mites, jusqu'à ne plus tenir que par quelques fils tendus. Elle songea à l'ours décati. Mais, de toute évidence, aucun démon n'infestait Goram, pas plus qu'il n'était mourant. *Mais il n'est pas bien. Pas… tout à fait normal*. Elle dut se forcer à reporter sa perception sur sa surface physique noueuse.

— Je souhaite parler à votre maître quand il s'éveillera, lui dit-elle.

— Il, hum, il ne parle pas toujours de manière compréhensible.

— Ce n'est pas grave.

Le valet reprit son attitude de tortue rentrant la tête dans les épaules.

— Dame Catti, elle, n'apprécierait pas.

— Vous a-t-elle réprimandé hier après mon départ ?

Et avec quelle sévérité ?

Il hocha la tête, fixant ses pieds.

— Dans tous les cas, elle est occupée à présent. Elle a quitté le château à cheval. Vous n'êtes pas obligé de lui dire que je suis venue. Quand le serviteur apportera le plateau de sire Illvin, prenez-le et renvoyez le porteur, et personne n'en saura rien.

— Oh !

Il sembla méditer un instant ces paroles, puis hocha la tête et recula en traînant les pieds afin de la laisser entrer.

Sire Illvin reposait sur le lit dans sa robe de lin, les nattes défaites et les cheveux brossés en arrière comme la première fois où elle l'avait vu en rêve. Immobile comme un cadavre, mais pas dépouillé de son âme ; qui n'était toutefois ni harmonieuse comme celle de Liss, ni déchiquetée comme celle de Goram. Elle donnait l'impression d'être arrachée de son cœur par la force, pour suivre cette ligne de flammes blanches désormais familière. Une infime trace s'accrochait encore aux confins de son corps matériel.

Ista s'assit sur un coffre près du mur sur la droite d'Illvin pour étudier ce profil silencieux.

— Va-t-il se réveiller bientôt ?

— Très probablement.

— Alors, comportez-vous comme d'habitude.

Goram hocha nerveusement la tête et tira un tabouret et une petite table jusqu'à l'autre côté du lit. Il sursauta lorsqu'on frappa à la porte. Ista se pencha hors de vue tandis qu'il acceptait un lourd plateau recouvert d'une serviette de lin puis renvoyait le porteur. Le serviteur sembla soulagé de se voir ainsi congédié. Goram s'installa sur son tabouret, les mains s'agrippant entre elles, et se mit à fixer sire Illvin. Un silence épais s'installa dans la pièce.

La ligne de feu blanc diminuait peu à peu. Pour se réduire à un fil infime et éthéré. Le corps d'Illvin sembla se remplir, la matière de

son âme se fit plus dense aux yeux internes d'Ista, mais elle bouillonnait en proie à une agitation complexe.

Les lèvres d'Illvin s'écartèrent. Brusquement, il prit une inspiration, laissa de nouveau échapper l'air. Ses yeux s'ouvrirent pour fixer intensément le plafond. Il se redressa d'un bond soudain, couvrant son visage de ses mains.

— Goram ! Goram !

Sa voix se teintait de panique.

— Ici, Messire ! s'empressa de répondre Goram.

— Ah. Te voilà.

Illvin articulait péniblement. Ses épaules s'affaissèrent. Il se frotta le visage, laissa tomber les mains sur le dessus-de-lit, fixa ses pieds, tandis que des sillons se creusaient sur son front haut.

— J'ai fait à nouveau ce rêve désespéré, la nuit dernière. La femme resplendissante. Cinq dieux, mais qu'il était précis cette fois. J'ai touché ses cheveux…

Goram se tourna vers Ista. La tête d'Illvin suivit son regard. Ses yeux sombres s'écarquillèrent.

— Vous ! *Qui êtes-vous ?* Suis-je encore en train de rêver ?

— Non. Pas cette fois. (Elle hésita.) Je m'appelle… Ista. Je suis ici pour une raison, mais j'ignore laquelle.

Les lèvres d'Illvin laissèrent échapper un rire douloureux.

— Ah. Moi aussi.

Goram se précipita pour disposer les oreillers. Illvin s'y laissa retomber, comme si ce petit effort l'avait déjà épuisé. Goram fit suivre aussitôt une cuillerée de viande en ragoût, dégageant un parfum d'herbes et d'ail.

— Voici de la viande, Messire. Mangez, mangez, vite.

Illvin l'engouffra, manifestement avant de pouvoir résister. Il l'avala d'un coup et refusa d'un geste la bouchée suivante. Il tourna de nouveau la tête vers Ista.

— Vous ne… brillez pas dans le noir, à présent. Est-ce que j'ai rêvé de vous ?

— Oui.

— Ah. (Ses sourcils se froncèrent de perplexité.) Comment le savez-vous ?

Il échoua à éviter la cuiller insistante, et fut par conséquent réduit à nouveau au silence.

— Sire Illvin, que vous rappelez-vous de la nuit où vous avez été poignardé ? Dans les appartements de la princesse Umerue ?

— Poignardé, moi ? On ne m'a pas… (Sa main tâta sous sa robe le bandage qui lui ceignait le torse.) Au nom des dieux, Goram, pourquoi continues-tu à enrouler ce maudit chiffon autour de moi ? Je t'ai déjà dit… Je t'ai déjà dit…

Il l'arracha d'un geste, le déroula puis le jeta au pied du lit. La peau de son torse ne portait aucune marque.

Ista se releva, s'approcha de son chevet et retourna le tissu blanc. Le pansement était trempé d'une tache de sang rouge brun. Elle l'approcha des yeux d'Illvin, en haussant les sourcils. Avec une moue féroce, il secoua la tête.

— Je n'ai pas de blessure ! Je n'ai pas de fièvre. Je ne vomis pas. Pourquoi est-ce que je dors autant ? Je deviens tellement faible… Je titube comme un veau nouveau-né… J'ai du mal à réfléchir… Cinq dieux, faites que ce ne soit pas une attaque, que je ne devienne pas un infirme qui bave en permanence… (Sa voix inquiète monta dans les aigus.) Arhys, j'ai vu Arhys tomber à mes pieds. Du sang… Où est mon frère… ?

La voix de Goram se fit rassurante à l'excès.

— Là, Messire, là. Le march va très bien. Je vous l'ai dit une cinquantaine de fois. Je le vois tous les jours.

— Pourquoi ne vient-il pas me voir ?

La langue au débit gêné se fit plaintive, évoquant des pleurnicheries d'enfant fatigué.

— Il vient. Mais vous dormez. Ne vous tracassez pas. (Un Goram stressé à l'extrême gratifia Ista d'un regard noir.) Tenez. Mangez de la viande.

Arhys aussi se trouvait cette nuit-là dans la chambre d'Umerue ? Le récit commençait déjà à diverger de la version proprette de Cattilara.

— Sire Pechma vous a-t-il poignardé ? demanda Ista.

Illvin cligna des yeux, perplexe. Il avala la dernière bouchée introduite par Goram, et répondit :

— Pechma ? Cet imbécile inepte ? Se trouve-t-il toujours à Porifors ? Quel rapport a Pechma avec tout ceci ?

Patiemment, Ista répondit :

— Sire Pechma était-il là ?

— Où donc ?

— Dans la chambre de la princesse Umerue.

— Non ! Pourquoi l'aurait-il dû ? Cette putain dorée le traitait en esclave, au même titre que les autres. Cette hypocrite… hypocrite…

La voix d'Ista se durcit :

— Umerue ? Une putain dorée ?

— Par la Mère et la Fille, elle était d'une beauté cruelle ! Parfois. Mais quand elle oubliait de me regarder, elle était ordinaire. Comme quand je l'avais vue auparavant, en Jokona. Mais quand ses yeux d'ambre se posaient sur moi, même moi, j'aurais joué les esclaves pour elle. Non, pas joué. Été. Mais elle a porté ses yeux sur le pauvre Arhys… comme toutes les femmes…

Eh bien, oui…

— Elle l'a vu. Elle le voulait. Elle l'a pris, avec autant d'aisance qu'on ramasse un… un… quelque chose… J'ai tout découvert. Je les ai suivis. Elle l'avait étendu sur le lit. Elle posait les lèvres sur les siennes…

— Viande, dit Goram avant de lui enfourner une autre bouchée.

Une femme exotique, un homme viril, une visite nocturne, un soupirant éconduit… Mêmes rôles, mais des acteurs différents par rapport au récit de Cattilara ? Ce n'était plus Pechma mais Illvin, le dangereux intrus perturbant un moment d'intimité ? Tout se tenait ; on imaginait sans peine qu'Umerue, envoyée courtiser Illvin dans l'optique de quelque alliance avec Jokona, pût changer de cible pour préférer son frère aîné plus puissant, pour des motifs personnels ou politiques. Cattilara représentait un obstacle à ces desseins, il était vrai, mais elle était exactement le genre d'entrave que de subtils poisons servent à éliminer.

On imaginait plus difficilement qu'une telle séductrice pût, en premier lieu, atteindre sire Arhys en contournant l'obstacle Cattilara. De toute évidence, Cattilara considérait Ista comme une tante âgée, encore que possédant une histoire tragique et romantique à souhait,

mais la marchesse lui avait néanmoins fait comprendre de toutes les manières possibles qu'Arhys n'appartenait qu'à elle. Cette possessivité féroce relevait-elle de la seule habitude, ou plutôt d'une frayeur récente ?

Ce nouveau récit avait le poids de la vraisemblance. Le bâtard méprisé, déjà dépossédé à demi de ses droits, devant les yeux duquel on faisait miroiter une belle princesse, pour se la voir soudain arrachée par un frère aîné qui possédait déjà tout, y compris une belle épouse, et n'avait besoin de rien de plus ; les riches qui volent les pauvres… Bien assez de raisons pour justifier une tentative de fratricide sous l'effet d'une jalousie furieuse. Des hommes moindres commettaient partout de tels actes. Quadrains ou Quintariens, de toutes les races et sous tous les cieux.

Donc : Illvin, attaquant son frère et sa maîtresse dans un accès de jalousie, poignardant la princesse-catin, se voyant arracher l'arme et larder à son tour par un Arhys horrifié, et laissé pour mort entre ses draps ?

Attends. Illvin soigneusement dévêtu, avec ses habits curieusement immaculés empilés avec soin sur une chaise, le couteau transféré au corps d'Umerue, et ensuite laissé pour mort, corrigea Ista. Elle plissa le nez, dubitative.

Sire Pechma et son cheval évacués aussi, d'une façon ou d'une autre. La dissimulation ne semblait pas le style d'Arhys, mais à supposer qu'il craignît une guerre de représailles de la part du prince de Jokona pour la mort de sa sœur si jolie – ou très ordinaire ? Voilà qui justifiait amplement de s'armer de courage pour procéder aux réarrangements, rejeter la faute sur le courtisan jokonien en fuite. Ou peut-être bien assassiné et enterré. Arhys avait certainement la force et le cran d'accomplir un tel acte. Cette fausse piste eût permis par là même de cacher l'infidélité d'Arhys à sa femme endormie. Les prières publiques d'Arhys, l'inquiétude qu'il affichait à propos de son frère blessé, pouvaient s'interpréter comme une autre fausse piste ou le fruit du remords.

Encore un récit bien propre et bien net. Qui oubliait simplement de prendre en compte l'avènement du démon de Cattilara, et une blessure mortelle que semblaient se partager les deux frères. Et le

fait que Cattilara semblât bien plus au fait qu'Arhys de la nature des événements. Et les rêves d'Ista. Et la corde de feu. Et la visitation d'un dieu. Et…

— Je crois, dit sire Illvin d'une petite voix, que je perds l'esprit.

— Eh bien, demanda Ista, ironique, désirez-vous un guide d'expérience sur cette route ? Si c'est le cas, je suis la femme qu'il vous faut.

Il la regarda avec une expression de totale perplexité.

De son rêve sous l'olivier, elle se rappelait le cri de douleur d'Arhys dans une chambre éclairée par des bougies. Mais s'agissait-il d'une image du passé, ou bien de l'avenir ?

Elle ne doutait pas que l'homme qui lui faisait face fût capable de mensonges subtils et intelligents, lorsqu'il avait toute sa tête. Il semblait tout aussi évident, pour l'heure, que son esprit battait la chamade. Il bredouillait, délirait, avait des hallucinations peut-être, mais il ne mentait pas. Donc… de combien de manières différentes trois personnes pouvaient-elles s'entretuer avec un seul couteau ? Ista se frotta le front.

Goram la salua d'une courbette désolée.

— Madame. Je vous en prie. Il doit prendre le temps de manger. Et d'uriner.

— Non, ne la laisse pas partir !

Le bras d'Illvin jaillit, retomba faiblement.

Ista fit un signe de tête à l'intention du valet inquiet.

— Je vais sortir un instant. Pas très loin. Je reviens très rapidement, ajouta-t-elle à l'adresse d'un Illvin agité. Je vous le promets.

Elle sortit dans la galerie et s'adossa au mur, les bras croisés. Elle étudia la ligne de lumière flottante, réduite à un faible fil mais toujours intacte.

Donc : Illvin n'avait jamais vu son frère pour lui parler ; Arhys n'avait jamais vu Illvin éveillé. Depuis cette nuit-là, les deux n'avaient jamais eu l'occasion de comparer leur expérience, ou les fragments que chacun se rappelait.

Mais dame Cattilara, elle, voyait les deux. Parlait aux deux. Racontait ce qu'elle souhaitait, à tous les deux.

Voyons si nous pouvons modifier cette situation.

Ista patienta pour laisser Goram finir de s'occuper des besoins intimes de son maître, le remettre au lit, lui faire descendre en toute hâte dans le gosier autant de nourriture réduite en purée pour un malade que le temps le permettait. La corde commençait à épaissir légèrement. Puis sensiblement. Ista tendit la main pour l'entourer délicatement du pouce et de l'index.

Seigneur Bâtard, guidez-moi selon Votre bon vouloir. Ou, dans Votre cas, selon Vos caprices.

Elle se concentra sur la corde et lui commanda de se raccourcir, et de lui traverser la paume comme de la laine filée. Le don du Bâtard ne se limitait pas à la vue, apparemment, car la manipulation ne sembla lui demander aucun effort. Dans un premier temps, elle mima le geste de l'attirer dans une main à la fois, mais elle découvrit bientôt qu'elle pouvait se contenter de lui enjoindre de s'écouler. Elle garda un œil sur l'arcade qui lui faisait face, et le passage débouchant sur la cour voisine.

Sire Arhys apparut par ce passage, se dirigeant d'un bon pas vers les pavés éclaboussés de soleil.

Il portait des habits légers, adaptés à la chaleur de l'après-midi, avec sa cape de lin gris à l'ourlet doré qui lui fouettait les mollets. Il était impeccable, la barbe taillée de frais. Il bâilla ouvertement, leva des yeux inquiets vers la chambre du coin, aperçut Ista qui se penchait sur la balustrade et lui adressa un salut de courtisan.

Vous vous réveillez à l'instant d'une sieste, n'est-ce pas ? Et je sais précisément jusqu'à quelle heure vous avez veillé hier soir.

Péniblement, Ista arracha son regard à cette élégante surface.

L'âme d'Arhys était grise, d'une étrange pâleur, décentrée, comme si elle traînait légèrement derrière lui et laissait une trace de fumée.

Ah. Oui. Maintenant, je vois. Ista se redressa bien droite et se dirigea vers l'escalier, afin de le croiser lorsqu'il le monterait.

Ils se retrouvèrent face à face, Ista dressée deux marches au-dessus de celle où se posait le pied botté d'Arhys. Il attendit poliment, lui souriant d'un air intrigué.

— Royina ?

Elle prit ce menton robuste dans sa main, frissonnant au contact léger de sa barbe, se pencha vers lui puis l'embrassa sur la bouche.

Il ouvrit de grands yeux, émit un bruit de surprise étouffé, mais ne recula pas. Elle goûta la saveur de sa bouche : fraîche comme de l'eau et tout aussi dépourvue de goût. Elle se retira, tristement. *Bon. Voilà un autre échec*.

Les lèvres d'Arhys se retroussèrent sur un sourire perplexe, délicieusement tordu, et il la regarda, les sourcils levés bien haut comme pour lui dire : « Que faites-vous, Madame ? » Comme si des femmes l'embrassaient spontanément sur des escaliers chaque jour, et qu'il estimait impoli de s'esquiver.

— Sire Arhys, dit Ista. Depuis combien de temps êtes-vous mort ?

Chapitre 14

Le sourire d'Arhys se figea et se fit méfiant. Il regarda Ista avec une inquiétude étonnée, comme s'il craignait que la royina folle rechutât juste devant lui, et que, en tant qu'hôte inattentif, on l'en tînt responsable.

— Madame… Vous plaisantez… ? (Il l'invitait à se rétracter. Suggestion très claire : « Je vous en prie, ne me faites pas ça…») En règle générale, on ne méprise pas mes baisers de la sorte !

— Je ne me suis jamais sentie si éloignée de la plaisanterie de toute ma vie.

Il se mit à rire, gêné.

— J'admets que mes fièvres m'ont causé quelque mal cette saison, mais je vous assure que je suis bien loin de la tombe.

— Vous n'avez pas de fièvre. Vous ne transpirez même pas. Votre peau a la même température que l'air. S'il ne faisait pas une chaleur si bestiale en ce climat, davantage de gens l'auraient déjà remarqué.

Il continuait à la fixer avec la même expression perplexe.

Cinq dieux. Il n'en sait vraiment rien. Le cœur d'Ista se serra.

— Je crois, dit-elle prudemment, qu'il vous faudrait parler avec votre frère.

Il grimaça de douleur.

— Si seulement je le pouvais. Je prie chaque jour pour qu'il en soit ainsi. Mais il ne se réveille pas de cette blessure empoisonnée.

— Mais si, il se réveille. Chaque midi, pendant votre petite sieste. Votre seul sommeil de la journée. Votre épouse ne vous en a donc rien dit ? Elle va surveiller ses soins presque chaque jour.

Et parfois la nuit, également. Même si ce n'est pas là de son bien-être à lui qu'elle se soucie, je suppose.

— Royina, je vous assure qu'il n'en est rien.

— Je viens de lui parler, *moi*. Suivez-moi.

Le pli incrédule de la bouche d'Arhys ne s'effaça pas, mais lorsque Ista se détourna pour remonter les marches, il la suivit.

Ils entrèrent dans la chambre bien gardée d'Illvin. Goram, assis au chevet de son patient, aperçut sire Arhys et bondit sur ses pieds, lui offrant sa révérence pataude et saccadée, ainsi qu'un marmonnement servile qui signifiait peut-être « Messire ».

Le regard d'Arhys balaya la forme étendue sur le lit. Il pinça les lèvres de déception.

— Rien n'a changé.

— Sire Arhys, asseyez-vous, dit Ista.

— Je resterai debout, Royina.

Son regard sévère braqué sur Ista semblait de moins en moins amusé.

— Comme il vous plaira.

La corde de feu blanc qui liait les deux hommes était courte et épaisse. À présent qu'elle savait comment la chercher, Ista y percevait aussi la présence du démon, faible lueur violette pareille à un canal qui sous-tendait le tout. La corde partait dans trois directions, mais seul un des liens charriait la substance des âmes. Elle entoura de la main le lien qui unissait les deux hommes, le comprima jusqu'à réduire sa largeur de moitié. Le feu blanc ainsi entravé reflua vers le corps d'Illvin.

Les genoux de sire Arhys cédèrent, et il s'effondra comme une masse.

— Goram, aidez le march à s'installer sur une chaise, lui commanda Ista.

Tiens bon, ordonna-t-elle en silence à l'invisible ligature, qui obéit.

Elle s'approcha du chevet d'Illvin, étudia les nœuds lumineux. *Élevez-vous*, commanda-t-elle en silence, et elle fit le geste de les tirer vers le haut à l'aide de ses mains, pour les concentrer sur le front et la bouche, comme l'avait fait Cattilara à… l'autre point théologique. La lumière s'assembla selon sa volonté. *Reste ici.* Elle inclina la tête pour étudier l'effet. *Oui. Je crois.*

Goram se hâta de traîner la chaise, faite de courbes entrelacées de bois verni, depuis le mur jusqu'au chevet d'Illvin. Il attira par les épaules un Arhys à l'air surpris et l'y assit. Arhys ferma la bouche, se frottant le visage d'une main soudain faible et tremblante. Il s'engourdissait, n'est-ce pas ? Ista vola impitoyablement le tabouret

de Goram et l'installa au pied du lit, pour s'asseoir là où elle observerait le mieux le visage des deux frères.

Les yeux d'Illvin s'ouvrirent ; il inspira et fit jouer sa mâchoire. Faiblement, il commença à se hisser sur un coude, jusqu'à ce que son regard englobât son frère, assis à sa droite, qui le regardait bouche bée.

— Arhys !

Sa voix résonnait de joie. Son sourire soudain transforma ses traits ; Ista se laissa aller en arrière, clignant des yeux, à la vue de l'homme séduisant ainsi révélé. Goram se précipita pour fourrer des oreillers derrière le dos d'Illvin qui lutta pour se redresser, la bouche grande ouverte d'émerveillement.

— Ah ! Ah ! Tu es vivant ! Je ne les croyais pas – ils évitaient toujours mon regard, je croyais qu'ils mentaient pour m'épargner –, tu es sauvé ! Je suis sauvé ! Cinq dieux, nous sommes *tous* sauvés !

Il s'effondra de nouveau en arrière, sifflant et souriant, éclata en sanglots dérangeants l'espace de cinq inspirations, puis retrouva la maîtrise de son souffle.

Arhys le fixait comme un bœuf assommé.

Ista remarqua, soulagée, qu'Illvin articulait maintenant sans difficulté, même si ses membres inférieurs semblaient presque paralysés. Elle pria pour que son esprit fût pareillement éclairci. Avec dans la voix une tranquillité qu'elle était loin d'éprouver, elle demanda :

— Pourquoi pensiez-vous que votre frère était mort ?

— Cinq dieux, que devais-je penser ? J'ai senti ce maudit couteau s'enfoncer, jusqu'à la poignée – ou je n'ai jamais survécu à une bataille aux dépens d'autres pauvres diables –, j'ai ressenti la résistance contre ma main quand il a percé le cœur. J'ai failli vomir.

Cinq dieux, je Vous en prie, pas un fratricide. Je ne voulais pas que cette histoire soit un fratricide… Elle conserva une voix égale malgré les spasmes de son estomac.

— Comment en êtes-vous arrivés là ? Racontez-moi tout. Depuis le début.

— *Elle* l'a entraîné dans ses appartements. (Il ajouta pour Arhys :) J'étais paniqué, car Cattilara l'avait entendu annoncer par cette

servante indiscrète, et elle était déterminée à aller te rechercher. À ce stade, j'avais déjà la conviction qu'elle pratiquait la sorcellerie…

— Qui donc ? demanda Ista. La princesse Umerue ?

— Oui. La princesse dorée et scintillante. Arhys… (Il retrouva son sourire, sensiblement tordu.) …, si tu voulais bien cesser de tomber à la renverse à chaque fois qu'une apprentie séductrice t'envoie un baiser, ce serait d'un grand réconfort pour tous tes proches.

Arhys, les yeux plissés sous l'effet d'un ravissement qui reflétait celui d'Illvin, baissa la tête d'un air penaud.

— Je te jure que je ne fais rien pour les encourager.

— Ce qui, je le reconnais, est la pure vérité, assura Illvin à Ista, en aparté. Mais sans être d'une grande consolation pour le reste d'entre nous, qui regardons les femmes passer devant nous en troupe, sans nous accorder un coup d'œil, pour aller s'accrocher à lui. Il me rappelle un garçon de cuisine en train de nourrir ses poules.

— Je n'y suis pour rien. Elles se jettent sur moi. (Avec un coup d'œil à Ista, il ajouta, ironique :) Même sur des marches d'escalier.

— Tu pourrais te *baisser*, suggéra Illvin d'une voix doucereuse. Essaie donc, à l'occasion.

— Mais je le fais, que crois-tu ? Tu as une vision hautement flatteuse de mon âge mûr si tu imagines que Cattilara me laisse la moindre envie de badiner ces jours-ci.

Ista ignorait de quelle manière cette affirmation s'accordait à son comportement lors de leur première chevauchée, mais peut-être se montrait-il aussi charmant avec toutes les dames qu'il secourait, ne fût-ce que pour détourner les crises de larmes. À regret, Ista interrompit leurs taquineries (visiblement répétées, tout autant que soulagées). Sans aucun doute, le dieu l'avait envoyée dans ce douloureux labyrinthe, l'appâtant par d'égales proportions de curiosité et de secrète obligation, mais elle n'avait aucun désir d'y demeurer.

— Alors, pourquoi êtes-vous allé dans la chambre de la princesse Umerue ? Si vous l'avez fait.

Arhys hésita, la légèreté désertant son visage. Il se frotta le front, puis la mâchoire et les mains.

— Je ne le sais pas vraiment. Sur le moment, l'idée me semblait bonne.

Illvin dit :

— Cattilara pensait que la princesse t'avait fait prendre un philtre d'amour, et que tu ne te maîtrisais pas. Malgré toute l'impatience que m'inspirent ses fantaisies…, j'espérais qu'elle avait raison. Car l'alternative était bien pire.

— Quoi, que je sois tombé amoureux d'Umerue ?

— Non. Ce n'était pas ce que j'avais en tête.

Le regard d'Ista sur lui s'intensifia.

— Qu'aviez-vous en tête ?

Le visage d'Illvin se fit introspectif et grave.

— Elle avait produit le même effet sur moi. Au début. Puis elle a vu Arhys et elle m'a oublié. Elle m'a lâché à terre comme un sac de son. Et puis… j'ai retrouvé l'esprit. J'ai fini par me rappeler où je l'avais vue auparavant, sauf que ce n'était pas exactement elle – Arhys, te rappelles-tu ma petite excursion en Jokona, il y a environs trois ans, où je m'étais déguisé en marchand de chevaux ? La fois où je suis revenu avec Goram et le plan du château Hamavik.

— Oui…

— J'ai acheté des chevaux au seigneur d'Hamavik. Je l'ai trop payé, ce qui l'a rendu heureux et loquace, et enclin à me prendre pour un imbécile. Il m'a offert le dîner dans sa villa du bord de mer, ce qui m'aurait appris à quel point il venait de me plumer si je l'ignorais encore. Il a fait étalage de toutes ses meilleures possessions, y compris, brièvement, son épouse. Une princesse de Jokona, petite-fille du Général Doré en personne, m'a-t-il dit, comme si elle était un pur-sang de qualité qu'il venait d'acquérir après des négociations serrées. Ce qui devait être le cas : la royina douairière Joen n'est pas réputée pour céder ses enfants à bon prix. Cinq dieux, quel vieux bouc répugnant ! Elle était bien dorée, mais c'était la petite chose la plus silencieuse que j'aie jamais vue. Morne. Craintive. Et elle ne parlait pas plus de six mots d'ibrane.

— Pas la même princesse, dans ce cas, répondit Arhys. Le prince de Jokona a tout un troupeau de sœurs. Tu as pu la confondre avec une autre. Umerue avait la langue audacieuse et pleine d'esprit.

— Oui. Elle faisait des jeux de mots bilingues. Mais à moins qu'elle n'ait une sœur jumelle du même nom, j'aurais juré qu'il s'agissait de la même femme. (Illvin soupira, puis plissa le front.) Catti, folle de rage, est allée saccager les appartements de la princesse, et je l'ai suivie au pas de course. J'avais peur de… je ne savais pas de quoi, mais je pensais, à tout le moins, que je pourrais te mettre en garde et t'éviter une scène.

— Mon fidèle équipier.

— Et je me disais : voilà qui franchit les limites du devoir. Tu allais m'être redevable, et je comptais bien réclamer mon dû. J'ai prié Catti de me laisser au moins entrer le premier, mais elle a plongé pour se faufiler sous mon coude. Nous n'aurions pu choisir pire moment pour notre entrée fracassante. En parlant de langues audacieuses.

Les morts, remarqua Ista, ne rougissaient pas. Mais ils pouvaient au moins prendre l'air confus.

— Même *moi*, je ne pouvais reprocher à Catti de s'être mise en rage, continua Illvin. Mais si ce poignard trop décoré s'était trouvé au bas de la pile de pièces d'armure et non pas au-dessus, j'aurais pu rattraper Catti plus tôt. Elle a foncé tout droit sur la princesse en hurlant. Elle voulait lui arracher la figure. Pour des raisons compréhensibles.

— Je me rappelle cette partie-là, dit lentement Arhys, comme s'il hésitait. Elle me revient…

— Tu as écarté d'une poussée la putain dorée, j'ai saisi la main de Catti qui tenait le couteau, et, à nous deux, nous aurions pu sauver la mise si tu n'avais pas trébuché en bondissant hors du lit. Tu étais donc saisi par la passion au point de ne pas prendre le temps de te dévêtir ? Si j'avais eu, moi, une telle occasion… peu importe. Mais la plus fine lame de Caribastos, entravée par ses propres chausses – cinq dieux, Arhys ! Catti n'aurait jamais eu la force d'enfoncer cette grosse lame si elle avait *vraiment* voulu te viser, si tu n'avais pas culbuté sur nous avec tes chevilles ligotées. (Son indignation s'estompa, et son débit surexcité ralentit.) J'ai *senti* la lame pénétrer. J'étais persuadé que nous t'avions tué, à nous tous.

— Ce n'était pas la faute de Catti ! corrigea aussitôt Arhys. Oh, l'expression de douleur sur ses traits… C'était comme me faire

poignarder à nouveau. Rien d'étonnant à ce qu'elle… Ensuite… ensuite, je ne me rappelle rien.

— Tu es tombé à mes pieds. Cette idiote a arraché la lame de ton corps. J'ai crié « Non, Catti ! » Mais trop tard. Cela dit, je ne sais pas si laisser la lame dans la plaie aurait empêché quoi que ce soit, à voir comme le sang jaillissait. J'essayais de presser d'une main ta plaie et de m'agripper à la manche de Catti de l'autre, mais elle s'est dégagée de sa sur-robe en se tortillant. Umerue hurlait, elle grimpait sur le lit pour essayer de t'atteindre – je ne sais pas trop pourquoi. Catti lui a plongé le couteau droit dans le ventre. Umerue a saisi la poignée, puis a levé les yeux vers moi avec une expression de tristesse infinie. Et elle a dit « Oh », avec une petite voix perdue. Comme… comme la voix qu'elle avait la première fois où je l'ai vue. (Sa voix s'estompa encore un peu plus.) Elle a seulement dit « Oh ». Le visage de Catti a pris une étrange expression, après quoi… Je ne me rappelle rien. (Il se laissa retomber sur ses oreillers.) Pourquoi est-ce que je ne peux pas…

Les mains d'Ista tremblaient. Elle les cacha dans sa jupe.

— Et que vous rappelez-vous juste après, sire Illvin ? demanda-t-elle.

— Je me suis réveillé ici. Avec la tête qui bourdonnait. Malade et pris de vertige. Et ensuite, je me suis encore réveillé ici. Et encore. Et encore. Et encore. Et… il a dû m'arriver quelque chose. M'a-t-on frappé par-derrière ?

— Cattilara dit que Pechma t'a poignardé, dit Arhys. (Il s'éclaircit la voix.) Et Umerue.

— Mais il n'était pas là. Est-il entré après nous ? Et par ailleurs, je n'ai pas été… (La main d'Illvin descendit vers sa poitrine, sous le lin austère, et il la retira tachée de carmin.) … ouille ! … poignardé ?

— Parlez-moi de Pechma, s'entêta Ista.

— C'était le clerc d'Umerue, dit Arhys. Il a un goût désastreux en matière de vêtements, et il faisait l'objet de toutes les farces de la suite d'Umerue – il y a toujours un écervelé de cette sorte. Quand Cattilara m'a dit qu'il avait attaqué Illvin, j'ai répondu que c'était impossible. Elle m'a répondu qu'il valait mieux que la chose fût possible, ou nous serions en guerre avec le prince Sordso avant que

le corps soit ramené chez lui. Et que personne, parmi les Jokoniens, ne prendrait le parti de Pechma. Et, en effet, elle avait raison sur ce point. Elle m'a aussi dit qu'il fallait faire preuve de patience, qu'Illvin allait guérir. Je commençais à douter, mais je vois maintenant qu'il est en bien ainsi !

Ista répondit :

— Vous ne prenez aucune nourriture depuis plus de deux mois, et vous n'aviez pas le moindre soupçon ?

Illvin leva les yeux de sa main tachée de sang pour fixer Arhys, surpris, les yeux rétrécis.

— Je mangeais. C'est simplement que je ne pouvais rien garder. (Arhys haussa les épaules.) Il semble que j'absorbe assez.

— Mais tout ira bien pour lui, maintenant ? dit lentement Illvin. N'est-ce pas ?

Ista hésita.

— Non. Tout n'ira pas bien pour lui.

Son regard se dirigea vers l'auditeur muet de toute la scène, à demi accroupi près du mur opposé.

— Goram. Que pensez-vous de la princesse Umerue ?

Il émit un bruit de gorge évoquant le grondement d'un chien.

— Elle était mauvaise, celle-là.

— Comment le savez-vous ?

Le visage de Goram se froissa.

— Quand elle me regardait, j'étais glacé par la peur. Je restais hors de sa vue.

Ista examina son âme ravagée. *J'imagine très bien*.

— J'aimerais penser que Goram m'a aidé à revenir à moi, dit Illvin avec regret, mais je crains que ce ne soit que l'effet de l'inattention d'Umerue.

Ista examina brièvement Goram. Les cicatrices de son âme faussaient son estimation, décida-t-elle ; il s'agissait d'une vieille blessure, ancienne et sombre. Si, comme elle commençait à le soupçonner, Goram avait un jour été rongé par un démon, c'était bien avant cette époque. Ce qui laissait…

— Umerue était une sorcière, affirma Ista.

Un sourire bref et féroce traversa le visage d'Illvin.

— Je l'avais deviné ! (Il hésita.) Comment le savez-vous ? (Puis après une autre pause :) Qui êtes-vous ?

J'ai vu son démon perdu, décida-t-elle de ne pas répondre pour l'heure. Elle regretta amèrement que dy Cabon ne fût pas avec eux en ce moment, avec l'entraînement théologique nécessaire pour démêler cet imbroglio. Illvin fixait maintenant Ista d'un air plus méfiant, inquiet – mais pas incrédule, lui semblait-il.

— On dit que vous avez été éduqué au séminaire dans votre jeunesse, sire Illvin. Vous ne pouvez pas avoir tout oublié. Un divin érudit de l'ordre même du Bâtard m'a appris que si la monture d'un démon meurt, et si l'âme en partance n'a plus la force de l'attirer vers les dieux, le démon saute vers une autre monture. La sorcière est morte, et le démon n'est en aucun d'entre vous, je peux vous l'assurer. Qui reste-t-il ?

Arhys paraissait malade. Ce qui eût dû représenter une amélioration pour un cadavre ambulant, songea Ista, mais il n'en était rien.

— C'est Catti qui l'a, murmura-t-il.

Il ne contestait pas ce point, remarqua Ista. Elle acquiesça d'un signe de tête, avec l'impression absurde de se trouver dans la peau d'un précepteur félicitant un élève qui vient de réussir ses additions.

— Oui. C'est Catti qui l'a maintenant. Et elle exige de lui qu'il vous garde en vie. En tout cas, animé. Dans la mesure où l'on peut forcer ses pouvoirs à fonctionner ainsi.

Arhys ouvrit la bouche, la referma. Puis dit enfin :

— Mais… ces choses-là sont dangereuses ! Elles consument les gens vivants – des sorciers y perdent leur âme. Catti, il faut la traiter… Je dois envoyer chercher les théologiens du Temple, afin qu'ils le chassent d'elle…

— Attends un moment, Arhys, dit Illvin, l'air épuisé. Je crois que nous devons y réfléchir…

Un bruit lourd résonna dehors, dans la galerie : un bruit de course. Deux paires de pieds.

La porte s'ouvrit d'un coup sec. Cattilara, pieds nus, en tenue d'équitation désordonnée, les cheveux ébouriffés par le vent,

s’engouffra en haletant. Liss la suivit, presque aussi essoufflée.

— Arhys ! s’écria Cattilara, avant de se jeter sur lui. Cinq dieux, cinq dieux ! Mais que t’a fait cette femme ?

— Désolée, Royina, murmura Liss à l’oreille d’Ista. Nous étions au milieu de ce champ quand elle a soudain crié que quelque chose allait de travers chez son époux, elle s’est précipitée vers son cheval et a pris la fuite au galop. Impossible de la distraire à moins de lui tirer dessus à l’arbalète.

— Chht. Tout va bien. (Ista réprima une sensation de nausée à l’idée du tour joué à Catti, malgré son efficacité.) Ou du moins… plutôt bien. Attendez auprès de Goram, mais ne dites rien et n’interrompez pas. Même si vous entendez des choses étranges.

Liss s’inclina docilement et alla s’appuyer contre le mur près du valet, qui l’accueillit d’un signe de tête. Elle pencha la tête d’un air dubitatif en regardant dame Cattilara sangloter dans l’étreinte affaiblie de sire Arhys.

Cattilara lui saisit la main à son tour, en éprouva la faiblesse et leva son visage ruisselant de larmes vers celui de son époux.

— Que vous a-t-elle fait ? demanda-t-elle.

— Et toi, que m’as-tu fait, Catti ? demanda-t-il doucement à son tour. (Il regarda son frère.) À nous deux ?

Cattilara jeta des regards noirs à Ista et Illvin.

— Vous m’avez trompée ! Arhys, quoi qu’ils aient pu dire, ils mentent !

Les sourcils d’Illvin se soulevèrent.

— En voilà une vaste accusation, murmura-t-il.

Ista s’efforça d’ignorer un instant les surfaces qui détournaient son attention. Le démon était plus contracté que quand Ista l’avait vu auparavant, dense et luisant, comme si, trouvant toutes les issues bloquées, il tentait de se réfugier à l’intérieur de lui-même. Il paraissait trembler.

Comme en proie à la terreur ? Pourquoi ? *Que me croit-il capable de lui faire ?* Plus encore : *Que sait-il que j’ignore ?* Ista fronça les sourcils, perplexe.

— Catti. (Arhys caressa ses cheveux en désordre, les lissant du plat de la main, absorbant ses sanglots dans son épaule.) Il est

temps de dire la vérité. Chht, maintenant. Regarde-moi.

Il lui prit le menton, le leva vers son propre visage, sourit à l'intention de ces yeux humides avec une expression qui eût fait fondre le cœur d'Ista jusqu'à ce qu'il s'écoulât dans ses chaussures. L'effet fut encore moins utile sur une Catti hystérique. Elle se glissa hors de cette faible étreinte et s'accroupit aux pieds d'Arhys, pleurant sur ses genoux comme une enfant perdue, avec pour seuls mots indistincts un « Non, non ! » répété.

Illvin leva les yeux au plafond et se frotta le front, exaspéré, d'un geste tout aussi faible. À le voir, on l'eût cru disposé à vendre de bon cœur le restant de son âme pour échapper à cette chambre. Il leva les yeux pour croiser le regard compatissant d'Ista ; elle leva deux doigts, *Attendez…*

— Oui, oui, murmura Arhys à sa femme. (Sa main, sur la tête de Catti, la berçait tout doucement de gauche à droite.) Je commande tout ici à Porifors ; toutes les vies qu'il abrite sont entre mes mains. Je dois tout savoir. Oui.

— Bien, Arhys, marmonna Illvin. Prends sa défense, pour une fois.

Ista plaqua la main contre sa bouche, car Arhys parlait. *Oui, mieux vaut que cette remarque vienne de lui. Elle ne lui résistera pas, ou du moins, pas autant.*

— Que s'est-il produit quand tu as poignardé la… sorcière ? demanda Arhys. Comment as-tu capturé le démon ?

Catti renifla, avala, s'étouffa et toussa. D'une voix âpre, elle répondit :

— Il est simplement *venu* à moi. Je n'ai rien fait. C'était Illvin ou moi, et il craignait davantage Illvin. (Un petit sourire sardonique traversa fugitivement ses traits.) Il m'a promis tout ce que je voudrais si j'acceptais de m'enfuir. Mais je ne voulais qu'une seule chose. Je voulais que vous me soyez rendu. Je l'ai *forcé* à vous rendre la vie. Il veut toujours s'enfuir, mais je ne le laisserai jamais faire, *jamais*.

Volonté contre volonté. Le démon, soupçonnait Ista, avait de l'expérience, fort d'avoir consommé plus d'une vie. Mais à certains niveaux limités, Cattilara était bien plus volontaire. Et plus encore : obsessionnelle. Si le démon avait pris Catti pour une monture plus docile qu'Illvin, il avait dû avoir une intéressante surprise. Malgré

toute l’exaspération que lui inspirait Catti, Ista éprouva une certaine satisfaction obscure à imaginer le désarroi du démon.

— Vous comprenez bien, dit Ista, que le démon vole la vie d’Illvin pour garder Arhys… en mouvement ?

Catti leva brusquement la tête.

— Ce n’est que justice. C’est *lui* qui a poignardé Arhys, c’est à lui de payer.

— Hé là ! s’écria Illvin. Je n’étais pas le seul à tout saboter.

— Si vous n’aviez pas agrippé ma main, rien ne se serait produit !

— Non, ni si Arhys n’avait pas trébuché, ni si Umerue s’était esquivée de l’autre côté, ni si une centaine d’autres choses… Mais nous y avons tous contribué. Et le démon aussi.

Sa bouche dessina une ligne droite.

— Oui, dit lentement Ista. Quatre personnes combinées pour parvenir à un résultat qu’aucune, je pense, ne désirait. Mais j’ai quelques doutes quant au… quatrième participant.

— Il est vrai, dit Illvin, que les démons se nourrissent de l’infortune et du désordre ; c’est leur nature, et la magie qu’ils prêtent en découle. Ou du moins, c’est ce que m’ont toujours enseigné les divins.

Il se tourna sur ses oreillers pour étudier sa belle-sœur d’un air gêné.

— Eh bien, ce démon-ci a été envoyé ici, dit Cattilara. À dessein. Il était censé séduire Illvin, ou Arhys, ou les deux, et prendre de l’intérieur le château Porifors pour le prince de Jokona. Ce que j’ai empêché de se produire. Autant que n’importe quel soldat repoussant une échelle lors d’un siège.

Elle rejeta ses cheveux en arrière et fusilla les autres du regard, comme si elle défiait quiconque de critiquer son exploit.

Les lèvres d’Illvin dessinèrent une moue de soudaine illumination. Arhys fronça les sourcils, déconcerté.

— Et sire Pechma ? l’encouragea Ista.

— Oh, Pechma n’a posé aucun problème. Le démon savait tout de lui. (Cattilara renifla de dédain.) Tout ce que j’avais à faire, après avoir redisposé Illvin et reconduit Arhys vers notre lit, consistait à trouver Pechma pour l’accuser, et le convaincre qu’il serait pendu

sans jugement le lendemain matin s'il ne prenait pas la fuite. Il a fait le reste lui-même. Il court sans doute encore.

La jeune femme avait passé une nuit agitée, songea Ista. La malice artistique de la disposition du corps nu d'Illvin la laissa interdite. Une petite vengeance, peut-être, sur un homme résolument insensible à l'épouse choisie par son frère ?

— Donc rien de tout ceci n'est la faute d'Arhys, poursuivit Catti d'une voix passionnée. Pourquoi devrait-il être, lui, le seul à souffrir ? (Elle tourna vers Ista son visage furieux.) Alors vous, quoi que vous ayez fait pour le lier à cette chaise – laissez-le se lever !

Ista porta un doigt à ses lèvres.

— Des gens souffrent en grand nombre qui ne sont coupables de rien, dit-elle. Ce n'est pas une nouveauté dans ce monde. Je vais, comme vous le demandez, relâcher Arhys dans un instant, mais tous doivent d'abord parler librement. Le Temple nous enseigne que les démons pratiquent leurs miracles à de terribles coûts. Combien de temps imaginez-vous pouvoir contenir celui-ci ?

La mâchoire de Cattilara se raffermit.

— Je l'ignore. Aussi longtemps que je respirerai et garderai de la volonté. Car si la magie du démon cesse, Arhys va mourir.

— Si… c'est en effet l'alternative, intervint soudain Illvin, peut-être pourrait-on envisager un roulement. Je peux supporter de partager… disons, à moitié. Supposons que la moitié de chaque jour doive m'appartenir, et l'autre moitié à Arhys ?

Et alors il n'aurait plus à être fratricide ? Ou même un quart de fratricide ? Ses traits trahissaient un espoir naissant. Cattilara s'illumina en entendant cette offre d'alliance inattendue, et elle leva les yeux vers Illvin avec une spéculation toute nouvelle.

Ista hésita, bousculée dans ses certitudes. *Incertitudes*, corrigea-t-elle mentalement, lugubre.

— Je crois, dit-elle, que ceci ne peut fonctionner, ou pas très longtemps en tout cas. Quel que soit son appétit, le démon doit lentement consumer Catti, ou il se serait effacé à présent, ou aurait été incapable de maintenir son sort. L'érudit dy Cabon m'a dit que le démon retourne toujours la situation aux dépens de sa monture, si on lui en laisse le temps.

— Pour sauver Arhys, je courrai le risque ! dit Cattilara.

Arhys inspira brusquement pour protester et secoua la tête.

— La solution me semble presque en valoir la peine, murmura sombrement Illvin.

— Mais ce n'est pas un risque. C'est une certitude. Arhys mourra tout de même, et Cattilara sera détruite.

— Mais quand, dans combien de temps, là est la question ! protesta Cattilara. Toutes sortes d'autres choses pourraient se produire… avant.

— Oui, et je peux vous parler de certaines d'entre elles, répondit Ista. Illvin, j'en suis sûre, a étudié la théologie des charmes de mort au séminaire du Bâtard. J'en ai connu naguère une expérience dans mon entourage. Arhys n'est pas *en vie* actuellement. Le démon a capturé son esprit arraché à son corps pour le renvoyer hanter sa propre enveloppe. Un domicile familier et agréable, je suppose, par certains aspects. Mais il est privé du soutien de son dieu, et son esprit est pareillement coupé de la matière nourricière. Il ne peut retenir la vie, à l'exception de ce qu'il pille chez Illvin, ni l'accroître, ni l'engendrer.

Cattilara tressaillit, voûtant les épaules en signe de protestation.

Ista s'aventura un peu plus loin dans ces sombres explications.

— Si bien que son sort doit être celui des esprits égarés. S'effacer lentement, s'estomper, perdre la conscience de lui-même, du monde, de ses souvenirs – ses passions et ses haines –, oublier. Une sorte de sénilité. J'ai vu dériver les fantômes aveugles. C'est une damnation tranquille et miséricordieuse – pour eux. Moins clémente pour un homme qui habite toujours son corps, je pense.

— Vous voulez dire qu'il va perdre l'esprit ? demanda Illvin, horrifié.

— C'est déjà moins… positif, dit Arhys. J'en ai moins que toi à perdre.

Il s'efforça de sourire à son frère. Sa tentative échoua lamentablement.

Ista se mordit la lèvre et poursuivit :

— Je crois deviner pourquoi le démon accorde si peu de temps à Illvin, tout juste assez – non, pas assez – pour manger. Pourquoi le

partage est aussi inégal. Je crois que pendant l'éveil d'Illvin, le démon… perd du terrain pour la conservation du corps d'Arhys. Pour chaque heure de vie éveillée accordée à Illvin, le corps mort se détériore encore un peu plus. Avec le temps, la décomposition deviendra apparente aux sens des autres.

Elle l'était déjà pour sa sensibilité exacerbée, à présent qu'elle savait comment regarder. *Je ne raffole pas de ma nouvelle éducation*.

— Est-ce là le sort que vous désirez pour votre bel époux, Dame Cattilara ? Un esprit sénile captif d'un corps en décomposition ?

Les lèvres de Cattilara articulèrent « Non, non », mais elle ne dit rien. Elle enfouit son visage contre les genoux d'Arhys.

Cinq dieux, pourquoi m'avoir confié cette tâche abominable ? Ista reprit la parole, implacable.

— Illvin aussi est en train de mourir, de se vider lentement de davantage de force vitale qu'il n'en pourra remplacer. Mais si Illvin meurt, Arhys va… s'arrêter, lui aussi. Les deux fils de leur mère perdus en même temps. Ce qu'elle n'aurait jamais souhaité, je peux vous l'assurer. Quelle fin surviendra la première dans cette course maudite, je ne saurais le deviner. Mais telle est l'arithmétique ultime de la magie démoniaque : deux vies échangées contre une, puis celle-là soustraite également. En ne laissant plus rien, malgré tous vos efforts. Ma théologie des nombres est-elle correcte, sire Illvin ?

— Oui, murmura-t-il. (Il avala sa salive et retrouva sa voix.) La magie démoniaque, d'après les divins, engendre invariablement davantage de chaos qu'elle ne produit d'ordre. Le coût est toujours supérieur à la récompense. Certains, qui expérimentent avec les démons, tentent d'en détourner le coût vers d'autres et de garder pour eux seuls la récompense. Ce qui fonctionne rarement à long terme. Bien que l'on raconte que certains théologiens très sages et subtils, les sorciers du Temple, peuvent employer la magie démoniaque en accord avec sa nature, et non pas contre elle, et produire pourtant le bien. Je n'ai jamais vraiment compris cette partie-là.

Ista doutait sérieusement de l'étape suivante, mais elle semblait relever d'une progression logique. Elle se méfiait profondément de la

logique ; on pouvait tout aussi bien se laisser guider lentement par la raison, pas à pas, vers un bourbier de grand péché qu'y tomber tête la première.

— J'ai maintenant entendu les dépositions de toutes les personnes présentes ici, à l'exception d'une seule. Je crois que ce démon a acquis le don de parole. On se demande de qui, s'il est capable de faire… des jeux de mots bilingues, mais enfin bref. Je souhaite lui parler. Dame Cattilara, pourriez-vous le laisser prendre le dessus un instant ?

— Non ! (Elle fit la moue sous le regard d'Ista, puis ajouta :) Ce n'est pas moi qui pose problème. Il essaie de s'échapper. Il va essayer de s'enfuir avec mon corps, s'il y parvient.

— Hum, dit Ista.

Cattilara ne lui inspirait pas une grande confiance, mais cette affirmation pouvait très bien se révéler exacte.

— Attachez-la à la chaise, suggéra Liss, laconique, depuis sa place près du mur.

Ista regarda la jeune fille par-dessus son épaule. Liss haussa les sourcils puis les épaules. Elle conservait une posture détachée, mais avait les yeux grands ouverts, fascinés, comme si elle regardait une pièce et voulait entendre l'acte suivant.

— Vous ne comprenez pas, dit Cattilara. Il ne voudra plus rentrer, ensuite.

— Je m'efforcerai de le retenir, dit Ista.

Illvin la regarda d'un air curieux.

— Comment ?

— Je ne vous en crois pas capable, dit Cattilara.

— Lui m'en croit capable. Ou il ne me craindrait pas de la sorte, je crois.

— Ah !

Le visage de Cattilara se ferma, pensif.

— Je crois, dit lentement Arhys, que l'interrogatoire du prisonnier pourrait se révéler capital. Il est question de la défense de Porifors. Oserais-tu, ma chère Catti – pour moi ?

Elle renifla, fit la moue, serra les dents.

— Je sais que tu en as le courage, ajouta-t-il en la surveillant.

— Oh… Très bien ! (Avec une grimace, elle se remit sur ses pieds.) Mais je ne crois pas que tout ceci marchera.

La jeune marchesse, déconcertée, regarda Goram, aidé par Liss, traîner un Arhys à demi paralysé hors de la chaise pour l'asseoir au sol, adossé au côté du lit. Mais Cattilara coopéra, se laissa tomber à la place laissée libre et posa ses mains sur les accoudoirs de bois. Goram se dépêcha de fabriquer des liens de fortune à l'aide de la réserve de ceintures d'Illvin.

— Servez-vous de tissu, conseilla Arhys, inquiet. Afin qu'elle ne soit pas blessée.

Ista jeta un coup d'œil aux croûtes qui encerclaient ses propres poignets comme des bracelets.

— Attachez aussi mes chevilles, insista Cattilara. Plus serré.

Goram faisait preuve de précautions excessives, sous le regard inquiet du march, mais Liss finit par réussir des nœuds approuvés par Cattilara. Les liens ressemblaient davantage à des paquets qu'à des entraves lorsque Liss en eut fini.

Ista déplaça son tabouret afin de faire face à Cattilara, hautement consciente de la présence du corps robuste et flasque d'Arhys disposé près de ses jupes.

— Allez-y donc, Dame Cattilara. Relâchez le démon, laissez-le apparaître.

Cattilara baissa les paupières. Ista ferma les siennes à demi, s'efforçant de voir les frontières internes à l'aide de son œil intérieur. Il ne s'agissait pas tant, semblait-il, de laisser faire que de guider.

— Sors de là, toi, marmonna Cattilara, avec la voix d'un jeune garçon qui chasse un blaireau de son trou à l'aide d'un bâton. Allez !

Un afflux d'invisible lumière violette – Ista rassembla toute sa sensibilité. En surface, l'expression de Cattilara changea, l'anxiété contenue cédant la place, brièvement, à un sourire languissant. Sa langue passa sur ses lèvres, lascive. Elle grimaça, comme si elle étirait les muscles de son visage dans d'inhabituels mouvements. La teinte violette se répandit dans tout son corps, jusqu'au bout de ses doigts. Elle aspira.

Ses yeux s'ouvrirent d'un coup, s'écarquillant de terreur à la vue d'Ista.

— Épargne-nous, Resplendissante ! hurla-t-elle.

La brutalité de ce cri fit tressaillir toutes les personnes présentes dans la chambre.

Elle se mit à se balancer en tirant sur ses liens.

— Libère-nous, détache-nous ! Nous te l'ordonnons ! Laisse-nous partir, laisse-nous partir !

Elle s'arrêta et se figea en haletant, puis un éclat sournois illumina son visage. Elle se laissa retomber en arrière, ferma les yeux, les ouvrit à nouveau, retrouva cette inquiétude pétrifiée.

— Comme vous le voyez, c'est inutile. Cette créature idiote refusera de sortir, même pour moi. Libérez-moi.

La nuance violette, remarqua Ista, remplissait toujours le corps de Cattilara de bout en bout. Elle fit signe à Liss de reculer, comme elle s'avançait avec une expression déçue.

— Non, la créature ment. Elle est toujours là.

— Oh.

Liss rejoignit le mur.

Le visage de Cattilara changea de nouveau, pour se dissoudre dans la rage.

— Laisse-nous partir ! Bande d'imbéciles, vous n'avez aucune idée de ce que vous avez attiré sur Porifors ! (Elle regimba et s'agita avec une force terrifiante, secouant la chaise.) Fuir, fuir ! Nous devons fuir ! Tous fuir ! Partez tant que vous le pouvez. Elle arrive. *Elle* arrive. Libère-nous, libère-nous…

La voix de Cattilara monta dans les aigus pour se muer en un cri inarticulé. La chaise se mit à basculer : Goram la rattrapa et la maintint tandis qu'elle cognait et raclait le sol.

La lutte acharnée ne faiblissait pas, l'effort rendait le visage de Cattilara écarlate, et son souffle se changeait en râles inquiétants. Le démon était-il assez désespéré pour chercher à s'échapper au prix de la mort de Cattilara, s'il pouvait la provoquer ? Oui, décida Ista. Elle l'imaginait très bien rompant le cou de sa monture en la précipitant furieusement contre un mur, ou tête la première par-dessus un balcon. Menacer de faire souffrir le corps de Cattilara ne

servirait manifestement à rien, même si Arhys… eh bien, il n'aurait d'autre choix que de rester immobile pendant ce temps. Mais la tactique était clairement futile.

— Très bien, soupira Ista. Revenez, Dame Cattilara.

Le flux violet sembla se répandre d'arrière en avant à l'intérieur des confins du corps agité de spasmes. La nuance recula, mais afflua ensuite de nouveau. Cattilara ne parvenait pas à reprendre le contrôle ? Ista ne s'y était pas attendue. *Oh, non. Et moi qui lui ai promis de le retenir…*

— Un instant, dit Ista. J'ai été envoyée par le dieu pour trancher ce nœud. Relâche Arhys, et je te relâcherai.

La croirait-il ? Plus important, la menace rendrait-elle brusquement l'ascendant à Catti ?

Le démon-Catti se figea dans sa lutte, la fixant au travers d'yeux écarquillés. La substance d'âme contenue dans le conduit reflua brusquement vers Illvin. Abruptement, l'expression horrifiée déserta le visage d'Arhys pour céder la place à… rien du tout. Une immobilité molle et pâle. Il bascula de côté comme une poupée de chiffon. Comme un cadavre qui s'effondre. Le champion exceptionnel de Porifors changé en carcasse, en masse de viande douteuse qu'il faudrait faire transporter par deux hommes.

Mais son esprit ne fut pas emporté par le feu blanc qu'Ista avait déjà vu chez les mourants. Son fantôme se contenta de dériver, s'écartant du point d'ancrage de son corps, mais sans se transformer par ailleurs. Un frisson d'horreur traversa Ista. *Cinq dieux. Il est déjà exilé. Son dieu ne peut l'atteindre. Qu'ai-je fait ?*

— Mmmmmm, REMETTEZ-LE EN PLACE !

En proie à la fureur, Cattilara reprit le plein contrôle de son corps comme un mastiff sans laisse qui attaque un taureau par le nez. La lueur violette se referma d'un coup en une boule compacte et sur la défensive, les canaux réapparurent, le feu s'écoula de nouveau. Arhys prit une brusque inspiration ; il cligna des yeux et ouvrit la mâchoire pour étirer son visage, et il se hissa en position assise, l'air à moitié sonné.

Ista resta assise sans bouger, secouée. Le stratagème avait fonctionné sur Cattilara comme elle l'avait deviné, mais avait

révélé… quelque chose qu’elle comprenait à peine. *Plus de stratagèmes. Je n’ai aucune envie de m’y frotter.*

Cattilara, la respiration sifflante, entravée par ses liens, lança un regard malveillant à Ista.

— Vous. Espèce d’affreuse vieille putain. Vous m’avez piégée.

— J’ai piégé le démon, aussi. Le regrettez-vous ?

Elle fit un signe à Goram et à Liss, qui se mirent à dérouler prudemment les liens de la marchesse.

Illvin, après un coup d’œil inquiet à son frère par-dessus le bord du lit, retrouva sa position et observa Ista d’un air troublé.

— Comment faites-vous tout ceci, Madame ? Seriez-vous par hasard une sorcière ?

— Non, répondit Ista. Mes dons indésirables proviennent d’une autre source. Demandez à… la mascotte de Catti. Elle sait, elle.

Bien mieux que moi, je pense. Si la possession d’un démon – ou par un démon – faisait de vous un sorcier, et si abriter un dieu faisait de vous un saint, quel hybride ambigu devenait-on dans les mains du dieu-démon ?

— Touchée par les dieux, dites-vous ? demanda Illvin.

Sans accepter ou rejeter l’idée pour l’instant ; simplement méfiant.

— À mon éternel regret.

— Comment est-ce arrivé ?

— Un pauvre diable désespéré a prié un dieu trop occupé pour lui prêter attention, si bien qu’il m’a délégué la tâche. Ou du moins, il a feint de le faire.

Illvin se laissa retomber parmi ses draps.

— Oh, dit-il très calmement, tandis que la signification de sa réponse faisait son chemin en lui. (Après une pause, il ajouta :) Je souhaiterais en parler plus longuement avec vous. À un moment moins… agité.

— Je verrai ce que je peux faire.

Arhys déplaça sa main presque inerte pour caresser la cheville de sa femme.

— Catti. La situation ne peut plus durer.

— Mais, mon amour, que pouvons-nous faire ? (Elle tourna la tête pour gratifier Ista d’un regard furieux et douloureux.) Vous ne pouvez

pas le reprendre maintenant. C'est trop tôt. Je ne l'abandonnerai pas maintenant.

Elle frotta les marques rouges sur ses bras une fois ses liens enlevés.

— Il a déjà eu beaucoup plus de temps que bien des hommes, la réprimanda Ista. Il a accepté les risques de sa vocation de soldat il y a longtemps ; en vous liant à lui par le mariage, vous les avez acceptés aussi.

Mais que faire de son exil ? La mort du corps était déjà une douleur suffisante. La lente détérioration des fantômes, des âmes qui avaient refusé les dieux, relevait de l'autodestruction. Mais Arhys n'avait pas choisi cet exil ; on le lui avait imposé. Non pas le suicide de son âme, mais son meurtre…

Ista transigea :

— Mais non, il n'est pas forcé que ce soit aujourd'hui, dans la hâte et le désarroi. Il lui reste un peu de temps. Suffisamment pour mettre ses affaires en ordre tant qu'il commande encore à ses esprits, s'il ne tarde pas, assez pour dire ou écrire ses adieux. Mais guère plus de temps, je pense.

Elle examina la fragilité dangereusement émaciée d'Illvin. *La situation est bien pire que je ne l'avais deviné tout d'abord. Et même la double vue ne perçoit aucune issue.*

Arhys se hissa péniblement sur un coude.

— Vous parlez avec raison, Madame. Je dois appeler ici le notaire du temple – revoir mon testament…

— Ce n'est pas juste ! rugit à nouveau Cattilara. Illvin vous a tué, et maintenant il va hériter de tous vos biens !

Illvin jeta la tête en arrière.

— Je ne suis pas dans le dénuement. Je ne désire pas les propriétés dy Lutez. Pour fuir cette souillure, je renoncerais volontiers à toute attente. Cède-les à ma nièce, ou au Temple – ou même à elle. (Il tordit les lèvres pour indiquer la femme de son frère. Puis hésita.) Sauf Porifors.

Arhys sourit, les yeux baissés vers ses bottes.

— Brave garçon. Nous ne cédons pas Porifors. Accroche-toi à cette idée, et tu me serviras encore, même quand ma tombe aura

avalé tous les serments.

Cattilara éclata en sanglots.

Ista souleva péniblement son corps épuisé du tabouret pour se remettre bien droite. Il lui semblait avoir été rossée à coups de bâton.

— Sire Illvin, votre frère doit puiser en vous encore un peu plus longtemps. Êtes-vous prêt ?

— Eh, marmonna-t-il sans enthousiasme. Faites ce que vous devez.

Il leva les yeux vers elle et ajouta avec une inquiétude réprimée :

— Vous reviendrez, n'est-ce pas ?

— Oui.

Elle agita la main pour relâcher la ligature.

Illvin s'effondra. Arhys se releva d'un bond souple, image de la force retrouvée.

— Ah !

Il entoura de ses bras une Cattilara en sanglots et la conduisit hors de la chambre, la consolant tout bas par des paroles affectueuses.

Oui, songea amèrement Ista. *Vous l'avez attrapée – je parie que vous n'avez même pas essayé d'esquiver –*, *vous traitez avec elle*… Et il le ferait, elle en était sûre. Qu'attendre de moins d'un homme qui transporte du savon dans ses sacoches de selle… ? Les tempes d'Ista cognaient.

— Liss, je vais aller m'étendre. J'ai la migraine.

— Oh.

Liss se précipita à ses côtés afin de lui offrir son bras pour la soutenir. Elle avait ses limites comme dame de compagnie, mais Ista devait reconnaître en elle l'une des meilleures courtisanes qu'elle eût jamais rencontrées.

— Voulez-vous que je vous baigne le front avec de l'eau de lavande ? J'ai vu une dame le faire, un jour.

— Merci. Ce serait très gentil.

Elle jeta un coup d'œil à sire Illvin, étendu silencieux, à nouveau vidé de vie et d'esprit.

— Prenez soin de lui, Goram.

Il s’inclina, lui lança un regard de frustration muette, et se laissa brutalement tomber à genoux pour embrasser l’ourlet de sa jupe.

— Sainte Dame, marmonna-t-il. Libérez-le. Libérez-nous tous.

Ista ravala son irritation, produisit pour lui un sourire peu sincère, extirpa sa jupe de la poigne du valet, et laissa Liss l’entraîner dehors.

Chapitre 15

La désolation s'abattit sur Porifors ce soir-là. Le maître et la maîtresse du château se retirèrent en réunion privée, et on annula brusquement toutes les distractions prévues. Ista éprouva un certain soulagement à se trouver seule dans ses appartements. Vers le crépuscule, rapporta Liss, Arhys convoqua plusieurs de ses officiers principaux, qui émergèrent de ce conseil beaucoup plus tard avec une expression lugubre. Ista espérait que le march avait eu l'esprit de laisser inchangée l'histoire de la mort d'Umerue et de concevoir quelque autre récit afin de justifier sa maladie mortelle imminente (ou bien rétroactive ?) Mais sachant que la vérité impliquait la marchesse dans le meurtre de la princesse jokonienne, Ista n'imaginait pas Cattilara se lancer dans une confession publique, ni Arhys le lui permettre.

Les rêves d'Ista, cette nuit-là, ne furent troublés ni par les dieux ni par les visions, mais hantés par des cauchemars sombres et chaotiques : voyages désastreux sur des chevaux qui mouraient ou se décomposaient, ou errances confuses au travers de châteaux en ruine à l'architecture biscornue, qu'elle était chargée pour une raison ou une autre de réparer. Elle se réveilla peu reposée et attendit impatiemment midi.

Elle envoya Liss aider Goram et l'avertir de sa visite, puis guetta l'arrivée du repas. Il fut apporté à la porte d'Illvin par une servante ; peu après, Liss émergea et traversa la galerie à grands pas pour rejoindre les appartements d'Ista.

— Goram vous fera signe en ouvrant la porte quand il sera prêt, rapporta Liss.

Elle se montrait docile, toujours troublée par les affreux miracles de la veille et de plus en plus inquiète pour Foix, bien qu'Ista l'eût assurée qu'il devait se trouver entre les mains de l'archidivin de Maradi. Liss sembla davantage rassurée lorsque Ista lui fit remarquer que dame Cattilara accueillait un démon plus puissant

que celui de Foix depuis plus de deux mois sans signes visibles de détérioration. Ista regrettait simplement que son propre cœur ne pût partager le réconfort qu'elle prodiguait.

La porte sculptée s'ouvrit enfin à l'autre bout de la galerie, et Liss escorta Ista jusqu'à la chambre.

Illvin était assis dans son lit, vêtu d'une tunique et de chausses, les cheveux brossés en arrière et noués sur la nuque.

— Royina, dit-il, baissant la tête.

Il semblait à la fois méfiant et très secoué. Goram ou Liss, ou les deux, avaient sans doute fini par l'informer du rang et de l'identité d'Ista, dans le bref moment écoulé depuis son regain de conscience.

— Je suis désolé. Je vous jure que je priais pour demander de l'aide, pas votre venue !

Il avait de nouveau du mal à articuler. Ista réalisa que, alors qu'elle avait disposé d'une journée pour digérer les développements, Illvin n'avait eu qu'une heure. Elle soupira, marcha jusqu'à son chevet, et déroba le feu blanc de la moitié inférieure de son corps pour renforcer la supérieure. Il cligna des yeux, avala sa salive.

— Ce n'est pas ça… Je ne voulais pas vous insulter…

Sa phrase mourut sous l'effet d'une confusion embarrassée, et non pas de problèmes d'élocution. Il tenta de remuer les jambes, n'y parvint pas, et observa Ista avec appréhension.

— Je suppose, dit-elle, qu'on ne m'a pas convoquée ici en qualité de *royina*. Les dieux ne mesurent pas le rang comme nous. Une royina et une femme de chambre se ressemblent sans doute beaucoup de leur point de vue.

— Mais vous devez reconnaître que les femmes de chambre sont plus nombreuses.

Elle sourit l'air sombre.

— Il semble que j'aie une vocation. Ce n'est pas par choix. Les dieux semblent attirés par moi. Comme les mouches par le sang.

Il agita une main affaiblie pour contester cette métaphore.

— Je vous avoue que je n'ai jamais envisagé les dieux comme des mouches.

— Moi non plus, en réalité. (Elle se rappela avoir scruté ces sombres infinis.) Mais m'attarder sur leur véritable nature offense

ma… raison, je suppose. Sape mon courage.

— Peut-être les dieux savent-ils ce qu'ils préparent. Comment saviez-vous de quoi je rêvais ? Je vous ai vue trois fois, quand je me suis réveillé dans mes rêves. À deux reprises, je vous ai vue briller d'une lumière singulière.

— J'ai fait ces rêves moi aussi.

— Même le troisième ?

— Non.

Cette apparition-là n'avait rien d'un rêve, mais elle était confuse de ce baiser impétueux. Même si, comparée aux exploits de Cattilara, elle n'avait l'allure que d'une petite faveur personnelle…

Illvin s'éclaircit la gorge.

— Mes excuses, Royina.

— Pour quoi donc ?

— Ah… (Son regard effleura les lèvres d'Ista puis s'en détourna.) Rien.

Elle s'efforça de ne pas se rappeler la saveur de sa bouche en train de s'éveiller. Goram tira pour elle la chaise mal en point au chevet d'Illvin, et installa le tabouret au pied du lit pour Liss, avant de se retirer près du mur opposé pour s'y tenir voûté en une sorte de garde-à-vous. Ista et Illvin se retrouvèrent face à face, à se dévisager, tout aussi déconcertés l'un que l'autre, devina-t-elle.

— Supposons, reprit-il, que vous ne soyez pas ici par hasard, mais grâce aux prières de, eh bien… (Il s'éclaircit la gorge, gêné.) … quelqu'un… Voilà qui doit résoudre cette énigme. Non ?

— Dites plutôt : la dévoiler. La solution m'échappe.

— Je croyais que vous aviez l'ascendant sur le démon de Catti. Ne pouvez-vous le bannir ?

— J'ignore comment, avoua-t-elle, gênée. Le Bâtard m'a donné le don de double vue – me l'a rendu, devrais-je dire, car ce n'est pas la première fois que les dieux m'ont dérangée. Mais le dieu ne m'a fourni aucune instruction, à moins qu'elles ne soient contenues dans un autre homme que j'ai vu en rêve.

Et vice versa. À la réflexion… l'apparition de dy Cabon, à la suite du deuxième baiser mystérieux du Bâtard, ne semblait-elle pas fournir une indication ?

— Le dieu m’a envoyé un guide spirituel, l’érudit dy Cabon, et je désire vivement qu’il me conseille dans cette affaire avant que je n’accomplisse quoi que ce soit. Il a étudié, je crois, la façon dont il faut renvoyer les démons auprès de leur Maître. Je suis certaine que sa place est ici. Mais je l’ai perdu sur la route, et je crains pour sa sécurité. (Elle hésita.) Je ne suis pas pressée sur ce point. Je ne vois aucun bénéfice à relâcher Arhys de son corps si ce n’est pour le condamner à demeurer un esprit perdu.

Illvin se figea.

— Un fantôme ? En êtes-vous sûre ?

— Je l’ai vu, lorsque le charme a été rompu hier. Rien… ne s’est produit, quand ça l’aurait dû. Il y a un vacarme lumineux quand la mort ouvre aux dieux les portes d’une âme ; c’est un événement de taille. La damnation n’est qu’un silence, une léthargie progressive. (Elle frotta ses yeux las.) Et par ailleurs… même si je savais comment lui permettre de rejoindre son dieu, je ne suis aucunement persuadée qu’Arhys puisse convaincre son épouse de le laisser partir. Mais si lui ne la convainc pas, qui le fera ? Pas moi, je le crains. Et même si elle acceptait…, le démon qu’elle a contracté semble adroit et puissant. Si elle ne se nourrit plus de la volonté surhumaine de garder à Arhys une apparence de vie, si elle s’effondre sous le poids du chagrin…, elle deviendra très vulnérable au démon.

Illvin émit un « Hum » de doute croissant.

— A-t-elle une grande force de caractère, d’après votre expérience ?

Il fit la moue.

— J’aurais dit que non, auparavant. Jolie fille, folle d’Arhys, mais j’aurais juré que si elle avait tenu une bougie allumée près d’une de ses jolies oreilles, j’aurais pu souffler la flamme à travers l’autre. Arhys semble s’en moquer. (Il eut un sourire ironique.) Quoique, si une telle beauté m’avait adoré si ardemment, mon opinion sur sa cervelle aurait pu s’élever en même temps que ma tête aurait enflé, si vous me suivez. Pourtant… Elle a résisté au voile de la sorcellerie d’Umerue, et… pas moi.

— Je pense qu'Umerue l'a sous-estimée. Et voilà une autre question, dit Ista. Comment une princesse de Jokona, une Quadraine dévote, a-t-elle pu, en premier lieu, trouver un démon ? Et le garder caché, ou, en tout cas, esquiver les accusations ? Ils brûlent les sorciers là-bas, même si j'ignore comment les divins quadrains empêchent le démon de bondir vers un autre hôte au travers des flammes. Ils doivent connaître un moyen de l'attacher à sa monture avant de renvoyer les deux.

— Oui, ils en connaissent un. À grand renfort de cérémonies et de prières. Une sale affaire, et pire encore : elle ne fonctionne pas toujours. (Il hésita.) D'après Catti, on nous a envoyé la sorcière.

— Mais qui ? Son frère le prince ? À supposer que les héritiers de feu son dernier mari l'aient renvoyée à la maison de son frère.

— Je crois que c'était le cas, oui. Mais… il est difficile d'imaginer Sordso l'Ivrogne jouant avec les démons dans l'intérêt de Jokona.

— Sordso l'Ivrogne ? C'est ainsi que les gens de Caribastos appellent le jeune prince ?

— C'est le nom que tous lui donnent, des deux côtés de la frontière. Il a choisi de consacrer l'intervalle entre la mort de son père et la fin de la régence de sa mère non pas à étudier l'art de la guerre ou de la politique, mais à boire et versifier. C'est en réalité un poète assez habile, dans une veine mélancolique plutôt égocentrique, d'après les échantillons que j'en ai entendus. Nous espérions tous qu'il allait poursuivre sa vocation, qui semblait plus gratifiante pour lui que la position de prince. (Il sourit brièvement.) Messire dy Caribastos serait ravi de lui donner une pension et un palais et de soulager ses frêles épaules des fardeaux du gouvernement.

— Il semble que le prince fasse preuve d'un plus grand intérêt à présent. C'est lui qui a envoyé en Ibra les pillards qui ont fui depuis Rauma par les montagnes et ont ainsi croisé ma route. Ils avaient des officiers des comptes pour calculer le cinquième du prince. Liss vous en a-t-elle parlé ?

— Très brièvement.

Il désigna d'un signe de tête la jeune messagère, qui opina en signe de confirmation. Il marqua une pause, fronçant ses sombres

sourcils.

— Rauma ? Curieux. Pourquoi Rauma ?

— Sans doute pour encourager le Renard d'Ibra à garder ses troupes chez lui, au moment de la campagne d'automne, au lieu de les envoyer soutenir son fils contre Visping.

— Hum, possible. Rauma semble simplement trop reculée dans le territoire ibrane pour un pareil assaut. Les lignes de retraite ne sont pas idéales, comme les pillards l'ont découvert.

— Sire Arhys a mentionné que, d'après son calcul, sur les trois cents hommes partis de Jokona, seuls trois sont revenus.

Illvin siffla.

— Très bon point pour Arhys. La diversion a coûté cher à Sordso !

— Sauf qu'ils sont passés très près de compenser leurs pertes en m'emmenant avec eux. Mais ce point ne pouvait faire partie de leur plan d'origine. Ils n'avaient même pas de cartes de Chalion.

— Je connais le march de Rauma depuis longtemps. J'imagine qu'il réserverait un accueil brûlant aux Jokoniens. Il était naguère un de nos meilleurs ennemis, jusqu'à notre union avec Ibra. Le mariage de votre fille a soulagé le flanc occidental de Porifors d'une grande pression, et je l'en remercie, Royina.

— Le royse Bergon est un brave garçon.

Ista ne pouvait, de toute manière, qu'apprécier un homme aussi manifestement épris de sa fille que le jeune époux ibrane d'Iselle.

— Mais son père le roya est un vrai cactus. Sec, épineux, à vous faire saigner les doigts.

— Mais c'est notre cactus à présent.

— Certes.

Ista se laissa aller en arrière avec un soupir de contrariété.

— Nous ferions mieux de ne pas garder pour nous ces nouvelles – du moins, l'information selon laquelle une dame de haute naissance de la cour de Jokona a accueilli un démon et tenté de prendre une forteresse chalionaise par la sorcellerie. Je devrais écrire au moins à l'archidivin Mendenal à Cardegoss et au chancelier dy Cazaril, pour les en avertir.

— Ce serait une bonne idée, concéda Illvin à contrecœur, même si je suis extrêmement embarrassé qu'Umerue soit passée si près

de la réussite. Et pourtant – ce n’est pas l’archidivin de Cardegoss qui s’est retrouvé traîné jusqu’ici, à l’extrême limite de Chalion, par hasard et par ses cheveux. C’est vous. J’imagine difficilement une réponse plus improbable à mes prières.

Les coins de sa bouche se tordirent de perplexité tandis qu’il la regardait.

— Avez-vous vraiment prié le Bâtard dans vos périodes de lucidité ?

— Disons mes périodes d’éveil, plutôt que de lucidité. Tout semblait très brumeux jusqu’à… hier ? C’est hier, maintenant. Oui, je priais avec ferveur. C’était alors la seule issue qui me restait. Je n’arrivais même pas à former tout haut les mots appropriés. Je me contentais de les hurler dans mon cœur. À mon dieu, que j’avais abandonné – je ne suis pas très porté sur la prière depuis que j’ai atteint l’âge d’homme. S’Il m’avait dit : *Déguerpis, gamin, tu voulais être seul, maintenant déguste le repas que tu t’es préparé*, je L’aurais estimé dans Son bon droit. (Il ajouta plus lentement :) Pourquoi vous ? À moins que la situation n’ait des racines plus anciennes encore, avec le père de mon frère et la politique de la cour de Cardegoss.

La justesse avec laquelle il venait de deviner décontenança Ista.

— J’ai en effet un nœud de culpabilité ancien et desséché qui reste à dénouer, en rapport avec le regretté sire dy Lutez, mais Arhys n’y est lié d’aucune façon. Et non, Arvol n’était pas mon amant !

Illvin sembla interloqué devant tant de véhémence.

— Je ne l’ai jamais sous-entendu, Madame !

Elle expira.

— Non, en effet. C’est dame Cattilara qui prend ces vieux ragots pour une histoire *romantique*, les cinq dieux me gardent. Arhys veut simplement voir en moi une sorte de belle-mère spirituelle, je crois.

Illvin la surprit en ricanant.

— J’imagine très bien.

La manière dont il secoua la tête, entre affection et exaspération, la renseignait à peine sur la manière d’interpréter cette remarque cryptée.

Elle répondit, un peu acerbe :

— Jusqu'à ce que je vous entende vous parler, tous les deux, j'avais presque décidé de voir en vous le meurtrier jaloux. Le frère bâtard méprisé, privé de père, de titre, de propriétés, poussé à bout par cette dernière perte.

Il répondit par un demi-rire ironique, aucunement offensé.

— J'ai déjà rencontré cette illusion à une ou deux reprises. La vérité est l'exact contraire. Moi, j'ai eu un père toute ma vie, ou du moins pendant toute la durée de la sienne. Arhys n'avait… qu'un rêve. Mon père a décidé de nous élever ensemble, pour tous les aspects pratiques, et il a tenté de faire de son mieux avec Arhys, mais c'était toujours avec ce petit effort d'attention supplémentaire. Avec moi, son amour se déversait sans entrave.

» Mais Arhys n'en a jamais conçu ni jalousie ni ressentiment, car, voyez-vous, tout allait s'arranger un jour. Un jour, son vrai père allait l'appeler à la cour. Quand il serait assez grand. Quand il serait assez bon bretteur, cavalier, officier. Le grand sire dy Lutez le placerait à sa droite, le présenterait à sa suite resplendissante, et il dirait à tous ses puissants amis : « Regardez, voici mon fils, n'est-il pas un beau jeune homme ? » Arhys ne portait jamais ses meilleures affaires ; il les gardait emballées pour le voyage. Pour le jour où viendrait l'appel. Il était prêt à partir dans l'heure. Puis sire dy Lutez est mort, et… le rêve en est resté un.

Ista secoua la tête, peinée.

— Au cours des cinq années où je l'ai connu, Arvol dy Lutez mentionnait à peine Arhys. Il ne parlait jamais de vous. S'il n'était pas mort dans les donjons du Zangre cette nuit-là…, je crois qu'il ne l'aurait pas davantage appelé.

— Je me posais la question, avec le recul. Je vous en prie, ne le dites jamais à Arhys.

— Je ne sais toujours pas bien ce que je dois lui dire.

Même si j'ai mes craintes. Quoi qu'il dût advenir, il était évident qu'elle ne devait pas le retarder trop longtemps.

— Moi, j'ai eu un père vivant, poursuivit Illvin. Revêche de tempérament – comme nous nous battions quand j'étais jeune ! Je suis ravi qu'il ait vécu assez longtemps pour que nous soyons

adultes ensemble. Nous nous sommes occupés de lui ici à Porifors après son attaque – bien que pas trop longtemps. Je crois qu'il souhaitait alors retourner auprès de notre mère, car nous l'avons surpris plusieurs fois dehors, en train de la chercher. (Sa voix chaude se durcit.) Morte depuis vingt ans. Sur la fin, la vie de mon père ne tenait plus à grand-chose, si bien que sa mort lors de la Saison du Père n'a désolé personne. Je lui ai tenu la main, tout à la fin. Elle était très froide et sèche, presque transparente. Cinq dieux, comment en suis-je venu à ce sujet ? Encore un peu et vous allez me faire pleurer.

C'était déjà le cas, songea-t-elle, mais il ignorait obstinément le lustre suspect de ses yeux, et, par politesse, elle fit de même.

— Voilà donc mon expérience de la bâtardise. (Il hésita, scruta Ista.) Croyez-vous – vous qui les avez vus face à face – que les dieux nous rendent à ceux qui nous aiment ? Quand nos esprits s'élèvent ?

— Je l'ignore, répondit-elle, poussée à l'honnêteté par la surprise. (Se projetait-il dans l'avenir en pensant à Arhys, ou bien dans le passé en évoquant le vieux ser dy Arbanos, en ce moment même ?) Je n'ai peut-être jamais assez aimé quelqu'un pour le savoir. Je crois… que ce n'est pas là un espoir futile.

— Hum.

Elle détourna le regard du visage d'Illvin, avec l'impression de faire intrusion derrière sa moue nostalgique tournée vers l'intérieur de lui-même. Son regard tomba sur Goram, qui se balançait à nouveau en serrant les mains. À l'extérieur, un laquais vieillissant et grisonnant. À l'intérieur… dépouillé, pillé, brûlé comme un village ravagé par des troupes en retraite.

— Comment avez-vous rencontré Goram ? demanda Ista à Illvin. Et où ?

— J'étais en reconnaissance en Jokona, comme j'en ai l'habitude dès que je dispose d'une semaine de libre. Je collectionne les plans de villes et de châteaux, en guise de passe-temps. (Un sourire fugace sur ses lèvres indiqua qu'il collectionnait bien autre chose encore, mais il poursuivit.) Après avoir rejoint Hamavik déguisé en marchand de chevaux, et accumulé beaucoup plus de bêtes que je

n’en avais l’intention, je me suis trouvé en grand besoin d’un valet supplémentaire. En tant que marchand roknari, je rachète des prisonniers chalionais dès que l’occasion se présente. Les hommes sans famille ont peu d’espoir qu’on verse pour eux une rançon. Goram moins que les autres, car il avait de toute évidence perdu la majeure partie de son esprit et de sa mémoire. J’avais diagnostiqué un coup à la tête lors de sa dernière bataille, mais il n’a aucune cicatrice, si bien qu’il pouvait s’agir d’un autre type de mauvais traitement, ou d’une fièvre. Ou des deux. Comme, de toute évidence, personne d’autre sur le marché ne voulait de lui ce jour-là, j’ai fait une meilleure affaire que je ne l’aurais cru. Comme il s’est avéré. (Le sourire fugace réapparut.) Quand nous avons atteint Porifors, et que je l’ai libéré, il a demandé à rester à mon service, parce qu’il ne savait plus très bien où se trouvait son foyer.

Près du mur, Goram confirma le récit d’un signe de tête.

Ista inspira.

— Savez-vous qu’il est rongé par un démon ?

Illvin se redressa brusquement.

— Non !

Goram sembla tout aussi ahuri. Liss tourna brusquement la tête et fixa le valet d’un air stupéfait.

Illvin plissa les yeux, réfléchissant rapidement.

— Comment le savez-vous, Royina ?

— Je le vois. Je vois la substance de son âme. Elle est en lambeaux.

Illvin cligna des yeux, se laissa aller en arrière. Au bout d’un instant, il demanda, plus prudemment :

— Voyez-vous la mienne ?

— Oui. Elle m’apparaît sous la forme d’un feu blanc atténué, qui s’écoule de votre cœur pour aller vers votre frère. Son âme à lui est grise comme celle d’un fantôme, et commence à se décomposer et à se brouiller. Elle se trouve dans son corps, mais elle n’y est pas rattachée. Elle se contente de… flotter là. Celle de Liss est vive et colorée, mais très centrée, très solide et contenue dans la matière qui la génère.

Liss, décidant visiblement qu'on venait de la complimenter, sourit d'un air enjoué.

Après un silence songeur, Illvin dit :

— Voilà qui doit beaucoup vous distraire.

— Oui, répondit Ista simplement.

Il s'éclaircit la gorge.

— Êtes-vous en train de me dire que Goram était un sorcier ?

Goram secoua la tête pour nier, horrifié.

— Jamais de la vie, Madame !

— Que vous rappelez-vous vraiment, Goram ? demanda Ista.

Son visage ridé se fit songeur.

— Je sais que je suivais l'armée d'Orico. Je me rappelle les tentes du roya, toutes de soie rouge et jaune, qui luisaient à la lumière. Je me revois… marcher parmi des prisonniers, enchaîné. Et travailler, sur les champs de bataille, sous un soleil écrasant.

— Qui étaient vos maîtres roknari ?

Il secoua la tête.

— Je ne me rappelle pas grand-chose d'eux.

— Des navires ? Avez-vous été à bord de navires ?

— Je ne crois pas. Mais je me rappelle qu'il y avait des chevaux. Oui, il y avait des chevaux.

Illvin intervint :

— Nous avons déjà parlé de ce qu'il se rappelait ou non, quand j'essayais de retrouver sa famille. Car il a dû être prisonnier plusieurs années, si c'était à l'époque où le prince de Borasnen a tenté pour la première fois de prendre la forteresse de Gotorget, deux ans avant sa chute. D'après certains propos tenus par Goram, je crois que ce doit être la campagne à laquelle il a pris part. Mais il ne se rappelle pas beaucoup mieux sa captivité. C'est pourquoi j'ai pensé que son cerveau avait dû être grillé par la fièvre, peut-être juste avant que je le rencontre.

— Goram, vous rappelez-vous ce qui vous est arrivé depuis que sire Illvin vous a racheté ? demanda Ista.

— Oh, oui. Ça ne fait pas mal, ça.

— Vous rappelez-vous quoi que ce soit juste avant que sire Illvin vous rachète ?

Goram secoua la tête.

— Il y avait un endroit très sombre. Je l'aimais bien parce qu'il y faisait frais. Mais ça puait.

L'esprit et les souvenirs rongés, le démon parti, et pourtant… pas mort, réfléchit Ista. *Abandonner une monture vivante n'est pas aisé pour un démon, si j'en crois dy Cabon ; d'une façon ou d'une autre, ils finissent par se mêler. Tuer la personne force le démon à sortir. Comme Umerue. Ou comme les bûchers quadrains.*

— Ne me brûlez pas ! s'écria Goram.

Il se tassa sur lui-même, presque accroupi, fixant avec désarroi sa propre poitrine.

— Personne ne te brûlera, dit fermement Illvin. Pas en Chalion, en tous les cas, et ce n'est plus nécessaire de toute façon, puisqu'elle dit que le démon est parti. Entièrement parti. D'accord ?

Il darda sur Ista un regard insistant.

— Tout à fait parti.

En emportant la plus grande partie de Goram, semblait-il. Elle se demanda s'il était serviteur, auparavant, ou davantage.

— Hamavik…, murmura Illvin. Comme c'est évocateur. Goram et Umerue s'y trouvaient tous deux en même temps. Se pourrait-il que les… dégâts qu'a subis Goram soient liés de quelque façon au démon d'Umerue ?

Il était tentant d'établir un lien. Et pourtant…

— Le démon de Catti ne donnait pas l'impression de s'être nourri de soldats. Il dégageait une impression… Je ne sais pas comment le formuler. De féminité. Je pense que nous pouvons réessayer de lui soutirer des informations. Je crois que son comportement d'hier n'était pas plus habituel pour un démon que pour une personne. Sinon, les sorciers attireraient beaucoup plus vite l'attention.

Liss, remarqua Ista, paraissait fort perturbée. Voyait-elle un nouveau Foix dans le visage hébété, timoré, perplexe de Goram ? Où se trouvait le jeune homme ? Ista n'était pas encore assez désespérée pour prier, compte tenu des sentiments que lui inspirait la prière, mais elle pensait en arriver là si cette affreuse incertitude se prolongeait longtemps.

Ista poursuivit :

— L'érudit dy Cabon a appris que les démons étaient rares, en règle générale – mais pas depuis quelques années. Que le Temple n'avait pas constaté un tel afflux depuis l'époque du roya Fonsa, il y a cinquante ans. Je n'ose imaginer quelle brèche dans l'enfer du Bâtard peut les laisser s'introduire dans le monde en si grand nombre, mais c'est ce que je commence à me représenter.

— L'époque de Fonsa. (L'élocution d'Illvin redevenait difficile.) Étrange.

— Le temps qui vous est imparti touche à sa fin, dit Ista, avec un coup d'œil mécontent à la corde blanche en train de s'épaissir. Je peux vous en accorder un peu plus.

— Mais vous disiez qu'Arhys se mettrait à pourrir, protesta Illvin d'une voix floue. C'est l'été. Il ne faudrait pas… qu'il perde des morceaux dans sa soupe, n'est-ce pas… ?

Sa voix s'estompait. Il sortit brusquement de sa torpeur en un spasme désespéré.

— Non ! Il doit y avoir un autre moyen ! Il faut en trouver un ! Madame… Revenez…

— Oui, dit-elle.

Rassuré, il relâcha le bord du couvre-lit qu'il agrippait et se laissa glisser. Son visage se vida une fois encore d'expression pour prendre la rigidité de la cire.

Ista resta dans ses appartements ce jour-là aussi, à attendre impatiemment que le soleil parcourût son trajet et se levât de nouveau. Elle rédigea de nouvelles lettres pour Cardegoss et, lorsque le soleil disparut, elle fit les cent pas dans la cour pavée jusqu'à ce que même Liss l'abandonnât pour aller s'asseoir sur un banc et la regarder s'agiter. Le lendemain matin, elle ne put s'empêcher de composer mentalement une autre missive abrupte au provincar de Tolnoxo, alors qu'il n'avait sans doute pas encore reçu la première, sans parler d'avoir pu agir en conséquence.

Des bruits de pas rapides résonnèrent dans l'escalier, à l'extérieur ; Ista leva les yeux de la plume qu'elle mordillait et vit la tresse de Liss passer en un éclair devant la grille. La jeune fille se

précipita vers la chambre d'Ista à pas lourds et passa la tête par la porte.

— Royina, dit-elle, essoufflée. Il se passe quelque chose. Sire Arhys est sorti avec un groupe d'hommes armés… Je vais à la tour nord pour essayer d'en voir plus.

Ista se leva si promptement qu'elle faillit renverser sa chaise.

— Je vous accompagne.

Elles gravirent l'escalier de pierre en colimaçon derrière un arbalétrier pressé portant le tabard gris et or de Porifors. Tous trois se dirigèrent vers le coin nord-est et regardèrent par-dessus les créneaux.

De ce côté du château, qui donnait sur la pente menant à la rivière, la terre s'étendait jusqu'au niveau de la crête. Une route, pâle de poussière sèche, serpentait à l'est au travers d'un paysage aride et ensoleillé.

— C'est la route d'Oby, dit Liss, haletante.

Deux cavaliers la descendaient au galop, mais les détails étaient estompés par la distance. Cependant, même de sa place, Ista voyait qu'un des cavaliers était costaud, et l'autre beaucoup plus encore. Le plus corpulent portait un habit brun laissant entrevoir du blanc au-dessous. L'allure raide d'un cheval s'efforçant de galoper sous la masse de l'érudit dy Cabon qui rebondissait avait quelque chose de reconnaissable, du moins pour l'œil exercé d'Ista.

Un peu plus loin derrière eux galopait une douzaine d'autres hommes. Une escorte… ? Non. Les tabards verts de Jokona, ici, sous le regard sévère de Porifors lui-même ? Ista en eut un hoquet de surprise. Les poursuivants se rapprochaient des deux cavaliers de tête.

Dans un bruit de pantoufles et un tourbillon de soieries, dame Cattilara émergea au sommet de la tour et se précipita pour regarder à son tour. Elle se dressa sur la pointe des pieds et se pencha, sa poitrine pâle se soulevant rapidement.

— Arhys… Cinq dieux, oh, le Père Hiver vous protège…

Ista suivit son regard. Au-dessous de Porifors, Arhys montant son cheval gris pommelé menait une troupe de cavaliers fonçant tête baissée sur la route. Ils pressaient les chevaux moins endurants

pour tenter d'aligner leur allure sur les longues foulées du cheval gris, et Liss commenta d'un murmure approbateur la façon dont il gagnait du terrain.

Les lèvres de Cattilara s'entrouvrirent pour la laisser reprendre son souffle, et elle ouvrit de grands yeux inquiets. Elle lâcha un petit gémissement.

— Qu'y a-t-il donc ? murmura Ista. Vous ne pouvez pas redouter qu'il se fasse tuer, après tout.

Cattilara lui rendit un regard maussade, haussa une épaule et reporta son attention sur la route.

Le cheval surchargé de dy Cabon peinait, prenait du retard. L'autre cavalier – oui, c'était certainement Foix dy Gura – arrêta sa monture et fit signe au divin de poursuivre. Le cheval de Foix cabriolait sur la route, luttant contre les rênes. Foix rassembla ses rênes très court dans sa main gauche, saisit la poignée de son épée, puis se dressa sur ses étriers pour fixer d'un air mauvais ses poursuivants.

Non, Foix ! songea Ista impuissante. Foix était un bretteur puissant, mais manquant de subtilité, dénué de la vitesse fabuleuse d'Arhys ; il pourrait s'en tirer avec un ou deux ennemis, trois à la rigueur, qui ne se relèveraient pas, mais alors les autres le terrasseraient. Il n'avait pas encore vu approcher les cavaliers venus à leur rescousse, dissimulés à sa vue par le creux dans lequel ils se trouvaient. Il allait risquer sa vie pour sauver le divin, sans nécessité…

Sa main droite quitta la poignée de l'épée pour s'élever, crispant puis étirant les doigts. Son bras se tendit avec raideur. Une faible lueur violette sembla vaciller au creux de sa paume, et Cattilara inspira brusquement, stupéfaite. Liss ne réagit pas ; elle ne percevait pas cette lueur, comprit Ista.

Le premier cheval de la troupe en approche fit un faux pas et bascula tête la première, désarçonnant son cavalier. Deux autres tombèrent par-dessus avant de pouvoir s'arrêter. Plusieurs chevaux reculèrent, ou regimbèrent et s'efforcèrent de s'esquiver par les côtés. Foix fit brusquement pivoter sa monture et se mit à galoper pour rattraper dy Cabon.

Donc. Foix a toujours son ours de compagnie. Et il semble qu'il lui ait appris à danser. Les lèvres d'Ista se plissèrent en une moue inquiète, quand elle songea aux implications.

Mais il y avait d'autres sujets d'inquiétude plus pressants. Passé la descente et la côte de la route, dy Cabon rencontra Arhys. Le cheval bai du divin, couvert d'écume, s'arrêta péniblement et resta planté là, jambes écartées ; le cheval gris recula pour se placer près de lui. Gesticulations, doigts tendus pour pointer. Arhys lança une main en l'air, et sa troupe s'arrêta autour de lui. D'autres signes de main, et des ordres donnés à voix basse, que la brise rendait inintelligibles aux oreilles d'Ista, à cette hauteur et cette distance. On tira des épées, on arma des arbalètes, on leva des lances, et la troupe se dispersa et avança sous couvert de la bosse que formait la route.

Le cheval épuisé de dy Cabon avança d'un pas vacillant en direction de Porifors, mais le divin tortilla sa masse sur la selle pour regarder par-dessus son épaule alors que Foix franchissait la crête de la colline. Foix recula brièvement à la vue de la troupe armée, mais Arhys le salua d'une main ouverte, et dy Cabon d'un geste du bras plus ample, ce qui sembla le rassurer. Il pressa son cheval de l'avant, échangea deux mots avec Arhys, fit demi-tour et tira son épée.

Une pause attentive. Ista entendait le sang lui cogner aux oreilles et, curieusement, un oiseau gazouiller dans les broussailles, trille énergique, liquide, indifférent, exactement comme en n'importe quel matin de paix et de tranquillité. Arhys éleva haut son épée et l'abaissa brusquement pour donner le signal, et sa troupe s'élança dans un grand fracas.

Les hommes de Porifors atteignirent le sommet de la côte et fondirent sur la troupe jokonienne, trop rapidement pour permettre aux meneurs de se retirer. Les cavaliers des deux camps engagèrent aussitôt le combat. Les Jokoniens de l'arrière-garde firent demi-tour aussi vite qu'ils le purent et pressèrent leurs chevaux pour prendre la fuite, mais pas aussi vite qu'une douzaine au moins de carreaux d'arbalète. Un cavalier en tabard vert perdit l'équilibre et tomba de sa selle. D'ici, la portée était trop longue pour que l'archer occupant la même position qu'Ista sur la tour gaspillât ses carreaux

dans l'échauffourée, et il jura de frustration devant son impuissance, puis se retourna vers la royina pour marmonner des excuses. Ista lui accorda d'un signe son pardon royal, agrippa la pierre brûlante et râpeuse et se pencha, plissant les yeux pour en chasser la lumière.

L'épée d'Arhys voltigeait au soleil, tache floue et scintillante. Une meute de chevaux qui hennissaient et décochaient des coups de sabot encerclait sa monture pommelée. Un soldat jokonien parvenu à libérer sa lance la souleva brusquement par-dessus la tête de son cheval et la projeta maladroitement par-dessus les hanches de la monture de l'homme qui attaquait présentement Arhys à l'épée. Arhys recula d'un bond. Cattilara hurla lorsque la lance fut arrachée dans une gerbe de sang.

— Mon seigneur est touché ! cria l'archer, qui se penchait avec la même tension que les femmes. Oh ! non. Il lève son bras droit. Les cinq dieux soient loués.

Les cavaliers se dégagèrent, le bretteur jokonien vacillant sur sa selle. Le lancier vit une ouverture et la franchit au galop à la suite de ses camarades en retraite, penché très bas sur l'encolure de sa monture. Un carreau d'arbalète siffla au-dessus de sa tête pour l'encourager dans cette voie.

Cinq dieux, cette pointe de lance avait réellement touché l'épaule d'Arhys ; Ista avait vu la force de l'impact faire reculer la main du Jokonien, lui arrachant presque la hampe des mains. Pourtant l'épée d'Arhys continuait à voltiger… Ista inspira brusquement et se détourna en direction des escaliers.

— Liss, suivez-moi !

— Mais, Royina, ne voulez-vous pas connaître l'issue ?

— *Suivez-moi*.

Sans attendre de voir si la jeune fille lui emboîtait le pas, Ista releva d'un coup sec ses jupes lilas et descendit l'étroite et sombre courbe de pierre de l'escalier. Elle faillit tomber dans sa hâte, puis serra le mur externe et le côté plus large des marches, mais sans ralentir pour autant.

Elle franchit la porte, puis une autre cour, longea l'arcade pour rejoindre la cour de pierre. Gravit les marches. Remonta la galerie à grands pas. Elle ouvrit d'un coup sec la porte sculptée d'Illvin.

Accroupi au côté droit de sire Illvin, Goram grognait de peur. La tunique de lin d'Illvin était ouverte et baissée à demi. Le valet regarda par-dessus son épaule à l'entrée d'Ista et s'écria :

— Madame, au secours !

Ses mains, vit-elle en s'approchant, étaient pressées contre l'épaule d'Illvin, et gluantes de sang. La manche de la tunique, imbibée, en était devenue écarlate. Ista parcourut toute la pièce jusqu'à trouver un linge qui pût servir de compresse, le replia côté propre à l'extérieur et le tendit à Goram. Il enleva ses mains de la blessure juste assez longtemps pour s'en emparer et le fourrer contre la plaie irrégulière de l'épaule d'Illvin.

— Je n'ai rien fait ! Je n'ai rien fait ! cria-t-il à Ista, roulant des yeux, le blanc très apparent. C'est arrivé comme ça.

— Oui, Goram, je sais. Ce n'est rien, le rassura Ista. Vous vous en sortez très bien.

Elle fut presque tentée de serrer la corde de feu blanc jusqu'à la refermer de nouveau, et rendre cette hideuse blessure à son propriétaire. Mais le moment était manifestement mal choisi pour faire tomber Arhys inconscient de sa selle. Les paupières grises et closes d'Illvin ne bougeaient pas, ne se crispaient pas de douleur, au moins. Dans cet état d'insensibilité, on pourrait le soigner plus aisément, laver la plaie avec de l'eau salée, la recoudre avec des aiguilles. Donc, se demanda Ista prise de vertige, si le démon lui permettait de se réveiller à midi, les sutures seraient-elles toujours en place lorsque la blessure qu'elles refermaient retournerait à son frère ?

La porte s'ouvrit ; Liss, enfin.

— Liss. Allez tout de suite chercher une femme habituée à soigner les blessures – l'art de la Mère doit être beaucoup pratiqué par ici – et demandez-lui d'apporter du savon, des baumes et des aiguilles, et d'amener un serviteur pour porter de l'eau.

— Quoi ? Pourquoi ?

Elle s'approcha, mue par la curiosité.

— Sire Illvin a une vilaine blessure.

Liss vit alors le sang et hoqueta.

— Oui, Royina. Mais… comment… ?

— Vous avez vu vous-même la lance.

— Oh.

Ses yeux s’ouvrirent très grand, et elle se détourna pour filer.

Goram regarda rapidement sous la compresse et l’appuya de nouveau. Ista se pencha par-dessus son épaule. La plaie semblait moins profonde qu’elle ne l’avait redouté ; le flot sanguin paresseux diminuait déjà.

— Très bien, Goram. Continuez à presser.

— Oui, Madame.

Ista patienta, se balançant d’un pied sur l’autre, jusqu’à ce qu’elle entende à nouveau des voix dans la galerie extérieure. Liss ouvrit la porte devant une femme en tablier portant un panier, et la fit entrer ; un serviteur suivit.

— Sire Illvin…, commença Ista, avant de jeter un regard à Goram, est tombé du lit et s’est cogné l’épaule. (Sur quoi ? L’inspiration lui fit défaut. Elle éluda rapidement le sujet.) Prenez soin de lui et pansez-le. Aidez Goram à le nettoyer. N’en parlez à personne d’autre que moi, sire Arhys ou dame Cattilara.

Ceux des sauveteurs qui n’avaient pas entrepris de poursuivre les Jokoniens escortaient peut-être en ce moment même leurs nouveaux invités dans la forteresse, pensa Ista. Elle se dirigea vers la porte.

— Liss, suivez-moi.

Chapitre 16

Ista longea l'arcade à toute allure et atteignit la cour d'entrée à temps pour voir l'érudit dy Cabon, rouge et haletant, tomber de son cheval dans les bras d'un des hommes de sire Arhys. Le soldat aida le divin à effectuer quelques pas chancelants avant qu'il s'effondre à l'ombre étroite du mur près de l'amandier. Il toucha d'une main inquiète le visage de dy Cabon et s'adressa à un serviteur, qui s'éloigna en courant. Dy Cabon lutta pour se dégager de la cape brune qui le recouvrait à moitié, et la laissa tomber autour de lui sur les pavés jonchés de pétales.

Foix, qui paraissait presque aussi tendu et écrasé de fatigue, abandonna ses rênes et se hâta aux côtés du divin.

— Au nom des dieux, Foix, siffla dy Cabon, levant les yeux vers lui, je vous ai dit d'arrêter de jouer avec cette chose.

— Très bien, rugit Foix. Retournez vous allonger au bord de la route pour servir de pâtée aux Jokoniens, si vous n'êtes pas content. La meute pourrait se repaître pendant un mois.

Le serviteur revint et, sur un geste du soldat, versa lentement un seau d'eau sur dy Cabon, aspergeant ses robes blanches et sales. Dy Cabon ne recula ni ne protesta, mais se contenta de rester mollement assis, levant le menton et ouvrant la bouche.

Foix hocha la tête en signe de gratitude et prit une timbale d'eau puisée dans un autre seau, que lui offrit un serviteur, l'avala d'une traite, la remplit une deuxième puis une troisième fois et recommença. Avec une grimace énervée, il remplit une nouvelle fois sa timbale, s'accroupit aux côtés de dy Cabon et la porta aux lèvres du divin. Dy Cabon leva une main tremblante vers la timbale dont il engloutit bruyamment le contenu.

Le soldat gratifia Ista d'un salut respectueux lorsqu'elle approcha, et lui murmura :

— Très proche du coup de chaleur, celui-là. C'est mauvais signe quand un homme de cette corpulence cesse de transpirer. Mais ne

vous en faites pas, Royina, nous allons le remettre sur pied.
La tête de Foix pivota.
— Royina ! s'écria-t-il. Les cinq dieux soient loués ! Je vous baise les mains et les pieds !
Il pressa une autre timbale d'eau entre les mains de dy Cabon et se mit sur un genou près des jupes d'Ista, lui saisissant les mains au dos desquelles il planta deux baisers ardents.
— Ah !
Il pressa les mains contre son front en nage, selon un geste moins rituel mais plus sincère. Il ne se leva pas immédiatement, mais passa une jambe par-devant afin de s'asseoir en tailleur, la respiration sifflante, et laissa ses larges épaules s'affaisser, le temps de ce bref moment de sécurité.
Il leva les yeux vers Liss, à côté d'Ista, et lui sourit.
— Vous êtes donc arrivée jusqu'ici, vous aussi. J'aurais dû m'en douter.
Elle lui rendit son sourire.
— Oui, vous auriez dû.
— Je suivais votre trace poussiéreuse depuis Maradi. Les chevaux les plus rapides étaient déjà pris, allez savoir pourquoi.
Le sourire de Liss s'étira en un joyeux rictus narquois. Il plissa les yeux.
— Jolie robe. Quel changement !
Elle recula un peu, l'air emprunté.
— Ce n'est qu'un prêt.
Au bruit d'un claquement de sabots, Foix leva les yeux et se remit sur ses pieds. Sire Arhys, flanqué d'un autre soldat à cheval, franchit la porte au trot sur sa monture pommelée, bondit à terre et lança ses rênes à un valet.
— Alors, Royina.
Arhys se tourna vers elle, le sourire vacillant.
— Je crois que vos égarés vous sont rendus.
Foix s'inclina.
— Seulement grâce à votre intervention, Messire. Je n'ai pas eu le temps de me présenter, là-dehors. Foix dy Gura, à votre service.

— Même si je n’avais pas rencontré votre frère, votre épée et vos ennemis auraient suffi à vous recommander. Arhys dy Lutez. Porifors m’appartient. Je vous réserverai un accueil plus approprié par la suite, mais je dois d’abord m’entretenir avec mes éclaireurs. Ces Jokoniens n’auraient pas dû se trouver sur cette route… Nous avons pris deux prisonniers vivants, et je compte bien découvrir comment ils sont arrivés si près à l’insu de tous. (Il se tourna vers Ista, l’expression lugubre.) À présent, Illvin me manque doublement : personne ici ne maîtrise la langue roknari comme lui.

Arhys salua le dédicat Pejar, qui se précipitait dans la cour d’entrée, la tunique à demi attachée et le ceinturon de travers pour saluer son officier retrouvé.

— Voici un de vos hommes, qui va vous montrer comment procéder. (Il appela un serviteur :) Assurez-vous que ces deux hommes disposent de tout le nécessaire, jusqu’à mon retour. Quoi que puissent demander Pejar ou la royina.

Le serviteur acquiesça d’une demi-révérence. Le regard circonspect d’Arhys frôla dy Cabon, toujours assis sur les pavés, dégoulinant. Le divin fit une geste épuisé de la main, bénédiction incomplète, promettant pour plus tard des politesses plus sophistiquées.

Arhys se tourna de nouveau vers son cheval, mais s’arrêta lorsque Ista lui agrippa la manche. Elle tendit la main pour toucher le haut de sa tunique, déchirée et ensanglantée au niveau de l’épaule droite, passa les doigts au travers de la déchirure et les promena sur sa peau fraîche et intacte. Elle retourna sa main devant lui, en silence, afin de lui montrer la trace carmin sombre.

— Dès que vous disposerez d’un moment libre, March, je vous suggère de venir examiner la blessure de votre frère. Sa nouvelle blessure.

Il entrouvrit les lèvres, décontenancé, croisa son regard calme et tressaillit.

— Je vois.

— D’ici là, faites preuve d’un peu de prudence. Portez votre cotte de mailles.

— Nous étions pressés… (Il tâta la déchirure, l’expression de plus en plus sombre.) Ah, oui.

Il hocha gravement la tête et se hissa de nouveau sur son cheval qui fit un pas de côté. Il fit signe à son cavalier de le suivre et sortit au galop.

Foix regarda autour de lui, puis se retourna vers Pejar, une lueur inquiète dans les yeux.

— Ferda est-il ici ? Va-t-il bien ?

— Il va bien, Messire, mais il est parti à votre recherche, répondit Pejar. À l’heure qu’il est, il doit avoir atteint Maradi. Je suppose qu’il fera demi-tour et reviendra ici dans quelques jours, en jurant à propos du gaspillage de fers-à-cheval.

Foix grimaça.

— Je pense qu’il ne prendra pas la même route que nous. Ce n’était pas du tout ce que le march d’Oby m’avait laissé entendre.

Pourquoi n’êtes-vous pas au temple hospitalier de Maradi ? voulait demander Ista, mais elle décida d’attendre. L’âme de Foix était aussi vigoureuse et centrée que celle de Liss, mais l’œil interne d’Ista voyait une ombre en forme d’ours rôder dans ses tripes. La silhouette sembla percevoir ce regard, car elle se recroquevilla, comme si elle tentait d’hiberner. Ista fit signe au serviteur d’approcher.

— Assurez-vous que ces hommes puissent se rafraîchir promptement, surtout le divin, et qu’on les loge dans des chambres proches de la mienne.

— Oui, Royina.

Elle ajouta pour Foix :

— Nous devons parler de… tout, dès que possible. Demandez à Pejar de vous conduire vers moi dans la cour de pierre dès que vous serez tous deux reposés.

— Oui, s’empressa-t-il de répondre, nous devons entendre votre récit. Hier, tout Oby parlait de l’embuscade de sire Arhys.

Ista soupira.

— Il s’est produit tant de choses graves depuis que je l’avais presque oubliée.

Il haussa les sourcils.

— Ah bon ? Alors, nous allons nous hâter de vous rejoindre.

Il s'inclina et se détourna pour aider le serviteur qui essayait de convaincre dy Cabon de se relever. Foix semblait en avoir une grande habitude, comme si tirer le divin obèse pour le forcer à bouger lui était récemment devenu une seconde nature ; dy Cabon semblait, de même, grogner purement pour la forme. Le divin mouillé ruisselait plus qu'il ne dégoulinait, mais il semblait peu à peu revenu de sa détresse initiale.

Le pas léger de Cattilara résonna sous l'arcade. Les hommes regardèrent autour d'eux. Malgré la faiblesse résultant de son coup de chaleur, dy Cabon affichait un sourire épris de Cattilara. Foix cligna des yeux et se figea.

— Où est mon seigneur ? demanda une Cattilara inquiète.

— Il est ressorti avec ses éclaireurs, répondit Ista. Il semble que le coup de lance auquel nous avons assisté ait trouvé une autre cible.

Cattilara ouvrit de grands yeux. Elle tourna la tête vers la cour de pierre.

— Oui, dit Ista. Mais on s'occupe de lui en ce moment.

— Ah. Très bien.

Cattilara poussa un soupir de soulagement, prématuré pour Ista. La jeune femme n'y avait pas encore soigneusement réfléchi. Mais elle le ferait probablement.

— Sire Arhys reviendra d'ici midi, sans aucun doute.

Cattilara pinça brièvement les lèvres. Ista poursuivit :

— Dame Cattilara dy Lutez, marchesse de Porifors, puis-je vous présenter mon guide spirituel, l'érudit Chivar dy Cabon, et Foix dy Gura, officier-dédicat de l'ordre de la Fille. Vous avez rencontré son capitaine et frère Ferda.

— Oh, oui. (Cattilara les salua distraitement.) Bienvenue à Porifors.

Elle s'arrêta pour retourner à Foix son regard hésitant. L'espace d'un instant, ils restèrent figés comme deux chats qui viennent tout juste de s'apercevoir. Les deux ombres de démon en eux semblaient si contractées en présence d'Ista qu'il était difficile de deviner leur réaction à sa proximité, mais ils ne semblaient guère l'accueillir de

gaieté de cœur. Liss, remarquant chez Foix l'absence de réaction masculine habituelle face à la jolie marchesse, s'égaya légèrement.

Ista fit signe au serviteur qui attendait et ajouta, avec une emphase délibérée :

— Sire Arhys a envoyé cet homme subvenir à leurs besoins. Le divin a dangereusement souffert de la chaleur et requiert des soins immédiats.

— Oh, bien sûr, répondit Cattilara, d'un air plutôt vague. Continuez, je vous en prie. Je vous accueillerai tous comme il se doit… plus tard.

Elle fit la révérence, Foix s'inclina, et elle gravit l'escalier en toute hâte. Foix et dy Cabon suivirent Pejar et le serviteur sous l'arcade, probablement vers l'endroit où étaient logés les hommes de la Fille.

Saisie de malaise, Ista regarda Cattilara s'éloigner. Elle se rappela soudain sire dy Cazaril affirmant que les démons avaient des moyens plus lents de tuer leur monture. Des tumeurs, par exemple. Se pouvait-il qu'une tumeur fût déjà en train de croître ? Elle chercha à en lire la trace dans la substance de l'âme de Cattilara, une tache sombre de décrépitude et de chaos. Mais le bouillonnement de la jeune femme était tel qu'il était difficile de s'en assurer. Ista imaginait très bien les conséquences : Cattilara la passionnée, folle d'espoir, persistant à voir dans ces symptômes les signes de sa grossesse tant attendue, protégeant jalousement un ventre qui enflait pour abriter non la vie, mais la mort… Ista frissonna.

Illvin dit vrai. Nous devons trouver une meilleure solution. Et vite.

Moins d'une heure s'écoula avant que les deux égarés ne rejoignent Ista dans la cour de pierre. Tous deux semblaient revigorés, et avaient visiblement fait une toilette rudimentaire : des seaux d'eau versés sur leur corps. Cheveux humides et peignés, vêtus d'habits secs qui, à défaut d'une propreté irréprochable, étaient moins tachés de sueur, ils parvenaient en son honneur à une approximation passable du style de la cour.

Ista désigna au divin un banc de pierre à l'ombre de l'arcade et s'assit à ses côtés. Foix et Liss s'installèrent à leurs pieds. Liss

passa un moment à tirer ses jupes, dont elle avait peu l'habitude, pour les arranger de façon plus gracieuse.

— Royina, parlez-nous de la bataille, commença un Foix empressé.

— Votre frère avait une meilleure vue. Demandez-lui sa version, à son retour. Je préfère entendre votre récit d'abord. Que s'est-il produit après que nous vous avons abandonnés sur la route ?

— Je ne dirais pas abandonnés, protesta dy Cabon. Dites plutôt *sauvés*. Votre cachette a fonctionné, ou bien le dieu a entendu les prières de mon cœur. Et de mes intestins. Je n'osais même pas murmurer tout haut.

Foix acquiesça en ricanant.

— En effet. Un moment atroce, passé accroupis dans cette eau froide – qui semble plus attrayante avec le recul – à écouter le fracas des Jokoniens qui galopaient au-dessus de nos têtes. Nous avons fini par ramper hors de l'aqueduc pour nous réfugier dans les broussailles, en nous efforçant de suivre votre piste tout en restant hors de vue depuis la route. Voilà qui nous a donné du fil à retordre. Il faisait déjà nuit quand nous avons atteint le village au carrefour, et les pauvres villageois commençaient tout juste à rentrer chez eux. Nettement plus pauvres depuis le passage des sauterelles jokoniennes, mais la situation aurait pu être bien pire. De toute évidence, ils avaient d'abord pris Liss pour une folle, mais, depuis, ils la louaient comme une sainte envoyée par la Fille en personne.

Liss sourit.

— Je devais vraiment ressembler à une folle quand j'ai débarqué là-bas en hurlant. Mon tabard de la chancellerie en soit loué. Je suis heureuse qu'ils m'aient écoutée. Je ne suis pas restée pour regarder.

— C'est ce que nous avons appris. Le divin était éreinté, à ce moment-là…

— Vous ne valiez guère mieux, marmonna dy Cabon.

— … si bien que nous avons accepté leur hospitalité pour la nuit. Je suis toujours sidéré que des gens ayant si peu à offrir partagent leurs biens avec des étrangers. Les cinq dieux les bénissent, car ils avaient eu leur part de mauvaise fortune pour une année au moins.

» Je les ai convaincus de prêter une mule au divin, même s'ils ont envoyé un jeune garçon avec nous afin de s'assurer qu'elle revienne, et nous avons pris la route de Maradi au matin, à la suite de Liss. J'aurais préféré partir à votre recherche, Royina, mais pas avec si peu d'équipement. Je voulais une armée. La déesse a dû m'entendre, car nous en avons trouvé une quelques heures plus tard, qui remontait la route. Le provincar de Tolnoxo nous a prêté des montures, et vous imaginez bien que je me suis empressé de me joindre à sa troupe. Nous aurions économisé nos efforts en les laissant venir à nous au village, car nous l'avons retraversé dans l'après-midi – nous avons au moins pu rendre la mule, ce qui a ravi son propriétaire. (Il regarda dy Cabon.) J'aurais sans doute dû envoyer dy Cabon au temple de Maradi – il aurait pu y rattraper Liss –, mais il a refusé d'être séparé de moi.

Dy Cabon grogna à mi-voix, acquiesçant à contrecœur :

— J'ai perdu deux affreuses journées dans le cortège des bagages de dy Tolnoxo. Les parties de mon corps en contact avec la selle étaient constellées d'ecchymoses au terme du trajet, mais, même moi, je voyais bien que nous allions trop lentement.

— Oui, malgré tous mes beuglements, grimaça Foix. Les Tolnoxiens ont abandonné à la frontière, affirmant que la colonne jokonienne allait se répartir en une douzaine de groupes et s'éparpiller, et que seuls les hommes de Caribastos, qui connaissaient leur propre territoire, avaient une chance de les cueillir. J'ai répondu que nous n'avions qu'à suivre un des groupes. Dy Tolnoxo m'a autorisé à prendre mon cheval pour tenter ma chance, ce que j'ai failli faire juste pour le défier. J'aurais dû ; j'aurais pu arriver à temps pour la fête de bienvenue de sire Arhys. Mais le divin voulait absolument me renvoyer à Maradi, avec le peu de résultats que l'on sait, et je m'inquiétais pour Liss, si bien que je me suis laissé persuader.

— Ce n'était pas que je veuille absolument, corrigea dy Cabon. J'étais inquiet, à raison. Moi, je voyais ces mouches.

Foix souffla, exaspéré.

— Voulez-vous bien arrêter avec ces maudites mouches ! Ce ne sont les animaux chéris de personne. Il y en avait encore un million

d’autres dans le tas de fumier dont elles provenaient. Les mouches ne manquent pas en Tolnoxo. Inutile de les rationner !

— La question n’est pas là, et vous le savez très bien.

— Des mouches… ? demanda Liss, perplexe.

Dy Cabon se tourna vers elle pour lui fournir des explications passionnées et irritées.

— C’était lorsque nous avons quitté la troupe de dy Tolnoxo et atteint enfin le temple de Maradi. Le lendemain matin. Je suis entré dans la chambre de Foix et je l’ai trouvé en train de former une douzaine de mouches.

Liss plissa le nez.

— Beurk. Elles ne voulaient pas se laisser écraser ?

— Non… pas… elles défilaient. Alignées pour la parade, marchant d’arrière en avant sur la table, en petites rangées.

— Pas d’escarmouches chez les mouches, murmura Foix, sans pouvoir se retenir.

— Il se livrait à des expériences avec son démon, voilà tout, poursuivit dy Cabon. Alors que je lui avais *ordonné* de le laisser tranquille en toutes circonstances !

— Ce n’étaient que des mouches. (Le sourire gêné de Foix se tordit.) Cela dit, elles s’en sortaient bien mieux que certaines recrues que j’ai tenté d’entraîner.

— Vous commenciez à tâter de la sorcellerie, protesta le divin furieux. Et vous n’avez pas arrêté. Comment vous y êtes-vous pris pour faire tomber le cheval de ce Jokonien ?

— Rien de contre nature. J’ai parfaitement compris votre sermon – votre dieu sait que vous l’avez répété à longueur de temps ! Vous ne pouvez pas prétendre que l’agitation et le désordre ne découlaient pas librement du démon – quelle chute magnifique ! Non, ni même qu’il n’en a résulté aucun bien ! Si les sorciers de votre ordre peuvent le faire, pourquoi pas moi ?

— Eux sont surveillés et instruits dans les règles !

— Les cinq dieux savent que vous ne manquez jamais de me surveiller et de m’instruire. Ou du moins, de m’espionner et de me harceler. Ce qui revient au même, je suppose. (Foix se voûta.) Quoi qu’il en soit, poursuivit-il pour revenir au récit, on nous a dit à Maradi

que Liss avait rejoint la forteresse d'Oby en Caribastos, où elle estimait avoir le plus de chances de retrouver la royina. Ou au moins quelqu'un qui serait en mesure de la retrouver. Nous avons donc suivi cette piste, aussi vite que je pouvais faire chevaucher dy Cabon. Nous sommes arrivés deux jours après le départ de Liss, mais nous avons entendu dire que la royina avait été secourue et se trouvait en sécurité à Porifors, et nous avons donc pris une pause d'une journée afin de reposer les parties du divin meurtries par la selle…

— Ainsi que les vôtres, grommela dy Cabon.

— Et nous avons poursuivi jusqu'à Porifors, dit Foix élevant la voix pour couvrir celle du divin, sur une route que le march d'Oby nous avait décrite comme parfaitement sûre et impossible à manquer. La deuxième partie de son affirmation s'est révélée exacte. Par les larmes de la Fille, j'ai cru que les Jokoniens étaient venus disputer la deuxième manche, et que nous allions perdre la course cette fois, alors que nous étions en vue de notre refuge.

Dy Cabon se frotta le front d'un geste las et inquiet. Ista se demanda si l'exposition prolongée au soleil lui avait laissé une migraine tenace.

— Je m'inquiète beaucoup pour le démon de Foix, dit Ista.

— Moi de même, répondit dy Cabon. Je pensais que le Temple pourrait le traiter, mais ce n'était pas le cas. L'ordre du Bâtard a perdu la sainte de Rauma.

— Qui ? demanda Ista.

— La divine du dieu à Rauma – une ville d'Ibra, pas très loin des montagnes de la frontière –, elle était l'agent vivant du dieu pour le miracle de… Vous rappelez-vous le furet, Royina ? Et ce que je vous en ai dit ?

— Oui.

— Pour les élémentaux encore faibles qui ont élu domicile dans des animaux, afin de forcer le démon à se réfugier dans le divin mourant qui va le renvoyer au dieu, il suffit de tuer l'animal en présence du divin ou de la divine.

— D'où la fin du furet, dit Ista.

— Pauvre bête, commenta Liss.

— En effet, reconnut dy Cabon. Injuste pour la bête innocente, mais que voulez-vous ? De telles occasions sont normalement très rares. (Il prit une inspiration.) Les Quadrains emploient un système similaire pour se débarrasser des sorciers. Un remède pire que le mal. Mais de temps à autre, il arrive un saint auquel le dieu a accordé ce don.

— Quel don ? demanda Ista avec plus de patience qu'elle n'en éprouvait.

— Celui d'extraire le démon d'une monture humaine et de le renvoyer au dieu, tout en laissant pourtant la personne en vie. Et l'âme et l'esprit intacts, ou presque, si tout se passe bien.

— Et… en quoi consiste ce don ?

Le divin haussa les épaules.

— Je l'ignore.

La voix d'Ista se durcit.

— Avez-vous dormi pendant toutes vos leçons au séminaire de Casilchas, dy Cabon ? Vous êtes censé me servir de guide spirituel ! Je vous jure que vous ne sauriez pas guider une plume d'un côté de la page à l'autre !

— Ce n'est pas un tour de passe-passe, dit-il, excédé, c'est un *miracle*. On ne peut pas extraire un miracle d'un livre, machinalement.

Ista serra les dents, furieuse et honteuse à la fois.

— Oui, dit-elle un ton plus bas. Je sais. (Elle se rassit.) Alors… qu'est-il arrivé à la sainte ?

— Assassinée. Par la même troupe de pillards jokoniens qui nous ont rattrapés sur la route de Tolnoxo.

— Ah, souffla Ista. Cette divine-là. J'en ai entendu parler. La demi-sœur bâtarde du march de Rauma, comme me l'a dit une des captives.

Violée, torturée et brûlée vive parmi les décombres de la tour du Bâtard. C'est ainsi que les dieux récompensent Leurs serviteurs.

— C'est vrai ? demanda dy Cabon d'une voix intéressée. Enfin… c'était vrai ?

Liss intervint, indignée :

— Quel blasphème de tuer une sainte ! Sire Arhys a dit que sur trois cents hommes qui ont quitté Jokona, pas plus de trois ne sont rentrés vivants. Maintenant, nous comprenons pourquoi !

— Quel gâchis ! (Le divin se signa.) Mais, si c'est le cas, elle a bien été vengée.

— Votre dieu m'impressionnerait nettement plus, dy Cabon, siffla Ista entre ses dents, s'il avait pu s'assurer par avance de la simple protection d'une seule vie, plutôt que de se venger ensuite avec mauvais goût par le sacrifice de trois cents autres. (Elle prit une longue et pénible inspiration.) Ma double vue m'a été rendue.

La tête du divin pivota, et son regard attentif s'attarda sur le visage d'Ista.

— Comment la chose s'est-elle produite ? Et quand ?

Ista renifla.

— Vous étiez là, ou presque. Je doute que vous ayez oublié ce rêve-là.

Le divin, déjà rose de chaleur, vira au rouge puis pâlit. Quoi qu'il eût compté répondre, il n'y parvenait pas. Il étouffa et fit une deuxième tentative :

— C'était réel ?

Ista se toucha le front.

— Il m'a embrassé sur le front, ici, comme autrefois Sa Mère, et y a déposé par là même un fardeau indésirable. Je vous ai dit que des choses graves s'étaient produites ici. Celle-là est la moindre. Avez-vous, à Oby, entendu la moindre rumeur concernant le meurtre de la princesse Umerue par un de ses courtisans jaloux, ici à Porifors, il y a deux ou trois mois ? Et la façon dont ser Illvin dy Arbanos a été poignardé ?

— Oh oui, répondit Foix. C'était là-bas le ragot numéro deux, après votre sauvetage. Sire dy Oby disait qu'il était réellement désolé d'apprendre la nouvelle concernant sire Illvin, et qu'il devait beaucoup manquer à sire Arhys. Il connaissait les deux frères depuis longtemps, disait-il, bien avant de devenir le beau-père de sire Arhys, et il affirmait qu'ils étaient inséparables, et arpentaient ensemble ce coin de Caribastos depuis vingt ans, comme la main droite et la gauche d'un homme qui tient les rênes.

— Eh bien, ce n'était pas la véritable histoire de ce crime.

Foix sembla intéressé, encore que sceptique ; dy Cabon parut intéressé et extrêmement inquiet.

— J'ai passé trois jours à démêler ces mensonges et fausses pistes. Umerue a peut-être été naguère une princesse, mais, lors de son arrivée ici, c'était une sorcière rongée par un démon. « Envoyée », m'a-t-on dit, et je crois cette partie-là, pour suborner Porifors et le livrer à quelqu'un de la cour de Jokona ou des environs. Je laisse à votre imagination militaire, Foix, le soin d'imaginer l'effet possible sur la campagne imminente de Visping, surtout si la traîtrise n'avait été révélée qu'au moment le plus critique.

Foix hocha lentement la tête. La première partie, il la comprenait sans aucun mal, de toute évidence. Quant à ce qui allait suivre…

— Au cours d'un affrontement chaotique et secret, Umerue et sire Arhys ont été tous deux tués.

Dy Cabon cligna des yeux.

— Royina, ne parlez-vous pas plutôt de sire Illvin ? Nous venons de rencontrer sire Arhys.

— Justement. Le démon s'est réfugié dans l'épouse d'Arhys – une erreur de son point de vue, semble-t-il, car elle s'est empressée d'en prendre le contrôle pour le forcer à remettre l'âme exilée d'Arhys dans son corps, en volant la force de son jeune frère Illvin pour conserver son cadavre en mouvement. Une espèce déformée de charme de mort – je vous demanderai, Érudit, d'en expliquer la théologie dès qu'il vous sera possible. Puis la marchesse a fait croire qu'Illvin avait été blessé, et la princesse tuée, par le clerc jokonien de la princesse, qu'elle avait terrifié pour le faire fuir.

— Alors voilà ce que j'ai ressenti en la voyant, murmura Foix, qui sembla soudain tout comprendre. Un autre démon.

— J'ai assisté à tous les témoignages, avoua Liss, loyale. Tout est exact. Nous avons même questionné le démon, ce qui n'a en fait pas servi à grand-chose. Quand sire Arhys, ce matin, a été frappé au combat par ce lancier jokonien, l'entaille est apparue sur le corps de sire Illvin. C'était d'une affreuse bizarrerie. (Elle ajouta d'un air

pensif :) Saigné comme un cochon. Enfin, rien d’étonnant : il me semble qu’on saigne les cochons avec des lances.

Après un coup d’œil au soleil, Ista mesura les ombres en train de raccourcir dans la cour de pierre.

— D’ici peu, vous pourrez parler à toutes les personnes concernées, et témoigner vous aussi. Mais, dy Cabon, écoutez-moi. J’ignore pourquoi votre dieu m’a conduite en cette maison du malheur. J’ignore ce que l’on peut sauver, qui l’on peut sauver, de ce terrible imbroglio. Mais je sais que, à un moment ou un autre, d’une manière ou d’une autre, il faudra chasser ce démon de dame Cattilara. Il est impatient de pouvoir s’échapper, avec son corps de préférence, mais il la tuera pour se réfugier dans un autre à la première occasion. Arhys commence à se détériorer, par le corps aussi bien que l’esprit, je le crains. Pire encore : je redoute que son âme ne soit déjà égarée. Sire Illvin se meurt lentement, et cette sorcellerie le vide de davantage de force vitale que son corps n’en pourra renouveler. Sa mort entraînera celle de son frère, et Cattilara, je crois, sera avalée par son démon.

Elle s’arrêta, inspira et observa autour d’elle les regards ahuris qui la fixaient. Personne, comprit-elle en frissonnant, ne la regardait comme s’ils la croyaient folle. Plutôt comme si elle s’apprêtait à leur dire que faire ensuite.

Un bruit de bottes résonna sous l’arcade. Ista leva les yeux pour voir entrer sire Arhys, qui l’observa ainsi que sa petite assemblée, puis s’approcha. Il s’arrêta le temps d’une révérence, puis sembla déconcerté par les regards inquisiteurs et stupéfaits qu’il s’attirait de la part de ses nouveaux hôtes.

— Sire Arhys. (Ista répondit d’un signe de tête à son salut.) J’étais en train d’instruire le capitaine de mon escorte et mon guide spirituel de la situation réelle à Porifors. Il est nécessaire qu’ils soient au courant, afin qu’ils puissent me protéger et me conseiller au mieux.

— Je vois.

Il produisit une grimace qu’il transforma péniblement en sourire peu sincère. Il s’arrêta un instant comme s’il réfléchissait à ce qu’il allait répondre – s’excuser d’être mort, peut-être ? – puis,

apparemment découragé par l’embarras, il en vint aux affaires plus immédiates.

— J’ai envoyé mes éclaireurs, qui ne sont pas encore revenus. Nos prisonniers ne se sont pas montrés très coopératifs, mais il semble que leur patrouille ait servi d’écran à une force plus vaste, et ait reçu la mission de bloquer les communications sur la route entre Porifors et Oby. Et que l’agression de dy Gura et du divin ait été prématurée, d’une façon que nous n’avons pu leur faire préciser, malgré tous les hurlements que nous leur avons tirés. Nous prenons des précautions : protéger nos citernes, avertir la ville, envoyer des cavaliers alerter les zones isolées de se tenir sur leurs gardes. Mes hommes postés le long de la frontière ne m’ont rien dit d’une telle force jokonienne, mais… J’ai accordé une attention distraite à mes devoirs ces derniers jours.

Ista fit la moue et demanda d’un air inquiet :

— Une attaque de Jokona ? Pourquoi maintenant ?

Arhys haussa les épaules.

— Des représailles différées pour la mort de leur princesse ? Nous en attendions un peu plus tôt. Ou bien… une tentative beaucoup plus retardée visant à regagner un trophée de prix, récemment perdu.

Il braquait sur Ista un regard grave. Malgré la chaleur, elle frissonna.

— Je ne choisirai jamais d’attirer de tels ennuis sur un de mes hôtes, vous encore moins que tous. Peut-être… devrais-je me retirer à Oby.

Prendre la fuite ? Une lâcheté bien raisonnable et séduisante. Quitter ce château, cet imbroglio, laisser à leur souffrance ces âmes aveuglées, ployer sous le poids accumulé de leurs erreurs de jugement, de leur malheur, de leur amour… Elle pouvait s’enfuir. Elle le pouvait.

— Peut-être. (Il répondit d’un hochement de tête ambigu.) Mais seulement si nous pouvons nous assurer d’avoir sécurisé la route, faute de quoi nous ne ferions que vous livrer aux mains des Jokoniens comme un cadeau déjà déballé. Je dois sortir cet après-midi – je ne peux pas m’arrêter maintenant. Vous devez le

comprendre, ajouta-t-il avec une ardeur singulière. Vous ne devez pas m'arrêter maintenant.

— Dans la mesure où j'ignore comment, soupira-t-elle, vous ne risquez rien à cet égard pour l'instant. Je ne me prononcerai pas sur d'autres plans.

— Je serai bientôt forcé de faire ma sieste…

— Il faut permettre à Illvin de se nourrir, surtout maintenant, dit-elle, alarmée.

— Je ne désire pas le contraire. Mais je souhaiterais auparavant voir sa nouvelle blessure.

— Ah. Ce serait sage, je crois.

Comme il semblait s'attendre à ce qu'Ista l'accompagnât, elle se leva pour monter les marches après lui, ses gens les suivant en proie à une curiosité ouverte. Goram s'alarma de voir entrer tant de visiteurs, et Ista tenta de le rassurer par quelques paroles apaisantes ; il sembla davantage consolé par la main de Liss qui lui tapotait gentiment l'épaule. Sur les instructions du march, il déroula le nouveau pansement d'Illvin. Arhys l'inspecta brièvement, d'un œil lugubre et exercé. Foix et dy Cabon lancèrent des regards intéressés et gênés à la déchirure ensanglantée de la tunique d'Arhys tandis qu'il se penchait au-dessus de son frère silencieux. Lorsque le march se détourna, ils se rassemblèrent au chevet d'Illvin pour que Liss leur livrât à mi-voix sa version des faits.

La main d'Arhys se crispait et se décrispait sur la poignée de son épée. Il murmura à Ista, qui se tenait près de lui, un peu à l'écart :

— Je vous avoue que je n'étais pas entièrement désolé de trouver ces soldats jokoniens sur ma route ce matin. Je crois qu'une partie de moi commençait à souhaiter une meilleure mort. Moins… ignominieuse que la première, moins honteuse pour l'honneur de mon père. Je vois que ce projet pose problème.

— Oui, répondit Ista.

— J'ai l'impression de me trouver dans un labyrinthe obscur et maléfique, sans pouvoir en trouver l'issue.

— Oui, dit Ista. Mais… au moins n'êtes-vous plus seul dans ce labyrinthe.

Un sourire éclaira le visage d'Arhys ; il lui serra la main.

— En effet. Je chemine en bonne compagnie depuis que les dieux vous ont guidée jusqu'ici. Ce qui m'est un plus grand réconfort que je ne l'aurais cru.

Le plateau du repas arriva. Sire Arhys prit congé ; Ista le soupçonna de s'en aller trouver le refuge de son lit avant que la torpeur de midi ne s'abattît sur lui. Elle fit ressortir ses gens, afin de laisser le temps à Goram de s'acquitter des tâches nécessaires, mais elle fit signe à dy Cabon de rester, d'assister et d'observer.

Appuyée à la rampe de la galerie, elle regarda sire Arhys s'éloigner d'un bon pas jusqu'à quitter son champ de vision, traînant derrière lui la subtile fumée de son âme en érosion. Elle frotta sa paume, qui picotait toujours là où il l'avait saisie.

Je pourrais m'enfuir. Personne d'autre ici ne le pourrait, mais moi si.

Si je le décidais.

Chapitre 17

Foix, une lueur agitée dans le regard, s'appuya des coudes sur la balustrade aux côtés d'Ista pour regarder sortir Arhys.

— Un homme remarquable, observa-t-il. Si le but de cette sorcière jokonienne était d'éliminer Porifors de la carte stratégique, d'entraver sa puissance en tant que forteresse…, elle aurait pu réussir même dans son échec, en estropiant un tel commandant. Ou en faisant pire que l'estropier, la Fille nous en garde.

Liss s'approcha pour se reposer contre la rampe de l'autre côté d'Ista, écoutant avec une mine inquiète.

— Qu'avez-vous perçu de ce démon, lorsque vous avez rencontré dame Cattilara dans l'avant-cour ? demanda Ista à Foix.

Il haussa les épaules.

— Rien de très clair. Je me sentais… hérissé. Mal à l'aise.

— Vous ne l'avez pas vu, imbriqué dans son âme comme une ombre ?

— Non, Royina. (Il hésita.) Le voyez-vous ?

— Oui.

Il s'éclaircit la gorge.

— Ah… Voyez-vous le mien ?

Il se frotta le ventre d'une main distraite.

— Oui. Il ressemble à l'ombre d'un ours caché dans une caverne. Vous parle-t-il ?

— Pas… exactement. Enfin, un peu. Pas par des mots, mais je le perçois, si je reste tranquillement assis en me concentrant. Il est beaucoup plus calme et heureux qu'au début. Plus docile. (Il fit un sourire de travers.) Je l'entraîne à faire quelques tours, quand le divin ne me harcèle pas.

— Oui, j'ai vu celui de tout à l'heure sur la route. Très astucieux de votre part à tous les deux, mais très dangereux. Avez-vous la moindre intuition de ce qu'il était, d'où il se trouvait, avant de venir à vous ?

— Un ours, errant dans la nature. Un oiseau auparavant, je crois, car ni l'ours ni moi n'aurions pu contempler les montagnes par-dessus, et il semble que je possède maintenant ce souvenir. Assez vague, mais je ne pense pas l'avoir rêvé. Avaler d'énormes insectes, beurk. Sauf que ce n'était pas beurk. Beurk ! Et avant… je l'ignore. Je crois qu'il ne se rappelle pas avoir été nouveau-né, pas plus que je ne me rappelle avoir été un bébé braillard. Il existait, mais n'avait pas d'intelligence à proprement parler.

Ista se redressa, étira son dos endolori.

— Quand nous regagnerons la chambre de sire Illvin, observez son domestique, Goram. Je crois qu'il a naguère abrité un démon, comme vous aujourd'hui.

— Le valet était un sorcier ? Ha. Enfin, pourquoi pas ? Si un démon peut résider dans un ours, pourquoi pas dans un simplet ?

— Je ne crois pas qu'il ait toujours été simplet. Je pense qu'il a pu être autrefois un officier de cavalerie de l'armée du roya Orico, avant d'être capturé et réduit en esclavage faute d'être racheté. Étudiez attentivement Goram, Foix. Il pourrait vous servir de miroir.

— Oh, répondit Foix, qui se recroquevilla quelque peu.

L'expression de Liss se fit plus songeuse encore.

La porte sculptée finit par se rouvrir, et Goram leur fit signe de rentrer tous. Les draps avaient été changés, la robe de lin ensanglantée cachée, et Illvin vêtu, pour cette compagnie, de sa tunique et de ses chausses, les cheveux noués en arrière. Ista éprouva une obscure gratitude à le voir si présentable pour ses compagnons. Goram alla chercher la chaise pour elle et, avec quelques petites révérences, il l'installa au chevet d'Illvin.

Dy Cabon confia à Ista en un murmure ébahi :

— J'ai regardé les plaies se refermer, à l'instant. Extraordinaire.

Sire Illvin, frottant prudemment son épaule droite, sourit à Ista.

— Il semble que j'aie manqué une matinée très agitée, Royina, encore que pas tout à fait. L'érudit dy Cabon m'a raconté son éprouvante chevauchée. Je suis ravi que vos gens égarés vous aient été rendus. J'espère que votre cœur en est soulagé.

— Très soulagé.

Dy Cabon prit le tabouret au pied du lit, perchoir précaire pour sa masse. Ista présenta Foix et fit un résumé bref et brutal de sa rencontre avec l'ours, en guise de préambule au récit de ses exploits sur la route. Un Goram inquiet se tenait de l'autre côté du lit, enfournant des cuillerées dans la bouche d'Illvin tout en écoutant.

Illvin, fronçant les sourcils, esquiva un morceau de pain et dit :

— La présence de ce genre de pillards si près de Porifors indique soit qu'un jeune Jokonien impétueux joue les fanfarons, soit qu'ils dissimulent autre chose. Qu'en disent nos éclaireurs ?

— Ils sont partis, mais pas encore revenus, dit Ista. Sire Arhys se prépare, nous a-t-il dit, et il a envoyé des avertissements à travers la campagne.

— Très bien. (Illvin se laissa aller contre ses oreillers.) Cinq dieux, les jours défilent pour moi comme des heures. Je devrais être à cheval en ce moment même !

Ista ajouta :

— J'ai rappelé à votre frère de porter sa cotte de mailles.

— Ah, répondit Illvin. Oui.

Il serra les mâchoires et leva à nouveau la main gauche pour tâter son épaule à la blessure insaisissable. Il baissa les yeux vers ses pieds, absorbé par quelque réflexion. Ista se demanda si son esprit décrivait les mêmes boucles vertigineuses que le sien.

Elle prit une longue inspiration.

— Goram.

Il s'arrêta, cuiller en main.

— Madame ?

— Êtes-vous déjà allé à Rauma ?

Il cligna des yeux, perplexe.

— Je ne connais pas cet endroit.

— C'est une ville ibrane.

Il secoua la tête.

— Nous étions en guerre avec Ibra, avant. N'est-ce pas ? Je sais que je suis allé à Hamavik, continua-t-il comme pour compenser. C'est là que sire Illvin m'a trouvé.

— Votre âme porte des cicatrices laissées par un démon, des traces affreuses. Et pourtant… si vous aviez été sorcier pendant

votre captivité, aux commandes de la puissance d'un démon, vous auriez dû être en mesure de vous enfuir ou, au moins, d'améliorer votre sort.

Goram parut blessé, comme si on le réprimandait pour une faute.

Ista ouvrit la paume pour l'apaiser et poursuivit :

— Il y a… trop de démons en liberté. Une sorte de grand afflux, comme me l'a dit le divin, n'est-ce pas, Érudit ?

Dy Cabon frotta ses mentons.

— Les apparences vont clairement dans ce sens.

— Le Temple a-t-il répertorié les occurrences ? Proviennent-elles d'un seul endroit, ou de partout à la fois ?

Le visage grassouillet du divin prit un air songeur.

— Je n'ai pas eu d'échos de partout, mais, d'après les récits que j'ai entendus, il semble en effet y en avoir davantage vers le nord.

— Hum. (Ista étira à nouveau ses épaules contractées.) Sire Illvin, dy Cabon m'a dit également que la divine du Bâtard de Rauma était une sainte de son ordre, possédant le don d'extraire des démons de leur monture et de les renvoyer miraculeusement à leur dieu. Les pillards jokoniens l'ont tuée.

Illvin souffla à travers des lèvres pincées.

— En voilà une perte malencontreuse, juste en ce moment.

— Oui. Ou il aurait entraîné Foix jusqu'à elle au lieu de revenir ici. Mais je commence à me demander s'il s'agit de simple malchance. Pendant ma captivité, alors que je suivais le cortège des bagages jokoniens, j'ai assisté à un étrange spectacle. Un officier haut placé, peut-être le commandant en personne, était attaché à la selle d'un des chevaux comme un prisonnier, ou un blessé sur le point de s'évanouir. Il avait le visage hébété…, il ne pouvait s'empêcher de baver, et il marmonnait, sans prononcer de mots, ou criait parfois sous l'effet de la peur, ou pleurait. J'ai pensé qu'un coup à la tête avait détruit sa raison, mais il n'arborait ni pansements ni taches de sang d'aucune sorte. Je me demande à présent, si j'avais eu alors ma double vue…, quels grands trous j'aurais découverts dans son âme.

Illvin cligna des yeux face à ce tableau dérangeant. Il bondit aussitôt à la conclusion qu'Ista n'avait pas encore formulée tout

haut.

— Croyez-vous qu'il ait pu être un autre sorcier au service de Jokona ? Et qu'il commandait cette colonne ?

— Peut-être. Et si la sainte de Rauma n'était pas morte sans se battre, ou totalement en vain ? Et si c'était elle qui lui avait arraché ses pouvoirs démoniaques par la racine, alors même qu'elle tombait sous les assauts d'une violence plus ordinaire ? Au début d'une campagne, ne brûlons-nous pas les cultures des ennemis, ne comblons-nous pas leurs puits, ne les privons-nous pas de leurs ressources ? Je crois qu'un saint capable de bannir les démons quand il le souhaite représenterait une arme puissante contre un ennemi qui commande, peut-être, d'autres sorciers du même genre. Peut-être plus que ces deux-là. « Pourquoi Rauma ? » me demandiez-vous hier. Et si le meurtre de la sainte, que nous avons pris pour une conséquence tragique de l'attaque, en était plutôt la raison essentielle ?

— Mais les démons ne collaborent pas volontiers entre eux, objecta dy Cabon. Un sorcier, haut placé dans la cour jokonienne, pourrait infliger bien plus de dégâts, s'il avait des penchants malveillants. Ou des penchants loyaux, rectifia-t-il par honnêteté. Envers Jokona, je veux dire. Mais invoquer ou commander une légion de démons – c'est la vocation du seul Bâtard. Un tel orgueil est inimaginable de la part d'un homme, à plus forte raison d'un Quadrain. Sans compter qu'une concentration de démons si dangereux engendrerait un chaos considérable.

— La guerre se prépare aux frontières, dit Ista. Je conçois difficilement une plus grande concentration de chaos. (Elle se frotta le front.) Sire Illvin, vous avez étudié la cour de Jokona, je suppose. Parlez-m'en un peu. À quoi ressemblent les principaux conseillers et commandants du prince Sordso ?

Il la scruta d'un air intéressé et perspicace.

— Il s'agit toujours essentiellement de ce cadre d'hommes plus âgés qu'il a hérité de son père. Son premier chancelier était son oncle paternel, mais il est mort récemment. Le général actuel de Jokona a des années de service. Les amis de Sordso sont une bande de gens beaucoup plus jeunes, mais il n'a pas encore eu

l'occasion de les placer à des postes de pouvoir. Trop tôt pour déterminer si un seul d'entre eux se révélera doué pour la guerre ou le gouvernement, même si ces postes reviennent généralement à des fils de riches qui ont trop peu d'occasions, ou d'énergie, pour apprendre leur propre métier. Arhys et moi avons tenté de deviner qui prendra du grade quand les plus vieux de la famille mourront l'un après l'autre.

» Oh, et sa mère, la princesse Joen – la princesse douairière Joen. Elle a exercé la régence pour Sordso, avec son oncle et le général, jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge d'homme. Je parlais d'aller faire un tour là-bas en éclaireur, quand elle a pris les rênes il y a quelques années, mais Arhys a été saisi d'une crise de déférence pour son sexe et son triste veuvage. Et, de toute manière, au milieu de ce qui s'est révélé être l'ultime maladie du roya Orico, qui l'a conduit à sa mort, nous redoutions que Cardegoss ne soit pas en mesure de nous sauver de nos propres erreurs. Ou pire, pas en mesure de soutenir une victoire.

— Parlez-moi de Joen, dit lentement Ista. L'avez-vous jamais rencontrée ? Si Umerue s'en était tenue à son plan initial, elle serait devenue votre belle-mère.

— Une perspective décourageante. Que cet inconvénient ne m'ait jamais perturbé donne une idée de l'étendue des pouvoirs d'Umerue. Je n'ai jamais rencontré Joen face à face. Elle est mon aînée de dix ou quinze ans, et avait plus ou moins disparu dans les quartiers des femmes lorsque j'ai atteint l'âge de m'intéresser à la politique de la principauté. Je dirais qu'elle était la princesse aux grossesses les plus fréquentes de toute l'histoire récente de Jokona – elle ne manquait certainement pas à ses devoirs conjugaux. Bien qu'elle ait parfois joué de malchance avec ses enfants, malgré tous ses efforts. Sur une douzaine, elle n'a eu que trois fils, dont deux sont morts jeunes. Sans parler de fausses couches et d'enfants mort-nés, je crois. Sept filles ont vécu assez longtemps pour se marier – Sordso a des alliances familiales dans chacune des Cinq Principautés. Oh, et elle prend très au sérieux sa filiation avec le Général Doré. Pour compenser la déception causée par son mari et

son fils, je suppose – à moins que ce n'en soit la cause, je ne saurais dire.

Le Général Doré, le Lion de Roknar. À une époque, du temps du règne du roya Fonsa, le formidable chef quadrain avait cherché à unir les Cinq Principautés pour la première fois depuis des siècles, pour déferler comme une marée sur les royacies quintariennes affaiblies. Mais il avait connu une mort prématurée à l'âge de trente ans, détruit par le roya Fonsa vieillissant au moyen d'un charme de mort, au cours d'une nuit d'auto-immolation démesurée. Le rite qui avait tué les deux souverains avait sauvé Chalion de la menace roknari, mais aussi libéré la malédiction qui allait hanter les héritiers de Fonsa jusqu'à l'époque d'Ista, et au-delà. Le Général Doré n'avait laissé pour héritage aux principautés qu'un chaos politique accru, et quelques enfants, dont Joen était la plus jeune.

Rien d'étonnant à ce qu'elle ait pu grandir en l'idéalisant comme un héros perdu. Mais si Joen ne pouvait fouler les pas immenses de son célèbre père, car son sexe la tenait à l'écart de la guerre et de la politique, elle avait pu au moins tenter de le recréer à travers un fils ? Toutes ces grossesses… Ista, qui en avait vécu deux, ne sous-estimait pas la manière dont elles épuisent le corps et l'énergie d'une femme.

Elle fit la moue.

— Je réfléchissais à ce que disait le démon de Catti. Il a crié : « Elle arrive », comme s'il s'agissait d'un événement redoutable. J'avais supposé qu'il parlait de moi, car je crois que la marque des dieux en moi effraie les démons…, mais je n'étais pas en train d'arriver. J'étais déjà là. Si bien que tout ceci n'a aucun sens. Le plus gros de ses paroles semblait n'en avoir aucun.

Illvin remarqua, songeur :

— Si quelqu'un de la cour de Jokona trempe effectivement dans la sorcellerie dans le but d'attaquer Chalion, je dois dire que les choses se présentent mal pour lui. Ses deux agents démoniaques – la triste Umerue et le commandant de la colonne – ont été perdus lors des deux premières étapes de son projet, si vous avez deviné juste.

— Peut-être, dit Ista. Mais pas sans faire progresser les visées des Jokoniens. La sainte de Rauma est morte, et Porifors est… en

proie à une grande distraction.

Le jeune homme leva brusquement les yeux à ces mots.

— Arhys nous commande toujours, n’est-ce pas ?

— Pour le moment. Il est clair que ses réserves s’épuisent.

Illvin, sur un signe, prit une autre bouchée de pain qu’il mâcha consciencieusement. Son visage songeur se froissa. Il avala et poursuivit :

— Je viens de songer que nous avons ici une personne au courant de tous les projets intimes, s’il en existe, de la personne qui se trouve derrière tout ceci à la cour de Sordso. Le démon lui-même. Nous devrions le questionner à nouveau. Avec plus de fermeté.

Il ajouta, après un temps de réflexion :

— Et il serait préférable qu’Arhys ne soit pas présent cette fois.

— Je… vois où vous voulez en venir. Ici, peut-être, demain ?

— S’il est possible de l’organiser. Je ne sais pas trop si Catti sera d’accord, sans Arhys pour la convaincre.

— Il faudra bien la persuader, dit Ista.

— Je devrai vous laisser cette partie-là.

Avec un certain soulagement, si Ista lisait correctement en lui. Elle répondit :

— Mais les Jokoniens ont-ils perdu là tous leurs sorciers, ou seulement deux parmi une multitude ? Si tous les élémentaux trouvés récemment en Chalion sont perdus ou ont échappé à la même source, combien d’autres ont été capturés comme prévu ? Et comment ? Peut-être ces deux-là ont-ils été sacrifiés, comme un commandant menant des hommes en grand nombre en enverrait quelques-uns dans une brèche, sachant qu’il subira des pertes, mais en sachant aussi que ce qu’il gagnera par ailleurs les compensera. Mais pas s’il dispose de peu d’effectifs. À moins qu’il ne soit réellement désespéré… (Elle tambourina des doigts sur le bras du fauteuil.) Non, il ne peut s’agir de Joen. Elle ne placerait pas un démon dans sa propre fille. (Elle regarda Goram du coin de l’œil.) À moins qu’elle ne soit terriblement ignorante de leur nature et de leurs effets, et, dans ce cas, je vois difficilement comment elle pourrait contrôler un sorcier, sans parler de plusieurs.

Illvin lui lança un étrange regard.

— Vous aimez beaucoup votre propre fille, je suppose.

— Comment pourrait-il en être autrement ? (Le sourire d'Ista s'adoucit.) Elle est l'étoile radieuse de Chalion. Elle dépasse mes espérances et mes mérites, car je n'ai pas pu faire grand-chose pour elle pendant mes années de malheur.

— Hum. (Il lui sourit d'un air curieux.) Et pourtant vous dites n'avoir jamais aimé suffisamment quelqu'un pour vous prononcer sur l'existence d'un paradis.

Elle s'excusa d'un petit geste.

— Je crois que les dieux nous donnent nos enfants pour nous enseigner ce qu'est l'amour véritable, afin que nous puissions au bout du compte nous révéler dignes de leur compagnie. Une leçon donnée à ceux dont les cœurs sont trop ternes et inertes pour apprendre autrement.

— Inertes ? Ou simplement…

La corde de feu blanc commençait à s'amenuiser ; la main d'Illvin retomba faiblement sur le couvre-lit. Goram regarda d'un air affolé la quantité de nourriture restant sur le plateau. Ista regarda Illvin s'affaisser de nouveau, fermer les yeux, et serra les dents de frustration. Elle voulait savoir cet esprit à son service pour résoudre cette énigme, mais le corps d'Arhys semblait tout aussi nécessaire ce jour-là. Elle regretta que ce ne fût pas l'hiver, afin de pouvoir dérober une autre heure pour Illvin. Mais il régnait une chaleur trop infernale pour laisser le march commencer à pourrir.

— Revenez, resplendissante Ista, souffla Illvin avec un soupir faiblissant. Amenez Catti…

Parti. C'était comme le regarder mourir, chaque jour. Ista ne désirait pas en prendre l'habitude.

Ista se retourna au bas des escaliers qui descendaient vers la cour de pierre.

— Érudit, je vous prie de me suivre. Nous devons parler.

— Et moi, Royina ? demanda une Liss pleine d'espoir.

— Vous pouvez… vous installer à portée de voix.

Saisissant l'allusion, Liss s'éloigna d'un bon pas pour rejoindre un banc à l'autre extrémité de la cour. Après un moment d'hésitation, Foix la suivit, avec un air guère mécontent. Ils rapprochèrent leurs têtes dès l'instant où ils furent assis.

Ista conduisit dy Cabon vers le banc à l'ombre de la galerie couverte et lui fit signe de prendre place. Il s'assit avec un grognement de fatigue. Les journées de voyage et d'anxiété pesaient sur lui ; ses robes blanches pendaient autour de lui, et il avait resserré sa ceinture de quelques crans. Ista, se rappelant la panse énorme du dieu et son abondance exubérante dans le corps de dy Cabon emprunté le temps d'un rêve, ne put, au bout du compte, considérer cet amaigrissement comme positif.

Elle s'assit près de lui et commença :

— Vous dites avoir assisté au bannissement d'un élémental, lorsque le passager du furet a été chassé de ce monde. Comment la chose a-t-elle été accomplie, exactement ? Qu'avez-vous vu ?

Il haussa ses épaules dodues.

— Il n'y avait pas grand-chose à voir avec mes pauvres yeux. L'archidivin de Taryoon m'a conduit vers la divine qui s'était portée volontaire pour cette tâche. Une dame très âgée, frêle comme du papier dans son lit du temple hospitalier. Elle semblait déjà aux trois quarts détachée du monde. Il y a tant de délices à savourer dans le monde de la matière – s'en lasser me semble bien ingrat, mais elle m'a dit avoir subi autant de douleurs qu'elle pouvait en absorber, et vouloir quitter ce banquet pour un meilleur. Elle désirait sincèrement son dieu, comme un voyageur fatigué désire son lit.

Ista répondit :

— Je connais un homme qui avait eu une vision mystique, dans les circonstances les plus extraordinaires, et m'a dit un jour avoir vu les âmes mourantes s'épanouir comme des fleurs dans le jardin de la déesse. Mais c'était un dévot de la Dame Printemps. Je crois qu'à chaque dieu correspond peut-être une métaphore différente : les animaux de race pour le Fils Automne, ai-je entendu dire, les hommes forts et les belles femmes pour le Père et la Mère. Et pour le Bâtard, quoi donc ?

— Il nous prend tels que nous sommes. J'espère.

— Hum.

— Mais non, poursuivit dy Cabon, il n’y a eu ni tours de passe-passe ni prières. La divine a dit n’en avoir aucun besoin. Comme c’était à elle que revenait la tâche de mourir, je ne l’ai pas contredite. Je lui ai demandé ce que l’on ressentait en mourant. Elle m’a lancé un regard du coin de l’œil et m’a répondu, sur un ton acerbe, que, lorsqu’elle l’aurait découvert, elle me le ferait savoir. L’archidivin m’a alors fait signe de trancher la gorge du furet, et je me suis exécuté, au-dessus d’une bassine. La vieille femme a soupiré, reniflé, comme si quelqu’un d’autre venait de formuler une remarque aussi stupide que la mienne, mais que nous n’avions pas entendue. Puis elle s’est arrêtée. Il ne lui a fallu qu’un instant pour passer de vie à trépas, mais impossible de s’y tromper. Elle ne dormait pas. Elle s’était comme vidée. Et c’était tout. Exception faite du nettoyage qui a suivi.

— Vous ne m’êtes pas… d’une grande aide, soupira Ista.

— C’est ce que j’ai vu. Je pense qu’elle en a vu davantage. Mais j’aurais bien du mal à imaginer quoi.

— Dans mon rêve – celui où vous avez pénétré –, le dieu m’a embrassée à deux reprises. La première fois sur le front… (Elle toucha l’emplacement.) … comme l’avait fait naguère sa mère, si bien que j’y ai reconnu le don de double vue, le don de voir le monde de l’esprit aussi nettement que le font les dieux, car je l’avais déjà reçu. Mais il m’a embrassée une deuxième fois, sur… dans la bouche. Un baiser plus profond, plus dérangeant. Dites-moi, Érudit, que signifiait ce deuxième baiser ? Vous devez le savoir : vous étiez là.

Dy Cabon avala sa salive et rougit.

— Royina, je ne peux deviner. La bouche est réellement le signe et signifiant théologique propre au Bâtard sur nos corps, comme le sont les pouces sur nos mains. Ne vous a-t-Il fourni d’autre indice que moi ?

Elle secoua la tête.

— Le lendemain, Goram – ayant conçu l’idée quelque peu erronée selon laquelle une royina, même seulement douairière, pouvait défaire ce qu’avait fait une princesse – m’a invitée à embrasser son maître. Et l’espace d’un instant d’allégresse, j’ai cru avoir résolu

l'énigme : j'ai cru qu'il devait s'agir d'un baiser de vie, comme dans le conte pour enfants. Mais la tentative a échoué. Tout comme ma deuxième sur sire Arhys, plus tard. Mais je n'ai pas poussé plus loin l'expérience, par chance pour ma réputation dans ce château. Le baiser représentait manifestement autre chose, un autre cadeau ou fardeau.

Ista inspira.

— Je me trouve face à un triple nœud. Deux parties peuvent être dénouées simultanément ; si je pouvais trouver un moyen de bannir le démon de Cattilara, Illvin serait libéré, et la marchesse sauvée. Mais quel espoir pourrait-on concevoir pour Arhys ? J'ai vu son âme, Érudit. Il est exilé sans doute possible, ou mes yeux internes sont aveugles. Ce serait déjà terrible de mener sa mort à terme, et qu'il soit perdu pour son dieu. Ce serait pire encore d'assurer sa damnation, et de le condamner au néant.

— Je, hem… Je sais que certaines âmes, qui ont souffert une mort particulièrement perturbante, se sont attardées quelques jours, avant qu'on ne les accompagne au bout du chemin à l'aide de prières et de cérémonies lors de leur enterrement. Elles se sont glissées par les portes de leur mort avant qu'elles ne se referment tout à fait.

— Les rites du Temple pourraient-ils donc aider à le guider vers son dieu ?

Étrange image : Arhys marcherait-il vers son propre enterrement pour s'étendre dans sa bière ?

Il grimaça.

— Trois mois me semble très long. Le choix est l'épreuve de tous ceux qui sont prisonniers du temps ; et ce choix-là est le dernier qu'impose le temps. Si le moment pour lui de prendre cette décision tardait encore, par quelque habitude du corps, votre seconde vue pourrait-elle le percevoir ?

— Oui, dit humblement Ista. Elle le pourrait. Mais je veux une autre réponse. Celle-ci ne me plaît guère. J'espérais beaucoup de ce baiser, mais il a échoué.

Le divin se gratta le nez, intrigué.

— Vous dites que le dieu vous a parlé. Que vous a-t-Il dit ?

— Que j’avais été envoyée ici, en réponse à des prières, celles d’Illvin entre autres. Le Bâtard m’a mise en garde, par la mort de mon propre fils, négligée par les dieux, de ne pas me détourner.

Elle fronça furieusement les sourcils à ce souvenir, et dy Cabon s’éloigna quelque peu d’elle.

— Je lui ai demandé ce que les dieux, ayant pris Teidez, pouvaient m’offrir pour me convaincre de céder ma salive. Il a répondu : « Travaillez-y ». Il ornait ses flatteries de marques d’affection qui auraient valu à un soupirant humain une rencontre avec la flaque de boue la plus proche, aux mains de mes serviteurs. Son baiser sur mon front me brûlait comme un fer rouge. Son baiser sur ma bouche… (Elle hésita, puis poursuivit avec obstination.) … me stimulait comme une amante. Ce que je ne suis certainement pas.

Dy Cabon recula encore un peu, avec un sourire inquiet visant à l’apaiser, et fit de petits gestes d’accord et de négation, agitant les mains comme des nageoires.

— Certes non, Royina. Personne ne pourrait le croire.

Elle lui lança un regard furieux et reprit :

— Puis il a disparu, en vous laissant avec le sac entre les mains. Pour ainsi dire. S’il s’agissait d’une prophétie, elle ne présage rien de bon pour vous, Érudit.

Il se signa.

— Très juste, très juste. Hum. Si le premier baiser était un don spirituel, le second devrait l’être aussi. Oui, j’en suis persuadé.

— En effet, mais il ne m’a pas dit de quoi il « s’agissait ». Bâtard. L’une de ses petites plaisanteries, semble-t-il.

Dy Cabon leva les yeux comme pour déterminer s’il s’agissait d’une prière ou d’un juron, devina correctement et prit une inspiration, rassemblant ses pensées.

— D’accord. Mais il vous l’a dit. Il vous a dit : « Travaillez-y ». Si Sa réponse ressemble à une plaisanterie, elle est sans doute très sérieuse. (Il ajouta, plus prudemment :) Il semble que vous soyez redevenue sainte, de gré ou de force.

— Oh, la force me reste toujours possible. (Elle se renfrogna.) C’est ce que nous sommes tous, vous savez. Des hybrides, de

matière et d’esprit à la fois. Les agents des dieux dans le monde de la matière, vers lequel ils ne disposent d’aucune autre entrée. Des portes. Il frappe à la mienne pour demander l’accès. Il explore de la langue tel un amant, mimant en haut ce que désire le bas. Il n’a rien d’aussi simple qu’un amant, pourtant il désire que je m’ouvre et me livre comme à un amant. Et laissez-moi vous dire que *j’abhorre* son choix de métaphores !

Dy Cabon agita de nouveau frénétiquement les nageoires. Ce qui donna à Ista des envies de le mordre.

— Vous êtes une véritable forteresse, c’est la vérité !

Elle étouffa un rugissement, honteuse d’avoir laissé sa rage envers le dieu se déverser sur l’humble tête du divin.

— Si vous ne connaissez pas l’autre moitié de la devinette, pourquoi vous a-t-il placé là ?

— Royina, je l’ignore ! (Il hésita.) Peut-être devrions-nous dormir afin que la nuit nous porte conseil. (Il eut un mouvement de recul face à son regard cinglant, puis fit une nouvelle tentative.) Je vais tâcher d’y réfléchir.

— Faites.

À l’autre bout de la cour, Foix et Liss étaient à présent assis tout près l’un de l’autre. Foix tenait la main de Liss, qu’elle ne retira pas, et par-dessus laquelle il parlait d’un air enflammé. Elle l’écoutait, du point de vue jaloux d’Ista, avec une expression beaucoup trop crédule. Ista se leva brusquement et l’appela à ses côtés. Elle dut s’y reprendre à deux fois avant d’attirer son attention. La jeune fille s’empressa de se remettre maladroitement debout, mais son sourire s’attarda comme un parfum dans l’air.

Dame Cattilara, cherchant désespérément à tenir son rôle de châtelaine devant ses nouveaux hôtes, donna un dîner cet après-midi-là dans la chambre même où ses dames et elle avaient distrait Ista le deuxième soir. Arhys était de nouveau sorti ; un petit nombre de ses officiers se trouvaient là, visiblement plus pour profiter d’un repas rapide et pratique que pour jouer les courtisans. Cattilara avait installé Foix aussi loin d’elle que possible à la haute table, compte

tenu du fait qu'il devait rester aux côtés d'Ista en tant que capitaine actuel de sa garde. Malgré la distance, il semblait à Ista que ces deux-là conservaient une conscience accrue l'un de l'autre pendant tout ce voisinage forcé. Conscience visiblement dépourvue d'attraction.

L'érudit dy Cabon, nerveux, mena néanmoins les prières avec une admirable discrétion, et formula ses demandes de bénédiction d'une manière suffisamment vague. Les conversations entamées alors que la nourriture circulait progressaient de façon boiteuse ; le divin se réfugia dans une mastication appliquée. Sans pour autant négliger de tendre l'oreille, nota Ista avec approbation.

Ista trouva à sa droite l'un des officiers supérieurs d'Arhys, qui servait de tampon entre Liss et Foix tout au bout. Il se montra poli, guère intimidé par son rang, mais préoccupé. Après quelques échanges pragmatiques sur la nourriture et le vin, il lui dit brusquement :

— Mon seigneur nous a dit être très malade. Le saviez-vous ?

— Oui. Je suis au courant. Nous en avons parlé.

— J'avais en effet remarqué sa pâleur, et le fait qu'il ne mangeait pas et dormait mal, mais je n'aurais jamais cru… S'il est si malade, ne devrait-on pas le forcer à se reposer ?

Il regarda en direction de Cattilara comme s'il réfléchissait à une alliance potentielle contre son puissant commandant, pour le bien d'Arhys.

— Le repos ne peut le guérir de son mal, répondit Ista.

— Je crains qu'en montant par ce temps il n'aggrave sa maladie.

— Je vois difficilement comment.

Cattilara, à gauche d'Ista, lui lança un regard noir.

— Je ne vous savais pas médecin, Royina, reprit-il, laissant traîner la fin de sa phrase pour l'inviter à poursuivre.

— Je ne le suis pas. Hélas.

— Tout le contraire, murmura Cattilara avec ressentiment.

L'officier cligna des yeux, l'air hésitant, mais la perspicacité l'emporta finalement, et le poussa à s'éloigner d'un sujet que la marchesse goûtait visiblement si peu.

— Les brigands des principautés ne s'aventurent jamais si près de Porifors, je vous l'assure, Royina. Mais ils ont reçu une si belle rossée ce matin que je crois qu'ils n'oseront plus essayer.

— Je croyais qu'ils étaient bien plus que des brigands, répondit Ista. Des troupes, ou c'est du moins ce que proclamaient leurs tabards, même si je suppose que de véritables brigands n'hésiteraient pas à se déguiser ainsi. Sordso l'Ivrogne s'est-il découvert des appétits plus guerriers qu'auparavant, ou pensez-vous que quelqu'un d'autre, à sa cour, cherche à éprouver vos défenses ?

— Je ne l'aurais jamais cru de Sordso, mais, en effet, depuis la mort malencontreuse de sa sœur Umerue, j'ai entendu dire qu'il a beaucoup changé. Nous allons devoir lui trouver un nouveau surnom, si les choses continuent ainsi.

— Ah bon ?

Encouragé de la sorte, il passa bien volontiers à des ragots de cour plus inoffensifs que les siens.

— On raconte qu'il a consacré une énergie folle à son armée, ce qu'il n'avait encore jamais fait. Et qu'il a cessé de boire. Et congédié tous ses compagnons de beuverie. Et que, très brutalement, il s'est marié, à une héritière de Borasnen. Et qu'il a pris également deux concubines officielles, que les Roknari nomment épouses afin d'éviter les stigmates de la bâtardise. Ce qu'il n'avait jamais pris la peine de faire auparavant, même si l'on raconte que ses conseillers le pressaient depuis longtemps de se marier. Que voilà une âme qui semble réformée de fond en comble. Sans parler de son énergie nouvelle, même s'il est possible que ses nouvelles épouses se chargent de l'en guérir. Nous espérons assez que cet accès soudain de vertu ne durera pas. Sa poésie n'était pas mauvaise ; il serait dommage de la perdre.

Il sourit brièvement. Ista haussa les sourcils.

— Voilà qui ne ressemble guère à la description que sire Illvin faisait de lui, mais je suppose qu'Illvin n'a guère eu l'occasion de suivre les derniers développements en Jokona, ni même ailleurs, lors de ces derniers mois.

Il tourna brusquement la tête.

— *Illvin* vous a décrit… Parle-t-il à présent ? Vous a-t-il parlé, Royina ? Oh, que voilà d'heureuses nouvelles !

Ista guetta de nouveau Cattilara, qui les écoutait les mâchoires crispées.

— Il a de courtes périodes de lucidité. Je lui ai parlé presque chaque jour depuis mon arrivée ici. Sans aucun doute possible, son esprit est intact, mais il reste très faible. Je crois qu'il n'est aucunement hors de danger pour l'instant.

Elle rendit à Cattilara son regard noir.

— Toutefois… Toutefois… Nous craignions qu'il n'ait perdu l'esprit pour de bon, comme il ne s'éveillait pas. Une perte aussi grande pour Porifors que le bras d'Arhys… le serait.

Il remarqua l'expression furieuse de la marchesse et prit une bouchée, puis une autre, pour masquer sa confusion.

L'épreuve du dîner ne fut pas prolongée par plus d'un interlude musical pour la forme, au soulagement d'Ista. Dy Cabon rejoignit sa chambre pour y prendre un repos bien nécessaire, et Foix accompagna l'officier d'Arhys afin de voir quelle aide sa petite troupe pourrait apporter à Porifors en paiement de leur pension. Et si Ista jugeait Foix correctement, afin de soutirer à cet homme des informations pertinentes sur la défense de la forteresse et de ses habitants. La prochaine lettre de Foix à Cardegoss se révélerait sans doute riche en renseignements. Elle se demanda s'il avait déjà avoué au chancelier dy Cazaril la présence de sa nouvelle mascotte, ou s'il dissimulait cette omission dans l'abondance même de ses nouvelles.

Chapitre 18

Liss démêlait les cheveux d'Ista juste avant le coucher, tâche que la jeune fille semblait apprécier – Ista soupçonnait qu'elle devait lui rappeler d'agréables souvenirs d'écurie – lorsqu'on frappa timidement à la porte de la chambre externe. Liss alla répondre et revint l'instant d'après.

— C'est l'un des pages de sire Arhys. Il dit que son maître attend en bas, et souhaite s'entretenir avec vous.

Ista s'étonna.

— À cette heure-ci ? Très bien. Dites-lui que je descends immédiatement.

Liss alla porter le message, tandis qu'Ista quittait sa robe de chambre pour enfiler la robe de lin lavande et la sur-robe de soie noire. Sa main hésita sur la broche de deuil posée sur la table, puis elle s'en servit comme précédemment pour attacher le tissu noir et souple sous sa poitrine. Une tenue appropriée en présence d'Arhys, sans intention réelle, songea-t-elle. Accompagnée de Liss qui portait une bougie dans un vase de verre pour éclairer leurs pas, elle gagna la galerie.

Sire Arhys se tenait au pied des escaliers, levant une torche en l'air, braquant sur elles un regard intense. Il portait toujours ses bottes et son épée, comme s'il venait tout juste de rentrer de chevauchée. Ista fut soulagée de voir une cotte de mailles sous son tabard gris et or. L'air nocturne était tranquille et doux, toujours chargé de la chaleur du jour, et la flamme diffusait une lueur stable, qui se déversait sur ses traits pâles.

— Royina, je souhaite vous parler. Seul à seule.

Ista lui désigna le banc situé au bout de la cour, et il acquiesça.

— Attendez ici, dit doucement Ista à Liss, et la jeune fille se laissa tomber en haut des marches.

Ista descendit l'escalier et traversa les pavés aux côtés d'Arhys. Il tendit sa torche au page, mais le jeune garçon ne put atteindre la

fixation placée haut sur une colonne sculptée, si bien qu'Arhys, avec un bref sourire, lui reprit la torche pour la mettre en place. Il congédia le page qu'il envoya tenir compagnie à Liss. Ista et lui s'installèrent des deux côtés de la plaque de pierre, pas encore rafraîchie après avoir cuit toute la journée. Les profondeurs étoilées du ciel, limitées en haut par le rectangle que formaient les toits, semblaient avaler la lueur dorée de la bougie de Liss et de la torche, pour ne rien renvoyer en échange. Le visage d'Arhys était une ombre dorée se détachant sur des ombres plus profondes, mais ses yeux luisaient.

— Une journée bien remplie, que nous devons à vos compagnons retrouvés et à leurs poursuivants jokoniens, commença-t-il. Deux de mes patrouilles, au sud et à l'ouest, sont revenues sans rien à rapporter. Deux ne sont pas encore rentrées, ce qui m'inquiète. (Il hésita.) Cattilara n'est pas venue m'accueillir à mon retour. Je crois qu'elle m'en veut.

— D'être sorti vous acquitter de vos devoirs ? Elle vous le pardonnera sûrement.

— Elle ne me pardonnera pas d'être mort. En ceci, je suis devenu son ennemi, ainsi que son trophée.

Tiens donc ?

— Elle croit toujours pouvoir vous reprendre. Ou du moins vous empêcher de partir. Je doute qu'elle perçoive l'effet nocif qu'a sur vous ce retard, tant la surface des choses l'aveugle. Si elle voit les fantômes en train de se désintégrer, je ne crois pas qu'elle comprenne la nature de leur damnation.

— Damnation, souffla-t-il. Voilà ce qu'est mon état. Ce qui explique beaucoup de choses.

— D'un point de vue théologique, je crois que c'est justement ce dont il s'agit, même si dy Cabon pourra peut-être préciser le terme. Je ne connais pas la langue des érudits, mais j'ai vu le phénomène lui-même. Vous êtes coupé de la matière nourricière, mais aussi de votre dieu qui pourrait vous sustenter. Et cependant, pas de votre plein gré, comme le sont les véritables esprits exilés par clémence. Mais par une intervention extérieure. Tout ceci est… contre nature.

Il s'étira et serra les poings.

— Les choses ne peuvent plus durer. Je ne prends même pas la peine de feindre de manger, je ne bois que de petites gorgées. Mes mains, mon visage, mes pieds s'engourdissent. Je l'ai remarqué rien qu'en l'espace de ces dix derniers jours, faiblement tout d'abord, mais c'est de pire en pire.

— Voilà qui ne présage rien de bon, acquiesça-t-elle, puis elle hésita. Avez-vous prié ?

La main d'Arhys alla toucher sa manche gauche, et Ista se rappela la cordelette de prière noir et gris qui s'y trouvait secrètement nouée.

— Le besoin des dieux s'en va et s'en vient dans la vie d'un homme. Cattilara désirait un enfant, je faisais mon devoir…, mais, si le Père Hiver m'a jamais entendu, Il ne m'a jamais fait signe. Je n'ai jamais été le genre d'homme à recevoir des présages, ou à vouloir me le faire croire. Je n'ai toujours reçu que le silence en réponse à mes prières. Mais, récemment, ce silence me semblait devenu… plus vide encore. Royina… (Son regard, comme deux braises parmi les ombres, sembla la transpercer.) Combien de temps me reste-t-il ?

Elle s'apprêtait à répondre : « Je l'ignore. » Mais se dérober ainsi fleurait bon la lâcheté. Aucun médecin de la Mère n'aurait pu lui fournir de réponse plus instruite qu'elle. *Que sais-je ?* Elle l'étudia à l'aide de son œil interne autant qu'externe.

— Des fantômes, j'en ai vu en grand nombre, mais davantage d'anciens que de nouveaux. Ils s'accumulent, voyez-vous. La plupart conservent la forme de la vie, de leurs corps, pendant deux à trois mois après leur mort, mais ils se vident de couleurs et de sentiments. Ils se détériorent lentement. Au bout d'un an, la double vue ne peut généralement plus distinguer les traits humains, bien qu'ils conservent la forme du corps. Âgés de plusieurs années, ils ne sont plus qu'une tache blanche, puis une tache plus pâle, et disparaissent. Mais leur durée varie énormément, je crois, et dépend de la force de caractère que possédait la personne au départ.

Et des épreuves de leur existence en déclin ? Le cas d'Arhys était unique, d'après son expérience. Les exigences seraient énormes

pour un homme en vie. Comment son fantôme famélique et désolé pourrait-il les nourrir ?

Ceux qui ont de grandes âmes donnent beaucoup, puisant dans leur abondance. Mais eux aussi doivent bien arriver au bout de leurs ressources, s'ils n'ont pour les soutenir les mains de… Son esprit fit un écart pour ne pas aller au bout de cette pensée. Elle reprit les rênes pour le remettre sur le droit chemin… *leur dieu*.

— Alors, quelle est mon apparence actuelle ?

— Presque entièrement incolore. (Elle ajouta, à contrecœur :) Vous commencez à devenir flou aux extrémités.

Il se frotta le visage d'une main exploratrice et murmura :

— Ah. Beaucoup de choses deviennent plus claires. (Il resta un moment assis en silence, puis se tapota le genou.) Vous m'avez dit un jour que vous aviez promis à Ias de ne raconter le sort véritable de mon père à aucune âme vivante. Eh bien. Hum. Me voici devant vous. Royina, j'aimerais savoir.

Surprise, Ista se mit à ricaner.

— Vous faites un excellent homme de loi, pour un mort. Cette contre-attaque ferait une très bonne répartie, très à propos, si je ne vous avais pas menti en premier lieu. Ias ne m'a jamais soutiré une telle promesse. Il me parlait à peine, à cette époque-là. Le récit que je vous ai servi n'était qu'un bouclier, pour masquer ma lâcheté.

— Je ne vous qualifierais pas de « lâche », Madame.

— On apprend à ne plus commettre l'erreur de se laisser dicter ses choix par la peur. Avec l'âge, avec chaque blessure et cicatrice, on apprend.

— Alors, je vous demande aujourd'hui la vérité, en tant qu'offrande mortuaire. Je la désire bien plus que des fleurs.

— Ah. (Elle poussa un long soupir.) Oui.

Ses doigts frôlèrent les améthystes lisses et froides et le filigrane d'argent de la broche sous sa poitrine. *Dy Lutez la portait à son chapeau. Il la portait là le dernier jour, je me rappelle*.

— Ce ne sera que la troisième fois de ma vie que je fais cette confession.

— On dit que la troisième fois rachète la faute.

— Qu’en savent les gens ? (Elle ricana de nouveau, plus doucement.) Je ne crois pas. Toutefois, j’ai eu les meilleurs auditeurs, comme il convient à mon rang et à mon crime. Un saint vivant, un honnête divin, le fils mort d’un homme mort… Donc.

Elle avait raconté bien assez souvent le récit dans sa tête ; elle n’avait pas besoin de le préparer davantage. Elle redressa le dos et se lança.

— Tout le monde sait que le père d’Ias, le roya Fonsa, désespéré par la perte de ses fils avant l’assaut de l’alliance du Général Doré, a tué son ennemi au moyen d’un charme de mort, et perdu sa propre vie en échange.

— Ce récit appartient à l’histoire, oui.

— Moins de gens savent que le rituel a entraîné une fâcheuse conséquence, une subtile malédiction affligeant les héritiers de Fonsa et toutes leurs entreprises. D’abord Ias, puis son fils Orico. Teidez. Iselle. La femme stérile d’Orico, Sara. Et moi, souffla-t-elle. Et moi.

— Le règne d’Ias n’est pas connu pour avoir profité à Chalion, concéda-t-il prudemment. Ni celui d’Orico.

— Ias le Malchanceux. Orico l’Impuissant. Les surnoms donnés par le commun n’effleurent même pas la vérité. Ias connaissait sa malédiction, son origine et sa nature, mais il n’en a révélé l’existence à Orico que sur son lit de mort. Toutefois, il avait partagé ce secret avec Arvol dy Lutez, son compagnon d’enfance, maréchal, chancelier, bras droit. Peut-être, comme Orico plus tard avec ses propres favoris, Ias essayait-il d’utiliser Arvol comme des pincettes avec lesquelles traiter les affaires de Chalion sans les souiller de sa malédiction. Le stratagème a échoué. Mais il convenait aux ambitions d’Arvol dy Lutez ainsi qu’à son énergie considérable. Et à son arrogance. Je vous l’accorde, votre père aimait Ias à sa façon. Ias le vénérait et se reposait entièrement sur son jugement. C’est même Arvol qui m’a choisie pour lui.

Arhys tirait sur sa barbe taillée de près.

— J’ai entendu une rumeur, colportée par des envieux, selon laquelle ils étaient, hum, plus intimes que des amis proches, je suppose qu’il faut y voir des calomnies politiques ?

— Non, dit Ista simplement. Ils ont été amants pendant des années, et tout Cardegoss le savait mais n'en parlait jamais hors des murs de la capitale. Ma propre mère me l'a appris juste avant mon mariage, afin que je ne rejoigne pas ce tableau en toute ignorance. Sur le moment, je l'ai crue sans pitié. À présent je la trouve sage. Et inquiète. Avec le recul, je crois que c'était aussi pour me laisser une échappatoire, même si à l'époque j'ai totalement manqué cette implication. Cependant, malgré toutes ses sincères mises en garde – dont j'ai découvert plus tard qu'elles lui avaient été conseillées par sire dy Lutez –, sans doute pour s'éviter des ennuis, je suppose, ainsi qu'à Ias, je n'ai pas compris la situation. Comment l'aurais-je pu : moi, une vierge romantique, exaltée par ce qui semblait une immense victoire sur le terrain de l'amour, être choisie pour épouse par le roya en personne ? J'ai simplement acquiescé, soucieuse de paraître raffinée et raisonnable.

— Oh, dit-il, très doucement.

— Si bien que si vous avez jamais cru que votre mère avait trahi ses vœux, en partageant sa couche avec le père d'Illvin, soyez assuré qu'elle n'était pas la première dy Lutez à les rompre. Je suppose que sa mère à elle était moins habile et honnête que la mienne, et la préparait à ce haut mariage. Ou moins informée, peut-être.

Il haussa des sourcils pensifs.

— Ce qui explique… beaucoup de choses, que je ne comprenais pas enfant. Je croyais que mon père l'avait rejetée, par colère et humiliation, et que c'était pour cette raison qu'il ne venait jamais ici. Je n'ai jamais songé qu'elle avait pu le chasser.

— Oh, je suis persuadée que sire dy Lutez était sincèrement offensé par sa défection, répondit Ista. Peut importe la justification. Son orgueil devait l'empêcher de revenir, mais son sens de la justice, à sa décharge, l'empêchait sans doute également de chercher vengeance. Ou peut-être était-ce la honte. Je peux l'espérer. (Elle ajouta, ironique :) Dans tous les cas, il avait toujours les biens de votre mère à ajouter à ses vastes possessions, pour compenser ses blessures.

Arhys la scruta.

— Vous le trouviez cupide.

— Aucun homme n'accumule autant qu'il le faisait par hasard. Pourtant je ne parlerais pas exactement de cupidité, car il savait à peine tout ce qu'il possédait, alors qu'un homme cupide compte la moindre pièce.

— Alors, quel nom lui donneriez-vous ?

Ista plissa le front.

— Consolation, proposa-t-elle après une pause. Ses biens étaient un miroir magique, reflétant la taille que, lui, souhaitait avoir.

— Voilà un jugement redoutable, Royina, dit-il après un temps.

Elle baissa la tête en signe d'accord.

— C'était un homme très complexe. (Elle inspira puis reprit.) Arvol et Ias ne m'ont pas trahie en cachant leur amour. Ils m'ont trahie en cachant la malédiction. Je suis entrée dans cette alliance alors qu'Ias ignorait le danger que j'encourais, ainsi que mes futurs enfants. Les visions ont commencé alors que j'étais enceinte d'Iselle. Les dieux s'efforçaient de s'imposer à moi. J'ai cru devenir folle. Et Ias et dy Lutez ne m'ont pas détrompée. Pendant *deux ans*.

La soudaine férocité de sa voix fit sursauter Arhys.

— Voilà qui semble… très cruel.

— Voilà qui était de la lâcheté. Et du mépris pour mon intelligence et mon courage. Ils m'ont attirée par ruse dans les conséquences de leur secret, puis ont refusé de m'en confier les causes. Je n'étais qu'une enfant, voyez-vous, inapte à supporter un tel fardeau. Mais pas à porter les enfants d'Ias pour qu'ils naissent dans ces ténèbres. Sauf que les dieux ne semblaient pas me juger inapte. Car c'est à moi qu'ils sont venus. Pas à Ias. Ni à dy Lutez. À moi.

Elle fit la moue.

— Je me demande, avec le recul, quelle contrariété Arvol en a conçue ? Il aurait été le héros unique et resplendissant volant au secours d'Ias, s'il l'avait pu. C'était son rôle coutumier. Et en effet, pendant un temps, il semble que les dieux le lui aient attribué.

» Puis un jour – les dieux se lassent-ils de notre stupidité ? – la Mère Été elle-même m'est apparue, non pas en rêve mais lors d'une vision éveillée. J'étais abattue – je n'avais pas encore appris à me méfier des dieux. Elle m'a dit que la malédiction pouvait être brisée

et chassée de ce monde par un homme qui accepterait de donner sa vie trois fois pour la maison maudite de Chalion. Comme j'étais jeune, et malade d'angoisse pour mes bébés, j'ai pris ses paroles trop littéralement, et conclu qu'elle comptait sur moi pour concevoir un rite dangereux afin d'accomplir ce paradoxe.

— Dangereux, en effet. Et, hum… (Il plissa le front.) Paradoxal.

— J'ai tout rapporté à Ias et Arvol, et nous avons devisé ensemble. Arvol, affligé par nos larmes, s'est porté volontaire pour tenir le rôle du héros. Nous avons choisi la méthode de la noyade, car il arrive parfois que des hommes se relèvent de cette mort-là. Et elle ne défigure pas. Arvol a étudié la question, rassemblé des récits, s'est renseigné sur des victimes qui avaient succombé ou survécu. Dans une caverne au-dessous du Zangre, nous avons installé la barrique, les cordes, le treuil. Les autels pour chaque dieu. Arvol s'est laissé dévêtir, attacher, plonger dans l'eau tête en bas, jusqu'à ce qu'il cesse de lutter, jusqu'à ce que la lumière de son âme déserte mon œil interne.

Arhys fit mine de parler ; Ista leva la main afin de couper court à toute méprise.

— Non. Pas encore. Nous l'avons tiré de la barrique – nous avons chassé l'eau de ses poumons, stimulé son cœur, crié nos prières, jusqu'à ce qu'il s'étrangle et recommence à respirer. Et je voyais la malédiction se fissurer.

» Nous avions prévu que le rituel prendrait place trois nuits d'affilée. La deuxième nuit, tout s'est déroulé de la même façon, mais lorsque ses cheveux ont frôlé la surface de l'eau, Arvol nous a suppliés d'arrêter, disant qu'il ne pourrait le supporter. Il a crié que je voulais l'assassiner, par jalousie. Ias a hésité. J'étais secouée, prise de malaise – mais j'ai laissé la raison me guider. Arvol avait choisi lui-même la méthode, elle avait fonctionné une fois… J'ai pleuré par peur pour mes enfants, et par frustration d'arriver si près du but, d'échouer de si peu à les sauver. Par rage de l'entendre me calomnier ainsi. Et parce qu'il avait par orgueil élevé si haut mes espérances, pour les rejeter ensuite si bas par faiblesse. (Elle ajouta simplement :) J'avais cru au portrait qu'il brossait de lui-même, voyez-vous.

Dehors, dans un creux situé au-dessous des murs du château, des insectes chantaient, mélopée ténue et aiguë. C'était le seul bruit. Arhys avait oublié de respirer. Peut-être son corps en perdait-il l'habitude. Ista se demanda combien de temps il lui faudrait pour s'en apercevoir.

— Quand nous l'avons sorti de l'eau la deuxième fois, il était mort pour de bon, et ni nos larmes et prières, ni nos regrets et récriminations et, cinq dieux, celles-là ne manquaient pas, n'ont pu le ramener. Plus tard, Ias a décidé qu'Arvol avait dit vrai en m'accusant de jalousie. La moitié du temps, je lui donnais raison. La faute revenait… à Ias, pour sa faiblesse, et à moi, pour mon impatience et mon manque de bon sens. Car, si Ias s'était dressé contre moi, j'aurais cédé, ou si j'avais écouté avec mon cœur et non ma tête, et accordé davantage de temps à Arvol, qui sait si au bout d'une journée, ou d'une semaine, ou d'un mois, il n'aurait pas retrouvé son sang-froid ? Je ne le saurai jamais, à présent. Les dieux m'ont délaissée. La malédiction a persisté, intacte, pire que jamais dans ses effets. Jusqu'à ce qu'une autre génération apporte un autre homme, plus apte à la chasser de ce monde. (Elle inspira.) Et c'est ainsi que j'en suis venue à assassiner votre père. Si vous tenez vraiment à le savoir.

Il resta longtemps silencieux, se rappela d'inspirer, et dit :

— Madame, je crois que ce n'est pas une confession. C'est une accusation.

Elle s'appuya en arrière.

— D'Arvol ? Oui, répondit-elle lentement, en effet. S'il ne s'était jamais porté volontaire, il n'aurait pas pour autant baissé dans mon estime. S'il était mort pendant la première tentative, eh bien, j'aurais estimé cette tâche impossible à accomplir pour un homme, ou ma méthode mal conçue. Mais en démontrer la possibilité réelle, et *ensuite* échouer… m'a brisé le cœur. Mais les dieux ne demandaient pas, ai-je appris plus tard, une mort répétée machinalement. On ne peut forcer l'âme d'un être à s'élargir assez pour accueillir un dieu dans le monde, mais c'était cette dilatation, et non la simple mort, qu'ils exigeaient. Arvol dy Lutez était un grand homme. Mais… pas tout à fait assez grand.

Arhys regardait droit devant lui dans la pénombre. La torche avait presque brûlé jusqu'au bout, mais la bougie de Liss luisait toujours en haut des marches. La jeune fille appuyait le menton sur ses mains, les paupières lourdes ; le page s'était endormi, blotti contre ses jupes.

— Si mon père avait vécu, dit enfin Arhys, croyez-vous qu'il m'aurait jamais rappelé auprès de lui ?

— S'il avait ouvert son âme assez grand pour réussir, je crois qu'elle serait ensuite restée bien assez vaste pour vous inclure. Ceux qui ont accueilli un dieu ne rétrécissent pas pour reprendre leur taille précédente, selon mon expérience. S'il n'avait jamais fait cette tentative… Eh bien, il n'a jamais été assez petit pour se détourner du danger, non plus. Donc, je l'ignore.

— Hum. (Il n'émit qu'un petit bruit, mais qui trahissait néanmoins une douleur cachée. Il leva les yeux vers l'horloge des étoiles.) Royina, je vous empêche d'aller vous coucher.

Mais pas l'inverse. Lors des veillées longues et solitaires de ses nuits blanches, à quoi pensait-il donc ? Elle saisit néanmoins l'occasion et se leva. Il l'imita, dans un craquement de pièces d'armure.

Il lui prit la main, s'inclina à moitié, pressa brièvement son front contre le dos de cette main.

— Royina, je vous remercie pour ce florilège de vérités. Je sais qu'elles vous coûtent.

— Ce sont des épines sèches et amères. Je regrette de ne pouvoir vous faire de meilleure offrande mortuaire.

De tout mon cœur fêlé, je le regrette.

— Je ne désire pas de plus douce couronne.

Liss, les voyant de nouveau traverser la cour, réveilla le page d'une poussée et descendit au bas des marches pour reprendre Ista au bras d'Arhys. Arhys leur adressa un salut solennel et se détourna, suivi de son page aux pas pressés. L'écho décroissant de ses foulées sous l'arcade résonna aux oreilles d'Ista comme des tambours assourdis.

La Royina fut longue à trouver le sommeil. Dans l'aube grise, il lui sembla entendre au loin des bruits de coups et des voix basses, mais l'épuisement la rappela vers l'oreiller. Elle sombra dans un rêve déplaisant où elle se tenait à une table haute avec dame Cattilara. La marchesse, diffusant une faible lueur violette, servait sans relâche de la nourriture à son invitée jusqu'à ce qu'Ista eût le ventre tendu, et noyait ses esprits dans la boisson jusqu'à ce qu'Ista s'affalât sur son siège, incapable de se lever à cause de ses membres paralysés.

Il fallut un coup plus fort frappé à la porte de la chambre externe pour l'arracher à l'emprise de ce rêve bizarre. Elle soupira de soulagement à se retrouver dans son lit, avec un corps aux proportions normales et de nouveau mobile, bien que pas vraiment reposé. D'après les rayons éclatants qui filtraient par les volets, il faisait déjà jour.

Elle entendit les pas de Liss, puis des voix : celle de Foix, grave et pressante, celle de dy Cabon, perçante et exaltée. Ista était déjà sortie du lit et avait enfilé sa robe noire lorsque la porte séparant les chambres s'ouvrit et que Liss passa la tête.

— Royina, il s'est produit quelque chose de très étrange…

Ista sortit précipitamment. Foix portait une tunique bleue, des chausses, des bottes et une épée, et avait le visage rougi par l'effort ; dy Cabon avait enfilé sa sous-tunique de guingois, les boutons passés dans les mauvaises boutonnières, et allait pieds nus.

— Royina. (Foix baissa la tête.) Avez-vous vu ou entendu quelque chose, dans la chambre de sire Illvin ou la galerie, vers l'aube ? Votre chambre est plus proche que la nôtre.

— Non… Peut-être. Je me suis rendormie. (Elle grimaça au souvenir du rêve déplaisant.) J'étais très fatiguée. S'est-il vraiment produit quelque chose ?

— Dame Cattilara est venue à l'aube avec des serviteurs pour emporter sire Illvin sur une paillasse. Ils l'ont conduit au temple afin que l'on prie pour lui, et pour consulter les médecins du temple, a-t-elle dit.

— J'aurais cru que c'était aux médecins du temple de venir s'occuper de lui à Porifors, répondit Ista, troublée. Sire Arhys les a-t-il accompagnés ?

— Le march est introuvable ce matin. J'ai entendu parler de tout ceci lorsqu'un de mes officiers m'a demandé, à moi, si je l'avais vu.

— J'ai vu Arhys pour la dernière fois hier soir. Il est venu me parler dans la cour, vers minuit. Liss était présente.

La jeune fille acquiesça. Elle s'était de toute évidence réveillée avant Ista – elle était habillée et avait posé sur une table un plateau de thé et de pain frais –, mais peu de temps auparavant, car tout ceci semblait également nouveau pour elle.

— Donc, poursuivit Foix, je me sentais étrangement mal – peut-être la conséquence des mauvais rêves que j'ai faits cette nuit, qui m'ont fait m'interroger sérieusement sur la nourriture du château, mais, en tout cas, j'ai trouvé un prétexte pour descendre au temple voir ce qui s'y passait. Dame Cattilara n'y était pas venue. J'ai demandé autour de moi. J'ai fini par découvrir qu'elle avait emprunté un chariot de ravitaillement et des chevaux d'attelage à l'écurie de la garnison toute proche. Personne ne savait ce qu'on y avait chargé, mais le chariot, avec Goram aux commandes et un des serviteurs assis près de lui, a été vu en train de franchir les portes de la ville il y a une heure au moins, en direction de la route du sud.

Ista inspira.

— Les a-t-on revus depuis, Arhys et elle ?

— Non, Royina.

— Alors, elle les a enlevés. Elle a pris Arhys, et emporté Illvin afin de le nourrir.

Le regard de Foix se fit plus perçant.

— Pensez-vous que la marchesse en soit responsable ? Et non pas sire Arhys ?

— Sire Arhys n'abandonnerait jamais Porifors et son poste. Malgré tous les pleurs de sa femme, répondit Ista avec certitude.

C'est un homme de plus grande volonté qu'Ias. Mais, d'un autre côté, les dy Lutez l'ont toujours été.

— Mais le démon de dame Cattilara voulait s'enfuir, nous avez-vous dit, intervint dy Cabon. Supposez qu'il ait pris l'ascendant ?

— Alors, pourquoi emporter les bagages ? demanda Liss avec une certaine logique. Le corps de dame Cattilara, son coffret à bijoux et un cheval rapide auraient suffi.

Foix se tourna vers elle avec une lueur de respect dans les yeux.

— Pas l'ascendant, je crois, dit lentement Ista. Mais supposons que le démon l'ait persuadée que la fuite profiterait à leurs buts respectifs ? Alors, elle disposerait de sa pleine coopération.

— Elle désire que la vie soit rendue à son mari ou, au moins, que cette étrange demi-mort se prolonge indéfiniment, dit Foix. En quoi le charger avec le pauvre sire Illvin dans un chariot pour prendre la fuite peut-il profiter à ce but-là ?

— Hem, répondit dy Cabon.

Tous les visages présents dans la pièce se tournèrent vers lui.

— Quoi ? demanda Ista d'une voix brusque.

— Ah, hum… Je me demande si quelque chose que j'ai dit… Dame Cattilara est venue me voir hier soir après le dîner. Pour des conseils spirituels, ai-je supposé. Nous avons parlé de cette situation désespérée. Pauvre jeunette, ses larmes scintillaient comme de petits joyaux de douleur sur ses joues.

Ista roula les yeux.

— Je n'en doute pas. Et ensuite ?

— J'ai tenté de la conseiller aussi bien que de la consoler, de lui faire comprendre face à quel danger théologique elle avait placé son mari. Ainsi que le danger physique infligé à son beau-frère, et le péril de son âme à elle. J'ai dit que la magie démoniaque ne guérirait rien. Seul un miracle pouvait modifier le cours inévitable des événements. Elle m'a demandé où les miracles avaient lieu, aussi naturellement que s'ils provenaient de quelque magasin sacré. Je lui ai répondu que seuls les saints pouvaient nous les transmettre de la part des dieux. Elle m'a demandé : « Où trouve-t-on les saints ? » J'ai répondu « Dans toutes sortes d'endroits étranges et inattendus, élevés ou non. » J'ai dit que je pensais que vous, Royina, étiez la sainte entre les mains desquelles cet écheveau devait se dénouer. Elle a répondu, eh bien, des choses insensées, inconsidérées – elle semble vous considérer comme son ennemie. Je l'ai assurée qu'il ne pouvait rien en être. Elle a répondu que n'importe quel autre saint

dans ce monde serait mieux adapté à cette tâche, et m'a demandé d'en faire venir un, comme si les saints étaient des médecins qu'il suffit d'emprunter au temple. Enfin oui, certains saints sont des médecins, mais ce n'est pas comme si… Je lui ai dit qu'elle avait peu de chances de se voir offrir une autre réponse par les dieux ; la plupart des gens n'ont même pas droit à une seule. Je crains qu'elle ne s'intéresse guère aux vérités plus subtiles de la théologie.

— Elle veut un rituel à appliquer de façon mécanique, répondit Ista. (*Comme moi, autrefois*.) Un marchandage de commerçant. Donner une pièce contre des marchandises. Simplement, elle ne trouve pas le vendeur.

Le divin haussa les épaules.

— C'est ce que je craignais.

— Si bien que, à présent, elle a emporté le vivant et le mort en pèlerinage. Pour aller chercher un miracle. Pour en commander un.

— Les routes sont très peu sûres par ici, comme nous l'avons découvert hier, intervint Foix d'une voix inquiète. Sire Arhys ne permettrait certainement pas à son épouse de les emprunter en ce moment, quelles que soient ses espérances.

— Croyez-vous qu'il ait eu le choix ? Y a-t-il une paillasse dans ce chariot, ou plutôt deux – les deux frères étendus côte à côte comme des fagots ? Le démon pourrait aider Cattilara : cette double inactivité lui serait un soulagement.

Dy Cabon se gratta la tête.

— Elle a, plus que personne, le droit de chercher à guérir sire Arhys. Il est son mari.

— Mais pas Illvin, s'empressa de répondre Ista. Et les besoins d'Arhys vont bien au-delà d'une simple guérison. Il faut les ramener. Foix, rassemblez votre troupe et ses chevaux. Liss, enveloppez mes genoux pour monter à cheval, je ne veux pas rouvrir ces plaies.

Dy Cabon protesta :

— Royina, vous non plus ne devriez pas vous trouver sur la route !

— Je vous l'accorde, mais Foix n'a pas l'autorité de commander aux serviteurs de Cattilara contre son gré. Et quelqu'un doit s'occuper de son démon.

— Je crois pouvoir le faire, Royina, dit Foix, avant de lancer un regard prudent à dy Cabon.

— Saurez-vous, dans le même temps, vous occuper d'une femme en pleurs, affolée, en train de hurler ?

— Ah, dit-il, méditant cette pénible vision. Et vous ?

— Je pense que oui.

En fait, je crois même que je l'attends avec impatience.

— Eh bien, hum, je l'apprécierais, Royina.

— Parfait. Prévenez les officiers d'Arhys… hum. (Elle plissa les yeux.) Je pense qu'Arhys n'aimerait pas que le récit de cette histoire se répande. Dy Cabon, si nous ne sommes pas revenus d'ici… combien de temps, Foix ? Deux heures ?

— Ils avaient quatre chevaux et une heure d'avance – disons deux ou trois heures.

— Si nous ne sommes pas rentrés d'ici trois heures, dites aux officiers supérieurs d'Arhys ce que nous avons fait, et demandez-leur d'envoyer des hommes à notre suite. (Ista se tourna vers Foix.) Dépêchez-vous. Nous vous retrouvons dans l'avant-cour dès que les chevaux seront sellés.

Il la salua puis disparut. Liss ôtait déjà sa jolie robe et retirait ses pantoufles. Ista poussa un dy Cabon récalcitrant vers la porte.

— Mais je devrais vous accompagner, Royina ! criait le divin. Et Foix ne devrait pas rester sans guide !

— Non. J'ai besoin de vous ici. Et si l'ours dansant de Foix a besoin d'un collier, je suis mieux placée pour lui en fournir un.

— Et vous êtes trop gras et voyagez trop lentement.

La voix de Liss, peu compatissante, traversa la fenêtre, accompagnée par un bruit de bottes qu'on alignait. Dy Cabon rougit.

Ista posa la main sur son épaule.

— C'est une région sèche où l'on trouve plus difficilement des aqueducs. Si vous restez en sécurité ici, vous soulagerez mon cœur d'une inquiétude de plus.

Son visage fonça d'un degré supplémentaire, mais il s'inclina néanmoins docilement bien qu'à contrecœur. Ista ferma la porte derrière lui et se hâta de revêtir ses habits d'équitation.

Chapitre 19

Dans l'avant-cour, Ista fut surprise de voir la monture qu'amenait Liss pour elle. Un grand cheval d'un blanc étincelant avec un nez gris velouté, la crinière et la queue évoquant des bannières de soie – Ferda en fût devenu poète. On avait soigneusement nettoyé de sa robe les taches de l'écurie, et il n'y restait que quelques vagues traces jaunes rappelant inexorablement les souillures des robes blanches de dy Cabon. Il s'ébroua et poussa Liss doucement, avec de grands yeux sombres, liquides et aimables.

— Qu'est-ce donc là ? demanda Ista, comme Liss menait la bête vers l'escabeau.

— On me dit qu'il s'appelle Plume. Diminutif de Tête de Plume. J'ai demandé qu'on vous donne le cheval le mieux dressé de l'écurie, et ils m'ont suppliée de le sortir, car, depuis la maladie de sire Illvin, il n'a pas fait grand-chose d'autre que paresser dans son écurie, manger et grossir.

— C'est donc la propre monture de sire Illvin ? demanda Ista, qui passait la jambe par-dessus le large dos. (Le cheval resta parfaitement immobile tandis qu'elle posait ses genoux protégés contre ses flancs et trouvait les étriers.) Ce n'est certainement pas un cheval de guerre.

— Non, il a un autre étalon à cette fin : une brute rousse au caractère infect que personne d'autre n'accepte d'approcher.

Liss se hissa d'un bond sur son palomino de courrier, qui fit un écart, peu coopératif, et sembla prêt à ruer, mais se calma sous sa main sévère.

— Il a malmené plusieurs valets. Ils m'ont montré leurs blessures. Très impressionnantes.

Foix leva la main puis l'abaissa, et Pejar et lui ouvrirent la voie et franchirent la porte, suivis de Liss, d'Ista et de la demi-douzaine restante d'hommes de la compagnie de la Mère. Ils s'alignèrent sur une file unique pour progresser le long de la route en montées et

descentes, qui bordait le village. Au-delà des murs, ils tournèrent pour rejoindre la route de Tolnoxo par laquelle Ista était arrivée tant de journées bien remplies auparavant. Foix avançait à une allure très vive mais pas éreintante, gravissant les côtes au pas, descendant au trot, galopant sur le plat. « Tête de Plume » semblait une calomnie, car le cheval réagissait si bien aux instructions les plus infimes de ses rênes ou de ses talons qu'elle semblait le commander par la pensée. Son trot était une vague longue et lisse, son galop donnait l'impression de se laisser mener dans une chaise à porteurs. Une telle délicatesse la soulagea, car la distance jusqu'au sol dur semblait bien grande depuis ce perchoir. Sire Illvin avait certainement besoin de chevaux très grands.

Traversant une zone humide et boisée près de la rivière, ils réveillèrent une multitude de gros taons bourdonnants. Ista grimaça et acheva d'une gifle ceux qu'elle pouvait atteindre lorsqu'ils se posaient avidement sur les flancs soyeux de Plume. Ils s'écrasaient avec un bruit dégoûtant, lui maculant la paume de traces sanglantes. Le palomino de Liss hennissait et ruait. Foix regarda par-dessus son épaule ; seule Ista vit la lueur violette vaciller dans sa main, mais les affreux insectes quittèrent la monture de Liss. Comme ils vinrent ensuite se rassembler sur celle d'Ista, ce ne fut guère mieux, mais la compagnie rejoignit la lumière du soleil en laissant les taons derrière elle avant qu'Ista pût s'en plaindre.

Ils quittèrent la vallée par la longue montée du côté le plus abrupt et s'arrêtèrent pour abreuver les chevaux dans le village aux oliviers, à quelque huit kilomètres de Porifors. Cette ombre-là était merveilleusement dépourvue d'insectes piqueurs. Pejar alla interroger les villageois pour savoir s'ils avaient vu passer le chariot qu'ils poursuivaient. Ista se retrouva debout près de Foix, en train de s'étirer à l'ombre d'un immense tronc d'olivier tandis que les chevaux en nage avalaient bruyamment l'eau du ruisseau.

— Vous jouez encore avec les mouches ? demanda-t-elle doucement. Je vous ai vu. Ne le faites plus, je vous en prie, ou je vous dénoncerai au divin.

Il rougit.

— C'était une bonne action. Et puis, je voulais faire plaisir à Liss.

— Hum. (Elle hésita.) Suivez mon conseil, et n’utilisez pas la magie pour la courtiser. Et surtout, ne cédez pas à la tentation de vous en servir indirectement pour vous attirer ses faveurs.

À en juger par son sourire embarrassé, il savait exactement de quoi elle parlait – et ce n’était pas la première fois que l’idée d’un sort aphrodisiaque lui avait traversé l’esprit.

— Hum.

Ista baissa encore un peu plus la voix.

— Car si vous le faites et si elle le découvre, ce sera suffisant pour détruire sa confiance non seulement en vous, mais en son propre esprit. Elle ne saurait plus jamais avec certitude si une pensée ou un sentiment lui appartient vraiment. Elle passerait son temps à s’arrêter, anticiper, tourner et retourner chaque chose dans sa tête. Cette route-là mène à la folie. Vous lui causeriez moins de tort, et feriez preuve d’une plus grande clémence, en lui cassant les deux jambes à coups de marteau de guerre.

Le sourire de Foix s’était figé.

— J’agirai selon vos ordres, Royina.

— Je ne vous parle pas en tant que royina. Même pas en tant que messagère des dieux. Je vous parle en tant que femme, qui a parcouru cette route jusqu’au bout et revient en rapporter les dangers. Si vous possédez toujours la moitié de votre intelligence de départ – et si vous cherchez bien l’amour, et non votre propre satisfaction –, vous m’écouterez en tant qu’homme.

Il s’inclina, cette fois, d’un air nettement plus songeur, débarrassé de son sourire suffisant.

Pejar revint leur apprendre qu’un chariot s’était en effet arrêté dans l’oliveraie un peu plus tôt, et que ses occupants avaient profité de l’ombre juste assez longtemps pour dételer et abreuver leurs deux paires de chevaux ; le chariot était reparti moins d’une demi-heure plus tôt. Avec une grimace satisfaite, Foix abrégea leur propre repos.

Six autres kilomètres au trot les menèrent au sommet d’une longue côte. Ils virent enfin leur proie plus loin sur la route, minuscule, la bâche du chariot, ornée du signe de la garnison de Porifors, brillant au soleil. Foix fit signe à sa troupe d’avancer. Ils

avaient largement réduit la distance avant qu'un des occupants du chariot ne les repérât. Le cocher invisible pressa l'attelage, mais les chevaux au pas lourd, ralentis par la charge qu'ils tiraient, ne pouvaient égaler les montures plus rapides des poursuivants.

Les hommes de la compagnie de Foix galopèrent des deux côtés du véhicule qui rebondissait bruyamment, pour se pencher et saisir les rênes des deux chevaux de tête. Alors qu'elle pressait à son tour son cheval de le contourner, Ista entendit Cattilara pousser des cris de protestation. Le chariot ralentit puis s'arrêta.

Cattilara, vêtue d'un élégant costume de voyage gris et or, était assise sur le siège du cocher, en train d'admonester un Goram terrifié, qui se voûtait les yeux presque clos, serrant les rênes de l'attelage dans des mains tremblantes et crispées. Ista plissa les yeux pour chasser la lumière du monde et s'efforça d'étendre sa vision interne à sa pleine sensibilité, afin de percevoir directement non pas les esprits cachés dans la matière, mais les esprits seuls. Les dieux voyaient-ils le monde ainsi ? Le démon de Cattilara n'était pas, au soulagement d'Ista, dilaté et dominant, mais recroquevillé sur lui-même à l'intérieur d'elle. Un autre serviteur, une des jeunes dames de Cattilara et le page d'Arhys étaient tapis ensemble à l'arrière du chariot.

Deux formes presque éteintes reposaient côte à côte. La vision corporelle d'Ista étant arrêtée par la toile et le bois, il devenait presque plus facile de voir ce qu'elle cherchait réellement. Une mince ligne de feu blanc, dérivant d'un corps à l'autre ; à un degré de perception encore inférieur, un réseau de lumière violette dirigé dans trois directions, le canal du sort.

Elle serra les doigts, et Plume s'arrêta pour rester immobile, placide et obéissant. Elle laissa les rênes tomber sur son garrot puis étira les mains, laissant son esprit suivre les contours de son corps. Puis, pour la première fois, se glisser hors de son corps. *Bâtard, aidez-moi. Soyez maudit.* Elle n'essaya pas encore, n'osa pas tenter de briser les lignes sous-jacentes du sort démoniaque, mais se contenta de poser ses ligatures et d'appeler le feu des âmes. La ligne blanche liant Illvin et Arhys s'embrasa comme du chaume prenant feu au loin dans la pénombre.

La voix grave d'Arhys s'éleva depuis l'intérieur, aussi irritée que celle d'un homme tiré de son sommeil.

— Que se passe-t-il ? Illvin… ?

Les hurlements outragés de Cattilara cessèrent brusquement. Elle rentra la tête dans les épaules et se fit toute petite sur son siège. Haletante, elle braqua sur Ista un regard mauvais.

On entendit un mouvement à l'intérieur du chariot : un grincement, des bruits de bottes sur les planches. Arhys passa la tête à l'extérieur et regarda autour de lui.

— Enfer du Bâtard ! Mais où sommes-nous ?

Un coup d'œil au paysage familier répondit de toute évidence à sa question, car il reporta son regard interrogateur sur son épouse en larmes.

— Cattilara, qu'as-tu fait ?

De l'autre côté du chariot, un Foix tendu soupira de soulagement et adressa un petit salut de remerciement à Ista. La lueur mauve en attente dans sa main s'éteignit.

Cattilara pivota sur son siège et entoura des deux bras les cuisses de son mari, le suppliant de toutes ses forces. Goram se pencha pour l'éviter.

— Messire, Messire, non ! Ordonnez à ces gens de s'en aller ! Dites à Goram de reprendre la route ! Nous devons nous échapper ! Elle est malveillante et souhaite provoquer votre mort !

Machinalement, Arhys lui caressa les cheveux. Son regard tomba sur Ista, qui le scrutait d'un air sombre.

— Royina ? Qu'y a-t-il ?

— Quelle est votre dernier souvenir, Sire Arhys ?

Il prit un air songeur.

— Cattilara m'a envoyé un message urgent pour que je la rejoigne dans la cour de l'écurie de la garnison. J'y ai trouvé ce chariot qui attendait là, et puis… plus rien.

Il se renfrogna encore davantage.

— Votre épouse s'est mis en tête de vous enlever pour aller chercher des moyens de vous guérir ailleurs qu'à Porifors. Dans quelle mesure son démon l'y a encouragée, je l'ignore, mais il l'a

certainement assistée. Illvin vous accompagne dans le but principal, je crois, de vous servir de cantine.

Arhys tressaillit.

— Déserter mon poste ? Et Porifors ? Maintenant ?

La dureté d'acier de sa voix fit frissonner Cattilara. Pour la première fois, elle échoua à l'apaiser en fondant en sanglots devant lui. Lorsqu'il leva le visage de sa femme vers le sien, Ista vit la tension des tendons de ses mains, qui saillaient comme des cordes sous la pâleur de sa peau.

— Cattilara. Réfléchis. Cette désertion déshonore ma confiance et mes serments. Au provincar de Caribastos, à la royina Iselle et au royse consort Bergon – à mes propres hommes. C'est impossible.

— Ce n'est pas impossible. Supposez que vous soyez atteint de… oh… de n'importe quelle autre maladie. Quelqu'un d'autre devrait pareillement vous remplacer. Vous êtes malade. Un autre officier doit reprendre votre poste pour l'instant.

— Le seul en qui j'aurais confiance pour le reprendre immédiatement, dans l'incertitude actuelle, est Illvin. (Il hésita.) Serait Illvin, corrigea-t-il.

— Non, non, non… !

Elle le cogna de ses poings dans un accès de rage et de frustration.

Ista étudia les lignes palpitantes de lumière. *Pourrais-je le faire ?* Elle n'en était pas sûre. *Eh bien, je suis sûre de pouvoir essayer*. *Donc.* Elle joignit calmement ses mains charnelles sur ses genoux et tendit à nouveau ses mains spirituelles. Laissant à nouveau intacts les canaux sous-jacents du démon, elle serra la ligature entre Arhys et Illvin jusqu'à presque la fermer.

Arhys tomba à genoux ; il entrouvrit des lèvres stupéfaites.

— Si vous voulez qu'il puisse bouger et se tenir debout, dit Ista à Cattilara, vous devez maintenant le faire vous-même. Sans rien voler.

— Non ! hurla Cattilara lorsque Arhys s'effondra à demi sur elle.

Goram l'empoigna pour empêcher ce corps pesant de basculer du siège. Cattilara baissa les yeux vers le visage d'Arhys, pâle et confus, en proie à une dénégation horrifiée. Le feu de son âme

s’élevait de son corps en bouillonnant pour se rassembler au niveau du cœur.

Oui ! songea Ista. *Tu le peux. Vas-y, jeune dame !*

Puis, avec une plainte et un afflux de lumière blanche, Cattilara s’évanouit. Le feu chaotique jaillit de son cœur, pour se déverser de manière irrégulière sur les rivages du sort. Ista tendit à nouveau une main transparente. Le flot se stabilisa, se calma. Ni trop rapide, pour ne pas vider d’un coup ses réservoirs, ni trop lent, pour ne pas manquer son but. Simplement… voilà. L’œil interne d’Ista revérifia les lignes. Un minuscule filet de vie s’écoulait toujours d’Illvin, juste assez pour maintenir le contact. Elle n’osait pas toucher au subtil réseau du démon, et n’était même pas sûre de pouvoir le rompre si elle essayait. Arhys cligna des yeux, bougea la mâchoire, se releva en tremblant, s’appuyant d’une main sur l’épaule de Goram.

— Oh, merci, murmura Foix dans le silence bienvenu.

— J’avais parfois ce genre de comportement, aux premiers temps de mon chagrin, lui murmura Ista, troublée par ce souvenir. Pourquoi, au nom des cinq dieux, personne ne m’a-t-il jamais étouffée pour se débarrasser de ma présence ? Je ne le saurai sans doute jamais.

Une voix rugueuse s’éleva depuis l’intérieur du chariot :

— Par les démons du Bâtard, quoi encore ?

Le soulagement illumina le visage d’Arhys.

— Illvin ! Ici !

Un bruit de pieds nus ; Illvin, vêtu de sa seule robe de lin et affichant l’air d’un homme éveillé trop tôt après une nuit de longues festivités, sortit en titubant et resta à cligner des yeux dans la vive lumière matinale, agrippant d’une main le support de la bâche pour garder l’équilibre.

Son regard se posa sur Ista, et son visage s’illumina.

— L’Emplumé ! s’écria-t-il, ravi.

Cet étrange salut, conclut Ista avec un temps de retard, s’adressait en fait à son cheval, qui remua les oreilles et s’ébroua, dilatant ses naseaux gris, et s’écartant presque, mais pas tout à fait, de l’emplacement où sa cavalière lui avait commandé de rester.

— Royina, continua Illvin avec un signe de tête, j’espère que Cervelle de Plume vous a convenu ? Cinq dieux, personne n’a donc pensé à limiter ses rations ?

— C’est un parfait gentilhomme, l’assura Ista. Je le trouve très bien proportionné.

Illvin baissa les yeux vers Catti, affalée à présent contre l’épaule intimidée de Goram.

— Que se passe-t-il ? Va-t-elle bien ?

— Pour l’instant, assura Ista à Illvin comme à Arhys, qui commençait à regarder sa femme d’un air plus hésitant. J’ai, comment dire… demandé qu’elle échange quelque temps sa chaise contre la vôtre.

— Je ne vous en savais pas capable, dit prudemment Illvin.

— Moi non plus, jusqu’à ce que j’en fasse l’essai il y a quelques instants. Le sort du démon n’est pas rompu, simplement… redistribué.

Arhys, le visage figé par l’embarras, s’agenouilla néanmoins pour soulever Cattilara dans ses bras. Illvin tâta son épaule droite et grimaça ; sa grimace s’intensifia lorsqu’il vit du rouge commencer à sourdre lentement sur l’épaule de Cattilara. Il s’écarta pour laisser son frère et son fardeau rentrer dans le chariot. Ista tendit ses rênes à Liss et passa tant bien que mal de sa selle au siège du chariot. Illvin tendit la main pour l’aider à monter à bord.

— Nous devons parler, lui dit-elle.

Il acquiesça, du fond du cœur.

— Goram, appela-t-il. (Son valet leva les yeux avec un soulagement évident sur les traits.) Fais faire demi-tour à ce chariot pour reprendre la route de Porifors.

— Oui, Messire, dit joyeusement Goram.

Ista passa sous la bâche après Illvin tandis que Foix commençait à crier des instructions à ses hommes pour qu’ils aident à diriger l’attelage dans l’autre sens. Arhys installait Cattilara, la tête ballottante, sur la paillasse que lui-même venait de quitter. L’air sentait le renfermé sous la bâche, et il y faisait sombre après la lumière vive de l’extérieur, mais les yeux d’Ista s’accoutumèrent très vite. Le second serviteur, la dame de Cattilara et le page

s'accroupirent d'un air craintif à l'arrière du chariot, au milieu de trois ou quatre petites malles. Qui semblaient des bagages réduits pour le voyage, même s'ils contenaient sans nul doute le coffret à bijoux de la marchesse.

Arhys envoya le valet de chambre et la dame s'asseoir à l'avant avec Goram. Son page, les yeux ronds d'inquiétude, s'assit près de lui ; Arhys ébouriffa les cheveux du garçon pour le réconforter. Il s'assit en tailleur près de la tête de son épouse. Illvin aida Ista à s'installer sur la paillasse opposée ; elle sentit ses croûtes craquer sous leurs pansements lorsqu'elle plia les genoux. Illvin fit mine de 'asseoir en tailleur près d'elle, prit conscience de sa robe étroite qui l'empêchait de prendre cette position, et se mit plutôt à genoux.

Arhys baissa des yeux furieux vers son épouse.

— Je n'arrive pas à croire qu'elle ait pu penser que j'abandonnerais Porifors.

— Je ne crois pas qu'elle l'ait pensé, dit Ista. D'où cette supercherie. (Elle hésita.) C'est très difficile, quand toute votre vie repose sur les décisions d'autres personnes, et que vous ne pouvez rien faire pour en affecter le résultat.

Le chariot termina de pivoter et se lança au pas. L'attelage serait bien assez fatigué d'ici à ce qu'ils eussent parcouru la quinzaine de kilomètres les séparant du château.

Arhys tâta l'épaule de Cattilara, où une tache rouge sombre trahissait le sang qui suintait lentement au-dessous.

— Cette solution ne peut convenir.

— Il le faudra bien, jusqu'à ce que nous atteignions Porifors, répondit Illvin, mal à l'aise.

Il étira les bras et les mains et fit jouer ses épaules, comme s'il reprenait possession d'un corps qui avait perdu l'habitude de le contenir. Il testa sa poigne et fronça les sourcils.

— Je n'ai plus qu'à espérer que ma disparition n'a pas mis toute la garnison en alerte, dit Arhys.

— Dès notre arrivée, répondit Ista, nous devrons réessayer d'interroger le démon de Cattilara. Il doit savoir ce qui se prépare en Jokona et, surtout, qui l'a envoyé.

Elle répéta pour Illvin le récit de l'officier concernant le brusque changement de Sordso l'Ivrogne.

— Comme c'est étrange, réfléchit Illvin. Sordso n'a jamais montré de tels sentiments pour sa famille auparavant.

— Mais… serons-nous capables de questionner la créature, Royina ? s'enquit Arhys, qui observait toujours Cattilara. Nous avons eu si peu de chance la dernière fois.

Ista secoua la tête, en proie au même doute.

— Je ne disposais pas, la première fois, des conseils de l'érudit dy Cabon. Ni de l'assistance de Foix dy Gura. Nous parviendrons peut-être à dresser chaque démon contre l'autre, pour aller dans notre sens. Ou… dans n'importe quel sens. Je demanderai conseil au divin dès notre retour.

— Je voudrais demander conseil à mon frère, tant que je le peux, dit Arhys.

— Et moi, je voudrais demander un peu de nourriture, dit Illvin. Y en a-t-il dans ce chariot ?

Arhys pria son page de chercher ; le jeune garçon émergea des réserves, après une fouille, avec une miche de pain, un sac d'abricots secs coriaces et une outre d'eau. Illvin s'installa et se mit à mâcher consciencieusement, tandis qu'Arhys détaillait les rapports des éclaireurs de Porifors.

— Nous manquons totalement de nouvelles en provenance du nord, fit remarquer Illvin lorsque Arhys eut terminé son bref compte-rendu. Ce qui ne me plaît guère.

— En effet. Je m'inquiète beaucoup pour les deux groupes qui ne sont pas encore rentrés et n'ont pas envoyé de messages. Je m'apprêtais à envoyer une autre patrouille à leur recherche, quand mes tâches matinales ont été interrompues de manière si inattendue. (Arhys lança un regard désespéré à son épouse inconsciente.) Ou je pourrais y aller moi-même.

— Je te prie d'y renoncer, dit Illvin, massant son épaule.

— Eh bien… en effet. Ce ne serait peut-être pas judicieux, compte tenu des circonstances.

Son regard sur Cattilara se fit, si c'était possible, encore plus inquiet. Elle semblait affreusement sans défense, recroquevillée

ainsi sur le côté. Sans la dureté que le subterfuge imprimait à ses traits, sa beauté naturelle saisissante se réaffirmait.

Il leva les yeux et parvint à adresser un bref sourire à Ista.

— Ne soyez pas inquiète, Royina. Même si une force cachée approche depuis cette direction, elle ne pourra pas faire grand-chose contre Porifors. Les murs sont robustes, la garnison loyale, l'approche est extrêmement difficile pour des machines de siège, et la forteresse se dresse sur de la pierre solide. On ne peut pas la miner. Des renforts d'Oby arriveraient avant que nos assaillants n'aient le temps de finir d'installer leur camp.

— Si Oby n'est pas elle-même attaquée en même temps, marmonna Illvin.

Arhys détourna le regard.

— J'ai parlé longuement au notaire du temple ces derniers jours, et je lui ai confié par écrit mes dernières volontés. Le gardien du château a la garde de tous mes autres papiers. Je t'ai désigné comme exécuteur testamentaire, et tuteur associé de la petite Liviana.

— Arhys, dit Illvin, la voix chargée de doute, je voudrais attirer ton attention sur le fait que je n'ai pas plus de garantie de survivre à cette histoire.

Son frère hocha la tête.

— Le grand-père de Liviana devient son seul tuteur dans ce cas, et le gardien de toutes les propriétés dy Lutez qui lui reviennent. Dans tous les cas – compte tenu de l'absence d'enfants de Catti et moi –, je compte rendre Cattilara et son douaire à la protection de sire dy Oby.

— Cattilara se moquerait autant de mon autorité que moi de l'exercer, dit Illvin. Merci pour nous deux.

Arhys hocha la tête avec une ironie désabusée.

— Si tu… si… si tu ne peux t'en charger au nom de Liviana, le commandement militaire de Porifors doit revenir au provincar de Caribastos, afin qu'il désigne un homme qu'il juge apte à mener cette tâche à bien. Je lui ai écrit pour l'avertir… eh bien, seulement que je suis malade, et qu'il devrait peut-être y réfléchir au cas où.

— Tu te charges de toutes les tâches. Même les plus déplaisantes. (Illvin eut un pâle sourire.) Tu t'es toujours occupé de nous tous comme un père. As-tu encore le moindre doute quant au dieu qui va te reprendre ? Mais laisse-Le attendre encore un peu.

Il lança vers Ista un regard en biais.

Mais aucun dieu ne l'attend, songea-t-elle. *C'est le sens du mot « exilé »*.

Arhys haussa les épaules.

— Les jours me rongent comme les rats le font d'un cadavre. Je le ressens à présent, avec une intensité croissante. J'ai déjà abusé de mon temps, et gravement. Royina… (Il posait sur elle des yeux pénétrants jusqu'au malaise.) Êtes-vous capable de me libérer ? Est-ce là la raison pour laquelle on vous a lâchée ici ?

Ista hésita.

— Je sais à peine ce que je peux faire ou non. Si je suis censée canaliser des miracles, celui-ci ne serait pas mon premier choix. Mais c'est la nature même des miracles que leur conduit humain ne puisse les choisir, à part pour leur crier « oui » ou « non ». Il n'y a que la sorcellerie démoniaque que l'on puisse plier à notre volonté. Personne ne plie un dieu.

— Et pourtant, répondit pensivement Illvin, le Bâtard est lui-même un semi-démon, à ce qu'on dit. Je crois que sa nature ne cadre pas pleinement avec celle du reste de sa famille. Peut-être que ses miracles non plus ?

Ista fronça les sourcils, perdue.

— Je… l'ignore. Dans mon rêve, il me semblait aussi impénétrable que sa mère dans la vision que j'avais eue d'elle, il y a presque vingt ans. Dans tous les cas, je n'ai fait qu'essayer de redistribuer la force qui circule entre vous trois. Je n'ai pas tenté de rompre les liens sous-jacents, ou de forcer le démon à le faire contre le gré de sa maîtresse, même s'il est très clair qu'il abandonnerait tout pour s'enfuir s'il le pouvait.

— Essayez maintenant, dit Arhys.

Ista et Illvin protestèrent simultanément et échangèrent des regards.

— Car si vous n'en êtes pas capable, je dois aussi le savoir, dit patiemment Arhys.

— Mais… Le seul moyen d'essayer est de le faire. Et alors je ne saurais pas comment le défaire.

— Je ne vous suggérais pas de chercher à le défaire.

— Je craindrais de vous laisser damner.

— Davantage que maintenant ?

Ista détourna le regard, décontenancée. Elle lisait sur le visage d'Arhys un épuisement profond jusqu'à l'âme ; comme si, à chaque heure qui passait, il haïssait moins l'idée de mettre fin à son labeur, même pour rejoindre le silence décroissant du néant.

— Mais… Et si ce n'était pas la tâche pour laquelle on m'a envoyée ? Et si je me trompais dans mon raisonnement, une fois de plus ? J'aurais été en extase s'il m'avait été offert de vous guérir. Je ne souhaite pas assassiner un autre dy Lutez.

— Vous l'avez déjà fait.

— Oui, mais pas par sorcellerie. Par noyade. La méthode ne fonctionnerait pas sur vous. Vous n'avez pas respiré une seule fois depuis un quart d'heure.

— Ah. Oui.

Il parut embarrassé et s'efforça d'inspirer. Illvin ouvrait de grands yeux.

— Mais quelle est cette histoire ?

Ista se tourna vers lui, grinça des dents et répondit :

— Arvol dy Lutez n'est pas mort dans le Zangre pendant un interrogatoire. Ias et moi l'avons noyé par accident lors d'une tentative acceptée par nous trois, dans le but d'accomplir un miracle pour le salut de Chalion. L'accusation de trahison était entièrement fausse.

Eh bien. Voilà qui devenait de plus en plus succinct avec la pratique.

Illvin resta un moment bouche bée. Puis finit par dire :

— Ah. J'ai toujours pensé en effet que cette accusation de trahison avait été traitée de curieuse manière.

— Le rite a échoué parce qu'Arvol a perdu son sang-froid. (Elle s'arrêta. Puis lâcha :) Et pourtant j'aurais peut-être empêché le

drame, même à la dernière minute, si j'avais pu appeler un miracle de guérison. Alors même qu'il gisait noyé à nos pieds. La Mère, la déesse même du remède, se tenait à ma droite, derrière un… recoin de ma perception. Si je n'avais pas eu l'âme tellement nouée de rage, de peur et de chagrin qu'il n'y restait plus la place d'accueillir un dieu. (Trois confessions précédentes avaient évacué ce codicille, comprit-elle. Elle lança un nouveau regard en biais à Illvin.) Ou si je l'avais aimé au lieu de le détester. Ou si… je ne sais pas.

Illvin s'éclaircit la gorge.

— La plupart des gens échouent à accomplir des miracles la plupart du temps. Inutile de justifier un tel manquement.

— Le mien, si. J'ai été appelée. (Elle rumina ces sombres pensées tandis que le chariot progressait dans un concert de craquements. *Et me voici rappelée. Mais à quelle fin ?* Elle leva les yeux vers Arhys.) Je me demande dans quelle mesure nos vies auraient été différentes si votre père vous avait vraiment amené à la cour ? Nous avons peut-être plongé le mauvais dy Lutez dans cette barrique. *En voilà, une vision*. Comment était-il à vingt ans, Illvin ?

— Oh, tel qu'il est maintenant, répondit Illvin. Moins châtié ou entraîné, peut-être. Moins large d'épaules. (Le souvenir lui tira un sourire.) Moins équilibré.

— Et moins mort, rugit Arhys.

Il baissait les yeux vers ses mains qu'il étirait et crispait à nouveau. Cherchait-il des signes de paralysie ? De progression de la paralysie ?

— Quand j'étais jeune et belle, à la cour de Cardegoss…

Quand Arhys n'avait même pas été marié une première fois. Quand toutes ces choses restaient possibles. Eût-elle pu alors prendre quand même un dy Lutez pour amant, et rendre ainsi vraies les calomnies ? Et pourtant la sombre malédiction de Fonsa avait détruit tous les espoirs naissants de cette cour – à quelles horreurs eût-elle soumis ce doux rêve, et les qualités juvéniles d'Arhys ? Serait-ce un réconfort véritable ou trompeur de convaincre Arhys qu'Arvol l'avait gardé à distance pour sa propre sécurité ? Elle réprima un frisson.

— Il était déjà trop tard.

Arhys cligna des yeux, sans comprendre les implications, mais Illvin émit un rire douloureux.

— Imaginez que vous l'ayez rencontré avant d'épouser Ias, alors, quitte à tisser des possibles, lui conseilla-t-il avec ironie, avant de lui lancer un regard étrange. Tous mes possibles connaissent la même issue.

Le chariot se mit à rebondir et osciller, indiquant qu'il prenait un tournant. Ista jeta un coup d'œil à l'extérieur pour découvrir qu'ils avaient rejoint le village fortifié et s'arrêtaient de nouveau à l'oliveraie pour abreuver les chevaux. Le soleil avait atteint son zénith, et la chaleur devenait pesante.

Ista descendit péniblement pour aller dégourdir un instant ses jambes à demi guéries et chercher à boire. Liss menait toujours derrière elle le cheval blanc de sire Illvin, qu'elle abreuvait dans le cours d'eau. Illvin l'observa d'un air de convoitise, puis disparut brusquement à nouveau à l'intérieur du chariot. Des voix s'élevèrent derrière la bâche, une sorte de dispute impliquant Illvin, Goram et le valet de chambre. Illvin émergea quelques minutes plus tard avec un sourire satisfait, vêtu des chausses de cuir de Goram et des bottes du valet par-dessous sa légère robe de lin. Les chausses le serraient à la taille et atteignaient à peine ses mollets, mais les bottes compensaient la différence.

Illvin reprit son cheval et monta en selle avec le sourire. On lisait ouvertement sur son visage le plaisir qu'il prenait à se trouver dans un corps qu'il pouvait déplacer à volonté dans ce monde radieux, sentiment peut-être encore plus aigu du fait de la fragilité de cet instant volé. Il laissa Liss l'aider à rallonger ses étriers, la remercia, s'installa sur sa selle et salua gaiement Ista.

Goram, au soulagement d'Ista, portait à présent des chausses de lin mal ajustées, manifestement empruntées à la maigre réserve du chariot, même si l'infortuné valet de chambre restait pieds nus. Les hommes de la Fille aidèrent à remonter partiellement la bâche du chariot sur les côtés, car le manque d'air, compte tenu de la chaleur du jour, devenait une épreuve plus grande que la poussière de la route. Non que sire Arhys fût susceptible, songea Ista, de remarquer l'un ou l'autre. Ils redémarrèrent. Foix détacha quatre de ses

hommes à l’avant et à l’arrière du chariot qui roulait pesamment, et Illvin et Liss montaient de chaque côté, assez proches pour pouvoir se parler.

À quelques kilomètres du village, ils atteignirent le haut de la montée, prirent à droite en longeant la pente, et commencèrent leur descente dans la large vallée que protégeait Porifors. Ils contournèrent un bouquet d’arbres ; brusquement, Foix leva une main. Le petit groupe s’arrêta.

Illvin se dressa sur ses étriers, ouvrant de grands yeux. Ista et Arhys s’avancèrent jusqu’à l’avant du chariot pour regarder. Arhys retroussa les lèvres et serra les dents, mais seule Ista inspira, une bouffée aussi âpre qu’une râpe lui parcourant le gosier.

Devant eux, une vaste colonne de cavaliers rejoignait la route après avoir traversé la campagne. Les pélicans blancs de Jokona luisaient sur leurs tabards vert glauque. Leurs armures scintillaient. Les pointes de leurs lances clignotaient à la lumière en un long défilé, longeant les plis descendants de la route comme des joyaux ornant la cape d’un courtisan.

Chapitre 20

Un gémissement sourd franchit les lèvres de Goram qui se recroquevilla, le visage gris de peur, sur les rênes de son attelage.

— Retournez à l'intérieur, siffla Arhys au valet de chambre et à la dame de Cattilara, les repoussant derrière lui pour qu'ils aillent se réfugier au fond du chariot. Il abattit la main sur l'épaule de Goram.

— Continue ! Traversons-les, si nous pouvons.

Il se leva et fit signe à Foix, qui lançait des regards frénétiques d'arrière en avant sur son cheval au pas léger.

— Allez-y !

Foix lui adressa un salut, tira son épée et fit pivoter son cheval. Les quatre hommes de tête de l'ordre de la Fille tirèrent leurs armes et vinrent se placer des deux côtés de Foix, se préparant à dégager le chemin pour le chariot. Il était impossible de voir quelle proportion de la colonne avait déjà débouché sur la route en courbe devant eux, même si le nombre d'hommes encore à suivre, s'échelonnant à travers les broussailles sur la pente abrupte de la vallée sur leur gauche, semblait s'étirer à l'infini. Goram cravacha son attelage. Dans un grincement, le chariot accéléra en grondant.

Les Jokoniens les plus proches regardèrent par-dessus leurs épaules pour voir ce qui leur fonçait dessus. Des cris, le bruit d'armes qu'on tirait, les hennissements des chevaux jaillirent de tous côtés, les poussant de l'avant.

Arhys saisit Ista par le bras et la repoussa vers l'abri relatif de la bâche. Le fond du chariot rebondissait et oscillait, et Ista tomba à genoux avant de se retrouver projetée sur les autres occupants. Le cheval de parade d'Illvin trottait à côté et se lança au galop aisé lorsque les chevaux d'attelage prirent de la vitesse. Illvin se pencha pour crier :

— Arhys ! J'ai besoin d'une arme !

Sa main vide se tendit, exigeante, vers son frère, qui regarda frénétiquement autour de lui. Illvin jeta un coup d'œil en avant.

— Vite !

Avec un juron, Arhys s’empara du seul objet pointu en vue, une fourche attachée le long de la paroi intérieure du chariot. Il l’agita devant Illvin, qui fixa son frère avec un air d’intense exaspération mais la prit néanmoins, et se mit à décrire de grands gestes, les dents en avant.

— Je pensais plutôt à une épée.

— Désolé, répondit Arhys, tirant la sienne. Elle est prise. Moi, j’ai besoin d’un cheval.

Sa tête pivota en direction de Liss, qui galopait de l’autre côté du chariot.

— Non, Arhys ! s’écria Illvin par-dessus le grondement du chariot, le bruit des sabots de plus en plus rapides et les cris qui s’élevaient. Reste en arrière ! Un peu de bon sens !

Il désigna Cattilara toujours inconsciente.

Arhys rejeta sa tête en arrière et inspira, non pour chercher de l’air mais par angoisse, car il venait de comprendre quel corps partageait désormais les coups qu’il prendrait au combat.

— Reste auprès de la royina ! Ah. Voici mon épée… !

Illvin abattit ses bottes d’emprunt contre les flancs de son cheval blanc ; les larges hanches de l’animal se contractèrent, et il s’élança avec un bond surprenant. La robe de lin d’Illvin s’ouvrit sur son torse nu et se mit à claquer dans son sillage. Ses cheveux noués en arrière flottaient derrière lui.

Ista s’agrippa aux planches latérales et regarda dehors, bouche bée. Le mauvais cheval, la mauvaise arme, la mauvaise armure – on ne parle pas d’armure quand un homme se promène à moitié nu, n’est-ce pas ? –, en train de hurler comme un dément… Illvin enveloppa la fourche de son bras droit et la pointa comme une lance sur le soldat jokonien qui fonçait vers lui, l’épée levée. Au dernier moment, sur une infime pression du genou d’Illvin, le lourd cheval blanc fit un écart, pour aller percuter de plein fouet la monture du Jokonien. Les dents de la fourche glissèrent des deux côtés du poignet de l’ennemi qui abattait son épée. Une torsion, un coup sec, un geste vif, et Illvin fonçait devant lui, la poignée de l’épée serrée dans son autre main tandis que le Jokonien basculait de sa selle

pour se retrouver à demi écrasé par les chevaux des deux soldats de Foix qui galopaient à leur suite. Illvin poussa un cri de triomphe et brandit l'épée, mais, après un coup d'œil pensif à l'humble outil calé sous son autre bras, il s'accrocha également à la fourche.

Même si leur charge bruyante avait réussi à chasser de la route les Jokoniens qui les précédaient immédiatement et à les éparpiller sur les côtés, les cavaliers ennemis se reformèrent rapidement derrière eux et les prirent en chasse. Dans le chariot, il ne semblait rien y avoir à leur lancer, à l'exception de quatre malles et de croûtes de pain sec, mais le page d'Arhys se mit à fouiner frénétiquement en quête de meilleurs projectiles. La dame de Cattilara serrait le corps flasque de sa maîtresse en pleurnichant. Galopant à la droite du chariot, Liss avait saisi son nouveau poignard, mais il semblait peu à même d'égaler les épées des cavaliers. Arhys se pencha en avant pour tirer Ista en arrière, puis patienta, tendu, en équilibre sur un genou, l'épée dégainée, prêt à se précipiter dès qu'un ennemi tenterait de grimper.

Le cheval blanc passa comme un éclair éblouissant, se dirigeant vers l'arrière ; accrochant un rayon de soleil, une épée atterrit en tourbillonnant dans le chariot où elle heurta les planches avec un bruit métallique. D'un coup de pied, Arhys l'envoya vers le valet aux pieds nus, qui s'en empara avec gratitude et alla monter la garde à l'arrière du chariot. Quelques minutes plus tard, le cheval blanc les rattrapa au galop de l'autre côté, et Illvin se pencha à l'intérieur pour y jeter une autre épée. Son sourire passa comme un rai de lumière tandis qu'il brandissait la fourche et se précipitait de nouveau vers l'avant du convoi.

Sur le siège du cocher, Goram poussa un cri. Arhys se rua vers l'avant. Ista ne voyait que l'arrière des jambes d'Arhys tandis qu'il s'arc-boutait pour entreprendre un invisible attaquant qui galopait sur le côté. Il bougeait avec puissance, vitesse et une parfaite assurance. Mais la ligne de feu blanc qui se déversait en lui depuis Cattilara semblait avoir doublé de vitesse et de densité. *Trop vite*, songea Ista, affolée. *Elle ne pourra pas supporter longtemps ce rythme. Il va la vider…*

Le chariot prit en grondant une courbe serrée. Ista glissa, le long des planches rugueuses, sur les mains et les genoux, s'enfonça des échardes dans les paumes et alla s'effondrer sur Cattilara étendue sur sa paillasse. Le visage strié de larmes de la dame de compagnie était tacheté de rouge et de blanc, sous l'effet de la chaleur et de la terreur. Derrière Liss, un des hommes de l'ordre de la Fille, ensanglanté, perdit l'équilibre et tomba au bord de la route, et son cheval ralentit en boitant. Ista tenta de se retourner pour voir ce qu'il advenait de lui, mais elle perdit de nouveau l'équilibre lorsqu'une des roues s'enfonça dans un nid-de-poule, et le temps qu'elle se redressât, il était hors de son champ de vision. Un Jokonien au galop essayait maladroitement d'enfoncer son épée dans l'ouverture entre le flanc du chariot et la bâche à demi remontée, et le page d'Arhys parait tout aussi maladroitement ses assauts, luttant à genoux avec l'épée capturée par Arhys.

Des cris plus forts et des jurons leur parvinrent de l'avant, en deux langues. Un éclair rouge et violet de lueur démoniaque embrasa la vision interne d'Ista tandis qu'elle se tenait accroupie, les yeux baissés vers le plancher. Un hurlement de métal torturé retentit à l'arrière du chariot qui vacilla, puis cahota du côté avant gauche. Les trois femmes glissèrent de l'autre côté du chariot où elles atterrirent en tas ; même Ista poussa un glapissement. Elle entendit craquer un essieu, puis l'arrière du chariot tomba brusquement et se mit à traîner par terre. Avec un cri, le valet bascula par-dessus bord. Arhys se glissa sous la bâche depuis le siège du cocher, évitant de peu d'embrocher sur son épée la dame de compagnie en pleurs.

Il lança autour de lui des regards affolés.

— Liss ! s'écria-t-il.

— Ici !

Le palomino avait conservé sa position à la droite du chariot et ralentissait maintenant lui aussi.

D'autres cris s'élevèrent à l'avant, accompagnés de bruits de collision et d'un hurlement de cheval. Le chariot instable dérapa, quitta le milieu de la route et s'arrêta de biais dans un crissement. Arhys lâcha son épée et s'empara du corps flasque de sa femme,

qu'il hissa vers l'extérieur pour le déposer dans les bras de Liss, surprise.

— Prenez-la, prenez-la ! Fuyez, si vous le pouvez. Jusqu'à Porifors.

— Oui, oui ! l'appuya Ista.

Le cheval de Foix apparut dans le champ de vision d'Ista et s'arrêta en se cabrant. Ista désigna un point au-dessous d'elle.

— Foix, est-ce l'œuvre de votre démon ?

— Non, Royina !

Il se pencha par-dessus son pommeau pour la regarder ; il écarquilla les yeux. L'ombre de l'ours n'était pas recroquevillée en lui, mais se dressait sur ses semblants de pattes, la tête oscillant de droite à gauche.

— Royina… ?

La voix rauque de Liss l'appela d'un ton mal assuré, tandis qu'elle luttait pour s'assurer une meilleure prise de son flasque fardeau.

— Oui, emportez Cattilara, ou tous seront perdus d'un coup ! Foix, accompagnez-la, aidez-la à franchir le barrage !

— Royina, je ne peux pas…

— *Allez-y* !

Ista avait presque hurlé à s'en faire éclater les poumons. Les deux chevaux pivotèrent et s'éloignèrent. L'épée de Foix, au passage, aspergea le sol de gouttes sombres. Des cris, des crissements métalliques, la vibration des cordes d'arbalète et le « tchac » d'une lourde lame mordant la chair – celle de qui ? – résonnèrent aux oreilles d'Ista. Mais le double écho des sabots de leurs chevaux décrut au loin sans ralentir ni dévier.

Ista grimpa jusqu'à pouvoir saisir le bord arrière du siège du cocher et regarder par-dessus. Devant eux, sur la route, était effondré un large palanquin avec des tentures d'étoffe verte et des garnitures dorées. L'un des chevaux d'attelage de l'avant donnait de furieux coups de pied, les jambes antérieures coincées parmi les planches arrière du palanquin. Le bois fendu lui avait entaillé la peau. L'autre cheval de tête était à terre, ensanglanté, émettant des bruits atroces. Une douzaine de porteurs en uniforme vert lourdement brodé étaient éparpillés, hurlant et criant, et ceux qui

pouvaient encore marcher tentaient d'aider leurs camarades blessés. Trois d'entre eux essayaient de maîtriser le cheval qui reculait et de tirer des décombres un quatrième homme gémissant.

Ista et ses compagnons avaient descendu environ la moitié de la pente menant au lit de la rivière, où la route décrivait un dernier virage vers Porifors. Sans cet arrêt forcé, comprit-elle, ils auraient très bien pu percer l'avant de la colonne jokonienne, même s'il était impossible de deviner s'ils auraient pu ensuite distancer l'ennemi.

Goram restait assis, figé, les mains en l'air ; Ista suivit son regard effrayé jusqu'à un soldat jokonien qui se tenait sur la route avec une arbalète armée, dirigée sur le valet. Un autre le rejoignit en courant, puis un autre, jusqu'à ce que le chariot se trouvât entouré d'une douzaine d'hommes tendus, les doigts crispés, et parfois tremblants, sur les gâchettes de leurs arbalètes.

Un soldat jokonien se glissa furtivement jusqu'à Goram pour le faire descendre de son siège. Le valet se laissa maladroitement tomber sur la route et se tint avec les bras entourant fermement son torse, pleurnichant sans pouvoir se maîtriser. Le soldat revint s'emparer d'Ista et la fit descendre en la traînant sans ménagement. Elle se laissa entraîner sans résister, afin de mieux garder son équilibre. Arhys émergea sur le siège et resta un moment debout, l'épée tirée, mais immobile. Sa mâchoire se crispa lorsque son regard se posa sur l'arbalétrier. Un coin de sa bouche se releva en un étrange sourire, comme s'il venait de comprendre à quel point ces petits carreaux luisants risquaient peu de l'affecter, s'il choisissait de bondir sur ses ennemis, à leur grand désarroi – vite interrompu. Mais le sourire se fit acerbe, et il serra les dents, lorsqu'il vit défiler les inévitables conséquences. Très lentement, il baissa la pointe de son épée.

Un arbalétrier lui fit signe de jeter son arme. Les yeux d'Arhys observèrent froidement les carreaux dirigés vers Ista, et il s'exécuta. La lame atterrit sur le gravier avec un bruit métallique. Un Jokonien la ramassa, et Arhys descendit du siège d'un air résolu. L'espace d'un instant, les soldats jokoniens se gardèrent – ou redoutèrent – de le saisir.

Deux autres porteurs d'uniforme vert aidaient une petite femme à l'air secoué, vêtue de soieries vert sombre, à se dégager du palanquin penché comme un ivrogne. Ista retint sa respiration.

Sa vision interne lui révéla une âme dont elle n'avait jamais vu l'équivalent. Elle s'agitait et bouillonnait de violentes couleurs dans les limites du corps de cette femme, mais s'assombrissait vers le centre, au point qu'Ista eût l'impression de scruter un puits sombre à minuit. Noir, mais pas vide. De minces lignes colorées irradiaient dans toutes les directions depuis ce puits sans fond, réseau enchevêtré qui se tortillait, palpitait, se nouait. Ista dut se forcer à oblitérer un instant sa seconde vue envahissante afin de pouvoir regarder la surface de cette femme.

Extérieurement, c'était un curieux mélange d'ornements délicats, d'âge et de fadeur. Elle ne dépassait qu'à peine Ista en taille. Ses boucles ternes, d'un brun grisonnant, étaient tressées selon le style de cour roknari, ornées de rangées de bijoux scintillants en forme de fleurs minuscules. Elle avait le visage cireux et ridé, sans traces de fard ni de poudre. Elle portait une robe aux nombreuses couches, brodée de fils d'or et de soie représentant des oiseaux entremêlés. Le corps qu'elle couvrait était menu, avec des seins flasques et un ventre distendu. Ses lèvres dessinaient une moue furieuse. Ses yeux bleu pâle brûlèrent Ista lorsqu'ils se tournèrent enfin vers elle. Comme un fer rouge.

Un jeune officier montant un cheval qui cabriolait nerveusement passa tout près ; il arrêta sa monture et mit pied à terre auprès de la femme, abandonnant ses rênes, aussitôt repris par un soldat qui se hâtait de venir l'assister. L'officier fixa Ista, comme paralysé. Son haut rang était signalé davantage par l'or et les joyaux ornant le harnais de son cheval que par des décorations élaborées sur ses habits à lui, mais il portait une écharpe verte brodée d'or qui lui barrait la poitrine, décorée d'une rangée de blancs pélicans en vol. Des pommettes hautes mettaient en valeur un visage sensible et séduisant, et les cheveux nattés serré sur son crâne étaient d'or brillant et ondulé à la lumière étincelante du soleil. Son âme… se perdait dans une intense brume violette qui s'étendait jusqu'aux limites de son corps.

Ils ont un sorcier. L'origine de cet éclair de puissance chaotique qui avait éclaté l'essieu du chariot et arraché les roues arrière semblait révélée à l'œil interne d'Ista, car la couleur contenue dans le corps de l'officier continuait à palpiter et frissonner comme en réaction douloureuse ou en écho. Pourtant, alors même qu'elle le regardait, la lumière démoniaque sembla se replier sur elle-même et battre en retraite.

Le page et la dame de compagnie, s'accrochant l'un à l'autre, furent poussés hors du chariot à la pointe de l'épée et forcés de se tenir près d'Arhys. Le march les regarda en clignant des yeux, qu'il gardait à demi clos comme pour les rassurer, et reporta son attention sur la vieille femme et l'officier. Illvin et les hommes de la Fille avaient tous disparu. Dispersés ? Capturés ? Tués ?

Ista prit conscience de son costume d'équitation tout simple, sans signe ni décoration pour annoncer son rang, de son visage rougi, de la sueur et de la poussière. Son esprit se livra à de trop rapides calculs. Pouvait-elle se faire passer pour une dame de compagnie ou une servante ? Cacher à ses ravisseurs la valeur de leur trophée, profiter de leur inattention pour s'échapper ? Ou la jetteraient-ils simplement à leurs troupes comme un morceau de bas prix, qu'ils pourraient tourmenter puis abandonner comme la malheureuse servante de cette femme riche de Rauma ?

Lorsque le sorcier-officier aperçut Goram, il ouvrit brièvement de grands yeux, puis les plissa, songeur. Ou peut-être… le reconnaissait-il ? Songeur, mais pas perplexe. *Il voit l'âme ravagée de Goram. Mais elle ne le surprend pas.* Ses yeux passèrent à Arhys, et il ouvrit les lèvres en proie à une véritable stupéfaction.

— Mère, elle brille d'une terrible lumière, et son gardien est un mort, dit-il en roknari à la femme qui se tenait près de lui.

Le regard qu'il braquait sur Ista s'intensifia, se fit craintif, comme s'il se demandait si c'était elle qui accomplissait le miracle répugnant gardant Arhys en mouvement. Comme s'il imaginait qu'elle cachait un autre garde du corps créé à partir d'un cadavre, prêt à surgir de la poussière de la route sous leurs pieds.

Ce doit être la princesse douairière Joen en personne, comprit Ista, stupéfaite. *Et le prince Sordso.* Le jeune homme mince et bien

droit n’avait aucunement l’air d’un ivrogne, à présent. Et pourtant… était-ce vraiment Sordso, dans ce corps alerte ? La lumière démoniaque semblait totalement dominante. Il recula d’un pas ; la femme le saisit par le bras, serrant violemment les doigts.

— Elle porte un dieu, nous sommes perdus ! s’écria-t-il en proie à une terreur croissante.

— Il n’en est rien, lui siffla la femme à l’oreille. Ce ne sont que des traces. On lui a juste prêté un peu le don de double vue. Son âme est étouffée par les cicatrices et la confusion. C’est elle qui a peur de toi.

Cette partie-là au moins était certaine. Ista avait la bouche sèche, et la tête lui cognait ; il lui semblait flotter sur une mer agitée de panique.

La femme plissa ses yeux bleus, puis les ouvrit bien grand, triomphante.

— Sordso, regarde-la ! C’est Ista en personne, telle qu’on nous l’avait décrite ! La moitié du trophée que nous sommes venus chercher, livrée entre nos mains ! Un cadeau des dieux en personne !

— Elle est douloureuse à regarder.

— Non, elle n’est rien. Tu peux la prendre. Je vais te montrer. Prends-la maintenant ! (La serre de ses doigts secoua le bras du jeune homme.) Brise-la.

L’une des spirales lumineuses qui s’échappaient en tortillant du ventre sombre de la femme sembla prendre un éclat plus vif, jusqu’à irradier. Son extrémité distale, constata Ista, la reliait au corps de Sordso comme un obscène cordon ombilical.

Le jeune homme s’humecta les lèvres ; la lumière violette réintégra les limites de son corps et s’intensifia. Il leva la main, employant les habitudes de la matière concrète pour diriger une force qui n’avait strictement rien à voir avec la matière. Un éclat aveuglant jaillit de sa main pour aller s’enrouler autour d’Ista comme un serpent.

Ses genoux lâchèrent en premier, cédant sous elle, et elle tomba dans la poussière. Ses croûtes s’ouvrirent sous le coup, et elle sentit le sang s’écouler et tremper ses pansements, glissant sous les

bandages desserrés, en lambeaux, tachés de sueur. Sa colonne vertébrale sembla se décrocher, un os après l'autre, et elle se pencha en avant, impuissante. Des nœuds hideux de douleur intermittente apparurent sous chaque omoplate. Ses intestins lui semblèrent aussi manquer se relâcher, si ce n'était pas seulement sous l'effet de l'horreur. Elle vit brièvement les lèvres d'Arhys s'entrouvrir dans sa barbe, ses yeux s'assombrir de désarroi, tandis qu'elle s'effondrait devant toute l'assemblée sans aucune raison visible aux yeux matériels. Elle tendit les mains pour se rattraper, puis ses bras faiblirent eux aussi. Sa tête se fit de plus en plus lourde, et elle fut à peine capable de la bouger de manière à ce que sa joue tendre, plutôt que sa bouche hébétée, allât rencontrer le gravier coupant et la poussière.

— Tu vois ? Chalion et Ibra s'inclineront ainsi devant nous.

La voix de Joen dégoulinait de satisfaction. Ista voyait ses pantoufles vertes, dépassant de sous ses jupes, et les bottes cirées de Sordso. Les bottes remuaient comme en proie à un malaise. À une distance vertigineuse, Ista entendit les sanglots étouffés et liquides de Goram. Par bonheur, les hurlements du cheval blessé avaient cessé ; peut-être lui avait-on coupé la gorge par clémence. *Peut-être coupera-t-on pareillement la mienne par miséricorde*.

— Je reconnais, dit la voix de Joen au-dessus de la tête d'Ista, que je ne comprends pas le mort…

Un bruit de pantoufles dans le gravier se dirigeait vers Arhys. Ista était même incapable de gémir. Elle pouvait à peine cligner des yeux ; une goutte tomba d'un de ses cils pour aller s'écraser dans la poussière, juste sous son nez.

De la pente située au-dessous d'eux s'élevèrent soudain des cris. La tête d'Ista était tournée dans le mauvais sens, et regardait la vallée au-delà du rebord de la route. Autour d'elle et derrière son dos, elle entendit des bruits de bottes. Puis la vibration d'une corde d'arbalète, et elle retint son souffle, craignant pour Arhys. Des bruits de sabots. De nombreux sabots, qui martelaient, se bousculaient, dérapaient depuis la crête au-dessus d'elle. Un cri de triomphe dément lancé par une voix chère et familière.

Sordso eut un hoquet de surprise. Ses bottes firent crisser le gravier ; avec un grognement, il emporta ces pantoufles vertes hors de vue. Les bottes titubèrent devant le visage d'Ista ; elle entendit le raclement de sabots tout proches. La Royina parvint à tourner légèrement la tête. Le cheval du prince, avec une Joen à la tenue sophistiquée qui s'accrochait maladroitement à la selle, prenait le trot, tiré par un homme courant devant lui, qui lança un regard apeuré par-dessus son épaule, en amont.

Puis un bruit lourd. Le poids invisible qui pressait Ista au sol comme une main énorme s'amoindrit. Le crissement de l'épée de Sordso tirée de son fourreau transperça le fond sonore, la fit tressaillir, et elle finit par tourner brusquement la tête de l'autre côté. Un arbalétrier avait eu l'insouciance de quitter un instant Arhys des yeux, et luttait à présent corps à corps avec le march. Plusieurs arbalétriers tout proches avaient tiré vers le haut et s'affairaient à réarmer. Arhys tira un poignard de la gaine de son adversaire et le jeta de côté juste à temps pour éviter le coup de Sordso. Coup porté avec une lame. Une lueur violette se rassemblait dans la paume de Sordso. Il la projeta en avant.

La ligne d'un violet ardent traversa sans effet le corps d'Arhys, pour aller se ficher dans le sol derrière lui. Sordso glapit de surprise et recula frénétiquement lorsque la riposte du poignard faillit lui arracher son épée. Il se mit ensuite à courir.

Une véritable avalanche de chevaux fondit sur eux. Les arbalétriers jokoniens furent bousculés, piétinés. Les épées cliquetèrent, les lances furent projetées, énergiquement maniées par des hommes hurlants, en tabard gris et or. Devant le visage d'Ista, une paire de sabots qui semblaient de la taille d'une assiette à dîner se matérialisa soudain et se mit à piétiner. Trois longues jambes équines étaient d'un blanc soyeux, la quatrième écarlate de sang.

— Je t'ai apporté ce cheval qui te manquait, dit au-dessus d'elle la voix d'Illvin, qui se voulait placide mais que ses halètements trahissaient.

Derrière les assiettes à dîner, un autre jeu de sabots dérapa en crissant dans le gravier.

— Cinq dieux ! Est-elle blessée ?

— Ensorcelée, je crois, répondit Arhys tout aussi haletant.

Il s'agenouilla près d'Ista et la souleva avec des mains fraîches, sans vie, bienvenues. Il se redressa et la souleva un peu plus haut, vers les bras de son frère. Elle y atterrit avec un faible gémissement, le ventre tourné vers les genoux d'Arhys.

Illvin jura et l'agrippa par une cuisse au travers de sa jupe pour la maintenir en place. Il brailla par-dessus son épaule, à quelqu'un qui n'était pas Arhys :

— Allez chercher Goram !

— Ils se reforment ! cria Arhys. Vas-y !

Le claquement violent de sa main sur la croupe du cheval fut à peine nécessaire pour les propulser ; l'animal pirouettait déjà. Ils plongèrent vers le bas de la pente, s'éloignant de la route.

La source de ce sang terrifiant fut révélée : devant le nez d'Ista, une vilaine entaille sur l'épaule de Plume saignait librement. Le sol défilait, vertigineux. Le cheval hésita, ramassé sur lui-même ; Illvin se pencha loin en avant sur sa selle, raffermissant sa prise sur la cuisse d'Ista comme un étau. Brusquement, ils se retrouvèrent en train de glisser le long de la pente abrupte de la colline dans une gerbe de poussière et de pierres, les jambes antérieures du cheval amortissant le choc ; l'animal sembla presque s'accroupir sur ses larges hanches. Illvin poussa un nouveau cri de triomphe. Des buissons fouettèrent et griffèrent le visage d'Ista. La moindre perte d'équilibre, et tous trois dégringoleraient cul par-dessus tête, pour aller se briser les os et répandre leurs tripes…

La glissade interminable se conclut non par une catastrophe, mais par un plongeon brutal de Plume dans la petite rivière de Porifors. D'autres chevaux galopaient maintenant autour d'eux. Illvin relâcha son étreinte cruelle sur la cuisse d'Ista et lui donna une petite tape distraite et rassurante sur les fesses.

Ista s'aperçut qu'elle retrouvait la maîtrise de son corps, et elle cracha un mélange de poussière et d'eau de rivière sanglante. Qu'était-il arrivé au prince-sorcier ? De toute évidence, quelque chose avait totalement détourné son attention d'Ista. *Pour l'instant*. Avec la maîtrise d'elle-même, malheureusement, revinrent les sensations.

— Je crois que je vais vomir, marmonna-t-elle contre l'épaule du cheval, couverte d'écume rouge.

L'espace d'un instant sublime, ils s'arrêtèrent. Illvin se pencha pour l'entourer de ses longs bras, et la souleva pour la remettre bien droite, assise sur ses genoux. Faiblement, elle passa les bras autour de ce torse osseux et luisant de sueur, qui cherchait lui aussi son souffle. Sa robe de lin avait été perdue quelque part en route, ainsi que la fourche. Sa bouche était tachée de sang. Ses cheveux sombres et striés de poussière lui tombaient sur le visage, tout emmêlés. Son corps vivant dégageait la chaleur de l'effort. Et il ne présentait aucune blessure sérieuse, comme s'en assurèrent les mains d'Ista.

Illvin leva sa main tremblante vers le visage d'Ista, essuyant doucement le mélange répugnant de sang de cheval, de sueur et de poussière qui le souillait.

— Ma chère Is… Royina, êtes-vous blessée ?

— Non, tout ce sang est celui de votre pauvre cheval, l'assura-t-elle, devinant que c'était là ce qui l'inquiétait. Je suis un peu secouée.

— Un peu. Ah.

Il haussa les sourcils, et ses lèvres se firent moins pincées pour se retrousser à nouveau.

— Je crois que cette chevauchée va me laisser des bleus sur tout le ventre.

— Oh. (La main d'Illvin, contre le ventre d'Ista, le frotta légèrement, maladroitement.) Je suis réellement désolé.

— Ne vous excusez pas. Qu'est-il arrivé à votre bouche ?

Elle tendit un doigt pour en toucher les lèvres lacérées.

— Le bout de la hampe d'une lance.

— Aïe.

— Mais préférable à la pointe, croyez-moi.

Ils se remirent en marche une fois de plus. Illvin regarda par-dessus son épaule. Ils se trouvaient sur une route mineure, à peine plus qu'un sentier, située de l'autre côté de la rivière par rapport à la route principale. D'autres soldats au tabard gris les entouraient à présent.

— Ce n’est pas le moment de traîner dehors. Cette colonne jokonienne que nous avons surprise est l’une des trois qui se rapprochent du château en ce moment même, d’après les éclaireurs. Mais ils n’ont encore aperçu aucune machine de siège dans le cortège de bagages. Pourrez-vous vous accrocher à moi si nous galopons ?

— Certainement.

Ista se redressa et écarta des cheveux de sa bouche, sans savoir à qui ils appartenaient. Elle sentit les jambes d’Illvin se crisper sous les siennes, et le cheval blanc se lança sans transition dans un galop dansant aux longues foulées.

— Où avez-vous croisé la troupe ? souffla-t-elle, s’accrochant plus encore à sa peau glissante pour lutter contre les rebonds.

— Vous me les avez envoyés, merci beaucoup. Avez-vous aussi le don de divination ? Je les ai croisés sur la route alors que je retournais à Porifors pour aller les chercher.

Ah. Dy Cabon avait donc appliqué ses ordres. Un peu tôt, mais Ista ne se sentait pas d’humeur à le réprimander.

— Ce n’est que la récompense de la prudence. Pour changer de sujet. Avez-vous vu Liss et Cattilara, et Foix ? Nous avons tenté de les envoyer en avance.

— Oui, ils nous ont croisés alors que nous nous dirigions vers la crête pour flanquer la colonne jokonienne. Ils devraient être à l’abri entre les murs, en ce moment.

Il se tortilla pour regarder par-dessus son épaule, mais il n’éperonna pas son cheval pour le faire accélérer, et Ista en déduisit qu’ils avaient, pour l’instant, semé leurs poursuivants. Les foulées impressionnantes du grand cheval se raccourcissaient, ses mugissements trahissaient une fatigue croissante ; Illvin se détendit sur la selle et permit au cheval de descendre au trot allongé.

— Que s’est-il passé là-haut, sur la route ? demanda-t-il. Qu’est-ce qui vous a jetée à terre ? De la sorcellerie, vraiment ?

— Vraiment. Sordso l’Ivrogne est devenu Sordso le Sorcier, semble-t-il. Comment il a trouvé ce démon, je l’ignore. Mais je vous l’affirme : l’ancien démon de sa sœur morte doit savoir. Si nous devons affronter Sordso au combat…, savez-vous si la magie

démoniaque a des rangs ? Peu importe, j'interrogerai dy Cabon. Je me demande si Foix le sait par expérience ? Je l'en crois bien capable.

— Trois sorciers, d'après Foix, répondit Illvin. Au moins. Ou c'est en tout cas ce qu'il a cru voir, parmi les officiers jokoniens.

— Quoi ?

Ista ouvrit de grands yeux. Elle se rappela les curieuses lignes enchevêtrées émanant du ventre de la princesse douairière Joen comme un nid de serpents. L'une d'entre elles, sans doute possible, serrait Sordso entre ses crochets.

— Alors, il y en a peut-être plus de trois.

Une dizaine ? Une vingtaine ?

— Vous avez vu d'autres sorciers ?

— J'ai vu quelque chose. De très étrange.

Il se tortilla de nouveau pour regarder par-dessus son épaule.

— Que voyez-vous maintenant ? demanda Ista.

— Pas Arhys, pas encore. Maudit soit-il. Il faut toujours qu'il reste le dernier en v… le dernier sorti. Je lui ai toujours dit que ce genre de bravade est déplacé chez un commandant responsable. Mais cela produit son effet sur les jeunes hommes, je dois le reconnaître. Enfer du Bâtard, cela en produit sur moi, et pourtant je sais à quoi m'en tenir… Ah.

Il se tourna de nouveau, un sourire de soulagement temporaire étirant un coin de sa bouche ensanglantée. Il laissa sa monture reprendre le pas et fit la moue ; le cheval boitait distinctement, à présent. Mais le château Porifors se dressait presque au-dessus d'eux. Quelques derniers traînards se précipitaient vers les portes de la ville depuis la campagne environnante. Les cris des réfugiés trahissaient la fatigue, mais pas la panique.

Arhys trottait à leurs côtés sur un cheval jokonien, sans doute emprunté par Illvin au même fournisseur que sa collection d'épées. Son page, le visage livide, était assis derrière lui et retenait courageusement ses larmes. L'œil interne d'Ista inspecta la ligne pâle de feu de l'âme qui se déversait dans le cœur du march ; de toute évidence, Catti était toujours vivante, où qu'elle se trouvât. Le

flot était réduit par rapport à l'afflux terrifiant d'un peu plus tôt, mais il restait soutenu.

Goram, au soulagement d'Ista, s'accrochait derrière un autre soldat, et la jeune dame affolée de Cattilara derrière un troisième. Du valet aux pieds nus, elle ne vit nulle trace. Arhys salua son frère d'un signe désinvolte, et reçut une réponse qui ne l'était pas moins ; il posa sur Ista des yeux graves et inquiets.

— Il est temps de rentrer, suggéra Illvin.

— Tu n'auras aucune objection de ma part, répondit Arhys.

— Parfait.

Les chevaux fatigués gravirent péniblement la route qui menait aux portes du château et jusque dans l'avant-cour.

Liss se précipita pour accueillir Ista lorsque Illvin la fit descendre de cheval. Foix suivit, pour lui offrir son bras. Elle s'y appuya avec gratitude, car l'alternative était de s'effondrer au sol.

— Royina, laissez-nous vous conduire à votre chambre…, commença-t-il.

— Où avez-vous emmené dame Cattilara ?

— Dans sa chambre à coucher, où ses dames prennent soin d'elle.

— Très bien. Foix, trouvez dy Cabon et dites-lui de venir m'y trouver. Sur-le-champ.

— Je dois aller surveiller nos défenses, dit Arhys. Je vous rejoindrai dès que possible. Si je le peux. Illvin… ?

Illvin, qui expliquait à un valet quels soins prodiguer à son cheval blessé, leva les yeux.

Arhys se tourna brièvement vers la cour intérieure, où se trouvaient sa chambre et celle de son épouse.

— Fais ce que tu dois.

— Oh. Oui.

Avec une grimace, Illvin se détourna pour suivre Ista. La folle exaltation qui l'avait animé pendant tout l'affrontement sur la route le désertait. Il boitait comme son cheval, progressant d'un pas raide et las, tandis qu'ils longeaient l'arcade pour rejoindre la cour à la fontaine.

Chapitre 21

Dans la chambre de Cattilara flottait le même parfum de refuge féminin que lorsque Ista y était entrée lors de son premier jour à Porifors. Mais, à présent, les dames de la marchesse étaient bouleversées plutôt qu'accueillantes : soit inquiètes et furieuses, soit coupables et apeurées, suivant qu'elles avaient ou non été tenues au courant du projet de fuite. Elles fixaient d'un air horrifié la royina essoufflée, ensanglantée, les lèvres pincées, les habits en désordre. Ista les congédia toutes sans pitié, avec l'ordre d'aller chercher de l'eau pour la toilette, des boissons et de la nourriture pour sire Illvin – ainsi que pour le reste de la compagnie qui s'était précipitée sur la route en ce matin aussi distant qu'une éternité, sans avoir avalé davantage qu'un peu de thé et de pain, voire encore moins.

Illvin se dirigea vers la bassine de Cattilara et mouilla puis essora une serviette ; avec un coup d'œil à Ista, il la lui tendit poliment en premier. Elle essuya de son visage une quantité saisissante de saleté rouge. Il n'y avait pas là que du sang de cheval, comprit-elle en nettoyant prudemment ses éraflures. Illvin rinça la serviette et nettoya son visage ensanglanté et son torse maculé de traces de poussière, puis accepta une tasse d'eau que lui tendait Liss et qu'il lampa d'un trait. Puis il vint se placer aux côtés d'Ista pour observer Cattilara, étendue sur son lit dans ses habits de voyage. On avait retiré la manche droite et noué une compresse autour de la blessure ambiguë de son épaule.

Elle était aussi charmante qu'une enfant endormie, immaculée à l'exception d'une traînée sur sa joue. Qui ressemblait sur elle à une élégante décoration. Mais le doigt d'Illvin suivit maladroitement le contour de ses yeux nouvellement creusés.

— Son corps doit être trop menu pour soutenir celui d'Arhys en plus de lui-même.

Il en savait quelque chose. Ista regarda les joues creuses et les côtes saillantes d'Illvin.

— Pas pendant des semaines ou des mois. Mais pendant quelques heures ou quelques jours… Je crois que c’est son tour. Et je sais de qui Porifors a le plus grand besoin en ce moment.

Avec une grimace, Illvin regarda par-dessus son épaule la porte qui venait de s’ouvrir. Un dy Cabon inquiet entra, escorté de Foix.

— Les cinq dieux soient loués, vous êtes saine et sauve, Royina ! s’écria le divin, du fond du cœur. Ainsi que dame Cattilara !

— Je vous remercie, Érudit, répondit Ista, d’avoir obéi à mes instructions.

Il scruta la forme inerte de la marchesse d’un air alarmé.

— Elle n’a pas été blessée, n’est-ce pas ?

— Non, elle n’a rien. (À contrecœur, Ista ajouta :) Pour l’instant. Mais je l’ai hypnotisée de sorte qu’elle prête un temps à Arhys la force de son âme, en remplacement de celle de sire Illvin. À présent, nous devons contraindre son démon à parler. J’ignore s’il était le maître ou le serviteur de la princesse Umerue, mais je suis certaine qu’il a été témoin – ou même qu’il est le fruit – des machinations démoniaques de la princesse douairière Joen. Illvin avait raison, hier : le démon doit savoir ce qu’elle préparait, car il en faisait partie. Même s’il semble avoir échappé à sa… laisse. (À la réflexion, une idée encourageante.) Il semble que le contrôle de Joen ne soit pas sans parade.

Dy Cabon la regarda avec une expression déroutée, et Ista comprit trop tard que tout ceci devait lui sembler du charabia. Le front haut d’Illvin se plissa sous l’effet d’une perplexité presque égale. Il demanda prudemment :

— Vous dites que Joen semblait beaucoup plus inquiétante que Sordso. Dans quelle mesure ?

D’une voix hésitante, Ista s’efforça de décrire sa vision interne de la princesse douairière, dont elle avait eu un aperçu si bref et terrifiant près de son palanquin en ruine, et du prince Sordso possédé par un démon. Et la façon dont le feu démoniaque de Sordso avait semblé la défaire jusqu’aux os.

— Jusqu’ici, les démons ont toujours reculé devant moi, même si j’ignore pourquoi. Je ne me savais pas si vulnérable face à eux.

Elle regarda Foix d’un air gêné.

— Vous nous décrivez là un bien curieux arrangement, déclara dy Cabon. La règle veut qu'un seul démon se nourrisse d'une âme. Il n'y a pas la place pour d'autres. Et, en règle générale, les démons ne se tolèrent pas entre eux dans le même environnement, sans parler du même corps. J'ignore quelle force a bien pu les lier ainsi tous ensemble, excepté celle du dieu en personne.

Ista se mordit pensivement la lèvre.

— Ce que j'ai vu en Joen ne ressemblait pas à ce que renfermait Sordso. Lui semblait possédé par un démon commun, comme ceux de Cattilara ou de Foix, à la différence près qu'il était dominant plutôt que subordonné – comme celui de Catti lorsqu'elle l'a laissé prendre le dessus pour l'interrogatoire, et que nous avons eu ensuite le plus grand mal à le dominer à nouveau. C'était le démon, et non le fils, qui répondait à Joen.

Le visage de dy Cabon se plissa de dégoût à cette idée.

Ista se tourna vers Foix, qui se tenait derrière le divin et semblait encore moins ravi. Les épreuves de la matinée l'avaient laissé tout aussi sale et trempé de sueur que les autres, mais lui au moins semblait avoir échappé à toute blessure sanglante.

— Foix.

Il sursauta.

— Royina ?

— Pouvez-vous m'aider ? Je souhaite repousser le feu interne de Cattilara dans son corps, et la lumière démoniaque dans sa tête, afin que le démon puisse parler et répondre sans s'emparer d'elle. Sans lui permettre de briser le réseau par lequel elle nourrit Arhys. Le moment est mal choisi pour laisser le commandant de Porifors tomber raide mort. Encore plus mort.

— Dans ce cas, Royina, attendez-vous simplement que sire Arhys soit prêt, avant de libérer son âme ? demanda Foix, curieux.

Ista secoua la tête.

— J'ignore si c'est la tâche qui m'est confiée, ou même si j'en serai capable. Je crains de le laisser à l'état de fantôme, irrévocablement coupé des dieux. Mais il ne tient que par un fil, en ce moment.

— Elle attend que nous soyons prêts, plus probablement, marmonna Illvin.

Foix baissa les yeux vers Cattilara, songeur.

— Royina, je me tiens prêt à vous obéir en tout ce que vous voudrez, mais je ne comprends pas ce que vous me demandez. Je ne vois ni feu, ni lumière. Et vous ?

— Moi non plus, au début. Ma sensibilité n'était qu'une vague informe de sensations, de frissons, d'intuitions et de rêves. (Ista étira les doigts et ferma le poing.) Puis le dieu m'a ouvert les yeux à son royaume. Quelle que puisse être la réalité, mon œil interne la voit maintenant sous la forme d'un réseau de lumières et d'ombres, de couleurs et de lignes. Certaines lumières s'accrochent comme un filet, d'autres s'écoulent comme un puissant cours d'eau.

Foix secoua la tête, perdu.

— Alors, comment avez-vous commandé aux mouches, et au cheval qui a trébuché ? demanda patiemment Ista. Ne percevez-vous rien, peut-être sous la forme d'une autre métaphore ? Par l'ouïe, peut-être ? Ou le toucher ?

— Je… (Il haussa les épaules.) Je me contente de les souhaiter. Non… de les ordonner. Je me suis représenté clairement les événements dans ma tête, et j'ai commandé au démon, et les choses se sont produites. C'était… une sensation assez bizarre.

Ista l'étudia tout en se mordillant le doigt. Puis, sur une impulsion, elle alla se placer devant lui.

— Baissez la tête, ordonna-t-elle.

Surpris, il s'exécuta. Elle le saisit par la tunique pour le forcer à descendre encore un peu.

Seigneur Bâtard, que Votre don soit partagé. Ou pas. Maudits soient Vos yeux. Elle pressa les lèvres contre le front en sueur de Foix. *Ah. Oui.*

L'ours gémit de douleur. Brièvement, une lueur d'un violet intense sembla exploser dans les yeux écarquillés de Foix. Ista le relâcha et recula ; il se redressa en vacillant. Un feu blanc à peine perceptible s'estompa sur son front.

— Oh. (Il toucha cet emplacement et regarda autour de lui la pièce, toute la compagnie, bouche bée.) C'est donc là ce que vous

voyez ? En permanence ?
— Oui.
— Comment faites-vous pour marcher sans tomber ?
— On s'y habitue. L'œil interne apprend, tout comme les yeux externes, à trier l'inhabituel et à ignorer le reste. On peut voir sans observer, et on peut intervenir. J'ai besoin à présent que vous m'aidiez à intervenir sur Cattilara.
Dy Cabon fit une moue impressionnée autant qu'alarmée, et se frotta les mains, l'air hésitant.
— Royina, ce pourrait être très dangereux pour lui…
— Tout comme les centaines de soldats jokoniens qui se rapprochent du château Porifors. Érudit, je vous laisse décider lequel de ces dangers est le plus pressant pour nous en ce moment. Foix, voyez-vous… (Elle se tourna et le vit fixer son propre ventre, en proie à une sorte de fascination horrifiée.) Foix, aidez-moi !
Il avala sa salive et leva les yeux.
— Hum, oui, Royina. (Il la regarda en plissant les yeux.) Vous êtes-vous déjà vue vous-même ?
— Non.
— C'est peut-être préférable. Votre corps projette de curieux petits éclairs lumineux qui crachent des étincelles – rien que des angles pointus. Je comprends pourquoi les démons reculent…
Elle le prit par la main pour le mener fermement au chevet de Cattilara.
— Maintenant, regardez. Voyez-vous la lumière du démon, qui forme un nœud à la hauteur de son torse ? Et le feu blanc qui s'écoule de son cœur vers celui de son époux ?
La main hésitante de Foix suivit la ligne blanche, preuve incontestable qu'il la voyait.
— Maintenant, regardez au-dessous de ce flux, le canal que maintient le démon.
Il suivit du regard la ligne de feu blanc, puis le mince fil qui menait toujours de sire Illvin à Cattilara.
— Royina, est-ce qu'il ne s'écoule pas très vite ?
— Si. Nous n'avons donc pas beaucoup de temps. Venez voir ce que vous pouvez faire.

Comme la première fois, elle effectua quelques passes des mains au-dessus du corps de Cattilara. Puis, par curiosité, elle laissa retomber ses mains et se contenta d'exercer sa volonté. Il était plus facile de faire obéir le feu blanc avec les habitudes de la matière concrète, mais ses mains matérielles n'étaient pas vraiment nécessaires pour accomplir cette tâche, découvrit-elle. Le feu interne de Cattilara se rassembla au niveau de son cœur, se déversant vers l'extérieur comme précédemment. Ista ne tenta pas d'intervenir sur le flux que puisait Arhys. Tant qu'il durait, au moins, elle le savait toujours… fonctionnel, où qu'il se trouvât.

— Maintenant, Foix. Essayez de guider le démon vers sa tête.

L'air très peu sûr de lui, Foix contourna le lit et se saisit des pieds nus de Cattilara. La lumière contenue en lui s'embrasa ; Ista crut entendre l'ours gronder, menaçant. À l'intérieur de Cattilara, la lumière démoniaque violette reflua vers le haut. L'œil interne d'Ista vérifia que le réseau vital d'Arhys était maintenu et restait stable, et elle tenta d'établir une ligature autour du cou de Cattilara. Qui fonctionnât comme précédemment pour le feu interne, mais pour le démon cette fois.

De toute évidence, elle fonctionna pour lui aussi, car les yeux de Cattilara s'ouvrirent brusquement, scintillant d'une intelligence étrangère à la marchesse. La forme même de son visage sembla changer, tandis que la tension des muscles se modifiait au-dessous.

— Pauvres fous ! souffla-t-elle. Nous vous avons dit de fuir, et maintenant il est trop tard ! Elle a fondu sur vous. Nous allons tous être repris, et nos pleurs seront vains !

Sa voix était voilée et saccadée, faute de coordination entre le rythme des poumons et le débit des paroles.

— Elle ? demanda Ista. La princesse Joen ?

Le démon voulut hocher la tête, constata qu'il n'y parvenait pas, et baissa plutôt les paupières de Cattilara en signe d'acquiescement. Illvin se hâta d'apporter une chaise de l'autre côté du lit et s'y installa, s'appuyant sur un coude, le regard attentif. Liss se retira, mal à l'aise, pour aller s'asseoir sur un coffre contre le mur du fond.

— J'ai vu Joen sur la route, dit Ista. Une dizaine ou plus de serpents lumineux semblaient s'échapper d'un puits noir dans son

ventre. Au bout de chaque serpent, y a-t-il un sorcier ?

— Oui, murmura le démon. C'est ainsi qu'elle nous plie tous à sa volonté. Tous, à sa seule volonté. Quelle douleur !

— Une de ces bandes lumineuses la reliait au prince Sordso. Êtes-vous en train de me dire que cette femme a placé un démon en son propre fils ?

Contre toute attente, le démon éclata d'un petit rire amer. Il sembla déformer de nouveau le visage de Cattilara.

— Enfin ! s'écria-t-il en roknari. Il devait être le dernier. Elle a toujours préféré ses fils. Nous, les filles, n'étions que des déceptions inutiles. Le Général Doré ne pouvait pas revivre en *nous*, c'est certain. Dans le meilleur des cas, nous pouvions servir de monnaie d'échange, dans le pire de bonnes à tout faire… ou de chair à démon…

— C'est la voix d'Umerue, murmura Illvin, décontenancé. Pas quand elle est venue nous voir à Porifors, mais la première fois où je l'ai aperçue, à Hamavik.

— Où Joen va-t-elle chercher tous ces élémentaux ? demanda Ista.

La voix du démon changea de nouveau pour revenir à la langue ibrane.

— Elle les vole en enfer, bien sûr.

— Comment *?* demanda dy Cabon.

Il se penchait par-dessus l'épaule de Foix au pied du lit, yeux écarquillés.

Le démon parvint à signifier un haussement d'épaules en soulevant les paupières de Cattilara.

— Le vieux démon s'en chargeait pour elle. Elle nous arrachait à l'enfer, idiots et perdus, nous enchaînait à ses laisses, nous nourrissait et nous entraînait…

— De quoi vous nourrissait-elle ? demanda Illvin, dont la voix se chargeait d'appréhension.

— D'âmes. C'est une des raisons pour lesquelles elle parvient à en contrôler autant ; elle les entraîne à se nourrir d'autres âmes que la sienne. D'abord des animaux, des serviteurs, des esclaves, des prisonniers. Puis, au fur et à mesure que Joen apprenait les

subtilités de la magie, d'autres choisies spécialement pour leur savoir ou leurs dons. Elle nous plaçait dans leur corps jusqu'à ce que nous ayons rongé ce qu'elle voulait que nous apprenions, puis elle nous extirpait à nouveau. Jusqu'à ce que nous devenions aptes à posséder ses meilleurs esclaves-sorciers. Aptes même à nous apparier avec une princesse ! Si c'était une princesse suffisamment méprisée.

— Goram, demanda brusquement Illvin. Mon valet Goram a-t-il fait partie de ceux-là ? A-t-il servi à nourrir les démons ?

— Lui ? Oh, oui. Il a dû être, pensons-nous, un capitaine de cavalerie de Chalion. Mais il ne nous a jamais nourris. Elle nous a donné d'abord un passereau, puis la petite servante. Puis cet érudit chalionais, le tuteur. Elle nous a laissés le ronger tout entier, puisqu'il devait de toute façon être exécuté pour avoir suivi la voie du Bâtard. Et puis la courtisane jokonienne. Qui s'est mieux entendue avec le tuteur que nous n'aurions cru, car ils partageaient une même fascination pour les hommes. Joen la méprisait pour l'expertise même qu'elle cherchait à lui dérober, si bien qu'elle l'a laissée repartir vivante et idiote, pour l'abandonner à son triste sort dans les rues.

Dy Cabon et Illvin semblaient aussi dégoûtés l'un que l'autre ; Foix avait le visage presque inexpressif. Dy Cabon reprit :

— Vous voulez dire que la princesse Joen extirpe les démons de leur monture et que celles-ci survivent ? Elle les sépare de l'âme des victimes comme le faisait cette sainte de Rauma ?

Les lèvres du démon se retroussèrent en un sourire déplaisant.

— C'est exactement l'inverse. Pour Joen, le but était de lier, non de séparer. Quand nous nous étions suffisamment nourris, elle nous retirait, dépariait les âmes. Elle prenait ce qu'elle désirait pour nous et abandonnait le reste comme des déchets. Un processus aussi douloureux pour les deux parties, nous pouvons vous l'assurer, même s'il contribuait, supposons-nous, à nous garder instables et serviles.

Ista ne savait pas vraiment pourquoi le démon était soudain devenu si communicatif, mais elle comptait bien lui en faire dire le maximum tant que se prolongerait cette humeur.

— Le *vieux* démon, répéta-t-elle. De quoi s’agit-il ?

— Ah. L’héritage de Joen, répondit le démon.

Il parlait maintenant, remarqua Ista, avec la voix de l’érudit, sèche et précise, dans un ibrane à l’accent natif le plus pur des régions du centre de Chalion, sans rien de commun avec l’élocution plus douce de Cattilara, typique du Nord. La jeune marchesse ne parlait pas non plus par phrases si élégantes et si bien tournées.

— Devons-nous vous raconter toute l’histoire ? Les ennemis de notre ennemi ne sont en rien des amis pour nous. Mais, après tout, pourquoi pas ? Nous savons quel sort nous attend, pourquoi ne le sauriez-vous pas aussi ? Pauvres idiots.

Ces derniers mots prononcés sur un ton étrangement dépourvu de passion.

Le démon attendit que le corps lui fournît à nouveau du souffle et poursuivit :

— Du temps de la gloire du Général Doré, des hommes débarquaient en nombre de l’Archipel, à la recherche d’avancement à sa cour et du butin de ses champs de bataille. Parmi eux se trouvait un vieux, très vieux sorcier, qui avait longtemps pratiqué sa magie démoniaque sur les îles parmi les Quadrains, au milieu desquels il se fondait discrètement et sans se faire prendre. Son démon était plus ancien encore, vieux d’une douzaine de vies. Le chaos et le désordre de la guerre promise les avaient attirés comme un parfum. Grave erreur, car le Lion de Roknar était bien-aimé du Père en personne, et possédait de nombreux dons divins, parmi lesquels la double vue.

» Le vieux sorcier fut découvert, accusé, déclaré coupable et brûlé. Fort de l’immensité accumulée de son art, le démon ancien bondit de sa monture mourante et échappa aux précautions des divins quadrains. Mais il ne put bondir assez loin pour atteindre un abri sûr, si bien qu’il choisit pour nouvelle monture une personne que le Général Doré ne brûlerait jamais : sa fille de trois ans, Joen.

— La princesse Joen est sorcière depuis tout ce temps ? s’écria dy Cabon, ébahi.

— Pas tout à fait. (Le démon eut un sourire bref, amer, avec les lèvres de Cattilara.) Le Général Doré était fou de rage et de douleur.

Il se tourna vers son dieu, en prière, et un don de plus lui fut accordé. Le Père lui donna la possibilité d'encapsuler le démon, de le mettre en sommeil à l'intérieur de la petite fille. Le Lion avait alors l'intention, après la conquête de Chalion, de capturer secrètement et de ramener un saint du Bâtard, s'il pouvait en trouver un, afin qu'il excise le démon de sa fille selon les rites quintariens interdits. Puis il est parti à la guerre.

» Mais, par l'immense sacrifice du roya Fonsa, le Lion de Roknar mourut avant de pouvoir atteindre son but, ou revenir. Les principautés désunies s'installèrent dans une guerre des frontières avec les royacies quintariennes, le temps d'une autre génération. Et le démon scellé attendait la mort de sa monture, afin d'être libéré à nouveau dans le monde des hommes. Cinquante années durant, il a patienté.

» Puis, il y a plusieurs années, quelque chose s'est produit. La capsule s'est brisée, libérant le démon à l'intérieur de Joen. Mais pas dans l'enfant malléable qu'avait choisie le démon. Dans le corps d'une femme dure, résolue, aigrie et aguerrie.

— Comment ? demanda dy Cabon.

— Oui, dit Illvin. Pourquoi tenir cinquante ans, puis échouer ? À moins que les choses n'aient été prévues ainsi…

— Je sais pourquoi, dit Ista, l'esprit animé d'une froide satisfaction. Je crois pouvoir donner précisément le jour et l'heure. Je vous le dirai dans un instant. Mais taisez-vous, laissez-le poursuivre. Que s'est-il passé ensuite ?

Le démon la regarda en plissant les yeux, presque avec respect.

— Joen se trouvait alors en proie à un affreux dilemme. Elle partageait la régence du prince Sordso avec ses deux plus proches ennemis, le général de Jokona et le frère de son défunt mari. Sordso était un jeune ivrogne maussade qui les haïssait tous. Le général et son oncle conspiraient pour écarter Sordso et mettre son oncle à sa place sur le trône de Jokona.

— Ah, commenta un Illvin désolé. C'est alors que j'aurais dû frapper Jokona. L'occasion aurait été parfaite, juste au moment de leur prise de pouvoir… Enfin, bref.

— Joen était dans tous ses états, dit le démon. Elle croyait, ou s'était convaincue, que le vieux démon était un héritage de son père puissant, qu'il le lui avait secrètement offert pour se soulever dans ce genre de périodes de malheur et sauver son petit-fils des traîtres. Si bien qu'elle garda le secret et commença à prendre des leçons du démon. Le vieux démon, ravi d'avoir une élève si douée, lui apprit tout, pensant que le moment viendrait bientôt d'échanger les rôles et de faire d'elle sa monture. Il sous-estimait sa volonté de fer, forgée par des décennies de rage contenue. Il n'en devint que davantage son esclave.

— Oui, murmura Ista. Je comprends.

— Les corégents de Joen furent les premiers ennemis à mériter son attention. Des proies faciles car très intimes, sans doute. L'oncle, eh bien, il est mort vite. Le général a connu un sort plus subtil, pour devenir bientôt le partisan le plus fervent de Joen en toutes choses.

— Joen est une Quadraine, bien que coupable de blasphème selon leur point de vue, commenta dy Cabon, le visage noué de consternation. Mais une mauvaise Quadraine, ce n'est pas la même chose qu'une bonne Quintarienne. Elle ne peut pas posséder les connaissances théologiques adéquates pour manipuler sans risque n'importe quel élémental, sans parler de toute une troupe.

— Certes non, souffla Ista.

Le démon-Catti poursuivit.

— Ses démons en laisse en sont bientôt venus à représenter bien plus pour elle que le seul salut de Sordso : ils sont devenus sa joie. Maintenant, enfin, elle pouvait exercer sa volonté et susciter une servilité qui pousse à obéir en souriant. Sa famille ne fut pas la dernière, mais la première à se trouver ainsi liée. Exception faite de Sordso.

Le démon changea de nouveau de langue et de voix.

— Elle m'a *prise* quand j'ai refusé d'épouser un seigneur bâtard quintarien, et ses yeux brillaient d'une lueur de triomphe lorsqu'elle l'a fait. Tous les moyens, toujours, pour se faire obéir, jusque dans le moindre détail. À part Sordso, la prunelle de ses yeux. Oh, mon cœur se réjouit jusque dans cette mort vivante de savoir qu'elle a fini

par prendre mon frère Sordso. (Les lèvres de Catti – d'Umerue – se retroussèrent sur un féroce sourire.) Je l'avais mis en garde de ne pas la défier. M'a-t-il écoutée ? Bien sûr que non. Ha !

— Cattilara nous a dit qu'on vous avait envoyée pour prendre Porifors par le charme, dit Ista au démon. D'où, sans doute, le rôle de la courtisane…

L'expression d'Illvin, de l'autre côté du lit, formait un tableau de conjectures, amalgame complexe de souvenirs, de regrets et d'horreur. Ista se demanda si ces âmes à demi digérées finiraient avec le temps par s'assembler en un seul esprit, ou si elles resteraient toujours un peu séparées ?

— Était-ce Arhys ou Illvin que votre mère vous avait commandé de lier à vous ? demanda Ista. Ou les deux ?

Le sourire propre à Umerue s'adoucit.

— Sire Illvin. Il semblait très séduisant, au premier abord. Mais ensuite nous avons vu Arhys… Pourquoi prendre le deuxième choix, le commandant en second, et devoir ensuite concevoir ces intrigues complexes d'usurpation et de révolte, quand nous pouvions simplement, sans effort, prendre Porifors depuis le haut ? (Le démon ajouta en ibrane :) Sire Arhys, oui. (Puis :) Arhys. Oui. Hum. (Et soupirant en une langue impossible à identifier :) Ah.

— On dirait qu'ils étaient unanimes, murmura Illvin, ironique. La servante, la princesse, la courtisane, et sans doute l'érudit, aussi. Tous en transe dès qu'ils l'ont aperçu. Je me demande si cet oiseau aussi était de sexe féminin ? Si c'est le cas, il aurait certainement voleté pour venir se percher sur son doigt. Si bien que le projet de Joen a été contrarié par une magie autrement plus vieille que celle des démons. (Il plissa le front, entre amusement et douleur.) Heureusement pour moi.

Seule restait maintenant la douleur. L'espace d'un instant, son épuisement profond flotta très près de la surface, comme si le poids du monde entier lui courbait le dos. Puis ses yeux sombres se mirent à scintiller, et il se redressa.

— Alors, comment ce maître démon a-t-il été libéré de sa prison ancienne ? Vous disiez le savoir, Royina.

— Ou le deviner, plutôt. C'était la date, ne voyez-vous pas ? Il y a trois ans, lors du Jour de la Fille, la malédiction mortelle du Général Doré a été levée de Chalion et de ma maison : tous les dons divins gaspillés, pervertis, ont été balayés et repris par les dieux, par l'intermédiaire de leur saint d'élection. Et si tout a été repris ce jour-là, la puissance qui maintenait le démon encapsulé a dû l'être aussi.

Illvin croisa le regard de dy Cabon ; le divin hocha la tête, dubitatif.

— Je me demande, poursuivit Ista, dans l'hypothèse où Arvol, Ias et moi aurions réussi à lever la malédiction il y a vingt ans, si Joen aurait reçu son démon deux décennies plus tôt ? Et lequel des deux aurait alors eu l'ascendant ?

Dy Cabon regarda Cattilara avec une expression de curiosité théologique.

— Je me demande, moi, si les actions du même maître sorcier roknari peuvent expliquer l'afflux d'élémentaux dont Chalion a souffert du temps de Fonsa… ?

Il chassa les distractions de la théorie historique, comme s'il lui venait à l'idée que l'afflux auquel ils faisaient maintenant face semblait soudain bien trop présent et concret.

Pourquoi la créature nous révèle-t-elle tout ceci ? se demanda Ista. Pour semer la peur et le désordre parmi sa petite compagnie ? Pour partager sa propre détresse ? Elle regarda autour d'elle l'impassibilité de Foix, l'air pensif de dy Cabon, la concentration perspicace d'Illvin. Si c'était là son dessein, le démon avait échoué. Peut-être avait-il simplement volé assez d'humanité pour apprécier désormais de se plaindre à un auditoire attentif. Peut-être, ayant perdu tout espoir de fuite, s'estimant acculé et en dépit de sa nature plutôt solitaire, cherchait-il des alliés.

La porte s'ouvrit ; surprise, Ista se retourna d'un coup. Sire Arhys entra et la gratifia d'un signe de tête respectueux. Elle fut ravie de le voir de nouveau vêtu d'une cotte de mailles. Lui, au moins, ne souffrirait pas de la chaleur à cause de son armure. Il était suivi par des domestiques chargés de plateaux, spectacle bienvenu, et de Goram, considérablement remis, apportant une pile d'habits d'Illvin et de pièces d'armure.

Les compagnons d'Ista se jetèrent sur le contenu des plateaux sans cérémonie. Arhys s'approcha du lit à grands pas et baissa les yeux vers son épouse, le visage lugubre. Le démon lui rendit son regard, mais ne dit rien. Ista espéra que ce n'était pas le désir de Cattilara qui transparaissait dans ses yeux. Puis elle se demanda si ses propres yeux avaient eu cette apparence en se posant sur lui.

— Est-elle éveillée ? (Arhys fit jouer ses mains, intrigué.) Alors, comment… ?

— Cattilara dort, lui dit Ista. Nous avons donné au démon accès à sa bouche, afin qu'il puisse parler. Ce qu'il a fait.

— Qu'est-ce qui vient d'arriver, là dehors, Arhys ? demanda Illvin.

Il alternait bouchées de viande enveloppées de pain et gorgées de thé froid tandis que son valet l'habillait.

— Environ quinze cents soldats jokoniens, d'après mes éclaireurs. Cinq cents dans chaque colonne. Enfin, d'après les deux éclaireurs qui sont revenus. Comme le cercle d'assaillants vient de se refermer autour de Porifors, je désespère de revoir les douze autres. Je n'avais encore jamais perdu autant d'éclaireurs.

— Des machines de siège ? demanda Illvin à travers une bouchée de pain, tout en jetant une de ses jambes dans une botte tenue par Goram agenouillé.

Les bottes du valet furent mises de côté. Les chaussures d'un mort ? Difficile à savoir pour l'instant.

— Ils n'en ont mentionné aucune. Des chariots de ravitaillement, oui, mais rien de plus.

— Ah.

Arhys regarda Ista. Elle ignorait quelle expression affichait son propre visage, mais il tenta de la rassurer.

— Porifors a déjà résisté à des sièges, Royina. Les murs de la ville sont sécurisés, eux aussi : j'ai deux cents hommes postés là-bas, et la moitié des habitants de la ville sont d'anciens soldats de garnison. Il y a des tunnels entre nous pour échanger des renforts. Il s'est écoulé, quoi, quinze ans, Illvin, depuis que le Renard d'Ibra nous a envoyé trois mille assaillants ? Nous leur avons résisté pendant une quinzaine de jours, jusqu'à ce que Caribastos et dy Tolnoxo – le père du provincar actuel – viennent à notre rescousse.

— Je ne crois pas que Jokona nous envoie des machines de siège cette fois, dit Illvin. Mais plutôt des sorciers.

Il fit pour son frère un bref compte-rendu du témoignage du démon. Tandis qu'il parlait, Goram, pâle mais résolu, lui peignait expertement les cheveux qu'il lia en un nœud serré sur la nuque, puis il secoua sa cotte de mailles, prête à être enfilée.

— Si cette folle de Joen traîne vraiment une douzaine de sorciers en laisse, conclut Illvin, en enfilant sa cotte, on peut être sûrs qu'elle compte les lâcher sur nous. Sinon pour se venger de la perte de sa fille, au moins pour frapper Chalion de façon à détourner toute la ligne d'assaut que le maréchal dy Palliar compte lancer contre Borasnen. Une attaque anticipée, et rude. Et, en cas de succès, certainement suivie par une incursion dans le centre-nord de Chalion avant que les forces d'Iselle et de Bergon ne soient correctement rassemblées… c'est ainsi que, moi, je procéderais, si j'étais les Jokoniens. Enfin, si j'étais seulement fou, et pas stupide.

Arhys eut un bref sourire.

— J'imagine à peine à quoi ressemblent les officiers d'état-major de Joen en ce moment même.

— Coopératifs, dit Ista d'un air sombre. Et d'une belle communauté d'esprit.

Illvin fit la grimace et, comme Goram lui tapotait l'épaule en silence, il tendit un avant-bras pour que le valet nouât son brassard.

— Arhys, reprit Ista, pressante. Malgré votre état inhabituel, vous ne possédez pas de double vue, n'est-ce pas ?

— Rien de semblable à ce que vous décrivez, Royina, non. Tout au plus ma vue semble-t-elle amoindrie. Ni floue ni affaiblie, mais vidée de couleurs. Si ce n'est que, à présent, je vois mieux la nuit ; presque aussi bien qu'en plein jour.

— Vous n'avez donc pas vu, ni perçu, le coup que vous a porté le prince Sordso, quand vous l'avez affronté sur la route ?

— Non… Et vous, qu'avez-vous vu ?

— Cette lumière intense qui signale la magie démoniaque à mon œil interne. Une sorte d'éclair brûlant. Ou, en tout cas, il était évident que Sordso pensait qu'il allait s'agir d'une sorte d'éclair brûlant. Mais

il vous a traversé sans vous causer le moindre mal, comme si vous n’étiez même pas là.

Ils se tournèrent tous deux vers dy Cabon, qui ouvrit ses mains grassouillettes en signe d’incertitude.

— D’une certaine manière, il n’est pas là. Pas comme les âmes vivantes, ni même comme les démons. Les vrais fantômes exilés sont coupés de toute réalité, du monde de la matière comme de celui des esprits.

— Est-il, dans ce cas, immunisé contre la sorcellerie ? commença Ista. Et pourtant c’est la sorcellerie qui le maintient en ce moment… Érudit, je ne comprends pas.

— Je vais y réfléchir…

Un enchevêtrement de lignes de lumière violette traversa brusquement la pièce, s’intensifia, puis disparut. Foix sursauta. L’instant d’après, tous firent de même, lorsque les récipients contenant du thé, du vin ou de l’eau se renversèrent, se craquelèrent ou se brisèrent. La tasse d’argile d’Illvin se fendit dans sa main alors qu’il la portait à ses lèvres, et il recula brusquement pour éviter d’asperger son tabard gris et or.

— Il semble que les sorciers de Joen soient maintenant sur place, dit Ista d’une voix blanche.

Foix pivota d’un air déconcerté, les yeux grands ouverts ; à l’intérieur de lui, son ombre d’ours se dressait sur ses pattes en grondant.

— Dans quel but ont-ils fait ça ? Pour nous avertir ? S’ils sont capables de ça, pourquoi ne pas faire éclater nos ventres et nos crânes et en finir une bonne fois pour toutes ?

Dy Cabon leva une main tremblante.

— Les démons libres ne peuvent pas tuer directement…

— Le démon de mort du Bâtard le peut, dit Ista. Je l’ai vu faire.

— C’est un cas très particulier. Les démons libres, échappés du royaume de la matière… Eh bien, ils peuvent essayer de tuer directement, mais… la mort ouvre une âme aux dieux. Que cette âme choisisse alors ou non de franchir cette porte dépend de sa volonté, mais, à cet instant, elle s’ouvre dans les deux sens. Ce qui laisse le démon assez vulnérable pour être recapturé.

— Et ils s’enfuient ainsi lorsque leur monture se fait tuer…, dit Foix.

— Oui, mais l’emploi de la magie pour tuer crée un lien entre sorcier et victime. L’effort et les répercussions sont censés être très durs pour le sorcier aussi. (Il marqua une pause, songeur.) Bien sûr, si un sorcier utilise la magie pour faire sauter votre cheval par-dessus une falaise, ou toute autre méthode indirecte pour donner la mort, ce risque ne se présente pas.

Un soldat essoufflé en tabard gris et or franchit brutalement la porte.

— Sire Arhys ! Il y a un héraut jokonien à la porte, qui demande à parlementer.

Arhys inspira.

— Un avertissement, donc. Une sommation. Eh bien, ils ont maintenant toute mon attention. Illvin, Foix, Érudit dy Cabon – Royina –, voulez-vous bien me suivre ? Je veux votre témoignage et vos conseils. Mais restez bien éloignés des remparts, hors de vue, dans la mesure du possible.

— Oui.

Ista s’arrêta pour retirer la ligature du cou de Cattilara et s’assurer que le démon allait se tenir tranquille. Foix l’observa en silence, posté derrière son épaule comme pour la protéger. Liss, qu’Arhys n’avait pas nommée, se leva néanmoins, les bras croisés et les épaules rentrées comme pour se faire toute petite et discrète.

Illvin, qui se dirigeait vers la porte à grands pas dans le sillage d’Arhys, s’arrêta brusquement et jura.

— Les citernes !

La tête d’Arhys pivota ; les deux frères se dévisagèrent. Illvin asséna une claque sur l’épaule de son frère.

— Je vais jeter un coup d’œil et je te retrouve au-dessus de la porte.

— Dépêche-toi, Illvin.

Arhys fit signe à tous de le suivre ; arrivé dans la galerie, Illvin se mit à courir.

Chapitre 22

Ils traversèrent la cour fleurie et gravirent l'escalier intérieur à la suite d'Arhys. Au-dessus de la porte saillait un parapet. Arhys se fraya un passage à coups d'épaule parmi ses archers répartis le long du chemin de ronde, monta jusqu'en haut du rempart et resta là jambes écartées, regardant vers le bas. Ista jeta un coup d'œil par les créneaux.

Sur la droite, là où la route tournait vers Oby, elle voyait les Jokoniens établir leur camp dans un bosquet de noyers, tout juste hors de portée des arcs ou catapultes. On montait des tentes, et on installait des lignes de chevaux. Du côté le plus éloigné du bosquet, plusieurs tentes d'étoffe verte particulièrement grandes étaient dressées par les serviteurs, dont certains arboraient le même uniforme que les porteurs de palanquin. Sur la gauche, au fond de la vallée, le long de la rivière, une autre colonne se déversait en masse, menaçant les murs de la ville. À l'arrière, plusieurs soldats déposaient déjà des moutons et autres animaux pillés dans les bras de leurs vivandiers, véritable dîner sur pattes.

Au-delà, la campagne paraissait d'un calme trompeur – vidée, espérait Ista. Seuls un ou deux appentis et granges lointains semblaient en flammes, sans doute les lieux d'une résistance temporaire et désespérée. L'ennemi n'avait pas – ou pas encore – mis le feu aux champs et aux cultures. Les Jokoniens s'attendaient-ils à prendre l'avantage avant la moisson ? La troisième colonne se positionnait sans doute derrière le château, le long de la crête.

Le pont-levis était relevé, les portes du château fermées. De l'autre côté de la crevasse sèche et profonde qui prolongeait le mur se tenait l'officier jokonien chargé de parlementer, tête nue. La bannière bleue de sa fonction pendait mollement du javelot qu'il tenait à la main dans la chaleur de cet après-midi. Il était flanqué par deux gardes tendus, portant des tabards vert glauque par-dessus leur cotte de mailles.

Lorsque l’officier leva le visage vers eux, Ista inspira brusquement. C’était le traducteur rencontré dans la colonne des pillards qui battaient en retraite depuis Rauma. Cette nouvelle tâche signifiait-elle une récompense ou un châtiment ? Il ne remarqua pas Ista, à demi cachée dans l’embrasure ; mais très clairement, à en juger par la façon dont il écarquilla des yeux alarmés, il reconnaissait en Arhys le dément à l’épée qui avait failli le décapiter dans ce ravin. Le visage impassible d’Arhys ne permettait pas de savoir si lui aussi le reconnaissait.

Le Jokonien s’humecta les lèvres, s’éclaircit la gorge.

— Je viens sous la bannière du prince Sordso parlementer avec le château Porifors, commença-t-il dans un ibrane clair et fort.

Il saisit la hampe à la bannière bleue comme on s’empare d’un bouclier, en enfonça l’embout un peu plus profondément dans le sol près de sa botte. Il est considéré comme très discourtois de tuer un messager, geste à même d’être froidement critiqué plus tard par les pairs et commandants d’un officier. Consolation sans doute trop tardive du point de vue du messager.

— Voici les requêtes du prince de Jokona…

— Ne trouvez-vous pas inquiétant, Quadrain, l’interrompit Arhys d’une voix traînante et forte, que votre prince soit devenu un sorcier portant un démon ? En tant qu’homme pieux, ne devriez-vous pas le brûler plutôt que lui obéir ?

Les gardes ne réagirent pas, et Ista se demanda s’ils avaient été choisis pour leur compréhension lacunaire de l’ibrane. À en juger par la grimace furtive qu’afficha le visage de l’officier, peut-être donna-t-il l’impression que son ennemi venait de toucher juste, mais il répliqua sèchement :

— On dit que vous êtes un homme mort depuis trois mois. Vos troupes ne s’inquiètent-elles pas de suivre un cadavre ambulant ?

— Pas particulièrement, dit Arhys.

Il ignora le faible murmure de ses archers, agglutinés derrière lui. Les regards qu’ils échangèrent couvrirent toute une gamme d’expressions, de l’incrédulité à la crainte ou l’illumination, sans parler d’un individu qui lâcha un « Ooh » impressionné.

— Je vois bien en quoi cette idée vous pose problème. Après tout, comment pouvez-vous me tuer ? Même un sorcier doit y voir un paradoxe gênant.

Avec un effort visible, l'officier s'obligea à revenir au texte prévu.

— Tels sont les termes du prince de Jokona. Vous allez nous remettre sur-le-champ la royina douairière Ista, en tant qu'otage nous garantissant votre coopération. Tous les officiers et soldats de la garnison vont déposer leurs armes et franchir vos portes pour venir se rendre. Obéissez, et vos vies seront épargnées.

— Pour être parqués comme du bétail et servir de pâture aux démons ? marmonna dy Cabon, qui se tenait accroupi un peu plus loin pour pouvoir regarder au travers d'une embrasure.

Un sort beaucoup plus miséricordieux, ne put s'empêcher de penser Ista, que ce qu'un divin du Bâtard capturé lors d'un tel conflit risquait normalement aux mains d'une troupe de Quadrains surexcités.

— Allons, allons, Jokonien, apprécieriez-vous que je vous crache dessus ? demanda Arhys.

— Je vous prie d'économiser votre salive, Sire Arhys. J'ai entendu dire que ce sera bientôt un liquide difficile à trouver.

Sire Illvin avait rejoint le parapet à temps pour entendre cet échange, et il eut un sourire acerbe. Il jeta un rapide coup d'œil par-dessus la tête d'Ista, embrassa d'un seul regard les installations de l'ennemi. Arhys baissa les yeux vers lui ; Illvin appuya les épaules contre le mur au-dessous des pieds de son frère et regarda derrière lui dans l'avant-cour. D'une voix assez basse pour ne pas porter jusqu'au Jokonien, il rapporta :

— Ils ont pris les deux citernes. Elles fuient comme des passoires. J'ai laissé des hommes en train d'écoper avec tous les récipients intacts qu'ils peuvent trouver, et ils essaient de tapisser les réservoirs de toile pour ralentir le flux. Mais en pure perte.

— D'accord, murmura Arhys. (Il éleva la voix pour l'officier.) Nous refusons, bien sûr.

Le Jokonien leva les yeux avec une sinistre satisfaction en entendant cette réponse qu'il avait de toute évidence attendue.

— Le prince Sordso et la princesse douairière Joen sont bien plus cléments que vous ne le méritez. Ils vous donnent une journée pour réfléchir à votre position. Je reviendrai demain entendre votre nouvelle réponse. Sauf si vous nous envoyez chercher, bien sûr.

Avec une révérence, il se mit à reculer, mal couvert par ses gardes. Il avait parcouru une bonne distance lorsqu'il osa tourner le dos.

Non seulement la réponse attendue, mais le résultat escompté, semblait-il.

— Que va-t-il se passer ensuite ? demanda dy Cabon, inquiet. Un assaut ? Vont-il vraiment attendre une journée ?

— Je ne leur fais pas confiance sur ce point, dit Arhys, redescendant d'un bond sur le chemin de ronde.

— Un assaut, oui, dit Ista. Mais pas, je crois, de leurs troupes. Je vous parie tout ce qu'il vous plaira que Joen compte employer ses nouveaux jouets. Porifors est sa première occasion de tester sa meute de sorciers lors d'une guerre ouverte. Si le résultat la satisfait…

Une ligne violette, mais isolée cette fois, traversa la vision interne d'Ista.

La plupart des cordes des arcs disposés le long du chemin de ronde se détendirent d'un coup en vibrant. Plusieurs hommes poussèrent des cris aigus, surpris par la morsure des cordes. L'exception fut une arbalète qui se relâcha. Le carreau s'enfonça dans la cuisse de l'homme qui se tenait près du porteur ; l'homme hurla et tomba du chemin de ronde à la renverse pour aller heurter les pierres de la cour où il resta étendu, immobile. Son camarade horrifié regarda son arbalète, bouche bée, la lâcha par terre comme si elle lui brûlait la main et se hâta d'aller rejoindre son camarade blessé.

Un autre éclair, plus sombre, grésilla dans le champ de vision d'Ista.

— Quoi encore ? marmonna Foix, mal à l'aise, qui parcourait du regard l'alignement d'archers horrifiés.

Certains, piochant dans leur ceinture des cordes de remplacement, découvrirent qu'elles se désagrégeaient dans leurs

mains.

Quelques instants plus tard, par-dessus les toits des cours intérieures du château, un panache de fumée s'éleva dans les airs.

— Il y a le feu dans l'écurie, dit Illvin, d'une voix posée qui contrastait avec la précipitation de sa démarche. Foix, suivez-moi, je vous prie.

Il descendit les escaliers à toute allure, ses longues jambes couvrant trois marches à la fois.

Maintenant les choses commencent pour de bon, songea Ista dont l'estomac se contractait.

Liss ouvrait des yeux immenses.

— Royina, puis-je les accompagner ? souffla-t-elle.

— Oui, allez-y, la congédia Ista.

Liss fila d'une traite. Ils auraient besoin de toutes les mains compétentes… *Et moi, je reste ici.* Ista se contraignit enfin à descendre du mur.

Arhys la dépassa en courant et lui cria :

— Madame, voulez-vous bien surveiller Cattilara ?

— Bien sûr.

Une sorte de mission. Ou peut-être Arhys, en commandant prudent, voulait-il simplement rassembler tous les poids morts en un seul abri sûr.

Ista trouva les dames de Cattilara en pleine crise de nerf ; lorsqu'elle en eut fini avec elles, au moins leurs cris avaient-il cédé la place à une hystérie bien réprimée. Cattilara demeurait inerte, inchangée, à l'exception d'un affaissement déjà visible de la chair douce de son visage, qui se resserrait sur ses os. La lumière démoniaque était très contractée en elle, sans aucune tentative – pour l'instant – de lutte pour la domination. Ista expira, mal à l'aise, mais s'assura que le feu blanc continuait de se déverser vers Arhys sans la moindre obstruction.

Au cours de cet interminable après-midi, Ista fit de fréquentes incursions dans les appartements de la marchesse pour vérifier les effets des diverses ondes de lumière ensorcelée qui traversaient son

champ de perceptions. Seule cette première grande attaque des réserves d'eau semblait pleinement coordonnée. Après quoi l'attaque sombra dans un chaos reflété par ses effets. Des gens tombaient et se brisaient les os. Les chevaux sauvés de l'écurie en flammes, lâchés en liberté dans la cour en étoile, firent s'effondrer une galerie à force de foncer dans tous les sens en hennissant. Elle entraîna dans sa chute un nid de guêpes, et trois hommes moururent étouffés, hurlant et se convulsant sous l'effet des piqûres ; d'autres hommes furent blessés par des coups de sabot des chevaux rendus fous par les guêpes.

D'autres incendies plus petits se déclarèrent dans d'autres cours. Les maigres réserves d'eau décrurent rapidement. La majeure partie de la viande entreposée, quel que fût le mode de conservation employé, se mit à pourrir en dégageant une odeur fétide ; sur le pain et les fruits se développèrent des moisissures vertes qui semblaient se répandre à vue d'œil. Des larves de charançons se multiplièrent dans les réserves de farine. Les lanières de cuir et les cordes de fibres pourrirent et se défirent entre les mains des gens. Les poteries se craquelèrent. Les cottes de mailles et les épées se mirent à rouiller aussi vite que rougissent les jouvencelles.

Tous les hommes ayant déjà souffert de fièvres tierces subirent de violentes rechutes. L'agréable salle à manger de Cattilara se remplit bientôt d'hommes étendus sur des paillasses, brûlants, gémissants, frissonnants et pris d'hallucinations. On pressa dy Cabon de s'occuper des malades puis, au bout d'un temps incroyablement bref, des morts. Lorsque arriva le soir, les visages des soldats et serviteurs près desquels passait Ista avaient dépassé la peur et l'énervement pour se parer d'une expression de choc, pâles, assommés, stupéfaits.

Au coucher du soleil, Ista monta à la tour nord, la plus haute, pour faire le point. Liss, imprégnée de l'odeur de fumée et boitant après s'être fait piétiner par des sabots affolés, gravit lentement les marches derrière elle. Un homme en tabard gris et or monta d'un pas lourd pour déposer une brassée de pierres sur une pile croissante près du rempart, échanger quelques grognements gênés avec deux camarades dont les arcs tordus et sans corde étaient

repoussés dans un coin, puis il fit demi-tour et descendit l'escalier en colimaçon d'un même pas lourd.

À la lumière déclinante du soleil en train de descendre à l'ouest, la campagne déserte apparaissait d'une beauté et d'une sérénité étranges. Dans le bosquet de noyers, le campement bien ordonné des Jokoniens semblait profiter d'un festin ; les seules fumées étaient des volutes aromatiques s'élevant de feux de cuisson. De petits groupes de cavaliers circulaient, patrouillaient, livraient des messages – sortis pour une promenade tardive, supposa Ista. Tous portaient des tabards vert glauque.

La ville, derrière ses murs dans la vallée, dégageait elle aussi des volutes de fumée, mais noires et hideuses. Grâce à un meilleur accès à l'eau que le château juché sur la colline, les gens de la ville avaient jusqu'ici empêché la plupart des feux de se propager trop loin. Mais les quelques minuscules silhouettes qu'Ista voyait se déplacer craintivement dans les rues et les allées étaient raidies par la fatigue. Les hommes derrière les murs étaient accroupis, ou assis et presque immobiles, ou étendus comme pour une sieste, épuisés. Ou morts.

Ista entendit le bruit pesant de bottes montant les marches de pierre, et tourna la tête pour voir sire Illvin émerger sur la plateforme de la tour, portant un petit sac de toile graisseuse. Même la lumière rougie du crépuscule ne parvenait pas à masquer la pâleur et la saleté de son visage. La suie et la sueur s'étaient mêlées, pour être étalées ensuite en étranges traînées par le geste qu'il avait dû faire pour retirer la crasse de ses yeux. Il avait abandonné sa cotte de mailles et son tabard brûlé des heures auparavant, et sa chemise de lin toute simple, semée de petits trous noirs résultant d'étincelles, adhérait à demi à son torse.

— Ah, dit-il d'une voix qui semblait émerger du fond d'un puits de mine. Vous voilà.

Elle le salua d'un hochement de tête ; il vint se poster près d'elle, et, ensemble, ils regardèrent le désastre de Porifors, derrière ses murs extérieurs à la robustesse et à la neutralité trompeuses.

L'incendie avait détruit tout le bâtiment de l'écurie. Des poutres noircies étaient éparpillées par-dessus les cendres, et des tuiles

brisées éclaboussaient le tout comme des taches de sang. Aucune autre fumée ne s'élevait pour le moment, mais un coin du bâtiment des cuisines était pareillement effondré et noirci. La cour étoilée était un désastre : une galerie à terre, la fontaine vidée et comblée par des débris. Des chevaux étaient attachés d'un côté ; leurs dos prenaient, depuis cet angle de vue surélevé, une curieuse forme de losange. Quelques rares personnes filaient précipitamment, inquiètes et voûtées.

— Avez-vous vu récemment l'érudit dy Cabon ? demanda Ista à Illvin.

Il fit signe que oui.

— Toujours retenu à l'infirmerie. Nous avons des paillasses réparties dans trois chambres à présent. Une demi-douzaine d'hommes ont attrapé la dysenterie. Comme il ne reste plus d'eau pour la toilette, il n'y aura même pas besoin de démons pour répandre la maladie dans toute la forteresse. Enfer du Bâtard. À ce rythme-là, Sordso pourra prendre Porifors d'assaut dès demain avec six poneys, une échelle de corde et un chœur d'enfants du temple quadrain. (Ses dents grincèrent, contrastant par leur blancheur avec son visage noirci.) Oh. (Il lui tendit le sac.) Voulez-vous un peu de viande de cheval cuite ? Elle n'est pas pourrie. Pas encore.

Ista inspecta le sac d'un air dubitatif.

— Je ne sais pas trop. Est-ce Plume ?

— Non. Par bonheur.

— Pas… pour l'instant, merci.

— Vous devriez préserver vos forces. Les cinq dieux savent quand nous pourrons à nouveau manger. (Il arracha un morceau de viande qu'il se mit à mâchonner consciencieusement.) Liss ?

Il lui tendit le sac.

— Non, merci, répondit-elle d'une petite voix, en écho à Ista.

Sans suivre son propre conseil, il passa le sac aux anciens archers, à présent reconvertis en lanceurs de pierres, qui l'acceptèrent avec des murmures de remerciement et une moindre répulsion. Un craquement résonna lorsqu'une autre poutre de l'écurie céda et s'effondra dans un nuage de suie. Illvin retourna au côté intérieur de la tour pour contempler de nouveau le désastre.

— En un seul jour. Et même moins. Larmes du Bâtard, à quoi serons-nous réduits dans une semaine ?

Ista se pencha sur la pierre chauffée par le soleil, les bras tremblants, trop découragée pour prier.

— J'ai attiré ceci sur vous tous, dit-elle à voix basse. Je suis désolée.

Illvin haussa les sourcils ; appuyé sur un coude derrière elle, il la regardait.

— Je ne suis pas sûr que vous puissiez prétendre à cet honneur, Madame. La situation de cet endroit avait déjà pris cette voie bien avant votre arrivée parmi nous. Si votre présence n'avait pas attiré les Jokoniens jusqu'ici pour nous donner l'assaut, vous pouvez être sûre qu'ils auraient frappé avant un mois ou deux – attaqué une forteresse dont les deux commandants les plus expérimentés seraient morts et décomposés, ou pire, et sans personne pour expliquer les horreurs qui se déversent de nulle part sur ce lieu.

Ista frotta son front douloureux.

— Donc, nous ne savons pas vraiment si je fais la moindre différence, sauf que, de cette manière, je m'offre à Joen en tant qu'otage et pion.

Peut-être. Elle baissa les yeux vers les pavés réguliers, loin au-dessous d'elle. *Il y a d'autres moyens d'éviter de devenir otage.*

Illvin suivit son regard, et plissa les yeux en une grimace pénétrante. Il tendit deux doigts pour tourner doucement vers lui le menton d'Ista.

— Vous faites une différence pour moi, dit-il. Toute femme capable d'éveiller un homme d'un sommeil de mort à l'aide d'un baiser mérite qu'on s'y attarde, je trouve.

Ista ricana amèrement.

— Je ne vous ai pas réveillé par un baiser. Je n'ai fait que perturber et rediriger le flux de votre feu interne, comme je l'ai fait plus tard avec Cattilara. Le baiser n'était… qu'un petit caprice personnel.

Un mince sourire étira les lèvres d'Illvin.

— Je croyais que vous disiez qu'il s'agissait d'un rêve.

— Hem…

Oh. C'était bien ce qu'elle avait dit. Les lèvres d'Illvin se retroussèrent encore davantage, exaspérantes.

— Une impulsion idiote, alors, dit-elle.

— Allons, j'ai trouvé cette impulsion formidable. Vous vous sous-estimez, Madame.

Ista rougit.

— Je crains de n'avoir aucun talent pour… (Elle avala sa salive.) … le badinage. Quand j'étais jeune, j'étais trop stupide. Maintenant je suis trop vieille, et trop terne. (*Trop stupide, puis trop folle, puis trop terne, puis il était trop tard*.) Ce n'est simplement pas mon genre.

— Vraiment ? (Il se tourna, s'appuya contre le rempart et lui prit la main avec un air de grande curiosité. Un doigt couvert de suie se mit à suivre le tracé des lignes encrassées de sa paume.) Je me demande pourquoi. On dit que je suis un homme d'esprit. Je devrais être capable de le comprendre, après une petite enquête. Établir la carte du château Ista, marquer les défenses…

— Trouver les faiblesses ?

Avec fermeté, elle retira sa main.

— D'accord, une enquête plus approfondie.

— Sire Illvin, ce n'est ni le moment ni l'endroit !

— Exact. Je suis si fatigué que je peux à peine me lever. Ou me remettre sur mes pieds, d'ailleurs.

Suivit un bref silence.

Les lèvres d'Illvin découvrirent des dents éclatantes.

— Ha. J'ai vu votre bouche tressaillir.

— Pas du tout.

Mais elle le faisait, sans qu'Ista pût se retenir, maintenant qu'elle se rappelait l'oiseau dans son nid.

— Oh, mieux encore : un rictus !

— Pas du tout.

— Les poètes parlent de l'espoir contenu dans le sourire des dames, mais je préfère toujours un rictus, si vous voulez savoir.

Le pouce d'Illvin s'affairait de nouveau à masser la paume d'Ista, suivant les muscles subtils de sa main. Sensation merveilleuse. Elle

souhaita sentir ces mains masser ses épaules, ses pieds, son cou, tout son être endolori.

— Je croyais que vous disiez qu'Arhys était le grand séducteur de la famille.

Elle chercha l'énergie de retirer sa main, en pure perte.

— Pas du tout. Il n'a jamais séduit une femme de sa vie. Elles lui tendent toutes seules des embuscades. Non sans raison, je vous l'accorde. (Il eut un bref sourire.) Voilà le problème, quand on sert de répétiteur au meilleur bretteur de Caribastos. J'ai toujours perdu. Mais si je rencontre jamais le troisième meilleur bretteur de Caribastos, il ira au devant de gros ennuis. Arhys s'est toujours révélé le meilleur dans tous les domaines où nous nous exercions. Mais il y a une chose que je suis certain de pouvoir faire, et pas lui.

C'était la faute du massage, qui la berçait. Elle demanda sans réfléchir :

— Quoi donc ?

— Tomber amoureux de vous, douce Ista.

Elle recula d'un bond. Elle avait déjà entendu ces paroles d'affection, mais pas venant de ces lèvres-là.

— Ne m'appelez pas ainsi.

— Amère Ista ? (Il haussa les sourcils.) Grincheuse Ista ? Furieuse, revêche, hargneuse Ista ?

Elle ricana ; il se détendit, et retroussa de nouveau les lèvres.

— Eh bien, je peux sans doute apprendre à ajuster mon vocabulaire.

— Sire Illvin, un peu de sérieux.

— Certainement, dit-il aussitôt. À vos ordres, Royina. (Il s'inclina légèrement.) Je suis assez âgé pour avoir bien des regrets. J'ai commis mon lot d'erreurs, dont certaines… (Il grimaça.) … réellement hideuses, comme vous le savez. Mais c'étaient des choses petites et faciles : les baisers que je n'ai pas donnés, et l'amour que je n'ai pas exprimé, parce que ce n'était pas le moment, l'endroit – et ensuite, l'occasion ne se présente plus… Ces regrets-là sont étonnamment intenses, pour leur taille. Je crois que toutes nos chances s'amoindrissent, ce soir. Si bien que je vais réduire le nombre de mes regrets, malgré leur brièveté, d'un chiffre au moins…

Il se pencha plus près. Fascinée, Ista ne recula pas. Sans qu'elle comprît comment, ce long bras s'était faufilé autour de ses épaules endolories. Il était très grand, songea-t-elle ; si elle ne penchait pas la tête en arrière, elle allait se retrouver le nez écrasé contre son sternum. Elle leva les yeux.

Ses lèvres avaient un goût de suie, et de sueur salée, et celui du jour le plus long de la vie d'Ista. Et aussi, bien sûr, de viande de cheval, mais au moins était-elle fraîche. Les yeux sombres d'Illvin scintillaient entre des paupières plissées tandis que les bras d'Ista entouraient ce torse aux côtes saillantes pour l'attirer plus près. Qu'avait-elle donc grogné à dy Cabon – *mimant en haut ce que désire le bas…* ?

Quelques minutes plus tard – trop nombreuses ? trop brèves ? –, Illvin releva la tête puis éloigna un peu Ista de lui, comme pour la regarder sans devoir loucher. Son mince sourire était à présent vidé de toute ironie, mais pas de satisfaction. Elle cligna des yeux et recula.

Liss, assise en tailleur contre le parapet du côté opposé de la plateforme, levait les yeux, bouche bée. Les deux soldats ne feignaient même pas de regarder les Jokoniens. Ils avaient l'expression fascinée d'hommes contemplant un exploit intimidant qu'ils n'avaient aucun désir d'imiter, comme avaler du feu, ou être le premier à gravir à toute vitesse une échelle de siège.

— Le temps, murmura Illvin, est là où on le prend. Il ne vous attend jamais.

— En effet, chuchota Ista.

Elle devait au moins reconnaître ce mérite au badinage : les pierres en contrebas semblaient soudain une solution bien moins attrayante à sa triste situation. C'était là l'intention d'Illvin, elle n'en doutait pas un instant.

Un éclat d'une lumière violet sombre traversa son champ de vision dans une gerbe d'étincelles, et Ista tourna la tête pour la suivre. Quelque part au-dessous d'elle retentit un cri indigné. Elle soupira, trop lasse pour se pencher sur ce mystère.

— Je ne veux même pas regarder.

Illvin aussi avait tourné la tête à ce cri. Il ne se tortilla pas davantage ; sans doute partageait-il son trop-plein d'horreurs. Mais il se retourna vers elle, les yeux rétrécis.

— Vous avez tourné la tête avant que nous n'entendions quoi que ce soit, remarqua-t-il.

— Oui. Les attaques de sorcellerie apparaissent à ma double vue sous forme de vives lumières. Comme de petits éclairs qui se précipitent de leur source à leur cible, ou comme des flèches enflammées qui filent à toute vitesse. Mais je ne peux pas en deviner les effets rien qu'en les voyant : elles ont toutes plus ou moins la même apparence.

— Pouvez-vous distinguer les sorciers des gens ordinaires d'un simple regard ? Pas moi.

— Oh, oui. Le démon de Cattilara comme celui de Foix me sont apparus sous la forme d'ombres et de lumières à l'intérieur des limites de leurs propres âmes, lesquelles sont liées à leurs corps, puisqu'ils sont tous deux vivants. Le démon de Foix conserve encore la forme d'un ours. L'âme décatie d'Arhys traîne à sa suite comme si elle avait du mal à le suivre.

— À quelle distance pouvez-vous reconnaître un sorcier ?

Elle haussa les épaules.

— Aussi loin que peuvent voir mes yeux, je suppose. Non, un peu plus loin : car mon œil interne voit des formes spirituelles au travers de la matière, si j'y prête attention et si je me concentre, voire si je ferme mes yeux externes pour réduire la confusion. Tentes, murs, corps, tout est transparent aux yeux des dieux, comme à l'œil interne.

— Et à l'œil d'un sorcier ?

— Je n'en suis pas sûre. Foix ne semblait pas voir grand-chose, avant que je ne partage ma vue interne, mais son élémental n'a pas une grande expérience.

— Ah. (Il resta un moment immobile, l'air de plus en plus préoccupé.) Venez ici.

Il lui prit la main et la tira vers le côté ouest de la tour, qui donnait sur le bosquet de noyers.

— Pensez-vous pouvoir me donner un compte exact des sorciers de Joen, si vous essayez ? Dans son camp, à partir d'ici ?

Ista cligna des yeux.

— Je l'ignore. Je peux essayer.

Les arbres pataugeaient maintenant dans une ombre grise, même si leur sommet luisait toujours d'un éclat vert et or dans la lumière mourante. Des feux de camp crépitaient au travers des feuillages, et l'on distinguait la forme à peine suggérée des carrés pâles de nombreuses tentes. Des voix d'hommes portaient assez loin pour être entendues depuis les remparts, mais pas assez toutefois pour que l'on distingue ce qu'ils disaient en langue roknari. Du côté le plus éloigné du bosquet, le groupement de grandes tentes vertes, surchargées de bannières, commençait à luire comme des lanternes verdoyantes, éclairé par les lampes qu'on installait à l'intérieur.

Ista inspira longuement pour tenter de se concentrer. Elle étendit ses perceptions, fermant les yeux. Si elle pouvait sentir Joen ou Sordso d'ici, eux pourraient-ils la percevoir ? Et si Joen le pouvait… Elle prit une nouvelle inspiration, chassa cette effrayante idée, puis déploya son âme une fois encore, résolue.

Plus de cinq cents faibles lueurs d'âme se déplaçaient parmi les arbres comme des lucioles, soldats jokoniens et vivandiers vaquant à leurs tâches ordinaires. Une poignée d'âmes brillait d'un éclat plus fort, beaucoup plus violent et irrégulier. Alors même qu'elle regardait, les lignes se croisaient lorsque leurs propriétaires se déplaçaient dans l'espace, comme deux fils sans substance qui ne se nouaient ni ne s'emmêlaient.

— Oui, je les vois, dit-elle à Illvin. Certains sont regroupés près de Joen, d'autres éparpillés dans tout le camp. (Elle remua les lèvres tout en comptant.) Six tout près des tentes de commandement, douze répartis devant le bosquet, plus proches de Porifors. Dix-huit en tout.

Elle jeta un coup d'œil, tournée à demi vers la rivière et le deuxième camp des Jokoniens en train de cerner la ville, et ferma de nouveau les yeux. Puis elle se tourna pleinement vers le bivouac de la troisième colonne qui s'était installée le long de la crête à l'est du château, coupant la route d'Oby et dominant la vallée en amont.

— Tous les sorciers semblent se trouver dans le camp principal près de Joen. Je ne vois aucun ruban dirigé vers les deux autres camps. Oui, bien sûr. Elle doit vouloir tous ses sorciers aussi près d'elle que possible.

Elle termina son tour d'horizon et rouvrit les yeux.

— La plupart des sorciers semblent s'abriter dans des tentes. L'un d'eux se tient sous un arbre et regarde dans notre direction.

Elle ne voyait pas son corps physique, au travers des feuilles, mais elle pouvait déterminer de quel arbre il s'agissait.

— Hum, dit Illvin, regardant par-dessus l'épaule d'Ista. Et Foix saurait-il les distinguer ? Savoir quel homme est ou non un sorcier ?

— Oh, oui. Enfin, il le peut, maintenant. Il a vu la lumière ensorcelée en même temps que moi quand les récipients se sont brisés – et plus tard, du haut du mur, quand tout a commencé.

Elle lança un regard las, par-dessus son épaule, vers l'expression tendue et fermée d'Illvin. Il avait les yeux rétrécis sous l'effet de la réflexion, une idée qui ne semblait pas lui procurer un grand plaisir.

— À quoi pensez-vous ?

— Je pense… que, d'après votre témoignage, Arhys semble immunisé contre la sorcellerie, mais les sorciers ne sont pas immunisés contre l'acier. Comme Cattilara l'a prouvé avec la pauvre Umerue. Si Arhys pouvait se rapprocher d'eux et d'eux seuls, en évitant les quinze cents autres Jokoniens qui entourent Porifors… (Il inspira puis se tourna.) Liss.

Elle se redressa d'un bond.

— Sire Illvin ?

— Allez trouver mon frère et demandez-lui de nous rejoindre ici. Amenez Foix également, si vous le trouvez quelque part.

Elle hocha la tête, ouvrant des yeux un peu étonnés, se remit debout et descendit rapidement l'escalier en colimaçon de la tour. Illvin regardait au dehors le camp du prince Sordso et de la princesse Joen comme pour en mémoriser les moindres détails. Ista s'appuya à ses côtés, un peu gênée, pour étudier ce profil devenu soudain glacial et distant.

Il lui retourna son regard avec une expression d'excuse.

— Une idée me vient. Je crains que vous ne voyiez en moi un homme facile à distraire.

Elle ne l'eût pas décrit ainsi, mais elle lui sourit brièvement pour tenter de le rassurer.

Bien trop vite, des pas résonnèrent sur les marches. Arhys émergea dans le crépuscule lumineux, suivi de Liss et de Foix. Arhys ressemblait à peine plus à un cadavre que la plupart des personnes actuellement présentes à Porifors, mais au moins la sueur épargnait-elle son visage. L'impassibilité de Foix masquait un profond épuisement. Il avait passé l'après-midi à tenter maladroitement de défaire des sortilèges dans tout le château, sans grand effet. Dy Cabon avait jugé ses efforts fondamentalement futiles, pour divers motifs théologiques que personne n'était resté écouter, mais il avait pourtant lui-même imploré l'aide de Foix lorsqu'il avait dû affronter les besoins croissants des malades.

— Arhys, viens ici, dit Illvin. Regarde ceci. (Son frère le rejoignit sur le parapet ouest.) Les cinq dieux sont témoins que nous connaissons ce terrain. D'après la royina Ista, il n'y a que dix-huit sorciers en tout dans la troupe de Joen. Une douzaine répartie à l'avant du camp, par là… (Sa main décrivit un arc.) … et six autres dans les tentes de commandement, une zone bien gardée, je suppose. Un grand cercle pourrait les englober tous, s'il était assez rapide. Combien de sorciers te penses-tu capable d'exciser à l'épée ?

Arhys haussa les sourcils.

— Autant que je pourrai en approcher, je suppose. Mais je doute qu'ils restent là bien tranquillement jusqu'à ce que nous les rejoignions au galop. Dès que leur viendra l'idée de faire tomber nos chevaux, nous serons désarmés.

— Et si nous les attaquions de nuit ? Tu disais voir beaucoup mieux dans le noir que la plupart des hommes, ces jours-ci.

— Hum.

Le regard d'Arhys sur le bosquet s'intensifia.

— Royina Ista. (Illvin se tourna brusquement vers elle – où étaient maintenant passés tous ces « douce Ista » ?) Que se passe-t-il quand un sorcier lié à Joen est tué ?

Ista fronça les sourcils. Cette question devait sans doute être rhétorique.

— Vous l'avez vu vous-même. Le démon, emportant autant de parties de l'âme de sa monture qu'il a pu en absorber, bondit vers le premier hôte qu'il trouve à sa portée. Le corps meurt. Quant à savoir ce que deviennent les parties restantes de l'âme de la personne, je l'ignore.

— Et autre chose, poursuivit Illvin, dont la voix se teintait d'excitation. La laisse est brisée. Ou du moins… le démon de Cattilara a échappé à tout contrôle à la mort d'Umerue. Plus encore : à ce moment-là, le démon libre devient l'ennemi rebelle de Joen, déterminé à lui échapper aussi vite que possible. Combien de démons Joen pourrait-elle supporter de voir séparés de sa troupe – des démons qui sauteraient au hasard vers des hôtes non préparés, ou qui se retourneraient même contre elle – avant d'être forcée de battre en retraite dans le plus grand désordre ?

— Si elle n'en a pas d'autres en réserve, prêts à l'emploi comme un nouvel attelage de chevaux, fit remarquer Arhys.

— Non, dit lentement Ista, je ne crois pas qu'elle le puisse. Tous doivent être là, liés à son réseau, ou ils s'enfuiraient – pour le moins, ils s'éloigneraient les uns des autres, s'ils ne la fuient pas elle-même. D'après le témoignage d'Umerue, il a fallu trois ans à Joen pour développer cette troupe, pour amener chaque esclave-sorcier au point culminant des capacités choisies et volées. Sans rendre une nouvelle visite à la porte dérobée de l'enfer que son maître démon sait déverrouiller, je doute qu'elle soit capable de les remplacer. Et tout ce qu'elle obtiendra dans un premier temps, c'est un torrent d'élémentaux idiots, informes, ignorants. Nous savons aussi qu'elle les gaspille ; il ne peut s'agir d'un processus bien contrôlé, quand on touche à l'essence même du chaos. Même si… le démon de Cattilara craint qu'on ne le recapture ; s'il ne s'agit pas d'une simple obsession filiale de la part d'Umerue, on peut en déduire que la recapture est possible. J'ignore à quelle vitesse Joen peut agir.

— Avec plusieurs démons libérés qui s'enfuiraient dans toutes les directions, ce serait plus difficile, je suppose, dit Illvin.

Arhys appuya un coude sur le mur de pierre pour observer son frère.

— Tu penses à une sortie. Une chasse aux sorciers.

— Oui.

— Impossible. Je suis sûr de prendre des coups, que Cattilara serait alors obligée de partager.

Illvin détourna les yeux.

— Je pensais que la royina pouvait à nouveau te raccorder à moi. Pour cette occasion, en quelque sorte.

Ista eut un hoquet de protestation.

— Comprenez-vous les implications ? Les blessures d'Arhys deviendraient les vôtres.

— Oui, eh bien… (Illvin avala sa salive.) Dans ce cas, Arhys serait en mesure d'agir beaucoup plus longtemps que ses ennemis ne pourraient le deviner. Peut-être des médecins ou des femmes pourraient-ils rester à mes côtés, pour panser les blessures au fur et à mesure de leur apparition. Ce qui nous permettrait de gagner quelques minutes.

Arhys parut songeur.

— Et ensuite… quoi donc ? Rompre le lien au moment de ton dernier souffle ? Me rendre toutes mes blessures d'un seul coup ?

Ista s'efforça de ne pas laisser sa voix devenir trop perçante.

— En vous laissant prisonnier d'un corps en morceaux, incapable de guérir comme de mourir ?

Arhys répondit sur un ton vague :

— Il ne reste plus tant de sensations dans mon corps… Peut-être ne serai-je pas prisonnier. Peut-être… (Ses yeux gris enchanteurs se levèrent pour croiser ceux d'Ista, et la lumière qu'elle y lut soudain la terrifia jusqu'à la moelle.) … que je serai libéré.

— Pour sombrer dans le néant ? Non ! s'écria Ista.

— Et comment, non ! dit Illvin. La sortie que j'envisageais comportait un retour à Porifors. Les autres t'accompagneraient pour te protéger, et te dégageraient la voie pour te permettre d'accéder aux sorciers. Et s'assureraient de ton retour.

— Hum. (Arhys regardait vers la pénombre croissante au bas des murs.) Combien d'hommes penses-tu qu'il faudrait ?

— Une centaine dans le meilleur des cas, mais nous ne les avons pas. Cinquante pourraient suffire.

— Nous n'avons pas cinquante hommes non plus. Illvin, nous n'avons même pas vingt cavaliers.

Illvin se redressa. L'excitation déserta son visage.

— Vingt, c'est trop peu.

— Trop peu pour sortir ? Ou pour revenir ?

— S'ils sont trop peu nombreux pour revenir, alors ils le sont pour sortir. Je ne pourrai le demander à aucun homme si je ne les accompagne pas moi-même, et je serai nécessairement retenu ici.

— Seulement d'une certaine façon, dit Arhys. (Son expression se faisait de plus en plus résolue, au point d'en devenir dérangeante.) Ici, nous sommes en train de mourir une heure après l'autre. Pire encore : sire dy Oby viendra vite à notre secours. Il n'a jamais rien eu d'un traînard, mais, pour sa fille, il ne souffrira aucun retard. Si personne ne l'avertit des ruses démoniaques de Joen, il enverra ses troupes droit dans ce piège.

— Il ne pourra pas être ici avant après-demain, au plus tôt, dit Illvin.

— Je n'en suis pas si sûr. Si le courrier d'aujourd'hui a été intercepté par le barrage jokonien et n'a pu atteindre Oby, il le saura aussitôt, car je sais que les avertissements concernant Foix et le divin lui étaient parvenus immédiatement. La forteresse d'Oby est déjà sur le qui-vive. (L'expression d'Arhys se fit encore plus songeuse.) Et plus longtemps nous attendrons, pire sera notre état.

— Sans aucun doute, reconnut Illvin.

— Et puis, dit Arhys d'une voix plus basse, pire sera mon état. Nos hommes sont en train de mourir sans qu'une lame soit levée ni un carreau d'arbalète tiré. À ce rythme, d'ici demain soir, les forces de Sordso seront en mesure d'entrer sans résistance dans un château peuplé seulement de cadavres, tous inertes sauf un. Et je me retrouverai face au même ennemi : seul et sans soutien.

— Ah, dit Illvin, l'air troublé.

— N'y avais-tu pas réfléchi ? Je suis surpris. Royina… (Il se tourna vers Ista.) … je suis exilé à présent. Me libérer de ce corps ne

changera rien à cette situation. Agissons tant… qu'il reste un peu d'honneur. Tant que c'est encore utile.

— Arhys, tu ne peux pas me le demander.

— Si. Je peux. (Il baissa encore la voix.) Et tu ne peux pas me le refuser.

Ista tremblait, pour ce qu'il proposait comme pour ce qu'il envisageait. Cette fin solitaire, dut-elle reconnaître, semblait une suite logique aux événements.

— Arhys, non, c'est trop étrange, protesta Illvin.

— Ce qui est étrange, c'est un homme qui voit sa mort devant lui. La mienne est déjà derrière moi. Je suis bien au-delà de l'étrange, je crois. Si nous devons jamais courir ce risque, que ce soit très rapidement. Dans la nuit, avant l'aube.

— Cette nuit ? dit Illvin.

Même lui, qui avait conçu le plan, semblait horrifié de le voir soudain accéléré.

— Cette nuit même. On nous a contraints et forcés à nous mettre sur la défensive, et les Jokoniens ne s'attendent pas, dans notre état de choc actuel, à ce que nous renversions la situation. Si les dieux m'ont accordé le don de trouver le bon moment sur le champ de bataille, je vous jure que c'en est un.

Illvin entrouvrit les lèvres mais aucun son n'en sortit.

Avec un mince sourire, Arhys se détourna pour regarder le bosquet de noyers à la lumière déclinante. Qui ne déclinait peut-être pas pour lui, se rappela Ista.

— Alors, comment pourrai-je trouver ces sorciers sans perdre de temps à massacrer des hommes ordinaires ?

Foix s'éclaircit la gorge.

— Je suis capable de les voir.

Derrière eux, assise en tailleur et tapie contre le mur, Liss retint son souffle.

Arhys regarda Foix par-dessus son épaule.

— Voulez-vous bien m'accompagner, dy Gura ? Nous formerons un beau duo. Je crois que vous êtes moins vulnérable à ces attaques de sorcellerie que tout autre homme présent ici.

— Je… laissez-moi jeter un œil sur le terrain.

Foix, à son tour, s’avança vers le rempart et s’y pencha pour regarder le camp. Ista vit à la façon dont il ouvrait et fermait les yeux qu’il faisait appel à sa double vue pour évaluer le défi.

Arhys se tourna vers Ista.

— Royina, saurez-vous gérer la situation ? Ni Illvin ni moi ne serons en mesure de vous parler : nous devons compter sur votre jugement pour décider du moment où faire et défaire nos liens.

Je suis sujette à toutes les sortes de peur. Physique. Magique. Morale. Mais surtout la dernière.

— Je crois que je pourrai couper le lien qui relie Illvin à vous, oui. Mais Cattilara ?

— Je préfère l’épargner, dit Arhys. Laissez-la dormir.

— Pour se réveiller veuve ? Je ne suis pas sûre qu’elle puisse jamais pardonner cette trahison-là. Elle est peut-être jeune et naïve, mais elle n’est plus une enfant, et ne le sera jamais plus. Dans tous les cas, on doit au moins la laisser se réveiller et se nourrir, afin qu’elle puisse vous prêter sa force, et ne pas faillir malgré elle.

— Je crains que, à la moindre allusion à ce projet, elle ne cède à l’affolement, dit Illvin. Et je doute que son démon se range à nos côtés.

Les étoiles, au-dessus d’eux, commençaient à apparaître. À l’ouest, à l’horizon, des plumets de nuages d’un rose vif pâlissaient et viraient au gris. Tant de beauté indifférente, dans le monde de la matière…

— Je dois réfléchir pour Cattilara, dit Ista.

Il semble que personne d’autre ne veuille s’en charger.

La voix de Foix s’éleva depuis les ombres croissantes :

— Sire Arhys, si vous décidez de sortir, je vous accompagnerai. Si la royina veut bien me confier à vos ordres.

Ista hésita le temps de trois douloureux battements de cœur.

— Je vous libère.

— Je vous remercie, Royina, de cet honneur, dit Foix d’une voix cérémonieuse.

— Viens, dit Arhys à Illvin. Allons voir s’il reste assez d’armes intactes dans le château Porifors pour équiper cette curieuse chasse. Foix, suivez-nous.

Il se dirigea vers les escaliers.
Illvin vint saisir la main d'Ista qu'il porta à ses lèvres.
— Je vous reverrai très vite.
— Oui, murmura Ista.
Il serra sa main plus fort, puis disparut.

Chapitre 23

Minuit approchait lorsque sire Arhys alla se reposer dans ses appartements afin que Cattilara, de l'autre côté de la porte, pût être réveillée pour se nourrir. Son page lui retira ses bottes, mais rien de plus, et s'installa au pied du lit pour veiller sur son sommeil. Ista songea que le jeune garçon épuisé s'endormirait à même le sol moins de cinq minutes plus tard. Arhys s'étendit sur son lit, les yeux sombres et grands ouverts à la lumière de l'unique bougie de la chambre.

— Soyez tendre avec elle, supplia-t-il. Elle a déjà dû subir beaucoup trop.

— J'en appellerai à mon meilleur jugement, répondit Ista.

Arhys accepta ces mots d'un signe de tête. Ce fut Illvin, occupé à surveiller l'installation avant de retourner à sa veille nocturne trop remplie, qui leva les sourcils d'un air curieux lorsqu'ils se détournèrent.

— Faites attention à elle autant qu'à son démon, et je ne vous le dis pas dans le même sens qu'Arhys, murmura-t-il à Ista. Après cette maudite escapade en chariot, je crois qu'il n'y a plus de limites à ce qu'elle ferait pour arriver à ses fins.

— J'en appellerai à mon meilleur jugement, répéta Ista d'une voix neutre.

Elle laissa Foix et Liss entrer avant elle dans la chambre de dame Cattilara et referma la porte sur Illvin, doucement mais fermement.

La plus équilibrée des dames de Cattilara arrivait tout juste avec le repas. L'expression hagarde de son visage, ainsi que le soin qu'elle mit à déposer le plateau, apprirent à Ista qu'elle comprenait la valeur de l'instant. Ista ne la congédia que pour l'envoyer s'asseoir sur un coffre. Liss resta à côté d'Ista tandis qu'elle s'approchait du lit de Cattilara.

— Foix, tenez-vous à ses pieds. Surveillez le démon, commanda Ista.

Foix hocha la tête et s'exécuta. Ista n'appréciait guère d'exiger de lui une tâche supplémentaire, quand il était visiblement vidé au point de vaciller. Il avait désespérément besoin de se reposer quelques heures avant la sortie. Mais Joen avait enseigné à Ista à se méfier davantage des démons.

Ista fit appel à sa double vue et ferma les mains autour du flux de feu blanc émanant du cœur de Catti, pour le réduire à un minuscule filet de contact avec Arhys. Ista imagina l'expression de vie en train de disparaître de son visage dans la pièce d'à côté, et son cœur se serra. L'ombre démoniaque se tortillait, agitée, mais sans résister au contrôle d'Ista. Les yeux de Cattilara s'ouvrirent d'un coup, et elle inspira. Elle s'assit brusquement, puis vacilla, prise de vertige. Liss plaça une timbale d'eau dans sa main. À la voir avaler goulûment le liquide, presser la timbale contre ses lèvres sèches, ils venaient la nourrir juste à temps. Liss déplaça le plateau vers une petite table à côté du lit et retira le linge qui le recouvrait. Des aliments simples, et plus très frais, présentés sur des assiettes ébréchées et dépareillées.

Catti regarda Ista par-dessus la timbale et baissa un regard furieux vers le plateau.

— Qu'est-ce que ceci ? De la nourriture de serviteurs ? Ou de prisonniers ? La maîtresse de Porifors est-elle donc à ce point détrônée par son usurpatrice ?

— C'est le meilleur de ce qui nous reste de nourriture fraîche, réservé pour vous. Nous sommes actuellement cernés par une armée jokonienne et assiégés par une troupe de sorciers. Leur magie démoniaque est en train de ronger tout ce qui se trouve entre ces murs pour nous en recracher les morceaux. Toute l'eau a disparu. La viande grouille d'asticots. La moitié des cours sont brûlées, et un tiers des chevaux sont morts. Des hommes sont en train de mourir, au-dessous de nous, de maladie et de blessures sans avoir même approché assez près des troupes de Joen et Sordso pour recevoir une flèche. Joen a une nouvelle conception de la guerre, à la fois ingénieuse, cruelle et efficace. Incroyablement efficace. Alors, mangez, car c'est le seul repas que prendra Arhys ce soir.

Cattilara serra les dents, mais au moins le fit-elle sur sa première bouchée de pain sec.

— Nous aurions pu nous enfuir. Nous aurions dû nous enfuir ! J'aurais pu emmener Arhys à l'abri à soixante kilomètres d'ici, loin de tout ceci. Soyez maudite, sale putain sans cervelle !

Foix et Liss sursautèrent en entendant l'insulte, mais la main levée d'Ista les arrêta.

— Arhys ne vous aurait pas remerciée. Et qui est nous ? Êtes-vous même certaine de savoir quelle voix parle depuis l'intérieur de votre tête, en ce moment même ? Mangez.

Catti mâchonna, de manière fort peu élégante, mais trop préoccupée par sa faim naissante et féroce pour bouder le repas qu'on lui offrait. Liss continuait à lui servir de l'eau, car les traits tirés de Cattilara trahissaient une soif dangereuse. Ista la laissa mâcher et avaler pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce qu'elle commençât visiblement à ralentir.

— Plus tard dans la nuit, reprit Ista, Arhys va effectuer à cheval une sortie périlleuse, une entreprise risquée pour nous sauver tous. Ou mourir en essayant.

— Vous voulez sa mort, marmonna Catti. Vous le détestez. Et vous me détestez aussi.

— Vous vous trompez doublement, même si je dois reconnaître une forte envie de vous gifler par moments. Maintenant, par exemple. Dame Cattilara, vous êtes épouse et fille de soldats-commandants. Je refuse de croire qu'on vous ait élevée, ici, près de ces frontières instables, pour ne penser ainsi qu'à vous-même.

Cattilara détourna le regard, peut-être pour dissimuler le rouge de la honte sur son visage.

— Cette guerre stupide dure depuis toujours. Elle durera éternellement. Mais quand Arhys aura disparu, ce sera à jamais. Et tout ce qu'il y a de bon en ce monde partira avec lui. Les dieux veulent me le prendre en me laissant démunie, et je les maudis !

— Je les ai maudits des années durant, dit Ista d'une voix sèche. Ce n'est que justice de voir changer les rôles.

Cattilara était furieuse, éperdue, en proie à une douleur insoutenable. Mais avait-elle pour autant perdu toute raison ?

Alors, quelle est la réalité, à présent, dans ce cauchemar éveillé ? Où est la raison ? Comme c'est absurde que moi, parmi toutes les femmes, j'en appelle à la raison.

— Continuez à manger. (Ista redressa son dos fatigué, croisa les bras.) J'ai une proposition à vous faire.

Cattilara, méfiante, la regarda d'un air furieux.

— Vous pouvez accepter ou refuser, mais vous n'aurez pas d'autre choix. Ce en quoi cette proposition ressemble à un miracle. Arhys effectue ce soir une sortie contre les sorciers de Joen. Illvin s'est porté volontaire pour accepter ses blessures, jusqu'à la mort. Il me semble, à moi, que deux corps, chacun nourrissant le bras armé d'Arhys et partageant ses blessures, le porteraient plus loin qu'un seul. Peut-être simplement jusqu'à la limite nécessaire, cette petite différence entre manquer réussir et manquer échouer. Vous pouvez prendre part à l'équipée, ou bien en rester exclue.

Foix, surpris, dit :

— Royina, sire Arhys ne le désirerait pas !

— En effet, répondit Ista, glaciale. Personne d'autre ici ne vous offrira ce choix, Cattilara.

— Vous ne pouvez le faire derrière son dos ! insista Foix.

— Je suis l'exécutrice désignée de ce rite. C'est maintenant une affaire entre femmes, Foix. Gardez le silence. Cattilara… (Ista prit une inspiration.) … veuve vous êtes et resterez, mais la douleur que vous porterez pour le restant de vos jours différera en fonction du choix que vous ferez ce soir.

— Qu'y a-t-il là de préférable ? rugit Cattilara, les larmes jaillissant à présent de ses yeux. Sans Arhys, tout n'est que cendres.

— Je n'ai pas dit préférable. J'ai dit : différent. Vous pouvez accepter la part qui vous est offerte, ou bien vous étendre et passer votre tour. Si vous ne prenez pas votre part et s'il échoue, vous ne saurez jamais, jamais, si vous auriez pu faire la différence. Si vous acceptez, et s'il tombe néanmoins – alors vous le saurez.

» Arhys voudrait vous épargner ce choix, comme le ferait un père pour son enfant bien-aimé. En ceci, il se trompe. Je vous donne ici, en dernier ressort, un choix de femme. Il veut vous épargner la douleur cette nuit. Je pense à vos nuits des vingt prochaines

années. Il n'y a ni raison ni tort en cela. Mais le temps de méditer tous les choix s'épuise comme l'eau de Porifors.

— Vous pensez qu'il va mourir dans cette bataille, grinça Cattilara.

— Il est mort depuis trois mois. Je ne me battais pas contre sa mort, mais contre sa damnation. J'ai perdu. Au cours de ma vie, j'ai regardé deux dieux droit dans les yeux, et ce spectacle m'a brûlée, au point que je ne crains presque plus rien dans le monde matériel. Mais je redoute ceci, pour lui. Cette nuit, il se tient au bord de la mort véritable, celle qui dure l'éternité, et il n'y aura personne pour le tirer de ce précipice. Même les dieux ne peuvent le sauver s'il tombe maintenant.

— Votre choix n'en est pas un. Il s'agit de la mort, de toutes les façons.

— Non. Il s'agit de mourir de différentes façons. Vous avez davantage reçu de lui que toute autre femme vivante. À présent, la roue tourne. Soyez assurée qu'un jour elle tournera pour vous. Nous sommes tous égaux à cet égard. Il part le premier, mais pas d'une mort unique. Pas seul, car il aura à ses côtés une vaste escorte jokonienne, je pense.

— Et comment, si j'y prends part, grogna Foix.

— Oui. Imaginez-vous qu'aucun d'entre eux ne soit aimé comme Arhys ? Vous avez l'occasion de laisser Arhys partir dans la sérénité, l'esprit clair et libre, concentré comme l'épée qui est son symbole. Je ne vous autoriserai pas à le laisser partir troublé et bouleversé, distrait et peiné.

Cattilara rugit :

— Pourquoi devrais-je l'abandonner à la mort ? Ou aux dieux, ou à vous, ou à quiconque ? Il est à moi. Toute ma vie lui appartient.

— Alors vous serez vide et remplie d'échos, après son départ.

— Ce désastre n'est pas de mon fait ! Si les gens s'étaient contentés de m'obéir, tout cela aurait pu être évité. Tout le monde se ligue contre moi…

Toute la nourriture avait disparu du plateau. Avec un soupir, Ista toucha la ligature et rouvrit le canal en grand une fois de plus. Cattilara se laissa tomber en arrière, avec un juron. Le flux de feu

blanc émanant du cœur de Catti était lent et paresseux, mais suffirait pour les prochaines heures.

— J'aurais aimé lui donner l'occasion de lui dire au revoir, dit tristement Ista. Les remarques de sire Illvin sur les baisers retenus et les mots non formulés pèsent dans mon esprit.

Foix, l'expression horrifiée, lui dit :

— Il vaudrait mieux que ses remarques à elle ne soient pas formulées devant sire Arhys pour l'instant, je crois.

— C'est aussi mon avis. Cinq dieux, pourquoi m'a-t-on envoyée à cette cour ? Foix, allez prendre le repos nécessaire. C'est pour l'heure votre mission la plus urgente.

— Oui, Royina. (Il regarda Liss.) Descendrez-vous nous dire au revoir ? Plus tard ?

— Oui, murmura Liss.

Foix fit mine de parler, mais sembla trouver sa gorge étrangement peu coopérative, la remercia d'un signe de tête et s'inclina avant de se retirer.

Ista aussi finit par aller s'étendre quelques heures dans ses appartements. Elle désirait dormir sans rêves, craignait le sommeil onirique, mais elle ne fit que somnoler, troublée par les cris de souffrance occasionnels qui filtraient au travers de ses volets depuis un château qui semblait se désintégrer tout autour d'elle. Puis Liss vint la chercher, son visage tiré éclairé par un moignon de bougie, dans un bougeoir de cuivre dont le vase de verre avait volé quelque part en éclats. Ista était déjà levée et habillée. La terne robe de deuil se faisait sale et usée, mais la robe noire convenait mieux à son humeur et aux ombres de cette heure.

Liss suivit Ista, élevant la maigre source de lumière, tandis qu'elle franchissait la porte menant à la galerie. La Royina descendit trois marches de l'escalier vide, puis s'arrêta. Retint son souffle.

Un homme sombre et grand se tenait deux marches plus bas, de sorte que son visage était à la hauteur de celui d'Ista, dans la position exacte qu'elle avait prise pour embrasser et défier un Arhys mort, une éternité plus tôt. Les contours de son visage et de sa

silhouette étaient imprécis ; elle lui trouva une légère ressemblance avec Arhys, avec Arvol, et plus que légère avec son propre père décédé, bien que dy Baocia eût été un homme plus petit et plus mince. Il ne ressemblait pas beaucoup à Ias, songea-t-elle.

Il était vêtu comme un officier de Porifors, cotte de mailles et tabard gris et or ; mais les mailles luisaient, et le tabard était impeccable et parfait, avec des broderies aussi vives que des flammes. Ses cheveux et sa barbe étaient d'un gris pur, taillés aussi court que ceux d'Arhys, propres et fins. Ni son visage levé, ni les profondeurs infinies de ses yeux, ne reflétaient la lueur vacillante de la bougie : ils brillaient au contraire de leur propre lumière rayonnante.

Ista avala sa salive, leva le menton. Raidit les genoux.

— *Je ne* Vous *attendais pas ici.*

Le Père Hiver la salua d'un hochement de tête grave.

— *Tous les dieux fréquentent tous les champs de bataille. Quels parents n'attendraient pas près de la porte avec la même anxiété, scrutant la route encore et encore, quand leur enfant doit revenir d'un long et dangereux périple ? Vous avez vous-même attendu devant cette porte, à la fois fructueusement et en vain. Multipliez cette angoisse par dix mille, et plaignez-moi, douce Ista. Car mon enfant à la grande âme est très en retard, et perdu sur sa route.*

L'écho profond de sa voix sembla faire vibrer la poitrine d'Ista, résonner ses os. Elle pouvait à peine respirer. De l'eau brouilla sa vision et coula de ses yeux sans les faire ciller.

— *Je le sais bien, Sire,* murmura-t-elle.

— *Ma voix ne peut l'atteindre. Il ne peut voir la lumière de ma fenêtre, car il est coupé de moi, aveugle, sourd, tâtonnant, sans personne pour lui prendre la main et le guider. Mais vous pouvez l'atteindre, au fond de ses ténèbres. Et je peux vous atteindre, au fond des vôtres. Alors prenez ce fil pour le guider au travers du labyrinthe, où je ne peux aller.*

Il se pencha pour l'embrasser sur le front. Ses lèvres la brûlaient comme du métal froid. Craintive, elle tendit la main pour toucher sa barbe, comme celle d'Arhys ce jour-là, qui lui avait chatouillé la paume d'une manière étrange et douce. Lorsqu'il pencha la tête, une

larme tomba comme un flocon sur le dos de la main d'Ista, puis fondit et disparut.

— *Dois-je maintenant servir de guide spirituel en Votre nom ?* demanda-t-elle, ébahie.

— *Non. De porte.* (Il lui adressa un sourire énigmatique, rayon blanc qui déchira la nuit comme un éclair traversant les sens d'Ista dont l'esprit surexcité passa de l'ébahissement à l'éblouissement.) *Je vais l'attendre ici quelque temps.*

Il recula, et l'escalier fut de nouveau vide.

Ista resta immobile, secouée. L'emplacement où la larme s'était écrasée sur le dos de sa main gauche était glacé.

— Royina ? demanda Liss, très prudemment, juste derrière elle. À qui parliez-vous ?

— Avez-vous vu un homme ?

— Hum… non ?

— Je suis désolée.

Liss éleva sa bougie.

— Vous pleurez.

— Oui. Je sais. Ne vous en faites pas. Allons-y, maintenant. Je crois que vous feriez bien de me tenir le bras jusqu'au bas des marches.

La cour de pierre, l'arcade, la cour étoilée avec ses chevaux rétifs, puis la porte menant à l'avant-cour défilèrent en une série de taches sombres. Liss tint le bras d'Ista tout du long, préoccupée de le sentir trembler de la sorte.

L'avant-cour éclairée par des torches était remplie d'hommes et de chevaux. La plupart des pots de fleurs étaient brisés, renversés ou tombés des murs, répandant leur terreau sec. Les plantes grasses étaient brisées, les fleurs plus tendres flétries et molles comme des légumes cuits. Les deux arbres en espalier dispersaient des feuilles sèches dans la chaleur étouffante de la nuit, qui tombaient une par une sur une couche de pétales en décomposition.

Foix fut le premier à remarquer l'arrivée d'Ista ; il tourna la tête et ouvrit la bouche. Sans aucun doute, elle devait se déplacer dans un nuage de lumière divine, en ce moment même, ayant été si récemment touchée. *Et je porte un fardeau que l'on me charge*

solennellement de livrer. Elle balaya la cour du regard, trouva Arhys et Illvin, mais son attention fut provisoirement distraite par le cheval qu'ils inspectaient tous deux. De loin.

C'était un étalon alezan de haute taille, au long museau, maintenu par trois valets en nage. Un bandeau lui couvrait les yeux sous sa bride, qui était équipée d'un mors à longues branches. Un valet serrait très fort la lèvre supérieure du cheval à l'aide d'un tord-nez. L'animal aplatissait les oreilles, hennissait furieusement, découvrant de longues dents jaunes, et distribuait des coups de pied. Illvin se tenait loin derrière, l'air affligé.

Ista vint le rejoindre et demanda :

— Sire Illvin, savez-vous que cet étalon est possédé par un élémental ?

— Foix vient de me l'apprendre, Royina. Ce qui explique beaucoup de choses sur ce cheval.

Ista regarda au travers d'yeux mi-clos l'ombre mauve qui se tortillait à l'intérieur de l'animal.

— Cela dit, il semble s'agir d'un élémental petit, informe et stupide.

— Ce qui en explique encore davantage. Enfer du Bâtard. J'allais prêter cette maudite bête à Arhys. Son bon cheval gris pommelé s'est mis à boiter, comme la moitié des chevaux qui nous restent – à cause d'un champignon qui se répand à une vitesse surnaturelle, et j'espère qu'Arhys pourra bientôt transmettre nos remerciements à celui des sorciers jokoniens qui a eu cette idée-là.

— Est-ce un très bon cheval de guerre ?

— Non, mais personne ne s'en souciera si Arhys va vers sa mort. En fait, je crois que les valets espèrent que ce sera le cas. Les cinq dieux savent que j'ai essayé, sans succès.

— Hum, dit Ista.

Elle s'avança ; les deux valets qui maintenaient la tête de l'animal poussèrent un cri de protestation. Ista plissa les yeux, puis tendit la main éclaboussée de dons divins, qu'elle posa sur le front de l'étalon. Une marque minuscule à six pointes brûla sa peau, d'un blanc de neige pour sa vision externe, vive étincelle pour son œil interne.

— Retirez son bandeau.

Le valet lança un regard quelque peu désespéré à Illvin, qui acquiesça d'un signe de tête mais tira son épée qu'il tint avec le plat tourné vers l'extérieur, observant d'un air tendu.

Les yeux du cheval étaient brun sombre, avec le centre violet. Les yeux de la plupart des chevaux ont le centre de cette couleur, se rappela Ista, mais, en règle générale, ils ne brillent pas d'un tel éclat. Les yeux se fixèrent sur elle et roulèrent pour en dévoiler le blanc. Ista les fixa à son tour. L'animal s'immobilisa soudain. Ista se dressa sur la pointe des pieds, saisit une oreille et y chuchota :

— Comporte-toi bien pour sire Arhys. Ou je te ferai regretter que je ne t'aie pas simplement arraché les tripes pour t'étrangler avec, avant de te donner en pâture aux dieux.

— Aux chiens, corrigea le valet nerveux qui tenait le tord-nez.

— Aux chiens aussi, répondit Ista. Retirez le tord-nez et reculez.

— Madame… ?

— Tout va bien.

Le valet recula. Le cheval, frissonnant, dressa des oreilles attentives et courba l'encolure pour approcher sa tête, docilement, à plat contre le torse d'Ista. Il donna un petit coup, laissant une trace de poils roux sur sa robe de soie noire, et resta parfaitement immobile.

— Faites-vous souvent ce genre de choses ? s'enquit Illvin, qui la rejoignait.

Avec une extrême prudence, il tendit la main pour donner une tape hésitante au cheval.

— Non, soupira Ista. Ce fut une journée d'expériences uniques.

Illvin était simplement vêtu de chausses de lin légères et de sa chemise brûlée par les étincelles, afin de préparer son rôle à venir. Arhys ressemblait tant à l'homme qu'Ista avait vu le premier jour qu'elle retint son souffle. À la différence près que sa cotte de mailles et son tabard n'étaient pas éclaboussés de sang. Pas encore. Il lui adressa un sourire grave lorsqu'il arriva à ses côtés.

— Un mot, Royina, avant mon départ. Deux mots.

— Autant qu'il vous plaira.

Il baissa la voix.

— Tout d’abord, je vous remercie de m’aider à gagner une mort meilleure. Moins honteuse, basse et stupide que la première.

— Nos hommes peuvent encore te surprendre là-dessus, commenta Illvin d’un ton bourru.

De l’autre côté de l’avant-cour, une petite douzaine de soldats préparaient aussi leurs montures. Pejar se trouvait parmi eux, le visage rouge de fièvre, remarqua Ista. Il aurait dû être allongé sur sa paillasse, et non ici. Puis elle se demanda combien d’hommes à Porifors étaient encore capables de marcher, en ce moment.

Arhys sourit brièvement à son frère et se retint de protester ou de le corriger, ou de lui arracher ce mince espoir. Il se retourna vers Ista.

— Deuxièmement, je demande une faveur.

— Tout ce qui sera en mon pouvoir.

Les yeux clairs d’Arhys se fixèrent sur ceux d’Ista avec une pénétrante intensité ; elle se sentit visée.

— Si ce dy Lutez parvient à bien mourir ce soir, qu’il termine le travail laissé inachevé il y a si longtemps. Que cette victoire que je remporterai engloutisse à jamais ce vieil abandon glacial. Et que vous soyez guérie de cette longue blessure que vous a infligée un autre dy Lutez.

— Oh, dit Ista.

Oh. Elle n’osa pas laisser sa voix se briser ; elle avait toujours une fonction à assumer.

— Moi aussi, j’ai reçu un message pour vous.

Il haussa les sourcils et sembla quelque peu pris de court.

— Aucun courrier n’a franchi le barrage jokonien depuis hier. Quel messager était-ce là ?

— Je l’ai rencontré sur les marches à l’instant. Le message est le suivant :

Elle avala sa salive pour s’éclaircir la voix.

— Votre Père vous appelle à Sa Cour. Inutile d’emporter des bagages ; vous irez vêtu de votre gloire tel qu’en l’instant présent. Il attend impatiemment aux portes de Son palais pour vous accueillir, et Il vous a préparé une place à Ses côtés à Sa haute table, en

compagnie des hommes à la grande âme, honorés, qu'Il aime par-dessus tout. En ceci, je dis la vérité. Penchez la tête.

Ébahi, les yeux écarquillés, il obéit. Elle pressa les lèvres contre son front, contre cette peau très pâle, ni chaude ni froide, sans aucune pellicule de sueur. Sa bouche sembla laisser un bref anneau de givre, un mince fil de lumière grise, étiré entre elle et lui. *C'est une ligne de vie.* Qui pouvait, savait-elle intuitivement, s'étirer jusqu'aux extrémités de la terre sans se briser. *Oh*.

émue, elle poursuivit le rite formel, embrassa le dos de chaque main, puis se pencha pour déposer un baiser sur chacune de ses bottes. Il sursauta quelque peu, comme pour la dissuader, mais resta ensuite immobile pour qu'elle puisse continuer. Il lui reprit les mains et l'aida à se relever. Elle avait les genoux aussi fermes que de l'eau.

— Je crois, murmura-t-il, rempli de crainte révérencieuse, que nous devons être bénis.

— Oui. Car nous nous bénissons mutuellement. Soyez en paix dans votre cœur. Tout se passera très bien.

Elle recula pour laisser Illvin étreindre son frère. Il prit Arhys à bout de bras par les épaules, fixant avec un sourire perplexe ces yeux étranges et triomphants, qui semblaient le regarder depuis une distance de plus en plus immense. Mais ses lèvres froides souriaient gentiment. Illvin se tourna pour l'aider à monter sur l'étalon roux à l'obéissance douloureuse ; Arhys vérifia une dernière fois sa sangle, ses étriers et son armure, puis abattit sa jambe vêtue de cuir en un geste habituel. Il s'éloigna, dressé sur ses étriers.

Ista regarda autour d'elle au travers d'yeux brouillés qui picotaient pour chercher Liss qui se tenait près du cheval de Foix. Foix était déjà en selle. Il salua Liss du geste de l'ordre de la Fille, portant la main à son front. Elle lui retourna un salut de courrier, poing frappant le cœur. Foix, croisant le regard d'Ista, la salua également ; elle lui rendit le geste de la quintuple bénédiction.

La douzaine d'hommes formant la petite compagnie désespérée d'Arhys montèrent en selle au signal muet de leur chef. Personne ne disait grand-chose.

— Liss, commença Ista d'une voix étranglée, avant de s'éclaircir la gorge. Liss, reprit-elle. Suivez-moi. Nous devons rejoindre la tour.

Liss et Illvin vinrent se placer à ses côtés, et ils se dirigèrent vers l'arcade. Derrière eux, Ista entendit les portes de Porifors s'ouvrir en grinçant, et le cliquetis métallique des chaînes du pont-levis résonner parmi les fleurs mourantes. Illvin recula un moment, pour regarder droit vers la pénombre striée de flammes, mais Ista s'astreignit à ne pas se retourner.

Chapitre 24

Les jambes douloureuses d'Ista la soutinrent jusqu'en haut des marches étroites de la tour, sa main suivant à tâtons la courbe du mur de pierre rêche, pour déboucher sur une terrasse carrée au rayonnement inattendu. Des rangées de bougies étaient alignées à la base des murs du parapet au nord et au sud, fichées dans des flaques solidifiées de leur propre cire, brûlant d'une flamme claire et stable dans l'air de cette nuit sans brise. La chaleur semblait monter vers le ciel étoilé, mais en outre l'air de la tour sentait beaucoup moins le renfermé que celui de l'avant-cour.

Lorsqu'ils arrivèrent, la plateforme semblait surpeuplée. Ista contrôla les installations qu'elle avait ordonnées et poussa un soupir satisfait. D'un côté, dame Cattilara, vêtue d'une robe, reposait en silence sur une paillasse recouverte d'un drap. Une autre paillasse vide, elle aussi recouverte de vieux draps, était posée à côté. La couturière munie d'un panier, Goram et l'érudit dy Cabon, aux robes très nettement tachées à présent, attendaient tous l'air inquiet. Cette petite compagnie devrait suffire ; les quelques médecins et acolytes de la Mère encore en vie dans la ville assiégée étaient abattus par les fièvres, ou pire, et, de toute façon, on ne pouvait le faire passer clandestinement par les tunnels effondrés pour venir en aide au château.

Illvin, émergeant de la pénombre des escaliers, protégea ses yeux de la lueur des bougies.

— Royina, serez-vous capable de voir là-bas, de suivre les progrès de mon frère ?

— Je n'utiliserai pas ces yeux-là pour le suivre. Et vos domestiques doivent être en mesure de vous voir.

Ista tendit sa main matérielle pour toucher l'invisible réconfort du fil gris, qui semblait se dérouler depuis son cœur vers les ténèbres au-dessous d'elle.

— Je ne vais pas le perdre maintenant.

Illvin poussa un grognement d’acquiescement inconsolable, inspira, puis s’assit sur la paillasse vide. Déposant son épée à côté, il se défit de sa chemise souillée et tachée de sueur et releva ses amples chausses. Goram l’aida à retirer ses bottes. Il étendit ses longues jambes et s’allongea, le visage moins composé que rigide, ses yeux sombres et dilatés fixant les étoiles. Des volutes de nuages, humidité hors de portée, striaient de plumes grises la voûte piquetée d’étoiles.

— Je suis prêt.

Il semblait avoir la gorge sèche, mais pas seulement, songea Ista, par manque d’eau.

Venant du bas du château, elle entendit le faible cliquetis des chaînes du pont-levis que l’on relevait très lentement, ainsi qu’un tintement de harnais et un martèlement de sabots qui s’éloignaient des murs et s’estompèrent avec la distance. Le fil gris se déplaçait dans la mare de ténèbres au-dessous d’elle, très semblable à une ligne de pêcheur emportée par un brochet.

— Nous n’avons pas beaucoup de temps. Nous devons commencer.

Elle se laissa tomber à genoux entre les deux paillasses.

Illvin lui prit la main qu’il pressa contre ses lèvres. Elle caressa son front luisant lorsqu’il la lâcha. Elle se composa. Bloqua la vision perturbante de ses yeux et fit apparaître le réseau de lumières et d’ombres par lequel le monde spirituel se présentait désormais à elle. Elle soupçonnait les dieux de le simplifier pour elle, et sans doute tout ceci cachait-il une réalité plus étrange et complexe encore. Mais c’était là ce qu’on lui accordait, et qui devrait faire l’affaire.

Elle défit la ligature autour du filet blanc émanant du cœur d’Illvin, et ouvrit le canal en grand. Un éclat de feu des âmes jaillit, se mêla au courant lent et paresseux de Cattilara, puis s’éloigna dans la nuit, s’enroulant autour du fil gris sans le toucher. La vie déserta le visage d’Illvin, le laissant raide et cireux, et Ista frissonna.

Elle se détourna pour étudier Cattilara endormie. Le démon très agité tournoyait au-dessous de son maigre sternum. D’énormes efforts sollicitaient cette énergie, tendus vers une rupture

cataclysmique. La prochaine tâche d'Ista était en effet des plus dangereuses, pour eux tous, mais elle ne pouvait s'y soustraire. Tant d'âmes étaient en jeu lors de cette sortie…

Elle resserra la ligature de Cattilara, repoussant le feu blanc de son cœur vers sa tête. Le démon tenta de le suivre. Elle posa sa main gauche mouchetée de blanc sur la clavicule de Cattilara, puis observa fascinée la lueur grise qui s'échappa soudain de ses doigts. Le démon se recroquevilla de nouveau, criant sous l'effet d'une terreur toute nouvelle. Cattilara ouvrit les yeux.

Elle tenta de se redresser, mais découvrit que son corps était toujours paralysé.

— Vous ! cria-t-elle à Ista. Maudite femme, libérez-moi !

Ista expira, tendue.

— Arhys est sorti à présent. Plaignez ses ennemis, car la mort enfourchant un cheval-démon va fondre sur eux depuis les ténèbres, apportant le fer et le feu. Beaucoup l'accompagneront dans son voyage vers la cour de son Père ce soir, et leurs âmes pareilles à des bannières déchiquetées seront déposées à ses pieds. Vous devez choisir à présent. Voulez-vous l'aider ou l'entraver en ce dernier voyage ?

Cattilara projetait la tête d'arrière en avant, en signe d'irréversible dénégation.

— Non ! Non ! Non !

— Le dieu lui-même attend sa venue. Il retient son souffle divin dans l'équilibre de l'instant. Le cœur d'Arhys vole vers la main de son Père comme un oiseau messager. Même s'il était encore possible de le ramener en arrière, il passerait le restant de ses jours, qui ne serait sans doute pas long, planté devant cette fenêtre, à désirer son ultime foyer. Il ne vous remercierait pas. Il ne pourrait plus vous aimer, avec son cœur enraciné tout entier dans cet autre royaume. Je crois qu'il en viendrait peut-être même à vous haïr, sachant quelle gloire vous lui auriez refusée. Pour un ultime moment, le dernier instant où ce choix reste possible, ne pensez pas à vos désirs, mais aux siens ; pas à votre bien-être, mais à son mieux-être.

— Non ! hurla Cattilara.

— Très bien.

Ista tendit la main pour ouvrir la ligature, surveillant d'un œil le démon rétif et rebelle.

Cattilara détourna la tête et murmura :

— Oui.

Ista s'arrêta, expira. Murmura :

— Alors, je prie pour que les dieux m'entendent, même moi, et pour que mon oui murmuré s'élève par-dessus mon non hurlé, et s'élève tout droit vers leur quintuple royaume. Comme je souhaiterais qu'ils m'entendent, je vous entends. (Elle avala sa salive.) Retenez votre démon. Il ne sera pas facile à maîtriser.

— Est-ce que ce sera très douloureux ? demanda Cattilara.

Ses yeux rencontrèrent enfin ceux d'Ista. Sa voix eût été presque inaudible, ne fut-ce le silence qui régnait sur la plateforme. Les gens qui se tenaient là en train de les observer ne généraient même pas un bruit de tissu froissé.

Oui, non, je n'en ai aucune idée.

— Oui, je crois. Toutes les naissances sont douloureuses.

— Oh. Très bien.

Cattilara détourna de nouveau la tête, mais pas en signe de refus. Ses yeux étaient humides, mais son visage aussi immobile que de l'ivoire sculpté.

Ista leva la main, mais n'eut pas besoin d'intervenir. Lorsque le visage de Cattilara se vida de toute expression, le feu blanc jaillit de son cœur en un flot redoublé pour rejoindre le flux émanant d'Illvin, formant un torrent qui déferla en grondant par-dessus le parapet. *Donc, vous ne partez pas seul, Arhys. Les cœurs des deux personnes qui vous aiment le plus vous accompagnent à présent*. Elle espéra que son corps percevait leur épanchement comme une vague d'exaltation, à l'autre bout de cette ligne blanche.

Elle se leva, se précipita vers le parapet, et fit signe aux autres de préparer compresses, linges et garrots. Elle regarda au dehors dans la pénombre, où les routes dessinaient des rubans gris, où les grands espaces ensevelis sous la brume se froissaient comme des couvertures sur un lit défait, où les arbres du bosquet dessinaient des formes sombres et silencieuses. Quelques feux de veille

brûlaient dans le camp adverse, et des cavaliers jokoniens patrouillaient lentement d'arrière en avant, hors de portée des arcs ennemis. Un groupe d'ombres en mouvement atteignit les arbres, se faufilant entre les patrouilles.

Ista se concentra avec toute la force de ses autres yeux, suivant le flot blanc et le mince fil gris jusqu'à l'endroit où se déplaçaient une douzaine d'étincelles figurant des âmes, surmontant les taches moins vives de leurs chevaux. Elle distinguait la lueur grise d'Arhys, et plus distinctement encore, la double ombre de Foix teintée de violet. Elle voyait clairement au travers de toutes les masses en mouvement qui se trouvaient entre eux, lorsque Arhys éperonna la forme de son cheval, éclairée de lumière démoniaque, pour lancer la bête au galop. Il se rapprocha rapidement d'un fil tranquille et coloré de lumière ensorcelée, comme un faucon fond sur une proie qui ne se doute de rien.

— Voyez-vous Foix ? demanda la voix haletante de Liss à son oreille.

— Oui. Il chevauche à côté d'Arhys.

Les cris d'alerte ne retentirent que lorsque la première tente s'effondra. Tandis que d'autres cris et un bruit d'acier fendaient la nuit, les patrouilles à cheval firent demi-tour et galopèrent en direction du camp. Brusquement, le serpent de feu sorcier s'étira et se rompit. Une goutte bleuâtre de feu des âmes fut projetée en l'air, se détachant sous les yeux d'Ista d'un rayon d'un violet intense, qui s'éloigna en traînant à sa suite des lambeaux d'âmes déchiquetées voltigeant tout autour. La goutte bleuâtre se tortilla de douleur avant de s'évanouir. Le rayon violet retourna s'échouer dans une étincelle d'âme en mouvement, quelque part au-dessous des arbres ; le destinataire et le démon tombèrent tous deux à plat sous l'impact. Mais le serpent ne se reconstitua pas.

— Et d'un ! dit Ista tout haut.

Aucun des attaquants ne criait ni n'appelait, et tous se déplaçaient dans un silence sinistre et résolu. La tache pâle d'une autre tente, abritant la tête d'un autre serpent coloré, vacilla, trembla et s'effondra. Le sorcier jokonien rassembla de l'énergie pour frapper son attaquant ; Ista vit un éclair de magie démoniaque traverser

Arhys, et entendit crier le sorcier, un cri de surprise et de désolation, bientôt interrompu. Elle crut identifier ce « tchac » liquide, faible et distant comme un bruit de décapitation. Un autre rayon violet se sépara d'une autre goutte blanche. Vacillante, en état de choc, la tache violette se précipita sur un cheval qu'un cavalier jokonien menait vers la bagarre. L'animal trébucha, bondit de côté, fit tomber son cavalier et décrivit un demi-tour pour se précipiter au grand galop sur la route d'Oby. La tête de serpent sans corps sembla vouloir le suivre comme pour attaquer, mais s'effondra bientôt sur elle-même, pour se désintégrer en une gerbe d'étincelles.

— Et de deux ! dit Ista.

Des arbres s'éleva une lueur tremblotante, jaune et vive, lorsqu'une tente prit feu. Au-delà du bosquet, on allumait des lumières dans les grandes tentes vertes de commandement. Ista avait la certitude que les sorciers qui dormaient lorsqu'on avait porté le premier coup étaient maintenant levés, réveillés violemment par Joen s'ils avaient continué à dormir malgré le bruit. À quelle vitesse les Jokoniens surpris pourraient-ils coordonner leur défense ? Leur contre-attaque ? Un autre jet incandescent de feu blanc, sans démon cette fois, fila devant les yeux d'Ista. Venait-on de tuer un soldat ennemi ordinaire, ou l'un des intraitables volontaires d'Arhys ? Du point de vue d'un œil divin, comprit-elle, il n'y avait aucune différence. Toutes les morts-renaissances étaient pareillement acceptées dans ce royaume.

— Trois, compta-t-elle tandis que l'attaque se poursuivait.

— Sommes-nous en train de gagner ? demanda Liss.

— Tout dépend de ce que vous considérez comme la récompense.

À la quatrième tente, les assaillants rencontrèrent des ennuis. Trois serpents-sorciers étaient parvenus à s'y combiner. Peut-être Arhys leur était-il étrangement invisible, car ils choisirent de se concentrer sur Foix. Bien sûr : ils devaient penser qu'un autre sorcier représentait pour eux le plus grand danger, et prendre Foix pour le cœur ou le cerveau de la force ennemie. Les lueurs de plusieurs âmes se mirent à jaillir, vaciller, tournoyer devant les perceptions étourdies d'Ista. L'ours tomba à terre, grondant, sous un filet de feu.

Mais les quatrième et cinquième serpents furent décapités, leurs corps-rubans fouettant furieusement l'air dans les affres de l'agonie avant de se désagréger en une fontaine lumineuse. Dans cette tente lointaine à la lueur verte, Ista entendit une femme hurler furieusement, mais la distance et la rage rendaient inintelligibles les mots roknari.

— Je crois qu'ils ont capturé Foix, dit Ista.

Derrière elle, un triple hoquet de surprise.

— À l'aide ! s'écria la couturière.

Livide, Liss fit demi-tour pour aller reprendre son poste aux côtés de Cattilara.

Sur la cuisse droite de Cattilara, comme sur celle d'Illvin, venaient de s'ouvrir de longues entailles sombres. Un bref aperçu du rouge-brun d'un muscle palpitant, la fibre pâle d'un tendon, puis les deux blessures jumelles furent inondées de rouge. La couturière et Liss, ainsi que Goram et dy Cabon, se hâtèrent de comprimer et panser chaque entaille pour ralentir le flot.

Oui. Oui, songea Ista. Sa stratégie portait ses fruits. Sur un seul destinataire, ce coup d'épée eût pénétré jusqu'à l'os. Ces demi-blessures étaient deux fois moins graves. Elle faillit rire tout haut, encore que jaune, en imaginant le désarroi de l'attaquant d'Arhys, qui savait d'après l'impact, le choc de l'os contre la lame, la vibration répercutée dans son bras, avec quelle force il l'avait atteint, mais qui voyait la blessure se refermer sous ses yeux… En fait, le cri sauvage qui s'élevait maintenant du bosquet provenait peut-être de cet homme-là. *Vous pensiez avoir déversé sur Porifors les horreurs les plus cauchemardesques tandis que vous restiez assis à l'abri. Maintenant, regardez Porifors vous retourner la faveur. Nous tenons, nous tenons.*

Encore un peu plus longtemps.

Elle se tourna de nouveau pour tenter de regarder entre les arbres. Elle pouvait retracer la progression d'Arhys à travers le camp en se fiant aux cris de terreur, lorsque ses ennemis s'enfuyaient en hurlant devant son visage pâle et sa lame mortelle. Ainsi qu'en se fiant au feu blanc qui s'élevait dans son sillage. Il n'était plus à cheval, mais elle n'aurait su dire depuis quand. Elle espérait qu'il

n'était pas déjà seul, sans un seul camarade pour protéger ses arrières.

Je crois qu'il est maintenant seul.

Un curieux « tchac » humide résonna derrière elle. Elle regarda par-dessus son épaule et vit ses assistants se hâter d'appuyer des compresses sur le ventre d'Illvin et celui de Cattilara. *C'était un carreau d'arbalète*. Elle se demanda si Arhys l'avait arraché pour le rejeter à ses ennemis stupéfaits, ou s'il l'avait laissé en place comme un insigne. Ce coup-là eût tué n'importe quel autre homme, à n'importe quel autre moment. *Bientôt, il y en aura d'autres. Par les dieux, un dy Lutez sait mourir trois fois, et trois fois trois fois s'il le faut.*

Ista tomba à genoux devant le parapet, s'agrippant à la pierre.

Il lui sembla qu'un immense glacier noir, une digue de glace dans son âme, était en train de fondre, comme si la chaleur d'une centaine d'étés venait de s'y abattre en une heure. Elle se craquelait, se séparait. Et qu'à l'intérieur du lac d'eau verte et glacée, long et profond d'un kilomètre, qui le soutenait, une vague en attente ondulait d'une rive à l'autre, de la surface aux profondeurs extrêmes, et troublait les eaux. *Je vous ai transmis ma bénédiction dans l'avant-cour. Mais vous me l'avez retransmise à votre tour. Chacun au secours de l'autre. Les cinq dieux nous regardent chevaucher ensemble dans cette aube naissante.*

Vous nous imposez le respect, tous les Cinq. Mais je crois que nous aussi pouvons Vous en imposer.

— Sept, murmura-t-elle tout haut.

Puis quelque chose tourna mal. Une hésitation, un détour. Les étincelles d'âmes nombreuses, beaucoup trop nombreuses, tourbillonnaient autour de cette flamme grise. *Maintenant il est cerné, isolé. Les douzaines de Jokoniens qui le fuyaient se précipitent maintenant vers lui, encouragés par leur propre nombre, et osent l'entreprendre.*

Au milieu de vos ennemis, votre Père vous a préparé un festin, sur une table que votre Père avait dressée il y a longtemps. Le voici…

Un autre « tchac », et encore un autre. Derrière elle, la voix perçante de Liss s'écria :

— Madame, il s’ouvre beaucoup trop de blessures ! Vous devez arrêter tout ceci !

Puis la voix grondante et tendue de dy Cabon :

— Royina, rappelez-vous, vous avez promis à Arhys que dame Cattilara vivrait… !

Et un certain dieu blanc et obèse m’a promis Illvin, si je ne Le déçois pas. Si nous vivons tous les deux. Un amant donné par les dieux, insistant et hardi comme un chat sauvage couvert de cicatrices, qui s’attire mes bonnes grâces quand je baisse ma garde. Si je parviens à le garder bien nourri.

Elle jeta un œil par-dessus son épaule. Le corps d’Illvin eut un spasme sous l’impact transféré d’un coup violent porté au dos d’Arhys, et Goram, le visage affolé, le retourna pour atteindre la blessure. La main blanche de Cattilara se sépara à demi de son poignet, et Liss bondit pour étancher le flot.

Maintenant. Oh oui, maintenant. Ista serra la main sur le torrent de feu blanc qui se précipitait par-dessus son épaule. Le flux cessa brusquement. Des chocs violents refluèrent dans les deux directions depuis son emprise. Le canal violet vola en éclats. Le feu blanc, compagnon constant de son œil interne depuis des jours, s’éteignit en un clin d’œil.

Un moment d’hésitation stupéfaite ; puis, dans les ombres du bosquet, un rugissement grotesque de triomphe mêlé d’hystérie monta d’une cinquantaine de gosiers jokoniens.

La digue de glace explosa. Un mur d’eau s’éleva, ploya, se brisa, pour se précipiter en avant, faisant éclater ses rives, lui élargissant l’âme d’un souffle violent, l’élargissant encore, arrachant et charriant avec lui une infinité de pierres, gravats, déchets pourris et agglutinés. Bouillonnant, rugissant. Ista écarta les bras, ouvrit la bouche, et le laissa partir.

Le fil gris, presque perdu de vue parmi les lueurs aveuglantes, se raidit pour former une corde tendue. Il traversa sa toute nouvelle dilatation, jusqu’à ce qu’il semblât fumer sous la chaleur de son passage, comme une corde de fibre trop étirée sur le point de se carboniser et d’exploser dans une gerbe de flammes. L’espace d’un

instant, l'âme ébahie, tourmentée, extatique d'Arhys traversa celle d'Ista.

Oui. Nous sommes tous, chaque être vivant, des portes entre les deux royaumes, celui de la matière qui nous donne naissance, et celui de l'esprit dans lequel nous renaissons à notre mort. Arhys a été exilé de sa propre porte, et il en a perdu à jamais le chemin. Si bien qu'il m'a été donné de lui prêter le mien, pour un temps. Mais une âme si grande nécessite un vaste portail ; alors, abattez donc mes portes, percez mes murs, éclatez-les pour vous déverser librement, avec ma permission. Et adieu.

— Oui, murmura Ista. Oui.

Il ne regarda pas derrière lui. Compte tenu de ce qui devait l'attendre, Ista ne s'en étonna nullement.

C'est fait, Sire. J'espère que Vous estimerez que ce le fut correctement.

Elle n'entendit aucune voix, ne vit aucune silhouette rayonnante. Mais il lui sembla deviner une caresse sur son front, et la douleur qui y palpitait depuis des heures comme si une bande d'acier lui enserrait la tête disparut. La fin de cette douleur lui fit l'effet d'un chant d'oiseau matinal.

Il y avait un véritable chant d'oiseau, comprit-elle confusément, ici, dans ce charmant royaume de la matière, un gazouillis joyeux, écervelé, provenant des buissons au-dessous des murs du château. Les plumes grises des nuages parmi les étoiles pâlissantes commençaient tout juste à se teinter légèrement d'un rose ardent, et la couleur se diffusait de l'est à l'ouest. Un mince rai de lumière citron soulignait l'horizon à l'est.

Illvin poussa un grognement. Ista se tourna pour le voir en train de s'asseoir, soutenu par dy Cabon, ôtant des pansements trempés de sang de son corps intact. Il entrouvrit les lèvres, déconcerté, lorsqu'il prit conscience de l'ampleur des dégâts, et vira à l'écarlate alors que le monde se parait à nouveau de couleurs.

— Cinq dieux. (Il lutta pour ravaler la bile qui lui montait à la gorge.) C'était grave, vers la fin. N'est-ce pas.

Ce n'était pas une question.

— Oui, répondit Ista. Mais il est parti à présent. Parti, et en sécurité.

Dans le bosquet, au-dessous d'eux, les Jokoniens fous de peur, elle le savait confusément, s'affairaient à débiter le corps d'Arhys en morceaux, à le démembrer, terrifiés à l'idée qu'il pût se réassembler et se lever à nouveau pour les affronter. Elle ne vit aucune raison d'en avertir Illvin pour l'instant.

Cattilara était recroquevillée, étendue sur le côté. Secouée de sanglots muets, presque incapable de respirer, serrant si fort l'éponge qui avait étanché sa blessure au ventre que des bulles de sang s'infiltraient entre ses doigts. La couturière lui tapotait l'épaule, maladroite, inutile.

Le monde s'assombrit autour d'Ista, comme si l'aube, horrifiée par le spectacle, se retirait de nouveau à l'horizon. Une voix s'aventura dans son esprit comme un voyageur insouciant : familière, ironique et immense.

— *Ma parole. Quel espace ici, tout à coup, n'est-ce pas ?*

— *Que faites-*Vous *ici maintenant ? Je croyais ce champ de bataille devenu celui de Votre Beau-Père.*

— *Vous M'avez invité. Allons, allons, vous ne pouvez le nier : Je vous ai entendue murmurer dans ce coin.*

Elle ignorait s'il lui restait des émotions pour cela. Plus de rage, en tout cas. Le calme désincarné qu'elle éprouvait pouvait relever de la sérénité comme du choc. Mais le Bâtard était certainement un dieu à approcher avec prudence.

— *Pourquoi ne pas apparaître devant moi ?*

— *Parce que Je suis derrière vous, en ce moment.* La voix se fit chaude et amusée. La pression d'un ventre énorme sembla réchauffer le dos d'Ista, ainsi que la suggestion obscène des reins contre ses fesses, et le contact de larges mains sur ses épaules.

— *Vous avez un sens de l'humour atroce, dit-elle faiblement.*

— *Oui, et vous comprenez chacune de Mes plaisanteries*. *J'aime les femmes qui ont l'oreille experte*. Il sembla souffler dans la sienne. *Il vous faudrait une langue experte pour l'accompagner.*

La bouche d'Ista se remplit de flammes.

— *Pourquoi suis-je ici,* moi *?*

— *Pour mener à son terme la victoire d'Arhys. Si vous y parvenez.*

La voix avait disparu. La pénombre commençait à se fondre en une aube pâle et striée. Ista se découvrit tombée à genoux sur la plateforme de la tour, soutenue par un Illvin inquiet.

— Ista ? Ista ! lui disait-il à l'oreille. Royina, ma chère, n'effrayez pas un pauvre cavalier nu. Parlez-moi, voulez-vous ?

Elle ouvrit, en clignant, des yeux brouillés. Il n'était qu'un cavalier presque nu, découvrit-elle à sa grande déception. Les lambeaux ensanglantés de ses chausses de lin lui ceignaient toujours les reins. Mais il était une épave tout à fait superbe, avec ses cheveux sombres et emmêlés qui lui tombaient dans le plus grand désordre sur le visage et les épaules, dégageant une odeur forte, maculés de suie, de sueur et de sang. Mais toutes ses cicatrices étaient anciennes, pâles et guéries. Il soupira de soulagement en la voyant lui rendre son regard, et ploya le cou pour l'embrasser. Elle repoussa ses lèvres d'un geste de la paume.

— Attendez, pas maintenant.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda-t-il.

— Avez-vous entendu quelque chose ? Ou vu quelqu'un ?

— Non, mais je jurerais que vous, si.

— Quoi, vous ne jureriez donc pas que je suis folle ?

— Non.

— Et pourtant vous ne voyez aucune lumière divine, vous n'entendez aucune voix. Comment le savez-vous ?

— J'ai vu le visage de mon frère quand vous l'avez béni. Et le vôtre quand il l'a fait à son tour. Si c'est là de la folie, j'irai la pourchasser sur la route, vêtu comme en ce moment, et pieds nus.

— Je marcherai lentement.

— … Parfait.

Il l'aida à se relever.

Liss demanda, inquiète :

— Royina, qu'est-il advenu de Foix ?

Ista soupira.

— Foix est tombé parmi bien des soldats et sorciers. Je n'ai pas vu son âme s'élever, ni son démon s'enfuir. Je crains qu'il ne soit capturé, peut-être également blessé.

— C'est… mauvais signe, commenta dy Cabon, toujours agenouillé près de la paillasse d'Illvin. (Il grinça des dents, nerveusement.) Croyez-vous… que Joen puisse le lier à sa troupe ?

— Je crois que oui, avec le temps. Ce que j'ignore, c'est combien de temps il peut lui résister.

Cinq dieux, je ne veux pas perdre un homme de plus.

— Très mauvais, acquiesça Illvin.

Il avait à peine expiré, et se redressait tout droit, lorsqu'un cri s'éleva, la voix de Goram :

— Dame Catti ! Non !

Ista se tortilla pour regarder derrière elle. Catti était debout, sa robe ensanglantée tombait tout autour d'elle. Ses yeux étaient immenses et sa bouche ouverte. La lumière démoniaque en elle s'était étendue jusqu'aux limites de son corps, et palpitait violemment.

— Le démon prend l'ascendant ! s'écria Ista. Il est en train de la dominer. Emparez-vous d'elle, ne la laissez pas courir !

Goram, le plus proche, tenta de saisir la marchesse par le bras. Une lumière violette apparut dans la paume de Cattilara qui la projeta vers lui. Il tomba, pris d'un haut-le-cœur. Ista s'approcha de lui, d'un pas vacillant, pour se placer entre la jeune femme et les escaliers. Cattilara fit mine de s'avancer, puis recula, les mains levées comme pour se protéger les yeux. Elle regarda autour d'elle, paniquée. Puis elle plia les genoux et se précipita vers le mur.

Liss bondit pour lui attraper la cheville. Cattilara se tortilla en grondant et tira les cheveux de Liss. Illvin sauta en avant, hésita l'espace d'une seconde de calcul, et lui asséna une gifle précise sur la tempe. Elle recula d'un bond, à demi assommée.

Ista tituba et tomba à genoux près d'elle. Il lui sembla voir le démon comme une tumeur déployant des vrilles dans tout le corps de Cattilara. S'enroulant comme une plante parasite autour de l'arbre de son esprit, aspirant sa force, sa vie, sa lumière. Pillant toute la complexité de la personnalité, du langage, du savoir et de la mémoire qu'il ne pourrait jamais, compte tenu de sa nature fondamentalement chaotique, se constituer lui-même.

Oh. Maintenant, je vois comment procéder.

Ista tendit ses mains spirituelles pour extirper le démon, traînant à sa suite ses vrilles en train de se replier, de l'âme de Cattilara. Il céda contre son gré, s'agitant en proie à la panique comme une créature marine tirée hors de l'eau. Ista approcha une main matérielle, doigts tendus pour faire écran, et repoussa les lambeaux de l'âme de Cattilara restés accrochés comme de la laine cardée, jusqu'à ce que seul le démon lui restât dans la main. Elle l'éleva devant son visage, d'un air incertain.

— *Oui*, dit la voix. *C'est bien ça. Allez-y.*

Elle haussa les épaules, enfourna le démon dans sa bouche et l'avala.

— *Et maintenant ? Allez-Vous prolonger cette métaphore jusqu'à son évidente conclusion ? Ce serait bien dans Vos manières, je trouve.*

— *Je vous l'épargnerai, douce Ista*, dit la voix, hautement amusée. *Mais J'aime votre atroce sens de l'humour. Je crois que nous allons nous entendre, n'est-ce pas ?*

Il ne restait aucun recoin dans l'esprit blindé d'Ista où le démon pût se loger, s'agripper, se réfugier ; et pas seulement parce que le dieu occupait tout l'espace. Elle sentit le démon, noué de terreur, passer de l'autre côté de son âme. Vers le royaume de l'esprit. Vers les mains de son dieu, son maître. Disparu.

— *Qu'adviendra-t-il des lambeaux d'autres âmes qui y sont restés accrochés ?* s'inquiéta Ista.

Mais la voix avait de nouveau disparu ou, en tout cas, choisit de ne pas répondre.

Accroupie sur la plateforme de la tour, Cattilara haletait et hoquetait en brefs sanglots.

Illvin s'éclaircit la gorge comme pour s'excuser, et fit un geste en secouant la main.

— Le démon a tenté de vous conduire à votre mort, et à sa liberté, lui dit-il.

Elle leva les yeux avec une expression dévastée.

— Je sais, dit-elle d'une voix usée. J'aurais préféré qu'il réussisse.

Ista fit signe à la couturière, à Goram et à Liss d'approcher.

— Conduisez-la au lit, un vrai lit, et appelez ses dames à son chevet. Procurez-lui tous les conforts que ce château peut encore offrir. Ne la laissez pas seule. Je viendrai la voir dès que possible.

Elle les regarda descendre l'escalier en colimaçon, accompagnant Cattilara, épuisée au-delà des larmes, qui s'appuyait sur la couturière, une épaule relevée pour repousser l'aide de Liss.

Ista se tourna et trouva Illvin et dy Cabon appuyés contre le parapet l'air inquiet, occupés à regarder au-dessous d'eux le camp jokonien à la lumière croissante. Il bouillonnait d'activité, à demi caché par les arbres. Des volutes de fumée s'élevaient des tentes qui avaient brûlé. Un cheval sellé, sans cavalier, fuyait au trot un homme qui cherchait à l'attraper. Les jurons roknari portaient faiblement dans l'air humide de l'aube. Ista tendit le cou, pleine d'espoir, mais il ne semblait pas s'agir de l'étalon roux d'Illvin.

— Alors, que s'est-il passé, Royina ? demanda dy Cabon, qui regardait en bas d'un air perplexe. Avons-nous gagné ou perdu ?

— Ce fut une très grande chasse. Arhys a tué sept sorciers avant qu'ils ne parviennent à le vaincre. Il est tombé en combattant le huitième. Je crois que c'était une sorcière. Je me demande si elle était jeune et belle, au point qu'il n'ait pu forcer sa main à accomplir assez vite sa tâche ?

— Ah, dit tristement Illvin. Une fin digne d'Arhys, n'est-ce pas ?

— Peut-être. Les Jokoniens avaient compris alors à quel point ses effectifs étaient bas, et se rassemblaient pour se dresser contre lui, dans tous les cas. Mais les démons libérés se sont enfuis dans toutes les directions ; Joen n'en a repris aucun.

— Quel dommage que nous n'ayons pas deux Arhys de plus pour accomplir cette tâche ! dit Illvin. Peut-être est-il temps que des hommes ordinaires essaient à leur tour.

Il haussa brusquement les épaules et fronça les sourcils.

Ista secoua la tête.

— Joen nous a causé du tort, et à présent nous lui en avons causé nous aussi. Mais nous ne l'avons pas vaincue. Elle tient toujours onze sorciers au bout de ses ficelles et une armée à peine entamée. Elle est en rage ; ses assauts vont redoubler, et seront sans pitié.

Dy Cabon s'affaissa contre le parapet et ses épaules dodues se voûtèrent.

— Alors, Arhys s'est battu en vain. Nous sommes perdus.

— Non. Arhys nous a gagné tous les avantages. Il nous reste seulement à tendre les mains pour les ramasser. Vous ne m'avez pas demandé ce que j'ai fait du démon de Cattilara, Érudit.

Il haussa les sourcils, et se tourna vers elle.

— Ne l'avez-vous pas lié en elle, comme auparavant ?

— Non. (Les lèvres d'Ista se retroussèrent sur un sourire qui fit reculer le divin.) Je l'ai mangé.

— Quoi ?

— Ne me regardez pas ; c'est la métaphore de votre dieu. J'ai enfin pénétré le mystère du second baiser du Bâtard. Je sais comment la sainte de Rauma s'y prenait pour chasser les démons de ce monde et les renvoyer à leur saint commandant. Car il semble que ce tour de passe-passe m'ait à présent été transmis. Le cadeau de départ d'Arhys, ou plutôt, quelque chose qu'il a rendu possible.

Elle frissonna sous l'effet d'un chagrin auquel elle n'osait pas encore s'abandonner.

— Illvin.

Sa voix était pressante, autoritaire ; elle arracha Illvin à l'extrême lassitude qui semblait s'emparer de lui, tandis qu'il pesait de tout son poids sur le mur pour fixer le vide. Il avait perdu, se rappela-t-elle, une inquiétante quantité de son sang au cours de la dernière heure, pour un homme déjà si affaibli. Mêlé à celui de Cattilara, il s'étalait en mares en train de coaguler sur la moitié de la plateforme de la tour. Toutes ses blessures s'étaient refermées comme si elles n'avaient jamais existé, à l'exception de la rangée de piqûres d'épingles sur son épaule, encroûtées et liées par du fil. Il se tourna vers Ista et cligna des yeux comme un hibou.

— Quelle est la méthode la plus rapide et la plus efficace pour que je puisse rencontrer Joen face à face ?

Sans réfléchir, pris d'un éclair de génie, il répondit simplement :

— Vous rendre.

Puis il la fixa, frappé d'horreur, et plaqua la main sur sa bouche comme si un crapaud venait de lui tomber des lèvres.

Chapitre 25

Ista venait de terminer de se laver, ou plutôt, de nettoyer son corps avec une demi-tasse d'eau et des chiffons, lorsque Liss la rejoignit dans ses appartements. Elle serrait dans ses bras une pile de vêtements blancs, et ouvrit la porte intérieure d'une poussée des hanches.

— C'est ce que les dames de Cattilara ont pu trouver de mieux, dans leur hâte, annonça-t-elle.

— Parfait. Posez-les sur le lit.

Ista referma autour d'elle la robe noire et sale et vint examiner les habits. On ne pouvait certes pas parler de bain, mais au moins le contact de sa peau moins collante contre du tissu propre lui semblerait un moindre outrage.

— Comment se porte la marchesse ?

— Elle dort pour l'instant. Ou elle est inconsciente. Je n'aurais su le dire avec certitude, en la regardant. Elle avait le visage très pâle et gris.

— Ce qui vaut tout aussi bien, dans un cas comme dans l'autre. Le sang versé sur la tour lui rend service, peut-être, en la plongeant dans ce sommeil d'épuisement.

Ista tria les piles. Une robe de lin couleur crème, bordée d'une broderie ajourée très élaborée, semblait être juste assez courte pour lui éviter de s'y prendre les pieds. Une sur-robe blanche et délicate, brodée de fil blanc brillant qui lui donnait du poids et du mouvement, devait être une tenue de fête du Jour du Bâtard. La couturière inconnue était parvenue à doter d'un charme considérable les frises de minuscules rats et corbeaux dansants.

— Parfait, murmura Ista, en la levant devant elle.

L'étincelle, remarqua-t-elle, avait disparu de sa main gauche, même s'il demeurait la marque du gel sur sa peau.

— Madame, hum… N'est-ce pas une légère provocation de vous placer entre des mains quadraines en portant la couleur propre au

Bâtard ?

Ista eut un sourire sardonique.

— Qu'ils le pensent donc. Le véritable message, je ne m'attends pas à ce qu'ils le lisent. Dépêchez-vous, maintenant. Nouez les rubans très serré dans le dos de la robe, je vous prie.

Liss s'exécuta et sangla la taille gracieuse. Ista enfila la sur-robe, en secoua les amples manches et l'attacha sous ses seins à l'aide de la broche d'améthyste et d'argent. La signification de cet héritage avait varié, lui semblait-il, une demi-douzaine de fois depuis qu'il était entré en sa possession. Elle s'était entièrement vidée de tous ses malheurs la nuit précédente. Aujourd'hui, elle la portait nouvellement remplie d'un chagrin austère pour Arhys, et pour ceux qui l'avaient accompagné. Tout en elle devait être renouvelé, en cette heure.

— Les cheveux ensuite, commanda-t-elle, assise sur le banc. Quelque chose de rapide et d'impeccable. Je ne compte pas venir à eux avec l'allure d'une folle traînée dans les buissons, ou d'un tas de foin frappé par un éclair. (Un souvenir la fit sourire.) Faites-en une tresse.

Liss avala sa salive et se mit à brosser la chevelure d'Ista. Puis répéta pour la cinquième ou sixième fois depuis l'aube sur la tour :

— J'aimerais pouvoir vous accompagner.

— Non, répondit Ista à regret. En temps ordinaire, vous seriez bien plus en sécurité en tant que servante d'un otage de valeur qu'abandonnée dans une forteresse en train de s'effondrer. Mais si je devais échouer dans ma tentative, Joen ferait de vous de la chair à démon, elle vous volerait pour elle-même votre esprit, votre mémoire et votre courage. Ou elle vous prendrait en échange des sorciers-esclaves tués hier par Arhys, et vous garderait près de moi non comme servante, mais comme gardienne. Ou pire.

Et si Ista réussissait… elle ignorait ce qui pourrait se produire ensuite. Les saints ne sont pas davantage que les sorciers invulnérables à l'acier, comme la défunte sainte de Rauma n'était plus là pour en témoigner.

— Qu'est-ce qui pourrait être pire ? (Les longs coups de brosse faiblirent.) Croyez-vous qu'elle ait asservi Foix et son ours ? Pour

l’instant ?

— Je le saurai dans une heure.

Ce qu’il pourrait se produire de pire, si Liss tombait entre les mains de Joen, Ista le comprit soudain. Voilà qui se révélerait l’union parfaite et impie de deux cœurs : donner Liss en pâture à l’ours de Foix, et laisser les propres sentiments de Foix le rendre fou d’horreur et de chagrin tandis que leurs âmes se mêleraient… Puis elle se demanda qui avait l’esprit le plus noir : Joen, capable de commettre ces actes, ou elle-même, qui lui prêtait ces intentions. *Il semble que je ne sois pas non plus irréprochable.*

Parfait.

— Il y a des rubans blancs, ici. Voulez-vous que je les mêle à la tresse ?

— Oui, s’il vous plaît. (L’agréable tiraillement familier du tressage se poursuivait rapidement dans le dos d’Ista.) Si la moindre occasion se présente à vous, je veux que vous preniez la fuite. Voilà votre devoir le plus pressant envers moi, à présent, en tant que messagère. Pour pouvoir raconter tout ce qui s’est produit ici, même s’ils vous croient folle. Sire Cazaril vous croira. À n’importe quel prix, allez le trouver.

Un silence, derrière elle.

— Dites : « Je vous le promets, Royina », commanda-t-elle fermement.

Une légère hésitation butée, puis un murmure :

— Je vous le promets, Royina.

— Parfait.

Liss serra le dernier nœud ; Ista se leva. Les pantoufles de soie blanche de dame Cattilara n’allaient pas à Ista, mais Liss s’agenouilla pour nouer une paire de jolies sandales blanches qui convenaient très bien, et attacher les rubans autour des chevilles d’Ista.

Liss la conduisit vers l’antichambre, ouvrit la porte de la galerie pour Ista.

Dehors, sire Illvin était appuyé contre le mur, les bras croisés. Lui aussi semblait avoir trouvé une demi-tasse dans laquelle se baigner, car, même s’il puait plus qu’un peu, ses mains et son visage rasé de

frais étaient lavés du sang et de la poussière. Il portait les couleurs formelles de deuil dans les tissus légers de cet été du Nord : bottes noires, chausses de lin noir, tunique noire sans manches rehaussée de ganse lavande, et une écharpe de brocart lilas ornée de glands noirs lui ceignait la taille. Compte tenu de la chaleur de midi, il avait renoncé au poids de la cape lavande, même si un Goram inquiet rôdait avec le vêtement replié sur le bras. Le valet avait coiffé les cheveux de son maître selon le même motif de tresses élégant que la première fois où Ista l'avait vu ; la queue de cheval d'un noir satiné était nouée par une cordelette lavande. Illvin se redressa lorsqu'il la vit et esquissa une révérence de courtisan, inachevée, soupçonna-t-elle, à cause du vertige résultant de tout le sang perdu.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle, méfiante.

— Eh bien, je ne vous croyais pas l'esprit si lent, chère Royina. Que vous disent les apparences ?

— Vous ne m'accompagnez pas.

Il lui sourit.

— Voilà qui donnerait une image excessivement curieuse de l'honneur de Porifors, si l'on envoyait la royina douairière de Chalion-Ibra se faire capturer sans même un domestique.

— Exactement ce que je lui disais, grommela Liss.

— Le commandement de la forteresse vous est échu, protesta Ista. Vous ne pouvez absolument pas la quitter pour l'instant.

— Porifors est sens dessus dessous. Il n'y a plus grand-chose à défendre ici, même si je préfère cacher cet état de fait à Sordso un peu plus longtemps. Les négociations relatives à votre transfert, ce matin, nous ont fait gagner quelques heures précieuses, que nous n'aurions pu acheter avec du sang. Alors, s'il doit s'agir de la dernière sortie de Porifors, je revendique le droit d'y prendre part. Selon la malheureuse logique de la situation, la dernière fois que j'ai eu une mauvaise idée, je n'ai pas pu courir modifier ma stratégie en pleine action. Mais cette logique ne s'applique plus ici.

— En sortant à votre tour, vous n'auriez pas pu changer le dénouement.

— Je sais.

Déroutée, elle l'observa.

— Cherchez-vous, en proie à une humeur étrange, à surpasser votre frère ?

— Je n'en ai jamais été capable. Je ne vois pas l'intérêt d'essayer maintenant. Non. (Il lui prit la main et décrivit de petits cercles apaisants sur sa paume avec son pouce.) Dans ma jeunesse, on m'a mis en apprentissage auprès de l'ordre de mon dieu, mais j'ai manqué la vocation qu'il me chuchotait à l'oreille. Je ne veux pas manquer une deuxième fois cet appel. Dans tous les cas, je vois difficilement comment je le pourrais, quand il me cogne les tempes en beuglant : « *Suis-Moi !* » d'une voix à faire s'écrouler les poutres. J'ai passé mes années d'homme sans but, encore qu'au service de mon frère, faute de meilleure ambition. J'en ai une à présent.

— Pour une heure, peut-être.

— Une heure suffira. Si c'est la bonne.

Le page attristé d'Arhys traversa la cour pavée à pas feutrés et s'écria depuis le pied des marches :

— Royina ? Ils viennent vous chercher à la poterne.

— J'arrive, lui cria-t-elle gentiment. (Elle hésita, regardant Illvin d'un air songeur.) Les Jokoniens vous laisseront-ils seulement m'accompagner ?

— Ils seront trop contents d'avoir un autre prisonnier de rang, sans qu'il leur en coûte davantage. C'est aussi le déguisement parfait pour jouer les éclaireurs dans leur camp et compter leurs effectifs.

— Comment espérez-vous jouer les éclaireurs en étant prisonnier ? (Elle le regarda en plissant les yeux.) En quoi êtes-vous déguisé ?

Les lèvres d'Illvin se contractèrent.

— En lâche, ma chère Ista. Tant qu'ils croient que nous vous trahissons par terreur pour sauver nos biens, ils penseront que je me suis lié à vous pour sauver ma peau.

— Je serais très étonnée qu'ils le croient.

— Alors tant mieux pour ma pauvre réputation.

Elle cligna des yeux ; elle commençait à se sentir étourdie.

— Si j'échoue, ils feront de vous de la chair à démon. Un véritable banquet pour un officier-sorcier jokonien. Peut-être Sordso en

personne.

— Ah, mais si vous réussissez, Royina ? Avez-vous réfléchi à ce que vous ferez ensuite ?

Gênée, elle détourna le regard pour fuir ses yeux sombres et intenses.

— Ce qui viendra ensuite ne relève pas de mon devoir.

— C'est bien ce que je pensais, dit-il d'une voix triomphante. Et vous m'accusez, moi, d'être étrange ! Je maintiens mon argument. Allons-y !

Ista trouva sa main posée sur le bras d'Illvin tandis qu'elle s'efforçait toujours de décider si elle était convaincue ou simplement perdue. Il l'aida à descendre l'escalier comme s'ils marchaient ensemble lors d'une procession, mariage, couronnement ou jour de fête, ou s'avançaient vers la piste de danse d'un palais de roya.

L'illusion prit bientôt fin lorsqu'ils traversèrent le charnier de la cour étoilée – où reposaient deux nouveaux cadavres de chevaux en train d'enfler –, à l'ombre de l'arcade, pour gagner le désordre de la cour d'entrée. Une douzaine d'hommes s'agglutinaient sur les murs à la vue des ambassadeurs jokoniens, quels qu'ils fussent, qui patientaient dehors, pratiquement le restant de la garnison encore capable de se tenir debout.

Deux tours basses et rondes se dressaient aux deux extrémités du mur externe de l'avant-cour, permettant des tirs croisés pour protéger la porte. Quelques soldats de plus et une large silhouette familière vêtue d'habits moins familiers attendaient près de la tour de gauche qui accueillait la poterne. Ista et Illvin, suivis de Goram et de Liss, s'y arrêtèrent.

— Érudit.

Ista gratifia dy Cabon d'un hochement de tête. Il avait délaissé les robes distinctives de son ordre – non que ses habits blancs sales n'eussent pas été bons à brûler – et portait un fatras d'habits empruntés dont la plupart ne lui allaient pas. De toutes les couleurs sauf le blanc, remarqua Ista.

— Royina. (Il avala sa salive.) Avant de partir… Je voulais vous demander votre bénédiction.

— Alors, nous serons quittes ; avant d'y aller, je comptais vous demander la vôtre.

Elle se dressa sur la pointe des pieds, se pencha sur son ventre à la masse tristement réduite, et lui embrassa le front. Si la lumière divine lui transmit le moindre message, il était trop subtil pour que même l'œil interne d'Ista pût le lire. Le divin avala sa salive et plaça la main sur le front d'Ista. La bénédiction cérémonieuse qu'il avait mise au point lui échappa alors qu'il fondait en larmes ; il ne parvint qu'à dire d'une voix étranglée :

— Le Bâtard nous vienne en aide !

— Chht, chht, l'apaisa Ista. Tout va bien.

Ou aussi bien que possible, compte tenu des circonstances. Elle l'inspecta minutieusement. Les nuits blanches passées auprès des malades ensorcelés, exigeant des compétences qu'il ne possédait même pas, l'avaient secoué rudement. Le rite sanglant sur la tour nord avait été plus pénible encore. Son dieu, songea-t-elle, lui avait miné et sapé l'âme presque jusqu'au point de rupture, l'avait soumis à une pression suffisante pour le faire craquer, même si lui-même ne s'en rendait pas compte. Soit les dieux avaient bénéficié d'une chance insensée en conduisant deux mules semblables sur la route de leur mission à Porifors, soit ils avaient déployé des efforts exceptionnels… *Je me demande si dy Cabon est leur deuxième option.*

Cinq dieux, se pouvait-il que le fardeau d'Ista fût plutôt transmis à lui ? Cette notion l'ébranla, et elle cligna des yeux pour éclaircir sa vision. Elle avait l'hideuse conviction que la réponse était « Oui. Oui. Oui ! » Que la responsabilité du désastre allât à un autre, pas à elle, pas une fois encore…

Sauf que dy Cabon lui semblait avoir des chances encore inférieures aux siennes de survivre au succès, sans parler d'échec. Elle lutta contre l'impulsion de se jeter contre lui pour le supplier de prendre sa place. *Non*.

J'ai payé pour cette place. Je suis vidée par le coût qu'elle m'a demandé. Je ne la céderai à personne d'autre.

— Remuez-vous, dy Cabon, ou allez-vous-en, marmonna Illvin, l'air sévère. Vos larmes la perturbent.

Dy Cabon avala de nouveau sa salive et rassembla son sang-froid.

— Désolé. Désolé. Je suis désolé que mes erreurs vous aient conduite ici, Royina. Je n'aurais jamais dû vous voler votre pèlerinage. C'était de la présomption.

— Oui, mais si ce n'avait pas été vous, les dieux auraient dû envoyer quelqu'un d'autre commettre ces erreurs (*Qui aurait peut-être échoué en cours de route*.) Si vous voulez m'être utile, survivez pour témoigner. Votre ordre aura besoin de connaître toute la vérité, d'une manière ou d'une autre.

Il hocha la tête avec empressement, puis s'arrêta, comme s'il trouvait sa proposition de délivrance plus difficile à digérer qu'il ne s'y attendait. Il s'inclina et recula, plissant le front.

Illvin tira son épée qu'il passa à Goram.

— Gardez-la pour moi jusqu'à mon retour. Inutile de faire cadeau à Sordso de la lame de mon père, si ce n'est la pointe en avant.

Goram hocha la tête et s'efforça de paraître grave, mais ses traits n'apparurent que contorsionnés.

Ista étreignit Liss, qui parvint, avec un regard noir à dy Cabon, à ne pas pleurer. Puis Illvin lui tendit la main pour l'aider à traverser l'espace sombre et clos sous la tour. La porte s'ouvrit sur la lumière, et un soldat souleva en grommelant quelque chose qui retomba avec un bruit sourd, puis s'écarta pour les laisser tous deux passer.

L'objet se révéla être une planche étroite, qu'il avait jetée par-dessus la crevasse abrupte devant le mur du château. Illvin hésita, et Ista se demanda s'il réfléchissait aux dégâts aléatoires subis par Porifors depuis la veille, et si ce pont improvisé avait été lui aussi ensorcelé de si hideuse façon. Mais il l'encouragea d'un bref sourire par-dessus son épaule et traversa d'un pas vif. La planche fléchit d'inquiétante manière, en son milieu, mais tint bon.

Ista regarda les ambassadeurs jokoniens rassemblés devant la porte pour accepter sa reddition. Une douzaine de cavaliers étaient réunis – des soldats pour la plupart, ainsi que trois officiers. Ista reconnut aussitôt le prince Sordso. L'officier-traducteur, nerveux, se tenait à ses côtés. L'autre officier, un homme pesant, coriace, à la

peau brune, était aussi un esclave-sorcier, comme Ista le vit à la lumière démoniaque ascendante qui lui remplissait le corps. Comme chez Sordso, un ruban lumineux s'échappait de son ventre pour aller rejoindre les lointaines tentes vertes en se tortillant.

Ainsi liée se trouvait aussi la seule cavalière, ou plutôt la seule femme qui montait en croupe derrière un serviteur à la mode roknari, assise de biais sur un siège matelassé perché sur les hanches du cheval, les pieds sagement disposés sur une petite saillie. La sorcière portait des habits élégants et longs, et un chapeau à large bord noué sous son menton à l'aide de rubans vert sombre. Elle était bien plus jeune que Joen, sans être ni virginale ni belle. Elle fixait intensément Ista.

Ista sortit à la suite d'Illvin, les yeux fixés sur ses cheveux et non sur le gouffre sombre à leurs pieds, au fond délibérément tapissé de rochers pointus et d'éclats scintillants de verre brisé. Ses pieds en sueur glissaient dans les sandales de Cattilara. Illvin tendit la main pour saisir la sienne, fermement, et la tira pour la faire avancer sur le sol poussiéreux au-delà de la planche. Presque aussitôt, la planche fut retirée d'un coup sec, traînée au travers de la poterne, qui se referma aussitôt.

La cavalière s'approcha. Alors même qu'Ista levait les yeux pour lui rendre son regard mauvais, la lumière démoniaque s'estompa en elle, jusqu'à ce qu'Ista ne vît plus que de la peau et des vêtements. La simple expression d'un visage, et non les couleurs d'une âme. Ista retint son souffle, et leva de nouveau les yeux vers Sordso. Il ne lui apparaissait maintenant que comme un jeune homme aux cheveux d'or montant un fringant cheval noir. Aucun des sorciers ne leva la main, tressaillant face au regard de la lumière divine d'Ista, pas plus que les démons ne reculèrent en eux.

On m'a volé ma seconde vue. Je suis aveuglée.

Autre chose manquait. La pression du dieu sur son dos, qui l'avait poussée en avant, flottant comme en rêve depuis cette aube ensanglantée sur la tour nord, avait elle aussi disparu. Derrière elle ne régnait qu'un silence vide. Infiniment vide, car si infiniment rempli quelques instants plus tôt. Elle s'efforça désespérément de se rappeler quand elle avait ressenti pour la dernière fois les mains du

dieu sur ses épaules. Elle était certaine qu'il se trouvait avec elle dans l'avant-cour, lorsqu'elle avait parlé à dy Cabon. Elle pensait qu'il l'accompagnait lorsqu'elle avait traversé la planche surplombant la crevasse.

Mais il n'était pas avec moi quand j'ai mis pied à terre.

Ses yeux externes inutiles se brouillèrent de terreur et de sentiment de perte. Elle respirait à grand-peine, comme si de lourds cordages enserraient sa poitrine. *Qu'ai-je fait de travers ?*

— Qui est-ce ? demanda en roknari le prince Sordso, désignant Illvin.

Le sorcier-traducteur à la peau brune poussa son cheval près de celui du prince et baissa des yeux surpris vers Illvin, qui lui rendit un regard glacial.

— Je crois qu'il s'agit de ser Illvin dy Arbanos en personne, Votre Majesté : le frère bâtard de sire Arhys, fléau de nos frontières.

Sordso leva ses blonds sourcils.

— Le nouveau commandant de Porifors ! Que fait-il ici ? Demandez-lui où se trouve l'autre femme.

Il fit signe à son traducteur. L'officier approcha son cheval d'Illvin.

— Vous, dy Arbanos ! L'accord portait sur la royina douairière et la fille du march d'Oby, dit-il en ibrane. Où est dame Cattilara dy Lutez ?

Illvin le gratifia d'une petite révérence ironique. Ses yeux étaient d'un noir glacial.

— Partie rejoindre son époux. Lorsque hier, en le regardant depuis la tour, elle l'a senti mourir, elle s'est jetée du parapet pour offrir son chagrin aux pierres. Elle gît maintenant en attente de sépulture, lorsque vous vous serez retirés comme convenu et que nous pourrons de nouveau atteindre nos cimetières. Je viens à sa place, ainsi que pour servir de gardien et de domestique à la royina Ista. Car, ayant déjà vu vos armées et la discipline douteuse qui règne en leur sein, la royina ne désirait pas amener ses dames de compagnie parmi vous.

Le traducteur fronça les sourcils, et pas seulement en réaction à cette insulte implicite. Il répéta l'information à Sordso et aux autres.

D'un coup de coude à son cavalier, la sorcière lui demanda de s'approcher.

— Est-ce exact ? demanda-t-elle.

— Allez donc trouver par vous-mêmes ce que vous cherchez réellement, dit Illvin avec une révérence à son intention. Je crois que le prince Sordso reconnaîtrait les vestiges de sa propre sœur Umerue à cette distance, si elle était toujours… eh bien, *en vie* n'est pas le terme exact, n'est-ce pas ? Si elle résidait toujours en dame Cattilara derrière ces murs.

Le traducteur sursauta sur sa selle, mais Ista n'eût su dire si c'était à cause du message d'Illvin ou de la langue employée. Sordso, l'officier à la peau brune et la sorcière tournèrent tous la tête vers Porifors, l'expression de plus en plus attentive et fermée.

— Rien, souffla Sordso au bout d'un moment. Il a disparu.

La sorcière dévisagea Illvin.

— Celui-ci en sait trop.

— Ma pauvre belle-sœur est morte, et la créature que vous avez perdue s'est enfuie au-delà de votre portée, dit Illvin. Et si nous en finissions ?

Sur un signe du prince, deux soldats mirent pied à terre. Ils s'assurèrent d'abord par précaution qu'Illvin ne cachait aucune lame dans son écharpe et ses bottes ; il supporta le contact de leurs mains avec une expression de déplaisir ennuyé. La tension gagna toute sa longue silhouette quand l'un des soldats s'approcha d'Ista, pour ne se détendre que légèrement lorsque l'homme s'agenouilla près de ses jupes blanches.

— Vous devez ôter vos chaussures, cria le traducteur à Ista. Vous marcherez pieds et tête nus pour rejoindre l'auguste Mère, comme il sied à une femme inférieure et à une hérétique quintarienne.

Illvin leva le menton et serra les mâchoires. Mais quelles que fussent les objections qu'il s'apprêtait à formuler, il les garda entre ses dents. Ils avaient fait preuve d'une subtilité intéressante, remarqua Ista, en ne demandant pas à Illvin de retirer lui aussi ses bottes. Cette disparité ne faisait qu'insister sur l'impuissance d'Illvin à la protéger.

Les mains chaudes de l'homme palpèrent les rubans que Liss venait à peine de nouer autour des chevilles d'Ista. Elle se tint très droite, mais ne résista pas. Il retira de ses pieds les sandales légères et les lança sur le côté. Puis il se redressa, fit demi-tour et remonta en selle.

Sordso s'approcha d'Ista à cheval, la dévisageant de la tête aux pieds. Ce qu'il vit lui tira un sourire lugubre – ou peut-être ce qu'il ne vit pas. Dans tous les cas, il ne redoutait pas de lui tourner le dos, car il lui fit brusquement signe de se placer directement derrière son cheval dans la procession qui se formait. Illvin voulut lui offrir son bras, mais l'officier à la peau brune tira son épée et la tendit de manière à ordonner à Illvin de marcher derrière elle. La main de Sordso s'éleva puis s'abaissa à titre de signal, et ils se mirent en marche sur le sol sec et bosselé.

Ista avait à peine conscience de la lumière cuivrée de midi sous laquelle elle avançait en trébuchant. Elle explorait son esprit à tâtons, mais ne trouvait que les ténèbres. Elle maudit intérieurement le Bâtard. Puis pria en silence. Rien ne lui revint.

Était-ce l'œuvre des sorciers jokoniens ? Capables de vaincre un dieu dans le royaume matériel ? Ces opposants-là n'étaient tout de même pas capables de surpasser ce dieu-là… ?

Alors, l'échec ne revenait pas au dieu, mais à elle-même ; les portes de son esprit avaient dû se refermer, brisées et effondrées, bloquées par les pierres de la colère, de la peur ou de l'humiliation, pour refuser ce passage nouvellement dilaté…

Elle avait commis une erreur, une erreur monstrueuse, quelque part au cours de ces dernières minutes fugitives. Peut-être après tout était-elle censée confier cette tâche, ce dieu, à dy Cabon. Peut-être avait-elle fait preuve de présomption en le gardant pour elle-même, présomption immense et fatale. Quelle arrogance démesurée d'imaginer qu'on l'avait désignée, elle, pour cette tâche. Qui serait assez stupide pour lui confier une telle mission ?

Les dieux. À deux reprises. Quelle énigme, que des êtres si vastes puissent commettre des erreurs d'une telle immensité. *Je savais que je n'aurais pas dû me fier à eux. Et pourtant me voici, une fois encore…*

Les pierres acérées lui mordaient les pieds le long de la route. La procession prit la direction du bosquet, traversant une zone de boue sombre qui aspirait les sabots des chevaux et empestait l'eau stagnante et l'urine de cheval. Ils gravirent une pente douce. Ista entendait les longues foulées d'Illvin derrière elle, et son souffle qui s'accélérait, avec des expirations irrégulières trahissant son affaiblissement comme jamais ne l'eût fait son visage. Le bosquet se dressait devant elle, et son ombre offrit un merveilleux soulagement après ce soleil qui cognait si haut.

Ah. Pas si merveilleux après tout. Ni même un soulagement. Ils longèrent un alignement de morts. Disposés de manière tout à fait délibérée du côté gauche de leur trajet, comme pour servir de témoins à cette procession, se trouvaient les corps des hommes de Porifors tués la nuit précédente lors de la sortie d'Arhys. Tous étaient nus, leurs blessures exposées pour nourrir les mouches vertes irisées qui bourdonnaient tout autour.

Elle parcourut du regard la rangée de formes pâles et les compta. Huit. Huit, sur les quatorze qui étaient sortis pour affronter quinze cents ennemis. Il devait donc en rester six en vie dans le camp jokonien, blessés et captifs. Le corps musclé de Foix ne se trouvait pas parmi les formes immobiles. Mais celui de Pejar, si.

Elle regarda de nouveau et recalcula : *cinq toujours en vie.*

Il y en avait un neuvième, mais pas un cadavre. Plutôt… un tas. Une lance était fichée dans le sol derrière les débris, la tête défigurée d'Arhys plantée au bout de la hampe, braquant un regard aveugle sur le camp jokonien. Les yeux autrefois enchanteurs avaient été arrachés par un soldat fou de peur qui avait cherché à se venger sur la forme évidée.

Trop tard. Il était parti bien avant ton arrivée, Jokonien. Les pieds nus d'Ista accrochèrent une racine, ce qui lui tira un hoquet de douleur.

Illvin s'avança pour lui saisir le bras avant qu'elle ne trébuchât et ne s'étalât de tout son long.

— Ils nous appâtent. Détournez les yeux, lui commanda-t-il à travers ses dents serrées. Ne vous évanouissez pas. Ne vomissez pas.

Lui semblait prêt à faire les deux. Il avait le visage aussi gris que les cadavres, même si ses yeux brûlaient d'un éclat qu'elle n'avait jamais vu chez un homme.

— Ce n'est pas ça, murmura-t-elle en réponse. J'ai perdu le dieu.

Il haussa des sourcils perplexes et consternés. L'officier à la peau brune, l'épée tirée, leur fit signe de se diriger vers le côté le plus éloigné du bosquet, mais sans forcer Illvin à s'éloigner d'elle. Peut-être semblait-elle, elle aussi, sur le point de défaillir.

Illvin avait sans doute vu juste lorsqu'il estimait qu'ils les appâtaient. Si l'un d'entre eux dissimulait toujours quelque force surnaturelle – ou toute autre forme de pouvoir –, cet étalage eût peut-être suffi à le lui faire dévoiler, sous la forme d'un assaut furieux et futile contre leurs ennemis satisfaits d'eux-mêmes. Si elle avait été sorcière ou bretteur, se jurait-elle que le prince n'eût pas survécu au sourire narquois qu'il avait lancé par-dessus son épaule lorsqu'elle avait longé en trébuchant les restes d'Arhys. D'une sainte impuissante, les Jokoniens semblaient n'avoir rien à craindre.

— Ils voulaient faire passer Catti devant ce spectacle, marmonna Illvin entre ses dents. Rajoutez-le à leur compte, et puissent les cinq dieux m'accorder d'être celui qui viendra pour la récolte…

Ses yeux ne cessaient de passer d'une tente à l'autre, retraçant le chemin destructeur de la nuit précédente, jaugeant l'état des hommes et des chevaux qu'ils croisaient. De minces sillons argentés lui coulaient le long du visage, mais sa main refusa de les essuyer sous le regard des quelques dizaines de soldats railleurs qui se rassemblaient pour contempler leur petite parade. Ista ne connaissait pas assez de jurons roknari pour traduire les insultes, mais Illvin devait certainement les comprendre. Il continuait à marmonner obstinément :

— Ils ne se préparent pas à lever le camp. Ils préparent une attaque. Sommes-nous surpris ? Ha. Une chose est sûre : ils ignorent à quel point nous sommes affaiblis. Sinon, ils se prépareraient pour une victoire écrasante…

Cherchait-il à distraire ses sens de la profanation du corps de son frère ? Elle priait pour que l'astuce fonctionnât sur lui. Elle tenta d'étendre ses sens aveuglés en quête du moindre souffle divin,

n’importe où. Rien. Joen et Sordso avaient placé la tête d’Arhys sur son chemin pour symboliser son échec, un coup massif de désespoir. *Je me demande si Arvol dy Lutez s’est senti aussi démuni, lorsque ses cheveux ont frôlé l’eau pour la deuxième fois.*

Et pourtant le symbole se retournait sous les pieds de ses ennemis, car ce rappel de sa défaite était aussi le rappel d’un triomphe. Une présence contenue dans une absence. *Étrange*.

Le dieu est peut-être absent, mais, moi, je suis toujours ici. Peut-être est-ce une tâche pour la matière concrète, appelant à ce que la matière fait de mieux : persister. Donc. Elle prit une inspiration et se remit en route.

Ils arrivèrent devant la plus grande des tentes vertes. Un côté était relevé, révélant ce qui semblait n’être rien moins qu’une salle du trône portable. D’épais tapis jonchaient le sol. Un baldaquin s’étendait au fond, soutenant deux chaises sculptées décorées à la feuille d’or, et une profusion de coussins pour les postérieurs de rang inférieur. Tout arborait le vert sombre très pieux d’un veuvage austère et solennel, éclipsant même le vert glauque des bras jokoniens, et jamais Ista n’avait tant haï cette couleur.

La princesse douairière Joen, vêtue de couches de robes amidonnées tout aussi élaborées que celles de leur premier face à face – cinq dieux, ne s’était-il donc écoulé que vingt-quatre heures depuis leur rencontre sur la route ? –, occupait la plus petite et la plus basse des deux chaises. Des femmes de sa suite étaient agenouillées sur les coussins et une jeune femme terne et joufflue, peut-être une autre de ses filles, se tenait accroupie à ses pieds. Ista ne sut déterminer combien d’entre elles étaient sorcières. Une douzaine d’officiers se tenait douloureusement au garde-à-vous de chaque côté. Ista se demanda si les onze démons survivants que Joen tenait toujours enchaînés étaient tous présents pour cette… démonstration.

Douze. Foix se tenait bien droit parmi les officiers jokoniens. Il avait le visage tuméfié et entaillé, mais nettoyé, et portait la tenue jokonienne ainsi qu’un tabard vert orné d’un vol de pélicans. Il affichait une expression hébétée et un sourire étrange, forcé, peu naturel. Ista n’avait même pas besoin de sa seconde vue pour

acquérir la certitude qu'un nouveau serpent scintillant flottait vers lui depuis la femme assise sous le dais, et qu'il plantait profondément ses crochets dans le ventre de Foix. Les yeux d'Illvin se posèrent eux aussi sur Foix, et il serra la mâchoire, si la chose était possible, encore davantage.

Il existait d'infinies façons de les appâter tout aussi cruellement. Mais le temps, par chance, n'était peut-être pas infini. L'officier aux cheveux couleur bronze fit signe à Ista de s'avancer jusqu'au milieu des tapis, vers le centre de cette mise en scène de pouvoir, face à Joen. Illvin fut arrêté de la pointe de l'épée à quelques pas de distance, derrière l'épaule droite d'Ista, et elle se désola davantage de ne pouvoir le voir, que de savoir que lui la voyait. Elle se demanda quel sceau ultime d'humiliation on avait préparé pour elle.

Oh. Bien sûr. Pas l'humiliation. Le contrôle. L'humiliation, dehors, avait servi à satisfaire les troupes de Sordso piquées par la sortie d'Arhys. La femme qui lui faisait face avait l'esprit plus pratique.

Ista cligna des yeux, regardant pour la première fois Joen sans vue interne, sans la vaste et sombre menace du démon irradiant depuis son ventre comme un puits d'un noir de poix dans lequel tomber à jamais. Sans son démon, elle n'était… qu'une petite femme revêche et vieillissante. Incapable d'imposer le respect ni la loyauté ; facile à fuir. Petite. Cinq dieux, mais qu'elle était petite, tous ses possibles rabougris à l'intérieur d'elle : son seul recours, la force. Un esprit obstiné sans les capacités intellectuelles nécessaires.

La mère d'Ista avait autrefois rempli sa maison de son autorité, d'un mur à l'autre. Le mari de la provincara avait régné sur Baocia, mais, à l'intérieur de son propre château, même lui avait vécu par tolérance. Le frère aîné d'Ista, en héritant du siège de son père, avait jugé plus facile de déplacer la capitale afin d'échapper à l'enfance permanente qui l'attendait sous le toit de sa mère que de tenter d'y imposer ses règles. Pourtant, même dans ses pires moments, la vieille provincara connaissait ses limites, et elle n'avait jamais choisi d'espace plus grand que ce qu'elle pouvait occuper.

Joen, selon l'impression d'Ista, cherchait à remplir Jokona de son autorité comme une femme remplit un foyer, par les mêmes techniques, et personne ne peut s'étirer sur une telle distance. Dans

un monde sans bornes, d'espace infini, on peut se déplacer à volonté, mais nécessairement en laissant de la place pour la volonté des autres. Même les dieux ne contrôlent pas tout. Les hommes asservissent mutuellement leurs corps, mais la volonté silencieuse de l'âme est sacrée et inviolable pour les dieux, par-dessus tout. Joen prenait ses esclaves de l'intérieur. Ce qu'elle faisait à ses ennemis, on pouvait l'appeler la guerre ; ce qu'elle faisait à ses propres gens était sacrilège.

Le prince Sordso s'installa dans son haut siège, s'y projetant avec une habitude du corps pas encore éradiquée par sa nouvelle discipline démoniaque. Il adressa une grimace à tous les présents. Le regard de sa mère tomba sur lui, et il se redressa bien droit, attentif.

L'œil d'Ista fut de nouveau attiré par la princesse joufflue aux pieds de Joen. La jeune fille semblait avoir quatorze ans, mais restait chétive pour son âge, avec les doigts courtauds et les yeux étranges de ces enfants de parents trop âgés qui naissent hélas simples d'esprit et qui, souvent, ne vivent pas longtemps. C'était une princesse qui n'échapperait pas à la maison de sa mère par le mariage avec un lointain pays. La main de Joen s'abattit sur sa tête, mais pas pour une caresse, et Ista comprit : *Elle se sert de la jeune fille comme entrepôt à démons. La propre âme de sa fille dédaignée leur sert de stalle.*

Le démon qu'elle compte placer en moi.

Joen se leva pour faire face à Ista. Dans un ibrane à l'accent lourd, elle dit :

— Bienvenue à mes portes, Ista dy Chalion. Je suis la Mère de Jokona.

Sa main quitta la tête de la jeune fille, s'ouvrit brusquement, les doigts tendus.

À l'intérieur d'Ista, le dieu se déploya.

La seconde vue déferla de nouveau dans l'esprit d'Ista comme un éclair aveuglant, rayonnant au-delà de tout espoir, révélant une scène surnaturelle. Elle vit tout, d'un seul coup d'œil : la douzaine de démons, les lignes de pouvoir crépitantes et tourbillonnantes, les âmes au supplice, le passager sombre et dense qui se tortillait en

Joen. Le treizième démon, qui fendait l'air en tournoyant follement dans sa direction, traînant son horrible cordon ombilical.

Ista ouvrit les mâchoires en un sourire féroce, et l'absorba d'une seule bouchée.

— Bienvenue aux miennes, Joen de Jokona, répondit Ista. Je suis la Bouche de l'Enfer.

Chapitre 26

Une vague de lumière déferla le long du cordon d'un violet intense reliant Joen et Ista, et sa couleur et son éclat semblèrent s'intensifier. Joen avait-elle eu, sous le choc, l'impulsion de redresser sa ligne ? L'espace d'un instant vertigineux, Ista se demanda qui était la pêcheuse et qui était le poisson. Puis elle sentit le jeune démon paniqué, agité, passer fermement entre les mains du Bâtard, à l'intérieur d'elle.

Tu as pris un dieu à ton hameçon, Joen. Et maintenant, que vas-tu faire ? C'était comme si une galère avait jeté un grappin vers un continent dans l'espoir de le remorquer.

— Elle porte le dieu-démon ! hurla Joen. Tuez-la sur-le-champ !

Oui. Bonne idée…

Alors même que Joen criait, le temps sembla s'étirer devant les perceptions d'Ista comme du miel froid s'écoulant d'une cuiller un matin d'hiver. Elle ne pensait pas qu'il s'étirerait indéfiniment.

— *Par où commencer ?* demanda Ista à la présence en elle.

— *Commence par le centre*, répondit-elle. *Le reste suivra par la force des choses.*

Ista ouvrit ses mains matérielles et laissa ses mains spirituelles s'élancer le long du câble violet. Pénétrer dans le corps de Joen à travers ce canal. Envelopper la masse sombre et la tirer vers elle. Le magma sortit en résistant, crachant, déversant, comme de l'eau, des ombres violettes et corrosives. Il brûlait les mains spirituelles d'Ista comme du vitriol, et la douleur inattendue lui tira un hoquet de douleur : la souffrance semblait plonger jusqu'au centre de son être pour refluer ensuite vers toutes les extrémités, comme le choc d'une terrible blessure se répercute dans tout le corps. La créature était très dense, et répugnante. Et vaste. Et vieille, de plusieurs siècles, pourrie par le temps.

— *Elle est hideuse*.

— *Oui,* dit le dieu. *Mais ne t'arrête pas. Apporte une conclusion à la chevauchée d'Arhys.*

Les mains matérielles d'Ista étaient trop lentes pour suivre le rythme de sa volonté déferlante. Avec ses seules mains spirituelles, elle peigna les fibres de l'âme de Joen emmêlées avec celles du démon. Mais malgré la rapidité de ses gestes, Joen projeta des vrilles de feu blanc et glacial pour envelopper le démon et l'attirer de nouveau à elle. Le démon hurla.

— *Lâche-le*, la pressa Ista. *Lâche-le, et retourne t'employer à une meilleure tâche. Même maintenant, tu as encore le choix.*

— *Non !* renvoya l'esprit de Joen. *C'est mon cadeau, ma grande chance ! Personne ne me l'arrachera, et surtout pas toi ! Tellement inepte que tu n'as pas su garder ton propre fils en vie ! Le mien aura sa place, je l'ai promis !*

Ista tressaillit, mais la présence la soutint.

— *Si elle refuse de rester, elle doit venir,* lui dit-elle. *Continue*.

— *Tes tentatives arbitraires pour imposer l'ordre n'ont fait que créer une destruction plus grande*, dit Ista à Joen. *Tu tourmentes et anéantis les âmes mêmes que tu voudrais forcer le plus à grandir pour t'aimer. Tu possèdes des dons plus généreux, même s'ils sont restés rabougris. Lâche-le pour les chercher plutôt, et tu vivras.*

Le feu blanc cinglant était un hurlement visible de refus. Ista n'y discernait pas le moindre murmure d'assentiment.

Très bien.

Ista porta le grand démon noir et violet à ses lèvres et l'attira à l'intérieur. Il sembla s'étirer et se déformer durant son passage, et ses hurlements se changèrent en douleur dans la bouche d'Ista, en feu dans son gosier. *Il contient des âmes*, comprit-elle. *De nombreux vestiges de vieilles âmes, toutes digérées et pressées ensemble. Les âmes des morts, et des morts de longue date. Que faire de toutes celles-là ?*

— *Les morts Nous appartiennent ; les trier n'est pas de ton ressort. Les âmes de ceux qui vivent encore, arrachées prématurément tout en restant prisonnières du royaume matériel, celles-là te sont confiées en Notre nom.*

— *Et ceci ?* demanda Ista. Le feu interne blanc de Joen, entremêlé avec le démon, passait à présent en elle. Il griffait et brûlait.

— *Sors de tes mains pour entrer dans les Miennes.*

— *Ce n'est pas la damnation tranquille de l'exil*. En effet, le feu blanc semblait hurler, déchirant les oreilles d'Ista de l'intérieur. *Ce n'est pas davantage la guérison du paradis.*

— *Non,* dit la voix à regret. *C'est du non-vouloir. Et doit donc passer avec son démon dans le monde du non-être.*

Ista eut la vision d'un vide étrange, sans dimensions, image transmise, peut-être, de son esprit au sien : étang bouillonnant d'énergie démoniaque, sans formes, sans personnages, sans esprits, volontés, chants, paroles ni souvenirs, ni tout autre don de plus haute nature : l'enfer du Bâtard. Réservoir de pure destruction. S'écoulant de cet étang vers le monde matériel, mince flux contrôlé. Pour y revenir sous la forme d'un courant capricieux. Équilibrant la vie du monde à mi-chemin exactement entre la mort brûlante du chaos et la mort glaciale de la stase. Elle comprit enfin pourquoi les démons enchaînés de Joen lui avaient mis les nerfs à vif, à un degré différent de la menace directe qu'ils représentaient pour Porifors. Se pouvait-il qu'un tel vortex de désordre créât sa propre faille entre les deux royaumes, que même les dieux eussent ensuite le plus grand mal à réparer ? Tant d'attentions divines concentrées sur un si petit endroit…

— *Un peu d'attention humaine Me satisferait grandement à présent*, murmura la voix. (Sans confirmer ou infirmer son hypothèse, remarqua Ista.) *Apportez-Moi le reste de Ma petite fratrie, douce Ista, aussi vite que vous le pourrez. Il faudra sans nul doute de l'entraînement avant que la chose ne vienne facilement.*

— *Si bien que ma première épreuve en contient une douzaine à la fois ?* (La douleur qui lui brûlait l'estomac lui donnait l'impression d'avoir avalé du plomb fondu.) *En même temps que cette chose affreuse et répugnante ?*

— *Eh bien,* répondit la voix, affable, *voici ce que Je vous propose : si vous y survivez, aucun autre démon lâché dans le monde matériel ne devrait représenter pour vous un défi trop pénible par la suite…*

Ista réfléchit à pléthore d’objections commençant par « Que voulez-vous dire par “si” ? » mais renonça à son impulsion. Engager une dispute ne servirait sans doute qu’à tourner en cercles infinis jusqu’au vertige, et à faire rire le dieu.

— *Vous ne m’abandonnerez plus ?* demanda-t-elle, méfiante.

— *Je ne vous ai jamais abandonnée… pas plus que vous ne l’avez fait pour Moi, ai-Je remarqué. Persévérante Ista.*

Elle tourna de nouveau sa seconde vue vers l’extérieur. S’efforcer de voir le dieu à travers elle s’était révélé aussi inutile que chercher à regarder sa propre nuque. Joen avait la bouche ouverte, les yeux révulsés, et son corps s’affaissait. Quelque part au-dessous du sternum d’Ista, la première vague de douleur diminuait tandis que le dieu attirait dans son royaume le démon ancien et sa maîtresse affairée à se débattre. À leur suite, mais dirigés vers Ista et non plus vers Joen, une douzaine de cordons de lumière entortillés progressaient par secousses et saccades, tandis que les démons qu’ils entravaient tentaient de fuir la présence redoutée de leur dieu. Les corps humains qui les avaient accueillis commençaient tout juste à bouger sous les coups énergiques de leurs passagers.

Un à la fois ou tous ensemble ? Ista tendit ses mains spirituelles pour tirer un cordon au hasard et fit glisser ses paumes lumineuses tout du long pour atteindre le démon caché dans l’une des suivantes de Joen. Celui-là était bien entretenu, et des éléments de trois ou quatre âmes différentes tournoyaient en lui. Le feu interne blanc de l’hôte vivant était plus facile à discerner, et Ista le repoussa vers la femme, de manière imparfaite. Elle avala le démon. La femme cambra le dos puis s’effondra. Le démon passa entre les mains du dieu plus aisément cette fois, presque immédiatement.

— *Ces cordons. Je les reconnais. La nuit dernière, j’ai attiré Arhys à l’abri sur le rivage avec quelque chose qui y ressemblait beaucoup.*

— *Ils Nous ont été dérobés, il y a très longtemps. Le démon n’aurait pas pu les créer, vous savez.* La voix se teintait de colère, même si elle n’en transmit qu’une infime parcelle à Ista, que l’impact eût, autrement, écrasée.

Ista tendit la main vers un autre cordon, répétant le geste de cueillir et de peigner. C'était l'un des officiers ; sa bouche s'ouvrit sur un cri naissant.

Je n'arrive pas à tout remettre en ordre, s'inquiéta Ista. *Je ne m'y prends pas comme il faut.*

— *Vous êtes brillante*, la rassura la voix.

— *C'est imparfait.*

— *Comme toutes les choses prisonnières du temps. Vous êtes néanmoins brillante. Quelle chance pour Nous que Nous soyons assoiffés d'âmes splendides plutôt que d'âmes sans défauts, ou Nous serions réellement morts de soif, et très solitaires dans Notre vertu parfaite. Poursuivez dans l'imperfection, resplendissante Ista.*

Encore un autre, puis un autre. Les démons se précipitaient vers Ista, à travers elle, de plus en plus vite, mais le procédé était indéniablement bâclé. Le démon suivant était celui de Sordso, la construction la plus complexe qu'Ista eût rencontrée pour l'instant. Des couches superposées d'âmes et de leurs talents s'entremêlaient avec le feu blanc restreint du jeune homme au supplice. Une invention témoignant d'un amour étrange. Ista crut percevoir des éléments de soldats, d'érudits, de juges, de bretteurs et d'ascètes. Toutes les qualités publiques du Général Doré, rassemblées et concentrées : le schéma épuré de la virilité parfaite. C'était effroyable. Comment pouvait-on construire à partir d'âmes quelque chose qui en fût à ce point dépourvu ?

Mais pas de poètes. Absolument aucun.

— *Ce fragment sombre d'âme, ici, est différent,* comprit-elle lorsqu'un lambeau commença à lui glisser entre les doigts.

— *Oui,* dit le dieu*. L'homme est encore en vie, dans le royaume de la matière.*

— *Où ? Est-ce… ? Devrais-je essayer de… ?*

— *Oui, si vous vous pensez capable de le supporter. Ce sera très inconfortable.*

Ista enroula ce morceau de ténèbres et le mit de côté, en tas, dans son esprit. Il continua à y palpiter, épais et brûlant. Quelque part à la lisière de sa vision matérielle, l'officier jokonien à la peau brune soulevait l'épée et commençait à se tourner. Elle vit bouger

une ombre noire, Illvin, qui l'accompagnait – non, le poursuivait. Elle les ignora et continua à peigner. La bouche de Sordso s'ouvrait sur un hurlement sans mots, mais pas, songea-t-elle, celui d'un homme affligé de se voir dépossédé. C'était peut-être de la rage. Ou du triomphe. Ou de la folie.

Puis le cordon suivant, puis… le dernier.

Elle leva simultanément ses yeux matériels et internes vers un Foix au teint cendreux, en tabard vert, entouré d'officiers jokoniens stupéfaits. L'ombre violette en lui n'avait plus la forme d'un ours, mais se distribuait de manière inégale dans tout son corps. Il semblait à la fois reculer devant Ista et la fixer avec fascination.

Elle examina le dernier cordon dans sa main spirituelle. Le porta à ses lèvres. Mordit dedans.

— *Très bien*, dit la voix.

— *Oh. J'aurais dû Vous demander ?*

— *Vous êtes la gardienne de Ma porte dans le royaume matériel. Le portier désigné par un seigneur ne court pas lui demander si chaque visiteur, vêtu de haillons ou de soie, doit être admis ou repoussé, faute de quoi il risque de se retrouver à son tour devant cette porte. On attend d'un portier qu'il en appelle à son jugement.*

Mon jugement ? Elle laissa échapper l'extrémité du cordon. Il retourna d'un coup sec à l'intérieur de Foix, qui se retrouva libre. Ou bien… quoi que pût être Foix à présent, il était libre.

L'expression de Foix changea d'un coup ; il entrouvrit les lèvres, les pinça. Puis, au bout d'une simple seconde, les étira de nouveau en cet horrible sourire forcé d'assentiment parfait. Une perfidie ; Ista soupçonna la ruse. *Il est beaucoup moins simple qu'il n'y paraît.*

Ista avait à peine conscience des cris et du vacarme qui remplissaient la tente. Les voix se firent faibles et lointaines, décroissantes, les silhouettes de plus en plus vagues. Elle se tourna pour suivre la voix enchanteresse.

Il lui sembla atteindre la porte d'elle-même et regarder au travers. Une éblouissante impression de couleurs et de beauté, de motifs et de complexité, de musique et de chants, tous élaborés sans fin,

déroutait ses sens. Elle se demanda dans quelle mesure le monde semble déconcertant à un nouveau-né, qui ne connaît aucun nom pour ce qu'il voit, ni même le concept de nom. L'enfant commence, supposa Ista, par le visage et le sein de sa mère, puis, à partir de là, progresse vers l'extérieur – et toute une vie ne lui suffit pas pour en faire le tour.

C'est un monde plus étrange et plus immense que celui de la matière qui a donné naissance à mon âme, et même le monde de la matière était au-delà de ce que je pouvais comprendre. Comment devrais-je maintenant commencer ?

— *Eh bien, Ista,* dit la voix*. Voulez-vous entrer ou rester là ? Vous ne pouvez pas demeurer sur le pas de Ma porte comme un chat, vous savez.*

— *Les mots me manquent pour ceci. Je voudrais voir Votre visage.*

Brusquement, elle se retrouva dans une pièce claire, très semblable à une chambre de Porifors. Elle baissa brièvement les yeux et fut soulagée de découvrir qu'on lui avait accordé non seulement un corps, guéri, léger, libéré de toute douleur, mais également des vêtements – très semblables à ceux qu'elle portait, mais sans les taches ni les déchirures. Elle leva les yeux et pivota sur ses talons.

Cette fois, il arborait le corps et le visage d'Illvin. Une version saine et moins émaciée, encore que grande et mince. Il portait des habits de courtisan, blancs brodés d'argent, son baudrier de soie, et la poignée de son épée et sa chevalière luisaient. Ses cheveux tirés en arrière, tressés à la mode roknari avec une queue de cheval épaisse et longue, étaient d'un blanc pur. Les profondeurs infinies de ses yeux détruisaient toutefois l'illusion d'humanité, alors même que leur noirceur rappelait l'homme.

— *J'aurais aimé*, admit-elle d'une voix éteinte, *voir à quoi ressemblerait Illvin avec des cheveux blancs.*

— *Alors, il vous faudra retourner là-bas et attendre un peu*, répondit le Bâtard.

Il parlait d'une voix à peine plus grave ou plus chaude que l'original ; elle adoptait même les cadences nordiques.

— *Vous voulez tenter votre chance, bien sûr. D'ici à ce que tous ses cheveux soient blancs, en restera-t-il ?*

Son corps et son visage proposèrent une centaine d'Illvin possibles à une centaine d'âges possibles, voûté ou droit, mince ou gras, chauve ou non. Mais le rire sur ses lèvres resta le même.

— *Je désire… ceci.* (Même Ista ne savait pas vraiment si le geste que fit sa propre main désignait le dieu ou l'homme.) *Puis-je entrer ?*

Le sourire du dieu s'adoucit.

— *Le choix vous appartient, mon Ista. Comme vous ne M'avez pas rejeté, Je ne vous rejette pas. Mais Je vous attendrais toujours, si vous choisissiez le chemin le plus long.*

— *Il se peut que je me perde en route.*

Elle détourna le regard. Un grand calme l'envahit. Ni douleur, ni terreur, ni regret. Leur absence immense semblait laisser la place à… quelque chose. Quelque chose de nouveau, dont elle n'avait encore jamais rêvé. Si c'était là ce qu'Arhys avait vécu, rien d'étonnant à ce qu'il ne se fût jamais retourné.

— *Alors, voici ma mort. Pourquoi l'ai-je jamais redoutée ?*

— *Parole d'expert, vous ne M'avez jamais semblé tellement la redouter*, répondit-il avec ironie.

Elle regarda derrière elle.

— *Le paradis va sans doute bien plus loin que la simple fin de la douleur, mais, oh, elle semblait un paradis bien suffisant. Est-ce qu'une prochaine fois… serait douloureuse ?*

Il haussa les épaules.

— *Une fois retournée dans le monde de la matière, Je ne peux vous offrir qu'une protection limitée, et ses frontières, hélas, n'excluent pas la douleur. Cette mort-ci, vous la choisissez. La prochaine, peut-être pas.*

Les lèvres d'Ista se retroussèrent malgré elle.

— *Êtes-vous en train de me dire que je pourrais me retrouver devant cette même porte dans un quart d'heure ?*

Il soupira.

— *J'espère que non. Je devrais entraîner un autre portier. J'aimais assez disposer temporairement d'une royina.* (Ses yeux pétillèrent.)

Tout comme Mon Illvin à la grande âme. Il M'a demandé votre venue en prière, après tout. Réfléchissez à Ma réputation.

Ista réfléchit à sa réputation.

— *Elle est affreuse*, reconnut-elle.

Il se contenta de sourire, dévoilant ses dents en un éclair familier, dérobé, saisissant.

— *Quel entraînement ?* ajouta-t-elle, d'humeur soudain querelleuse. *Vous ne m'avez jamais rien expliqué.*

— *Vous donner des leçons, douce Ista, reviendrait à enseigner à un faucon comment rejoindre ses proies en marchant. On peut y parvenir au prix d'un grand effort, mais pour se retrouver avec un oiseau grincheux aux pattes endolories, et une attente fastidieuse avant de pouvoir dîner. Avec des ailes d'une telle envergure, il est tellement plus facile de secouer le poignet pour vous laisser prendre votre envol.*

— *Et tomber à pic*, gronda Ista.

— *Non. Pas vous. Je vous l'accorde, vous trébuchez et pleurnichez au cours de votre chute dans l'abysse, mais vous finissez toujours par ouvrir les ailes et vous élever.*

— *Pas toujours.* (Elle baissa la voix.) *Pas la première fois.*

Il inclina la tête avec une étincelle de compréhension.

— Mais je n'étais pas alors votre fauconnier. Nous Nous accordons très bien, vous le savez.

Elle détourna le regard, pour observer cette chambre étrange, parfaite, irréelle. Antichambre, songea-t-elle, frontière entre l'intérieur et l'extérieur. Mais sur quoi donnait chaque porte ?

— *Ma tâche. Est-elle accomplie ?*

— *Accomplie, et parfaitement, Mon enfant adoptive, sincère et retardataire.*

— *Je suis venue très tard à tout. Au pardon. À l'amour. À mon dieu. Même à ma propre vie.* (Mais elle baissa la tête, soulagée. Accomplie lui suffisait. Lui donnait le droit d'arrêter.) *Les Jokoniens m'ont-ils tuée, comme Joen l'ordonnait ?*

— *Non. Pas encore.*

Souriant, il s'avança vers elle et lui leva le menton. Il baissa la bouche vers la sienne aussi hardiment que l'avait fait Illvin, cet

après-midi – hier ? – sur la tour. Sauf que sa bouche n'avait pas un goût de viande de cheval mais de parfum, et qu'aucune incertitude ne brillait dans ses yeux.

Ses yeux, le monde, les perceptions d'Ista, se mirent à vaciller.

Les infinies profondeurs devinrent des yeux sombres rougis par des pleurs affolés. Le parfum devint une chair asséchée et salée, puis une odeur, puis de la chair. Le silence apaisé céda la place à des bruits et des cris, puis au silence, puis de nouveau au vacarme. Le flottement indolore se changea en une écrasante pression, un mal de tête, une soif, qui se fondirent de nouveau en béatitude.

Je crois qu'il chasse son chat à coups de pied pour le forcer à la décision. Elle ne doutait pas de pouvoir encore esquiver cette botte pour prendre l'une ou l'autre direction. Mais la direction exacte que lui souhaitait était évidente. Ce « *Pas encore* » perturbant suggérait au moins qu'Il ne la guidait pas vers un corps transpercé de coups d'épée. *Le Bâtard me manœuvre dans cette direction, maudit soit-Il*. C'était très agréable de maudire son dieu. Il était un dieu qu'elle pourrait toujours maudire, et plus le juron serait inventif, plus il sourirait. Très adapté, en effet, à la très sincère Ista.

Le va-et-vient ralentit, s'arrêta, sur une gorge sèche, le poids et la pression, le vacarme et la douleur. Sur de chers yeux égarés, aveuglés, simplement humains. *Oui*.

Et par ailleurs, mon dieu triche. Il a placé ce bol de crème avant même d'ouvrir la porte, et Il le savait bien. Elle sourit, et s'efforça d'inhaler.

Illvin sortit sa langue affolée de la bouche d'Ista et souffla :

— Elle est vivante, oh, cinq dieux, elle respire !

La pression écrasante, découvrit Ista, était celle des bras d'Illvin entourant son torse. Elle regarda au-dessus d'elle les branches des arbres, le ciel bleu, et le visage d'Illvin penché sur elle. Il était rouge de chaleur et plissé de terreur, et de fines gouttelettes de sang l'éclaboussaient, traçant de part en part une ligne inclinée. Elle leva une main faible pour essuyer les perles rouges, et fut soulagée de découvrir que le sang ne semblait pas appartenir à Illvin.

Elle murmura au travers de lèvres sèches et tuméfiées :

— Que s'est-il passé ?

— J’espérais que vous alliez me l’apprendre, dit la voix rauque de Foix.

Elle leva les yeux pour le voir penché au-dessus d’eux. Il portait toujours la cotte de mailles et le tabard jokoniens, et veillait dans une pose suffisamment menaçante sur ses prisonniers apparents. Illvin et Ista étaient assis par terre, non loin des tentes de commandement vertes. Les yeux de Foix avaient le blanc très apparent, mais ce n’était sans doute pas la présence des Jokoniens autour de lui qui l’inquiétait.

— On vous a fait entrer dans cette tente, continua Foix un ton plus bas. Vous paraissiez… ordinaire. Sans défense. Puis soudain la lumière divine a irradié de votre corps, assez éclatante pour m’aveugler un instant. J’ai entendu Joen crier l’ordre de vous mettre à mort.

L’emprise d’Illvin sur son bras se resserra encore davantage.

— Quand j’ai retrouvé la vue, poursuivit Foix, détournant le regard pour feindre de surveiller ses prisonniers, tous les démons de la tente semblaient se précipiter à l’intérieur de vous, comme du métal chaud attiré dans un moule. Je vous ai vue les avaler tous, ainsi que l’âme de Joen. Tout a pris fin en un instant.

— Sauf une, murmura Ista.

— Ah. Hem. Oui, en effet. J’ai senti le moment où vous m’avez libéré du lien de Joen. J’ai failli me précipiter hors de la tente, mais j’ai retrouvé mes esprits juste à temps. Le prince Sordso et plusieurs autres officiers tiraient leurs épées – cinq dieux, le bruit du fer croisé a semblé se prolonger une éternité. Sordso avait les articulations toutes blanches.

— J’ai tenté de m’interposer entre eux et vous, dit la voix rauque d’Illvin à Ista.

Il se frotta le nez et cligna des yeux.

— Oui, dit Foix. À mains nues. Je vous ai vu plonger – ce qui aurait fait une grande différence, vraiment. Mais Sordso s’est détourné pour attaquer Joen.

— Elle était déjà morte, murmura Ista.

— J’ai bien vu. Elle commençait à basculer, mais le coup de Sordso l’a atteinte juste… à temps. En quelque sorte. Il a frappé si

fort qu’il a décrit un tour complet avant de tomber à la renverse contre le baldaquin. La moitié des sorciers libérés prenaient la fuite, mais je jure que la moitié des autres ont eu la même idée que Sordso. Une des femmes de Joen avait tiré un poignard, et elle s’attaquait au corps alors même qu’il tombait. Je ne sais même pas si elle la savait morte, ou si elle s’en souciait seulement : elle voulait simplement la frapper. Tout le monde se bousculait, hurlait, courait dans toutes les directions. Alors j’ai bondi devant Illvin et vous en criant : « Reculez, prisonniers ! » et j’ai brandi mon épée.

— En jurant de manière convaincante, marmonna Illvin. J’ai bien failli essayer de vous sauter dessus. Sauf que j’avais les mains pleines.

— Vous êtes tombée, Royina. Vous êtes simplement… devenue très pâle, vous avez cessé de respirer et vous vous êtes effondrée. Je vous ai crue morte, car votre âme avait disparu à ma vue, comme une lanterne soufflée d’un coup. Illvin a tenté de vous relever, mais il est tombé, puis s’est redressé de nouveau – je n’osais pas lui venir en aide –, je l’ai laissé vous traîner, en feignant de le surveiller. La plupart des Jokoniens vous croyaient morte, eux aussi. Tuée par votre sorcellerie, par le biais d’un charme de mort, comme pour répéter l’histoire de Fonsa et du Général Doré. Alors, hum… restez donc étendue une minute, pour nous laisser le temps de trouver que faire ensuite.

La suggestion n’était pas difficile à suivre. Obéir à toute autre instruction se fût révélé bien plus ardu. Illvin baissait les yeux vers elle, avec l’expression d’un homme dont les baisers venaient de ramener sa bien-aimée d’entre les morts et qui était maintenant trop terrifié pour bouger, de crainte de répandre des miracles inattendus dans toutes les directions. Ista eut un sourire flou devant cette délicieuse perplexité.

— Tous les démons ont disparu, rapporta-t-elle d’une voix vague et rêveuse, pour mettre fin à leurs doutes s’il en restait. C’était la tâche qu’on m’avait confiée, et je l’ai accomplie. Mais le Bâtard m’a laissée revenir.

Là où elle se trouvait à présent, comprit-elle : assise sur le sol dur au milieu d’un camp ennemi, entourée de plusieurs centaines de

Jokoniens agités et tout à fait vivants. *Quel atroce sens de l'humour*. L'interlude lui avait semblé durer une éternité, mais pour les autres, comprit-elle, quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis la fin sanglante de Joen. Mais aussi déconcerté que pût être leur haut commandement, tous les officiers ennemis n'allaient pas rester affolés bien longtemps. Il lui était difficile de céder à une quelconque forme de peur, dans son état de béatitude prolongée, mais elle parvint à faire preuve d'une légère prudence.

— Je crois que nous devrions partir maintenant. Tout de suite.

— Pourrez-vous marcher ? demanda Illvin, hésitant.

— Et vous ? demanda-t-elle, curieuse.

Ramper, oui, elle le croyait capable de ramper, dans son état présent d'affaiblissement. Il devrait se trouver dans un lit, décida-t-elle. Celui d'Ista, de préférence.

— Non, marmonna Foix. Il va falloir la traîner, cette fois encore. Ou la porter. Pouvez-vous vous faire passer pour un cadavre encore un moment, Royina ?

— Oh, oui, l'assura-t-elle, avant de se laisser aller, reconnaissante, dans les bras d'Illvin.

Il refusa catégoriquement de la traîner, de peur d'écorcher davantage ses jambes et ses pieds déjà blessés, mais la porter dans ses bras se révéla au-dessus de ses forces. Suivit une brève dispute, à laquelle Ista, en sa qualité de cadavre, refusa de participer, et au terme de laquelle Foix aida Illvin à se dresser sur ses jambes flageolantes, portant Ista sur son épaule, les fesses en l'air, les bras et les jambes pendant comme il sied à un cadavre. Ce qui lui rappela la chevauchée sur Plume. Elle s'efforça de ne pas sourire à cette évocation, au motif qu'une telle réaction eût semblé déplacée sur elle. Sa robe blanche était éclaboussée de sang, résultat, supposa-t-elle, du même jet qui avait aspergé le visage d'Illvin. Elle en devina la source et frissonna.

Ils s'éloignèrent d'un pas vacillant.

— Tournez à gauche, commanda Foix. Ne vous arrêtez pas.

D'autres soldats jokoniens les rejoignirent en courant ; Foix indiqua derrière son dos, de la pointe de l'épée, les tentes de commandement et s'écria :

— Dépêchez-vous ! On a besoin de vous !

Les soldats se précipitèrent là où les envoyait leur officier apparent.

Illvin marmonna entre ses dents :

— Foix, vous parlez peut-être un roknari de camp impeccable, mais je vous prie de me laisser les phrases de plus d'une syllabe. Ce tabard ne cachera pas tout.

— Avec plaisir, lui répondit Foix entre ses dents. Dirigez-vous par là. Nous avons presque atteint les lignes de chevaux.

— Croyez-vous vraiment qu'ils vont nous laisser tranquillement voler leurs chevaux ? demanda Illvin.

Son intonation semblait davantage curieuse que dubitative. Ista entrouvrit les yeux pour regarder, tête en bas, les gardes qui musardaient à l'ombre. Plusieurs des hommes s'étaient levés pour regarder la grande agitation autour des tentes vertes.

— Oui. (Foix tapota son tabard vert.) Je suis un officier jokonien.

— Votre certitude repose sur autre chose, observa Ista, d'une voix presque aussi détachée que celle d'Illvin.

— Oui, pourquoi êtes-vous si certain qu'ils ne vont pas s'arrêter pour nous interroger ? demanda Illvin, un soupçon de nervosité gagnant sa voix lorsque plusieurs têtes se tournèrent pour suivre leur progression.

— Vous êtes-vous arrêté pour interroger la princesse Umerue ?

— Non, pas dans un premier temps. Mais quel rapport ?

Ista murmura, contre la hanche d'Illvin :

— J'ai manqué de précision, tout à l'heure. Il reste un sorcier dans ce camp. Mais il se trouve de notre côté. L'idée semblait bonne. Le dieu n'a pas protesté.

Illvin se raidit, se tourna, sans doute pour regarder Foix.

— Il en reste deux, dit Foix. Ou plutôt un sorcier et une sorcière. Si c'est bien votre appellation, Royina. Je n'en suis pas très sûr.

— Moi non plus. Il faudra demander à dy Cabon, répondit-elle.

— Très bien, dit Foix. Mais ne faites rien qui attire trop l'attention. Je préfère ne rien tenter de plus voyant, et la ruse subtile a ses limites.

— En effet, murmura Illvin.

Ils avancèrent de quelques pas encore.

— Très bien, dit Foix, en s'arrêtant devant les chevaux. Avez-vous une préférence, maître d'écurie ?

— Tout ce qui a une selle et une bride.

Choisir leur fut épargné. Au bout de la ligne, un étalon alezan, grand et laid, leva la tête puis hennit d'un air excité. Il se mit à remuer la croupe d'un côté et de l'autre, dérangeant les chevaux attachés près de lui. Les oreilles tendues, il sautillait pratiquement lorsqu'ils approchèrent de lui, puis il leva et baissa la tête en s'ébrouant.

— Par les yeux du Bâtard, Royina, pouvez-vous faire taire ce monstre ? marmonna Foix. Les hommes commencent à nous regarder.

— Moi ?

— C'est vous qu'il veut.

— Alors, déposez-moi.

Illvin obéit et la laissa glisser à terre en l'aidant de ses bras, scrutant son visage d'un air attentif qui fut, l'espace d'un instant, aussi agréable qu'un baiser, puis il la tint bien droite en la soutenant par le bras. Elle fut reconnaissante de cet appui.

Elle s'approcha de l'animal possédé, qui baissa de nouveau la tête et appuya le visage à plat contre le corsage ensanglanté d'Ista, avec ce qui pouvait passer pour un geste de soumission, d'amour ou de démence. Ista l'inspecta, fascinée. Il portait toujours la bride avec le mors aux longues branches. Une douzaine d'entailles constellaient son corps, mais elles commençaient déjà à cicatriser à une vitesse surnaturelle.

— Oui, oui, murmura-t-elle d'une voix apaisante. Tout va bien. Là où il est allé, tu ne pouvais pas le suivre. Tu as fait ce que tu pouvais. Tout va bien à présent.

Elle s'efforça d'oublier sa lassitude rêveuse et dit à Illvin :

— Je crois que je ferais mieux de monter celui-ci. Si vous ne voulez pas qu'il nous suive en hennissant à fendre l'âme.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et inspecta la ligne en dents de scie de sa colonne vertébrale.

— Mais il faut lui trouver une selle, ajouta-t-elle.

Foix vola une selle sur une pile un peu plus loin le long de la ligne, et Illvin enserra la sangle tandis que Foix choisissait deux autres chevaux.

— Comment s'appelle-t-il ? demanda-t-elle à Illvin tandis qu'il joignait les mains pour lui faire la courte échelle.

Le chemin semblait très long pour atteindre la selle, caractéristique des montures d'Illvin. Ista disposa maladroitement ses jupes sur la selle militaire, et laissa les mains chaudes d'Illvin guider ses chevilles jusqu'aux étriers. Ses doigts s'attardèrent tristement sur les hématomes et les plaies de ses pieds.

Illvin s'éclaircit la gorge.

— Je préférerais ne pas vous le dire. C'est, hum… assez grossier. Il n'a jamais été la monture d'une dame. En fait, il n'a jamais servi de monture à des gens sains d'esprit.

— Ah oui ? Mais vous l'avez monté, vous. (Elle tapota l'encolure cambrée ; le cheval tourna la tête pour frotter son museau contre les pieds nus d'Ista.) Eh bien, s'il doit maintenant servir de monture à une dame, autant lui trouver un autre nom. « Démon » lui ira très bien.

Illvin la regarda en haussant les sourcils, et un petit sourire lui étira nerveusement la bouche.

— Très approprié.

Il se tourna pour prendre en main son propre cheval, hésita brièvement le temps de rassembler ses forces avant de se hisser en selle. Il s'installa avec un soupir trahissant son épuisement. Par un accord mutuel et tacite, ils se mirent au pas pour traverser le champ bordé d'arbres. Quelque part dans le bosquet, quelque chose avait pris feu ; Ista entendait le rugissement assourdi des flammes et les voix des hommes criant pour qu'on apportât de l'eau. Quelle quantité de chaos refoulé, naturel ou non, la mort de Joen avait-elle libéré sur les Jokoniens ? Elle ne regarda pas derrière elle.

— Tournez à gauche, dit Illvin à Foix.

— Ne ferions-nous pas mieux de contourner cette pente, au nord, pour nous trouver hors de vue ?

— Plus tard. Il y a une ravine, par ici, qui nous cachera plus rapidement. Mais avancez lentement, il se peut qu'il y ait des

patrouilles. C’est là que je posterais des hommes, en tout cas.

Leur calme de surface tenait bon. Le bruit croissant du camp s’éloigna derrière eux, et la campagne vide prit l’apparence d’un après-midi tranquille, somnolent, écrasé de chaleur, qui ne connaissait pas la guerre, la sorcellerie, les dieux ni la folie.

— À la première occasion, dit Ista à Illvin, vous devez m’envoyer Goram.

— Tout ce que vous souhaiterez, Royina.

Illvin regarda le terrain qu’ils venaient de traverser, se tournant sur sa selle.

— Devrions-nous tenter de rejoindre Porifors en contournant le camp ? demanda Foix.

Il suivait le regard d’Illvin dirigé vers un empilement lointain de pierres, par-dessus le sommet des arbres. Des volutes de fumée sale s’en élevaient encore.

— Je crois être en mesure de nous faire rentrer, sous le couvert de la pénombre, ajouta-t-il.

— Non. Si nous traversons la ravine sans problème, je vais tenter de rejoindre le march d’Oby, dit Illvin.

— Je ne sais pas si la royina peut voyager aussi loin, dit Foix, qui semblait s’imaginer non seulement Ista mais aussi les deux autres voyageurs en train de tomber de leur selle d’un moment à l’autre. Ou comptez-vous le rejoindre sur la route ?

— Il ne sera pas sur la route. S’il se trouve là où je pense, nous aurons moins de quinze kilomètres à couvrir. Et s’il ne s’y trouve pas encore, ses éclaireurs ne tarderont pas.

Ils entrèrent dans la ravine, où ils croisèrent presque immédiatement la patrouille jokonienne prévue par Illvin. Grâce à leur direction inattendue, à la tenue d’officier de Foix et à ses sorts brouillant l’esprit, au harnachement jokonien de leurs chevaux et au roknari de cour d’Illvin, arrogant et précis, ils laissèrent bientôt dans leur sillage un détachement de soldats en train de saluer. Illvin retourna aux infortunés soldats le signe quadrain, et toucha du pouce le bout de sa langue pour s’excuser secrètement auprès du cinquième dieu dès qu’ils furent hors de leur vue. Ils pressèrent leurs chevaux à une plus vive allure.

Illvin les guida, profitant des abris que leur fournissait la campagne, entre ravins, petits cours d'eau et bosquets, dans la direction du nord-est. Ils avaient parcouru six ou sept kilomètres lorsqu'ils s'arrêtèrent pour s'abreuver ainsi que les chevaux. Même si de nombreuses colonnes de fumée maculaient encore le ciel bleu derrière eux, Porifors avait disparu de leur vue derrière des crêtes basses.

— Sentez-vous toujours la présence de votre ours ? demanda Ista à Foix, lorsqu'il ressortit la tête du cours d'eau.

Il se rassit et fronça les sourcils.

— Nettement moins qu'avant. Joen nous a fait quelque chose. J'espère que ce n'était rien d'ignoble.

— J'ai l'impression, avança prudemment Ista, que les événements vous ont pressés l'un contre l'autre plus rapidement que vous ne l'auriez fait naturellement de vous-mêmes. Sans qu'aucun de vous ne devienne ascendant ou asservi, vous avez fusionné. Sans doute parce que votre démon ne vous a pas volé votre âme, pas plus que vous n'avez pillé son pouvoir. Vous avez tout partagé de votre plein gré.

Foix sembla gêné.

— J'ai toujours aimé nourrir les animaux…

— Vous séparer dépasse mes compétences actuelles – et ce n'est plus une nécessité pressante. Vous avez atteint un curieux état théologique, mais qui n'a sans doute rien d'unique, je crois. Je me suis déjà demandé d'où venaient les sorciers du Temple. Maintenant je sais. Je crois que l'une des tâches de la sainte de Rauma consistait à juger qui pouvait transporter ce pouvoir sans y succomber. Vous devrez sans doute recevoir une formation de l'ordre du Bâtard. Je suis certaine que votre propre ordre pourra se passer de vous, si j'en fais la demande.

Le visage de Foix se chiffonna.

— Moi, un acolyte du Bâtard ? Je doute que mon père en soit ravi. Ni ma mère. Je la vois très bien en train de l'expliquer à ses amis. Ouille. (Il sourit malgré lui.) Mais je suis impatient de voir la tête de

Ferda… (Il lança à Ista un coup d'œil malicieux.) Recevrez-vous aussi une formation, Royina ?

Elle sourit.

— Des précepteurs, Foix. Une dame de mon rang peut demander des précepteurs, qui me serviront selon mes souhaits. Je crois que mon souhait sera de les voir le plus tôt possible, ce qu'eux ne souhaiteront peut-être pas.

L'évocation de Ferda et l'espoir de recevoir des nouvelles de son frère surmontèrent le besoin initial qu'avait Foix de choyer Ista, et ce fut lui qui rassembla les chevaux et pressa ses compagnons de remonter en selle.

— Roulez ce tabard et rangez-le dans une sacoche de selle, lui conseilla Illvin en s'installant sur sa selle. S'il plaît au Bâtard, les prochains éclaireurs que nous rencontrerons seront ceux d'Oby. Bébé sorcier du Temple ou non, un carreau d'arbalète reçu par erreur ne vous ferait sans doute pas le plus grand bien.

— Ah. Oui, dit Foix, qui se hâta de lui obéir.

Illvin observa son étalon roux, qui portait Ista avec un soin si exquis qu'elle eût pu tenir une coupe d'eau sans la renverser ; il secoua la tête, émerveillé, comme si de tous les prodiges auxquels il avait récemment assisté, celui-là était le plus inexplicable.

— Tiendrez-vous le coup ? demanda-t-il à Ista. Nous ne sommes plus très loin.

— Après avoir parcouru ce kilomètre-là, le reste n'est rien, l'assura-t-elle. Je craignais que le dieu ne m'ait abandonnée, mais il semble qu'il se soit simplement caché en moi.

En me laissant le porter. Le Bâtard lui avait joué une de ses petites farces, décida-t-elle, en lui apparaissant d'abord sous la forme d'un homme si énorme. Savait-il alors ? Même elle, qui avait à présent rencontré trois dieux face à face, ne pouvait deviner les limites de leurs intuitions.

— Vous étiez toute sombre, dit Foix. Logique. Les sorciers jokoniens ne vous auraient jamais traînée en face de Joen si vous aviez ressemblé à un bateau en flammes envoyé les brûler. Ils n'étaient pas si stupides. Mais quand vous vous êtes éclairée…

Il se tut. Foix n'était pas un homme incapable de s'exprimer ; mais Ista commençait à comprendre pourquoi sire dy Cazaril disait que seule la poésie pouvait effleurer les dieux. Foix parvint enfin à poursuivre :

— Je n'ai jamais rien vu de semblable. Je suis ravi d'y avoir assisté. Mais si je ne dois plus jamais rien voir de pareil, je ne m'en porterai pas plus mal.

— Je n'ai rien vu, dit Illvin, sur un ton de profond regret. Mais j'ai perçu très nettement le moment où tout s'est déclenché.

— Je suis ravie, moi, que vous ayez été présent, dit Ista.

— Je n'ai pas fait grand-chose, soupira-t-il.

— Vous avez été témoin. Ce qui signifie énormément pour moi. Et il y a eu ce baiser. Qui ne semblait pas une si petite chose.

Il rougit.

— Mes excuses, Royina. J'étais paniqué. Je pensais vous ramener d'entre les morts, comme vous avez naguère tenté de le faire pour moi.

— Illvin ?

— Oui, Royina ?

— Vous m'avez bel et bien ramenée.

— Ah.

Il resta un moment silencieux. Mais un étrange sourire se faufila sur son visage et refusa de le quitter.

Il finit par lever les yeux et se dresser sur ses étriers, rassemblant une quantité inimaginable d'énergie.

— Ha, chuchota-t-il.

Ista suivit son regard. Il lui fallut un temps avant de discerner les fumées claires et faibles de feux prudemment entretenus, désignant l'emplacement d'un camp caché au bord du cours d'eau qui coulait au-dessous d'eux. Les feux étaient nombreux. Les cavaliers suivirent la crête en contournant une légère pente, et une autre partie du camp leur apparut. Des centaines d'hommes et de chevaux, et même plus encore : on ne pouvait les dénombrer, cachés à demi de la sorte.

— Oby, dit Illvin d'un air satisfait. Il est arrivé au moment idéal. Même si je remercie les dieux qu'il n'ait pas fait plus vite.

— Très bien, soupira une Ista soulagée. J'en ai fini.

— En effet, et nous vous remercions de tout cœur pour votre contribution, sans laquelle nous aurions tous, à l'heure actuelle, succombé d'une mort atroce et surnaturelle. De mon côté, il me reste encore quinze cents Jokoniens à faire disparaître des environs de Porifors. J'ignore si Oby comptait attendre l'aube, mais si nous attaquions plus rapidement…

Ses yeux reprirent leur air absent habituel, tour à tour comptant les hommes au-dessous d'eux et fixant le vide. Ista se retint de l'interrompre.

Une patrouille les rejoignit au galop.

— Ser dy Arbanos ! s'écria son officier ébahi qui saluait Illvin à grands gestes. Cinq dieux, vous êtes en vie !

Les cavaliers se placèrent autour d'eux, formant une escorte surexcitée, et les conduisirent vers la partie du camp, marquée par des tentes dressées à l'ombre, où leurs commandants avaient sans aucun doute établi leur quartier général.

Une voix s'éleva depuis les arbres, et une silhouette familière jaillit des ombres vertes.

— Foix ! Foix ! La Fille soit louée !

Ferda se précipita vers eux ; Foix bascula de sa selle pour étreindre son frère enthousiaste.

— Qui sont ces hommes ? demanda Illvin à l'officier de dy Oby, désignant une compagnie inhabituelle de cavaliers vêtus de noir et de vert.

Les cavaliers s'écartèrent et révélèrent une foule approchant à pied, certains courant, d'autres avançant à pas lourds, d'autres encore progressant avec plus de lenteur et de cérémonie, tous appelant Ista.

Ista les regarda, partagée entre joie et désarroi.

— Au nom du Bâtard, c'est mon frère dy Baocia, dit-elle d'une voix ébahie. Et dy Ferrej, et dame dy Hueltar, la divine Tovia et les autres.

Chapitre 27

Sire dy Baocia et ser dy Ferrej arrivèrent les premiers près d'Ista. L'étalon roux aplatit les oreilles, poussa un hennissement strident, claqua des dents, et les deux hommes reculèrent de quelques mètres.

— Cinq dieux, Ista, s'écria dy Baocia, ce cheval ! Qui a été assez fou pour te donner une bête pareille ?

Ista caressa l'encolure de Démon.

— Il me convient très bien. Il appartient à sire Illvin, mais il se peut que le prêt devienne permanent.

— De la part de ses deux maîtres, semble-t-il, murmura Illvin. (Il jeta un coup d'œil en direction du camp.) Royina – Ista –, ma chérie, je dois d'abord présenter mon rapport au march dy Oby. (Son expression s'assombrit.) Sa fille est toujours prisonnière du château Porifors, si les murs tiennent comme je prie pour que ce soit le cas.

Ainsi que Liss et dy Cabon, réfléchit Ista, avant d'ajouter ses prières muettes à la sienne. Son intuition lui soufflait que les murs tenaient, mais, en vérité, elle n'avait pour certitude que la survie de Goram ; et il lui était déjà arrivé de se tromper.

— Avec les nouvelles que nous apportons, poursuivit Illvin, je m'attends à ce que sa troupe reparte dans l'heure. Je frémis à l'idée des rumeurs qu'il a dû recevoir à propos du sort de mon frère. Il y a beaucoup à faire.

— Les cinq dieux vous protègent. Vous pouvez désormais me retrancher du nombre de vos fardeaux. Les gens ici présents vont me distraire en me choyant, tels que je les connais. (Elle ajouta d'un air sévère :) Et prenez aussi un peu soin de vous. Ne me forcez pas à venir vous rechercher.

Le fantôme d'un sourire étira les lèvres d'Illvin.

— Me suivriez-vous jusqu'à l'enfer du Bâtard, chère sorcière ?

— Sans hésiter, maintenant que j'en connais la route.

Il se pencha par-dessus son pommeau pour lui saisir la main, qu'il leva jusqu'à ses lèvres. Elle lui prit la main à son tour, la porta à ses propres lèvres et lui mordilla secrètement une jointure, ce qui fit luire les yeux d'Illvin. Ils se lâchèrent à regret.

— Foix, appela Illvin, suivez-moi. Nous avons un besoin urgent de votre témoignage.

Dy Baocia se tourna vers Foix l'air très enthousiaste.

— Est-ce vous, jeune homme, que je dois remercier d'avoir secouru ma sœur ?

— Non, Provincar, répondit Foix, le saluant poliment. C'est elle qui m'a secouru.

Dy Baocia et dy Ferrej le regardèrent, déconcertés. Ista prit conscience de l'étrange tableau qu'ils devaient former : Foix, gris de fatigue, portant une armure jokonienne ; Illvin, épouvantail puant au regard creusé, vêtu des habits de cour les plus élégants ; elle-même en robe de fête blanche et froissée, éclaboussée de sang brun, pieds nus, couvertes de bleus et d'écorchures, avec ses cheveux échappés de sa coiffure pour compléter l'impression générale de démence.

— Occupe-toi de la royina, dit Foix à Ferda, puis rejoins-nous dans la tente d'Oby. Nous avons des histoires épiques et étranges à raconter.

Il asséna une claque sur l'épaule de son frère et se tourna pour suivre Illvin.

Libéré pour un temps de la menace que représentait l'étalon cyclothymique d'Ista, Ferda s'approcha de l'épaule de Démon pour aider sa cavalière à descendre. Malgré le vertige dû à la fatigue, Ista parvint à rester bien droite.

— Assurez-vous que l'on prenne bien soin de cet affreux cheval. Il a servi sire Arhys avec loyauté la nuit dernière. Votre frère aussi a pris part à cette grande sortie, et il a été capturé et a subi de cruelles épreuves. Il lui faut du repos, si vous pouvez le forcer à en prendre dans tout ce tumulte. Nous sommes tous debout depuis l'aube hier matin, nous avons vécu une poursuite, un siège et… pire encore. Sire Illvin a perdu une grande quantité de sang la nuit dernière.

Assurez-vous qu'on lui serve immédiatement à manger et à boire, au moins.

Elle ajouta, après un instant de réflexion :

— Et s'il tente de se joindre à la bataille dans son état actuel, assommez-le et asseyez-vous sur lui. Même si je lui prête davantage de bon sens.

Dès qu'un soldat d'Oby eut emmené son cheval, dy Ferrej sauta sur Ista, l'arrachant presque à Ferda.

— Royina ! Nous nous faisions tellement de soucis pour votre sécurité !

Et non sans raison, en vérité.

— Eh bien, je suis saine et sauve maintenant.

D'un geste rassurant, elle tapota la main qui lui agrippait le bras.

Dame dy Hueltar s'avança d'un pas chancelant, bras dessus bras dessous avec la divine Tovia.

— Ista, Ista, ma chérie !

Dy Baocia regarda s'éloigner Illvin d'un air absorbé.

— Maintenant que vous vous êtes tous retrouvés, je crois que je ferais mieux de rejoindre dy Oby, moi aussi. (Il parvint à gratifier Ista d'un sourire distrait.) Oui, oui, très bien.

— As-tu amené tes propres troupes, mon frère ? demanda Ista.

— Oui, cinq cents cavaliers, tout ce que j'ai pu rassembler à la hâte quand ces gens ont fondu sur moi en agitant ta lettre inquiétante.

— Alors n'hésite pas, rejoins Oby. Ta garde va peut-être avoir l'occasion de gagner ce que tu lui verses. Chalion doit… beaucoup à la garnison du château Porifors, mais sans doute le soulagement par-dessus tout, et dès qu'il sera possible.

— Ah.

Il rassembla Ferda et dy Ferrej et s'élança à la suite des autres hommes, en partie par curiosité, en partie, soupçonna Ista, par désir d'échapper à son entourage importun.

Elle découvrit qu'il était possible de retarder – peut-être à l'infini – le problème consistant à leur raconter ses aventures sans passer pour une folle en les questionnant sur leur propre voyage. Un simple « Comment êtes-vous arrivés ici à point nommé ? » suscita une

réponse qui se prolongea jusqu'à ce qu'ils atteignissent les tentes de dy Baocia, et plus longtemps encore. Les cinq cents cavaliers, découvrit Ista, avaient été suivis d'une centaine de serviteurs, valets et domestiques, pour servir la douzaine de dames des cours de Valenda et Taryoon qui accompagnait dame dy Hueltar dans sa mission auto-attribuée visant à ramener Ista chez elle. Dy Ferrej, plus ou moins chargé de les affecter, n'était pas récompensé de ses efforts, décida Ista. Qu'il fût parvenu à leur faire parcourir une telle distance en une semaine, au lieu d'un mois, relevait presque en soi du miracle, et le respect qu'Ista lui portait, qui n'était jamais descendu très bas, remonta d'un cran.

Ista échappa à pléthore de projets en demandant de l'eau, de la nourriture et un lit, dans cet ordre. La divine Tovia, toujours plus pratique que la plupart des suivantes d'Ista, et après un coup d'œil aux taches de sang sur sa robe, l'appuya. La vieille femme médecin parvint à chasser presque toutes les dames de la tente sauf deux, son assistante acolyte et dame dy Hueltar, et s'occupa d'Ista le temps d'un bain et d'un traitement. Ista dut reconnaître que le contact de ces mains familières, appliquant baume et pansements sur ses blessures, lui apportait confort et réconfort. L'aiguille incurvée de Tovia était elle aussi très fine et très pointue, et ses mains s'acquittèrent très vite de la tâche de réparer la chair où nécessaire.

— Au nom des cinq dieux, mais d'où viennent ces ecchymoses ? s'enquit la divine Tovia.

Ista tordit le cou pour regarder l'arrière de sa cuisse, que lui désignait la femme médecin. Cinq taches violet sombre y étaient réparties. Ses lèvres s'étirèrent, et elle se tortilla pour poser ses doigts écartés entre les ecchymoses.

— Cinq dieux, Ista, s'écria une dame dy Hueltar horrifiée, mais qui a osé vous maltraiter ainsi ?

— Elles… datent d'hier. Lorsque sire Illvin m'a sauvée de la colonne jokonienne sur la route. Quels doigts longs et parfaits il a ! Je me demande s'il joue d'instruments de musique. Il faudra que je le découvre.

— Sire Illvin est-il cet individu étrange et très grand arrivé en même temps que vous ? demanda dame dy Hueltar, méfiante. Je dois dire que je n'ai guère apprécié l'effronterie avec laquelle il vous a baisé la main.

— Non ? Eh bien, il était pressé par le temps. Je lui ferai subir un entraînement, plus tard, pour améliorer sa technique.

Dame dy Hueltar parut offensée, mais au moins la divine Tovia ricana-t-elle tout bas.

On installa Ista dans une tente gardée par des dames, mais elle se leva bientôt pour regarder au dehors, bien qu'elle fût en chemise de nuit, en entendant le vacarme de nombreux chevaux quittant le camp. Ce n'était encore que la fin de l'après-midi ; par cette longue journée d'été, la cavalerie d'Oby devait descendre vers Porifors en bénéficiant encore de plusieurs heures de lumière pour accomplir sa tâche. Le moment, songea Ista, était parfaitement choisi. Les événements affreux de la journée avaient dû semer une confusion, un désordre et un désarroi extrêmes chez les Jokoniens, et il y avait bien peu de chances pour qu'un commandement compétent eût repris le dessus, surtout compte tenu de l'habitude d'obéissance aveugle et irréfléchie imposée par Joen.

Ista se laissa ramener au lit par ceux qui l'aimaient. Même si l'Ista qu'ils croyaient aimer n'existait sans doute que dans leur imagination, entretenue comme une icône et une habitude.

Cette réflexion ne la déprima pas outre mesure, à présent qu'elle savait que quelqu'un aimait la véritable Ista. Elle s'endormit en pensant à lui.

Elle s'éveilla de rêves déplaisants qui n'étaient sans doute pas entièrement les siens, en entendant des voix féminines se disputer.

— Dame Ista veut dormir, après toutes ces épreuves, déclara fermement dame dy Hueltar. Je refuse qu'on la dérange.

— Non, répondit Liss péremptoire, la royina voudra entendre le rapport de Porifors. Nous sommes partis bien avant l'aube pour le lui livrer aussi vite que possible.

Ista s'arracha péniblement à ses draps.

— Liss ! s’écria-t-elle. Ici !

Elle comprit qu’elle avait dormi pendant toute la courte nuit d’été, ce qui suffisait amplement.

— Voilà ce que vous avez gagné ! s’exclama dame dy Hueltar, contrariée.

— Quoi ?

La confusion de Liss était sincère ; elle n’avait pas, comme Ista, des années d’expérience passées à déchiffrer les locutions obliques de sa dame de compagnie vieillissante. Ista traduisit sans peine : « Je n’avais aucune envie de voyager aujourd’hui, et maintenant j’y suis obligée, maudite jeune fille. »

Ista découvrit qu’elle ne risquait pas de bondir hors du lit. Elle parvint à se hisser péniblement sur ses pieds avant que le rabat de la tente fût rejeté pour laisser entrer une lumière dorée et une Liss radieuse. Ista enlaça la jeune fille, qui lui rendit son étreinte. Le sourire et la présence de Liss semblaient presque être un rapport suffisant. *Porifors est délivré. Il n’y a pas eu d’autres morts désastreuses la nuit dernière.* Le reste, elle l’apprendrait dans l’ordre, ou sans ordre particulier, comme cela se présenterait.

— Asseyez-vous, dit Ista, sans lâcher les mains de Liss. Racontez-moi tout.

— Dame Ista doit être habillée avant de recevoir des pétitionnaires, lança dame dy Hueltar d’une voix sévère.

— Excellente idée, répondit Ista. Allez donc me chercher des habits. Une tenue d’équitation.

— Oh, Ista, vous n’allez pas voyager à cheval aujourd’hui, après tout ce que vous avez traversé ! Il vous faut du repos.

— En fait, intervint Liss, le march dy Oby a envoyé des officiers s’assurer qu’on lève le camp pour le déplacer à Porifors aussi vite que possible. Ferda attend avec plusieurs des hommes de votre frère pour vous protéger en route, Royina, dès que vous serez prête. À moins que vous ne préfériez voyager dans une charrette avec le cortège des bagages.

— Elle voudra certainement monter avec nous dans les chariots, dit dame dy Hueltar.

— C’est tentant, mentit Ista, mais non. Je prendrai mon cheval.

Dame dy Hueltar renifla d'un air sinistre avant de se retirer.
Ista poursuivit, enthousiaste, à l'intention de Liss.

— Oh, mon nouveau cheval va vous faire rire. Je l'ai reçu comme butin de guerre, je crois, même si je pourrais peut-être persuader Illvin d'en faire un cadeau de soupirant, ce qui l'amuserait. C'est l'affreux étalon roux d'Illvin.

— Celui qui était possédé par un élémental ?

— Oui. Il a conçu une soudaine adoration pour ma personne, et se soumet d'une effroyable manière, très peu digne d'un cheval. Vous le trouverez tout à fait changé et, dans le cas contraire, dites-le moi et je lui insufflerai de nouveau la peur de son dieu. Mais continuez, ma chère Liss.

— Eh bien, le château et la ville sont sécurisés, et les Jokoniens ont été chassés ou capturés – la plupart ont fui vers le nord, mais il se peut que quelques retardataires traînent encore dans les environs.

— À moins qu'ils ne se soient perdus, ironisa Ista. Ce ne serait pas la première fois.

Liss ricana.

— Nous avons capturé le prince Sordso et toute sa suite, ce qui a ravi sire Illvin et le march dy Oby au-delà des mots. Ils disent que le prince est devenu fou. Est-il vrai que vous l'avez ensorcelé pour lui faire tailler en pièces la princesse douairière ?

— Non, répondit Ista. Tout ce que j'ai fait, c'était briser le sort qui l'empêchait de le faire. Je crois plutôt à une impulsion féroce de sa part, très vite regrettée. Joen était morte avant le premier coup d'épée ; le Bâtard a pris son âme. Je me demande si Sordso l'apprendrait avec soulagement ou regret ? Je devrais sans doute le lui dire, en tout cas. Continuez. Que deviennent dame Cattilara et notre fidèle divin ?

— Eh bien, nous avons tous regardé depuis les remparts tandis que les Jokoniens vous emmenaient. Puis tout a été très calme pendant un temps, et ensuite nous avons entendu un affreux tumulte provenant des grandes tentes vertes, mais sans pouvoir déterminer ce qui s'y passait. Dame Cattilara nous a tous surpris. Alors que sire Illvin et vous veniez d'être pris en otage, ou du moins nous le

croyions, elle a quitté son lit. Elle a poussé ses dames à défendre les murs, puisque presque tous les hommes étaient trop malades pour se tenir debout – il semble qu'ils organisent des tournois d'archerie au château Porifors, et les charmes des sorciers jokoniens n'avaient pas détruit leurs arcs de tournoi. Plusieurs des dames se sont révélées très douées. Elles n'avaient pas assez de puissance pour pénétrer les mailles, mais j'ai vu dame Catti en personne loger une flèche droit dans l'œil d'un officier jokonien brutal. L'érudit dy Cabon était à ses côtés – elle a juré que Porifors ne tomberait pas tant qu'elle en resterait la châtelaine. Moi, je lançais des pierres – si vous en jetez d'une tour assez haute, elles frappent très dur en atteignant leur cible, même quand vous n'avez pas le bras très costaud.

» Nous savions bien que les Jokoniens ne faisaient que nous tester, mais nous les avons quand même mordus jusqu'au sang. Je crois que nous n'aurions pas tenu longtemps face à un assaut résolu, mais nous les avons découragés de s'attaquer tout de suite aux murs – et ensuite il était trop tard, car les forces du march d'Oby ont frappé et les ont chassés. Dame Catti était splendide quand elle a ouvert les portes à son père. J'ai cru qu'elle allait craquer et pleurer quand il l'a prise dans ses bras, car il l'a fait, mais elle est restée très digne.

— Et Goram ?

— Il a aidé à défendre les murs avec nous. Il était épuisé et fiévreux ce matin, et c'est pourquoi sire Illvin ne vous l'a pas envoyé, m'a-t-il demandé de vous expliquer. Comme vous vous rendez à Porifors ce matin, il était inutile de faire parcourir deux fois quinze kilomètres à Goram, pour qu'il vous rencontre de toute manière à peu près à la même heure.

— Excellent raisonnement. Oui, je pars à l'instant.

Elle regarda autour d'elle. Dame dy Hueltar se précipitait de nouveau dans la tente avec à sa suite une servante portant une brassée de vêtements.

— Ah. Très bien.

La satisfaction d'Ista faiblit lorsqu'elle vit la robe que la servante secouait pour elle, faite de plusieurs couches de soie, une tenue

faite pour la cour, dans les tons vert foncé du veuvage.

— Ce n'est pas une robe pour monter à cheval.

— Bien sûr que non, chère Ista, dit dame dy Hueltar. C'est pour que vous preniez votre petit déjeuner avec nous tous.

— Je vais prendre une tasse de thé et une bouchée de pain, s'il est possible d'en avoir dans ce camp, et me mettre en route sur-le-champ.

— Oh, non, dit dame dy Hueltar sur un ton sincèrement réprobateur. Ils sont en train de préparer le repas. Nous sommes tous si impatients de fêter votre retour parmi nous, comme il se doit.

Le festin prendrait deux heures, estima Ista, peut-être trois.

— Une bouche de moins ne fera pas grande différence. Vous devez tous manger avant de lever le camp, quoi qu'il en soit ; la nourriture ne sera pas perdue.

— Voyons, Dame Ista, un peu de bon sens.

Ista baissa la voix.

— Je pars. Si vous refusez de m'apporter les habits que j'ai demandés, j'enverrai Liss traverser le camp pour demander qu'on m'en prête. Et si elle ne trouve rien, je monterai à cheval en chemise de nuit. Ou nue, si nécessaire.

— Je partagerais mes habits avec vous, Royina, s'empressa de proposer Liss, visiblement ébahie par cette dernière image.

— Je sais que vous le feriez, Liss.

Ista lui tapota l'épaule.

Dame dy Hueltar se redressa, offensée, ou peut-être offensive.

— Dame Ista, ne faites pas de tels caprices ! (Sa voix s'abaissa jusqu'au murmure.) Vous ne voudriez pas que les gens vous croient de nouveau sujette à vos vieux ennuis, après tout.

Ista fut tentée, l'espace d'un dangereux instant, de tester l'étendue des pouvoirs de sorcière dont l'avait dotée le Bâtard. Mais la cible était trop petite et insignifiante, pitoyable à sa façon. Flagorneuse de nature, dame dy Hueltar avait connu une confortable progression dans le monde lors des deux dernières décennies, en tant que compagne de la vieille provincara, prétendument indispensable et profitant du statut que lui conférait son auguste patronne. De toute évidence, elle souhaitait poursuivre cette agréable existence, ce qui

n'était possible que si Ista acceptait de prendre la place et la vie de sa mère. Si tout redevenait comme avant.

Ista se tourna vers la servante.

— Vous, jeune fille, allez me chercher des habits pour monter à cheval. Blancs s'il est possible d'en trouver, ou de n'importe quelle autre couleur sinon, mais, surtout, pas de vert.

La jeune fille ouvrit la bouche, paniquée ; son regard oscillait d'arrière en avant, d'Ista à dame dy Hueltar, déchirée qu'elle était entre deux autorités conflictuelles. Ista plissa les yeux.

— Mais qu'allez-vous donc faire à Porifors ? s'enquit dame dy Hueltar. (Son visage ridé, au bord des larmes, trahissait une profonde détresse.) Avec la troupe de votre frère pour nous escorter, nous pourrions sans doute retourner directement à Valenda à partir d'ici !

Ista décida qu'il lui fallait réfléchir sérieusement au cas de dame dy Hueltar, car, en réalité, ses années de service méritaient quelque considération. Mais, pour l'instant, Ista comptait bien partir. Elle desserra les dents et dit avec douceur :

— Assister à des funérailles, chère Dame dy Hueltar. Ils vont enterrer les morts aujourd'hui à Porifors. Il est de mon devoir le plus solennel d'y assister. Je souhaiterais que vous m'apportiez la tenue adéquate lorsque vous me rejoindrez.

— Oh, des funérailles, répondit dame dy Hueltar, sur un ton de compréhension mêlée de soulagement. Des funérailles, bien sûr.

Elle avait accompagné la vieille provincara à une multitude de cérémonies semblables. Ce qui aurait pu, en apparence, passer pour leur principale distraction de ces dernières années, supposa Ista, ironique, même si elle se trouvait incapable d'en citer une plus commune. Mais dame dy Hueltar comprenait les enterrements.

Elle ne comprendra pas celui-ci. Mais peu importait. Pour l'instant, au moins, son rôle coutumier lui semblait bien confirmé. La vieille dame s'égaya aussitôt.

Elle alla même jusqu'à trouver une tenue d'équitation pour Ista, tandis que Liss partait seller Démon et qu'Ista avalait du pain et du thé. La couleur brun clair du costume était même joliment assortie à la robe de l'étalon alezan, s'amusa Ista en s'installant enfin sur la

selle. Au moins la chevauchée assouplirait-elle son corps ankylosé. Elle avait une migraine persistante, mais en connaissait la cause ; et son remède l'attendait à Porifors. Ferda fit signe à sa troupe baocienne de se mettre en route, et Liss vint se placer à côté d'Ista. Ils s'avancèrent dans l'air vif du matin.

Un groupe d'hommes d'Oby emportait les décombres par les portes de Porifors lorsque la compagnie d'Ista arriva. Elle les regarda travailler avec une approbation ravie. La reconstruction serait un projet à plus long terme, mais, avec tant de bras, au moins le déblayage serait-il accompli promptement.

On avait déjà dégagé l'avant-cour. Les fleurs qui pendouillaient dans les deux ou trois pots encore intacts sur le mur semblaient relever la tête ; Ista conçut une obscure gratitude, parmi toute cette confusion et ce vacarme, de voir que quelqu'un avait gardé un peu d'eau pour elles, et se demanda quelle main s'en était chargée. L'abricotier et l'amandier, bien qu'à moitié dépouillés, avaient eux aussi cessé de perdre leurs feuilles. Elle espérait qu'ils se rétabliraient.

Nous pouvons faire mieux qu'espérer, comprit-elle, et elle ordonna en pensée : *Vivez. Par la bénédiction du Bâtard, je vous l'ordonne.* Si cette impulsion prêta aux arbres une vigueur particulière, rien n'en parut immédiatement ; sans doute les résultats au bout du compte n'auraient-ils rien de très étrange.

Le cœur d'Ista bondit dans sa poitrine lorsqu'elle vit sire Illvin traverser l'arcade à grands pas. Il était impeccable, les cheveux de nouveau tressés, vêtu de frais comme un officier de Porifors ; il semblait même possible qu'il eût grappillé quelques heures de sommeil. Sire dy Baocia, plus petit et plus trapu, trottinait à ses côtés, haletant pour suivre son rythme. De l'autre côté de dy Baocia marchait l'érudit dy Cabon, qui faisait de grands signes à Ista. Au grand soulagement d'Ista, un Goram à l'air fatigué leur emboîtait le pas.

Prudemment, Goram saisit la tête du cheval, scrutant d'un air soupçonneux la bête si soudainement docile. Ista glissa de la selle

vers les bras tendus d'Illvin et lui rendit son étreinte secrète lorsqu'il la déposa à terre.

— Salutations, Ista, dit sire dy Baocia. Est-ce que, hum, tout va bien à présent ?

Il affichait une expression légèrement hébétée, comme l'eût fait tout autre commandant visitant l'intérieur du château Porifors ce matin-là. Il lui adressa un sourire bien moins vague que celui dont Ista avait l'habitude. En fait, elle le soupçonnait de lui accorder toute son attention. Sensation très étrange.

— Merci, mon frère. Je vais très bien ; un peu fatiguée, mais sans doute moins épuisée que bien des gens ici. (Elle jeta un coup d'œil à dy Cabon.) Comment se portent les malades ?

— Nous n'avons pas eu de morts depuis hier midi, les cinq dieux soient loués. (Il se signa avec une sincère gratitude.) Plusieurs sont déjà sur pied, même si je pense que les autres mettront aussi longtemps à guérir que s'il s'agissait de maladies plus naturelles. La plupart ont été transportés en ville, pour être confiés aux soins du temple ou de leurs proches.

— Je suis ravie de l'entendre.

— Foix et sire Illvin nous ont parlé des exploits et miracles que vous avez accomplis hier dans les tentes des Jokoniens, par la grâce du Bâtard. Est-il vrai que vous êtes morte ?

— Je… ne sais pas très bien.

— Moi, si, marmonna Illvin.

Sa main avait, comme par hasard, oublié de relâcher celle d'Ista ; toutes deux se serrèrent.

— J'ai eu une vision très étrange, que je promets de vous rapporter à une heure plus calme, Érudit.

Ou du moins, en partie.

— Malgré toute ma terreur, comme je regrette de ne pas avoir pu en être moi aussi témoin, Royina ! Je me serais estimé béni au-delà de tous ceux de mon ordre.

— Ah oui ? Alors, attendez un instant. J'ai une autre mission urgente. Liss, prenez mon cheval, je vous prie. Goram, venez ici.

Ista fixa une dernière fois les lacunes de l'âme de Goram, plaça les paumes sur son front et déversa par ses mains spirituelles un flot

soudain de feu blanc dans ces réservoirs vides et sombres. Le feu se répandit furieusement dans son nouvel habitat, puis se calma lentement, comme s'il cherchait le niveau approprié. Elle soupira de soulagement lorsque la pression douloureuse disparut dans sa tête.

Goram tomba lourdement sur les pavés, assis en tailleur, bouche bée. Il enfouit son visage dans ses mains. Au bout d'un moment, ses épaules se mirent à trembler.

— Oh, dit-il d'une voix lointaine.

Il se mit à pleurer – sous l'effet du choc, supposa Ista –, et manifesta d'autres réactions plus complexes. Les rêves qu'elle avait faits la nuit précédente lui avaient fourni quelques indices.

— Sire Illvin, mon frère, puis-je vous présenter le capitaine Goram dy Hixar, ancien membre de la cavalerie du roya Orico, via le service de sire Dondo dy Jironal. Plus récemment au service, encore qu'involontairement, de Sordso de Jokona, en tant que bretteur et cavalier. D'une certaine manière.

Goram, qui pleurait toujours, leva les yeux, avec une expression stupéfaite. Stupéfaite, mais pas hébétée : la forme de son visage semblait se préciser en même temps que son esprit se réparait au-dessous.

— Vous lui avez rendu ses souvenirs et son esprit ? Mais Ista, c'est merveilleux ! s'écria Illvin. Maintenant, il va enfin pouvoir retrouver sa famille et son foyer !

— Quant à savoir ce qu'ils sont, il reste à le découvrir, murmura Ista. Mais son âme est désormais sienne, et complète.

Les yeux gris acier de Goram croisèrent les siens, et, l'espace d'un instant, il ne les détourna pas. Ils étaient remplis de stupéfaction et d'un tourbillon d'autres émotions ; elle crut identifier l'une d'entre elles comme de l'angoisse. Elle lui adressa un hochement de tête, l'air grave, pour lui faire signe qu'elle comprenait. Il lui répondit d'un brusque hochement de tête.

— Érudit, poursuivit-elle, vous avez demandé le privilège d'être témoin, et vous venez de l'obtenir. Je vous en prie, conduisez le capitaine dy Hixar vers sa chambre. Il aura besoin de se reposer au calme, car jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de les remettre en ordre,

son esprit et ses souvenirs resteront très instables. Un peu de réconfort spirituel… ne sera pas de trop, quand il sera prêt.

— Bien sûr, Royina, répondit dy Cabon, en se signant d'un air joyeux. Ce sera un honneur.

Il aida Goram – dy Hixar – à se relever et s'éloigna avec lui en direction de l'arcade. Illvin les suivit du regard, puis tourna ses yeux sombres et pensifs vers Ista.

Dy Baocia demanda d'une petite voix :

— Ista, que vient-il de se passer ?

— La princesse Joen, par le biais de son démon, avait l'habitude de voler des parties utiles des âmes d'autres personnes pour ses sorciers. Entre autres, chez les prisonniers de guerre. Le prince Sordso était sa plus grande œuvre, remplie de tels fragments. Lorsque le démon de Sordso m'a traversée hier, le dieu m'a permis de reconnaître et de retenir la portion du capitaine dy Hixar imbriquée dans le reste, et de la lui restituer. Parmi les tâches que m'a confiées le Bâtard, il y a celle de chasser les démons dans ce monde, de les arracher à leur monture et de les renvoyer vers son enfer.

— Cette tâche… est maintenant accomplie, n'est-ce pas ? demanda-t-il, plein d'espoir, ou peut-être d'inquiétude. (Il parcourut du regard les décombres de Porifors.) Depuis hier, donc ?

— Non, je crois qu'elle ne fait que commencer. Au cours des trois dernières années, Joen a libéré une véritable profusion d'élémentaux. Ils se sont échappés dans les Cinq Principautés et dans toutes les royacies, même si la plus grande concentration se trouve sans doute en Jokona. La femme qui possédait cette vocation avant moi a été tuée à Rauma. Il n'existe pour cette mission aucune, aucune… manière d'entraîner facilement les gens. Si j'ai bien compris les desseins du dieu – il raffole des mystères et devinettes –, je crois qu'il voulait un successeur susceptible de bénéficier d'une grande protection en ces temps qui promettent d'être, hum, plutôt difficiles sur le plan théologique.

Les yeux d'Illvin brillèrent tandis qu'il l'écoutait parler. Il murmura :

— Beaucoup de choses deviennent claires.

— Il m’a dit qu’il ne voulait pas former un autre porteur, ajouta Ista, et qu’il lui plaisait de disposer d’une royina pour l’instant. (Elle marqua une courte pause pour appuyer le dernier point.) Il m’a appelée. Je viens. (*Et tu peux soit m’aider, mon frère, soit dégager de mon chemin.*) Je compte former une cour itinérante, petite et adaptable ; les missions du dieu risquent de demeurer physiquement usantes. Mon clerc, dès que j’en aurai désigné un, et le tien devront s’occuper très vite de faire transférer le revenu de mon douaire, car je doute que mes devoirs me ramènent à Valenda.

Dy Baocia digéra tout ceci un instant, puis s’éclaircit la gorge et dit prudemment :

— Mes hommes établissent notre camp près de la source à l’est du château. Veux-tu t’y installer à l’aise, Ista, ou rejoindre tes appartements ici ?

Ista leva les yeux vers Illvin.

— Ce sera à la châtelaine de Porifors d’en décider. Mais jusqu’à ce que cette forteresse ait eu le temps de se rétablir, je ne veux pas lui imposer ma maisonnée nombreuse. Je me reposerai dans ton camp pour un temps.

Illvin la remercia par un léger hochement de tête de sa délicatesse et de tout ce qu’elle avait sous-entendu : *jusqu’à ce que les morts soient enterrés.*

Son frère offrit de l’escorter jusqu’à ses tentes, puisqu’il allait dans cette direction, et Illvin lui fit ses adieux provisoires par une révérence formelle.

— Mes devoirs ne me laisseront pas un instant aujourd’hui, murmura Illvin, mais, plus tard, je voudrais discuter avec vous de la question d’une garde adéquate pour votre cour itinérante.

— Bien sûr, répondit Ista. Ainsi que d’autres déclarations.

— Et d’autres besoins.

— Ceux-là aussi.

Les corps de Pejar et de ses deux camarades de l’ordre de la Fille furent enterrés devant les murs de Porifors cet après-midi-là. Ista et toute sa compagnie assistèrent à la cérémonie. L’érudit dy Cabon

était venu trouver Ista un peu plus tôt, bouleversé, car bien qu'il fût en mesure de diriger la cérémonie – mieux que quiconque, de l'avis d'Ista – il ne disposait d'aucun animal sacré pour signifier l'acceptation des dieux ; les bêtes appartenant au temple de Porifors étaient débordées et rendues folles par les cérémonies de la journée.

— Érudit, le gronda-t-elle gentiment. Nous n'avons pas besoin d'animaux. Je suis là, moi.

— Ah, dit-il, se balançant sur ses talons. Oh. Comme vous êtes redevenue sainte… bien sûr.

Elle s'agenouillait maintenant devant chaque forme enveloppée, tour à tour, posait la main sur son front et priait pour que les dieux lui fissent signe. Lors de ces rites, dans les temples importants comme celui de Cardegoss, chaque ordre apportait un animal sacré, dont le sexe et la couleur correspondaient au dieu ou à la déesse qu'il représentait, avec un acolyte valet pour le manipuler. On amenait les créatures vers la bière, une par une, et les divins interprétaient leur comportement pour apprendre aux proches quel dieu avait repris l'âme de leur défunt, et par conséquent à qui adresser leurs prières – et incidemment, sur l'autel de quel ordre déposer leurs offrandes plus matérielles. Le rite apportait consolation aux vivants, soutien matériel au temple, et occasionnait parfois des surprises.

Ista s'était souvent demandé ce qu'éprouvaient les animaux entraînés à cette tâche. Elle fut soulagée de ne pas avoir d'hallucinations divines : rien qu'une certitude muette. Pejar et le premier de ses camarades furent repris par la Fille Printemps. Qu'ils avaient servie avec tant de loyauté, ressentit-elle aussitôt, ce qu'elle formula tout haut. Le dernier homme, découvrit-elle, était différent.

— Très curieux, dit-elle à Ferda et à Foix. Le Père Hiver a repris Laonin. Je me demande si c'est pour le courage dont il a fait preuve lors de la sortie d'Arhys, ou s'il a un enfant quelque part ? Il n'était pas marié, je crois ?

— Hum, non, répondit Ferda.

Avec un coup d'œil à la tenue blanche de dy Cabon, il ravala la gêne qu'il éprouvait au nom du dédicat défunt.

Ista se leva de la tombe.

— Alors, je vous charge de le découvrir et de vous assurer que cet enfant, s'il vit, soit pris en charge. J'écrirai également au saint général dy Yarrin. Il recevra de moi une bourse pour l'entretenir lors de sa petite enfance, et le droit d'obtenir une place dans ma maison lorsqu'il atteindra l'âge, si tel est son désir.

— Oui, Royina, dit Ferda.

Il s'essuya subrepticement les yeux du revers de la main.

Ista approuva d'un hochement de tête. Officier consciencieux, il s'acquitterait de cette tâche, elle le savait.

Le bosquet ombragé réservé aux morts du château surplombait la rivière agréable ; on creusait encore de nombreuses tombes, et d'autres personnes endeuillées, camarades et parents des morts, avaient observé les rites de leur ordre. Ista ne savait pas exactement quelles rumeurs circulaient sur son compte à Porifors, mais, pour l'heure, d'humbles pétitionnaires avaient afflué vers dy Cabon afin de demander l'indulgence de la sainte royale pour leurs morts.

En conséquence de quoi, Ista passa le reste de la journée, jusqu'à la tombée de la nuit, à se faire conduire de tombe en tombe par dy Cabon et Liss, afin de témoigner du sort des âmes. Il y en avait trop, mais le nombre restait moindre au regard de la dévastation qu'eussent semée les soldats de Joen dans Chalion tout entière sans les sacrifices de Porifors pour les arrêter. Ista ne refusa son aide à personne qui la lui eût demandée, car, sans aucun doute, ceux-là ne l'avaient pas refusée. Chacun semblait avoir une histoire à raconter concernant leurs morts, mais sans intention, finit-elle par comprendre, de lui demander autre chose qu'écouter. Témoigner. « Royina, voyez cet homme ; qu'il devienne réel dans votre esprit, comme dans le nôtre ; car, dans le royaume matériel, il ne vit plus désormais que dans nos mémoires. » Elle écouta jusqu'à en avoir les oreilles et le cœur douloureux.

Rejoignant les tentes de son frère après la tombée de la nuit, elle se laissa tomber sur son lit de camp comme un cadavre. Tandis que la nuit avançait, elle se repassa mentalement les noms, les visages, les fragments de toutes ces vies. Comment l'esprit des dieux pouvait-il contenir l'intégralité de toutes ces histoires ? *Car ils se souviennent parfaitement de nous.*

Au bout du compte, épuisée, elle finit par se retourner et s’endormir.

Chapitre 28

L’enterrement d’Arhys eut lieu le lendemain matin dans le petit temple de la ville de Porifors, comme si un seigneur des frontières ordinaire était mort dans une bataille ordinaire. Le provincar de Caribastos était arrivé accompagné d’une troupe, trop tard pour porter les armes, mais à temps pour aider à porter le cercueil scellé, en compagnie d’Illvin, de Foix, dy Oby, dy Baocia, et d’un des officiers supérieurs d’Arhys. Une escorte aussi honorable qu’on pouvait en trouver.

L’animal sacré du Père Hiver était ici un vieux limier gris, dont on avait pour l’occasion brossé le pelage jusqu’à le faire luire d’un éclat argenté ; il s’assit aussitôt près de la bière lorsque son acolyte valet l’y conduisit, et refusa ensuite de se laisser déloger de l’endroit où il montait la garde. Illvin, généralement plus loquace, avait le teint pâle et la gorge serrée. Il parvint tout juste à articuler « C’était un homme à la grande âme », d’une voix instable, puis recula pour se replacer aux côtés d’Ista. Il était évident qu’un discours plus long eût suffi à le faire craquer. Afin de l’épargner, dy Oby et dy Caribastos s’avancèrent pour livrer les discours appropriés, détaillant les exploits publics de leur parent et vassal.

Dame Cattilara, elle aussi, était pâle et muette. Elle parla peu à Illvin, et réciproquement, se limitant aux échanges pratiques nécessaires. Il n’y aurait jamais entre eux d’amitié, au sens strict ; mais le sang qu’ils avaient mêlé sur la tour, songea Ista, leur avait donné assez de respect mutuel pour survivre côte à côte. Cattilara, mâchoire serrée, alla jusqu’à hocher poliment la tête à l’intention d’Ista. Pour eux trois, le rite de ce matin-là était un adieu réitéré, davantage une corvée sociale à supporter qu’un moment de séparation.

Après l’inhumation et le repas d’enterrement, les officiers entraînèrent Illvin pour une réunion privée. Dame Cattilara daigna tout juste superviser l’empaquetage de ses affaires, laissa ses

dames se charger du reste et prit la route sous l'escorte de l'un de ses frères, en direction d'Oby. Elle n'y arriverait pas avant la tombée de la nuit ; mais Ista, se rappelant l'horreur qu'elle-même avait conçue pour le Zangre après la mort d'Ias, n'eut aucun mal à comprendre que Cattilara ne souhaitât pas passer une nuit de plus dans son lit nuptial désormais vide. Cattilara emportait dans son cœur une peine immense, le long de cette route, mais au moins, se dit Ista, aucun fardeau écrasant de haine, de rage ni de culpabilité ne l'accompagnait. Ce qui finirait par combler ce vide, Ista l'ignorait, mais elle pressentait que ce ne serait pas insignifiant.

Au début de l'après-midi suivant, sire Illvin vint trouver Ista dans le camp de dy Baocia. Ils gravirent le sentier qui surplombait la source, en partie pour profiter de la vue, qui englobait à la fois le château Porifors et la vallée qu'il protégeait, et en partie pour se défaire des aspirantes suivantes d'Ista, moins athlétiques que Liss. Illvin étendit galamment sa cape sur un rocher pour qu'Ista s'y installât. Liss rôdait aux alentours, couvant d'un regard envieux un chêne-liège bien tentant auquel sa robe lui interdisait de grimper.

Ista désigna la ceinture d'Illvin, où pendaient à présent les clés d'Arhys et celles de Cattilara.

— Je vois que le provincar dy Caribastos a confirmé votre commandement de Porifors.

— Pour le moment, du moins, répondit Illvin.

— Pour le moment ?

Il parcourut d'un regard pensif la crête où les murs de la place forte se dressaient au-dessus des rochers.

— C'est étrange. Je suis né à Porifors – j'y ai vécu presque toute ma vie – et pourtant je ne l'ai jamais possédé et je n'ai jamais souhaité que ce soit le cas. Il appartient aujourd'hui à ma nièce Liviana, une petite fille de neuf ans qui habite à une demi-province d'ici. Mais c'est pourtant mon foyer, si un tel lieu existe. Je possède une demi-douzaine de petites propriétés en Caribastos, héritées de ma mère – mais ce sont de simples possessions, que j'ai à peine visitées. Et pourtant, par nécessité, il faut bien défendre Porifors.

— Et il faut nécessairement que ce soit vous ?

Il haussa les épaules.

— C'est la forteresse clé, le long de cette frontière.

— Je crois que cette frontière est peut-être sur le point de se déplacer.

Il sourit brièvement.

— En effet. Il y a beaucoup d'agitation lors de nos conseils. C'est moi qui la provoque. Je n'ai pas besoin des talents d'Arhys pour voir qu'il y a là un moment à saisir, une chance à ne pas rater.

— Je le crois aussi. Je m'attends à voir le maréchal dy Palliar et le chancelier dy Cazaril franchir les portes de Porifors dans la semaine. Si les lettres de mon frère, de Caribastos et de Foix… (*Et les miennes.*) … ne suffisent pas à les amener, ils ne sont pas les hommes que je crois connaître.

— Le verront-ils, croyez-vous ? Ici, maintenant, c'est le moment de renverser la stratégie de Joen – de fondre sans prévenir sur Jokona en profitant de la confusion qui y règne, et de tourner le flanc de Visping –, et la campagne pourrait prendre fin avant même la date où elle était censée commencer.

— Pas besoin de double vue pour en prévoir l'issue, dit Ista. Si le plan fonctionne, dy Palliar sera sans doute porté aux nues pour sa géniale stratégie.

Illvin eut un sourire sardonique.

— Pauvre Joen, elle perd même ce crédit. Elle aurait dû être général.

— Tout plutôt que la marionnettiste frustrée qu'elle était contrainte de devenir, acquiesça Ista. Qu'adviendra-t-il de Sordso ? Je ne crois pas qu'il soit fou, malgré l'ardeur avec laquelle il baisait l'ourlet de ma jupe en pleurnichant lorsque je suis passée devant lui hier dans l'avant-cour. Son âme lui appartient désormais, même s'il lui faudra beaucoup de temps avant que ses nerfs ne récupèrent.

— Oui, difficile de déterminer s'il nous servirait davantage de le garder prisonnier ou de le libérer pour qu'il redevienne un très mauvais chef ennemi.

— Il parlait de vocation religieuse et de conversion à la foi quintarienne, pour tout vous dire. J'ignore combien de temps sa

crise durera.

Illvin ricana.

— Peut-être deviendra-t-il ensuite meilleur poète.

— Je n'en serais pas surprise.

Les remparts du château se dressaient, mornes et pâles, sous cette vive lumière, masquant les dégâts que l'on réparait à l'intérieur. Ista entendait le faible écho des marteaux.

— D'ici à ce que le futur époux de Liviana accède au commandement de Porifors, ce sera devenu un coin tranquille et mort, comme Valenda. Cet endroit a mérité son calme, je trouve. (Elle regarda Illvin, qui lui souriait.) J'ai deux choses en tête, en ce moment même.

— Deux seulement ?

— Deux mille, mais ces deux-là ont la priorité. La première est que ma cour itinérante a besoin d'un sénéchal royal : un officier compétent et expérimenté, qui connaisse de préférence la région, pour diriger mes voyages et protéger ma personne.

Il leva les sourcils d'un air encourageant.

— L'autre est que le maréchal dy Palliar aura besoin d'un agent, un officier qui connaisse Jokona et les Jokoniens mieux que personne, qui parle et écrive le roknari de cour et le roknari vulgaire, qui possède des coffres remplis de cartes et de plans au sol, afin de le conseiller dans sa stratégie dans cette région. Je crains fort que ces deux postes ne s'excluent mutuellement.

Illvin porta un doigt à ses lèvres, songeur.

— Si je peux me permettre, j'ajouterais que plusieurs militaires ici présents ont songé, sans se consulter, que toute armée souhaitant actuellement marcher vers le nord serait plus qu'heureuse de posséder un remède contre les sorciers, à portée de main. Au cas où d'autres sorciers ennemis se présenteraient lors de cette campagne. Les ressources consacrées à la protection d'une telle sainte-sorcière ne seraient pas considérées comme gâchées. Si bien que le sénéchal de la sainte et l'agent du maréchal ne travailleront peut-être pas à de telles distances l'un de l'autre.

Ista leva les sourcils.

— Hum ? Peut-être… S'il est entendu que la sainte ne sert pas Chalion, ni même le Temple, mais le dieu, et doit obéir aux instructions du dieu. Et accompagner les tentes du maréchal pour un temps, mais sans les occuper. Dans tous les cas, dy Cazaril comprendra cette partie-là ; et je crois qu'il saura mieux que personne la faire entrer dans le crâne de dy Palliar.

Illvin fixa d'un air songeur la route traversant la vallée.

— Une semaine, pensez-vous, avant leur arrivée ?

— Dix jours au plus.

— Ha. (Ses longs doigts firent cliqueter les clés à sa ceinture.) En attendant… Je suis en fait venu jusqu'ici pour vous inviter à revenir loger au château Porifors, maintenant que les choses sont un peu rentrées dans l'ordre. Si vous le souhaitez. Le temps va bientôt tourner, à en juger par le vent ; il se peut que nous ayons un peu de pluie bienvenue d'ici demain soir.

— Pas dans l'ancienne chambre d'Umerue, je suppose.

— Non, nous y avons logé le prince Sordso et ses gardiens.

— Ni celle de Cattilara.

— Dy Caribastos et sa suite ont envahi toute cette galerie. (Il s'éclaircit la gorge.) Je pensais à celle que vous occupiez auparavant. En face de la mienne. Même si… je crains qu'il n'y ait pas assez d'espace pour loger également toutes vos dames.

Ista parvint à ne pas sourire, ou pas trop largement en tout cas.

— Merci, Sire Illvin ; j'en serai ravie.

Les yeux sombres d'Illvin pétillèrent. Sa technique du baisemain s'améliorait réellement avec la pratique, constata Ista.

Ista expédia en avance ses vêtements apportés de Valenda ; même en ayant retranché toutes les tenues guindées du vert des veuves qu'elle abandonna dans les tentes de son frère, elle n'aurait plus dorénavant à porter d'habits empruntés. Un peu plus tard, dy Baocia l'escorta depuis son camp. Foix les accompagna, effectuant une habile transition du rôle de garde à celui de courtisan.

La transition de dy Baocia s'avéra un peu moins habile, mais, l'un dans l'autre, il ne sembla pas gérer trop mal le passage à la nouvelle

Ista. Il évita le sujet dérangeant de l'absorption de démons, mentionna à peine le dieu, mais il avait abordé les aspects pratiques et matériels de la nouvelle vocation de sa sœur avec une appréciable attention portée aux détails.

— Nous devons décider de la taille de ta garde personnelle, observa-t-il alors qu'ils franchissaient les portes de Porifors. Un nombre excessif videra ta bourse, mais un nombre insuffisant pourrait se révéler une fausse économie.

— Très juste. Mes besoins, je pense, varieront en fonction des lieux. Ajoute à ta liste une discussion avec mon sénéchal ; il sera le meilleur juge des nécessités propres à chaque région.

— Ton sénéchal te servira-t-il aussi de maître d'écurie, comme il le faisait pour son frère défunt ? Ou dois-je te recommander quelqu'un ?

— Les devoirs de ser dy Arbanos seront trop prenants. J'ai quelqu'un d'autre en tête, même si je ne suis pas encore sûre qu'il accepte. Je reviendrai peut-être te demander conseil, dans le cas contraire.

— Quoi, pas dy Gura ? demanda dy Baocia. (Foix fit une petite révérence.) Ou son frère ?

— Ferda prendra part à la campagne imminente sur la demande de son cousin, le maréchal dy Palliar, et doit bientôt partir le rejoindre. Même en tant qu'officier de ma maison, Foix fera sans doute de nombreux allers et retours pour les affaires du Temple ; mais les tâches d'un maître d'écurie sont quotidiennes. Je ne sais pas encore exactement quel titre je donnerai à Foix. Sorcier royal ? Maître des Démons ?

— Je me contenterai très bien de conserver « officier-dédicat », Royina, se hâta de préciser Foix, l'air légèrement inquiet, avant de plisser des yeux soupçonneux devant la moue guindée d'Ista.

— Dans ce cas, je vous trouverai d'abord du travail, et ensuite un titre, dit-elle. Il vous faudra quelque chose qui vous permette de parader, quand nous visiterons d'autres cours, afin de garantir à mon nom la hauteur royale attendue.

Un sourire fugitif étira les lèvres de Foix.

— Comme il vous siéra, Royina.

Ils pénétrèrent dans la cour pavée et montèrent jusqu'à la galerie ; Ista réprima un frisson en gravissant les marches sur lesquelles elle avait un jour rencontré un dieu. Par la porte ouverte de sa double chambre s'échappait une voix familière mais inattendue.

— Elle ne veut pas de vous, affirma sévèrement dame dy Hueltar. Elle n'a pas besoin de vous. Je suis maintenant ici, moi, et je vous assure que j'ai une habitude beaucoup plus grande de tous ses besoins que vous n'en aurez jamais. Alors, contentez-vous de rejoindre les écuries, ou tout autre endroit d'où vous sortez. Dehors, dehors !

— Madame, c'est impossible, dit Liss d'une voix perplexe.

Foix haussa les sourcils, l'air sombre. Ista l'exhorta d'un geste à la patience et se glissa dans la chambre, les hommes à sa suite.

— Quelle est cette dispute ? demanda-t-elle.

Des taches colorées fleurirent sur les joues de dame dy Hueltar ; elle hésita, puis inspira.

— J'étais en train d'expliquer à cette jeune fille vulgaire qu'à présent que vous en avez fini avec ce pèlerinage irréfléchi, chère Ista, vous aurez à nouveau besoin d'une dame de compagnie plus appropriée. Pas d'une fille d'écurie.

— Bien au contraire, j'aurai grand besoin de Liss.

— Elle n'est pas à même de servir de dame de compagnie à une royina. Ce n'est même pas une dame !

Liss se gratta la tête.

— C'est la vérité. Je ne suis pas très douée non plus pour tenir compagnie. Je suis plus douée pour monter à cheval à toute allure.

Ista sourit.

— En effet.

Son sourire s'estompa quelque peu lorsqu'elle réfléchit à la scène qu'elle venait d'interrompre. Dame dy Hueltar avait-elle vraiment cru pouvoir duper ou chasser Liss, la renvoyer en lui faisant croire qu'on la congédiait ?

Dame dy Hueltar eut un petit geste nerveux, sous le regard glacial d'Ista.

— Maintenant que vous êtes plus calme, Dame Ista, le moment est sans doute venu de songer à retourner en toute sécurité à

Valenda. Votre frère ici présent nous prêtera une escorte plus appropriée pour le voyage du retour, j'en suis sûre.

— Je ne rentrerai pas à Valenda. Je vais suivre l'armée vers Jokona afin de chasser les démons pour le Bâtard, répondit Ista. La sécurité a peu à voir avec les devoirs du dieu. (Ses lèvres se retroussèrent sur une expression qui n'avait plus rien d'un sourire.) Personne ne vous a donc rien expliqué, ma chère Dame dy Hueltar ?

— Moi, si, répondit Liss. Plusieurs fois. (Elle baissa la voix à l'intention d'Ista.) Tout va bien. J'ai eu une grand-tante qui perdait l'esprit de cette manière à son âge, la pauvre.

— Mais pas du tout, s'emporta dame dy Hueltar d'une voix qui montait vers les aigus, avant de s'arrêter, puis de reprendre. C'est beaucoup trop dangereux. Je vous prie d'y réfléchir à nouveau, chère Ista. Messire dy Baocia, à présent que vous êtes chef de famille, c'est votre rôle d'insister pour qu'elle fasse preuve d'un peu plus de bon sens.

— En fait, observa Ista, il est le chef de notre famille depuis une décennie et demie.

Dy Baocia ricana, et marmonna entre ses dents.

— Oui, partout en Baocia à l'exception de Valenda…

Ista prit la main de dame dy Hueltar et la posa fermement sur le bras de son frère.

— Je suis sûre que vous êtes très fatiguée, ma chère, d'avoir voyagé si loin, si vite, pour si peu de résultats. Mais mon frère va s'assurer de votre sécurité lors de votre retour demain, ou peut-être ce soir.

— J'ai déjà fait porter mes affaires ici…

Ista jeta un œil aux piles de bagages.

— Les serviteurs les rapporteront. Nous nous parlerons plus tard, dy Baocia.

Avec quelques allusions de plus, pas franchement subtiles, Ista les conduisit tous deux vers la porte. Le dernier espoir qu'elle plaçait en dy Baocia ayant échoué, dame dy Hueltar le suivit dans un nuage d'exaspération mutuelle, l'air extrêmement froissé.

— Mais d’où sort cette femme ? demanda Foix en secouant la tête, incrédule.
— J’en ai hérité.
— Mes condoléances.
— Tout se passera bien. Mon frère trouvera un autre coin de la famille où la caser ; ce qui lui plaira bien moins qu’une maison plus digne, mais peut-être trouvera-t-elle une certaine satisfaction à faire étalage de ses anciennes gloires. Elle n’a rien d’une profiteuse, vous savez ; d’une certaine façon limitée, elle sait se rendre très utile. Mais il est triste qu’elle détruise elle-même la gratitude qu’elle devrait recevoir en récompense.
Foix jeta un regard furtif à Liss, dont l’expression était un brin figée.
— Je crains que ma gratitude ne soit très limitée.
Liss rejeta sa tresse en arrière.
— Peu importe.
— Essayait-elle vraiment de vous convaincre que je vous avais renvoyée ? demanda Ista.
— Oh, oui. Et elle a semblé très contrariée que je joue les idiotes en refusant de comprendre ses allusions. (Les lèvres de Liss se retroussèrent, puis son sourire mourut.) Mais elle a raison. Je ne suis pas une dame de haute naissance, comme il vous convient.
Ista sourit.
— Je pense que nous aurons rendez-vous à la cour d’Iselle et de Bergon avant la fin de l’année – à Visping, voire même avant. À cette occasion, sur ma demande et en remerciement de votre vaillance, vous recevrez le titre de dame. Sera Annaliss dy… quel était le nom de ce village infesté de moutons, déjà ?
— Teneret, Royina, souffla Liss.
— Sera Annaliss dy Teneret, dame de compagnie de la royina douairière Ista. Un nom très digne, ne trouvez-vous pas, Foix ?
Il sourit.
— Oui – je crois qu’il plaira beaucoup à ma mère. Eh bien, le Bâtard sait que j’ai quelque chose à offrir, maintenant, pour lui faire, hum…, avaler cette histoire de Bâtard.

— Ah, vous aspirez donc à vous élever socialement ? Eh bien, rien d'impossible : l'année offrira aux jeunes officiers de nombreuses occasions d'avancement, je pense.

Foix gratifia Liss d'une révérence de courtisan.

— Puis-je y aspirer, Madame ?

Liss, souriante, braqua sur lui un regard calculateur, et traversa la chambre pour commencer à ranger les affaires d'Ista.

— Reposez-moi la question à Visping, Dédicat.

— Je n'y manquerai pas.

Ista demanda à dy Cabon de lui amener Goram dans la cour pavée. Assise à l'ombre de la colonnade sur le banc où ils s'étaient parlé pour la première fois, elle étudiait les différences.

Goram dy Hixar portait toujours des habits de valet, il avait toujours la même petite taille, les jambes arquées, la barbe grisonnante. Mais il avait cessé de se tenir voûté comme une tortue ; il se déplaçait désormais avec l'équilibre d'un bretteur. Et la tension qui l'accompagnait. Il saluait en s'inclinant avec une souplesse appropriée à n'importe quelle cour provinciale.

— L'érudit dy Cabon a dû vous dire, je pense, que j'ai besoin d'un maître d'écurie ? commença Ista.

— Oui, Royina.

Dy Hixar s'éclaircit la gorge, mal à l'aise, et ravala sa salive en sa présence. Goram, songea-t-elle, eût craché sans y réfléchir.

— Pouvez-vous accepter cette tâche ?

Il fit la grimace.

— Le travail, oui. Mais, Royina… Je ne sais pas si vous comprenez vraiment qui j'étais. Qui je suis. Pourquoi je n'ai pas été racheté.

Elle haussa les épaules.

— Capitaine de cavalerie, bretteur, homme de main, ancien meurtrier, destructeur de vies – non seulement celles d'ennemis, mais d'amis également –, souhaitez-vous que je poursuive ? Le genre d'individu dont les oraisons funèbres sont toutes sur le thème de : « Eh bien, quel soulagement. »

Il tressaillit.

— Je vois que je n'ai pas besoin de me confesser à vous.

— Non. J'ai vu.

Il détourna le regard.

— Tous mes péchés rachetés… C'est une chose très étrange, Royina. Le rachat des péchés est généralement considéré comme un miracle des dieux. Mais votre dieu m'a rendu tous les miens. Goram le valet… était un homme cent fois meilleur que Goram dy Hixar ne le sera jamais. J'étais une ardoise vide, sauvé sans l'avoir mérité, autorisé à vivre trois années auprès des deux meilleurs hommes de Caribastos. Pas simplement les meilleurs bretteurs : les meilleurs hommes, comprenez-vous ?

Elle hocha la tête.

— Je ne savais même pas, auparavant, que de telles vies étaient possibles. J'aurais raillé leurs vertus en riant. Sire Illvin m'a cru envahi par la joie quand je suis tombé à genoux devant vous dans l'avant-cour. Ce n'était pas la joie qui m'a jeté à terre. C'était la honte.

— Je sais.

— Je ne veux pas être… ce que je suis. J'étais plus heureux avant, Royina. Mais tout le monde croit que je devrais prier pour rendre grâce.

Ista lui retourna un sourire ironique.

— Soyez assuré que je n'en fais pas partie. Mais votre âme vous appartient, à présent, pour que vous en fassiez ce que bon vous semble. Nous sommes tous, chacun d'entre nous, notre propre œuvre ; nous présentons notre âme à nos Patrons à la fin de nos vies comme un artisan présente l'œuvre de ses mains.

— Si c'est le cas, je suis voué à l'échec, Royina.

— Vous êtes inachevé. Nos Patrons ne manquent pas de discernement, mais je ne crois pas qu'il soit impossible de les contenter. Le Bâtard m'a dit, de ses propres lèvres…

Dy Cabon retint son souffle.

— … que les dieux ne désirent pas des âmes sans défauts, mais de grandes âmes. Je crois que c'est des ténèbres les plus profondes que jaillit la vraie grandeur, comme les fleurs poussent du terreau. Je

ne sais pas, en fait, si la grandeur peut germer sans elles. Vous avez été touché par les dieux comme nul autre ici ; ne désespérez pas de vous-même, car je crois que les dieux ne l'ont pas fait.

Les vagues yeux gris rougirent, luisants d'humidité.

— Je suis trop vieux pour tout recommencer.

— Vous avez plus d'années devant vous à présent que Pejar, qui avait la moitié de votre âge et que nous avons enterré devant ces murs il y a deux jours. Allez sur sa tombe employer le privilège de votre souffle pour vous plaindre de votre temps limité, si vous l'osez.

Le tranchant de sa voix le fit sursauter.

— Je vous offre un nouveau départ honorable. Je n'en garantis pas l'issue. Les tentatives peuvent échouer, mais pas aussi sûrement que les tentatives jamais entreprises.

Goram expira longuement.

— Alors… Les choses étant ainsi, et sachant ce que vous savez de moi – sans doute plus que je n'ai jamais confessé à quiconque, vivant ou mort –, je suis votre homme si vous voulez de moi, Royina.

— Merci, Capitaine : c'est le cas. En tant que maître d'écurie, vous recevrez vos instructions de mon sénéchal. Je crois que vous verrez en lui un commandant correct.

Goram sourit à ces mots, puis la salua.

Dy Cabon resta un moment auprès d'Ista, regardant Goram quitter la cour.

— Eh bien, Érudit ? Que dites-vous maintenant de votre privilège de témoin ?

Il soupira.

— Vous savez, cette histoire de marque des dieux ne m'a pas procuré autant de… hum… de plaisir que je l'aurais cru, lors de notre départ de Valenda. J'étais terriblement exalté, en secret, d'être choisi pour accomplir l'œuvre du dieu.

— J'ai tenté de vous avertir, à Casilchas.

— Oui. Je crois que je comprends mieux à présent.

— Ma cour aura également besoin d'un divin, vous savez. Comme je vais devenir dédicate de l'ordre du Bâtard, d'une certaine façon, je crois que vous pourriez très bien me convenir. Nous nous rendrons sans doute dans les Cinq Principautés. Si vous aspirez réellement

au martyre, comme l'indiquaient vos premiers sermons, vous avez peut-être encore une chance.

Il vira au rouge sombre.

— Cinq dieux, mais que ces sermons étaient stupides ! (Il inspira profondément.) Je serai ravi de renoncer à la partie concernant le martyre. Mais pour le reste… je vous dirai oui, Royina, de tout cœur. Même si je n'ai reçu aucun rêve pour m'instruire. En fait, surtout parce que je n'en ai reçu aucun. Je ne suis plus très sûr d'en vouloir. (Il hésita, puis ajouta avec dans la voix un désir contradictoire :) Vous dites que vous L'avez réellement vu face à face, dans vos rêves ? Vos rêves véritables ?

— Oui. (Ista sourit.) À une occasion, Il a emprunté votre visage pour me parler. Il semble que Quelqu'un ne vous juge pas indigne de porter Ses couleurs, Érudit, pour prendre à son tour l'apparence de votre chair.

— Oh. (Dy Cabon cligna des yeux, digérant l'information.) Est-ce exact ? Vraiment ? Cinq dieux !

Il continua à cligner des yeux. Lorsqu'il prit congé d'Ista, les commissures de ses lèvres pointaient toujours vers le haut.

Dans la soirée, après le souper, lorsque le soleil fut couché et que les étoiles commencèrent à apparaître dans le ciel cobalt au-dessus de la cour pavée, sire Illvin gravit les marches et frappa à la porte d'Ista. Liss le fit entrer dans l'antichambre en pliant amicalement les genoux. Avec une expression d'extrême perplexité, il tendit les mains à Ista.

— Regardez. J'ai trouvé ceci poussant sur l'abricotier de l'avant-cour, alors que je la traversais à l'instant.

Liss regarda ce qu'il apportait.

— Ce sont des abricots. Ils ont leur place sur un abricotier… non ?

Elle hésita.

Les fruits étaient gros et très colorés, avec une légère teinte rouge sur leur peau d'or sombre. Ista, qui se penchait pour les observer, ouvrit grand les narines pour aspirer leur lourd parfum.

— Ils ont une odeur délicieuse.

— Oui, mais… ce n'est pas la saison. Ma mère a planté cet arbre à ma naissance, et l'amandier à celle d'Arhys. Je sais quand les abricots sont censés parvenir à maturité, je les ai observés toute ma vie. Pas avant des mois. Il reste quelques bourgeons pas encore tombés, même si la moitié des feuilles ont disparu. Ces deux fruits se cachaient parmi les quelques-unes qui subsistent : je les ai vus par hasard.

— Quel goût ont-ils ?

— Je craignais un peu d'y mordre.

Ista sourit.

— Hors saison, peut-être, mais ils n'ont rien d'un désastre. Je crois qu'il s'agit d'un cadeau. Tout ira bien. (Elle ouvrit d'un pied la porte de sa chambre.) Entrez. Goûtons-les donc.

— Hum, dit Liss. Je peux rester en vue, si vous laissez la porte ouverte, mais je ne crois pas pouvoir rester hors de portée d'écoute.

Ista inclina la tête pour désigner la porte intérieure à Illvin.

— Excusez-nous un instant.

Un léger sourire étirant ses lèvres, il hocha la tête et entra. Ista referma la porte derrière lui, brièvement, et se tourna vers Liss.

— Je ne crois pas vous avoir déjà expliqué les autres règles relatives à la discrétion des dames de compagnie…

Ce qu'elle fit, en termes clairs, succincts, mais globalement polis. Les yeux de Liss se mirent à briller d'un éclat semblable à celui des étoiles tandis qu'elle prêtait une oreille attentive. Ista éprouva un certain soulagement, mais pas vraiment de surprise, à ne voir Liss ni perplexe ni choquée. Mais elle ne s'était pas attendue à un tel enthousiasme. Elle se trouva poussée à l'intérieur, et la porte se referma brusquement derrière elle, presque avant qu'elle eût fini de parler.

— Je crois que je vais aller m'asseoir sur les marches un moment, Royina, dit la voix de Liss à travers le bois. Il y fait plus frais. Je crois que j'ai envie d'y passer un très long moment.

Ista entendit la porte extérieure se fermer.

Les yeux d'Illvin pétillaient d'un rire muet. Il lui tendit l'un des fruits ; elle s'en saisit et sa main sursauta quelque peu lorsque ses doigts frôlèrent par accident ceux d'Illvin.

— Eh bien, dit-il, en portant sa main à sa bouche, soyons donc courageux…

Elle mordit en même temps que lui. L'abricot avait un goût aussi merveilleux que son aspect et son parfum, et, malgré ses tentatives de délicatesse, elle ne put empêcher le jus de lui dégouliner sur le menton. Elle l'essuya à petits coups.

— Tenez, dit Illvin en s'approchant, laissez-moi vous aider…

Le baiser dura longtemps, tandis que les doigts d'Illvin parfumés à l'abricot s'enroulaient agréablement dans les cheveux d'Ista. Lorsqu'ils s'arrêtèrent pour reprendre leur souffle, elle observa :

— J'ai toujours craint qu'il ne faille une intervention divine pour me trouver un amant, à moi… Je crois que j'avais raison.

— Tss, tss, regardez-vous, douce-amère Ista. Sainte, sorcière, royina douairière de Chalion-Ibra tout entière, qui converse avec les dieux quand elle ne les maudit pas… Un homme devrait être d'une intrépidité à toute épreuve pour penser à vous en des termes si grossiers… Parfait. Voilà qui réduira le nombre de mes rivaux.

Elle ne put s'empêcher de pouffer de rire. Elle s'entendit et se mit à rire, d'émerveillement, de joie, d'infinie surprise. Lui aussi goûta son rire comme s'il s'agissait d'abricots miraculeux.

Et je craignais de ne pas savoir comment m'y prendre.

Il paraissait grand et splendide, enveloppé des replis de sa tunique noire, de ses chausses, de ses bottes, mais il avait encore meilleure allure sans eux, songea-t-elle alors qu'elle l'attirait auprès d'elle sur le lit. La chaleur de la nuit rendait inutiles draps et couvertures. Elle laissa brûler un chandelier pour mieux contempler le cadeau du dieu.

C’est en 1986 que **Lois McMaster Bujold** débarque sur la scène de l’imaginaire avec la série des ***Miles Vorkosigan***, l’un des plus populaires *space opera* de notre temps. Et avec Bujold, populaire rime avec qualité, puisqu’elle collectionne aussi les prix littéraires (Hugo et Nebula). Le ***Cycle de Chalion*** (nouveau doublé Hugo et Nebula) l’a imposée au premier rang de la Fantasy où la splendeur de ses images, l’intelligence de son propos et la sensibilité de ses personnages font merveille.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne :

Le Cycle de Chalion – L'Intégrale

Romans de ce cycle également disponibles individuellement :
1. *Le Fléau de Chalion*
2. *Paladin des âmes*
3. *La Chasse sacrée*

Le Couteau du partage :
1. *Ensorcellement*
2. *Héritage*
3. *Passage*
4. *Horizon*

Chez d'autres éditeurs :

L'Apprentissage du guerrier
Ethan d'Athos
Opération Cay
Prix Nebula
Un clone encombrant
Les Frontières de l'infini
Miles Vorkosigan
Prix Hugo
Barrayar
Prix Hugo, Prix Locus
L'Esprit de l'anneau profane
La Danse du miroir
Prix Hugo, Prix Locus

Cetaganda
Cordelia Vorkosigan
Memory
Komarr
Ekaterin
Immunité diplomatique

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titres original : *Paladin of Souls*

Illustration de couverture : Johann Bodin

ISBN : 978-2-8205-2814-8

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr


Bragelonne

... ET LE MAGAZINE NEVERLAND

Chaque trimestre, une revue de 48 pages sur nos livres et nos auteurs vous est envoyée gratuitement !